


22101598455



OEUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

ÉDITION VARIORUM

COLLATIONNÉE SUR LES MEILLEURS TEXTES

Précédée d'un Précis

DE L'HISTOIRE DU THÉATRE EN FRANCE

Depuis les origines jusqu'à nos jours

DE LA BIOGRAPHIE DE MOLIÈRE RECTIFIÉE

D'après les documents récemment découverts

Avec les Variantes, les pièces et Fragments de pièces

Retrouvés dans ces derniers temps

ACCOMPAGNÉE DE NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR CHAQUE COMÉDIE DE MOLIÈRE

AINSI QUE DE NOTES HISTORIQUES, PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES

formant le résumé des travaux

DE VOLTAIRE, LA HARPE, CAILHAVA, AUGER, BAZIN, SAINTE-BEUVE, SAINT-MARC GIRARDIN, GENIN, AIMÉ MARTIN, NISARD, TASCHEREAU, ETC., ETC.

PAR CHARLES LOUANDRE.

TOME PREMIER.

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

47, RUE DE L'UNIVERSITÉ.

1856


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVIS SUR CETTE ÉDITION.

Le nom de Molière, les nombreuses éditions qui ont été faites des œuvres de cet immortel écrivain, les études dont il a été l'objet, nous imposaient, pour cette édition nouvelle, de grandes obligations, et pour les remplir voici ce que nous avons fait :

1° Nous nous sommes attaché à reproduire, d'après les éditions *princeps*, un texte irréprochable.

2° Ce texte une fois établi, nous avons restitué toutes les *variantes* et tous les jeux de scène qui avaient disparu dans la plupart des éditions modernes.

3° Nous avons ajouté deux pièces jusqu'ici peu connues, *le Médecin volant, la Jalousie du Barbouillé*, et quelques pages nouvelles de la cérémonie du *Malade imaginaire*, qui paraissent ici pour la première fois dans une édition complète de notre auteur.

4° Nous avons placé en tête de chaque comédie des notices offrant, à côté d'un travail d'appréciation, entièrement nouveau, la reproduction textuelle ou l'analyse des jugements les plus remarquables, soit dans le blâme, soit dans l'éloge, auxquels la pièce a donné lieu, soit au point de vue moral, soit au point de vue littéraire. Ces notices contiennent, de plus, des détails sur les mœurs du dix-septième siècle, dans leurs rapports avec le Théâtre de Molière ; sur les circonstances qui ont donné lieu à la composition des diverses comédies ; les premières représentations, les critiques des contemporains, l'accueil du public, les cabales, la mise en scène, etc.

5° Nous avons mis au bas des pages des notes contenant des remarques sur les situations dramatiques, la portée morale de certaines scènes, les caractères de certains personnages, — l'explication des faits ou des allusions historiques, — des observations sur les formes de style particulières à l'auteur, les locutions qui lui sont propres, en un mot, ce qu'on appelle la *langue de Molière* ; — des références entre les scènes des diverses pièces qui présentent de l'analogie entre elles ; — l'indication des écrivains grecs, latins, italiens, espagnols, français du moyen âge ou de la renaissance, qui ont fourni quelques sujets d'imitation ; — la traduction des morceaux limousins, provençaux, italiens, espagnols, etc., mêlés aux intermèdes et aux divertissements.

Nous n'avons admis dans ces notes que les choses précises,

utiles ou attrayantes, et nous avons écarté ces commentaires purement admiratifs, ces rapprochements plus ou moins hypothétiques, ces anecdotes suspectes qui, dans plusieurs éditions, tirent sans cesse le lecteur au bas des pages, sans profit pour son instruction ou sa curiosité. Louis XIV, l'empereur Napoléon, madame de Sévigné, Lagrange, Ménage, Grimarest, les deux Rousseau, Voltaire, La Harpe, Cailhava, Bret, Riccoboni, Luneau de Bois-Germain, Chamfort, de Visé, Geoffroy, Petitot, Auger, Aimé Martin, nous ont fourni, les uns des jugements remarquables, les autres les passages les plus marquants de leurs annotations.

A ce précieux commentaire, nous en avons ajouté un autre, entièrement nouveau, plus jeune, plus vivant en quelque sorte, et tout empreint de la sagacité critique du dix-neuvième siècle, commentaire dispersé dans les livres, les journaux, les revues, et qui, jusqu'à ce jour, n'était entré dans aucune des éditions de Molière. Ce commentaire est extrait, pour la partie anecdotique et biographique, des travaux de MM. Beffara, Aimé Martin, Taschereau et Bazin; pour la philologie, de l'excellent *Lexique* de M. Génin; pour la critique littéraire et morale, des belles appréciations de MM. Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin et Nisard.

6° En tête du premier volume nous avons donné un *Précis* de l'histoire du Théâtre en France depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à nos jours. Ce travail, qui embrasse pour la première fois l'histoire de notre littérature dramatique dans son ensemble, offre, sous une forme concise et avec la plus rigoureuse exactitude, tous les éclaircissements que comporte le sujet, et fait mieux apprécier Molière, en le plaçant au milieu de ceux qui l'ont précédé et de ceux qui l'ont suivi.

7° Enfin, nous avons recueilli, dans une notice biographique, tous les faits nouveaux, qui ont été mis en lumière, dans le cours de ces dernières années. Nous avons appuyé cette notice de documents authentiques; nous l'avons dégagée de tous les faits apocryphes et rectifiée d'après des témoignages irrécusables.

L'édition *variorum* que nous présentons au public, offre donc, par les notices et les éclaircissements qui l'accompagnent, la synthèse de ce qui a été écrit de plus remarquable sur Molière et ses œuvres, pendant sa vie, par ses contemporains, et depuis sa mort, par les historiens littéraires et les commentateurs qui n'ont jamais cessé de lui faire cortége, et qui de notre temps même, sont devenus plus empressés et plus nombreux.

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE DU THÉATRE

EN FRANCE.

L'histoire de notre Théâtre national peut se diviser en quatre grandes périodes[1]. La première, que nous appellerons la période latine, s'étend depuis la conquête jusqu'au douzième siècle; la seconde est marquée par l'apparition des grands poëmes dramatiques connus sous le nom de *mystères* et de *miracles*, et l'emploi dans ces poëmes de la langue vulgaire; la troisième est celle de la renaissance; enfin, la quatrième commence avec Corneille et Molière. Chacune de ces périodes a son caractère bien tranché. Dans la première, aussi longtemps que persiste la tradition latine, le théâtre, dans l'acception moderne du mot, n'existe point encore. Il y a des représentations scéniques, — nous ne parlons ici que de notre pays; — il n'y a point de littérature dramatique[2]. Cette littérature apparaît seulement au

[1] On consultera pour l'histoire du Théâtre : *Hist. du Théâtre français*, par les frères Parfait, Paris, 1745-1749, 15 vol. in-12. — *Bibliothèque du Théâtre français*, par le duc de la Vallière, Dresde, 1768, 3 vol. in-8°. — *Les Origines du Théâtre moderne*, par M. Ch. Magnin, Paris, 1838, in-8°. — *Théâtre français au moyen âge*, publié par MM. de Monmerqué et Francisque Michel, Paris, 1842, gr. in-8°. — Œuvres de Fontenelle (*Hist. du Théâtre français*), Paris, 1767, in-12, t. III. — Suard, *Mélanges de Littérature*, Paris, 1804, in 8°, t. I.

[2] *Le Moise*, d'Ézéchiel le tragique, qui vivait au deuxième siècle; *le Christ souffrant*, Χριστὸς πάσχων, attribué à saint Grégoire de Nazianze; une *Suzanne*, de saint Jean Damascène; un *Dialogue* entre Adam et Ève, et une *Cly-*

douzième siècle; elle règne, avec la foi, jusqu'au moment où la renaissance ouvre à l'esprit humain des voies entièrement nouvelles : alors le génie gréco-romain se réveille, en s'alliant au génie chrétien et chevaleresque. Les compositions dramatiques sont tout à la fois religieuses, satiriques, classiques, romanesques. Enfin, Corneille et Molière, en élevant d'un seul coup notre Théâtre au plus haut degré de perfection, marquent l'avénement définitif de l'art moderne.

I

Les Romains, dont la passion pour les spectacles était si vive, portèrent jusqu'aux limites les plus reculées de l'Empire les jeux scéniques en faveur à Rome. Ils établirent dans un grand nombre de villes de la Gaule des cirques pour les combats d'hommes et d'animaux, et quelques théâtres pour les représentations littéraires[1]; mais les cruautés et les jeux obscènes qui déshonoraient la scène antique, s'accordaient mal avec la morale austère du christianisme, et la réprobation des conciles éloigna peu à peu la foule de ces amusements réprouvés. Vers 577, Chilpéric fit construire à Paris et à Soissons[2] des cirques où les gladiateurs et les bêtes féroces furent remplacés par des danseuses et des chiens savants, et dans lesquels se donnèrent encore, par exception, des combats d'ours et de taureaux, derniers vestiges des spectacles païens. Maudits par le clergé et désertés par le peuple, les théâtres et les cirques furent convertis en forteresses ou démolis pour

temnestre grecque du sixième siècle, forment le répertoire de ces temps reculés. Toutes ces pièces sont étrangères à la France. Nous n'avons pas besoin de dire qu'il en est de même du théâtre latin de Hroswitha.

[1] Les principaux théâtres ou amphithéâtres de la Gaule romaine étaient a Agen, à Besançon, à Autun, à Bordeaux, à Angers, à Limoges, à Lisieux, a Nismes, à Orange, à Soissons, a Doué, à Arles, à Narbonne, au Mans, à Saumur, à Bourges. Le nom d'arenes conservé dans un grand nombre de quartiers des villes d'origine romaine, et les ruines magnifiques de quelques théâtres et cirques, sont là pour attester que la passion des vainqueurs avait de bonne heure passé aux vaincus.

[2] Grégoire de Tours, *Hist.*, liv. V, ch. XVIII.

bâtir des remparts et des églises, et à la fin du sixième siècle les souvenirs de la scène antique avaient à peu près disparu.

Pendant les siècles suivants, on trouve vaguement indiquées des représentations d'un nouveau genre, les unes nomades et populaires, les autres religieuses.

Les représentations populaires étaient données par des acteurs ambulants, auxquels on conserva d'abord leur nom romain d'*histrions*, et qui furent ensuite appelés chanteurs, *cantores*, et plus tard encore jongleurs, *joculatores*. Ces acteurs, qui se montraient principalement dans les foires et jouaient en plein vent, se faisaient suivre par des bouffons et des mimes, qui accompagnaient leurs chants avec des gestes et des instruments de musique. Le sujet de ces chants, désignés sous le nom d'*urbanæ cantilenæ*, était d'ordinaire emprunté aux légendes des saints sous le patronage desquels étaient placées les foires. Le clergé, comprenant l'influence que pouvaient exercer les jongleurs, se réserva le privilége de composer leurs chants. Dès le neuvième siècle, un chanoine de Rouen, Thiébaut de Vernon, avait traduit pour leur usage, en langue vulgaire, la vie de plusieurs saints. Comme il s'agissait de légendes pieuses, les jongleurs, pour mieux entrer dans l'esprit de leur rôle, revêtirent souvent le costume ecclésiastique[1], ce qui ne les empêcha point de se livrer à des désordres tels que Charlemagne, en 789, leur interdit l'exercice de leur profession, et on a lieu de croire qu'ils ne reparurent que sous le règne de Robert.

Les représentations religieuses avaient lieu dans les églises. Ce n'étaient point, comme on l'a dit, des drames hiératiques, mais tout simplement de la liturgie, parce qu'il fallait, pour instruire le peuple, des signes matériels qui frappassent ses yeux. Le clergé ne cherchait point à faire des pièces de théâtre : il voulait seulement rendre sensibles et vivants les principaux faits de l'histoire sainte ou de l'histoire hagiographique, soit en les dialoguant, soit en les exprimant par des actions figurées. Ainsi, le jour de la Purification une jeune

[1] Voir Villemain, *Littérature du Moyen Age*, Paris, 1830, in-8°, t. II, p. 255. — Magnin, *Journal des Savants*, 1846, p. 457.

fille représentait la Vierge en portant dans ses bras un enfant de cire. Le jour de Noël on plaçait dans le sanctuaire une crèche, autour de laquelle venaient se prosterner les rois Mages. Au-dessus de cette crèche brillait l'étoile qui les avait guidés. Le bœuf et l'âne, l'ânesse de Balaam, celle ed Jésus, figuraient à certaines époques dans les cérémonies du culte.

Nous ne parlerons pas des fêtes nommées barbatoires, *barbatoriæ*, pendant lesquelles les prêtres dansaient, sautaient, chantaient dans les églises, et quelquefois même continuaient au dehors leurs chants et leurs danses. Nous ne parlerons pas non plus des dialogues funèbres qu'on répétait aux enterrements des grands personnages, parce que nous ne pouvons voir dans tout cela, quoi qu'on en ait dit, d'une part que des divertissements bizarres, de l'autre que des prières. Que la fête de l'âne, la procession du renard et une foule d'autres cérémonies grotesques soient nées des barbatoires ou des triviales représentations figurées qu'on avait introduites dans le sanctuaire, nous ne le contestons pas; mais nous n'avons non plus rien rencontré qui nous autorise à l'affirmer, et nous persistons à ne reconnaître en France l'existence du Théâtre que du moment où nous trouvons de véritables pièces dramatiques. Or, pour nous, les premières de ces pièces ne sont point des offices de l'Église, mais uniquement des *mystères* et des *miracles*. Ces réserves faites, nous acceptons sur tous les points les éclaircissements qui ont été donnés, de nos jours, sur ces compositions singulières, et nous disons, après bien d'autres, parce qu'ici nous avons rencontré l'évidence historique, que les premiers mystères peuvent quelquefois se confondre avec certains offices; que ces mystères ont été d'abord composés par des prêtres, joués par des prêtres, et joués dans des églises, ce qui justifie cette assertion que l'origine du Théâtre français est une origine religieuse.

II

Quoiqu'il soit difficile, dans le chaos de notre vieille litté-

rature dramatique, d'établir des divisions nettement tranchées, et de donner des définitions exactes, on peut dire que le mystère est la mise en scène d'un fait historique emprunté à l'Ancien ou au Nouveau Testament, comme le miracle est un fait emprunté à la vie d'un saint, et surtout à son martyre[1]; mais comme dans cet art informe il n'y avait encore aucune règle fixe, les deux genres se confondirent souvent. L'histoire profane et la tradition chevaleresque furent même substituées à l'histoire sainte, ainsi qu'on le voit par le *mystère de Griselidis* et le *mystère de la destruction de Troye.*

Exclusivement latin dans l'origine, le mystère donna peu à peu accès à l'idiome vulgaire, et l'on eut de la sorte, sous le nom de *farcitures,* des pièces moitié latines, moitié françaises, dont on trouve un curieux exemple dans *les Vierges sages et les Vierges folles*[2]. Il n'offrit d'abord qu'un épisode de la vie du Christ, tel que la *Nativité,* l'*Adoration des Mages,* la *Résurrection;* mais à la fin du quatorzième siècle on vit paraître pour la première fois, sous le titre de *Passion,* un poëme embrassant dans tous ses détails la vie de l'Homme-Dieu sur la terre. « A cette époque, dit M. Magnin, on réunit tous les actes de la vie de Jésus-Christ et on en forma une seule et vaste représentation qui ne se joua plus, comme auparavant, le jour de telle ou telle fête, mais qui durait plusieurs jours, souvent plusieurs semaines, et pouvait se répéter pendant tous les temps de l'année. »

Les premiers auteurs de mystères furent, nous l'avons

[1] Voir sur les mystères, *Théâtre français au moyen âge*, par MM. de Monmerqué et Fr. Michel ; — *Études sur les Mystères*, par Onésime Leroy, Paris, 1837, in-8° ;—*Époques de l'Hist. de France en rapport avec le Théâtre français*, par le même, Paris, 1843, in-8° ;— un *Mémoire* de l'abbé comte de Guasco, dans la collect. Leber, t. XV ; — divers *articles* de M. Magnin dans le *Journal des Savants*, principalement dans les années 1846 et 1847 ; — *Essai sur la mise en scène depuis les Mystères jusqu'au Cid*, par Émile Morice, Paris, 1836, in-12 ; — *le Mercure de France*, de 1729 ; — *Hist. littéraire de la France*, t. XX, p. 630. — Villemain, *Littérature du Moyen Age*, Paris, 1830, in-8°, t. II, 20° leçon. — Les personnes qui voudraient étudier en détail nos anciennes représentations scéniques devront consulter les histoires particulières des villes qui ont été publiées dans ces dernières années.

[2] Voir le texte des *Vierges sages et des Vierges folles*, dans le *Théâtre français au moyen âge*, par MM. de Monmerqué et Fr. Michel.

déjà dit, des membres du clergé, d'abord parce que le clergé fut longtemps l'unique représentant de la littérature, ensuite parce qu'il trouvait dans les spectacles de cette espèce un moyen indirect d'instruire le peuple des faits de la religion. Peu à peu cependant les laïques intervinrent, et toutes les classes de la société fournirent leur contingent d'écrivains dramatiques. Au premier rang de ces écrivains nous mentionnerons, du douzième au quinzième siècle, Hilaire, disciple d'Abailard ; Jean Bodel, Simon Gréban, Arnoul Gréban, Antoine Chevalet, de Grenoble ; Jean d'Abondance, notaire royal du Pont-Saint-Esprit ; Jacques Mirlet, étudiant ès lois à l'université d'Orléans ; le trouvère Rutebeuf, André de la Vigne, historiographe d'Anne de Bretagne ; Jean Michel, d'Angers, l'écrivain dramatique le plus fécond du quinzième siècle ; Louis Choquet, Marguerite de Valois[1]. Composés à l'origine par des prêtres, comme on l'a vu, les drames sacrés du moyen âge furent aussi représentés par des prêtres. Plus tard, les acteurs se recrutèrent dans toutes les classes, principalement dans les confréries des corps d'arts et métiers. Les officiers des échevinages, les gens de robe, les nobles eux-mêmes se réunirent aux confréries, et ce n'était pas trop de ce concours pour jouer des pièces où figuraient souvent six cents personnages.

Les villes, les corporations, le clergé contribuaient par des largesses, des quêtes ou des aumônes, aux frais considérables nécessités par ces jeux, célébrés à l'occasion des grandes fêtes nationales ou religieuses. Le théâtre, établi

[1] Parmi les principaux *miracles* et *mystères*, nous indiquerons ceux qui ont été retrouvés par l'abbé Lebeuf dans l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire, et qui ont été publiés en 1834 sous le titre de *Miracula ad scenam ordinata*. — *Ludus Pascalis de adventu et interitu Antechristi*. — *Les Vierges sages et les Vierges folles*. — *Le Mystère de Saint-Christophle*. — *Le Mystère de Saint-Crespin et Saint-Crespinien*. — *Buhez Santez-Nonn*, ou *Vie de Sainte-Nonne*, mystère en langue bretonne, antérieur au douzième siècle. — *Le Miracle de Théophile*. — *Le Miracle de Nostre-Dame d'Amis et d'Amille*. — *Le Mystère de la sainte Hostie*. — *Le Miracle de Nostre-Dame de Robert le Diable*. — *Le Mystère de la Passion* (par Jean-Michel). — *La Nativité de Nostre-Seigneur Jésus-Christ*. — *Le Mystère de la Vie et l'Histoire de monseigneur Saint-Martin*. — *Le Mystère de l'Institution des Frères Prêcheurs*. — *Le Mystère de l'Apocalypse de Saint-Jean-Zebédée*. — *Le triomphant Mystère des Actes des Apôtres*, etc. — Voir pour l'indication de ces diverses compositions, Brunet, *Manuel du Libraire*, Paris, 1844, in-8°, t. V, p. 336 et suiv.

primitivement dans les églises, puis sur le parvis, fut ensuite transporté dans les cimetières, dans les rues, dans les carrefours. La représentation était annoncée à cri public, comme les ordonnances royales ou municipales; et dans ce monde féodal où régnait partout l'inégalité, les distinctions sociales étaient sévèrement maintenues parmi les assistants. Les nobles, les magistrats, les officiers royaux se plaçaient sur des estrades; les petits bourgeois et le menu peuple se rangeaient sur le pavé, les hommes à droite, les femmes à gauche, comme à l'église. Le clergé, pour ne point déranger le spectacle, changeait l'heure des offices, et comme les populations tout entières assistaient aux représentations, des gardiens en armes veillaient à la sûreté des rues désertes.

La grandeur des théâtres dut nécessairement varier selon le nombre des acteurs, et lorsqu'on ne jouait encore que des drames épisodiques, ils étaient moins vastes qu'au moment où parurent les grands drames de *la Passion* et des *Actes des Apôtres*. D'abord ils se composèrent de deux ou de trois étages superposés, représentant le paradis, la terre, le purgatoire; puis ces étages se subdivisèrent en une foule de compartiments qui figuraient les lieux dans lesquels devaient se passer les diverses scènes de l'action principale. D'après cela on peut croire que les décorations étaient de deux sortes, « les unes peintes, comme aujourd'hui, et formant les diverses cloisons des compartiments scéniques; les autres, véritables plans en relief représentant le paradis, l'enfer, Jérusalem, Rome, etc., beaucoup trop petites pour contenir les nombreux personnages qui devaient paraître tour à tour, et placées avec des écriteaux au milieu de ces compartiments mêmes, pour indiquer le lieu de la scène[1]. » Dans un mystère joué à Metz en 1437, l'enfer fut représenté par la gueule d'un dragon qui avait de gros yeux d'acier, et c'était par cette gueule qu'entraient et sortaient les diables. A Bourges, en 1536, il était figuré par un rocher sur lequel

[1] Voir dans *le Moyen Age et la Renaissance* notre travail sur le Théâtre. — On trouvera dans *l'Histoire du Berry*, de M. Raynal, t. III, p. 313 et suiv., une très-curieuse description du mystère joué à Bourges en 1536.

on avait peint des serpents et des crapauds, et que surmontait une tour de laquelle s'échappaient des flammes.

Comme la plupart des spectateurs étaient fort ignorants et qu'il leur aurait été très-difficile de se reconnaître au milieu des événements confus qui se passaient sous leurs yeux, les auteurs prenaient soin d'expliquer, dans une espèce de prologue, l'arrangement de la scène. Outre les prologues on trouve, principalement dans les *miracles de Notre-Dame*, de courts sermons en prose qui étaient prononcés par des prêtres. Quelquefois, avant de commencer, on célébrait la messe, et après la représentation on entonnait quelque chant solennel, tel que le *Magnificat*.

Tous les acteurs étaient assis sur des gradins, autour du théâtre, et de la sorte, lors même qu'ils étaient supposés partis pour de longs voyages, lors même qu'ils étaient supposés morts, ils restaient exposés aux regards du public. Il va sans dire que l'on ne connaissait ni l'unité de temps ni l'unité de lieu. Les personnages vieillissaient de vingt ans en quelques minutes. Ainsi, dans un miracle où la Vierge est en scène, la mère de Dieu est représentée d'abord par une enfant de quatre ans; la sortie de cette enfant, dans le manuscrit du miracle, est indiquée en marge par ces mots : *cy fine la petite Marie;* puis paraît une Marie nouvelle, dont l'entrée est indiquée par cette phrase : *cy commence la grande Marie*. Cette dernière, après avoir rempli son rôle, allait s'asseoir à côté de celle qui l'avait précédée, et ainsi, quand la Vierge mère paraissait à son tour, les spectateurs avaient sous les yeux trois personnes pour un seul et même personnage. Les bienséances, l'exactitude historique étaient traitées comme la vraisemblance. Dans le miracle intitulé : *Comment Notre-Dame délivra une abbesse qui était grosse de son clerc*, et dans *le Baptême de Clovis*, on figurait sur la scène l'accouchement de l'abbesse et de la reine Clotilde. Enfin, dans la *Vengeance et destruction de Jérusalem*, les soldats romains *Rouge-Museau*, *Esdenté*, *Grappart* et *Tranchart* poursuivaient au milieu des flammes des filles et des femmes juives, comme pourraient le faire des vainqueurs dans une ville prise d'assaut, abandonnée à leur brutalité.

Tous les personnages de la mythologie, les diables et les anges, les philosophes de l'antiquité, les empereurs romains, les rois d'Égypte, les grands hommes du paganisme et de l'histoire chrétienne figuraient pêle-mêle, sous les noms les plus étranges, dans les costumes les plus bizarres et quelquefois aussi les plus brillants. Les païens avaient des habits de fantaisie ; les chrétiens, des habits uniformes et pour ainsi dire officiels : les diables étaient noirs, les anges blancs ou rouges ; les morts étaient habillés *en guise de ames*, c'est-à-dire couverts d'un voile blanc pour les élus, rouge ou noir pour les réprouvés. Dans le *mystère de Caïn,* l'acteur chargé du rôle du *sang d'Abel* se roulait par terre dans un drap rouge en criant : *Vengeance!* Dieu paraissait toujours avec une chape, parce que le costume ecclésiastique était regardé comme le plus respectable, et, par une bizarrerie singulière, ce Dieu tout-puissant ne jouait dans la plupart des pièces qu'un rôle insignifiant et quelquefois même ridicule.

Soit qu'ils fussent écrits en latin, en langue farcie ou en français, les mystères étaient toujours rhythmiques. Le latin est rimé tant bien que mal, et les rimes sont notées en plain-chant comme les anciennes proses. Les mystères français sont ordinairement en vers de huit syllabes, et quelques-uns n'ont pas moins de soixante-dix à quatre-vingt mille vers. Millin et Monteil ont dit que ces poëmes dramatiques étaient chantés, du moins dans certaines circonstances.

Les jugements les plus divers ont été portés sur la valeur esthétique des mystères. Des éditeurs, enthousiastes d'une littérature qui fournit de nombreux sujets de publications, ont vanté les drames sacrés du moyen âge à l'égal des chefs-d'œuvre de la scène française. D'un autre côté, des critiques éminents n'ont vu dans ces drames que des essais informes, intéressant seulement l'histoire de la langue et des mœurs. « Étranger à toute idée de plan et de composition, l'auteur, quel qu'il soit, dit M. Sainte-Beuve, suit d'ordinaire son texte, histoire ou légende, livre par livre, chapitre par chapitre, amplifiant outre mesure les plus minces détails et s'abandonnant, chemin faisant, aux distractions les plus puériles... Ce qui caractérise essen-

tiellement les mystères, c'est la vulgarité la plus basse, la trivialité la plus minutieuse. Un seul soin a préoccupé les auteurs : ils n'ont visé qu'à retracer dans les hommes et les choses d'autrefois les scènes de la vie commune qu'ils avaient sous les yeux. Pour eux tout l'art se réduisait à cette copie, ou plutôt à ce *fac-simile* fidèle. S'ils nous montrent une populace, on la reconnaît à première vue pour celle des Halles ou de la Cité ; tout tribunal est à l'instar du Châtelet ou du Parlement[1]. »

L'art, dans les mystères, fut, du douzième au seizième siècle, complètement stationnaire. Leur cadre alla sans cesse en s'élargissant; mais pour le fond ils restèrent toujours les mêmes, présentant constamment la même réalité positive et triviale, les mêmes obscénités, les mêmes profanations naïves. Aussi, quand l'Église fut menacée par la réforme, s'empressa-t-on de les interdire. Cette interdiction fut prononcée par arrêt du Parlement, en 1548 ; car, suivant la juste remarque de M. Sainte-Beuve, les risées dont on accueillit, à cette date, *la Nativité de la Vierge* ou *les Actes des Apôtres*, pouvaient rejaillir sur les dogmes et les pratiques de la religion dominante. Proscrits par le Parlement des théâtres de la capitale, les mystères n'en continuèrent pas moins, pendant quelque temps, d'être fort honorés dans la province ; mais au commencement du dix-septième siècle ils furent généralement abandonnés.

Malgré leurs défauts nombreux, les mystères présentent cependant çà et là quelques passages dans lesquels éclate la véritable inspiration poétique, et, en se tenant sans cesse dans la réalité ou le décalque fidèle des livres saints, les auteurs ont rencontré plus d'une fois le naturel et l'émotion. Nous citerons, par exemple, *le Sacrifice d'Isaac*. Dans la scène de l'immolation, Isaac s'approche de l'autel et dit à son père :

Mais veuillez moy les yeux cacher,
Afin que le glaive ne voye
Quand de moi voudrez aprocher,
Peut-estre que je fouyroye.

[1] *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre français au seizième siècle.* Paris, Charpentier, 1843, p. 181 et 184.

ABRAHAM.

Mon ami, si je te lyoye?
Ne seroit-il point deshonneste?

ISAAC.

Hélas! c'est ainsi que une beste.

Lorsque Isaac a les yeux bandés, son père, qui s'apprête à le frapper, lui dit :

Adieu, mon fils.

ISAAC.

Adieu, mon pére
Bandé suis; de bref je mourray.
Plus ne vois la lumiere clère.

ABRAHAM.

Adieu, mon fils.

ISAAC.

Adieu, mon père;
Recommandez-moy à ma mére,
Jamais je ne la reverray.

ABRAHAM

Adieu, mon fils, etc.

Nous indiquerons encore un dialogue entre un démon et Judas, dialogue qui commence par ces vers :

LE DÉMON.

Meschant, que veulx-tu qu'on te face?
A quel port veulx-tu aborder?

JUDAS.

Je ne sais; je n'ai œil en face
Qui ose les cieulx regarder

LE DÉMON.

Si de mon nom veulx demander
Briefvement en aras démontrance.

JUDAS.

Dont viens-tu?

LE DÉMON.

Du parfont d'enfer.

JUDAS.

Quel est ton nom?

LE DÉMON.

Désespérance!

Nous extrairons aussi le fragment de la scène des pasteurs, dans la *Passion,* d'Arnoul Gréban :

ALORIS (*premier pastoureau*).

Il fait assez doulce saison
Pour pastoureaux, la Dieu mercy.

YSAMBERT.

Quand les bergers sont de raison,
Il fait assez doulce saison.

PELLION.

Rester ne pourroye en maison
Et voire ce joyeux temps cy

ALORIS.

Fy de richesse et de soucy!
Il n'est vie si bien nourrie
Qui vaille estat de pastourie.

PELLION.

A gens qui s'esbattent ainsy,
Fy de richesse et de soucy!

RIFFLARD.

Je suis bien des vostres aussy
A tout (avec) ma barbette fleurie,
Quand j'ai de pain mon saoul, je crie :
Fy de richesse et de soucy!

. . . .

. . . .

Est-il liesse plus série
Que de regarder les beaux champs;
Et ces doux aignelets paissants,
Saultans à la belle praerie?

Il serait facile de trouver bien des morceaux du même genre; mais ce qui pourrait nous plaire aujourd'hui était, on doit le croire, indifférent aux gens du moyen âge. Ils ne cherchaient dans les spectacles ni le jeu des acteurs ni l'éclat de la poésie; mais avant tout, le tableau des grandes scènes historiques de leurs croyances. « La foule, nous l'avons dit ailleurs, voyait là, vivant et animé, le monde du passé et le monde de l'avenir; le paradis des premiers âges, où elle retrouvait ses premiers parents, et le paradis où elle devait un jour trouver son Dieu. Ces flûtes, ces harpes, ces luths qui se mêlaient au jeu des acteurs, n'étaient-ce pas ces mêmes instruments qui, dans le séjour des élus, accompagnent le chant éternel des bienheureux? Le peuple apprenait, expliqué par le jeu de la scène, comme il l'entendait chaque jour, expliqué du haut de la chaire par la voix du prêtre, le sombre mystère de la destinée humaine, la chute et la rédemption, le châtiment et

la récompense. Il regardait avec les yeux de la foi, et cette puissance du drame sacré n'était pas un triomphe de l'art, mais un miracle de la croyance. »

III

Les vastes compositions dont nous venons de parler formaient ce qu'on pourrait appeler la grande pièce dans le Théâtre du moyen âge; mais les genres accessoires étaient très-nombreux, et à partir du douzième siècle nous trouvons, comme œuvres dramatiques, spectacles ou jeux scéniques, des tragédies, des comédies, des jeux partis, des puys, des farces et moralités, des processions et fêtes dramatiques, des soties, des pastorales, des pantomimes.

Les tragédies du moyen âge n'ont guère, avec nos tragédies modernes, de commun que le nom, et de plus, elles sont fort rares. Nous citerons, parmi les auteurs tragiques, Arnoul Daniel, Anselme Faidit, Berenger Parasol, qui composa cinq tragédies sur la vie de Jeanne de Naples, sa contemporaine, tragédies dans lesquelles il n'y a aucune division de scènes ou d'actes, et Guillaume de Blois, auteur d'une tragédie de *Flaura et Marco*, qui paraît avoir été faite sur une courtisane célèbre du nom de Flore.

« Les *moralités*, dit avec raison M. Nisard, genre intermédiaire entre les mystères et les soties, contentaient le goût moins franc, mais non moins général auquel s'adresse aujourd'hui le drame. ... Les moralités, dont un grand nombre sont tirées de la vie des saints, participaient des mystères par le mélange de la religion, et des soties par des allusions satiriques [1]. »

On distingue deux genres de moralités, les unes mystiques et allégoriques, les autres politiques et satiriques. Dans les premières on voit figurer Dieu, les anges, les diables et une foule de personnifications bizarres, telles que Jeûne, Oraison, Honte de dire ses péchés, Désespérance de pardon, Vigile des morts, Limon de la terre, etc. Dans les secondes,

[1] *Hist. de la littérature française*, Paris, 1844, in-8°, t. II, p. 111.

les personnages allégoriques disparaissent pour faire place à des personnages réels, tels que le Mauvais riche et le Ladre, l'Enfant prodigue, la pauvre Villageoise, *laquelle aima mieux avoir la tête coupée par son père que d'être violée par son seigneur*. Quelques-unes de ces pièces sont exclusivement satiriques, telles, par exemple, que celles qui portent pour titre : *de l'Evesque que l'Arcediacre murtrit pour estre evesque; — d'un Pape qui par convoitise vendit le basme dont on servoit deux lampes dans la chapelle de S. Pierre, dont S. Pierre s'aparut à lui en lui disant qu'il seroit dampné.* — D'autres sont politiques : *le Jeu de Pierre de la Broche* (Broce), *chambellan de Philippe le Hardi, qui fut pendu le 30 juin 1278, lequel dispute à fortune par devant réson, et la moralité à sept personnaiges bien bonne, dont le premier est pouvre peuple.* Cette pièce fait allusion aux troubles qui agitèrent la France dans les premières années du règne de Charles VIII. Les moralités, comme les mystères, sont écrites en vers, et le nombre des acteurs varie de deux à dix.

Les farces, qu'on distinguait en farces joyeuses, récréatives, historiques, facétieuses, enfarinées, ne se composaient guère de plus de cinq cents vers. « C'est dans ces petites pièces, dit M. Sainte-Beuve, qu'il faut surtout étudier l'esprit satirique et railleur de nos pères et leur penchant inné à présenter les ridicules et à fronder le pouvoir. » Par malheur, nos aïeux ne se bornèrent point à fronder le pouvoir, ils s'attaquèrent souvent aussi aux choses les plus respectables, et souillèrent par d'intolérables grossièretés des compositions dans lesquelles brille par éclairs une verve étincelante. Les farces furent surtout en vogue à la fin du quinzième siècle et dans le cours du seizième, et dans les titres seuls il y avait de quoi piquer la curiosité. C'était la *farce des hommes qui font saler leurs femmes parce qu'elles sont trop douces*, — la *farce nouvelle et récréative du médecin qui guarist toutes sortes de maladies, aussi fait le nez d'une femme grosse*, — la *farce nouvelle d'un jeune moine et d'un vieil gendarme devant Cupidon pour une fille*, etc.

La plus célèbre de ces pièces est la *farce de maistre Pierre Patelin*, que M. Sainte-Beuve appelle avec raison « un ad-

mirable éclair de génie comique, présageant à la France à deux siècles d'intervalle *Tartuffe* et la gloire de Molière. »

Les *soties* étaient des pièces satiriques dirigées contre les grands, nobles ou prêtres. Les rois eux-mêmes n'y étaient pas épargnés. Marmontel, qui admirait beaucoup quelques-unes de ces compositions, cite justement comme un petit chef-d'œuvre celle qui a pour titre : *Sotie à huit personnages; c'est à sçavoir : le Monde abuz, Sot dissolu, Sot glorieux, Sot corrompu, Sot trompeur,* etc. [1]. L'auteur de cette sotie est Pierre Gringore, qui, joignant le génie du vrai poëte à une critique mordante et à une moralité sévère, avait pris pour devise : *Raison partout, rien que raison.* On doit encore à Pierre Gringore une pièce allégorique intitulée : *Le Prince des Sots et la Mère Sotte.* Composée à la demande de Louis XII, qui était alors en guerre avec Jules II, et qui voulait ridiculiser son ennemi, cette pièce fut représentée avec un succès inouï à la Halle, le mardi gras 1511. Gringore y joua le rôle de la Mère Sotte dont il conserva le nom. Le jeu du Prince des Sots et de la Mère Sotte est divisé en quatre parties; le cri ou l'annonce de la représentation, la sotie ou le drame proprement dit, la moralité, la farce. Nous mentionnerons encore dans un genre différent, et à une date beaucoup plus reculée, *le Jeu du Mariage d'Adam ou de la Feuillée*, par Adam de la Halle, dit le Bossu d'Arras, et *le Jeu de Robin et Marion,* du même auteur [2]. Ce jeu, qui peut être considéré comme notre premier opéra, était accompagné de musique composée par l'auteur des paroles; et comme la musique de l'Église exerçait alors une grande influence sur la composition, Adam s'en inspira.

Les diverses pièces que nous venons de citer ne dépassent guère les proportions de nos pièces modernes. Elles n'étaient pas, comme les mystères, jouées par toutes les classes de la société; mais chaque genre, suivant les temps et les lieux, avait ses acteurs particuliers, tels que les jongleurs qui étaient tout à la fois poëtes, chanteurs et acteurs; les Baso-

[1] Voir pour l'analyse de cette pièce, Sainte-Beuve, *Tableau historique et critique de la Poésie française et du Théâtre*, p. 303.

[2] Voir pour le texte de ces deux pièces et la Biographie d'Adam de la Halle, *Théâtre français au Moyen Age*, de Monmerqué et Fr. Michel, p. 49, 55, 102.

chiens, les Enfants sans souci, les Cornards ou Conards, les Enfants de la Mère Sotte.

Les Basochiens, qui existaient déjà en 1303, étaient à Paris des clercs du Palais, et en province des étudiants de l'Université, dirigés par le roi de la Basoche. Comme ils s'attaquaient aux classes les plus élevées, il leur fut à différentes reprises ordonné de cesser leurs représentations, et l'on peut dire qu'ils provoquèrent le premier établissement de la censure dramatique.

Les *Enfants sans souci*, dirigés par le Prince des Sots, se recrutaient en général parmi les fils des riches bourgeois. Leur théâtre, sur lequel figura longtemps Pierre Gringore, était situé dans les Halles de Paris. Il existait aussi dans quelques villes de province, sous le nom de Cornards, Enfants de la Mère Folle, de l'abbé Maugouverne, etc., des associations burlesques qui donnaient leurs représentations dans les rues, et défrayaient leur répertoire avec des chroniques scandaleuses[1].

Tandis que toutes ces associations égayaient les villes de la province, les *Confrères de la Passion*, qui s'étaient établis à Paris en 1398, continuaient d'édifier la capitale par la représentation des drames sacrés. Ces confrères, qui sont notre première troupe d'acteurs et les fondateurs de notre premier théâtre, s'établirent d'abord à Saint-Maur, puis en 1402 à Paris, dans l'hôpital de la Trinité. Leur théâtre était placé sous la sauvegarde royale et la surveillance de sergents nommés par le prévôt de Paris. Les représentations avaient lieu les dimanches et fêtes de midi à cinq heures, et le prix des places était fixé à deux sous. Cet établissement permanent, desservi par des acteurs de profession, est du reste un fait exceptionnel, et en suivant sur les divers points de la France l'histoire des représentations dramatiques, on reconnaît qu'il est impossible de déterminer

[1] L'une des fêtes les plus bizarres du moyen âge, était à Lyon celle du Cheval fou. On habillait un homme avec les attributs de la royauté, depuis la tête jusqu'à la ceinture; et depuis la ceinture jusqu'aux pieds on le déguisait en cheval. Cet homme, entouré de musiciens et de populace, courait la ville en faisant des folies. Cette fête avait été instituée en mémoire de la sagesse d'un quartier de la ville qui n'avait pas pris part à une sédition populaire. (Clerjon, *Hist. de Lyon*, t. III, p. 431.)

par des dates précises les époques auxquelles les drames sacrés cessèrent d'être représentés dans les églises, de même que celles où s'établirent des théâtres fixes. Ces époques ont varié suivant les lieux, et les statuts synodaux d'Orléans, à la date de 1525 et de 1587, constatent encore des représentations dramatiques dans les temples chrétiens.

A côté des genres que nous venons d'indiquer, nous mentionnerons divers autres spectacles qui se rattachent plus ou moins directement à notre sujet, mais qui doivent trouver place ici, par cela seul qu'ils ont eu dans le passé une très-grande importance. Ces spectacles sont les jeux muets par personnages, les dialogues, les danses macabres, les allégories, les pantomimes et les jeux sur des chars. Ils avaient lieu principalement à l'entrée des princes dans les villes et à l'occasion des événements importants. Les plus célèbres sont, en 1313, la pantomime offerte à Philippe le Bel lors de la promotion de son fils à l'ordre de chevalerie; — en 1424, la danse macabre que les Anglais firent jouer à Paris dans le cimetière des Innocents en réjouissance de leur victoire de Verneuil; — en 1437, le combat des sept Péchés Capitaux contre les Vertus Théologales et les quatre Vertus Cardinales, représenté à l'entrée de Charles VIII à Paris; — en 1468, le Jugement de Pâris, dans lequel les trois déesses étaient entièrement nues. En 1550, à Rouen, lors de la visite que Henri II fit dans cette ville, on offrit à ce prince la mise en scène de toute la chronologie des rois de France, à partir de Pharamond, et le roi entra dans la ville à la suite de ses prédécesseurs.

Les mystères, les farces, les soties, les moralités, les allégories, les danses macabres, les jeux sur des chars, les processions du renard, les fêtes des fous, de l'âne, des Innocents, toutes ces scènes bizarres, pieuses, cyniques, qui sont comme autant d'intermèdes dans le drame splendide du moyen âge, s'étaient produites presque simultanément pendant quatre siècles. L'art était morcelé comme le sol féodal, varié à l'infini comme les coutumes, simple, sauvage et croyant comme les bourgeois des villes municipales; mystique dans les mystères, railleur et sceptique dans les soties, et toujours indépendant, parce que la société elle-même n'é-

tait encore qu'à l'état de chaos, et qu'à part l'autorité de la foi, chaque auteur avait sa règle individuelle comme chaque ville avait sa charte. On avait laissé tout dire, mais le moment était venu où l'unité du pouvoir allait se fonder, où les vieilles croyances étaient forcées de se défendre. L'autorité civile, jusqu'alors étrangère à la police du théâtre, intervint pour réprimer et poser des limites aux libertés de l'esprit. Des sources nouvelles s'ouvrirent à l'inspiration, et la renaissance marqua l'agonie de notre vieille littérature dramatique, en même temps que l'avénement de la société moderne.

IV

Les premières tragédies et les premières comédies de la renaissance furent des traductions de l'antiquité grecque ou romaine et des imitations de la littérature italienne. Baïf, Thomas Sibilet, Ronsard, essayèrent de reproduire Sophocle, Euripide, Aristophane. Charles Estienne et Jean de la Taille firent passer dans notre langue *le Négromant* de l'Arioste, et *les Abusés*, de l'Académie siennoise. Après avoir traduit, on imita. Jodelle, qui fit jouer en 1552, pour son début, *Cléopâtre captive*, est le premier représentant de l'école tragique du seizième siècle. « Nulle invention dans les caractères, les situations et la conduite de la pièce ; une reproduction scrupuleuse, une contrefaçon parfaite des formes grecques ; l'action simple, les personnages peu nombreux, des actes fort courts, composés d'une ou deux scènes et entremêlés de chœurs ; la poésie lyrique de ces chœurs, bien supérieure à celle du dialogue ; les unités de temps et de lieu observées moins en vue de l'art que par un effet de l'imitation ; un style qui vise à la noblesse et à la gravité, » voilà, d'après M. Sainte-Beuve, ce qui distingue Jodelle, et nous ajouterons que ces remarques si justes nous paraissent s'appliquer exactement, non-seulement à Jodelle, mais à ses nombreux contemporains qui firent aussi des tragédies, tels que Charles Toustain, Jacques Grévin, Jean de la Péruse, Jean de la Taille, Marc Papillon, Jean Dehais, Théodore de Bèze,

Pierre de Laudun, Jean de Beaubreuil, Antoine de Montchrétien, et Dumonin, auteur d'une tragédie intitulée *la Peste de la peste, ou le Jugement divin,* dans laquelle figurent *Autan, lieutenant de la peste, vent du midi; Aquilon, vent de santé,* etc.

Robert Garnier, qui débuta vers 1573, mérite d'être distingué au milieu de tous ces versificateurs. « Il est le premier, dit avec raison Suard, qui ait su puiser avec quelque goût dans les anciens. Il donna en général à la tragédie le langage qui lui convient. Ses ouvrages doivent faire époque dans l'histoire du Théâtre, non par la beauté des plans, il n'en faut chercher de bons dans aucune des tragédies du seizième siècle, mais les sentiments qu'il exprime sont nobles; son style a souvent de l'élévation sans enflure et beaucoup de sensibilité. »

Les principales tragédies de Garnier sont *Hippolyte, la Troade* et *les Juives*. Racine n'a pas dédaigné de faire à ces pièces quelques emprunts [1].

La plupart des écrivains du seizième siècle s'essayèrent dans les genres les plus divers; on imita Plaute et Térence comme on avait imité, pour la tragédie, Euripide, Sénèque et Sophocle. On tenta aussi quelques pièces dans le goût plus moderne, des pièces d'intrigue, telles que *les Esbahis* et *la Trésorière,* de Grévin; *les Corrivaux,* de Jean de la Taille; *les Néapolitains,* de François d'Amboise; *les Contents,* d'Odet Turnèbe; *la Rencontre,* de Jodelle; *la Reconnue,* de Remi Belleau; *le Ramoneur,* de Lebreton; *les Escoliers,* de Perrin. « Des vieillards imbéciles, dit Suard, des jeunes gens libertins, des femmes de toutes les espèces, excepté de l'espèce honnête, deux ou trois déguisements, trois ou quatre surprises, et autant de reconnaissances, voilà le fond de toutes les intrigues des comédies de ce temps. Si peu de comique dans la comédie et de grandeur dans la tragédie laissent facilement concevoir qu'on peut se livrer aux deux genres sans posséder beaucoup de génie ou de talent; aussi, presque

[1] Voir, pour les rapprochements du théâtre de Racine et de celui de Garnier, Suard, *Mélanges de Littérature*, t. Ier, *Hist. du Théâtre français*, p. 82 et suiv

tous les tragiques de ce temps-là furent-ils auteurs de comédies. »

Un seul écrivain, Pierre de Larivey, astrologue et chanoine de Saint-Étienne de Troyes, qui vivait dans la seconde moitié du seizième siècle, mérite véritablement, à cette époque, le nom d'auteur comique, et ce qui justifie cet éloge, c'est qu'il a été imité par Molière et Regnard. Larivey composa douze comédies, dont la plus célèbre est celle des *Esprits*, qu'on peut regarder comme la meilleure de notre vieux répertoire, après la farce de *Patelin*. On y trouve une grande entente de la scène, beaucoup d'esprit, des situations comiques ; mais, comme la plupart des pièces du seizième siècle, elle est souillée par l'effronterie des mœurs, et Larivey sentait si bien combien il était coupable sous ce rapport, que dans l'une de ses préfaces il cherche à s'excuser en disant que « pour bien exprimer les façons et affections du jourd'hui, il faudroit que les actes et les paroles fussent la lascivité même. »

L'école classique de Jodelle et de Garnier fit place, sous le règne de Henri IV, à une école nouvelle plus aventureuse, qui donna à la fantaisie une place beaucoup plus grande, et qui eut pour fondateur Alexandre Hardi. « A cette époque, dit Suard, il se forma à Paris deux troupes de comédiens : l'une, en 1598, loua le privilége des confrères de la Passion, et c'est celle-là qui depuis, toujours renouvelée et jamais dissoute, s'est perpétuée jusqu'à nos jours sous le nom de Comédie-Française ; l'autre, en 1600, s'établit au Marais, à l'hôtel d'Argent, et donna des représentations trois fois par semaine. » C'est pour cette troupe, dont il était l'un des acteurs, qu'Alexandre Hardi composa ses huit cents pièces de théâtre. Quarante et une seulement ont été jouées et sont arrivées jusqu'à nous. Tous les genres, tous les styles, tous les tons se confondent dans le théâtre de Hardi. Il prend ses sujets dans les âges héroïques de l'antiquité, dans les mœurs de la bourgeoisie parisienne, dans les romans espagnols, dans les contes italiens. Il imite, il invente ; il est tout à la fois classique et romantique ; il fait des *tragédies morales*, des *bergeries*, des *tragi-comédies*, des *martyres*, des *journées*, etc. La meilleure de ses tragédies

est intitulée *Mariamne;* la meilleure de ses tragi-comédies *Félicemène,* et dans ce dernier genre il se rapproche beaucoup, au comique près, de la comédie noble, absolument inconnue avant lui. Hardi, qui ne suivait que son caprice, a semé à profusion dans ses œuvres dramatiques les bizarreries les plus étranges et surtout les bizarreries du style : ses amants appellent leur maîtresse *ma sainte;* Mariamne traite Hérode, son mari, de *mâtin,* et dans *Chariclée* on entend un chœur d'Éthiopiens s'écrier :

> Sa prière fendroit l'estomac d'une roche.

Outre les tragédies empruntées aux traditions grecque, romaine ou hébraïque et aux légendes des saints, on trouve encore au seizième siècle et dans les premières années du dix-septième, quelques tragédies nationales, telles que *la Coligniade, la Guisiade, la Mort de Henri IV,* où l'on voit figurer des chœurs de seigneurs, des chœurs du Parlement et des chœurs de garçons et de damoiselles [1].

Le vieux genre de la sotie, au milieu de cette rénovation universelle, se continuait encore. Des farceurs restés célèbres jusqu'à nos jours, Turlupin, Bruscambille, Gros-Guillaume, Gaultier Garguille, obtenaient à Paris, auprès de la foule, un succès de fou rire par les mots de *gueule,* dont leurs parades étaient remplies, car ces acteurs ne jouaient que des parades qui étaient pour la plupart des imitations de farces italiennes [2]. Quant aux genres comique,

[1] Les principales tragédies de cette époque sont : *Électre, Hécube,* de Baïf; *Médée,* de la Péruse; *Gaspard de Coligny, Pharaon,* de Chantelouve; *Daïre, Alexandre, Saül, Pâris et OEnone,* de Jean de la Taille; *Didon, Adonis* (tragégie allégorique sur la mort de Charles IX), de Lebreton; *Didon,* de Guill. de Lagrange; *Méléagre,* de P. de Bousi; *Attilée,* de J. de Beaubreuil; *Holopherne,* d'Adrien d'Amboise; *Esther, Vasthi,* de P. Mathieu; *Cléopâtre captive, Didon se sacrifiant,* de Jodelle; *Hippolyte, la Troade, Antigone, Porcie, Cornélie, Marc-Antoine, Bradamante,* de Robert Garnier; *Octavie,* de Géliot; *la Machabée,* de J. de Virey, etc. Nous renvoyons encore à Brunet, *ubi suprà,* pour les détails bibliographiques.

[2] Les farces sont très-nombreuses au seizième siècle. Tout ce qu'il y a de plus important dans ce genre se trouve dans le *Recueil* intitulé : *Farces, Moralités et Sermons joyeux,* publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, par Leroux de Lincy et Fr. Michel, Paris, 1837, 4 vol. in-12. Il faut voir, du reste, pour toute cette période, le travail de M. Sainte-Beuve : *Hist. du Théâtre français au seizième siècle.*

tragique et tragi-comique, constitués par Hardi et Larivey, ils se continuèrent dans le dix-septième siècle sans changement notable, mais avec des nuances de talent plus ou moins saillantes, par Théophile, Mayret, Benserade, Boisrobert, Desmarets, Du Ryer, Scudéri, Rotrou et Corneille lui-même à ses débuts, jusqu'au moment où *le Cid* et *le Menteur* parurent sur la scène.

De ce Théâtre du seizième siècle et des premières années du dix-septième il n'est rien resté qui puisse aujourd'hui soutenir la représentation. Il y a dans Larivey une force comique parfois saisissante, beaucoup de verve et d'esprit ; dans Cyrano de Bergerac une vive originalité ; dans Du Ryer, dans Rotrou des caractères noblement et fortement tracés, des vers éclatants, des situations dramatiques ; mais l'inspiration ne se soutient jamais, et malgré sa verdeur native, la langue est trop incorrecte, trop abrupte encore pour racheter par le charme du style le défaut d'intérêt ou l'invraisemblance de l'action.

Le Cid fut pour l'art dramatique le signal d'une révolution radicale et profonde. « Cette pièce immortelle, dit Suard, fut traduite dans toutes les langues, même en espagnol, et dans quelques-unes des provinces de France son nom était passé en proverbe ; on disait : *Beau comme le Cid*. L'admiration qu'inspiraient ses beautés hors de proportion avec tout ce qu'elles laissaient derrière elles, était d'autant plus vive, l'étonnement d'autant plus profond, que les émotions qu'elles excitaient arrivaient à l'âme par des routes encore inconnues. »

La protection que Richelieu, qui lui-même aspirait à la gloire dramatique [1], et plus tard Louis XIV accordèrent au théâtre, contribua non-seulement à favoriser le développement du génie des auteurs, mais encore à propager le goût du spectacle dans les classes élevées de la société, qui jusqu'alors auraient cru déroger en prenant leur part d'un plai-

[1] Richelieu inventait des sujets de pièces dont il faisait versifier chaque acte par un auteur différent. Ces productions se nommèrent : *la Pièce des Cinq Auteurs*; Corneille était du nombre. La *tragi-comédie* de *Mirame* passe pour être l'œuvre personnelle de Richelieu. On dépensa plus de deux cent mille écus pour la monter.

sir dont chacun pouvait profiter pour son argent. Les femmes qui n'auraient pu sans scandale assister aux représentations, commencèrent à s'y montrer. Ces représentations avaient lieu dans le jour; elles commençaient vers deux heures et finissaient vers quatre heures et demie. La mise en scène était des plus simples. Le théâtre se composait d'une estrade placée sur des tréteaux. Les décorations consistaient en quelques toiles peintes, et l'éclairage de la salle en quelques mèches rangées près de la rampe et alimentées par du suif. Les loges, très-mal disposées, laissaient à peine voir et entendre les acteurs, et c'est pour cela que les jeunes gens nobles, ceux que de notre temps on eût appelés les *lions*, s'asseyaient autour de la scène pour voir et pour être vus. Cet usage persista jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, et ce ne fut qu'en 1759 qu'on supprima les banquettes qui incommodaient les acteurs et détruisaient l'illusion.

Dans la seconde moitié du dix-septième siècle, Paris possédait cinq théâtres; mais par déclaration du 25 août 1680, Louis XIV les réduisit à trois, et c'est « de cette époque, dit M. Régnier [1], que date véritablement la création de la Comédie-Française. Le roi, en fixant le nombre des acteurs, en partageant les gains suivant les talents, en réglant lui-même l'ordre de la nouvelle société à laquelle il accordait une pension annuelle de 12,000 livres, introduisit pour l'avenir l'action souveraine du pouvoir dans l'administration du Théâtre-Français. » Sous une telle direction, l'art dramatique s'éleva à une hauteur qu'il n'a jamais atteinte depuis, et il devint une des gloires les moins contestées de l'esprit français.

Corneille avait mis des héros sur la scène; Racine y mit des hommes, avec toutes leurs faiblesses, toutes leurs passions. *Andromaque* fut une révélation comme *le Cid*, et par cette pièce une nouvelle école fut fondée. « L'homme dans Corneille, dit avec raison M. Nisard, s'immole à une idée, dans Racine, il s'immole à sa passion même, et c'est cette

[1] Patria. *Hist. du Théâtre en France*, p. 2339. — On trouvera, dans l'excellent travail de M. Régnier, une chronologie fort exacte des acteurs qui ont illustré la scène française depuis 1530 jusqu'à nos jours.

faiblesse, toujours combattue de remords, qui trouble si profondément notre cœur, et qui en arrache sous la forme de larmes l'aveu qu'il s'agit bien là de nous, et que ces personnages qui se débattent en vain contre la fatalité des passions, c'est nous-mêmes, ce sont ces éternels combats où nous sommes si souvent vaincus. »

Racine et Corneille, chacun dans son genre et avec des qualités différentes, mais toujours avec les qualités du génie, avaient porté le poëme tragique jusqu'aux dernières limites de l'art, et donné des rivaux à Sophocle, à Eschyle, à Shakspeare, à Lope de Vega. Molière dans la comédie se montra le maître d'Aristophane, de Plaute, de Térence, et de tous ceux qui dans les âges modernes ont traduit sur la scène comique les vices, les passions, les ridicules des hommes. Comme tous les écrivains de son temps, Molière commença par des imitations du Théâtre Italien ou plutôt des farces italiennes. Mais peu à peu son originalité profonde se dégagea, et il fit vivre dans ses pièces avec une réalité saisissante les hommes du dix-septième siècle et l'homme de tous les temps. La comédie de caractère et de mœurs, la haute comédie, c'est-à-dire celle qui réunit à la fois l'enseignement moral, la moquerie, la raison, la vérité, l'intérêt, la poésie; la farce dans laquelle il épuisa la poétique du rire, le drame romantique, Molière a touché à tout, et dans tout il est resté supérieur à ce qui s'était fait avant lui, à ce qui s'est fait après lui. Ainsi, par Corneille, par Molière, par Racine, l'art au dix-septième siècle épuisa en quelque sorte l'idéal de l'héroïsme, l'idéal de la tendresse et de la passion, et la peinture du cœur humain dans ce qu'il y a de plus profond et de plus vrai.

Un genre nouveau depuis longtemps populaire en Italie, l'opéra, fut définitivement naturalisé en France en 1672 par la fondation de l'Académie Royale de Musique, qui devait, suivant les expressions mêmes de Louis XIV, compter parmi les plus beaux ornements de son règne. Mazarin, il est vrai, avait fait jouer en 1647, à Paris, dans le Palais-Royal, l'*Orfeo*, de Monteverde. Quelques années plus tard, Perrin et l'organiste Cambert avaient donné une *Pomone* qui obtint un grand succès; mais il n'y avait là rien de marquant, et

il était réservé à Molière, à Corneille et à Quinault [1], d'enrichir notre littérature d'un poëme dramatique de beaucoup supérieur à ce qui avait été fait chez les autres peuples [2].

L'opéra français à l'origine fut classique comme la tragédie, ou plutôt il ne fut qu'une tragédie réduite à de moindres proportions, écrite en vers libres, et accompagnee de musique. Sous le rapport littéraire, il eut au dix-septième siècle une supériorité qu'il a toujours gardée depuis.

De nombreux écrivains dramatiques, Gabriel Gilbert, Pousset de Montauban, Brécourt, La Thuillerie, Dorimond, Ferrier de la Martinière, Chapuzeau, Montfleury, Donneau de Visé, se produisirent à côté de Racine et de Molière, à côté de Corneille après *le Cid* et *Cinna;* quelques-uns rencontrèrent d'heureuses inspirations; mais ils étaient trop loin des maîtres pour leur disputer la renommée, et dans le nombre il en est qui ne sont aujourd'hui connus que pour les avoir attaqués. Thomas Corneille et La Fontaine lui-même furent effacés par les grands hommes qui exerçaient sur la scène le triumvirat de leur génie.

V

Après Molière, ses successeurs, qui ne furent jamais ses rivaux, Régnard, Destouches, Lesage, Piron, Gresset, Sedaine, continuent avec talent la comédie de mœurs et de caractère; mais en s'éloignant du maître, les véritables poëtes comiques deviennent de plus en plus rares. Marivaux gâte la comédie par la recherche, la prétention et l'afféterie; La Chaussée,

[1] Quinault a composé trente-deux pièces, tragédies, tragi-comédies, comédies, opéras. *Armide*, qui fut jouée en 1686, est regardée comme son chef-d'œuvre. Sa comédie intitulée : *les Rivales*, eut un grand nombre de représentations. « Lorsqu'il fit ses premieres pieces, dit Ménage, elles étaient tellement goûtées et si fort applaudies que l'on entendait le brouhaha à deux rues de l'hôtel de Bourgogne. C'est à l'occasion des *Rivales* que fut établi le droit de part des auteurs sur une portion de la recette des comédiens. Auparavant il était débattu avec les auteurs et une fois payé. »

[2] On a de Corneille *Andromède, la Toison d'Or*, et quelques passages magnifiques de *Psyché*, qui fut faite, on le sait, en collaboration avec Molière. Voir *Hist. de l'Opéra*, par Durey de Noinville, Paris, 1753-57, 2 vol. in-8°. — *De l'Opéra en France*, par Castil-Blaze, 1826, 2 vol. in-8°.

par le pathétique fade; Palissot, par le scandale des personnalités. Avec Lanoue, Laujon, l'abbé de Voisenon, Dorat, elle ne s'élève plus au-dessus du badinage. Les théâtres de musique font oublier les théâtres littéraires. Collé, Panard, Favart, Vadé, Sallé, Fagan, Moncrif, Sedaine, à l'Opéra-Comique; Fontenelle, Danchet, Duché, Campistron, Lamotte, Marmontel, Bernard, à l'Académie Royale de Musique, donnent une foule de *libretti*, dont les noms sont à peine connus de nos jours, et qui, au moment même de leur apparition, durent leur vogue et leur succès, non aux paroles, mais à la musique qui les accompagnait.

Un genre nouveau, le drame, sous le nom de comédie bourgeoise, fit, avec l'école encyclopédique, son avénement sur notre théâtre. Diderot, qui en traça la poétique, joignit l'exemple au précepte dans *le Père de Famille* et *le Fils naturel*. Il eut entre autres pour imitateurs, d'Arnaud Baculard, madame de Graffigny, Saurin, Mercier, Fenouillot de Falbert et Beaumarchais. Né de l'imitation de la littérature anglaise et de la prédication philosophique, le drame, quoique fort goûté de la foule, trouva de rudes censeurs dans quelques critiques contemporains. Grimm l'accusa d'être atroce, extravagant, sans originalité, et cette accusation est à noter, parce qu'elle fut, de nos jours, à propos de la révolution romantique, renouvelée dans les mêmes termes.

Quoique obstinément attachée à la tradition racinienne, la tragédie devint faussement classique. Lagrange-Chancel, Campistron, Lefranc de Pompignan, Longepierre, Lemierre, Poinsinet de Sivry, sont plutôt des dramaturges que des poëtes. Lamotte, en voulant rajeunir la tragédie, ne fait qu'abaisser son niveau. Debelloy en substituant des Français aux Grecs et aux Romains, ne sort pas du vieux cadre, et n'introduit sur la scène que des nouveautés de costume. Lafosse, Guimond de Latouche, Crébillon, trouvent encore des inspirations brillantes; mais il n'y a là que des éclairs, et Crébillon lui-même, dans ses pièces les plus vantées, se rapproche de Sénèque bien plus que de Sophocle. Le seul poëte dramatique à cette date, le seul novateur, c'est Voltaire. Avec un style tout différent de Corneille et de Racine, il se montre un admirable écrivain. Il rencontre jusque dans ses

déclamations des beautés de premier ordre, et rendant à la tragédie ce qu'elle semblait avoir perdu sans retour, la vie, l'intérêt, l'action, il donne à la France, qui peut désormais compter avec la Grèce, le troisième de ses grands tragiques.

La Harpe, qui avait débuté en 1763 par *Warwick*, et Ducis qui débuta en 1769 par *Hamlet*, obtinrent tous deux, à côté des succès éclatants de Voltaire, un succès d'estime. Quant à la comédie, elle eut, avec Collin d'Harleville et Andrieux, un retour assez marqué vers le naturel et l'observation, et par *le Mariage de Figaro*, composé en 1780 et joué en 1784, elle entra dans une phase entièrement nouvelle. Louis XVI, qui devinait la portée de cette œuvre, ne voulait point la laisser jouer. « Eh bien ! dit Beaumarchais, le roi ne veut point qu'on représente ma pièce, et je jure, moi, qu'elle sera jouée dans le chœur de Notre-Dame. » C'est qu'en effet *Figaro* était le véritable prologue de la révolution; et quand il parut sur la scène, la société qu'il écrasait sous l'insulte se reconnut elle-même, et assista en applaudissant au spectacle de sa propre agonie.

La révolution avait trouvé son prophète dans Beaumarchais; dans Marie-Joseph Chénier elle trouva son poëte. *Charles IX*, qui marque l'avénement de la tragédie révolutionnaire, fut donné le 4 novembre 1789. Avant le lever du rideau un orateur du parterre demanda que tout perturbateur fût livré à la justice du peuple. Mirabeau de sa loge donna le signal des applaudissements, et Danton s'écria aux dernières scènes : « Si *Figaro* a tué la noblesse, *Charles IX* tuera la royauté [1]. » Il fallait, pour réussir, s'adresser aux passions populaires, et les écrivains, avides avant tout du succès, s'empressèrent de sacrifier l'art à la déclamation politique. La scène devint une annexe des clubs, et on peut juger de l'esprit des pièces, tragédies, drames ou comédies, par leurs titres seuls : *Mutius Scévola*, *les Victimes cloîtrées*, *les Rigueurs du Cloître*, *les Dragons et les Bénédictines*, *le Tribunal de l'Inquisition dévoilé*, etc. [2].

[1] Voyez Ch. Labitte, *Études littéraires*, t. II, p. 28.
[2] Voir : *Hist. du Théâtre Français pendant la revolution*, par Étienne et Martainville, Paris, 1804, 4 vol. in-12.

Au milieu de ce dévergondage et des atrocités de la terreur, on vit se produire un phénomène assez étrange : l'engouement pour les pièces dirigées contre la *superstition* et la *tyrannie*, marcha de front avec un goût très-vif pour les comédies sentimentales et les fadaises pastorales.

A la chute de Robespierre, la réaction dramatique, dont la belle pièce de Laya, *l'Ami des Lois*, avait donné le signal, éclata avec une force nouvelle[1]. *L'Intérieur des Comités révolutionnaires*, par Ducancel, joué au mois d'avril 1795, fit voir combien l'esprit public était changé, et avec quelle énergie la conscience de la nation réprouvait les excès qu'elle avait eu l'inconcevable lâcheté de subir. Au Grand-Opéra, à l'Opéra-Comique, aux Français, on pouvait se croire transporté dans les jours les plus paisibles du dix-huitième siècle. « On y retrouvait, dit Nodier, les lamentables rois des bicoques du Péloponèse, les sémillants marquis de l'Œil-de-bœuf, et ce fripon de Lafleur, comparses éternels des drames classiques, tant soit peu dépaysés dans une société mutilée et sans formes, où il n'y avait plus de valets, plus de maîtres, plus de marquis et plus de rois. C'étaient toujours Blaise et Colin, chargés de fleurs artificielles et chamarrés de rubans, qui soupiraient mollement les ariettes doucereuses de Dalayrac et les couplets sucrés de Demoustier[2]. » Ainsi, la révolution qui avait changé tant de choses, fut stérile pour le théâtre, et l'on peut dire encore, avec Nodier, qu'il n'existe pas dans l'histoire de l'art une époque où il soit resté plus inertement stationnaire, plus éloigné de l'esprit d'innovation, plus fidèle aux règles et aux exemples des classiques.

La génération dramatique qui grandit sous le consulat, et se continua sous l'empire et dans les premières années de la restauration, doit occuper dans notre répertoire du second ordre un rang distingué. Picard, Alexandre Duval, Étienne, Roger, dans la comédie de mœurs et de caractère ; Lemer-

[1] Voir sur le tumulte et les débats très-vifs auxquels donna lieu la représentation de *l'Ami des Lois*, l'article LAYA, de M. Martin Doisy, dans la *Biographie universelle*.

[2] Nodier, *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*. Paris, Charpentier. 1850, t. I, p. 382 et suiv.

cier, dans la comédie historique, obtinrent de légitimes succès; Désaugiers, Piis, Radet, Chazet, Desfontaines, formèrent un groupe de vaudevillistes très-spirituels, et les *Jocrisses* de Dorvigny peuvent soutenir la comparaison avec ce qui s'est fait de mieux dans le genre de la bêtise amusante.

La plupart des auteurs qui travaillaient pour la comédie et le vaudeville, travaillèrent aussi pour l'Opéra-Comique et le Grand-Opéra. Dalayrac, Cherubini, Berton, Della Maria, Nicolo, Spontini, Lesueur, Méhul, jetèrent sur ces théâtres le plus vif éclat. Dans un genre tout différent, Pixérécourt créa par le mélodrame de véritables tragédies populaires; et le mélodrame, il faut le reconnaître, eut, sous la plume de cet habile dramaturge, une influence heureuse, parce qu'il sut toujours le maintenir dans une excellente voie morale. La tragédie classique ne fut pas non plus déshéritée. Esprit souvent bizarre, mais inventif et puissant, Lemercier, dans *Agamemnon*, fit entendre comme un dernier écho du drame antique, et Raynouard, par *les Templiers* (1805), se fit une place à part dans l'école cornélienne. Le *Marius à Minturnes*, d'Arnault; l'*Hector*, de Luce de Lancival, et l'*Artaxerce* de Delrieu, offrirent aussi dans le classicisme pur des qualités distinguées. Quant aux acteurs, ils se montrèrent dignes des grandes traditions de l'école dramatique du dix-huitième siècle. Il suffit de nommer Fleury, Grandménil, les deux Baptiste, Michot, mesdemoiselles Duchesnoy, Georges, Leverd, et à leur tête mademoiselle Mars et Talma. Mais ce n'est pas seulement comme acteur que ce dernier doit occuper une place à part dans l'histoire du Théâtre français, c'est aussi comme réformateur du costume et de la mise en scène.

Dans les premières années de la restauration, le Théâtre resta, à peu de chose près, ce qu'il était sous l'empire. La tragédie classique se continua par Lebrun, Soumet, Ancelot, d'Avrigny, de Jouy, Arnault fils, jusqu'au moment où Casimir Delavigne vint la rajeunir par un mouvement de scène plus animé et la simplicité d'un style élégant et pur. Novateur encore timide, mais toujours applaudi parce qu'il exprimait de nobles sentiments dans un noble langage, Dela-

vigne ne tarda point à être dépassé par les véritables révolutionnaires. La réaction contre les trois unités commença, en 1825, par une comédie-vaudeville, *Julien ou Vingt-cinq ans d'entr'acte;* elle se continua par un mélodrame célèbre, *Trente ans ou la Vie d'un Joueur;* enfin, en 1829, M. Hugo, dans la préface de *Cromwell,* proclama l'avénement d'un nouveau poëme dramatique dans lequel le laid et le beau, le grotesque et le sublime, l'observation et la fantaisie, le rire et les larmes devaient se mêler comme ils se mêlent dans ce monde, et donner une exacte représentation de la vie humaine, avec tous ses accidents et ses contrastes. Ce fut là le véritable signal de cette guerre des classiques et des romantiques qui rappela, par son ardeur, la guerre des gluckistes et des piccinistes. La tragédie classique fut oubliée pendant près de dix ans. En 1829 elle avait encore donné onze pièces nouvelles; elle n'en donna que sept en 1830, deux seulement en 1832, et en 1833 elle avait disparu à peu près complétement[1]. *Lucrèce Borgia, Hernani, Henri III, la Tour de Nesle,* galvanisèrent le public pendant quelques années, en le blasant par l'excès même des émotions ; mais on ne tarda point à reconnaître qu'en voulant élargir les horizons de l'art, on avait fini par en violer toutes les règles. En effet, on appela l'attention des spectateurs, dans les vieux temps, sur les classes maudites ou dégradées, dans les temps modernes, sur des êtres avilis par le vice ou le crime. A défaut de vrai talent pour émouvoir le public, on le séduisit par des artifices de scène et on l'étonna par un cynisme brutal. La morale, la vérité, le naturel, la noblesse des sentiments, furent mis de côté avec indifférence, on pourrait dire avec mépris. On s'adressa aux plus mauvais instincts; on caressa les passions les plus dan-

[1] Déjà en 1831, notre ancien répertoire était tellement en défaveur auprès du public, qu'un spectacle composé du *Tartuffe* et du *Legs*, de Marivaux, fit entrer dans la caisse la somme de 68 francs et quelques centimes.

[2] Dans dix pièces seulement le drame a mis en scène huit femmes adultères, cinq filles perdues d'un étage plus ou moins élevé, six filles séduites, deux jeunes filles de bonne maison qui accouchent dans une pièce voisine du théâtre, trois femmes qui se déshabillent à moitié devant le public, quatre mères éprises de leurs fils, six bâtards qui déclament contre la société, onze amants ou maîtresses qui commettent des assassinats.

gereuses, pour enlever des succès et *faire des recettes*. Le drame moderne a été l'une des causes les plus actives de cette décomposition morale à laquelle nous assistons depuis vingt ans, et pour la caractériser on ne peut mieux faire que de rappeler le mot lancé par Tertullien dans son éloquente malédiction contre le théâtre du paganisme : *Tragœdiæ, scelerum et libidinum actrices, cruentæ et lascivæ*[1].

Depuis, une réaction très-vive s'est opérée contre ces excès. En 1839 on vit reparaître sur les affiches du Théâtre-Français, avec le concours d'une jeune et grande tragédienne, *Andromaque, Mithridate, Cinna, Polyeucte, Phèdre ;* et cette renaissance des chefs-d'œuvre classiques entraîna de nouveau sur les pas des maîtres une foule d'imitateurs, parmi lesquels il ne s'est point encore révélé, jusqu'ici, un seul poëte tragique vraiment digne de ce nom.

Dans la comédie de mœurs et de caractère, les succès vraiment littéraires ont été obtenus, on le sait, par Casimir Delavigne et par M. Scribe. *L'École des Vieillards, la Popularité, Bertrand et Raton, le Verre d'eau*, les proverbes de M. Alfred de Musset, et la comédie de M. Jules Sandeau : *Mademoiselle de la Seiglière*, peintures exactes et vives des mœurs de notre temps, se placeront, sans aucun doute, à côté des pièces telles que *Turcaret, la Métromanie, le Méchant*, qui forment, au-dessous de Molière, l'héritage durable de notre répertoire. Mais, par malheur, les grandes compositions comiques sont devenues de plus en plus rares, et cela devait arriver, du moment où l'art a été exploité par les écrivains comme une spéculation purement mercantile. On a escompté les succès littéraires contre les succès d'argent, et remplacé les grandes pièces par les pièces de fantaisie, *comédies-vaudevilles, vaudevilles, revues, pochades*, etc., parce que c'était de ce côté qu'il était le plus facile de réaliser des bénéfices. Dans un espace de dix ans, de 1835 à 1845, les huit cents auteurs qui alimentent nos théâtres ont donné trois mille vingt-deux pièces nouvelles, dont deux mille quatre-vingt-trois vaudevilles et comédies-vau-

[1] Les tragédies, aiguillon des crimes et des passions, cruelles et obscènes.

devilles, et ces chiffres parlent assez haut pour n'avoir pas besoin de commentaires. Cette tendance au gaspillage du talent et de l'esprit est d'autant plus regrettable, qu'on a souvent dépensé en pure perte, dans les pièces les plus légères, véritables improvisations que les auteurs eux-mêmes n'estiment qu'au prorata de ce qu'elles rapportent, plus de verve, d'observation fine, de mordante ironie, qu'il n'en eût fallu à des écrivains plus patients et plus soucieux des véritables intérêts de l'art pour produire des œuvres durables, et cependant, malgré cette prodigalité folle et ce mercantilisme éhonté, c'est encore notre répertoire comique qui défraye aujourd'hui les théâtres des peuples civilisés. La plupart de nos vaudevilles et de nos comédies-vaudevilles ont amusé l'Europe après avoir amusé Paris, et ici, comme toujours, nous régnons encore par nos futilités.

VI

Dans la route si longue que nous venons de parcourir, l'art dramatique, on le voit, a traversé chez nous des phases bien diverses. A l'origine, il est, comme chez les Grecs, un enseignement religieux, et le drame embrasse la création tout entière. Exclusivement guidé par la foi qui l'inspire, il marche au hasard à travers l'infini. Quand le mysticisme a replié ses ailes, il redescend sur la terre, et semble même se convertir au paganisme. Il demande ses modèles à l'Italie, et non-seulement à l'Italie de Plaute, de Sénèque et de Térence, mais à l'Italie toujours païenne de Boccace, du Pogge, de Machiavel et de Bibbiena. Dans cette grande époque du scepticisme et de l'érudition, il est érudit et railleur, sans idéal, sans originalité, et toujours effacé par ceux qu'il reproduit et qu'il imite. Au dix-septième siècle il imite encore, mais original et créateur à la fois, il s'ouvre à tous les grands sentiments : il est romain, grec, chrétien, profondément vrai, profondément humain, et c'est là ce qui fait sa grandeur. Transformé, au dix-huitième siècle, en organe de prédication philosophique, il

travaille à démolir ce vieux monde qui doit s'abîmer bientôt dans un immense naufrage. Ce n'est plus le cœur, la passion qui l'inspirent; c'est l'esprit, et son défaut c'est l'excès même de cet esprit. Dans les jours troublés de la révolution, il est orageux, désordonné comme un club ou comme une émeute, déclamatoire comme un discours de la Convention, et presque toujours faux, parce qu'il exagère toujours dans la politique comme dans le sentiment. — Méthodique et régulier sous l'empire, il emprunte ses règles au vieux classicisme; enfin, depuis vingt ans il a tenté tous les essais, comme la société elle-même tentait tous les systèmes : nous l'avons vu tout à la fois religieux, chevaleresque, classique, parce qu'une partie de cette société était conservatrice et s'attachait aux traditions; romantique, c'est-à-dire révolutionnaire en littérature, parce qu'une autre partie était profondément révolutionnaire en politique; atroce, parce qu'il s'adressait à un public blasé; obscène, parce qu'il avait besoin, pour réussir, de flatter les instincts dépravés des populations corrompues d'une grande ville. Il a été fécond plus que dans une autre époque, parce qu'il était devenu mercantile, et qu'il devait en être ainsi dans un temps qui a fait son dieu de l'argent. Au milieu d'une foule de productions destinées à ne vivre qu'un jour, il a donné des œuvres durables qui se placeront incontestablement à côté de ce qu'il y a de plus élevé dans notre répertoire du second ordre; mais dans tous les genres vraiment littéraires il est resté inférieur au Théâtre du grand siècle de toute la distance qui sépare le talent du génie; et par les solennels hommages qu'il a rendus à Molière, il a semblé reconnaître que c'était à un autre temps qu'il devait demander sa gloire impérissable.

CHARLES LOUANDRE.

Mai, 1852

J.-B. POQUELIN DE MOLIÈRE.

Dans un excellent morceau de critique littéraire consacré au grand écrivain dont nous reproduisons les œuvres [1], on lit cette juste remarque : « Il y a dans l'existence de Molière, qui a beaucoup écrit, et que son métier a longtemps tenu en vue, cette double singularité qu'il n'a pas laissé une seule ligne de sa main ; que nul de ses contemporains, de ses amis, n'a rien recueilli, rien communiqué au public de sa personne [2], et que le premier ouvrage où l'on prétendait raconter la vie de l'auteur illustre, du comédien populaire, est de 1705, postérieur de trente-deux ans à sa mort..... De là il est résulté que n'ayant pas à s'aider des ressources si précieuses de la correspondance privée, la biographie, qui, de sa nature, n'aime pas à s'avouer ignorante, n'a pu que ramasser, pour guider sa marche, des souvenirs lointains, des traditions incertaines dont les lacunes encore ont dû être remplies par des fables. »

Les fables, en effet, n'ont pas manqué. La vie de Grimarest, tant de fois réimprimée, est remplie d'anecdotes suspectes ; et cependant cette vie a été longtemps la source

[1] Bazin, *Notes historiques sur la Vie de Molière*, deuxième édition, Paris, 1851, avant-propos, p. 3.

[2] Il faut excepter l'édition Lagrange, de 1682, qui donne quelques détails biographiques.

unique à laquelle ont puisé les biographes. Mais l'admiration toujours croissante qu'inspirait l'auteur du *Misanthrope*, de *Tartuffe* et de *l'Avare*, a rendu de plus en plus vive la curiosité pour sa personne ; et de même que tout un cycle légendaire se formait au moyen âge autour des héros chevaleresques, de même il s'est formé de notre temps, autour de la mémoire de Molière, toute une école de scoliastes et de critiques qui n'ont épargné ni le temps, ni les recherches pour reconstruire, dans ses détails les plus intimes, l'existence de l'incomparable écrivain. Mieux renseignés aujourd'hui, nous pouvons enfin, au milieu de tant de récits contradictoires, faire la juste part de la vérité ; et si, dans la vie du grand comique, bien des faits nous échappent encore, nous donnons du moins comme exacts ceux que nous présentons ici.

I

On a dit longtemps, on a répété dans tous les livres que Molière était né à Paris en 1620 ou 1621, sous les piliers des Halles. Cette tradition, en ce qui touche la date et le lieu, est complétement inexacte. M. Beffara, qui avait voué à notre grand comique un véritable culte, a établi, par des actes authentiques, qu'il est né rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves, le 15 janvier 1622, de Jean Poquelin et de Marie Cressé, sa femme[1]. En 1631, son père devint tapissier du roi par transmission

[1] Voici l'acte de baptême de Molière, découvert en 1821 par M. Beffara, sur les registres de la paroisse Saint-Eustache : « Du samedi, 15 janvier 1622, fut baptisé Jean, fils de Jean Pouguelin, tapissier, et de Marie Cressé, sa femme, demeurant rue Saint-Honoré ; le parrain, Jean Pouguelin, porteur de grains ; la marraine, Denise Lescacheux, veuve de feu Sébastien Asselin, vivant marchand tapissier. »

Le parrain Jean Pouguelin, était aïeul paternel de Molière. Le véritable nom de cette famille était POQUELIN ; mais les registres de l'état civil, fort mal tenus alors, portent tantôt *Pouguelin*, et tantôt *Pocguelin*, *Poguelin*, *Poquelin*, *ocquelin*, et même *Poclin*, *Poclain* et *Pauquelin*. (Taschereau.)

d'une charge qui était déjà dans sa famille, et dont la survivance fut obtenue en 1637, en faveur de notre poëte. « Ceci, dit M. Bazin, est de découverte récente; mais on s'est étrangement mépris sur le sens et la portée de ce fait. On a voulu y voir une sorte de contrainte paternelle, qui condamnait d'avance ce fils à un vil emploi, qui le vouait par anticipation au service domestique et lui traçait son humble destinée. Il y a tout autre chose, et bien mieux que cela, dans la précaution du père et dans la libéralité du roi. Faire pourvoir son fils en survivance de la charge dont il était devenu titulaire, c'était lui en transmettre dès lors la propriété, le faire maître d'un patrimoine, empêcher qu'après la mort du père cette charge ne fût un bien perdu pour sa succession, l'héritier préféré s'en trouvant déjà saisi. C'était donc avantager celui-ci d'une chose certaine et solide; car la mort du titulaire arrivant, le survivancier pouvait, à son choix, exercer la charge ou la vendre, en user ou en profiter. »

Nous nous rangeons entièrement à l'avis de M. Bazin, qui savait la vie de Molière aussi bien que l'on peut savoir celle d'un vieil ami; et comme lui nous tenons pour suspectes les diverses anecdotes qui se rattachent à l'enfance et à la première jeunesse du poëte, anecdotes avancées sans preuves par Grimarest, et reproduites sans contrôle par les biographes qui l'ont copié.

Si l'on en croit les collecteurs d'ana, le père de Molière, homme dur et borné, aurait tout fait pour étouffer l'intelligence naissante de son fils; il ne lui permettait pas de regarder hors de sa boutique, et ne voulait pas qu'il apprît autre chose qu'à lire, écrire et compter. Par bonheur pour la gloire de la France, l'aïeul paternel Jean Poquelin, qui aimait le théâtre, conduisait souvent son petit-fils à l'hôtel de Bourgogne. Ce serait là que se serait éveillé son génie. Ce roman de la vocation de notre poëte ne manque pas

d'intérêt; mais il ne repose sur aucun document précis, et ce qui concerne l'aïeul paternel est complétement controuvé, attendu que le digne homme était mort en 1626[1]; que Jean Baptiste alors n'avait que quatre ans, et qu'un enfant de cet âge, en supposant qu'on l'eût conduit au théâtre, ne pouvait s'enthousiasmer pour les acteurs jusqu'à vouloir se faire acteur lui-même. Quoi qu'on en ait dit sur ce point, nous nous en tiendrons aux circonstances positives, et pour ce qui touche à la jeunesse du poëte nous dirons qu'il fit pendant cinq ans ses classes à Paris, au collége de Clermont, dirigé par les jésuites; qu'il étudia la philosophie sous Gassendi, avec Bernier, Hesnault, Chapelle, Cyrano de Bergerac et le prince de Conti, frère du grand Condé; qu'ensuite il étudia le droit à Orléans, et qu'on a tout lieu de croire qu'il se fit recevoir avocat. Il atteignit ainsi sa vingt-troisième année, et ce fut alors, comme le dit Donneau de Visé, qu'il se jeta dans la comédie, « quoiqu'il se pût bien passer de cette occupation, et qu'il eût assez de bien pour vivre honorablement dans le monde. » En 1645, et cette date est précise, il s'associa à des enfants de famille[2] qui formèrent un théâ-

[1] Quand on sut, dit M. Bazin, que le grand-père paternel était mort en 1626, on lui substitua l'aïeul maternel.

[2] La gloire de Molière a rejailli sur les acteurs qui ont fait partie de sa troupe, et nous croyons devoir les indiquer ici :

BÉJART l'aîné. Cet acteur, qui était bègue, et qui fit partie de *l'Illustre Théâtre*, mourut le 21 mai 1659. — BÉJART cadet, frère du précédent, remplissait dans le comique les pères et les seconds valets. Il se retira en 1670, avec une pension de mille livres que la troupe lui fit, et mourut en 1678 : c'était un homme très-serviable, qui rendit de grands services à ses amis. Il fut blessé en voulant séparer deux amis qui se battaient à l'épée sur la place du Palais-Royal, et il resta toute sa vie boiteux des suites de cette blessure. — GUILLAUME MARCOUREAU, sieur de BRÉCOURT, excellent acteur comique et tragique, mais auteur médiocre, mourut en février 1685 du mal qu'il se donna en jouant le principal rôle de sa comédie de *Timon*. — F. BOIRON, dit BARON, débuta en 1670 par le rôle d'Antiochus dans la *Bérénice*, de Corneille. Ce fut l'élève de Molière. Voltaire dit que, par la supériorité de ses talents et les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, il mérite d'être connu de la postérité. Baron, que ses aventures galantes, autant que son talent, avaient rendu célèbre, et dont il est parlé dans une foule d'ouvrages, mourut le 22 décembre 1729. — JEAN PITEL, sieur de BEAUVAL, mort le 29 décembre 1709. C'était, disent les frères Parfait, un

tre de société sous le nom de *l'Illustre Théâtre.* La troupe de *l'Illustre Théâtre,* dans laquelle Jean-Baptiste figure dès

fort honnête homme, d'un petit génie, mais bon mari, bon père, et vivant avec ses camarades dans une grande union. Il jouait les rôles de niais, et se distingua dans le rôle de Diafoirus, et dans celui de Bobinet, de *la Comtesse d'Escarbagnas.* — EDME WILQUIN, dit DE BRIE, s'engagea avec sa femme dans la troupe de Molière et le suivit à Paris. Il mourut en 1676. — DU PARC, dit GROS-RÉNÉ, fut l'un des fils de famille qui formèrent en 1645 *l'Illustre Théâtre;* il suivit Molière dans la province, et resta dans sa troupe jusqu'à l'année 1665, époque de sa mort. Sa femme, mademoiselle du Parc, passa à l'hôtel de Bourgogne en 1667, et mourut l'année suivante. — DU CROISY (Philibert Gassaud, sieur), gentilhomme de la Beauce, était à la tête d'une troupe ambulante, lorsqu'il rencontra Molière, auquel il s'attacha et qu'il suivit à Paris. Du Croisy, qui s'acquitta avec succès de quelques grands rôles, tels que celui de Tartuffe, quitta le théâtre en 1689, et mourut en 1695, à l'âge de soixante-six ans environ. Il passa tranquillement les dernières années de sa vie à Conflans-Sainte-Honorine, près Paris, estimé de tous les habitants, et surtout du curé, qui le regardait comme un de ses meilleurs paroissiens. Ce brave curé fut si touché de sa perte, que, n'ayant pas le courage de l'enterrer, il pria un de ses amis de lui rendre les derniers devoirs. — GEOFFRIN, dit L'ESPY, fit partie de la troupe de Molière de 1659 à 1663. On ne sait rien de sa vie. — LAGRANGE (Charles Varlet, sieur de), né à Amiens, courut la province et débuta ensuite à Paris avec Molière en 1658. C'était un fort honnête homme, très-estimé de tous ceux qui le connaissaient, et qui mourut en 1692, du chagrin d'avoir marié sa fille unique à un homme qui la rendait malheureuse. C'est à Lagrange et à Vinot, ami de Molière, qu'on doit la première édition des œuvres de ce poëte, *Paris,* Thierry, 1682. — HUBERT. On sait peu de chose de la vie de cet acteur, qui mourut en 1700. — LENOIR, sieur de LA THORILLIÈRE, quitta l'armée, où il commandait une compagnie de cavalerie, pour se consacrer au théâtre. C'était un homme de bonne mine, qui remplit avec distinction plusieurs rôles importants. — MADELEINE BÉJART, sœur des deux Béjart dont nous avons parlé plus haut, née vers 1620, courut la province de 1637 à 1645, et s'engagea à cette époque dans la société de *l'Illustre Théâtre.* Elle mourut en 1672, un an avant Molière, et se signala dans les rôles de soubrette. — GENEVIÈVE HERVÉ BÉJART, sœur de la précédente, femme en premières noces du sieur de Villaubrun, et en secondes noces d'Aubry, auteur de *Démétrius,* morte en 1675. Le rôle de Bélise, des *Femmes savantes,* fut à peu près le seul dans lequel cette actrice se distingua. — ARMANDE GRÉSINDE BÉJART, sœur des précédentes, excellente actrice, femme de Molière, doit surtout sa réputation au nom qu'elle porta, et aux chagrins que ses désordres causèrent à l'homme illustre qui l'avait malheureusement choisie pour épouse. Mariée en secondes noces, comme nous le disons dans la notice, à Guérin d'Estriché, elle obtint les plus grands succès au théâtre, quitta la scène en 1694 avec une pension de mille livres, et mourut à Paris en 1700, après avoir expié par une conduite sévère les torts de sa jeunesse. On a publié sur elle un pamphlet fort connu sous le titre de : *La Fameuse Comédienne, ou l'Histoire de la Guérin, auparavant femme de Molière.* — Mademoiselle BEAUVAL (Jeanne Olivier Bourguignon) naquit en Hollande; abandonnée et exposée par ses parents, elle fut recueillie par une blanchisseuse, qui la donna à une troupe d'acteurs ambulants, lesquels la conduisirent en France, où ils lui firent jouer quelques petits rôles. Elle s'en acquitta fort bien. Monsinge, qui la vit à Lyon, l'engagea dans sa troupe et l'adopta pour sa fille. Ce fut là qu'elle épousa Beauval, qui rem-

1646, sous le nom de Molière, quitta Paris cette même année pour courir la province. Pendant ce temps, il est fort difficile de suivre sa trace; mais à défaut de renseignements précis, les commentateurs et les biographes se sont mis en frais d'invention. En 1648, ils font jouer Molière devant « le duc d'Épernon, si fameux sous le règne de Henri III et de Henri IV, » lequel duc était mort à quatre-vingt-huit ans, le 15 janvier 1642. Ils ramènent notre poëte à Paris, en 1650, et le font jouer plusieurs fois dans le cours de cette année devant le prince de Conti, qui le faisait, disent-ils, venir dans son hôtel avec sa troupe, et il se trouve que ce prince, nommé généralissime des Parisiens révoltés en 1649, s'occupait alors de tout autre chose que de comédie; qu'il fut arrêté le 17 janvier 1650, conduit à Vincennes,

plissait au théâtre l'emploi de moucheur de chandelles. La réputation de mademoiselle Beauval étant arrivée jusqu'à Paris, Molière obtint un ordre du roi pour la faire passer dans sa troupe. Elle débuta avec un grand succès dans la capitale en 1670, remplit avec éclat les grands rôles comiques, et mourut en 1720, âgée de soixante-treize ans environ, après avoir eu vingt-quatre enfants. — Mademoiselle MAROTTE BEAUPRÉ était, si l'on s'en rapporte à Robinet, extrêmement jolie, et *sage au par-dessus*. Elle entra en 1669 dans la troupe de Molière, et se retira en 1672. Mademoiselle Beaupré, ayant eu une querelle avec une autre actrice, nommée Catherine Désurlis, les deux femmes mirent l'épée à la main, et se battirent en duel. Sauval, qui vit le combat, en parle dans ses *Antiquités de Paris*. — Mademoiselle DU CROISY, femme de l'acteur de ce nom, resta peu de temps dans la troupe de Molière, où elle n'obtint aucun succès, et s'en retira avant 1673. — Mademoiselle DU CROISY, fille de la précédente, remplit le rôle d'une des grâces dans *Psyché;* mais il paraît qu'elle ne fut reçue dans la troupe qu'après la mort de Molière. — Mademoiselle DU PARC, femme de Du Parc, dit Gros-René, s'engagea avec son mari dans la troupe de Molière, dès le début de *l'Illustre Théâtre*. Elle était à la fois tragédienne, comédienne et danseuse. On lit dans *le Mercure de France*, de 1740, qu'elle faisait certaines cabrioles remarquables pour le temps; qu'on voyait ses jambes au moyen d'une jupe qui était ouverte des deux côtés, avec des bas de soie, attachés au haut d'une petite culotte, ce qui était alors une nouveauté. Mademoiselle Du Parc joua avec succès dans quelques-unes des tragédies de Racine. — Mademoiselle LAGRANGE (Marie Ragueneau), femme du comédien Lagrange, mourut en 1727. — Catherine LECLERC, femme d'Edme Wilquin, connue sous le nom de mademoiselle DE BRIE, l'une des meilleures actrices de son temps, était une très-belle personne. Elle inspira un attachement très-vif à Molière, et le traita toujours très-favorablement.

Nous devons ajouter que cette troupe, formée par Molière, éleva pour la première fois le jeu de la scène à la hauteur d'un art véritable, et qu'elle se montra digne de ce nom de *Comédie Française* qu'elle prit plus tard.

puis à Marcoussis, et de là au Havre d'où il ne sortit que le 13 février 1651. Dans ce premier itinéraire de notre grand comique les faits ne manquent pas, on le voit, quand on les accepte sans contrôle ; mais quand on vérifie, il reste peu de chose. Tout ce qu'on sait de positif, c'est que deux ans après son départ de Paris, en 1648, Molière était à Nantes ; qu'on le retrouve ensuite à Bordeaux, où selon toute apparence il fit représenter une tragédie de sa composition, *la Thébaïde*, puis à Vienne, et enfin à Lyon en 1653.

Jusque-là, tout en courant la province, il n'avait composé que des impromptus, des canevas dans le goût italien, *le Médecin volant, la Jalousie du Barbouillé, les Docteurs rivaux, le Maître d'école, le Docteur amoureux* ; mais à Lyon il fit jouer sa première grande pièce, *l'Étourdi*, qui fut très-bien reçu du public. Il se rendit de Lyon à Avignon, séjourna ensuite à Pézénas, à Narbonne[1], et vers la fin de 1654, à Montpellier, suivant les uns, à Béziers suivant les autres, pendant la tenue des états présidés par le prince de Conti, son ancien condisciple qui l'avait invité à se rendre auprès de lui. Ce fut pendant la tenue de ces états que le poëte fit jouer *le Dépit amoureux*. Cette seconde pièce fut accueillie, comme la première, avec faveur. Le prince de Conti offrit, dit-on, à l'auteur de l'attacher à sa personne en qualité de secrétaire. Cette offre ne fut point acceptée, et Molière continua de courir la province. Il resta en Languedoc en 1656 et 1657, passa le carnaval de 1658 à Grenoble, vint ensuite s'établir à Rouen, et ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il obtint par la protection du prince de Conti, et plus probablement encore par celle du duc d'Orléans, l'autorisation de venir jouer à Paris devant la cour.

Molière avait alors trente-six ans. Sa vie jusque-là s'était

[1] Voir sur le séjour de Molière dans ces différentes villes, Taschereau. *Hist. de la Vie et des Ouvrages de Molière*, 1844, in-18, p. 18 et suiv.

partagée tout entière entre l'art et l'amour. En entrant, en 1645, dans la troupe de *l'Illustre Théâtre*, il s'était lié avec une actrice, fille d'un procureur au Châtelet, Madeleine Béjart, née en 1620 [1] environ, et veuve après un mariage secret d'un gentilhomme, Esprit Raymond, sieur de Modène. Cette actrice, qui jouait avec un grand succès les rôles de soubrettes, exerça une sorte de fascination sur le poëte dont les passions étaient vives et profondes, mais qui, au milieu de sa vie nomade, gardait encore dans son cœur place pour d'autres amours. Sans parler d'une aventure arrivée à Pézénas, et dans laquelle Molière aurait été obligé de sauter par une fenêtre pour échapper à la colère d'un mari, on assure qu'il chercha des distractions auprès de mademoiselle du Parc, et que, repoussé par cette dernière, il se consola de son échec en aimant, sans rompre toutefois avec Madeleine Béjart, Catherine Leclerc, femme d'Edme Wilquin, connue au théâtre sous le nom de mademoiselle de Brie, actrice consommée, belle de taille et de figure, et qui, à l'âge de soixante-cinq ans, jouait encore le rôle d'Agnès avec toutes les apparences de la jeunesse et de l'ingénuité, ce qui donna lieu aux vers que voici :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisque aujourd'hui, malgré ses ans,
A peine des attraits naissants
Égalent sa beauté mourante.

Ces trois femmes, Madeleine Béjart, mademoiselle du Parc, et mademoiselle de Brie, qui toutes trois faisaient partie de la troupe nomade, arrivèrent avec elle à Paris, et le 24 octobre 1658, cette troupe joua *Nicomède* devant le roi, dans la salle des Gardes, au vieux Louvre. Molière, après la représentation, adressa un compliment à Louis XIV, en priant Sa Majesté d'avoir agréable « qu'il lui donnât un de ces

[1] Madeleine Béjart mourut en février 1672, un an avant Molière.

petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation, et dont il régalait les provinces. » Ce divertissement, c'était *le Docteur amoureux*. Le roi fut content et autorisa la troupe à prendre le titre de TROUPE DE MONSIEUR, et à jouer alternativement avec les comédiens italiens sur le théâtre du Petit-Bourbon.

Dès ce moment la destinée de Molière fut fixée. Il eut une troupe permanente, un théâtre; pour spectateurs, la cour et Paris, pour protecteur, le roi.

II

Cette position nouvelle, qui offrait tout à la fois au poëte du profit, de la fixité et des encouragements, stimula son génie. Après avoir longtemps cherché sa voie, il la trouva enfin par *les Précieuses*, et, se dégageant des traditions latines et italiennes, il cessa, comme il le disait, d'*éplucher* des fragments de Ménandre, et, pour peindre les hommes, il étudia ceux qui vivaient sous ses yeux. *Les Précieuses* marquèrent, comme le dit M. Sainte-Beuve, son entrée dans la grande carrière, et de 1659 à 1665, il donna *Sganarelle, Don Garcie, l'École des Maris, les Fâcheux, l'École des Femmes, la Critique de l'École des Femmes, l'Impromptu de Versailles, le Mariage forcé, la Princesse d'Élide*, et les trois premiers actes de *Tartuffe* (1).

Les premières pièces composées à Paris obtinrent un

[1] Nous n'entrerons point ici dans l'appréciation critique de ces diverses pièces ou de celles qui les suivirent; les notices placées dans le courant de l'ouvrage, en tête de chaque comédie, offriront au lecteur l'historique complet des divers incidents auxquels donna lieu chacune des œuvres dramatiques de notre auteur, ainsi que l'analyse ou la reproduction textuelle des jugements les plus remarquables qui en ont été portés depuis le dix-septième siècle. Dans cette biographie, nous nous en tiendrons strictement aux faits qui concernent la personne même de Molière. C'est, nous le pensons, le seul moyen de la rendre claire et intelligible.

grand succès; on doubla le prix des places pour *les Précieuses. Sganarelle* fut donné quarante fois de suite. En 1660, le 20 octobre, Molière et ses comédiens jouèrent au Louvre devant le roi et Mazarin, alors malade, dans la chambre même du cardinal. Les acteurs reçurent en présent une somme de mille écus; et quand le théâtre du Petit-Bourbon fut démoli, au moment où commencèrent les travaux de la colonnade du Louvre, ils obtinrent de passer au théâtre du Palais-Royal.

La mort de Mazarin arrivée le 9 mars 1661, avait remis aux mains de Louis XIV la royauté absolue. « Ce fut, dit M. Bazin, dans les premiers temps qui suivirent cette prise de possession que se manifesta, de la part du prince pour le poëte, quelque chose de plus qu'une protection dédaigneuse et frivole, un certain mouvement d'affection intelligente, prompt comme la sympathie et durable autant que l'égoïsme. Du moment où ces deux hommes, placés à de telles distances dans l'ordre social, l'un roi hors de tutelle, l'autre bouffon émérite et moraliste encore bien timide, se furent regardés et compris, il s'établit entre eux une sorte d'association tacite, qui permettait à celui-ci de tout oser, qui lui promettait assurance et garantie, sous la seule condition de respecter et d'amuser toujours celui-là. Nous devons ajouter que jamais traité public où la foi du monarque aurait été solennellement engagée, ne fut exécuté plus sincèrement; qu'en aucun temps, dans aucune circonstance, la sauvegarde donnée à l'écrivain contre tous les ressentiments qu'il pourrait provoquer ne parut se retirer de lui. C'est se moquer de nous, comme les historiens font trop souvent, que de mettre Molière au nombre des penseurs qui souffrirent en leur temps la persécution. Jamais homme, au contraire, et ceci est à sa louange, n'alla plus droit son chemin, et ne se sentit, dans toute sa course, moins ébranlé... Il y a de Louis XIV, ajoute M. Bazin, deux créa-

tions du même temps et du même genre, Colbert et Molière. Colbert, en effet, fut l'âme de toutes les grandes réformes, de toutes les grandes entreprises de Louis, et Molière, l'âme de toutes les fêtes. »

A la fin de 1661, le poëte, quoique son père vécût encore, prit le titre de « valet de chambre du roi, » sans y ajouter néanmoins celui de tapissier. Son frère Jean, le troisième fils du mariage de ses père et mère, était mort le 6 avril 1660, et c'était sans doute par suite de ce décès que Jean-Baptiste, après douze ans d'absence, se retrouvait en possession d'une charge dont l'hérédité avait été assurée aux membres de sa famille. « Il paraît, dit M. Bazin, qu'alors il réclama son droit... qu'on lui permit de reprendre l'expectative dont il avait autrefois été nanti.., et que la bonté du roi rendit cette seconde substitution facile... *L'État de la France*, publié en 1663, nous montre, au nombre des huit tapissiers valets de chambre, pour le trimestre de janvier, M. Poquelin et son fils à survivance. »

Le 20 février 1662, Molière, âgé de quarante ans, épousa Armande Grésinde Béjart. Voici l'acte de ce mariage, relevé par M. Beffara sur les registres de Saint-Germain l'Auxerrois.

« Jean Baptiste Poquelin, fils de sieur Jean Poquelin et de feue Marie Cressé, d'une part, et Armande Grésinde Béjart, fille de feu Joseph Béjart et de Marie Hervé, d'autre part, tous deux de cette paroisse, vis-à-vis le Palais-Royal, fiancés et mariés, tout ensemble, par permission de M. de Comtes, doyen de Notre-Dame et grand vicaire de monseigneur le cardinal de Retz, archevêque de Paris, en présence dudit Jean Poquelin, père du marié, et de André Boudet, beau-frère du marié; de ladite Marie Hervé, mère de la mariée, Louis Béjart et Madeleine Béjart, frère et sœur de ladite mariée[1]. »

[1] Signé : J.-B. Poquelin (c'est Molière) ; J. Poquelin (c'est son père) ; Boudet

Cet acte longtemps ignoré a dans la biographie de Molière une grande importance. Armande Béjart, en effet, avait été élevée sous les yeux mêmes du poëte, par sa première maîtresse, la veuve d'Esprit Raymond, seigneur de Modène, Madeleine Béjart. Les ennemis de l'auteur de *Tartuffe* prétendirent qu'Armande était sa fille, et le comédien Montfleury, en présentant dans une requête au roi cette calomnie comme un fait avéré, a fait peser sur sa mémoire l'opprobre d'un mariage incestueux[1]. Louis XIV, il est vrai, avait répondu à cette odieuse inculpation en tenant sur les fonts de baptême, le 19 janvier 1664, le premier enfant de Molière, comme le prouve l'acte suivant :

« Du jeudi 28 février 1664, fut baptisé Louis, fils de M. Jean-Baptiste Molière, valet de chambre du roi, et de damoiselle Armande Grésinde Béjart, sa femme, vis-à-vis le Palais-Royal. Le parrain, haut et puissant seigneur, messire Charles, duc de Créquy, premier gentilhomme de la chambre du roi, ambassadeur à Rome, tenant pour Louis quatorzième, roi de France et de Navarre ; la marraine, dame Colombe le Charron, épouse de messire César de Choiseul, maréchal du Plessy, tenante pour madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. L'enfant est né le 19 janvier audit an. Signé Colombel. »

Malgré cette éclatante réparation, le mensonge de Montfleury n'en trouva pas moins créance auprès de quelques contemporains ; il était même resté jusqu'à nos jours des doutes dans quelques esprits ; mais ces doutes sont maintenant dissipés, et il est prouvé jusqu'à l'évidence, par l'acte que nous avons cité plus haut, qu'Armande était la sœur et non la fille de Madeleine.

Molière, on l'a vu, au moment de son mariage avait

(son beau-frère) ; Marie Hervé : Armande Grésinde Béjart ; Louis Béjart, et Béjart (Madeleine), sœur de la mariée.

[1] Voir pour les détails et la discussion de cette affaire, Bazin, *Notes historiques*, p. 87 et suiv.

quarante ans, et sa femme dix-sept. « Cette femme, dit M. Génin, était charmante, remplie de graces et de talents, chantait à merveille le français et l'italien ; excellente actrice, et sachant animer la scène lors même qu'elle ne faisait qu'écouter, mais d'une coquetterie indomptable, qui fit le désespoir et le malheur de Molière, car il en fut, jusqu'à la fin de sa vie, éperdument amoureux. Madame, ou plutôt mademoiselle Molière, comme on disait alors, n'était pas cependant une beauté accomplie : mademoiselle Poisson nous la représente petite, avec une très-grande bouche et de très-petits yeux. » De plus elle était très-maigre, mais cela n'affaiblissait en rien la tendresse du mari[1] ; et cependant, malgré sa passion et malgré son génie, Molière n'échappa point au malheur dont il avait donné de si folâtres peintures. « Don Garcie était moins jaloux que Molière ; George Dandin et Sganarelle étaient moins trompés. A partir de *la Princesse d'Élide*, où l'infidélité de sa femme commença de lui apparaître, sa vie domestique ne fut plus qu'un long tourment. Averti des succès qu'on attribuait à M. de Lauzun près d'elle, il en vint à une explication. Mademoiselle Molière, dans cette situation difficile, lui donna le change sur Lauzun en avouant une inclination pour M. de Guiche, et s'en tira, dit la chronique, par des évanouissements et par des larmes. Tout meurtri de sa disgrâce, notre poëte se remit à aimer mademoiselle de Brie, ou plutôt il venait s'entretenir près d'elle des injures de l'autre amour. Alceste est ramené à Éliante par les rebuts de Célimène. Lorsqu'il donna *le Misanthrope*, Molière, brouillé avec sa femme, ne la voyait plus qu'au théâtre, et il est difficile qu'entre elle qui jouait, en effet, Célimène et lui qui représentait Alceste, quelque allusion à leurs sentiments et à leur situation réelle ne se retrouve pas : ajoutez, pour compliquer les ennuis de Molière,

[1] Voir, pour le portrait que Molière en a tracé lui-même, *le Bourgeois gentilhomme*, acte III, scène IV.

la présence de l'ancienne Béjart, femme impérieuse, peu débonnaire à ce qu'il semble. Le grand homme cheminait entre ces trois femmes, aussi embarrassé parfois, comme le lui disait agréablement Chapelle, que Jupiter au siége d'Ilion entre les trois déesses[1]. » Molière, du reste, ne s'abusait pas sur sa propre faiblesse, et l'on a cité souvent, comme une touchante confession de son cœur, une conversation qu'il eut avec Chapelle en se promenant dans son jardin d'Auteuil. Sceptique en amour comme en toute chose, Chapelle marquait son étonnement de ce qu'un penseur aussi profond que son ami eût pu se laisser charmer par une coquette, jusqu'à se rendre malheureux par elle. « Pour vous répondre, dit Molière, sur la connaissance parfaite que vous dites que j'ai du cœur de l'homme, par les portraits que j'en expose tous les jours, je demeurerai d'accord que je me suis étudié autant que j'ai pu à connaître leur faible; mais si ma science m'a appris qu'on pouvait fuir le péril, mon expérience ne m'a que trop fait voir qu'il est impossible de l'éviter; j'en juge tous les jours par moi-même. Je suis né avec les dernières dispositions à la tendresse; et, comme j'ai cru que mes efforts pourraient lui inspirer, par l'habitude, des sentiments que le temps ne pourrait détruire, je n'ai rien oublié pour y parvenir. Comme elle était encore fort jeune quand je l'épousai, je ne m'aperçus pas de ses méchantes inclinations, et je me crus un peu moins malheureux que la plupart de ceux qui prennent de pareils engagements : aussi le mariage ne ralentit point mes empressements; mais je lui trouvai tant d'indifférence, que je commençai à m'apercevoir que toute ma précaution avait été inutile, et que ce qu'elle sentait pour moi était bien éloigné de ce que j'aurais souhaité pour être heureux. Je me fis à moi-même ce reproche sur une délicatesse qui me semblait ridicule dans un mari, et

[1] Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, — Molière, — Paris, t. 44, t. Ier, p. 40.

j'attribuai à son humeur ce qui était un effet de son peu de tendresse pour moi; mais je n'eus que trop de moyens de m'apercevoir de mon erreur, et la folle passion qu'elle eut peu de temps après pour le comte de Guiche fit trop de bruit pour me laisser dans cette tranquillité apparente. Je n'épargnai rien à la première connaissance que j'en eus pour me vaincre moi-même, dans l'impossibilité que je trouvai à la changer; je me servis pour cela de toutes les forces de mon esprit; j'appelai à mon secours tout ce qui pouvait contribuer à ma consolation. Je la considérai comme une personne de qui tout le mérite est dans l'innocence, et qui, par cette raison, n'en conservait plus depuis son infidélité. Je pris, dès lors, la résolution de vivre avec elle comme un honnête homme qui a une femme coquette, et qui est bien persuadé, quoi qu'on puisse dire, que sa réputation ne dépend point de la méchante conduite de son épouse; mais j'eus le chagrin de voir qu'une personne sans beauté, qui doit le peu d'esprit qu'on lui trouve à l'éducation que je lui ai donnée, détruisait en un moment toute ma philosophie. Sa présence me fit oublier mes résolutions, et les premières paroles qu'elle me dit pour sa défense me laissèrent si convaincu que mes soupçons étaient mal fondés, que je lui demandai pardon d'avoir été si crédule. Cependant mes bontés ne l'ont point changée. Je me suis donc déterminé à vivre avec elle comme si elle n'était pas ma femme; mais si vous saviez ce que je souffre, vous auriez pitié de moi. Ma passion est venue à tel point, qu'elle va jusqu'à entrer avec compassion dans ses intérêts; et quand je considère combien il m'est impossible de vaincre ce que je sens pour elle, je me dis en même temps qu'elle a peut-être une même difficulté à détruire le penchant qu'elle a d'être coquette, et je me trouve plus dans la disposition de la plaindre que de la blâmer. Vous me direz, sans doute, qu'il faut être fou pour aimer de cette manière; mais, pour moi, je crois qu'il n'y

a qu'une sorte d'amour, et que les gens qui n'ont point senti de semblable délicatesse n'ont jamais aimé véritablement. Toutes les choses du monde ont du rapport avec elle dans mon cœur : mon idée en est si fort occupée que je ne fais rien en son absence qui m'en puisse divertir. Quand je la vois, une émotion et des transports qu'on peut sentir, mais qu'on ne saurait exprimer, m'ôtent l'usage de la réflexion; je n'ai plus d'yeux pour ses défauts; il m'en reste seulement pour tout ce qu'elle a d'aimable : n'est-ce pas là le dernier point de la folie? et n'admirez-vous pas que tout ce que j'ai de raison ne sert qu'à me faire connaître ma faiblesse sans en pouvoir triompher? — Je vous avoue à mon tour, lui dit son ami, que vous êtes plus à plaindre que je ne pensais; mais il faut tout espérer du temps. Continuez cependant à faire vos efforts; ils feront leur effet lorsque vous y penserez le moins. Pour moi, je vais faire des vœux afin que vous soyez bientôt content. Là-dessus il se retira, et laissa Molière, qui rêva encore longtemps aux moyens d'amuser sa douleur. »

Rien ne pouvait distraire le poëte de cet ennui profond, ni des amitiés illustres, ni les sympathies sincères et vives de Boileau, de La Fontaine, de Chapelle, du physicien Rohault, du peintre Mignard, ni la constante bienveillance du roi, qui lui donnait sans cesse des preuves de son affection, d'abord en lui accordant une pension de mille livres après la représentation de *l'École des Femmes,* comme pour répondre aux détracteurs de ce chef-d'œuvre; ensuite en fixant, au mois d'août 1665, sa troupe à son service, avec une subvention de sept mille livres, et le titre de *Troupe du Roi.*

Dans les fêtes splendides célébrées à Versailles, en 1664, Molière, qui avait contribué à l'éclat de ces fêtes, donna pour la première fois, le 12 mai, les trois premiers actes de *Tartuffe.* La pièce fut bien accueillie de la cour; mais bientôt il y eut dans le public, auquel du reste elle n'était connue que par

ouï-dire, un tel scandale, que le roi, qui lui-même avait applaudi comme les autres, se trouva fort embarrassé; et, tout en reconnaissant les bonnes intentions de l'auteur, il défendit pour le public la comédie de *Tartuffe*. Trois mois après, le 30 juillet 1664, Molière, qui se trouvait à Fontainebleau, à l'occasion des fêtes offertes au cardinal légat, fit une lecture de sa pièce devant l'envoyé du saint-siége, et obtint son approbation. Le 25 septembre, *Tartuffe* fut joué pour la seconde fois à Villers-Coterets, chez MONSIEUR, et pour la troisième fois, chez le prince de Condé, au Rainey[1]; mais ce fut seulement le 5 août 1667, pendant que le roi était en Flandre, que Molière donna au public la comédie que depuis trois ans il lui était défendu de jouer, en la déguisant faiblement sous le titre de *l'Imposteur*. Le lendemain, le premier président du parlement donna ordre de cesser la représentation. Molière répondit en vain qu'il était autorisé; il fallut obéir, mais tout en obéissant, il écrivit un placet que deux de ses compagnons allèrent porter au roi devant Lille. « Il y rappelait avec chaleur et dignité, nous apprend M. Bazin, la permission qu'il disait avoir reçue du roi; il le sommait respectueusement de faire observer sa parole par ceux qui tenaient de lui leur autorité; il semblait même vouloir l'inquiéter pour ses divertissements à venir. « Il est très-assuré, disait-il, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les Tartuffes ont l'avantage. » Pendant que ce message faisait sa route, une autre autorité venait de se prononcer. L'ancien précepteur du roi, l'archevêque de Paris, publiait (11 août) un mandement qui défendait « à toutes personnes de voir représenter, lire ou entendre réciter la comédie nouvellement nommée *l'Imposteur*, soit publiquement, soit en particulier, sous peine d'excommunication. » Cette interdiction allait, comme on voit, beaucoup plus loin que celle dont le parlement voulait main-

[1] Voir la notice en tête de *Tartuffe*.

tenir l'effet. Elle atteignait tous ceux qui s'étaient mis jusque-là hors du public, le roi compris. Cependant les comédiens députés furent gracieusement reçus au camp devant Lille; ils en rapportèrent cette réponse : « Qu'après son retour, le roi ferait de nouveau examiner la pièce, et qu'ils la joueraient. » Lille se rendit le 27 août, le roi était de retour à Saint-Germain, le 7 septembre; mais l'on ne vit pas jouer *le Tartuffe.* » M. Bazin ajoute avec raison que ce qui se passa depuis, au sujet de cette comédie célèbre, entre l'auteur et le roi, est à peu près inconnu, et que les suppositions qui ont été faites à ce propos ne reposent sur aucun fait précis. Ce qu'il y a de certain, c'est que Molière ne cessa de solliciter l'autorisation de reprendre la pièce en public; que cette autorisation lui fut enfin accordée par le roi, et que *Tartuffe* fut représenté de nouveau, le 5 février 1669.

« Personne encore n'ayant pris soin de chercher et de nous dire ce qui avait pu déterminer cette tolérance tardive et subite pour l'œuvre longtemps prohibée, dit M. Bazin, qu'il faut toujours citer pour les détails précis et les explications ingénieuses, il nous a fallu jeter un regard dans les faits de l'histoire, et nous y avons trouvé une explication fort plausible. Le long débat qui avait divisé l'église de France et mis aux prises une partie du clergé avec l'autorité pontificale venait d'être enfin terminé par un accommodement que l'on voulait croire durable. Le bref préliminaire à cette fin était parti de Rome le 29 septembre 1668 ; l'arrêt du conseil qui en était la suite avait été rendu le 26 octobre; le docteur Arnauld avait fait sa soumission le 4 décembre, et le bref définitif de réconciliation, daté du 19 janvier 1669, était arrivé vers la fin du mois. Dans les premiers jours de février, tout était joie, espérance, bonne amitié, concorde, oubli des injures, réparation des torts; il ne restait plus qu'à réintégrer les religieuses de Port-Royal, ce qui eut lieu le 17. Molière profita du moment où tout le monde s'embrassait

pour mettre aussi son *Tartuffe* en liberté, comme tacitement compris dans la paix de Clément IX. »

De l'année 1664 jusqu'à l'époque à laquelle nous sommes parvenus — 1669 — Molière avait donné successivement *Don Juan, l'Amour médecin, le Misanthrope, le Médecin malgré lui, Mélicerte, la Pastorale comique, Amphitryon, Georges Dandin, l'Avare.* Les prudes, les médecins, les pédants, les marquis, les auteurs jaloux et les auteurs sifflés, les jésuites et les jansénistes, les hypocrites et les hommes sincèrement dévots s'étaient tour à tour ou tous ensemble, à l'occasion de ces diverses pièces, ameutés contre le grand écrivain, et lui, dit M. Sainte-Beuve, « troublé avec tout cela de passions et de tracas domestiques, directeur de troupe et comédien infatigable, bien qu'au régime et au lait, durant quinze ans, il suffit à tous les emplois; à chaque nécessité survenante, son génie est présent, gardant de plus en plus les heures d'inspiration propre et d'initiative. » Molière, en effet, n'est pas seulement un comique incomparable, c'est aussi un improvisateur sans rival. *Les Fâcheux* furent composés et joués en quinze jours, *l'Amour médecin* en cinq jours, ce qui n'a pas empêché Grimarest de dire que Molière travaillait *difficilement. La Princesse d'Élide,* n'a que le premier acte en vers, le reste suit en prose, et comme le dit spirituellement M. Sainte-Beuve, « la comédie n'a eu le temps cette fois que de chausser ses brodequins, mais elle paraît à l'heure sonnante, quoique l'autre brodequin ne soit pas lacé... et ces diversions ne l'empêchaient pas tout aussitôt de songer à Boileau, aux juges difficiles, à lui-même et au genre humain, par *le Misanthrope,* par *le Tartuffe,* et *les Femmes savantes.* »

Molière voulut s'acquitter envers le roi, par de nouveaux efforts, de la bienveillance que le monarque lui avait accordée au milieu des nombreux combats qu'il eut à soutenir, tantôt pour des questions d'art et de goût, tantôt pour des

questions de morale et de religion. Le 6 octobre, il donnait *M. de Pourceaugnac*, à Chambord ; l'année suivante (1670), il traitait, sur les indications mêmes du roi, le sujet des *Amants magnifiques ;* le 14 octobre de la même année il jouait à Chambord *le Bourgeois gentilhomme*, et au carnaval suivant, il inaugurait par une pièce à grand spectacle, *Psyché*, écrite en collaboration avec Corneille et Quinault, la salle des machines que Louis XIV avait fait construire aux Tuileries[1]. Ce prince étant parti peu de temps après pour visiter les places du Rhin, le poëte, dit M. Bazin, n'eut à servir que le public, et le 24 mai 1671, il donna *les Fourberies de Scapin*. A la fin de la même année, il écrit encore pour les fêtes de la cour *la Comtesse d'Escarbagnas ;* enfin, le 11 mars 1672, il livra par *les Femmes savantes* le suprême et dernier combat de cette guerre qu'il avait depuis longtemps déjà déclarée à l'exagération du langage et des sentiments, et qui s'était ouverte par la brillante escarmouche des *Précieuses*.

Molière en était là de ses triomphes, et l'Académie lui offrait la première place vacante, sous la réserve toutefois qu'il renoncerait à monter sur les planches, lorsqu'il sentit augmenter la toux convulsive qui ne l'avait jamais quitté. « On veut, dit M. Bazin, que dans ces derniers temps une réconciliation avec sa femme ait aggravé ses souffrances, et il est certain qu'il lui naquit, le 15 septembre 1672, un fils qui mourut presque aussitôt. Dans cette condition, il ne vit rien de plus plaisant à peindre que la folie d'un homme en bonne santé qui se croirait malade et soumettrait son corps bien portant à toutes les prescriptions de la médecine, c'est-à-dire la contre-partie exacte de son propre fait... il s'enivra, on peut le dire, de cette idée au point d'en faire tout le sujet d'une comédie bouffonne qui devait, le carnaval prochain, « délasser le roi de ses nobles travaux ; » car on

[1] Voir Castil-Blaze, *Molière musicien*, Paris, 1852 in-8°.

était au retour de la première et glorieuse campagne en Hollande. Personne ne nous apprend pourquoi *le Malade imaginaire*, avec son prologue et ses intermèdes tout préparés, ne fut pas représenté devant le roi. Peut-être, et ce serait assez notre goût, malgré la prodigieuse verve de gaieté qui règne dans tout l'ouvrage, trouva-t-on peu d'agrément à cette chambre de malade, à ces médicaments, à ces coliques, à cette mort feinte, dont Molière avait cru tirer un si joyeux parti. Ce qui est sûr, c'est que le régal destiné à la cour fut servi au public, le 10 février 1673, le vendredi avant le dimanche gras. »

Le jour de la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, Molière se sentait plus mal que de coutume. Ses amis le pressaient de ne point paraître dans cette pièce où il remplissait le rôle d'Argan. « Comment voulez-vous que je fasse? répondit-il. Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre : que feront-ils, si je ne joue pas? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. » Le grand poëte, qui se montrait en cette circonstance, comme toujours, un homme de bien, se rendit au théâtre, et joua avec de grands efforts et de vives douleurs. En prononçant le mot *juro* [1], dans la cérémonie, il fut saisi d'une crise qu'il eut encore la force de déguiser; mais il était épuisé : on le reporta chez lui, rue Richelieu, dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 34, et qui se trouve en face du monument consacré à sa mémoire. Là, il fut pris d'un accès de toux convulsive. Se sentant mortellement frappé, il de-

[1] Le fauteuil qui sert encore aujourd'hui à la Comédie-Française pour les représentations du *Malade imaginaire*, et auquel on a donné le nom de *fauteuil de Molière*, est, selon une tradition conservée dans la famille qui, depuis ce grand homme jusqu'à nos jours a fourni sans interruption des concierges au théâtre, celui-là même dans lequel il s'est assis le jour de sa mort, en remplissant le rôle d'Argan. — Voir dans *l'Illustration*, année 1852, les articles intitulés : *les Reliques de Molière*.

manda les secours de la religion, et envoya querir successivement deux prêtres de la paroisse Saint-Eustache qui refusèrent de se rendre auprès de lui. Un troisième ecclésiastique arriva, mais trop tard. Le malade s'était rompu un vaisseau dans la poitrine, et il était mort, suffoqué par le sang, à dix heures du soir, le 17 février 1673, jour anniversaire de la mort de Madeleine Béjart [1]. Deux sœurs de charité, qui venaient tous les ans quêter à Paris, et qui recevaient l'hospitalité dans sa maison, reçurent ses derniers soupirs.

Le curé de Saint-Eustache, on le sait, refusa la sépulture au poëte. Pour faire cesser cette sévère consigne de l'Église, la veuve adressa à l'archevêque de Paris, Harlay de Champ-

[1] Voici la version de Grimarest : « Quand la pièce fut finie, il prit sa robe de chambre et fut dans la loge de Baron, et lui demanda ce qu'on disait de sa pièce. M. Baron lui répondit que ses ouvrages avaient toujours une heureuse réussite à les examiner de près, et que plus on les représentait, plus on les goûtait. « Mais, ajouta-t-il, vous me paraissez plus mal que tantôt. — Cela est vrai, lui répondit Molière; j'ai un froid qui me tue. » Baron, après lui avoir touché les mains, qu'il trouva glacées, les lui mit dans un manchon pour les réchauffer; il envoya chercher ses porteurs pour le porter promptement chez lui, et il ne quitta point sa chaise, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident du Palais-Royal dans la rue de Richelieu où il logeait. Quand il fut dans sa chambre, Baron voulut lui faire prendre du bouillon dont la Molière avait toujours provision pour elle; car on ne pouvait avoir plus de soin de sa personne qu'elle en avait. « Eh, non ! dit-il, les bouillons de ma femme sont de vraie eau-forte pour moi : vous savez tous les ingrédients qu'elle y fait mettre; donnez-moi plutôt un petit morceau de fromage de Parmesan. » Laforest lui en apporta; il en mangea avec un peu de pain, et il se fit mettre au lit. Il n'y eut pas été un moment qu'il envoya demander à sa femme un oreiller rempli d'une drogue qu'elle lui avait promise pour dormir. « Tout ce qui n'entre point dans le corps, dit-il, je l'éprouve volontiers; mais les remèdes qu'il faut prendre me font peur; il ne faut rien pour me faire perdre ce qui me reste de vie. » Un instant après, il lui prit une toux extrêmement forte, et après avoir craché, il demanda de la lumière : « Voilà, dit-il, du changement. » Baron, ayant vu le sang qu'il venait de rendre, s'écria avec frayeur. « Ne vous épouvantez pas, lui dit Molière; vous m'en avez vu rendre bien davantage. Cependant, ajouta-t-il, allez dire à ma femme qu'elle monte. » Il resta assisté de deux sœurs religieuses, de celles qui viennent ordinairement à Paris quêter pendant le carême, et auxquelles il donnait l'hospitalité. Elles lui prodiguèrent, à ce dernier moment de sa vie, tout le secours édifiant que l'on pouvait attendre de leur charité, et il leur fit paraître tous les sentiments d'un bon chrétien, et toute la résignation qu'il devait à la volonté du Seigneur. Enfin il rendit l'esprit entre les bras de ces deux bonnes sœurs; le sang qui sortait par sa bouche en abondance l'étouffa. Ainsi, quand sa femme et Baron montèrent, ils le trouvèrent mort. »

vallon, une requête datée du 17 février, dans laquelle elle rappelait que son mari avait demandé les sacrements avant de mourir, et qu'aux précédentes fêtes de Pâques, M. Bernard, prêtre habitué de l'église Saint-Germain, lui avait donné la communion. De plus, elle alla se jeter, à Versailles, aux pieds du roi, qui la reçut assez durement [1], mais qui n'en fit pas moins donner avis au prélat que la sépulture fût accordée. L'archevêque fit faire une enquête par l'official, pour s'assurer que Molière était mort comme le disait sa veuve « dans les sentiments d'un bon chrétien »; l'enquête fut favorable, et Harlay de Champvallon rendit la décision suivante :

« Veu, etc....., ayant aucunement esgard aux preuves résultantes de l'enqueste faicte par mon ordonnance, nous avons permis au sieur curé de Sainct-Eustache de donner la sépulture ecclésiastique au corps de défunct Molière dans le cimetière de la paroisse, à condition néantmoins que ce sera sans aucune pompe, et avec deux prestres seullement, et hors des heures du jour, et qu'il ne se fera aucun service solennel pour luy, ny dans la dicte paroisse Sainct-Eustache ny ailleurs, mesme dans aucune église des réguliers, et que nostre présente permission sera sans préjudice aux règles du rituel de nostre églize, que nous voulons estre observées selon leur forme et teneur. Donné à Paris ce vingtiesme féburier mil six cent soixante-treize. Ainsy signé,

ARCHEVESQUE DE PARIS [2].

[1] Voir, sur cette entrevue, Cizeron-Rival, p. 23, 24.

[2] Nous plaçons ici, en regard de la décision de l'archevêque, la requête de la veuve.

A monseigneur l'illustrissime et révérendissime archevêque de Paris.

Du 17 febvrier 1673.

Supplie humblement Élisabeth-Claire-Grésinde Béjart, veufve de feu Jean-Baptiste Poquelin de Molière, vivant valet de chambre et tapissier du Roy, et

La cérémonie funèbre eut lieu conformément aux ordres de l'archevêque. Le jour où l'on porta le poëte à sa dernière demeure, «il s'amassa, dit Grimarest bien renseigné sur ce point, une foule incroyable de peuple devant sa porte. La Molière en fut épouvantée. Elle ne pouvait pénétrer l'intention de cette populace. On lui conseilla de répandre une centaine de pistoles par les fenêtres. Elle n'hésita point; elle les jeta à ce peuple amassé, en le priant, avec des termes si touchants, de donner des prières à son mari, qu'il n'y eut personne de ces gens-là qui ne priât Dieu de tout son cœur. »

Le convoi se fit le mardi 21 février. Deux prêtres marchaient en tête sans chanter, et tous les amis suivaient dans un grand recueillement, portant chacun un flambeau

l'un des comédiens de sa trouppe, et en son absence Jean Aubry son beau-frère, disant que vendredy dernier, dix-septième du présent mois de febvrier, mille six cent soixante-treize, sur les neuf heures du soir, le dict feu sieur de Molière s'estant trouvé mal de la maladie dont il décéda environ une heure après, il voulut dans le moment tesmoigner des marques de ses fautes, et mourir en bon chrestien, à l'effect de quoy avec instances il demanda un prestre pour recevoir les sacrements, et envoya par plusieurs fois son valet et servante à Sainct Eustache, sa paroisse, lesquels s'adressèrent à messire Lenfant et Lechat, deux prestres habituez en ladicte paroisse qui refusèrent plusieurs fois de venir; ce qui obligea le sieur Jean Aubry d'y aller lui mesme pour en faire venir, et de faict fist lever le nommé Paysant, aussi prestre habitué au dict lieu; et comme toutes ces allées et venues tardèrent plus d'une heure et demye, pendant lequel temps le dict feu Molière décéda, et le dict sieur Paysant arriva comme il venoit d'expirer; et comme le dict feu Molière est décédé sans avoir receu le sacrement de confession dans un temps où il venoit de représenter la comédie, monsieur le curé de Sainct Eustache lui refusa la sépulture, ce qui oblige la suppliante vous présenter requeste, pour luy estre sur ce pourvu.

Ce considéré, monseigneur, et attendu ce que dessus, et que le dict défunct a demandé auparavant que de mourir un prestre, pour estre confessé, qu'il est mort dans le sentiment d'un bon chrestien, ainsy qu'il l'a tesmoigné en présence des deux dames religieuses, demeurant en la même maison, d'un gentilhomme nommé M. Couton, entre les bras de qui il est mort, et de plusieurs autres personnes, et que M. Bernard, prestre habitué en l'eglise de Sainct Germain, lui a administré les sacrements à Pasque dernier, il vous plaise de grace spécialle, accorder à la dicte suppliante que son dict feu mary soit inhumé et enterré dans la dicte eglise de Sainct Eustache, sa paroisse, dans les voyes ordinaires et accoutumées, et ladicte suppliante continuera les prières à Dieu pour vostres prospérité et santé, et ont signé. Ainsy signé,

LE VASSEUR et AUBRY

à la main. L'illustre mort fut inhumé dans le cimetière qui existait alors derrière la chapelle Saint-Joseph, rue Montmartre [1].

Molière laissa trois enfants, Louis, filleul du roi, né en 1664, Esprit-Marie Madeleine, née le 4 août 1665, et Jean-Baptiste Armand, né en septembre 1672. Les deux garçons moururent en bas âge; sa fille épousa M. de Montalant, mais n'eut point de postérité. Sa veuve, Armande Béjart, se remaria avec Guérin d'Estriché; elle resta au théâtre jusqu'en 1694, et mourut à Paris, le 23 novembre 1700, dans la rue de Touraine.

Quant aux héritiers du nom patronymique des Poquelin, aux derniers descendants de cette famille, ils s'éteignirent en 1772 dans la personne de M. Poquelin, conseiller rapporteur en la chancellerie du Palais.

III.

Une femme de beaucoup d'esprit, une actrice de la troupe de Molière, mademoiselle Poisson, nous a laissé du grand

[1] En 1792, le cimetière où avaient été déposés les restes de La Fontaine et de Molière, devint le siége d'une des sections de la Commune de Paris, *la section de Molière*. Les administrateurs décidèrent que ces hommes illustres seraient exhumés et que leurs restes seraient déposés dans des monuments dignes de leur renommée.

« Le 6 juillet, dit M. Taschereau, on procéda aux fouilles; mais il est à peu près certain que ce ne furent pas les ossements de La Fontaine qu'on retira; il est douteux qu'on ait été plus heureux pour Molière. Quoi qu'il en soit, les dépouilles funèbres qu'on recueillit comme étant celles des deux illustres amis ne reçurent pas les honneurs pour lesquels on avait troublé leur repos. Pendant sept ans, ces mânes précieux furent transportés successivement dans plusieurs lieux, où ils demeurèrent dans un profond abandon. Enfin, M. Alexandre Lenoir, conservateur des monuments français, rougissant pour notre patrie de sa coupable indifférence, obtint, par ses instantes démarches, la translation des deux cercueils aux Petits-Augustins; elle eut lieu sans aucune pompe, le 7 mai 1799.

» Le Musée des monuments français ayant été supprimé le 6 mars 1817, les restes présumés de Molière et de La Fontaine, après avoir été présentés et reçus à l'église paroissiale de Saint-Germain des Prés, furent transportés au cimetière du Père Lachaise. »

poëte comique le portrait suivant : « Il n'était ni trop gras, ni trop maigre; il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle. Il marchait gravement, avait l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvements qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. » Cette physionomie que Molière savait animer et varier avec un art infini, contribua puissamment à ses succès d'acteur, et de ce côté encore, la plupart des témoignages contemporains s'accordent à le représenter comme un artiste sans rival.

« Molière, dit Perrault[1], réunissait à lui seul tous les talents nécessaires à un comédien. Il a été si excellent acteur pour le comique, quoique très-médiocre pour le sérieux, qu'il n'a pu être imité que très-imparfaitement par ceux qui ont joué ses rôles après sa mort. Il a aussi admirablement entendu les habits des acteurs, en leur donnant leur véritable caractère; et il a eu encore le don de leur distribuer si bien les personnages, et de les instruire ensuite si parfaitement, *qu'ils semblaient moins des acteurs de comédie que les vraies personnes qu'ils représentaient.* »

« Molière, dit un autre contemporain, Guéret, a le secret d'ajuster si bien ses pièces à la portée de ses acteurs, qu'ils semblent être nés pour tous les personnages qu'ils représentent. Sans doute qu'il les a tous dans l'esprit quand il compose. Ils n'ont pas même un défaut dont il ne profite quelquefois, et il rend originaux ceux-là mêmes qui sembleraient devoir gâter son théâtre... C'est un homme qui a eu le bonheur de connaître son siècle aussi parfaitement que sa troupe [2]. »

[1] *Éloge des Hommes illustres*, p. 79.

[2] Molière a joué dans presque tous ses ouvrages : ce fut lui qui créa Mascarille de *l'Étourdi* et des *Précieuses ridicules*, Albert du *Dépit amoureux*, Sganarelle du *Cocu imaginaire*, de *l'École des Maris*, du *Mariage forcé*, du *Festin de Pierre*, de *l'Amour médecin* et du *Médecin malgré lui*. Don Garcie, Arnolphe

Notre poëte, on le voit par ces détails, aimait son art avec passion, et la direction de la troupe, dont il était l'âme et la gloire, l'occupait comme un véritable gouvernement : mais les difficultés de ce gouvernement, toujours difficile, si peu nombreux qu'en soient les sujets, la faiblesse de sa santé, et cette toux opiniâtre dont il ne put jamais se débarrasser, l'avaient laissé à la fin de sa vie triste et désenchanté de sa profession. Quoiqu'il ait pu la quitter, car il était riche de plus de trente mille livres de rente, ce qui constituait au dix-septième siècle une fortune considérable, il persista cependant jusqu'au dernier moment, comme un soldat déjà blessé qui reste pour mourir sur le champ de bataille.

« Deux mois avant la mort de Molière, dit le *Ménagiana*, M. Despréaux alla le voir, et le trouva fort incommodé de sa toux, et faisant des efforts de poitrine qui semblaient le menacer d'une fin prochaine. Molière, assez froid naturellement, fit plus d'amitié que jamais à M. Despréaux. Cela l'engagea à lui dire : Mon pauvre monsieur Molière, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre esprit, l'agitation continuelle de vos poumons sur votre théâtre, tout enfin devrait vous déterminer à renoncer à la représentation : n'y a-t-il que vous dans la troupe qui puissiez exécuter les premiers rôles ? contentez-vous de composer, et laissez l'action théâtrale à quelqu'un de vos camarades : cela vous fera plus d'honneur dans le public, qui regardera vos acteurs comme vos gagistes ; vos acteurs, d'ailleurs, qui ne sont pas des plus souples avec vous, sentiront mieux votre supériorité. « Ah ! monsieur, répondit Molière, que me dites-vous là ? Il y a un honneur pour moi à ne point quitter. »

de *l'École des Femmes*, Molière et le Marquis ridicule de *l'Impromptu de Versailles*, Moron et Lyciscas de *la Princesse d'Élide*, Alceste du *Misanthrope*, Lycarsis de *Mélicerte*, don Pèdre du *Sicilien*, Orgon du *Tartuffe*, Sosie d'*Amphitryon*, George Dandin. Harpagon de *l'Avare*, Pourceaugnac, Clitidas des *Amants magnifiques*, Jourdain du *Bourgeois gentilhomme*, Zéphyre de *Psyché*, Scapin des *Fourberies*, Chrysale des *Femmes savantes*, et enfin Argan dans *le Malade imaginaire*.

(Taschereau.)

A part quelques pamphlets obscurs, inspirés par l'envie et justement flétris par le mépris public, tout ce qui se rapporte au caractère du poëte, l'honore et le fait aimer. « Il possédait, dit Perrault, les qualités qui font l'honnête homme; il était généreux et bon ami, civil et honorable en toutes ses actions, modeste à recevoir les éloges qu'on lui donnait, savant sans le vouloir paraître, et d'une conversation si douce et si aisée, que les premiers de la cour et de la ville étaient ravis de l'entretenir. » Grimarest vante, comme Perrault, l'inviolable droiture de son cœur, sa fidélité en amitié, son obligeance inépuisable. « Plus les temps s'éloigneront, dit-il après les plus pompeux éloges, plus on travaillera, plus aussi on reconnaîtra que j'ai atteint la vérité, et qu'il ne m'a manqué que de l'habileté pour la rendre. » Ceci était écrit en 1705, et tout ce que nous avons appris depuis cent cinquante ans a confirmé ce témoignage.

Molière dans l'intérieur de sa maison maintenait l'ordre le plus sévère; il aimait le faste, la représentation, mais sans prodigalité. Autant dans ses rôles il était d'une gaieté saisissante et communicative, autant dans ses habitudes ordinaires il était grave et pensif. Boileau l'avait surnommé *le Contemplateur;* en effet, il méditait et observait sans cesse, s'instruisant aux secrets les plus profonds de l'art par l'étude constante de la réalité, et s'adressant, pour s'éclairer dans ses travaux, moins au goût des gens de lettres qu'au bon sens et aux impressions naïves de sa vieille bonne Laforest[1]. Adoré de ses camarades, parce qu'il était entièrement dévoué à leurs intérêts, et qu'il se regardait comme leur

[1] Cette estimable servante n'était pas seulement utile à son maître par les soins qu'elle lui prodiguait, elle lui rendait encore plus d'un service par ses avis sur les productions qui étaient de la compétence de son bon sens et de son naturel. « Molière, dit Boileau, lui lisait quelquefois ses comédies; et il m'assurait que lorsque des endroits de plaisanterie ne l'avaient point frappée, il les corrigeait, parce qu'il avait plusieurs fois éprouvé, sur son théâtre, que ces endroits n'y réussissaient point. »

père, Molière n'était pas moins aimé des grands, qui respectaient en lui l'honnête homme, en même temps qu'ils admiraient l'homme de génie. Le maréchal de Vivonne, si connu par son esprit, dit Voltaire, allait souvent le visiter, et vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Louis XIV, qui le premier parmi les rois de sa race créa au-dessus de toutes les classes qui partageaient la nation, l'aristocratie la plus haute et la plus populaire à la fois, celle de l'intelligence, du courage et du talent; Louis XIV, qui élevait le peuple, dans la personne de Fabert, à la dignité de maréchal de France, l'éleva également, dans la personne de Molière, à l'honneur de son intimité. Pour répondre aux calomniateurs du poëte qui l'accusaient d'avoir épousé sa propre fille, le roi, nous l'avons vu, tenait sur les fonts de baptême son premier enfant. Pour répondre aux dédains de la noblesse qui prenait parti dans la querelle des marquis, le roi lui donnait les petites entrées, le faisait asseoir à sa table, et disait aux courtisans devenus jaloux de l'homme qu'ils venaient de mépriser : Vous me voyez occupé de faire manger Molière que mes officiers ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux. « Aujourd'hui, dit avec raison M. Nisard [1], nous trouvons cela tout naturel, tant le génie de Molière nous paraît au-dessus de cet honneur. Mais à cette époque, la faveur en était si extraordinaire et si inouïe, que pour faire asseoir à ses côtés son valet de chambre, un comédien, et faire cette violence à l'opinion, non des sots, mais des personnes judicieuses de la cour, il fallait que Louis XIV eût de Molière l'idée que nous en avons, et qu'il eût deviné par instinct une grandeur dont on ne lui avait point parlé dans un temps où l'on ne reconnaissait que celle de Dieu et celle du roi. » On a dit, il est vrai, que Louis XIV n'aimait Molière que par égoïsme et pour le plaisir d'en être flatté : « Mais, répond

[1] *Histoire de la littérature française*, t. II, p. 429.

justement M. Génin, si la vanité du monarque eût seule inspiré son affection, on l'eût vu en montrer une pareille à Lulli, à Racine, à tant d'autres, plus empressés courtisans que Molière; et il est certain que de tous les grands hommes de ce règne, aucun ne posséda au même degré que Molière l'amitié de Louis XIV. Ne cherchons pas à rabaisser, par une interprétation malveillante, le prix d'un noble sentiment : Louis XIV aimait Molière en vertu de cette sympathie qui rapproche invinciblement les grandes âmes. Le roi s'est honoré en protégeant le poëte; aujourd'hui qu'ils sont entrés l'un et l'autre dans la postérité, les rôles sont intervertis, et c'est la mémoire du grand poëte qui protége à son tour la mémoire du grand roi. »

Après avoir reproché au prince de s'être montré bienveillant par calcul, on reproche à l'écrivain de s'être montré courtisan à l'excès; mais n'oublions pas que si *Tartuffe* a vu le jour, nous le devons uniquement à Louis XIV; que ce prince a soutenu Molière contre la faculté, les cabales des ruelles, la colère des marquis, les anathèmes des jansénistes et des jésuites, car le poëte en ouvrant sa main pleine de vérités avait ameuté contre lui la susceptibilité de quelques consciencces sévères, l'hypocrisie de toutes les consciences tarées, la sottise de tous les pédants, la rancune de toutes les prudes; et certes, si l'on veut faire un crime au grand comique d'avoir payé de quelques compliments, d'ailleurs mérités, la constante protection du maître et sa bienveillance inaltérable, autant vaut lui reprocher de s'être montré reconnaissant envers son soutien le plus fidèle, on pourrait même dire le plus dévoué, et déclarer sans détours que l'ingratitude envers les princes doit être comptée au nombre des vertus civiques.

IV

Comme Shakspeare et Cervantes, Molière appartient à

cette race de penseurs et de poëtes qui créent dans le domaine de la fantaisie un monde réel, qui font des types vivants avec les personnages qu'ils inventent, des types qui ne meurent jamais, et qui sont connus de tous les peuples qu'ils s'appellent Falstaff, don Quichotte, Sancho, Tartuffe, Alceste, ou Harpagon. Comme ces sorciers du moyen âge qui faisaient apparaître dans un miroir magique l'image de la création, Molière a évoqué l'homme du dix-septième siècle et les hommes de tous les siècles, les faiblesses et les vices qui survivent à toutes les transformations sociales, et les ridicules qui changent comme les modes. La vérité dans ses œuvres est si profonde, si humaine, qu'elle s'est, comme sa gloire elle-même, rajeunie en vieillissant. Lorsqu'il disait : Je prends mon bien partout où je le trouve, il avait droit de parler ainsi, parce qu'il cherchait dans les livres, non des traits d'esprit ou des mots heureux, pour se les approprier, mais l'expérience et l'observation du passé, pour la rectifier et l'agrandir par l'expérience du présent et l'observation de la vie. Il empruntait du cuivre pour en faire de l'or. Comédies sérieuses ou farces, ses pièces offrent toutes une étude psychologique rigoureuse et complète ; et quand on analyse l'un après l'autre tous ses personnages, on trouve, en additionnant les différents caractères, la somme totale de nos passions, de nos vices, de nos sentiments, et le type des diverses classes de la société. Harpagon, c'est l'avarice sordide ; son fils Cléante, le désordre et la prodigalité ; Tartuffe, l'hypocrisie dans la scélératesse ; don Juan, l'effronterie dans le vice ; Argan, l'égoïsme et la pusillanimité ; M. Jourdain, la vanité dans la sottise et l'ignorance ; Vadius et Trissotin, la sottise et la vanité dans le savoir ; Célimène, l'esprit avec la sécheresse du cœur ; Agnès, la rouerie dans l'ingénuité ; Alceste, la susceptibilité douloureuse de la tendresse et de l'honneur ; dona Elvire, c'est la résignation de l'amour indignement trompé ; Mathurine, la coquetterie primitive et

sauvage; George Dandin, la faiblesse et l'irrésolution; Angélique, l'impudence de la femme sans cœur; Sganarelle, la jalousie sotte et grossière; Ariste et Philinte, le bon sens calme et l'amabilité; Aglaure, la jalousie féminine; enfin, M. Dimanche, c'est le marchand qui veut faire fortune; M. Jourdain, le marchand qui l'a faite; Dorante, l'escroc, le *grec* du beau monde; M. de Sotenville, le hobereau de campagne. Les caractères de femmes surtout offrent, depuis les nuances les plus tranchées jusqu'aux nuances les plus délicates, l'image vivante de la réalité. En traçant des portraits pour ses contemporains, le grand poëte écrivait en même temps des signalements pour l'avenir. Nous connaissons tous M. Jourdain. Nous avons dansé avec Célimène. Dorante nous a trichés au lansquenet, et nous soupçonnons fort Vadius d'être arrivé à l'Académie en passant par les concours universitaires. Armande et Bélise au dix-huitième siècle ont été courtisées par des athées. En 1793, elles se sont appelées *les tricoteuses*, plus tard *les bas bleus, les femmes libres, les femmes incomprises;* mais sous leurs noms nouveaux et leurs toilettes nouvelles, nous les avons toujours reconnues.

Cœur droit, esprit ferme et sain, franc comme son style, trop grand par la pensée pour n'être point supérieur aux misères de la vanité littéraire, Molière défendit surtout la cause du bon sens et de la vérité. Il fut tout à la fois un grand peintre, un grand satirique, un grand moraliste. Il poursuivit, par *Tartuffe*, l'hypocrisie de la piété; par *les Précieuses*, l'hypocrisie du langage; par *les Femmes savantes*, l'hypocrisie des sentiments; par Pancrace et Marphurius, l'hypocrisie du savoir. Comme Louis XIV et Colbert, il combattit pour les grandes réformes : il lutta à côté de Descartes contre la barbarie scolastique; à côté de Bacon contre la science qui se payait de mots, et en raillant la faculté, il lui indiquait qu'elle devait à son tour, comme la philosophie, chercher

le *novum organum*. Chaque fois qu'il aborde la défense de ses propres ouvrages, Molière se montre le plus grand des critiques. Il n'excelle pas seulement dans la peinture des vices et des ridicules, il excelle aussi à tracer les règles de la vie, et si personne n'a mieux connu toute l'immensité de la sottise humaine, personne non plus n'a parlé avec la même hauteur et la même simplicité le langage de la raison. Philinte est le maître absolu de la morale sociale, et Chrysale, le maître souverain de la morale domestique.

Dans *Pourceaugnac*, Molière a donné la plus ébouriffante des farces; dans *le Misanthrope*, la plus profonde des comédies; dans *Don Juan*, le plus beau de nos drames romantiques. Il a de la sorte parcouru tous les degrés de l'art, et il est resté partout sans rival.

Louis XIV demandait un jour à Boileau quel était le plus grand des écrivains qui honoraient son règne. Boileau répondit : Sire, c'est Molière[1]; et ces simples mots étaient l'arrêt de la postérité. Bussy-Rabutin, comme Boileau, devinait l'avenir lorsqu'il écrivait peu de jours après la perte

[1] Le grand satirique ne se contentait pas de louer Molière devant le roi; il s'honorait aussi en le louant devant le public. En 1664, il lui adressait l'une de ses plus ingénieuses satires, la deuxième :

> Rare et fameux esprit, dont la facile veine
> Ignore, en écrivant, le travail et la peine,
> Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
> Et qui sait à quel coin se marquent les bons vers,
> Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
> Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.
> On dirait, quand tu veux, qu'elle vient te chercher;
> Jamais au bout du vers on ne le voit broncher;
> Et, sans qu'un long détour l'arrête ou l'embarrasse,
> A peine as-tu parlé, qu'elle-même s'y place.

L'opinion de Boileau fut, sauf de très-rares et insignifiantes exceptions, celle de tous ses contemporains. Il y eut à la mort de Molière un concert unanime de regrets et d'éloges; il fut célébré en vers latins et français, et depuis sa gloire est devenue chaque jour plus brillante. Le travail que nous présentons aujourd'hui au public suffirait seul à montrer, par les extraits et indications bibliographiques qu'il renferme, avec quelle avidité, avec quel intérêt toujours croissant les critiques et les historiens littéraires se sont attachés à l'étude de ses ouvrages et de sa vie.

du grand poëte : « Voilà Molière mort en un moment ; j'en suis fâché : de nos jours nous ne verrons personne prendre sa place, et peut-être le siècle suivant n'en verra-t-il pas un de sa façon. » Deux siècles sont passés, dit avec raison M. Bazin, et nous attendons encore.

CHARLES LOUANDRE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MOLIÈRE

LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ,

COMÉDIE.

NOTICE.

La Jalousie du Barbouillé comme *le Médecin volant*, est une de ces farces dans le genre italien, qui formaient le répertoire de la troupe ambulante de Molière. Ces deux petites pièces, retrouvées et publiées en même temps, sont, parmi les essais de Molière, les seules dont l'authenticité soit prouvée, et par cela même les seules que nous ayons admises dans cette édition.

Le Docteur amoureux, joué il y a peu d'années sur le théâtre de l'Odéon, a soulevé une polémique très-vive ; mais de cette polémique il nous paraît résulter que cette pièce n'était en définitive qu'un pastiche assez habile. Tout ce que l'on sait de positif aujourd'hui sur cette facétie, c'est qu'elle fut jouée le 24 octobre 1658, dans la salle des Gardes du vieux Louvre, devant MONSIEUR, frère unique du roi, et qu'elle excita dans l'assemblée une hilarité générale, ce qui valut à la troupe de Molière, qui venait de la représenter, l'honneur de s'appeler désormais *la Troupe de* MONSIEUR.

Les manuscrits du *Médecin volant* et de *la Jalousie du Barbouillé* étant tombés entre les mains de Jean-Baptiste Rousseau, il les envoya à M. de Chauvelin, pour l'édition de 1734, sans qu'ils eussent reçu cependant à cette époque aucune publicité.

Quoique indigne du talent que Molière déploya plus tard, *la Jalousie du Barbouillé* a cependant le droit d'intéresser, comme essai d'un homme de génie, et aussi parce qu'on y retrouve, ainsi que dans *le Médecin volant*, quelques points de ressemblance avec *le Médecin malgré lui* et *Georges Dandin*.

Outre *le Docteur amoureux*, on connaît encore parmi les *farces* de Molière qui ne sont point arrivées jusqu'à nous, *les trois Docteurs rivaux* et *le Maître d'école*. De plus, on lui attribue aussi, d'après les registres de sa troupe, sept autres facéties : voici, suivant M. Taschereau, les titres et les dates des représentations de ces pièces :

Le 18 mai 1659, *Gros-René écolier* ;
Le 18 juin 1660, *le Docteur pédant* ;
Le 31 janvier 1661, *Gorgibus dans le sac* ;
Le 14 septembre 1661, *le Fagotier* ;

Le 15 avril 1663, *la Jalousie de Gros-René;*
Le 17 janvier 1664, *le Grand Benêt de fils aussi sot que son père;*
Le 25 mai 1664, *la Casaque.*

« Il est évident, dit M. Taschereau, que *le Fagotier*, que les registres intitulent quelquefois aussi *le Fagoteux* et *le Médecin par farce*, est une farce qui a servi de prélude au *Médecin malgré lui;* Molière donnait souvent lui-même à cette dernière pièce le titre du *Fagoteux;* que *Gorgibus dans le sac* est l'idée d'une des scènes des *Fourberies de Scapin*, et que *le Grand Benêt de fils* a pu servir d'esquisse au portrait comique de Thomas Diafoirus. »

PERSONNAGES.

LE BARBOUILLÉ, mari d'Angélique.
LE DOCTEUR.
ANGÉLIQUE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant d'Angélique.
CATHAU, suivante d'Angélique.
GORGIBUS, père d'Angélique.
VILLEBREQUIN.
LA VALLÉE.

SCÈNE I. — LE BARBOUILLÉ, seul.

Il faut avouer que je suis le plus malheureux de tous les hommes! J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me donner du soulagement, et de faire les choses à mon souhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour; au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens. Ah! pauvre Barbouillé, que tu es misérable! Il faut pourtant la punir. Si tu la tuois... l'intention ne vaut rien, car tu serois pendu. Si tu la faisois mettre en prison... la carogne en sortiroit avec son passe-partout. Que diable faire donc? Mais voilà monsieur le docteur qui passe par ici, il faut que je lui demande un bon conseil sur ce que je dois faire.

SCÈNE II. — LE DOCTEUR, LE BARBOUILLÉ.

LE BARBOUILLÉ.

Je m'en allois vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

LE DOCTEUR.

Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdaud, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer *rationem loci, temporis et personæ.* Quoi! débuter par un discours mal digéré, au lieu de dire : *Salve, vel salvus sis, doctor doctorum eruditissime.* Hé! pour qui me prends-tu, mon ami?

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, excusez-moi, c'est que j'avois l'esprit en écharpe, et je ne songeois pas à ce que je faisois; mais je sais bien que vous êtes galant homme.

LE DOCTEUR.

Sais-tu bien d'où vient le mot galant homme?

LE BARBOUILLÉ.

Qu'il vienne de Villejuif ou d'Aubervilliers, je ne m'en soucie guère.

LE DOCTEUR.

Sache que le mot galant homme vient d'élégant; prenant le *g* et l'*a* de la dernière syllabe, cela fait *ga*, et puis prenant *l*, ajoutant un *a* et les deux dernières lettres, cela fait *galant*, et puis ajoutant *homme*, cela fait *galant homme.* Mais, encore, pour qui me prends-tu?

LE BARBOUILLÉ.

Je vous prends pour un docteur. Or çà, parlons un peu de l'affaire que je vous veux proposer; il faut que vous sachiez...

LE DOCTEUR.

Sache auparavant que je ne suis pas seulement une fois docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois docteur. 1° Parceque, comme l'unité est la base, le fondement, et le premier de tous les nombres; aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes. 2° Parcequ'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connoissance de toutes choses, le sens et l'entendement; et, comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

D'accord. C'est que...

LE DOCTEUR.

3° Parceque le nombre de trois est celui de la perfection, selon Aristote; et, comme je suis parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Hé bien, monsieur le docteur...

LE DOCTEUR.

4° Parceque la philosophie a quatre parties, la logique, la morale, la physique, et la métaphysique; et comme je les possède toutes quatre, et que je suis parfaitement versé en icelles, je suis quatre fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Que diable, je n'en doute pas. Écoutez-moi donc.

LE DOCTEUR.

5° Parcequ'il y a cinq universaux, le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connoissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement; et, comme je m'en sers avec avantage, et que j'en connois l'utilité, je suis cinq fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Il faut que j'aie bonne patience.

LE DOCTEUR.

6° Parceque le nombre de six est le nombre du travail; et, comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Ho! parle tant que tu voudras.

LE DOCTEUR.

7° Parceque le nombre de sept est le nombre de la félicité; et, comme je possède une parfaite connoissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : *O ter quaterque beatum!* 8° Parce que le nombre de huit est le nombre de la justice à cause de l'égalité qui se rencontre en lui, et que la justice et la prudence avec lesquelles je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur. 9° Parcequ'il y a neuf Muses, et que je suis également chéri d'elles. 10° Parceque, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel; aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel; je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi, tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Que diable est ceci? je croyois trouver un homme bien savant, qui me donneroit un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminées, qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre. Un, deux, trois, quatre; ha, ha, ha! Oh bien! ce n'est pas cela; c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que, si vous me satisfaites sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez; de l'argent, si vous en voulez.

LE DOCTEUR.

Hé! de l'argent?

LE BARBOUILLÉ.

Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

LE DOCTEUR, troussant sa robe derrière son cul.

Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire? Sache, mon ami, que, quand tu me donnerois une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse seroit dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffre admirable, ce coffre dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde; et que tout le monde où seroit cette monarchie florissante, où seroit cette province opulente, où seroit cette île fertile, où seroit cette ville célèbre, où seroit cette citadelle incomparable, où seroit ce château pompeux, où seroit cet appartement agréable, où seroit ce cabinet curieux, où seroit ce coffre admirable, où seroit cet étui précieux, où seroit cette riche boîte dans laquelle seroit enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierois aussi peu de ton argent et de toi que de cela.

(Il s'en va.)

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, je m'y suis mépris : à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui falloit parler d'argent; mais

puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien de plus aisé que de le contenter : je m'en vais courir après lui.

(Il sort.)

SCÈNE III. — ANGÉLIQUE, VALÈRE, CATHAU.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous assure que vous m'obligerez beaucoup de me tenir quelquefois compagnie; mon mari est si mal bâti, si débauché, si ivrogne, que ce m'est un supplice d'être avec lui, et je vous laisse à penser quelle satisfaction on peut avoir d'un rustre comme lui.

VALÈRE.

Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur de me vouloir souffrir. Je vous promets de contribuer de tout mon pouvoir à votre divertissement; et, puisque vous témoignez que ma compagnie ne vous est point désagréable, je vous ferai connoître par mes empressements combien j'ai de joie de la bonne nouvelle que vous m'apprenez.

CATHAU.

Ah! changez de discours, voyez porte-guignon qui arrive.

SCÈNE IV. — LE BARBOUILLÉ, VALÈRE, ANGÉLIQUE, CATHAU.

VALÈRE.

Mademoiselle, je suis au désespoir de vous apporter de si méchantes nouvelles; mais aussi bien les auriez-vous apprises de quelque autre; et, puisque votre frère est fort malade...

ANGÉLIQUE.

Monsieur, ne m'en dites pas davantage; je suis votre servante, et vous rends grace de la peine que vous avez prise.

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, sans aller chez le notaire, voilà le certificat de mon cocuage. Ha! ha! madame la carogne, je vous trouve avec un homme, après toutes les défenses que je vous ai faites, et vous me voulez envoyer de Gemini en Capricorne!

ANGÉLIQUE.

Hé bien! faut-il gronder pour cela? Ce monsieur vient de m'apprendre que mon frère est bien malade : où est le sujet de querelle?

CATHAU.

Ah! le voilà venu; je m'étonnois bien si nous aurions longtemps du repos.

LE BARBOUILLÉ.

Vous vous gâtez, par ma foi, toutes deux, mesdames les carognes; toi, Cathau, tu corromps ma femme; depuis que tu la sers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valoit.

CATHAU.

Vraiment oui, vous nous la baillez bonne.

ANGÉLIQUE.

Laisse là cet ivrogne; ne vois-tu pas qu'il est si soûl qu'il ne sait ce qu'il dit?

SCÈNE V. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, CATHAU, LE BARBOUILLÉ.

GORGIBUS.

Ne voilà pas encore mon maudit gendre qui querelle ma fille!

VILLEBREQUIN.

Il faut savoir ce que c'est.

GORGIBUS.

Hé quoi! toujours se quereller! vous n'aurez pas la paix dans votre ménage?

LE BARBOUILLÉ.

Cette coquine-là m'appelle ivrogne. (A Angélique.) Tiens, je suis bien tenté de te bailler une quinte major, en présence de tes parents.

GORGIBUS.

Au diable l'escarcelle, si vous l'aviez fait.

ANGÉLIQUE.

Mais aussi c'est lui qui commence toujours à...

CATHAU.

Que maudite soit l'heure où vous avez choisi ce grigou!

VILLEBREQUIN.

Allons, taisez-vous; la paix.

SCÈNE VI. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, CATHAU, LE BARBOUILLÉ, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Qu'est ceci? quel désordre! quelle querelle! quel grabuge! quel vacarme! quel bruit! quel différend! quelle com-

bustion! Qu'y a-t-il? messieurs, qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? Çà, çà, voyons s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord; que je sois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

GORGIBUS.

C'est mon gendre et ma fille qui ont eu bruit ensemble.

LE DOCTEUR.

Et qu'est-ce que c'est? voyons, dites-moi un peu la cause de leur différend.

GORGIBUS.

Monsieur...

LE DOCTEUR.

Mais en peu de paroles.

GORGIBUS.

Oui-dà : mettez donc votre bonnet.

LE DOCTEUR.

Savez-vous d'où vient le mot bonnet?

GORGIBUS.

Nenni.

LE DOCTEUR.

Cela vient de *bonum est*, bon est, voilà qui est bon, parcequ'il garantit des catarrhes et fluxions.

GORGIBUS.

Ma foi, je ne savois pas cela.

LE DOCTEUR.

Dites donc vite cette querelle.

GORGIBUS.

Voici ce qui est arrivé.

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas que vous soyez homme à me tenir longtemps, puisque je vous en prie. J'ai quelques affaires pressantes qui m'appellent à la ville; mais, pour remettre la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un moment.

GORGIBUS.

J'aurai fait en un moment.

LE DOCTEUR.

Soyez donc bref.

GORGIBUS.

Voilà qui est fait incontinent.

LE DOCTEUR.

Il faut avouer, monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de paroles, et que les

grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns, qu'on ne les entend point; *virtutem primam esse puta compescere linguam.* Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'est de parler peu.

GORGIBUS.

Vous saurez donc...

LE DOCTEUR.

Socrate recommandoit trois choses fort soigneusement à ses disciples : la retenue dans les actions, la sobriété dans le manger, et de dire les choses en peu de paroles. Commencez donc, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS.

C'est ce que je veux faire.

LE DOCTEUR.

En peu de mots, sans façon, sans vous amuser à beaucoup de discours, tranchez-moi d'un apophthegme, vite, vite, monsieur Gorgibus, dépêchons, évitez la prolixité.

GORGIBUS.

Laissez-moi donc parler.

LE DOCTEUR.

Monsieur Gorgibus, touchez là, vous parlez trop; il faut que quelque autre me dise la cause de leur querelle.

VILLEBREQUIN.

Monsieur le docteur, vous saurez que...

LE DOCTEUR.

Vous êtes un ignorant, un indocte, un homme ignare de toutes les bonnes disciplines, un âne en bon françois. Hé quoi! vous commencez la narration sans avoir fait un mot d'exorde! Il faut que quelque autre me conte le désordre. Mademoiselle, contez-moi un peu le détail de ce vacarme.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous bien là mon gros coquin, mon sac à vin de mari?

LE DOCTEUR.

Doucement, s'il vous plaît : parlez avec respect de votre époux, quand vous êtes devant la moustache d'un docteur comme moi.

ANGÉLIQUE.

Ah vraiment oui, docteur! Je me moque bien de vous et de votre doctrine, et je suis docteur quand je veux.

LE DOCTEUR.

Tu es docteur quand tu veux? Ouais! Je pense que tu es un plaisant docteur. Tu as la mine de suivre fort ton caprice : des parties d'oraison, tu n'aimes que la conjonction; des genres, que le masculin; des déclinaisons, le génitif; de la syntaxe, *mobile cum fixo;* et enfin de la quantité, tu n'aimes que le dactyle, *quia constat ex una longa et duabus brevibus.* Venez çà, vous, dites-moi un peu quelle est la cause, le sujet de votre combustion.

LE BARBOUILLÉ.

Monsieur le docteur...

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien commencé; monsieur le docteur, ce mot a quelque chose de doux à l'oreille, quelque chose plein d'emphase; monsieur le docteur!

LE BARBOUILLÉ.

A la mienne volonté...

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien... à la mienne volonté! La volonté présuppose le souhait, le souhait présuppose des moyens pour arriver à ses fins, et la fin présuppose un objet; voilà qui est bien... à la mienne volonté!

LE BARBOUILLÉ.

J'enrage.

LE DOCTEUR.

Otez-moi ce mot, j'enrage; voilà un terme bas et populaire.

LE BARBOUILLÉ.

Hé! monsieur le docteur, écoutez-moi, de grâce.

LE DOCTEUR.

Audi, quæso, auroit dit Cicéron.

LA BARBOUILLÉ.

Oh! ma foi, si se rompt, si se casse, ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine; mais tu m'écouteras, ou je te vais casser ton museau doctoral; et que diable donc est ceci?

LE BARBOUILLÉ, ANGÉLIQUE, GORGIBUS, CATHAU, VILLEBREQUIN voulant dire la cause de la querelle, et LE DOCTEUR disant que la paix est une belle chose, parlent tous à la fois. Au milieu de tout ce bruit, le Barbouillé attache le Docteur par le pied, et le fait tomber; le Docteur se doit laisser

tomber sur le dos : le Barbouillé l'entraîne par la corde qu'il lui a attachée au pied, et, pendant qu'il l'entraîne, le Docteur doit toujours parler, et compter par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'étoit point à terre.

(Le Barbouillé et le Docteur disparoissent.)

GORGIBUS.

Allons, ma fille, retirez-vous chez vous, et vivez bien avec votre mari.

VILLEBREQUIN.

Adieu, serviteur et bonsoir.

(Villebrequin, Gorgibus et Angélique s'en vont.)

SCÈNE VII. — VALÈRE, LA VALLÉE.

VALÈRE.

Monsieur, je vous suis obligé du soin que vous avez pris, et je vous promets de me rendre dans une heure à l'assignation que vous me donnez.

LA VALLÉE.

Cela ne peut se différer; et si vous tardez d'un quart d'heure, le bal sera fini dans un moment : vous n'aurez pas le bien d'y voir celle que vous aimez, si vous n'y venez tout présentement.

VALÈRE.

Allons donc ensemble de ce pas.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE VIII. — ANGÉLIQUE, seule.

Cependant que mon mari n'y est pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes voisines. Je serai revenue auparavant lui, car il est quelque part au cabaret; il ne s'apercevra pas que je suis sortie. Ce maroufle-là me laisse toute seule à la maison, comme si j'étois son chien.

(Elle s'en va.)

SCÈNE IX. — LE BARBOUILLÉ, seul.

Je savois bien que j'aurois raison de ce diable de docteur et de sa fichue doctrine. Au diable l'ignorant! j'ai bien envoyé toute sa science par terre. Il faut pourtant que j'aille un peu voir si notre bonne ménagère m'aura fait à souper.

(Il sort.)

SCÈNE X. — ANGÉLIQUE, seule.

Que je suis malheureuse! j'ai resté trop tard, l'assemblée

est finie : je suis arrivée justement comme tout le monde sortoit; mais il n'importe, ce sera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis comme si de rien n'étoit. Ouais! la porte est fermée; Cathau, Cathau!

SCENE XI. — LE BARBOUILLÉ à la fenêtre, ANGÉLIQUE.

LE BARBOUILLÉ.

Cathau, Cathau! Eh bien! qu'a-t-elle fait, Cathau? et d'où venez-vous, madame la carogne, à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait?

ANGÉLIQUE.

D'où je viens? ouvre-moi seulement, et je te le dirai après.

LE BARBOUILLÉ.

Oui, ah! ma foi, tu peux aller coucher là d'où tu viens, ou, si tu l'aimes mieux, dans la rue; je n'ouvre point à une coureuse comme toi. Comment, diable! être toute seule à l'heure qu'il est! Je ne sais si c'est imagination, mais mon front m'en paroît plus rude de moitié.

ANGÉLIQUE.

Hé bien! pour être toute seule, qu'en veux-tu dire? Tu me querelles quand je suis en compagnie : comment donc faut-il faire?

LE BARBOUILLÉ.

Il faut être retirée à la maison, donner ordre au souper, avoir soin du ménage, des enfants; mais, sans tant de discours inutiles, adieu, bonsoir, va-t'en au diable, et me laisse en repos.

ANGÉLIQUE.

Tu ne veux pas m'ouvrir?

LE BARBOUILLÉ.

Non, je n'ouvrirai pas.

ANGÉLIQUE.

Hé! mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon cher petit cœur.

LE BARBOUILLÉ.

Ah! crocodile! ah! serpent dangereux! tu me caresses pour me trahir.

ANGÉLIQUE.

Ouvre, ouvre donc.

LE BARBOUILLÉ.

Adieu, *vade retro, Satanas!*

ANGÉLIQUE.

Quoi! tu ne m'ouvriras pas?

LE BARBOUILLÉ.

Non.

ANGÉLIQUE.

Et tu n'as point de pitié de ta femme qui t'aime tant?

LE BARBOUILLÉ.

Non, je suis inflexible; tu m'as offensé, je suis vindicatif comme tous les diables, c'est-à-dire bien fort, je suis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Sais-tu bien que si tu me pousses à bout, et que tu me mettes en colère, je ferai quelque chose dont tu te repentiras?

LE BARBOUILLÉ.

Et que feras-tu, bonne chienne?

ANGÉLIQUE.

Tiens, si tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte; mes parents, qui sans doute viendront ici auparavant de se coucher, pour savoir si nous sommes bien ensemble, me trouveront morte, et tu seras pendu.

LE BARBOUILLÉ.

Ah, ah, ah, ah, la bonne bête! et qui y perdra le plus de nous deux? Va, va, tu n'es pas si sotte que de faire ce coup-là.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le crois donc pas? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt; si tu ne m'ouvres, je m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le cœur.

LE BARBOUILLÉ.

Prends garde, voilà qui est bien pointu.

ANGÉLIQUE.

Tu ne veux donc pas m'ouvrir?

LE BARBOUILLÉ.

Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas.

ANGÉLIQUE, faisant semblant de se frapper.

Adieu donc... Ay! je suis morte.

LE BARBOUILLÉ.

Seroit-elle bien assez sotte pour avoir fait ce coup-là? il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE.

Il faut que je t'attrape. Si je peux entrer dans la maison subtilement cependant que tu me chercheras, chacun aura bien son tour.

LE BARBOUILLÉ.

Hé bien! ne savois-je pas bien qu'elle n'étoit pas si sotte? Elle est morte, et si elle court comme le cheval de Pacolet. Ma foi, elle m'avoit fait peur tout de bon. Elle a bien fait de gagner au pied; car si je l'eusse trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurois apostrophé cinq ou six clystères de coups de pied dans le cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh! oh! je pense que le vent a fermé la porte. Hé! Cathau, Cathau, ouvre-moi.

ANGÉLIQUE.

Cathau, Cathau! Hé bien! qu'a-t-elle fait, Cathau? et d'où venez-vous, monsieur l'ivrogne? Ah! vraiment, va, mes parents, qui vont venir dans un moment, sauront tes vérités. Sac à vin, infame, tu ne bouges du cabaret, et tu laisses une pauvre femme avec des petits enfants, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose, à croquer le marmot tout le long du jour.

LE BARBOUILLÉ.

Ouvre vite, diablesse que tu es, ou je te casserai la tête.

SCÈNE XII. — GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, LE BARBOUILLÉ.

GORGIBUS.

Qu'est ceci? toujours de la dispute, de la querelle, et de la dissension!

VILLEBREQUIN.

Hé quoi! vous ne serez jamais d'accord?

ANGÉLIQUE.

Mais voyez un peu, le voilà qui est soûl, et revient, à l'heure qu'il est, faire un vacarme horrible; il me menace.

GORGIBUS

Mais aussi ce n'est pas là l'heure de revenir. Ne devriez-

vous pas, comme un bon père de famille, vous retirer de bonne heure, et bien vivre avec votre femme?

LE BARBOUILLÉ.

Je me donne au diable si j'ai sorti de la maison : demandez plutôt à ces messieurs qui sont là-bas dans le parterre; c'est elle qui ne fait que de revenir. Ah! que l'innocence est opprimée!

VILLEBREQUIN.

Çà, çà; allons, accordez-vous; demandez-lui pardon.

LE BARBOUILLÉ.

Moi, pardon! j'aimerois mieux que le diable l'eût emportée. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

GORGIBUS.

Allons, ma fille, embrassez votre mari, et soyez bons amis.

SCÈNE XIII. — LE DOCTEUR à la fenêtre, en bonnet de nuit et en camisole; LE BARBOUILLÉ, VILLEBREQUIN, GORGIBUS, ANGÉLIQUE.

LE DOCTEUR.

Hé quoi! toujours du bruit, du désordre, de la dissension, des querelles, des débats, des différends, des combustions, des altercations éternelles? Qu'est-ce? qu'y a-t-il donc? On ne sauroit avoir du repos.

VILLEBREQUIN.

Ce n'est rien, monsieur le docteur; tout le monde est d'accord.

LE DOCTEUR.

A propos d'accord, voulez-vous que je vous lise un chapitre d'Aristote, où il prouve que toutes les parties de l'univers ne subsistent que par l'accord qui est entre elles?

VILLEBREQUIN.

Cela est-il bien long?

LE DOCTEUR.

Non, cela n'est pas long; cela contient environ soixante ou quatre-vingts pages.

VILLEBREQUIN.

Adieu, bonsoir, nous vous remercions.

GORGIBUS.

Il n'en est pas de besoin.

LE DOCTEUR.

Vous ne le voulez pas?

GORGIBUS.

Non.

LE DOCTEUR.

Adieu donc, puisque ainsi est ; bonsoir : *latine, bona nox.*

VILLEBREQUIN.

Allons-nous-en souper ensemble, nous autres.

FIN DE LA JALOUSIE DU BARBOUILLÉ.

LE MÉDECIN VOLANT,

COMÉDIE.

NOTICE.

Les pièces italiennes dont le goût s'était propagé en France dans la seconde moitié du seizième siècle, servirent longtemps, avec les pièces du théâtre latin, de modèles aux écrivains dramatiques français. La comédie des *Abusés*, de l'Académie siennoise, traduite par Charles Estienne, fut représentée à Blois, devant Henri II avec un grand succès ; Pierre de Mesmes et Jean de la Taille traduisirent *les Supposés* et *le Négromant* de l'Arioste. Le Champenois Pierre de Larivey, s'inspira également de l'Italie ; et dans le siècle suivant, lorsque Molière débuta dans la carrière dramatique, il fit comme ses devanciers, il imita les compatriotes de l'Arioste, de Machiavel et de Bibbiena. *Le Médecin volant*, l'une des premières pièces qu'il ait composées, n'est que l'imitation d'un canevas italien, *il Medico volante*, dont il s'inspira plusieurs fois, même dans ses ouvrages les plus sérieux. *Le Médecin volant*, dont l'authenticité est incontestable, a été retrouvé en 1819, et publié par M. de Soer.

PERSONNAGES.

GORGIBUS, père de Lucile.
LUCILE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant de Lucile.
SABINE, cousine de Lucile.
SGANARELLE, valet de Valère.
GROS-RENÉ, valet de Gorgibus.
UN AVOCAT.

SCÈNE I. — VALÈRE, SABINE.

VALÈRE.

Hé bien ! Sabine, quel conseil me donnes-tu?

SABINE.

Vraiment, il y a bien des nouvelles. Mon oncle veut réso-

tument que ma cousine épouse Villebrequin, et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui, si vous n'étiez aimé; mais, comme ma cousine m'a confié le secret de l'amour qu'elle vous porte, et que nous nous sommes vues à l'extrémité par l'avarice de mon vilain oncle, nous nous sommes avisées d'une bonne invention pour différer le mariage. C'est que ma cousine, dès l'heure que je vous parle, contrefait la malade; et le bon vieillard, qui est assez crédule, m'envoie querir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'un qui fût de vos bons amis, et qui fût de notre intelligence, il conseilleroit à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bon homme ne manquera pas de faire loger ma cousine à ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et, par ce moyen, vous pourriez l'entretenir à l'insu de notre vieillard, l'épouser, et le laisser pester tout son soûl avec Villebrequin.

VALÈRE.

Mais le moyen de trouver si tôt un médecin à ma poste, et qui voulût tant hasarder pour mon service! Je te le dis franchement, je n'en connois pas un.

SABINE.

Je songe à une chose; si vous faisiez habiller votre valet en médecin : il n'y a rien de si facile à duper que le bon homme.

VALÈRE.

C'est un lourdaud qui gâtera tout; mais il faut s'en servir, faute d'autre. Adieu, je le vais chercher. Où diable trouver ce maroufle à présent? mais le voici tout à propos.

SCÈNE II. — VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE.

Ah! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir! J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence; mais, comme je ne sais pas ce que tu sais faire...

SGANARELLE.

Ce que je sais faire, monsieur? employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, ou pour quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché,

abreuver un cheval, c'est alors que vous connoîtrez ce que je sais faire.

VALÈRE.

Ce n'est pas cela; c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

SGANARELLE.

Moi, médecin, monsieur! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira; mais, pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout; et par quel bout m'y prendre, bon Dieu? Ma foi, monsieur, vous vous moquez de moi.

VALÈRE.

Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix pistoles.

SGANARELLE.

Ah! pour dix pistoles, je ne dis pas que je ne sois médecin; car, voyez-vous bien, monsieur, je n'ai pas l'esprit tant, tant subtil, pour vous dire la vérité. Mais, quand je serai médecin, où irai-je?

VALÈRE.

Chez le bon homme Gorgibus, voir sa fille qui est malade; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrois bien...

SGANARELLE.

Hé! mon Dieu, monsieur, ne soyez point en peine; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : après la mort le médecin; mais vous verrez que, si je m'en mêle, on dira : après le médecin gare la mort! Mais, néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin; et si je ne fais rien qui vaille?

VALÈRE.

Il n'y a rien de si facile en cette rencontre; Gorgibus est un homme simple, grossier, qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien, et que tu sois un peu effronté.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il lui faudra parler philosophie, mathématique. Laissez-moi faire; s'il est un homme facile, comme vous le dites, je vous réponds de tout; venez seulement me

faire avoir un habit de médecin, et m'instruire de ce qu'il me faut faire, et me donner mes licences, qui sont les dix pistoles promises.

(Valère et Sganarelle s'en vont.)

SCÈNE III. — GORGIBUS, GROS-RENÉ.

GORGIBUS.

Allez vitement chercher un médecin, car ma fille est bien malade, et dépêchez-vous.

GROS-RENÉ.

Que diable aussi! pourquoi vouloir donner votre fille à un vieillard? Croyez-vous que ce ne soit pas le desir qu'elle a d'avoir un jeune homme qui la travaille? Voyez-vous la connexité qu'il y a, etc. (*galimatias.*)

GORGIBUS.

Va-t'en vite; je vois bien que cette maladie-là reculera bien les noces.

GROS-RENÉ.

Et c'est ce qui me fait enrager; je croyois refaire mon ventre d'une bonne carrelure, et m'en voilà sevré. Je m'en vais chercher un médecin pour moi, aussi bien que pour votre fille; je suis désespéré.

(Il sort.)

SCÈNE IV. — SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE.

SABINE.

Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant, que je voudrois de bon cœur être malade, afin qu'il me guérît.

GORGIBUS.

Où est-il donc?

SABINE.

Le voilà qui me suit; tenez, le voilà

GORGIBUS.

Très humble serviteur à monsieur le médecin. Je vous envoie querir pour voir ma fille qui est malade; je mets toute mon espérance en vous.

SGANARELLE.

Hippocrate dit, et Galien, par vives raisons, persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la Faculté végétable, sensitive et minérale.

GORGIBUS.

J'en suis fort ravi.

SGANARELLE.

Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecins. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. Salamalec, salamalec. Rodrigue, as-tu du cœur? *signor, si; signor, no. Per omnia sæcula sæculorum.* Mais encore voyons un peu.

SABINE.

Eh! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

SGANARELLE.

Il n'importe; le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose; et par l'altération de celui du père, je puis connoître la maladie de la fille. Monsieur Gorgibus, y auroit-il moyen de voir de l'urine de l'égrotante?

GORGIBUS.

Oui-dà; Sabine, vite allez querir de l'urine de ma fille. (Sabine sort.) Monsieur le médecin, j'ai grand'peur qu'elle ne meure.

SGANARELLE.

Ah! qu'elle s'en garde bien! il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance de la médecine. (Sabine rentre.) Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins; elle n'est pas tant mauvaise pourtant.

GORGIBUS.

Eh quoi! monsieur, vous l'avalez?

SGANARELLE.

Ne vous étonnez pas de cela : les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parcequ'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie; mais, à vous dire la vérité, il y en avoit trop peu pour avoir un bon jugement : qu'on la fasse encore pisser.

SABINE sort et revient.

J'ai bien eu de la peine à la faire pisser.

SGANARELLE.

Que cela! voilà bien de quoi! Faites-la pisser copieusement, copieusement. Si tous les malades pissent de la sorte, je veux être médecin toute ma vie.

SABINE sort et revient.

Voilà tout ce qu'on peut avoir; elle ne peut pas pisser davantage.

SGANARELLE.

Quoi! monsieur Gorgibus, votre fille ne pisse que des gouttes? voilà une pauvre pisseuse que votre fille; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion pissatrice. N'y auroit-il pas moyen de voir la malade?

SABINE.

Elle est levée; si vous voulez, je la ferai venir.

SCÈNE V. — SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE, LUCILE.

SGANARELLE.

Hé bien! mademoiselle, vous êtes malade?

LUCILE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

Tant pis, c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins?

LUCILE.

Oui, monsieur.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choses; et, comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

GORGIBUS.

Vite une table, du papier, de l'encre.

SGANARELLE.

Y a-t-il quelqu'un qui sache écrire?

GORGIBUS.

Est-ce que vous ne le savez point?

SGANARELLE.

Ah! je ne m'en souvenois pas; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié... Je crois qu'il seroit nécessaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle se divertît à la campagne.

GORGIBUS.

Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SGANARELLE.

Allons visiter les lieux.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI. — L'AVOCAT, seul

J'ai ouï dire que la fille de monsieur Gorgibus étoit malade; il faut que je m'informe de sa santé, et que je lui offre mes services comme ami de toute sa famille. Holà, holà! monsieur Gorgibus y est-il?

SCÈNE VII. — GORGIBUS, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Ayant appris la maladie de mademoiselle votre fille, je vous suis venu témoigner la part que j'y prends, et vous faire offre de tout ce qui dépend de moi.

GORGIBUS.

J'étois là dedans avec le plus savant homme!

L'AVOCAT.

N'y auroit-il pas moyen de l'entretenir un moment?

SCÈNE VIII. — GORGIBUS, L'AVOCAT, SGANARELLE.

GORGIBUS.

Monsieur, voilà un fort habile homme de mes amis, qui souhaiteroit de vous parler, et vous entretenir.

SGANARELLE.

Je n'ai pas le loisir, monsieur Gorgibus; il faut aller à mes malades. Je ne prendrai pas la droite avec vous, monsieur.

L'AVOCAT.

Monsieur, après ce que m'a dit monsieur Gorgibus de votre mérite et de votre savoir, j'ai eu la plus grande passion du monde d'avoir l'honneur de votre connoissance, et j'ai pris la liberté de vous saluer à ce dessein ; je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Il faut avouer que ceux qui excellent en quelque science sont dignes de grande louange, et particulièrement ceux qui font profession de la médecine, tant à cause de son utilité, que parcequ'elle contient en elle plusieurs autres sciences; ce qui rend sa parfaite connoissance fort difficile : et c'est fort à propos qu'Hippocrate dit dans son premier aphorisme : *Vita brevis, ars verò longa, occasio autem præceps, experimentum, judicium periculosum, difficile.*

SGANARELLE, à Gorgibus.

Ficile tantinapota baril cambustibus.

L'AVOCAT.

Vous n'êtes pas de ces médecins qui ne s'appliquent qu'à la médecine qu'on appelle rationale ou dogmatique, et je crois que vous l'exercez tous les jours avec beaucoup de succès, *experientia magistra rerum*. Les premiers hommes qui firent profession de la médecine furent tellement estimés d'avoir cette belle science, qu'on les mit au nombre des dieux pour les belles cures qu'ils faisoient tous les jours. Ce n'est pas qu'on doive mépriser un médecin qui n'auroit pas rendu la santé à son malade, puisqu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes, ni de son savoir; *interdum doctâ plus valet arte malum*. Monsieur, j'ai peur de vous être importun : je prends congé de vous, dans l'espérance que j'ai qu'à la première vue j'aurai l'honneur de converser avec vous avec plus de loisir. Vos heures vous sont précieuses, etc.

(L'avocat sort.)

GORGIBUS.

Que vous semble de cet homme-là?

SGANARELLE.

Il sait quelque petite chose. S'il fût demeuré tant soit peu davantage, je l'allois mettre sur une matière sublime et relevée. Cependant je prends congé de vous. (Gorgibus lui donne de l'argent.) Hé! que voulez-vous faire?

GORGIBUS.

Je sais bien ce que je vous dois.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous, monsieur Gorgibus? Je n'en prendrai pas, je ne suis pas un homme mercenaire. (Il prend l'argent.) Votre très humble serviteur.

(Sganarelle sort, et Gorgibus rentre dans sa maison.)

SCÈNE IX. — VALÈRE, seul.

Je ne sais ce qu'aura fait Sganarelle : je n'ai point eu de ses nouvelles, et je suis fort en peine où je le pourrois rencontrer. (Sganarelle revient en habit de valet.) Mais bon, le voici. Hé bien! Sganarelle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai pas vu?

SCÈNE X. — VALÈRE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Merveille sur merveille; j'ai si bien fait, que Gorgibus me prend pour un habile médecin. Je me suis introduit chez lui; je lui ai conseillé de faire prendre l'air à sa fille, laquelle est à présent dans un appartement qui est au bout de leur jardin, tellement qu'elle est fort éloignée du vieillard, et que vous pourrez l'aller voir commodément.

VALÈRE.

Ah! que tu me donnes de joie! Sans perdre de temps, je la vais trouver de ce pas.

(Il sort.)

SGANARELLE.

Il faut avouer que ce bon homme de Gorgibus est un vrai lourdaud de se laisser tromper de la sorte. (Apercevant Gorgibus.) Ah! ma foi, tout est perdu; c'est à ce coup que voilà la médecine renversée; mais il faut que je le trompe.

SCÈNE XI. — SGANARELLE, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Bonjour, monsieur.

SGANARELLE.

Monsieur, votre serviteur; vous voyez un pauvre garçon au désespoir : ne connoissez-vous pas un médecin qui est arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables?

GORGIBUS.

Oui, je le connois; il vient de sortir de chez moi.

SGANARELLE.

Je suis son frère, monsieur : nous sommes jumeaux; et,

comme nous nous ressemblons fort, on nous prend quelquefois l'un pour l'autre.

GORGIBUS.

Je me donne au diable si je n'y ai été trompé. Et comment vous nommez-vous?

SGANARELLE.

Narcisse, monsieur, pour vous rendre service. Il faut que vous sachiez qu'étant dans son cabinet j'ai répandu deux fioles d'essence qui étoient sur le bord de sa table; aussitôt il s'est mis dans une colère si étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis; il ne me veut plus jamais voir, tellement que je suis un pauvre garçon à présent, sans appui, sans support, sans aucune connoissance.

GORGIBUS.

Allez, je ferai votre paix; je suis de ses amis, et je vous promets de vous remettre avec lui; je lui parlerai d'abord que je le verrai.

SGANARELLE.

Je vous serai bien obligé, monsieur Gorgibus.

(Sganarelle sort et rentre aussitôt avec sa robe de médecin.)

SCÈNE XII. — SGANARELLE, GORGIBUS.

SGANARELLE.

Il faut avouer que quand ces malades ne veulent pas suivre l'avis du médecin, et qu'ils s'abandonnent à la débauche...

GORGIBUS.

Monsieur le médecin, très humble serviteur. Je vous demande une grace.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il, monsieur? est-il question de vous rendre service?

GORGIBUS.

Monsieur, je viens de rencontrer monsieur votre frère qui est tout à fait fâché de...

SGANARELLE.

C'est un coquin, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS.

Je vous réponds qu'il est tellement contrit de vous avoir mis en colère...

SGANARELLE.

C'est un ivrogne, monsieur Gorgibus.

GORGIBUS.

Eh! monsieur, voulez-vous désespérer ce pauvre garçon?

SGANARELLE.

Qu'on ne m'en parle plus; mais voyez l'impudence de ce coquin-là, de vous aller trouver pour faire son accord; je vous prie de ne m'en pas parler.

GORGIBUS.

Au nom de Dieu, monsieur le médecin, faites cela pour l'amour de moi. Si je suis capable de vous obliger en autre chose, je le ferai de bon cœur. Je m'y suis engagé, et...

SGANARELLE.

Vous m'en priez avec tant d'instance..... Quoique j'eusse fait serment de ne lui pardonner jamais; allez, touchez là, je lui pardonne. Je vous assure que je me fais grande violence, et qu'il faut que j'aie bien de la complaisance pour vous. Adieu, monsieur Gorgibus.

(Gorgibus rentre dans sa maison et Sganarelle s'en va.)

SCÈNE XIII. — VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE.

Il faut que j'avoue que je n'eusse jamais cru que Sganarelle se fût si bien acquitté de son devoir. (Sganarelle rentre avec ses habits de valet.) Ah! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation! que j'ai de joie! et que...

SGANARELLE.

Ma foi, vous parlez fort à votre aise. Gorgibus m'a rencontré; et, sans une invention que j'ai trouvée, toute la mèche était découverte. (Apercevant Gorgibus.) Mais fuyez-vous-en, le voici.

(Valère sort.)

SCÈNE XIV. — GORGIBUS, SGANARELLE.

GORGIBUS.

Je vous cherchois partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère : il m'a assuré qu'il vous pardonnoit; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence; entrez dans mon logis, et je l'irai chercher.

SGANARELLE.

Eh! monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent; et puis je ne resterai pas chez vous : je crains trop de sa colère.

GORGIBUS.

Ah! vous y demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché.

(Gorgibus sort.)

SGANARELLE, de la fenêtre.

Ma foi, me voilà attrapé ce coup-là; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton, ou que par quelque ordonnance plus forte que toutes celles des médecins, on ne m'applique tout au moins un cautère royal sur les épaules. Mes affaires vont mal : mais pourquoi se désespérer? puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe jusqu'au bout. Oui, oui, il en faut encore sortir, et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes.

(Sganarelle saute par la fenêtre et s'en va.)

SCÈNE XV. — GROS-RENÉ, GORGIBUS, SGANARELLE.

GROS-RENÉ.

Ah! ma foi, voilà qui est drôle! comme diable on saute ici par les fenêtres! Il faut que je demeure ici, et que je voie à quoi tout cela aboutira.

GORGIBUS.

Je ne saurois trouver ce médecin; je ne sais où diable il s'est caché. (Apercevant Sganarelle qui revient en habit de médecin.) Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir pardonné à votre frère; je vous prie, pour ma satisfaction, de l'embrasser : il est chez moi, et je vous cherchois partout pour vous prier de faire cet accord en ma présence.

SGANARELLE.

Vous vous moquez, monsieur Gorgibus; n'est-ce pas assez que je lui pardonne? je ne le veux jamais voir.

GORGIBUS.

Mais, monsieur, pour l'amour de moi.

SGANARELLE.

Je ne vous saurois rien refuser : dites-lui qu'il descende.

(Pendant que Gorgibus entre dans la maison par la porte, Sganarelle y rentre par la fenêtre.)

GORGIBUS, à la fenêtre.

Voilà votre frère qui vous attend là-bas : il m'a promis qu'il fera tout ce que vous voudrez.

SGANARELLE, à la fenêtre.

Monsieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici; je vous conjure que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parceque sans doute il me feroit cent hontes, cent opprobres devant tout le monde.

(Gorgibus sort de sa maison par la porte, et Sganarelle par la fenêtre.)

GORGIBUS.

Oui-dà, je m'en vais lui dire... Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer; je vous supplie de ne me pas refuser, et de me donner ce contentement.

SGANARELLE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le vais traiter. (A la fenêtre.) Ah! te voilà, coquin. — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Pilier de débauche, coquin, va, je t'apprendrai à venir avoir la hardiesse d'importuner monsieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes sottises. — Monsieur mon frère... — Tais-toi, te dis-je. — Je ne vous désoblig... — Tais-toi, coquin.

GROS-RENÉ.

Qui diable pensez-vous qui soit chez vous à présent?

GORGIBUS.

C'est le médecin et Narcisse son frère; ils avoient quelque différend, et ils font leur accord.

GROS-RENÉ.

Le diable emporte! ils ne sont qu'un.

SGANARELLE, à la fenêtre.

Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre. Comme il baisse la vue! il voit bien qu'il a failli, le pendard. Ah! l'hypocrite, comme il fait le bon apôtre!

GROS-RENÉ.

Monsieur, dites-lui un peu par plaisir qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

GORGIBUS.

Oui-dà... Monsieur le médecin, je vous prie de faire paroître votre frère à la fenêtre.

SGANARELLE, de la fenêtre.

Il est indigne de la vue des gens d'honneur, et puis je ne le saurois souffrir auprès de moi.

GORGIBUS.

Monsieur, ne me refusez pas cette grace, après toutes celles que vous m'avez faites.

SGANARELLE, de la fenêtre.

En vérité, monsieur Gorgibus, vous avez un tel pouvoir sur moi, que je ne vous puis rien refuser. Montre-toi, coquin. (Après avoir disparu un moment, il se remontre en habit de valet.) Monsieur Gorgibus, je suis votre obligé. (Il disparoît encore, et reparoît aussitôt en robe de médecin.) Hé bien! avez-vous vu cette image de la débauche?

GROS-RENÉ.

Ma foi, ils ne sont qu'un; et, pour vous le prouver, dites-lui un peu que vous les voulez voir ensemble.

GORGIBUS.

Mais faites-moi la grace de le faire paroître avec vous, et de l'embrasser devant moi à la fenêtre.

SGANARELLE, de la fenêtre.

C'est une chose que je refuserois à tout autre qu'à vous; mais, pour vous montrer que je veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y résous, quoique avec peine, et veux auparavant qu'il vous demande pardon de toutes les peines qu'il vous a données. — Oui, monsieur Gorgibus, je vous demande pardon de vous avoir tant importuné, et vous promets, mon frère, en présence de monsieur Gorgibus que voilà, de faire si bien désormais, que vous n'aurez plus lieu de vous plaindre, vous priant de ne plus songer à ce qui s'est passé.

(Il embrasse son chapeau et sa fraise, qu'il a mis au bout de son coude.)

GORGIBUS.

Hé bien! ne les voilà pas tous deux?

GROS-RENÉ.

Ah! par ma foi, il est sorcier.

SGANARELLE, sortant de la maison, en médecin.

Monsieur, voilà la clef de votre maison que je vous rends; je n'ai pas voulu que ce coquin soit descendu avec moi, parcequ'il me fait honte; je ne voudrois pas qu'on le vît en ma compagnie, dans la ville où je suis en quelque réputation. Vous irez le faire sortir quand bon vous semblera. Je vous donne le bonjour, et suis votre serviteur, etc.

(Il feint de s'en aller, et, après avoir mis bas sa robe, rentre dans la maison par la fenêtre.)

GORGIBUS.

Il faut que j'aille délivrer ce pauvre garçon; en vérité, s'il lui a pardonné, ce n'a pas été sans le bien maltraiter.

(Il entre dans sa maison, et en sort avec Sganarelle en habit de valet.)

SGANARELLE.

Monsieur, je vous remercie de la peine que vous avez prise, et de la bonté que vous avez eue, je vous en serai obligé toute ma vie.

GROS-RENÉ.

Où pensez-vous que soit à présent le médecin?

GORGIBUS.

Il s'en est allé.

GROS-RENÉ, qui a ramassé la robe de Sganarelle.

Je le tiens sous mon bras. Voilà le coquin qui faisoit le médecin, et qui vous trompe. Cependant qu'il vous trompe et joue la farce chez vous, Valère et votre fille sont ensemble, qui s'en vont à tous les diables.

GORGIBUS.

Oh! que je suis malheureux! mais tu seras pendu, fourbe, coquin!

SGANARELLE.

Monsieur, qu'allez-vous faire de me pendre? Écoutez un mot, s'il vous plaît; il est vrai que c'est par mon invention que mon maître est avec votre fille; mais, en le servant, je ne vous ai point désobligé : c'est un parti sortable pour elle, tant pour la naissance que pour les biens. Croyez-moi, ne faites point un vacarme qui tourneroit à votre confusion, et envoyez à tous les diables ce coquin-là avec Villebrequin. Mais voici nos amants.

SCÈNE XVI. — VALÈRE, LUCILE, GORGIBUS, SGANARELLE.

VALÈRE.

Nous nous jetons à vos pieds.

GORGIBUS.

Je vous pardonne, et suis heureusement trompé par Sganarelle, ayant un si brave gendre. Allons tous faire noces, et boire à la santé de toute la compagnie.

FIN DU MÉDECIN VOLANT.

L'ÉTOURDI,

OU

LES CONTRE-TEMPS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE A LYON EN 1653, ET A PARIS EN 1658.

NOTICE.

—

Molière avait trente et un ans révolus, lorsque, après sept années d'une vie nomade, il vint à Lyon en 1653, et ce fut là qu'il donna au public sa première comédie, celle de *l'Étourdi*. — « Pour ceux qui voudront étudier les développements du génie de Molière, dit avec raison M. Bazin, il faudra se rappeler que cet ouvrage n'est point le début hâtif d'un jeune cerveau, mais l'essai réfléchi d'un talent qui a hésité longtemps à se produire. Du reste, il est impossible d'y rien découvrir qui ait trait aux mœurs du temps, aux événements historiques, à la physionomie particulière d'une époque. La seule moquerie épisodique qu'on en puisse tirer ne s'adresse pas plus loin qu'aux officiers subalternes de justice, avec qui les comédiens de campagne avaient souvent à faire. »

La marche de *l'Étourdi* a été blâmée par les commentateurs et les critiques, comme n'étant pas suffisamment régulière. C'est, a-t-on dit, une espèce de comédie épisodique, composée de plusieurs petites intrigues détachées,

> Et chaque acte en sa pièce est une pièce entière.

De plus, on a reproché à Molière l'insignifiance de ses deux rôles de femmes, les longueurs de son dénoûment obscur et romanesque, et surtout d'avoir en quelque sorte effacé le personnage de l'Étourdi, qui devrait tenir le premier rang, devant le personnage du valet Mascarille. Voltaire, tout en sous-entendant ces reproches, leur répond en ces mots :

« Cette pièce est la première comédie que Molière ait donnée à Paris ; elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres : c'était le goût du théâtre italien et espagnol qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guère songé à peindre les mœurs ; le théâtre n'était point,

comme il doit l'être, la représentation de la vie humaine; on n'y voyait que de vils bouffons, qui étaient les modèles de nos jodelets, et on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société et la galanterie, seules sources du bon comique, ne faisaient que d'y naître... Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour et Paris, et bien connu les hommes, que Molière les représenta avec des couleurs si durables. »

Quoi qu'il en soit de ces critiques, lorsque *l'Étourdi* fut joué à Paris sur le théâtre du Petit-Bourbon, en 1658, il reçut du public l'accueil le plus favorable. « Il eut, dit Voltaire, plus de succès que *l'Avare, le Misanthrope, les Femmes savantes* n'en eurent depuis; c'est qu'avant *l'Étourdi* on ne connaissait pas mieux, et que la réputation de Molière ne faisait point encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au Théâtre français que *le Menteur.* » — M. Nisard, en comparant la pièce de Molière à celle de Corneille, n'hésite point à donner la préférence à la première. « Quoique cette création, dit M. Nisard, du même ordre que *le Menteur*, ne soit pas de force à porter tout le développement d'une comédie et à être un centre d'action, elle est plus vraie que celle du *Menteur.* Il y a plus d'étourdis qui ne sont qu'étourdis, que de menteurs de profession. »

L'Inavvertito du comédien Nicolo Barbieri a fourni à Molière l'idée première de cette pièce. Mais suivant M. Aimé Martin, « il faut chercher les principaux emprunts et la donnée de l'intrigue dans l'*Emilia, comedia nova di Luigi Grolo Cieco di Hadria*, qui est elle-même une imitation des *Adelphes* de Térence. Les principaux personnages sont les mêmes dans les deux pièces, excepté celui de l'Étourdi, qui appartient à *l'Inavvertito*, et qui est à peine indiqué dans l'*Émilie*. Un esclave intrigant, copié sur les Daves de l'ancienne comédie, est le véritable modèle de Mascarille; cet esclave, ainsi que le valet de Lélie, tient le fil de l'intrigue, et fait mouvoir toute la pièce : il escroque de l'argent au père pour servir les amours du fils. (*Émilie*, act. I, sc. IX.) La scène charmante où Mascarille persuade à Pandolfe qu'il doit acheter la belle esclave est encore imitée de la pièce italienne. Les scènes I et II de l'acte II d'*Émilie*, ont également fourni à Molière la scène Ire de son acte IV. »

Comme il importe au début même de cette carrière que notre auteur devait parcourir avec tant de gloire, de remonter à toutes les origines de ses inspirations, nous ajouterons que le théâtre espagnol n'a pas moins servi Molière que le théâtre italien. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les *Études sur l'histoire des institutions et de la littérature en Espagne*, de M. Viardot (Paris, 1835, in-8°, pag. 366).

« *Le Menteur* de Corneille, dit Voltaire, n'est qu'une traduction ; mais c'est probablement à cette traduction que nous devons Molière. Il est impossible en effet que l'inimitable Molière ait vu cette pièce sans voir tout d'un coup la prodigieuse supériorité que ce genre a sur les autres, et sans s'y livrer entièrement. » L'illustre commentateur donne, en parlant ainsi, le plus éclatant témoignage de son exquise sagacité ; car ce qui n'était dans sa pensée qu'une conjecture, une vraisemblance, se trouve être un fait positif. La preuve en est fournie par Molière lui-même. Voici comment il s'exprime dans une lettre à Boileau citée par Martinez de la Rosa, et que Voltaire ne connaissait point : « Je dois beaucoup au *Menteur ;* quand on le représenta, j'avois déjà le desir d'écrire, mais j'étois en doute sur ce que j'écrirois. Mes idées étoient encore confuses, et cet ouvrage les fixa... Enfin, sans *le Menteur,* j'aurois composé sans doute des comédies d'intrigue, *l'Étourdi, le Dépit amoureux ;* mais peut-être n'aurois-je pas fait *le Misanthrope.* »

Ce ne fut pas seulement par l'intermédiaire du grand Corneille que Molière reçut l'influence du théâtre espagnol ; il lui fit, surtout dans ses ouvrages de second ordre, plusieurs emprunts directs. — M. Viardot ajoute que l'épisode d'*Andrès*, dans *l'Étourdi*, est imité de la nouvelle de Cervantes, *la Gitanilla de Madrid*, mise en comédie par Solis.

PERSONNAGES.

LÉLIE, fils de Pandolfe [1].
CÉLIE, esclave de Trufaldin [2].
MASCARILLE, valet de Lélie [3].
HIPPOLYTE, fille d'Anselme [4].
ANSELME, père d'Hippolyte [5].
TRUFALDIN, vieillard.
PANDOLFE, père de Lélie [6].
LÉANDRE, fils de famille.
ANDRÈS, cru Égyptien.
ERGASTE, ami de Mascarille.
UN COURRIER.
DEUX TROUPES DE MASQUES.

La scène est à Messine.

SCÈNE I. — LÉLIE, seul.

Hé bien! Léandre, hé bien! il faudra contester;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter;

[1] Acteurs de la troupe de Molière : LA GRANGE. — [2] Mademoiselle DE BRIE. — [3] MOLIÈRE. — [4] Mademoiselle DU PARC. — [5] Louis BÉJART. — [6] BÉJART aîné.

Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle :
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCÈNE II. — LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah! Mascarille!

MASCARILLE.

Quoi?

LÉLIE.

Voici bien des affaires;
J'ai dans ma passion toutes choses contraires :
Léandre aime Célie, et, par un trait fatal,
Malgré mon changement, est encor mon rival [1].

MASCARILLE.

Léandre aime Célie!

LÉLIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Hé, oui, tant pis; c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurois tort de me désespérer;
Puisque j'ai ton secours, je puis me rassurer;
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile;
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs,
Et qu'en toute la terre...

MASCARILLE.

Hé! trève de douceurs.
Quand nous faisons besoin, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

LÉLIE.

Ma foi! tu me fais tort avec cette invective.
Mais enfin discourons un peu de ma captive :
Dis si les plus cruels et plus durs sentiments

[1] VAR. Malgré mon changement est *toujours* mon rival.

Ont rien d'impénétrable à des traits si charmants.
Pour moi, dans ses discours, comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noble témoignage ;
Et je crois que le ciel dedans un rang si bas
Cache son origine, et ne l'en tire pas.

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères.
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est, monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit ;
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle manière,
Quand vos déportements lui blessent la visière.
Il est avec Anselme en parole pour vous
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,
S'imaginant que c'est dans le seul mariage
Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage ;
Et s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
D'un objet inconnu vous recevez les lois,
Que de ce fol amour la fatale puissance
Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
Et de quels beaux sermons on vous régalera.

LÉLIE.

Ah ! trève, je vous prie, à votre rhétorique !

MASCARILLE.

Mais vous, trève plutôt à votre politique !
Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez tâcher...

LÉLIE.

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

MASCARILLE.

(à part.) (haut.)
Il se met en courroux. Tout ce que j'en ai dit
N'étoit rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
D'un censeur de plaisirs ai-je fort l'encolure ?
Et Mascarille est-il ennemi de nature ?
Vous savez le contraire et qu'il est très certain
Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père ;
Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire.

Ma foi! j'en suis d'avis, que ces penards chagrins
Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
Et, vertueux par force, espèrent par envie
Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
Vous savez mon talent, je m'offre à vous servir.

LÉLIE.

Ah! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paroître,
N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître;
Mais Léandre, à l'instant, vient de me déclarer
Qu'à me ravir Célie il se va préparer:
C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête
Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
Pour frustrer mon rival de ses prétentions [1].

MASCARILLE.

Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.
(à part.)
Que pourrois-je inventer pour ce coup nécessaire?

LÉLIE.

Eh bien! le stratagème?

MASCARILLE.

Ah! comme vous courez!
Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.
J'ai trouvé votre fait: il faut... Non, je m'abuse.
Mais si vous alliez...

LÉLIE.

Où?

MASCARILLE.

C'est une foible ruse.
J'en songeois une...

LÉLIE.

Et quelle?

MASCARILLE.

Elle n'iroit pas bien.
Mais ne pourriez-vous pas...?

LÉLIE.

Quoi?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

[1] VAR. Pour frustrer *un* rival de ses prétentions.

Parlez avec Anselme.

LÉLIE.

Et que lui puis-je dire?

MASCARILLE.

Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.
Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin

LÉLIE.

Que faire?

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

C'en est trop à la fin,
Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,
Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver
A chercher les biais que nous devons trouver,
Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,
Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.
De ces Égyptiens qui la mirent ici,
Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci;
Et, trouvant son argent, qu'ils lui font trop attendre,
Je sais bien qu'il seroit très ravi de la vendre:
Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu;
Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu,
Et l'argent est le dieu que surtout il révère:
Mais le mal, c'est...

LÉLIE.

Quoi? c'est...

MASCARILLE.

Que monsieur votre père
Est un autre vilain qui ne vous laisse pas,
Comme vous voudriez bien, manier ses ducats;
Qu'il n'est point de ressort qui, pour votre ressource,
Pût faire maintenant ouvrir la moindre bourse.
Mais tâchons de parler à Célie un moment,
Pour savoir là-dessus quel est son sentiment;
La fenêtre est ici.

LÉLIE.

Mais Trufaldin, pour elle,

Fait de nuit et de jour exacte sentinelle.
Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurons en repos.
O bonheur ! la voilà qui sort tout à propos [1].

SCÈNE III. — CÉLIE, LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! que le ciel m'oblige, en offrant à ma vue
Les célestes attraits dont vous êtes pourvue !
Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux !

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne ;
Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉLIE.

Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure !
Je mets toute ma gloire à chérir leur blessure [2],
Et...

MASCARILLE.

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut ;
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut.
Profitons mieux du temps, et sachons vite d'elle
Ce que...

TRUFALDIN, dans sa maison

Célie !

MASCARILLE, à Lélie.

Eh bien !

LÉLIE.

O rencontre cruelle !
Ce malheureux vieillard devoit-il nous troubler ?

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous ; je saurai lui parler.

SCÈNE IV. — TRUFALDIN, CÉLIE, LÉLIE, retiré dans un coin ; MASCARILLE.

TRUFALDIN, à Célie.

Que faites-vous dehors ? et quel soin vous talonne,

[1] VAR. O bonheur ! la voilà qui *paroît* à propos
[2] VAR. *Ma* blessure.

Vous à qui je défends de parler à personne?

CÉLIE

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin?

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est partout si vanté

TRUFALDIN.

Très humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être;
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connoître
Les grands talents qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulois sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi! te mêlerois-tu d'un peu de diablerie?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers;
Il auroit bien voulu du feu qui le dévore
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore :
Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor;
Et ce qui plus le gène et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable;
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CÉLIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CÉLIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et, dans l'adversité,
Elle sait conserver une noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connoître
Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître:
Mais je les sais comme elle, et, d'un esprit plus doux,
Je vais en peu de mots te les découvrir tous [1].

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique!

CÉLIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain [2];
Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup; mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CÉLIE.

C'est là tout le malheur [3].

MASCARILLE, à part, regardant Lelie.

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire [4]!

CÉLIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LÉLIE, en les joignant

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter;
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter,
Et je vous l'envoyois, ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

[1] VAR. Je vais en peu de mots *vous* les découvrir tous.

[2] VAR. Qu'il n'appréhende *pas* de soupirer en vain.

[3] Cette situation, dans laquelle des intérêts de cœur se traitent en présence d'un rival, d'un pere ou d'un tuteur, à la faveur d'une fiction qui l'empêche d'y rien comprendre, est toujours d'un grand effet au théâtre, quand la fiction est ingénieuse et vraisemblable. Moliere l'a employée encore dans la XIVe scène du IIe acte de *l'École des Maris*, la XIe scène du IIIe acte de *l'Avare*, et la VIe scène du IIe acte du *Malade imaginaire*. (Auger.)

[4] *Éclairer*, dans le sens d'*espionner*.

MASCARILLE.

La peste soit la bête !

TRUFALDIN.

Ho ! ho ! qui des deux croire ?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé ·
Ne le savez-vous pas ?

TRUFALDIN.

Je sais ce que je sai.
J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.
(à Célie.)
Rentrez, et ne prenez jamais cette licence.
Et vous, filoux fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'est bien fait. Je voudrois qu'encor, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, et, comme un étourdi,
Me venir démentir de tout ce que je di ?

LÉLIE.

Je pensois faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'étoit fort l'entendre.
Mais quoi ! cette action ne me doit point surprendre :
Vous êtes si fertile en pareils contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉLIE.

Ah ! mon Dieu ! pour un rien me voilà bien coupable !
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable ?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins ;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE, seul.

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Seroit dans notre affaire un sûr et fort agent ;
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCÈNE VI. — ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre !
J'en suis confus. Jamais tant d'amour pour le bien,
Et jamais tant de peine à retirer le sien !
Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie.
Sont comme les enfants, que l'on conçoit en joie,
Et dont avecque peine on fait l'accouchement.
L'argent dans une bourse entre agréablement :
Mais, le terme venu que nous devons le rendre,
C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
Baste ! ce n'est pas peu que deux mille francs, dus
Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus ;
Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE, à part les quatre premiers vers

O Dieu ! la belle proi
A tirer en volant ! Chut, il faut que je voie
Si je pourrois un peu de près le caresser.
Je sais bien les discours dont il le faut bercer...
Je viens de voir, Anselme...

ANSELME.

Et qui ?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi cette gente assassine ?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flamme.

ANSELME.

Elle ?

MASCARILLE.

Et vous aime tant,
Que c'est grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content !

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvrette ne meure.
Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs ?

ANSELME.

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir celées?
Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées!
Mascarille, en effet, qu'en dis-tu? quoique vieux,
J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable;
S'il n'est pas des plus beaux, il est des-agréable.

ANSELME.

Si bien donc...?

MASCARILLE veut prendre la bourse.

Si bien donc qu'elle est sotte de vous,
Ne vous regarde plus...

ANSELME.

Quoi?

MASCARILLE.

Que comme un époux;
Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut...?

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourse...

ANSELME.

La...?

MASCARILLE prend la bourse, et la laisse tomber.

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah! je t'entends. Viens çà : lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le ciel vous conduise!

ANSELME, revenant.

Ah! vraiment, je faisois une étrange sottise,
Et tu pouvois pour toi m'accuser de froideur
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle,

Sans du moindre présent récompenser ton zèle!
Tiens, tu te souviendras...

MASCARILLE.

Ah! non pas, s'il vous plaît.

ANSELME.

Laisse-moi..

MASCARILLE.

Point du tout. J'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sais; mais pourtant...

MASCARILLE.

Non, Anselme, vous dis-je;
Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE, à part.

O long discours!

ANSELME, revenant.

Je veux
Régaler par tes mains cet objet de mes vœux;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague, ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent:
Sans vous mettre en souci, je ferai le présent;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode,
Qu'après vous payerez, si cela l'accommode.

ANSELME.

Soit; donne-la pour moi : mais surtout fais si bien
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCÈNE VII. — LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉLIE, ramassant la bourse.

A qui la bourse?

ANSELME.

Ah! dieux! elle m'étoit tombée,
Et j'aurois, après, cru qu'on me l'eût dérobée!
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant,
Qui m'épargne un grand trouble et me rend mon argent.
Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure,

SCÈNE VIII. — LELIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

C'est être officieux, et très fort, ou je meure.

LÉLIE.

Ma foi! sans moi, l'argent étoit perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes, vous faites rage, et payez aujourd'hui
D'un jugement très rare et d'un bonheur extrême;
Nous avancerons fort, continuez de même.

LÉLIE.

Qu'est-ce donc? Qu'ai-je fait?

MASCARILLE.

Le sot, en bon françois,
Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.
Il sait bien l'impuissance où son père le laisse;
Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement nous presse;
Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger,
Dont je cours moi tout seul la honte et le danger...

LÉLIE.

Quoi! c'étoit...?

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'étoit pour la captive
Que j'attrapois l'argent dont votre soin nous prive.

LÉLIE.

S'il est ainsi, j'ai tort; mais qui l'eût deviné?

MASCARILLE.

Il falloit, en effet, être bien raffiné!

LÉLIE.

Tu me devois par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devois au dos avoir mon luminaire.
Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
Et ne nous chantez plus d'impertinents propos.
Un autre, après cela, quitteroit tout peut-être;
Mais j'avois médité tantôt un coup de maître,
Dont tout présentement je veux voir les effets;
A la charge que si...

LÉLIE.

Non, je te le promets,
De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc; votre vue excite ma colère.

LÉLIE.

Mais surtout hâte-toi, de peur qu'en ce dessein...

MASCARILLE.

Allez, encore un coup; j'y vais mettre la main.

(Lélie sort.)

Menons bien ce projet; la fourbe sera fine,
S'il faut qu'elle succède [1] ainsi que j'imagine.
Allons voir... Bon, voici mon homme justement.

SCÈNE IX. — PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

MASCARILLE.

Monsieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître?
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être :
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyois pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi? Monsieur, perdez cette croyance ;
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir.
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte, où je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle?

MASCARILLE.

Oui, querelle, et bien avant poussée.

[1] *Succéder*, pour *réussir*.

PANDOLFE.

Je me trompois donc bien ; car j'avois la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisoit tu donnois de l'appui.

MASCARILLE.

Moi ? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée !
Si mon intégrité vous étoit confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur :
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent ;
Réglez-vous ; regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du ciel, comme on le considère ;
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur.

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

MASCARILLE.

Répondre ? Des chansons, dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur ;
Mais sa raison n'est pas maintenant la maîtresse.
Si je pouvois parler avecque hardiesse,
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importeroit fort[1]
S'il étoit découvert ; mais à votre prudence
Je le puis confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avoit parlé ; mais l'action me touche

[1] *Cela m'importeroit*, dans le sens de *cela seroit fâcheux pour moi*.

De voir que je l'apprenne encore par la bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident...

PANDOLFE.

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant,
A son devoir, sans bruit, desirez-vous le rendre?
Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre;
Ce seroit fait de moi, s'il savoit ce discours.
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accès auprès de Trufaldin;
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin :
Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connois des marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter;
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cet amour naissant il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il seroit résolu,
Qu'il auroit pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est très bien raisonner; ce conseil me plaît fort..
Je vois Anselme; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste

MASCARILLE, seul.

Bon; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie, et les fourbes aussi [1].

SCÈNE X. – HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service!

[1] Dans Plaute, l'esclave qui a donné son nom à la pièce intitulée *l'Épidique*, joue un rôle tout à fait semblable à celui de Mascarille. La comédie italienne de *l'Inavvertito* offre aussi l'exemple d'une ruse pareille

Je viens de tout entendre, et voir ton artifice.
A moins que de cela, l'eussé-je soupçonné?
Tu couches d'imposture[1], et tu m'en as donné.
Tu m'avois promis, lâche, et j'avois lieu d'attendre
Qu'on te verroit servir mes ardeurs pour Léandre;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sauroient me dégager;
Que tu m'affranchirois du projet de mon père;
Et cependant ici tu fais tout le contraire!
Mais tu t'abuseras; je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien;
Et je vais de ce pas...

MASCARILLE.

Ah! que vous êtes prompte!
La mouche tout d'un coup à la tête vous monte[2],
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, et je devrois, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisque ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr?

MASCARILLE.

Non. Mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard;
Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Célie,
Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie;
Et faire que, l'effet de cette invention
Dans le dernier excès portant sa passion,
Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
Puisse tourner son choix du côté de Léandre

HIPPOLYTE.

Quoi! tout ce grand projet, qui m'a mise en courroux,
Tu l'as formé pour moi, Mascarille?

[1] *Coucher d'imposture*, pour *payer de ruse, de mensonge*. Cette manière de s'exprimer n'est plus admise; elle vient du jeu. On disoit *Couché de vingt pistoles, de trente pistoles, couché belle* (Voltaire.)

[2] Imitation du proverbe italien : *Salir le mosche al naso.*

MASCARILLE.

Oui, pour vous.
Mais, puisqu on reconnoît si mal mes bons offices,
Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
Et que, pour récompense, on s'en vient, de hauteur,
Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
Et, dès ce même pas, rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE, l'arrêtant.

Hé! ne me traite pas si rigoureusement,
Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moi faire; il est en ma puissance
De détourner le coup qui si fort vous offense.
Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais;
Oui, vous aurez mon maître, et je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé! mon pauvre garçon, que ta colère cesse.
J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.
(Tirant sa bourse.)
Mais je veux réparer ma faute avec ceci.
Pourrois-tu te résoudre à me quitter ainsi?

MASCARILLE.

Non, je ne le saurois, quelque effort que je fasse;
Mais votre promptitude est de mauvaise grace.
Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur
Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures :
Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.

MASCARILLE.

Hé! tout cela n'est rien; je suis tendre à ces coups.
Mais déja je commence à perdre mon courroux.
Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose?
Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
Produise à mon amour le succès que tu dis?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines.
J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines;

Et, quand ce stratagème à nos vœux manqueroit,
Ce qu'il ne feroit pas, un autre le feroit.

HIPPOLYTE.

Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait signe, et veut parler à toi :
Je te quitte; mais songe à bien agir pour moi.

SCÈNE XI. — LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Que diable fais-tu là? tu me promets merveille;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
Déja tout mon bonheur eût été renversé;
C'étoit fait de mon bien, c'étoit fait de ma joie;
D'un regret éternel je devenois la proie :
Bref, si je ne me fusse en ces lieux rencontré,
Anselme avoit l'esclave, et j'en étois frustré;
Il l'emmenoit chez lui. Mais j'ai paré l'atteinte,
J'ai détourné le coup, et tant fait que, par crainte,
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE.

Et trois :
Quand nous serons à dix nous ferons une croix
C'étoit par mon adresse, ô cervelle incurable!
Qu'Anselme entreprenoit cet achat favorable;
Entre mes propres mains on la devoit livrer,
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer.
Et puis pour votre amour je m'emploierois encore!
J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que monsieur Satan vous vînt tordre le cou.

LÉLIE, seul.

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

—

SCÈNE I. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

A vos desirs enfin il a fallu se rendre :
Malgré tous mes serments, je n'ai pu m'en défendre,
Et pour vos intérêts, que je voulois laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarrasser.
Je suis ainsi facile; et si de Mascarille
Madame la nature avoit fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'auroit été.
Toutefois n'allez pas, sur cette sûreté,
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bévue, et rompre mon attente.
Auprès d'Anselme encor nous vous excuserons,
Pour en pouvoir tirer ce que nous desirons;
Mais si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis, mes soins pour l'objet qui vous flatte.

LÉLIE.

Non, je serai prudent, te dis-je; ne crains rien :
Tu verras seulement...

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien;
J'ai commencé pour vous un hardi stratagème.
Votre père fait voir une paresse extrême
A rendre par sa mort tous vos desirs contents;
Je viens de le tuer (de parole, j'entends) :
Je fais courir le bruit que d'une apoplexie
Le bon homme surpris a quitté cette vie.
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas;
On est venu lui dire, et par mon artifice,
Que les ouvriers qui sont après son édifice,
Parmi les fondements qu'ils en jettent encor,
Avoient fait par hasard rencontre d'un trésor.
Il a volé d'abord; et comme à la campagne
Tout son monde à présent, hors nous deux, l'accompagne,

Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
Et produis un fantôme enseveli pour lui.
Enfin je vous ai dit à quoi je vous engage :
Jouez bien votre rôle ; et, pour mon personnage,
Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
Dites absolument que je ne suis qu'un sot[1].

SCÈNE II. — LÉLIE, seul.

Son esprit, il est vrai, trouve une étrange voie
Pour adresser mes vœux au comble de leur joie ;
Mais quand d'un bel objet on est bien amoureux,
Que ne feroit-on pas pour devenir heureux ?
Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
Il en peut bien servir à la petite ruse
Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver,
Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
Juste ciel ! qu'ils sont prompts ! Je les vois en parole.
Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCENE III. — ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Être mort de la sorte !

MASCARILLE.

Il a, certes, grand tort :
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le temps d'être malade !

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie ?

MASCARILLE.

Il se bat, et ne peut rien souffrir ;
Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse :

[1] C'est un conte d'Eutrapel qui a fourni à Molière l'idée de cette scène et des suivantes.
[2] *Être en parole*, dans le sens de *causer ensemble*.

Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre[1].

ANSELME.

N'importe, tu devois attendre jusqu'au soir;
Outre qu'encore un coup j'aurois voulu le voir,
Qui tôt ensevelit, bien souvent assassine;
Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie (et l'action lui sera salutaire)
D'un bel enterrement veut régaler son père,
Et consoler un peu ce défunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il hérite beaucoup; mais, comme en ces affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères,
Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudroit vous prier, ensuite de l'instance
D'excuser de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME.

Tu me l'as déja dit, et je m'en vais le voir.

MASCARILLE, seul.

Jusques ici du moins tout va le mieux du monde.
Tâchons à ce progrès que le reste réponde;
Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCÈNE IV. — ANSELME, LELIE, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne saurois qu'avec douleur très forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las! en si peu de temps! il vivoit ce matin!

MASCARILLE.

En peu de temps parfois on fait bien du chemin.

[1] *Semondre*, pour *inviter*, *exhorter*.

LÉLIE, pleurant.

Ah!

ANSELME.

Mais quoi, cher Lélie! enfin il étoit homme.
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare, elle abat les humains
Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdroit pas un coup de ses dents meurtrières.
Tout le monde y passe.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si, malgré ces raisons, votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins, faites qu'il se modère.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connois son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père.

LÉLIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut, sans mourir, songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sais que vous verrez aux papiers du bon homme
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrois rien,

Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paroître.

LÉLIE, s'en allant.

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je crois qu'il seroit à propos
Qu'il me fît de sa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des événements l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se désattrister;
Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon soûl pleurer avecque lui.
Ah!

ANSELME, seul.

Le monde est rempli de beaucoup de traverses;
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses;
Et jamais ici-bas...

SCÈNE V. — PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah! bon Dieu! je frémi!
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi[1]!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie!
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

[1] Anselme veut dire : *Plût à Dieu qu'il dormît en paix, que rien ne troublât le repos de son ame!* car il ne doute pas un instant que son ami ne soit mort, comme le prouve le vers suivant. (Aimé Martin.)

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène?
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serois passé de votre compliment.
Si votre ame est en peine et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez guères!
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.
Disparoissez donc, je vous prie,
Et que le ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie!

PANDOLFE, riant.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las! pour un trépassé vous êtes bien gaillard!

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie?

ANSELME.

Hélas! vous êtes mort, et je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoi! j'aurois trépassé sans m'en apercevoir?

ANSELME.

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'ame une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin, dormez-vous? êtes-vous éveillé?
Me connoissez-vous pas?

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu! ne prenez point de vilaine figure;
J'ai prou [1] de ma frayeur en cette conjoncture.

[1] *Prou*, vieux mot qui signifie *assez*, *beaucoup*.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me seroit un charmant badinage,
Et j'en prolongerois le plaisir davantage :
Mais, avec cette mort, un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomentent dans mon ame un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'auroit-on joué pièce et fait supercherie?
Ah! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie!
Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui!
De grace, n'allez pas divulguer un tel conte;
On en feroit jouer quelque farce à ma honte :
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous? Ah! voilà l'enclouure [1]!
C'est là le nœud secret de toute l'aventure.
A votre dam [2]. Pour moi, sans m'en mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ci
Contre ce Mascarille; et si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

ANSELME, seul.

Et moi, la bonne dupe à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien!
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise;
D'examiner si peu sur un premier rapport...
Mais je vois...

[1] VAR. De l'argent, dites-vous? Ah! *c'est donc* l'enclouure!
Voilà le nœud secret de toute l'aventure!

L'enclouure d'un cheval, au propre, est la blessure que lui fait le maréchal en le ferrant; c'est la piqûre d'un clou.

[2] *A votre dam*, à votre préjudice, du latin *damnum*.

SCÈNE VI. — LÉLIE, ANSELME.

LÉLIE, sans voir Anselme.

Maintenant, avec ce passe-port,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte?

LÉLIE.

Que dites-vous? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la gardera[1].

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux;
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux monnoyeurs l'insupportable audace
Pullule en cet État d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu, qu'on feroit bien de les faire tous pendre!

LÉLIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre;
Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi.

ANSELME.

Je les connoîtrai bien, montrez, montrez-les-moi.
Est-ce tout?

LÉLIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé; rentrez dedans ma poche.
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père?
Ma foi! je m'engendrois d'une belle manière[2],
Et j'allois prendre en vous un beau fils fort discret!
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LÉLIE, seul.

Il faut dire : J'en tiens. Quelle surprise extrême!
D'où peut-il avoir su si tôt le stratagème?

[1] VAR. Un cœur qui chèrement toujours la *nourrira*.
[2] *S'engendrer*, pour *se donner un gendre*.

SCÈNE VII. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi! vous étiez sorti? Je vous cherchois partout.
Hé bien! en sommes-nous enfin venus à bout?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Çà, donnez-moi, que j'aille acheter notre esclave;
Votre rival après sera bien étonné.

LÉLIE.

Ah! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné!
Pourrois-tu de mon sort deviner l'injustice?

MASCARILLE.

Quoi! que seroit-ce?

LÉLIE.

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtoit,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutoit.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être?

LÉLIE.

Il est trop veritable.

MASCARILLE.

Tout de bon?

LÉLIE.

Tout de bon; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moi, monsieur! Quelque sot [1] : la colère fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète, ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE.

Ah! n'aye point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence!
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avois fait merveille, et qu'en ce feint trépas

[1] Il faut suppléer *le feroit; mais je ne le ferai point.*

J'éludois un chacun d'un deuil si vraisemblable[1],
Que les plus clairvoyants l'auroient cru véritable?

MASCARILLE.

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LÉLIE.

Hé bien! je suis coupable, et je veux l'avouer;
Mais si jamais mon bien te fut considérable[2],
Répare ce malheur, et me sois secourable.

MASCARILLE.

Je vous baise les mains; je n'ai pas le loisir.

LÉLIE.

Mascarille, mon fils.

MASCARILLE.

Point.

LÉLIE.

Fais-moi ce plaisir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LÉLIE.

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit; il vous est loisible.

LÉLIE.

Je ne puis te fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LÉLIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plait.

[1] *J'éludois*, dans le sens de *je me jouois d'un chacun.*
[2] *Si jamais mon bien te fut considérable*, c'est-à-dire *si jamais mon bien fut de quelque prix à tes yeux.* (Auger.)

LÉLIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, monsieur Lélie.

LÉLIE.

Quoi!...

MASCARILLE.

Tnez-vous donc vite. Ah! que de longs devis!

LÉLIE.

Tu voudrois bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

MASCARILLE.

Savois-je pas qu'enfin ce n'étoit que grimace;
Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer

SCÈNE VIII. — TRUFALDIN, LÉANDRE, LÉLIE, MASCARILLE.

(Trufaldin parle bas à Léandre dans le fond du théâtre

LÉLIE.

Que vois-je? mon rival et Trufaldin ensemble!
Il achète Célie; ah! de frayeur je tremble!

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi. Voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LÉLIE.

Que dois-je faire? dis; veuille me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

Laisse-moi, je vais le quereller[1].

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il?

[1] *Quereller*, dans le sens de *vexer, provoquer.*

LÉLIE.

Que veux-tu que je fasse
Pour empêcher ce coup?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grace;
Je jette encore un œil pitoyable sur vous.
Laissez-moi l'observer; par des moyens plus doux
Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

(Lélie sort.)

TRUFALDIN, à Léandre.

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

(Trufaldin sort.)

MASCARILLE, à part, en s'en allant.

Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins
Je sois le confident, pour mieux les rendre vains.

LÉANDRE, seul.

Graces au ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte;
J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte.
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

SCÈNE IX. — LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE dit ces deux vers dans la maison, et entre sur le théâtre.

Ahi! ahi! à l'aide! au meurtre! au secours! on m'assomme!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! O traître! ô bourreau d'homme!

LÉANDRE.

D'où procède cela? Qu'est-ce? que te fait-on?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LÉANDRE.

Qui?

MASCARILLE.

Lélie.

LÉANDRE.

Et pourquoi?

MASCARILLE.

Pour une bagatelle
Il me chasse, et me bat d'une façon cruelle.

LÉANDRE.

Ah! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,
Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde,
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me falloit pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules :
Je te le dis encor, je saurai m'en venger ;
Une esclave te plaît, tu voulois m'engager
A la mettre en tes mains ; et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte.

LÉANDRE.

Écoute, Mascarille, et quitte ce transport.
Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitois fort
Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidèle,
A mon service un jour pût attacher son zèle :
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger, en vous rendant service ;
Et que, dans mes efforts pour vos contentements,
Je puis à mon brutal trouver des châtiments :
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême...

LÉANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office lui-même.
Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi ! Célie est à vous ?

LÉANDRE.

Tu la verrois paroître,
Si de mes actions j'étois tout à fait maître ;
Mais quoi ! mon père l'est : comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin (car je sors de chez lui)
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui,

Et l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie.
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens;
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison;
Là, vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connoissance.

LÉANDRE.

Oui, ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté.
Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussitôt en tes mains elle sera rendue,
Et dans cette maison tu me la conduiras,
Quand.... Mais chut! Hippolyte est ici sur nos pas.

SCÈNE X. — HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle?

LÉANDRE.

Pour en pouvoir juger et répondre soudain,
Il faudroit la savoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Jusqu'au temple; en marchant je pourrai vous l'apprendre.

LÉANDRE, à Mascarille.

Va, va-t'en me servir, sans davantage attendre.

SCÈNE XI. — MASCARILLE, seul.

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?
Oh! que dans un moment Lélie aura de joie!
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie!
Recevoir tout son bien d'où l'on attend son mal[1],

[1] VAR. Recevoir tout son bien d'où l'on attend *le* mal

Et devenir heureux par la main d'un rival!
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbûm imperator!

SCÈNE XII. — TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Holà!

TRUFALDIN.

Que voulez-vous?

MASCARILLE.

Cette bague connue
Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnois bien la bague que voilà.
Je vais querir l'esclave; arrêtez un peu là.

SCÈNE XIII. — TRUFALDIN, UN COURRIER, MASCARILLE.

LE COURRIER, à Trufaldin.

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme...

TRUFALDIN.

Et qui?

LE COURRIER.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

LE COURRIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN lit.

« Le ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
» Vient de me faire ouïr, par un bruit assez doux,
» Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
» Sous le nom de Célie est esclave chez vous.
» Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
» Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
» Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
» Comme si de la vôtre elle tenoit le rang.
» Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
» Et vous vais de vos soins récompenser si bien,

» Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
» Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

» De Madrid.

» DON PEDRO DE GUSMAN,
» MARQUIS DE MONTALCANE. »

(Il continue.)

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due[1],
Ils me l'avoient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrois dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurois pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allois, par mon impatience,
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(Au Courrier.)

Un seul moment plus tard tous vos pas étoient vains,
J'allois mettre à l'instant cette fille en ses mains.
Mais suffit; j'en aurai tout le soin qu'on desire.

(Le Courrier sort.)

(A Mascarille.)

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir,
Que je ne lui saurois ma parole tenir;
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites...

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE, seul.

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!
Le sort a bien donné la baie[2] à mon espoir;
Et bien à la malheure est-il venu d'Espagne
Ce courrier, que la foudre ou la grêle accompagne!

[1] Ce premier vers:

Quoique à leur nation bien peu de foi soit due,

semble d'abord se rapporter aux Espagnols; il faut que le vers suivant nous apprenne qu'il s'agit des Égyptiens. (Aimé Martin.)

[2] L'expression, *payer d'une baie*, nous reporte à la farce de Pathelin, dont la première édition est de 1490. Le prodigieux succès de ce *Pathelin* fit passer en proverbe plusieurs mots de cette pièce; nous disons encore: *revenir à ses moutons*. *Payer d'une baie* est une allusion à cette autre scène excellente, où le ber-

Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de temps plus triste événement.

SCÈNE XIV. — LÉLIE, riant; MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joie à présent vous inspire?

LÉLIE.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LÉLIE.

Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries[1],
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies.
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte parfois :
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne, en effet, que personne qui vive,
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LÉLIE.

Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeois à trouver un remède à ce mal,
Lorsque me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

ger, acquitté du meurtre des moutons, paye son avocat en lui disant *Bée*, comme il a fait au juge ; et la fourberie retombe sur son auteur.

Messire JEHAN.

« Et comme quoi?

PATHELIN.

» Pour ce qu'*en bée*
» *Il me paya* subtilement. » (*Le Testament de Pathelin.*)

(F. Génin.)

[1] Dans le sens de *me grondes*.

LÉLIE.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience.
J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
Qui mande qu'ayant su, par un heureux destin,
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie
Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie,
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre ses soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
Par de si grands présents reconnoître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LELIE.

Écoute donc, voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais sais-tu bien comment? en saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit que, sans ce trait fallot[1],
Un homme l'emmenoit, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LÉLIE.

Oui. D'un tour si subtil m'aurois-tu cru capable?
Loue au moins mon adresse, et la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite,
Je manque d'éloquence, et ma force est petite.
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrois avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours;
C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,

[1] Plaisant

Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sais-je? un... cent fois plus encor que je ne di.
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique;
Ai-je fait quelque chose? Éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LÉLIE.

Je te suivrai partout, pour savoir ce mystère.

MASCARILLE.

Oui? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire;
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉLIE, seul.

Il m'échappe. O malheur qui ne se peut forcer[1]!
Au discours qu'il m'a fait que saurois-je comprendre?
Et quel mauvais office aurois-je pu me rendre?

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — MASCARILLE, seul.

Taisez-vous, ma bonté, cessez votre entretien,
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien.
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue;
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience; et je dois en sortir,
Après de si beaux coups qu'il a su divertir[2].
Mais aussi raisonnons un peu sans violence.

[1] *O malheur qui ne se peut forcer*, pour *qui ne se peut éviter*.

[2] *Divertir*, dans le sens de *divertere*, détourner. Molière l'emploie souvent dans cette acception. On le trouve aussi dans Pascal.

Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cède à la difficulté;
Que je me trouve à bout de ma subtilité :
Et que deviendra lors cette publique estime,
Qui te vante partout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions,
A ne t'être jamais vu court d'inventions?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose.
A tes nobles travaux ne fais aucune pause;
Et, quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.
Mais quoi! que feras-tu, que de l'eau toute claire?
Traversé sans repos par ce démon contraire,
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter.
Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter
Ce torrent effréné, qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux edifices.
Hé bien! pour toute grace, encore un coup du moins,
Au hasard du succès, sacrifions des soins;
Et s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'iroit pas mal,
Si par là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux,
Dont je promettrois bien un succès glorieux,
Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre.
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCÈNE II. — LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu temps, votre homme se dédit.

LÉANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait le recit[1];
Mais c'est bien plus; j'ai su que tout ce beau mystère,
D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand seigneur pour père,
Qui doit partir d'Espagne, et venir en ces lieux,

[1] VAR. De la chose lui-même il m'a fait *un* récit

N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE.

Voyez un peu la fourbe!

LÉANDRE.

Et pourtant Trufaldin
Est si bien imprimé[1] de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette foible ruse,
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout à fait adorable;
Et je suis en suspens si, pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser?

LÉANDRE.

Je ne sais : mais enfin,
Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grace et sa vertu sont de douces amorces,
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous?

LÉANDRE.

Quoi? que murmures-tu?
Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire.

LÉANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très charitablement

[1] *Imprimé*, dans le sens tout moderne d'*impressionné*.

Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille...

LÉANDRE.

Poursuis.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine;
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche, après tout,
A quiconque la sait prendre par le bon bout;
Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude.
Mais je puis en parler avecque certitude :
Vous savez que je suis quelque peu d'un métier
A me devoir connoître en un pareil gibier.

LÉANDRE.

Célie...

MASCARILLE.

Oui, sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place[1],
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir[2].

LÉANDRE.

Las! que dis-tu? Croirai-je un discours de la sorte?

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise, et lui donnez la main;
Toute la ville en corps reconnoîtra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle[3].

LÉANDRE.

Quelle surprise étrange!

MASCARILLE, à part.

Il a pris l'hameçon.
Courage! s'il se peut enferrer tout de bon[4],
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LÉANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine

[1] VAR. Qu'une ombre de vertu qui garde mal *sa* place.

[2] Ce vers fait allusion au soleil représenté sur les louis d'or du temps de Louis XIV. Charles IX est le premier de nos rois qui ait fait frapper des monnaies d'or avec l'effigie du soleil, Louis XIV est le dernier. (Aimé Martin.)

[3] L'idée de cette scène se retrouve dans *Pourceaugnac*, acte II, scène IV.

[4] VAR. Courage! s'il *s'y* peut enferrer tout de bon.

MASCARILLE.

Quoi ! vous pourriez...

LÉANDRE.

Va-t'en jusqu'à la poste, et voi
Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.
(Seul, après avoir rêvé.)
Qui ne s'y fût trompé? jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCÈNE III. — LÉLIE, LÉANDRE.

LÉLIE.

Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet?

LÉANDRE.

Moi?

LÉLIE.

Vous-même.

LÉANDRE.

Pourtant je n'en ai point sujet.

LÉLIE.

Je vois bien ce que c'est, Célie en est la cause.

LÉANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LELIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins;
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains

LÉANDRE.

Si j'étois assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerois bien de toutes vos finesses.

LÉLIE.

Quelles finesses donc?

LÉANDRE.

Mon Dieu! nous savons tout.

LÉLIE.

Quoi?

LÉANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LÉLIE.

C'est de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre

LÉANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre;
Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien

Où je serois fâché de vous disputer rien.
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LÉLIE.

Tout beau, tout beau, Léandre!

LÉANDRE.

Ah! que vous êtes bon!
Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon;
Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes.
Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes;
Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LÉLIE.

Léandre, arrêtons là ce discours importun.
Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle;
Mais, surtout, retenez cette atteinte mortelle.
Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
D'entendre mal parler de ma divinité;
Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
A souffrir votre amour, qu'un discours qui l'offense.

LÉANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LÉLIE.

Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendard.
On ne peut imposer de tache à cette fille,
Je connois bien son cœur.

LÉANDRE.

Mais, enfin, Mascarille
D'un semblable procès est juge compétent;
C'est lui qui la condamne.

LÉLIE.

Oui!

LÉANDRE.

Lui-même.

LÉLIE.

Il prétend
D'une fille d'honneur insolemment médire,
Et que peut-être encor je n'en ferai que rire!
Gage qu'il se dédit.

LÉANDRE.

Et moi, gage que non.

LÉLIE.

Parbleu ! je le ferois mourir sous le bâton,
S'il m'avoit soutenu des faussetés pareilles.

LÉANDRE.

Moi, je lui couperois sur-le-champ les oreilles,
S'il n'étoit pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCÈNE IV. — LÉLIE, LÉANDRE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah! bon, bon, le voilà. Venez çà, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi?

LÉLIE.

Langue de serpent, fertile en impostures,
Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
Et lui calomnier la plus rare vertu
Qui puisse faire éclat sous un sort abattu?

MASCARILLE, bas, à Lélie.

Doucement, ce discours est de mon industrie.

LÉLIE.

Non, non, point de clin d'œil et point de raillerie;
Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit;
Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit;
Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
C'est me faire une plaie au plus tendre de l'ame.
Tous ces signes sont vains. Quels discours as-tu faits?

MASCARILLE.

Mon Dieu! ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LÉLIE.

Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE

Ahi!

LÉLIE.

Parle donc, confesse.

MASCARILLE, bas, à Lélie.

Laissez-moi, je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LÉLIE.

Dépêche; qu'as-tu dit? Vide entre nous ce point.

MASCARILLE, bas, à Lélie.

J'ai dit ce que j'ai dit : ne vous emportez point.

LÉLIE, mettant l'épée à la main.

Ah! je vous ferai bien parler d'une autre sorte!

LÉANDRE, l'arrêtant.

Halte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE, à part.

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé?

LÉLIE.

Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LÉANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LÉLIE.

Quoi! châtier mes gens n'est pas en ma puissance?

LÉANDRE.

Comment, vos gens?

MASCARILLE, à part.

Encore! Il va tout découvrir.

LÉLIE.

Quand j'aurois volonté de le battre à mourir,
Hé bien! c'est mon valet.

LÉANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LÉLIE.

Le trait est admirable! Et comment donc le vôtre?
Sans doute...

MASCARILLE, bas, à Lélie.

Doucement.

LÉLIE.

Hem! que veux-tu conter?

MASCARILLE, à part.

Ah! le double bourreau, qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne!

LÉLIE.

Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet?

LÉANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis?

LÉLIE.

Je ne sais ce que c'est.

LÉANDRE.

Et, plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrance?

LÉLIE.

Point du tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups!
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE, à part.

Pousse, pousse, bourreau; tu fais bien les affaires.

LÉANDRE, à Mascarille.

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires?

MASCARILLE.

Il ne sait ce qu'il dit; sa mémoire...

LÉANDRE.

Non, non,
Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon.
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne;
Mais pour l'invention, va, je te la pardonne.
C'est bien assez pour moi qu'il m'ait désabusé[1],
De voir par quels motifs tu m'avois imposé,
Et que m'étant commis à ton zèle hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte.
Ceci doit s'appeler *un avis au lecteur*.
Adieu, Lélie, adieu; très humble serviteur.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon! tout heur nous accompagne :
Mettons flamberge au vent, et bravoure en campagne;
Faisons l'*Olibrius, l'occiseur d'innocents*[2].

LÉLIE.

Il t'avoit accusé de discours médisants
Contre...

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendoit service,

[1] VAR. Mais pour l'invention, va, je te *le* pardonne.
C'est bien assez pour moi qu'il *m'a* désabusé.

[2] Olibrius, d'après une légende populaire au moyen âge, était un gouverneur des Gaules qui fit mourir sainte Reine, dont il était amoureux, et qui repoussait ses avances.

Et par qui son amour s'en étoit presque allé?
Non, il a l'esprit franc, et point dissimulé.
Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse,
Il me la fait manquer avec de faux rapports.
Je veux de son rival alentir les transports,
Mon brave incontinent vient qui le désabuse;
J'ai beau lui faire signe, et montrer que c'est ruse :
Point d'affaire; il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'est point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand et sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cède point à personne qui vive!
C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un roi.

LÉLIE.

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes;
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferois encor cent de la sorte.

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Au moins pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose.
Mais que de leurs ressorts[1] la porte me soit close,
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert[2].

MASCARILLE.

Ah! voilà tout le mal : c'est cela qui nous perd.
Ma foi, mon cher patron, je vous le dis encore,
Vous ne serez jamais qu'une pauvre pécore[3].

LÉLIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser.
Mon rival, en tout cas, ne peut me traverser;
Et pourvu que tes soins, en qui je me repose...

[1] On concevrait *les ressorts de la porte*, mais *la porte des ressorts* est une image absolument impossible : les ressorts n'ont point de porte. (F. Génin.)

[2] C'est-à-dire *je suis en défaut*. C'est une allusion à un usage fort ancien. Le premier jour de mai, hommes ou femmes, chacun portait à la main une branche de verdure; ceux qui manquaient à cet usage, c'est-à-dire qui *étaient pris sans vert*, payaient une amende dont le produit était dépensé dans un repas.

[3] VAR. Je crois que vous seriez un maître d'arme expert :
Vous savez à merveille, en toutes aventures,
Prendre les contre-temps et rompre les mesures.

MASCARILLE.

Laissons là ce discours, et parlons d'autre chose.
Je ne m'apaise pas, non, si facilement;
Je suis trop en colère. Il faut premièrement
Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite
Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LÉLIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas.
As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mon bras[1]?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée!
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée[2]
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégaîner
Qu'à tirer un teston[3], s'il falloit le donner.

LÉLIE.

Que puis-je donc pour toi?

MASCARILLE.

C'est que de votre père
Il faut absolument apaiser la colère.

LÉLIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Oui; mais non pas pour nous.
Je l'ai fait, ce matin, mort pour l'amour de vous;
La vision le choque, et de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes,
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bon homme, tout vieux[4], chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeu dessus cette matière;
Il craint le pronostic, et, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avoit recherché.
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien dès le premier quart d'heure,
Que j'aie peine aussi d'en sortir par après.
Contre moi dès longtemps l'on a force décrets;

[1] VAR. As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de *mes* bras?
[2] C'est-à-dire *les seconds* dans les duels.
[3] Monnaie du temps de Louis XII, valant dix sous tournois, ainsi nommée parce qu'elle portait l'effigie, *la teste*, de ce prince.
[4] Sous-entendu, *qu'il est*.

Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE.

Oui, nous le fléchirons :
Mais aussi tu promets...

MASCARILLE.

Ah! mon Dieu, nous verrons.
(Lélie sort.)

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues.
Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues,
Et de nous tourmenter de même qu'un lutin.
Léandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
Et Célie arrêtée avecque l'artifice...

SCÈNE VI. — ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchois partout pour te rendre un service,
Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoi donc?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être :
Je sais tous tes desseins et l'amour de ton maître[1] :
Songez à vous tantôt. Léandre fait parti
Pour enlever Célie; et j'en suis averti
Qu'il a mis ordre à tout, et qu'il se persuade
D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
Ayant su qu'en ce temps, assez souvent le soir,
Des femmes du quartier en masque l'alloient voir.

MASCARILLE.

Oui! Suffit; il n'est pas au comble de sa joie,
Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie :
Et contre cet assaut je sais un coup fourré
Par qui je veux qu'il soit de lui-même enferré.

[1] VAR. Je sais *bien* les desseins et l'amour de ton maître.

Il ne sait pas les dons dont mon ame est pourvue.
Adieu; nous boirons pinte à la première vue.

SCÈNE VII. — MASCARILLE, seul.

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
Pourroit avoir en soi ce projet amoureux,
Et, par une surprise adroite et non commune,
Sans courir le danger, en tenter la fortune.
Si je vais me masquer pour devancer ses pas,
Léandre assurément ne nous bravera pas,
Et là, premier que lui, si nous faisons la prise,
Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise,
Puisque par son dessein déja presque éventé
Le soupçon tombera toujours de son côté,
Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
De ce coup hasardeux ne craindrons point de suites.
C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
Et tirer les marrons de la patte du chat.
Allons donc nous masquer avec quelques bons frères;
Pour prévenir nos gens, il ne faut tarder guères.
Je sais où gît le lièvre, et me puis, sans travail,
Fournir en un moment d'hommes et d'attirail.
Croyez que je mets bien mon adresse en usage :
Si j'ai reçu du ciel les fourbes en partage,
Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE.

Il prétend l'enlever avec sa mascarade?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain. Quelqu'un de sa brigade
M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,
A Mascarille alors j'ai couru tout conter[1],
Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
Par une invention dessus le champ bâtie;
Et, comme je vous ai rencontré par hasard,
J'ai cru que je devois de tout vous faire part.

[1] VAR. A Mascarille *lors* j'ai couru tout conter.

LÉLIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle :
Va, je reconnoîtrai ce service fidèle.

SCÈNE IX. — LÉLIE, seul.

Mon drôle assurément leur jouera quelque trait;
Mais je veux de ma part seconder son projet.
Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.
Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
Foin! Que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect!
Mais vienne qui voudra contre notre personne,
J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.
Holà! quelqu'un, un mot.

SCÈNE X. — TRUFALDIN, à sa fenêtre; LÉLIE.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce? qui me vient voir?

LÉLIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi?

LÉLIE.

Certaines gens font une mascarade
Pour vous venir donner une fâcheuse aubade;
Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O dieux!

LÉLIE.

Et sans doute bientôt ils viennent en ces lieux.
Demeurez; vous pourrez voir tout de la fenêtre.
Hé bien! qu'avois-je dit? Les voyez-vous paroître?
Chut! je veux à vos yeux leur en faire l'affront.
Nous allons voir beau jeu, si la corde ne rompt

SCÈNE XI. — LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE et sa suite, masqués.

TRUFALDIN.

Oh! les plaisants robins[1], qui pensent me surprendre!

[1] *Robin*, homme de robe, suivant les uns, *niais*, *sot*, suivant les autres. On a

LÉLIE.

Masques, où courez-vous? Le pourroit-on apprendre?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.
(A Mascarille, déguisé en femme.)
Bon Dieu, qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon!
Eh quoi! vous murmurez? mais, sans vous faire outrage,
Peut-on lever le masque, et voir votre visage?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes méchants, retirez-vous d'ici,
Canaille; et vous, seigneur, bonsoir et grand merci.

SCÈNE XII. — LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE, après avoir démasqué Mascarille.

Mascarille, est-ce toi?

MASCARILLE.

Nenni dà, c'est quelque autre.

LÉLIE.

Hélas! quelle surprise! et quel sort est le nôtre!
L'aurois-je deviné, n'étant point averti
Des secrètes raisons qui t'avoient travesti[1]?
Malheureux que je suis d'avoir, dessous ce masque,
Été, sans y penser, te faire cette frasque!
Il me prendroit envie, en mon juste courroux[2],
De me battre moi-même, et me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LÉLIE.

Las! si de ton secours ta colère me prive,
A quel saint me voucrai-je?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LÉLIE.

Ah! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup du moins mon imprudence ait grace!
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse,
Vois-moi...

robin mouton, parceque cet animal a comme une robe de laine, et par extension on a appelé *robins* les gens simples d'esprit, parceque le mouton est peu intelligent.

[1] VAR. Des secrètes raisons qui *l'avoient* travesti?

[2] VAR. Il me prendroit envie, en *ce* juste courroux.

MASCARILLE.

Tarare[1] ! Allons, camarades, allons :
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCÈNE XIII. — LÉANDRE et sa suite, masqués ; TRUFALDIN, à sa fenêtre.

LÉANDRE.

Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN.

Quoi ! masques toute nuit[2] assiégeront ma porte !
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir ;
Tout cerveau qui le fait est certes de loisir.
Il est un peu trop tard pour enlever Célie ;
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie ;
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler ;
J'en suis fâché pour vous. Mais, pour vous régaler
Du souci qui pour elle ici vous inquiète,
Elle vous fait présent de cette cassolette.

LÉANDRE.

Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté,
Nous sommes découverts, tirons de ce côté.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — LÉLIE, déguisé en Arménien ; MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

[1] L'emploi de ce mot paraît remonter très-haut dans les origines de notre langue. (Fr. Génin.)
Tarare serait une traduction de *taratara*, parole dépourvue de sens, espèce d'onomatopée pour exprimer le son émis d'une bouche qui ne peut articuler. « La peste lui avait ôté la parole ; au lieu de parler il sifflait, et, voulant crier, ne faisait entendre que *taratara* » (ou *tarare*). (*Vie de saint Augustin*. Du Cange, in *Taratara*.)

[2] *Toute nuit*, au lieu de *toute la nuit*.

LÉLIE.

Tu ranimes par là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colère on me voit revenir;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LÉLIE.

Aussi crois, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnoissance,
Et que, quand je n'aurois qu'un seul morceau de pain...

MASCARILLE.

Baste; songez à vous dans ce nouveau dessein.
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise;
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

LÉLIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu?

MASCARILLE.

D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire;
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeoit à lui que l'on le surprendroit;
Que l'on couchoit en joue, et de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avoit si faussement divulgué la naissance;
Qu'on avoit bien voulu m'y mêler quelque peu;
Mais que j'avois tiré mon épingle du jeu,
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venois l'avertir de se donner de garde.
De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours;
Que, pour moi, las du monde et de sa vie infame,
Je voulois travailler au salut de mon ame,
A m'éloigner du trouble, et pouvoir longuement
Près de quelque honnête homme être paisiblement:
Que, s'il le trouvoit bon, je n'aurois d'autre envie
Que de passer chez lui le reste de ma vie;
Et que même à tel point il m'avoit su ravir,
Que, sans lui demander gages pour le servir,
Je mettrois en ses mains, que je tenois certaines,
Quelque bien de mon père, et le fruit de mes peines,
Dont, avenant[1] que Dieu de ce monde m'ôtât,

[1] Participe absolu, signifiant : *dans le cas où...* (F. Génin.)

J'entendois tout de bon que lui seul héritât.
C'étoit le vrai moyen d'acquérir sa tendresse.
Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
Je voulois en secret vous aboucher tous deux,
Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle
De pouvoir hautement vous loger avec elle,
Venant m'entretenir d'un fils privé du jour,
Dont, cette nuit, en songe il a vu le retour.
A ce propos voici l'histoire qu'il m'a dite,
Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE.

C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui ; mais quand j'aurois passé jusques à trois,
Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance,
Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort !
Voyez-vous? Vous avez la caboche un peu dure.
Rendez-vous affermi dessus cette aventure.
Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
Et s'appeloit alors Zanobio Ruberti ;
Un parti qui causa quelque émeute civile,
Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
(De fait il n'est pas homme à troubler un État),
L'obligea d'en sortir une nuit sans éclat.
Une fille fort jeune et sa femme laissées,
A quelques pas de là se trouvant trépassées,
Il en eut la nouvelle, et, dans ce grand ennui,
Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
Outre ses biens, l'espoir qui restoit de sa race,
Un sien fils, écolier, qui se nommoit Horace,
Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
Un certain maître Albert, jeune, l'avoit conduit ;
Mais, pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne :
Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a,

Sans que de cet Albert, ni de ce fils Horace,
Douze ans aient découvert jamais la moindre trace.
Voilà l'histoire en gros, redite seulement
Afin de vous servir ici de fondement.
Maintenant vous serez un marchand d'Arménie,
Qui les aurez vus sains l'un et l'autre en Turquie.
Si j'ai, plus tôt qu'aucun, un tel moyen trouvé,
Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
C'est qu'en fait d'aventure il est très ordinaire
De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
Puis être à leur famille à point nommé rendus,
Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.
Pour moi, j'ai vu déja cent contes de la sorte.
Sans nous alambiquer, servons-nous-en ; qu'importe ?
Vous leur aurez ouï leur disgrace conter,
Et leur aurez fourni de quoi se racheter ;
Mais que, parti plus tôt pour chose nécessaire,
Horace vous chargea de voir ici son père
Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
Attendre quelques jours qu'ils y soient arrivés[1].
Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE.

Ces répétitions ne sont que superflues :
Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là dedans donner le premier trait.

LÉLIE.

Écoute, Mascarille, un seul point me chagrine.
S'il alloit de son fils me demander la mine?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! Devez-vous pas savoir
Qu'il étoit fort petit alors qu'il l'a pu voir ?
Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage
Pourroient-ils pas avoir changé tout son visage?

LÉLIE.

Il est vrai. Mais dis-moi, s'il connoît qu'il m'a vu,
Que faire?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvu ?

[1] VAR. Attendre quelques jours qu'ils *seroient* arrivés.

Nous avons dit tantôt qu'outre que votre image
N'avoit dans son esprit pu faire qu'un passage,
Pour ne vous avoir vu que durant un moment,
Et le poil et l'habit déguisoient grandement.

LÉLIE.

Fort bien. Mais à propos, cet endroit de Turquie...?

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal, Turquie ou Barbarie.

LÉLIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir.
La répétition, dit-il, est inutile,
Et j'ai déja nommé douze fois cette ville

LÉLIE.

Va, va-t'en commencer; il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins soyez prudent, et vous conduisez bien;
Ne donnez point ici de l'imaginative.

LÉLIE.

Laisse-moi gouverner. Que ton ame est craintive!

MASCARILLE.

Horace dans Bologne écolier, Trufaldin
Zanobio Ruberti dans Naples citadin.
Le précepteur Albert...

LÉLIE.

Ah! c'est me faire honte
Que de me tant prêcher! Suis-je un sot, à ton compte?

MASCARILLE.

Non, pas du tout; mais bien quelque chose approchant[1].

SCÈNE II. — LÉLIE, seul.

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant;
Mais, parcequ'il sent bien le secours qu'il me donne,
Sa familiarité jusque-là s'abandonne.
Je vais être de près éclairé des beaux yeux
Dont la force m'impose un joug si précieux;
Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,

[1] Cette scene est imitée des scenes I et II de l'acte II de *l'Emilia, comedia nova di Luigi Groto Cieco di Hadria.*

Peindre à cette beauté les tourments de mon ame :
Je saurai quel arrêt je dois... Mais les voici.

SCÈNE III. — TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois béni, juste ciel, de mon sort adouci !

MASCARILLE.

C'est à vous de rêver et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN, à Lélie.

Quelle grace, quels biens vous rendrai-je, seigneur,
Vous, que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LELIE.

Ce sont soins superflus, et je vous en dispense

TRUFALDIN, à Mascarille.

J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disois;
Mais on voit des rapports admirables parfois.

TRUFALDIN.

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde?

LÉLIE.

Oui, seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi?

LÉLIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je croi.

LÉLIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paroître,
Le visage, le port...

TRUFALDIN.

Cela pourroit-il être,
Si, lorsqu'il m'a pu voir, il n'avoit que sept ans,
Et si son précepteur même, depuis ce temps,
Auroit peine à pouvoir connoître mon visage?

MASCARILLE.

Le sang, bien autrement, conserve cette image;

Par des traits si profonds ce portrait est tracé,
Que mon père...

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé?

LÉLIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin? Mais cette ville
Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE, à part.

O cerveau malhabile!

(A Trufaldin.)

Vous ne l'entendez pas, il veut dire Tunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils;
Mais les Arméniens ont tous, par habitude[1],
Certain vice de langue à nous autres fort rude :
C'est que dans tous les mots ils changent *nis* en *rin*,
Et pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il falloit, pour l'entendre, avoir cette lumière.
Quel moyen vous dit-il de rencontrer son père?

MASCARILLE.

(A part.) (A Trufaldin, après s'être escrimé.)

Voyez s'il répondra. Je repassois un peu
Quelque leçon d'escrime : autrefois en ce jeu
Il n'étoit point d'adresse à mon adresse égale,
Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN, à Mascarille.

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.

(A Lélie.)

Quel autre nom dit-il que je devois avoir?

MASCARILLE.

Ah! seigneur Zanobio Ruberti, quelle joie
Est celle maintenant que le ciel vous envoie!

LÉLIE.

C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paroit agréable;

[1] VAR. Mais les Arméniens ont tous *une* habitude.

Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu, sans parler, souffrir notre discours?

LÉLIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils,
Qu'à sa discrétion vos soins avoient commis!

TRUFALDIN.

Ah!

MASCARILLE, à part.

Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrois bien savoir de vous leur aventure,
Sur quel vaisseau le sort, qui m'a su travailler...

MASCARILLE.

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller;
Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être
Ce monsieur l'étranger a besoin de repaître,
Et qu'il est tard aussi?

LÉLIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LÉLIE.

Après vous.

MASCARILLE, à Trufaldin.

Monsieur, en Arménie
Les maîtres du logis sont sans cérémonie.
(A Lélie, après que Trufaldin est entré dans sa maison.)
Pauvre esprit! Pas deux mots!

LÉLIE.

D'abord il m'a surpris;
Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,
Et m'en vais débiter avecque hardiesse...

MASCARILLE.

Voici notre rival, qui ne sait pas la pièce.

(Ils entrent dans la maison de Trufaldin.)

SCÈNE IV. — ANSELME, LÉANDRE

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours
Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours.
Je ne vous parle point en père de ma fille,
En homme intéressé pour ma propre famille,
Mais comme votre père ému pour votre bien,
Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien ;
Bref, comme je voudrois, d'une ame franche et pure,
Que l'on fît à mon sang en pareille aventure.
Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour,
Qui dedans une nuit vient d'éclater au jour?
A combien de discours et de traits de risée
Votre entreprise d'hier est partout exposée?
Quel jugement on fait du choix capricieux
Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
Un rebut de l'Égypte, une fille coureuse,
De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse?
J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
Qui me trouve compris dans l'éclat que je voi :
Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,
Ne peut, sans quelque affront, souffrir qu'on la méprise.
Ah ! Léandre, sortez de cet abaissement !
Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement.
Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.
Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
Le remords est bien près de la solennité,
Et la plus belle femme a très peu de défense
Contre cette tiédeur qui suit la jouissance.
Je vous le dis encor, ces bouillants mouvements,
Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements
Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables ;
Mais ces félicités ne sont guère durables,
Et notre passion alentissant son cours,
Après ces bonnes nuits donne de mauvais jours :

De là viennent les soins, les soucis, les misères,
Les fils déshérités par le courroux des pères.

LÉANDRE.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
Que mon esprit déja ne m'ait représenté.
Je sais combien je dois à cet honneur insigne
Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne;
Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
Ce que vaut votre fille et quelle est sa vertu :
Aussi veux-je tâcher...

ANSELME.

On ouvre cette porte :
Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCÈNE V. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris,
Si vous continuez des sottises si grandes.

LÉLIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes?
De quoi te peux-tu plaindre? Ai-je pas réussi
En tout ce que j'ai dit depuis?

MASCARILLE.

Couci-couci.
Témoin les Turcs par vous appelés hérétiques,
Et que vous assurez, par serments authentiques,
Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.
Passe. Ce qui me donne un dépit nonpareil,
C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie;
Près de Célie, il est ainsi que la bouillie,
Qui par un trop grand feu s'enfle, croît jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors[1].

LÉLIE.

Pourroit-on se forcer à plus de retenue?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

[1] Cette comparaison et une partie de la scène sont imitées d'une pièce italienne, *l'Angelica* de *Fabritio de Fornaris*. — L'auteur italien s'exprime ainsi : « Le » sens de Fulvio est comme un pot qui bout ; Angélique est auprès qui attise le feu, » et l'écume ne tardera pas à se répandre par-dessus les bords. » (Cailhava.)

MASCARILLE.

Oui, mais ce n'est pas tout que de ne parler pas ;
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matière
Que d'autres ne feroient dans une année entière.

LÉLIE.

Et comment donc?

MASCARILLE.

Comment? Chacun a pu le voir.
A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle.
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servoit,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvoit ;
Et dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
Vous buviez sur son reste, et montriez d'affecter
Le côté qu'à sa bouche elle avoit su porter.
Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tout ainsi que des pois gris.
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,
Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressants,
A puni par deux fois deux chiens très innocents,
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle.
Et puis après cela votre conduite est belle?
Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps.
Malgré le froid, je sue encor de mes efforts.
Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensois retenir toutes vos actions,
En faisant de mon corps mille contorsions.

LÉLIE.

Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des choses
Dont tu ne ressens point les agréables causes !
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,
Faire force à l'amour qui m'impose des lois.
Désormais...

SCÈNE VI. — TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN.

(à Lélie.)

C'est bien fait. Cependant me feriez-vous la grace
Que je puisse lui dire un seul mot en secret?

LÉLIE.

Il faudroit autrement être fort indiscret.

(Lélie entre dans la maison de Trufaldin.)

SCÈNE VII. — TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Écoute : sais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non ; mais si vous voulez, je ne tarderai guère,
Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand et fort,
Dont près de deux cents ans ont fait déja le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur,

(Il montre son bras.)

Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur,
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules;
Car il est bien en main, vert, noueux, et massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN.

Pour toi, premièrement; puis pour ce bon apôtre
Qui veut m'en donner d'une, et m'en jouer d'une autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi ! vous ne croyez pas...

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse :
Lui-même heureusement a découvert sa ruse ;

Et disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venoit sous ce prétexte vain,
Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole[1],
Laquelle a tout ouï, parole pour parole;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah ! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-dà, très volontiers, je l'épousterai bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.
(A part.)
Ah ! vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout!

SCÈNE VIII. — LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN, à Lélie, après avoir heurté à sa porte.

Un mot, je vous supplie.
Donc, monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme, et vous jouer de lui?

MASCARILLE.

Feindre avoir vu son fils en une autre contrée,
Pour vous donner chez lui plus aisément entrée !

TRUFALDIN bat Lélie.

Vidons, vidons sur l'heure.

LÉLIE, à Mascarille, qui le bat aussi.

Ah, coquin !

MASCARILLE.

C'est ainsi
Que les fourbes...

LÉLIE.

Bourreau !

[1] On prononce *fillol* à la ville, dit Vaugelas, et *filleul* à la cour; et il ajoute: L'usage de la cour doit prévaloir sur l'usage de la ville.

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.
Gardez-moi bien cela.

LÉLIE.

Quoi donc! je serois homme...

MASCARILLE, le battant toujours en le chassant.

Tirez, tirez[1], vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort; rentre, je suis content.

(Mascarille suit Trufaldin, qui rentre dans sa maison.)

LÉLIE, revenant.

A moi, par un valet, cet affront éclatant!
L'auroit-on pu prévoir l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de maltraiter son maître?

MASCARILLE, à la fenêtre de Trufaldin.

Peut-on vous demander comme va votre dos?

LÉLIE.

Quoi! tu m'oses encor tenir un tel propos?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette,
Et d'avoir en tout temps une langue indiscrète.
Mais, pour cette fois-ci, je n'ai point de courroux.
Je cesse d'éclater, de pester contre vous;
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LÉLIE.

Ah! je me vengerai de ce trait déloyal!

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LÉLIE.

Moi?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LÉLIE.

On auroit pu surprendre un mot dit à Célie?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendroit cette prompte sortie?

[1] *Tirez, tirez*, dans le sens de *fuyez, éloignez-vous*.

Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet :
Mais au moins faites-vous des écarts admirables

LÉLIE.

O le plus malheureux de tous les misérables !
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
Par là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE.

Tu devois donc, pour toi, frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot. Trufaldin lorgnoit exactement :
Et puis, je vous dirai, sous ce prétexte utile
Je n'étois point fâché d'évaporer ma bile.
Enfin la chose est faite ; et si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelque autre voie,
Les coups sur votre râble assénés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LÉLIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc?

LÉLIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout. Promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

LÉLIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fièvre quartaine!

LÉLIE.

Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit, et graisser votre dos.

LÉLIE, seul.

Faut-il que le malheur qui me suit à la trace
Me fasse voir toujours disgrace sur disgrace!

MASCARILLE, sortant de chez Trufaldin.

Quoi, vous n'êtes pas loin? Sortez vite d'ici;
Mais surtout gardez-vous de prendre aucun souci:
Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise;
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise;
Demeurez en repos.

LÉLIE, en sortant.

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE, seul.

Il faut voir maintenant quel biais je prendrai.

SCÈNE IX. — ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle.
A l'heure que je parle, un jeune Égyptien,
Qui n'est pas noir pourtant et sent assez son bien,
Arrive, accompagné d'une vieille fort hâve,
Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez; pour elle il paroît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre!
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie, et ne nous troubler point;
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance,
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité;
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le temps qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol; par qui? l'on n'en sait rien

Eux autres rarement passent pour gens de bien;
Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner ce drôle.
Je sais des officiers, de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés;
Dessus l'avide espoir de quelque paraguante[1],
Il n'est rien que leur art aveuglément ne tente;
Et du plus innocent, toujours à leur profit
La bourse est criminelle, et paye son délit.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

Ah! chien! ah! double chien! mâtine de cervelle!
Ta persécution sera-t-elle éternelle?

ERGASTE.

Par les soins vigilants de l'exempt Balafré,
Ton affaire alloit bien, le drôle étoit coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même,
En vrai désespéré, rompre ton stratagème:
Je ne saurois souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement;
J'en réponds sur sa mine, et je le cautionne.
Et, comme on résistoit à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

[1] On donne ce nom au présent qu'on fait à une personne dont on a reçu quelques bons offices. — Le mot est d'origine espagnole. *Dar para guantes*, c'est-à-dire donner pour les gants. (Ménage.)

MASCARILLE.

Le traître ne sait pas que cet Égyptien
Est déja là-dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu. Certaine affaire à te quitter m'oblige.

SCÈNE II. — MASCARILLE, seul.

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige.
On diroit (et pour moi j'en suis persuadé)
Que ce démon brouillon dont il est possédé
Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
Partout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant je veux poursuivre, et, malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera de ce diable ou de nous.
Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance.
Je tâche à profiter de cette occasion.
Mais ils viennent ; songeons à l'exécution.
Cette maison meublée est en ma bienséance,
Je puis en disposer avec grande licence :
Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé ;
Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
O Dieu ! qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures !

SCÈNE III. — CÉLIE, ANDRÈS.

ANDRÈS.

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur.
Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
La guerre en quelque estime avoit mis mon courage,
Et j'y pouvois un jour, sans trop croire de moi,
Prétendre, en les servant, un honorable emploi·
Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
Et que le prompt effet d'une métamorphose,
Qui suivit de mon cœur le soudain changement,
Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
Sans que mille accidents, ni votre indifférence,
Aient pu me détacher de ma persévérance.
Depuis, par un hasard, d'avec vous séparé

Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné temps ni peine;
Enfin, ayant trouvé la vieille Égyptienne,
Et plein d'impatience apprenant votre sort,
Que pour certain argent qui leur importoit fort,
Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
Vous aviez en ces lieux été mise en otage,
J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît :
Cependant on vous voit une morne tristesse,
Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse.
Si pour vous la retraite avoit quelques appas,
Venise, du butin fait parmi les combats,
Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre;
Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CÉLIE.

Votre zèle pour moi visiblement éclate :
Pour en paroître triste, il faudroit être ingrate;
Et mon visage aussi, par son émotion,
N'explique point mon cœur en cette occasion.
Une douleur de tête y peint sa violence;
Et, si j'avois sur vous quelque peu de puissance,
Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendroit que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRÈS.

Autant que vous voudrez, faites qu'il se diffère.
Toutes mes volontés ne buttent qu'à vous plaire.
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriteau que voici s'offre tout à propos.

SCÈNE IV. — CÉLIE, ANDRÈS; MASCARILLE, déguisé en Suisse.

ANDRÈS.

Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître?

MASCARILLE.

Moi pour sertir à fous.

ANDRÈS.

Pourrons-nous y bien être?

MASCARILLE.

Oui; moi pour d'étrancher chappon champre garni[1].
Mais che non point locher te gents te méchant vi.

ANDRÈS.

Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous nouvieau dans sti fil, moi foir à la fissage.

ANDRÈS.

Oui.

MASCARILLE.

La matame est-il mariage al monsieur?

ANDRÈS.

Quoi?

MASCARILLE.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur?

ANDRÈS.

Non.

MASCARILLE.

Mon foi, pien choli; fenir pour marchantisse,
Ou pien pour temanter à la palais choustice?
La procès il faut rien; il coûter tant t'archant;
La procurair larron, l'afocat pien méchant.

ANDRÈS.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous tonc mener sti file
Pour fenir pourmener et recarter la file?

ANDRÈS.

(A Célie.)

Il n'importe. Je suis à vous dans un moment.
Je vais faire venir la vieille promptement,
Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien.

ANDRÈS.

Elle a mal à la tête.

[1] VAR. Oui ; moi pour d'étrancher *chafons* champre *carni*.
Ma che *son* point locher de *chans* de méchant vi.

MASCARILLE.

Moi chafoir te bon fin, et te fromage pon.
Entre fous, entre fous tans mon petit maisson.
(Célie, Andrès et Mascarille entrent dans la maison.)

SCÈNE V. — LÉLIE, seul.

Quel que soit le transport d'une ame impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre, et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le ciel veut disposer.

SCÈNE VI. — ANDRÈS, LÉLIE.

LÉLIE, à Andrès qui sort de la maison.

Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure?

ANDRÈS.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LÉLIE.

A mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRÈS.

Je ne sais; l'écriteau marque au moins qu'on la loue;
Lisez.

LÉLIE.

Certes, ceci me surprend, je l'avoue.
Qui diantre l'auroit mis? et par quel intérêt...?
Ah! ma foi, je devine à peu près ce que c'est!
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÈS.

Peut-on vous demander quelle est cette aventure?

LÉLIE.

Je voudrois à tout autre en faire un grand secret;
Mais pour vous il n'importe, et vous serez discret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paroître,
Comme je conjecture au moins, ne sauroit être
Que quelque invention du valet que je di,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Égyptienne,
Dont j'ai l'ame piquée, et qu'il faut que j'obtienne.
Je l'ai déja manquée, et même plusieurs coups.

ANDRÈS.

Vous l'appelez...?

LÉLIE.

Célie.

ANDRÈS.

Hé! que ne disiez-vous?
Vous n'aviez qu'à parler, je vous aurois sans doute
Épargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉLIE.

Quoi! vous la connoissez?

ANDRÈS.

C'est moi qui maintenant
Viens de la racheter.

LÉLIE.

O discours surprenant!

ANDRÈS.

Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,
Au logis que voilà je venois de la mettre;
Et je suis très ravi, dans cette occasion,
Que vous m'ayez instruit de votre intention.

LÉLIE.

Quoi! j'obtiendrois de vous le bonheur que j'espère?
Vous pourriez...?

ANDRÈS, allant frapper à la porte.

Tout à l'heure on va vous satisfaire.

LÉLIE.

Que pourrois-je vous dire? Et quel remercîment...?

ANDRÈS.

Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCÈNE VII. — LÉLIE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE, à part.

Hé bien! ne voilà pas mon enragé de maître!
Il nous va faire encor quelque nouveau bissètre[1].

[1] Malheur qui arrive fatalement.—Le mot primitif est *bissexte*. Du Cange, au mot *Bissextus*, l'explique *infortunium*, *malum superveniens*. La mauvaise influence de l'an et du jour bissextile étoit proverbiale au moyen âge :

« Cette année-là étoit bissextile, et le *bissexte* tomba de fait sur les traistres. »
(*Orderic Vital*, lib. XIII.)

« Cette tumultueuse année fut bissextile... et le *bissexte* tomba sur le roi et sur » son peuple, tant en Angleterre qu'en Normandie. » (*Id.* lib. XIII.)
(F. Génin.)

LÉLIE.

Sous ce grotesque habit qui l'auroit reconnu?
Approche, Mascarille, et sois le bienvenu.

MASCARILLE.

Moi souis ein chant t'honneur, moi non point Maquerile;
Chai point fentre chamais le fame ni le file.

LÉLIE.

Le plaisant baragouin! il est bon, sur ma foi!

MASCARILLE.

Allez fous pourmener, sans toi rire te moi.

LÉLIE.

Va, va, lève le masque, et reconnois ton maître.

MASCARILLE.

Partié, tiable, mon foi, chamais toi chai connoître.

LÉLIE.

Tout est accommodé, ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toi point t'en aller, che paille ein coup te poing.

LÉLIE.

Ton jargon allemand est surperflu, te dis-je;
Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige.
J'ai tout ce que mes vœux lui peuvent demander [1],
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me dessuisse donc, et redeviens moi-même.

ANDRÈS.

Ce valet vous servoit avec beaucoup de feu :
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Hé bien! que diras-tu?

MASCARILLE.

Que j'ai l'ame ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LÉLIE.

Tu feignois à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvois me croire en cet événement.

[1] VAR. J'ai tout ce que mes vœux lui *pouvoient* demander.

MASCARILLE.

Comme je vous connois, j'étois dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LÉLIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage

MASCARILLE.

Soit; vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCÈNE IX. — CÉLIE, ANDRÈS, LÉLIE, MASCARILLE.

ANDRÈS.

N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé?

LÉLIE.

Ah! quel bonheur au mien pourroit être égalé!

ANDRÈS.

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable;
Si je ne l'avouois, je serois condamnable :
Mais enfin ce bienfait auroit trop de rigueur,
S'il falloit le payer aux dépens de mon cœur.
Jugez, dans le transport où sa beauté me jette,
Si je dois, à ce prix, vous acquitter ma dette;
Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas :
Adieu..Pour quelques jours retournons sur nos pas.

SCÈNE X. — LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE, *après avoir chanté.*

Je chante, et toutefois je n'en ai guère envie [1],
Vous voilà bien d'accord, il vous donne Célie;
Hem, vous m'entendez bien.

LÉLIE.

C'est trop; je ne veux plus
Te demander pour moi de secours superflus.
Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
Va, cesse tes efforts pour un malencontreux
Qui ne sauroit souffrir que l'on le rende heureux.
Après tant de malheurs, après mon imprudence,
Le trépas me doit seul prêter son assistance.

[1] VAR. Je *ris*, et toutefois je n'en ai guère envie.

SCÈNE XI. — MASCARILLE, seul.

Voilà le vrai moyen d'achever son destin;
Il ne lui manque plus que de mourir enfin
Pour le couronnement de toutes ses sottises.
Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
Lui fait licencier mes soins et mon appui,
Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
Et dessus son lutin obtenir la victoire.
Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire;
Et les difficultés dont on est combattu
Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCÈNE XII. — CÉLIE, MASCARILLE.

CÉLIE, à Mascarille, qui lui a parlé bas.

Quoi que tu veuilles dire, et que l'on se propose,
De ce retardement j'attends fort peu de chose.
Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder.
Et je t'ai déja dit qu'un cœur comme le nôtre
Ne voudroit pas pour l'un faire injustice à l'autre;
Et que très fortement, par de différents nœuds,
Je me trouve attachée au parti de tous deux.
Si Lélie a pour lui l'amour et sa puissance,
Andrès pour son partage a la reconnoissance,
Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
Consultent jamais rien contre ses intérêts.
Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon ame,
Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi,
De n'en choisir point d'autre, au mépris de sa foi,
Et de faire à mes vœux autant de violence
Que j'en fais aux desirs qu'il met en évidence.
Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très fâcheux obstacles;
Et je ne sais point l'art de faire des miracles;
Mais je vais employer mes efforts plus puissants,
Remuer terre et ciel, m'y prendre de tout sens

Pour tâcher de trouver un biais salutaire
Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCÈNE XIII. — HIPPOLYTE, CÉLIE.

HIPPOLYTE.

Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
Et de tous leurs amants faites des infidèles :
Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper;
Et mille libertés, à vos chaînes offertes,
Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
Quant à moi, toutefois, je ne me plaindrois pas
Du pouvoir absolu de vos rares appas,
Si, lorsque mes amants sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres.
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CÉLIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie.
Vos yeux, vos propres yeux se connoissent trop bien,
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien;
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes,
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
Qui dans tous les esprits ne soit déja passé;
Et, sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des desirs à Léandre et Lélie.

CÉLIE.

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consoleriez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouveroit capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand,
J'y vois tant de raisons capables de défendre

L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colère,
Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un père.

SCÈNE XIV. — CÉLIE, HIPPOLYTE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant!

CÉLIE.

Qu'est-ce donc?

MASCARILLE.

Écoutez, voici sans flatterie...

CÉLIE.

Quoi?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie et pure comédie
La vieille Égyptienne à l'heure même...

CÉLIE.

Hé bien?

MASCARILLE.

Passoit dedans la place, et ne songeoit à rien,
Alors qu'une autre vieille, assez défigurée,
L'ayant de près au nez longtemps considérée,
Par un bruit enroué de mots injurieux,
A donné le signal d'un combat furieux,
Qui pour armes pourtant, mousquets, dagues ou flèches,
Ne faisoit voir en l'air que quatre griffes sèches,
Dont ces deux combattants s'efforçoient d'arracher
Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
On n'entend que ces mots, chienne, louve, bagasse.
D'abord leurs escoffions[1] ont volé par la place,
Et, laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,
Ont rendu le combat risiblement affreux.
Andrès et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
Ont à les décharpir eu de la peine assez[2],

[1] *Escoffion*, bonnet de femme, cornette, *cuffia* dans le latin du moyen âge *scuffia*, en italien.

[2] *Décharpir*, séparer avec effort des personnes qui *s'écharpent*.

Tant leurs esprits étoient par la fureur poussés!
Cependant que chacune, après cette tempête,
Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête,
Et que l'on veut savoir qui causoit cette humeur,
Celle qui la première avoit fait la rumeur,
Malgré la passion dont elle étoit émue,
Ayant sur Trufaldin tenu longtemps la vue :
C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
A-t-elle dit tout haut; ô rencontre opportune!
Oui, seigneur Zanobio Ruberti, la fortune
Me fait vous reconnoître, et dans le même instant
Que pour votre intérêt je me tourmentois tant.
Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
J'avois, vous le savez, en mes mains votre fille,
Dont j'élevois l'enfance, et qui, par mille traits,
Faisoit voir dès quatre ans sa grace et ses attraits.
Celle que vous voyez, cette infame sorcière,
Dedans notre maison se rendant familière,
Me vola ce trésor. Hélas! de ce malheur
Votre femme, je crois, conçut tant de douleur
Que cela servit fort pour avancer sa vie.
Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
Me faisant redouter un reproche fâcheux,
Je vous fis annoncer la mort de toutes deux;
Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue.
Au nom de Zanobio Ruberti, que sa voix,
Pendant tout ce récit, répétoit plusieurs fois,
Andrès, ayant changé quelque temps de visage,
A Trufaldin surpris a tenu ce langage :
Quoi donc! le ciel me fait trouver heureusement
Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
Et que j'avois pu voir, sans pourtant reconnoître
La source de mon sang et l'auteur de mon être!
Oui, mon père, je suis Horace votre fils.
D'Albert, qui me gardoit, les jours étant finis,
Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
Portai durant six ans mes pas en divers lieux,
Selon que me poussoit un desir curieux :

Pourtant, après ce temps, une secrète envie
Me pressa de revoir les miens et ma patrie;
Mais dans Naples, hélas! je ne vous trouvai plus,
Et n'y sus votre sort que par des bruits confus :
Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
Venise pour un temps borna mes courses vaines;
Et j'ai vécu depuis, sans que de ma maison
J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom.
Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
Trufaldin ressentoit des transports ordinaires.
Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir
Par la confession de votre Égyptienne,
Trufaldin maintenant vous reconnoît pour sienne;
Andrès est votre frère; et comme de sa sœur
Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
Une obligation qu'il prétend reconnoître
A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître,
Dont le père, témoin de tout l'événement,
Donne à cet hyménée un plein consentement,
Et, pour mettre une joie entière en sa famille,
Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
Voyez que d'incidents à la fois enfantés[1]!

CÉLIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes,
Qui du combat encor remettent leurs personnes.
Léandre est de la troupe, et votre père aussi.
Moi, je vais avertir mon maître de ceci,
Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le ciel en sa faveur produit comme un miracle.

(Mascarille sort.)

HIPPOLYTE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus,

[1] Mascarille a raison, voilà beaucoup d'*incidents enfantés à la fois.* Trufaldin reconnoît pour ses enfants Andrès et Célie, qui le reconnoissent pour leur père, et par conséquent se reconnoissent entre eux pour frère et sœur. Toutes ces reconnoissances en action auroient occupé beaucoup de place et amusé médiocrement le spectateur. Le récit, qui les comprend toutes, est d'une extrême longueur; mais il est rapide, varié, plein de feu, de vivacité et de mouvement; il est propre à faire valoir le talent d'un acteur habile à diversifier son débit et son geste. (Auger.)

Que pour mon propre sort je n'en aurois pas plus.
Mais les voici venir.

SCÈNE XV. — TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉANDRE, ANDRÈS.

TRUFALDIN.

Ah! ma fille!

CÉLIE.

Ah! mon père!

TRUFALDIN.

Sais-tu déja comment le ciel nous est prospère?

CÉLIE.

Je viens d'entendre ici ce succès merveilleux.

HIPPOLYTE, à Léandre.

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉANDRE.

Un généreux pardon est ce que je desire :
Mais j'atteste les cieux qu'en ce retour soudain
Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRÈS, à Célie.

Qui l'auroit jamais cru, que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature!
Toutefois tant d'honneur la sut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CÉLIE.

Pour moi, je me blâmois, et croyois faire faute,
Quand je n'avois pour vous qu'une estime très haute.
Je ne pouvois savoir quel obstacle puissant
M'arrêtoit sur un pas si doux et si glissant,
Et détournoit mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçoient d'introduire en mon ame.

TRUFALDIN, à Célie.

Mais en te recouvrant, que diras-tu de moi,
Si je songe aussitôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les lois d'hyménée?

CÉLIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCÈNE XVI. — TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, CÉLIE, HIPPOLYTE, LÉLIE, LÉANDRE, ANDRÈS, MASCARILLE.

MASCARILLE, à Lelie.

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir;
Et si, contre l'excès du bien qui nous arrive,
Vous armerez encor votre imaginative.
Par un coup imprévu des destins les plus doux,
Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LÉLIE.

Croirai-je que du ciel la puissance absolue...

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRÈS, à Lélie.

Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LÉLIE, à Mascarille.

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois,
Dans cette joie...

MASCARILLE.

Ahi! ahi! doucement, je vous prie.
Il m'a presque étouffé. Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport.
De vos embrassements on se passeroit fort.

TRUFALDIN, à Lélie.

Vous savez le bonheur que le ciel me renvoie;
Mais puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé;
Et que son père aussi nous soit vite amené

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus. N'est-il point quelque fille
Qui pût accommoder le pauvre Mascarille?

A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc; et que les cieux prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères.

FIN DE L'ÉTOURDI.

LE DÉPIT AMOUREUX,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE A BÉZIERS EN 1656, ET A PARIS EN 1658.

NOTICE.

Les trois années qui s'écoulèrent entre la représentation de *l'Étourdi* et celle du *Dépit amoureux*, montrent combien Molière à ses débuts se défiait de lui-même, et combien il était lent et timide à produire. Cela tient peut-être à ce qu'il n'avait point encore reçu pour la première de ces pièces les encouragements de la capitale, encouragements nécessaires, quoi qu'on en ait dit, à toutes les époques de notre histoire au développement des grands talents. Comme *l'Étourdi, le Dépit amoureux* fut joué dans la province, à Béziers, non pas en 1654, comme on l'a écrit souvent, mais en 1656, lors de la tenue des états du Languedoc, avec un succès complet. Quand Molière, deux ans plus tard, représenta cette seconde pièce sur le théâtre du Petit-Bourbon, les applaudissements des Parisiens ratifièrent pleinement le jugement qu'en avait porté la province. Les deux comédies valurent à chacun des acteurs soixante-dix pistoles, tous frais déduits, et comme ces acteurs étaient au nombre de dix, on voit que les recettes, eu égard à la modicité du prix des places, ne laissaient pas que d'être assez rondes.

On a dit avec raison que *le Dépit amoureux* manquait souvent de clarté ; que les récits, qui n'avaient d'autre but que d'expliquer le sujet, récits qui se trouvent jusque dans le cinquième acte, ne prouvaient que trop que l'auteur sentait lui-même combien ce sujet était mal exposé ; enfin, que plusieurs scènes étaient faibles et traînantes. Ces remarques sont justes, mais une fois ces réserves faites, il faut reconnaître que les beautés compensent largement les défauts. La scène des deux vieillards, celle où Lucile est accusée en présence de son père, celle encore où Lucile et Éraste ne se fâchent que pour se réconcilier, sont dignes des plus beaux jours et des plus belles œuvres de Mo-

lière ; et M. Auger a dit justement qu'on applaudissait toujours avec transport « cette admirable scène de brouillerie et de raccommodement, délicieuse image d'une nature charmante, que Molière a reproduite plusieurs fois sans la surpasser, et qu'on a mille fois répétée d'après lui sans l'égaler jamais. » — Nous ajouterons que *le Dépit amoureux* est l'une des pièces de notre ancien répertoire qui ont gardé à la scène le plus de fraîcheur et de jeunesse.

« Dans cette pièce, dit M. Bazin, on ne saurait encore signaler aucune intention de satire contemporaine, si ce n'est peut-être le passage où un bretteur, du nom de la Rapière, vient offrir ses services à Éraste, qui les refuse avec mépris. Un des meilleurs services qu'avait rendus le prince de Conti aux états de Montpellier, moins de deux ans avant l'époque où nous sommes, était d'avoir obligé, non sans peine, la noblesse de Languedoc à souscrire la promesse d'observer les édits du roi contre les duels. Cette disposition pacifique contrariait singulièrement (comme le remarque Loret, lettre du 6 février 1655) les gentilshommes à maigre pitance qui se faisaient un revenu de leur assistance dans les rencontres meurtrières, et la scène III de l'acte V pourrait bien regarder ces spadassins récalcitrants. »

Le sujet du *Dépit amoureux* est emprunté à *l'Interesse* de Nicolò Secchi. Mais si l'auteur italien a donné l'idée première et quelques-uns des ressorts romanesques de la pièce, la disposition générale, le dialogue, les détails appartiennent entièrement à l'auteur français, qui reste dans les meilleures scènes complétement original. M. Viardot indique encore comme ayant fourni quelques traits à Molière, le Chien du jardinier, *el Perro del Hortelano*, de Lope de Vega ; enfin, d'après Riccoboni et Cailhava, la célèbre scène des deux amants serait prise dans un caneva italien : *gli Sdegni Amorosi, les Dépits amoureux*. Cailhava cite cette scène dans son traité de *l'Art de la comédie*; mais, selon M. Aimé Martin, la situation y est à peine indiquée, et ce n'est pas là que Molière a pu trouver des inspirations. Le véritable modèle de ce tableau charmant est, comme l'a remarqué Voltaire, l'ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, etc.

PERSONNAGES.

ÉRASTE, amant de Lucile [1].
ALBERT, père de Lucile et d'Ascagne [2].
GROS-RENÉ *, valet d'Éraste [3].
VALÈRE, fils de Polidore [4].
LUCILE, fille d'Albert [5].
MARINETTE, suivante de Lucile [6].
POLIDORE, père de Valère.
FROSINE, confidente d'Ascagne.
ASCAGNE, fille d'Albert, déguisée en homme.
MASCARILLE, valet de Valère.
MÉTAPHRASTE **, pédant [7].
LA RAPIÈRE, bretteur [8].

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Veux-tu que je te die? une atteinte secrète
Ne laisse point mon ame en une bonne assiette.
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'homie,

Acteurs de la troupe de Molière : [1] BÉJART aîné. — [2] MOLIÈRE. — [3] DU PARC. — [4] BÉJART jeune. — [5] Mademoiselle DE BRIE. — [6] Madeleine BÉJART. — [7] DU CROISY. — [8] DE BRIE.

* GROS-RENÉ, nom de théâtre de du Parc. Il paroît que Molière vouloit donner le nom de *Gros-René* aux rôles qu'il faisoit pour cet acteur, comme *Jodelet* avoit donné le sien aux rôles que Scarron avoit faits pour lui. (Aimé Martin.)

** Mot grec : il signifie, *qui traduit d'une langue dans une autre*. Ce nom exprime parfaitement la manie de *Métaphraste*.

Et se connoître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, graces à Dieu, ni fourbes, ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
Et suis homme fort rond de toutes les manières[1].
Pour que l'on me trompât, cela se pourroit bien,
Le doute est mieux fondé; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour;
Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour;
Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ÉRASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri :
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri;
Et tout ce que d'ardeur font paroître les femmes,
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valère enfin, pour être un amant rebuté,
Montre depuis un temps trop de tranquillité;
Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence,
M'empoisonne à tous coups leurs plus charmants appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
Une entière croyance aux propos de Lucile.
Je voudrois, pour trouver un tel destin bien doux[2],
Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
Et, sur ses déplaisirs et son impatience,
Mon ame prendroit lors une pleine assurance.
Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait?
Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

GROS-RENÉ.

Peut-être que son cœur a changé de desirs,
Connoissant qu'il poussoit d'inutiles soupirs.

[1] Ce vers fait allusion à l'embonpoint de du Parc et à sa bonhomie. Molière ne dédaignoit pas ce moyen d'ajouter à la vérité de ses personnages. Il donnoit à ses acteurs des rôles toujours en harmonie avec leur caractère. (Aimé Martin.)

[2] VAR. Je voudrois, pour trouver un tel destin *plus* doux.

ÉRASTE.

Lorsque par les rebuts une ame est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
Qu'elle puisse rester en un paisible état.
De ce qu'on a chéri la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence;
Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein :
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une ame;
Et l'on ne sauroit voir, sans en être piqué,
Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie :
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie;
Et ne suis point de moi si mortel ennemi,
Que je m'aille affliger sans sujet ni demi[1].
Pourquoi subtiliser, et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable?
Sur des soupçons en l'air je m'irois alarmer!
Laissons venir la fête avant que la chômer.
Le chagrin me paroît une incommode chose;
Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause,
Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune;
Celle que vous aurez me doit être commune;
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
A moins que la suivante en fasse autant pour moi :
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens, quand on me dit : Je t'aime;
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou;
A son exemple aussi j'en rirai tout mon soûl,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grace.

[1] C'est-à-dire *sans sujet ni demi-sujet.*

ÉRASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II. — ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

St, Marinette!

MARINETTE.

Ho! ho! Que fais-tu là?

GROS-RENÉ.

Ma foi,
Demande; nous étions tout à l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, monsieur! Depuis une heure
Vous m'avez fait trotter comme un Basque, je meure.

ÉRASTE.

Comment?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi...

ÉRASTE.

Quoi?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
Au temple[1], au cours, chez vous, ni dans la grande place.

GROS-RENÉ.

Il en falloit jurer.

ÉRASTE.

Apprends-moi donc, de grace,
Qui te fait me chercher?

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté;
Ma maîtresse, en un mot.

[1] Quelques commentateurs ont dit que du temps de Molière on se servoit indifféremment du mot *temple* ou *église*. Cette remarque manque d'exactitude. On se servoit sur les théâtres du mot temple exclusivement, parce qu'il eût été inconvenant, et peut-être même dangereux, d'y prononcer le mot église. Ce mot ne se trouve que dans les comédies italiennes.

ÉRASTE.

Ah! chère Marinette,
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète?
Ne me déguise point un mystère fatal;
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal:
Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé! hé! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment?
Quel garant est-ce encor que votre amour demande?
Que lui faut-il?

GROS-RENÉ.

A moins que Valère se pende,
Bagatelle! son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTTE.

De Valère? Ah! vraiment la pensée est bien belle!
Elle peut seulement naître en votre cervelle?
Je vous croyois du sens, et jusqu'à ce moment
J'avois de votre esprit quelque bon sentiment;
Mais, à ce que je vois, je m'étois fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée?

GROS-RENÉ.

Moi, jaloux? Dieu m'en garde, et d'être assez badin[1]
Pour m'aller enmaigrir avec un tel chagrin!
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût.
Où diantre pourrois-tu trouver qui me valût?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien; voilà comme il faut être!
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paroître.
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,

[1] Le mot *badin* signifioit autrefois non-seulement *folâtre*, qui aime à rire, mais encore *niais*; cette dernière acception, qui est celle du vers de Molière, se trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694. (Auger.)

Et d'avancer par là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse;
Et j'en sais tel, qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit[1].

ÉRASTE.

Hé bien! n'en parlons plus. Que venois-tu m'apprendre?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fît attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute;
Lisez-le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉRASTE lit.

« Vous m'avez dit que votre amour
» Étoit capable de tout faire;
» Il se couronnera lui-même dans ce jour,
» S'il peut avoir l'aveu d'un père.
» Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
» Je vous en donne la licence;
» Et, si c'est en votre faveur,
» Je vous réponds de mon obéissance. »

Ah! quel bonheur! O toi qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité!

GROS-RENÉ.

Je vous le disois bien : contre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

ÉRASTE relit.

« Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
» Je vous en donne la licence;
» Et, si c'est en votre faveur,
» Je vous réponds de mon obéissance. »

MARINETTE.

Si je lui rapportois vos foiblesses d'esprit,
Elle désavoueroit bientôt un tel écrit.

[1] Cette tirade est imitée de *l'Interesse*.

ÉRASTE.

Ah! cache-lui, de grace, une peur passagère,
Où mon ame a cru voir quelque peu de lumière;
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

ÉRASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnoître dans peu, de la bonne manière,
Les soins d'une si noble et si belle courrière.

MARINETTE.

A propos, savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore?

ÉRASTE.

Hé bien?

MARINETTE.

Tout proche du marché,
Où vous savez.

ÉRASTE.

Où donc?

MARINETTE.

Là... dans cette boutique
Où, dès le mois passé, votre cœur magnifique
Me promit, de sa grace, une bague.

ÉRASTE.

Ah! j'entends.

GROS-RENÉ.

La matoise!

ÉRASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse,
Mais...

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit, n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Ho! que non!

ÉRASTE lui donne sa bague.

Celle-ci peut-être aura de quoi

Te plaire; accepte-la pour celle que je doi.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez, j'aurois honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre;
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE.

Quand puis-je rendre grace à cet ange adorable?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un père favorable.

ÉRASTE.

Mais, s'il me rebutoit, dois-je...?

MARINETTE.

Alors comme alors;
Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre :
Faites votre pouvoir et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE.

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

(Éraste relit la lettre tout bas.)

MARINETTE, à Gros-René.

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour?
Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous est chose bientôt faite.
Je te veux; me veux-tu de même?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche, il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon desir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENÉ.

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon ame.

(Marinette sort.)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien;
Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ÉRASTE.

Valère vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre hère,
Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III. — VALÈRE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Hé bien! seigneur Valère?

VALÈRE.

Hé bien! seigneur Éraste?

ÉRASTE.

En quel état l'amour?

VALÈRE.

En quel état vos feux?

ÉRASTE.

Plus forts de jour en jour.

VALÈRE.

Et mon amour plus fort.

ÉRASTE.

Pour Lucile?

VALÈRE.

Pour elle.

ÉRASTE.

Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle
D'une rare constance.

VALÈRE.

Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité.

ÉRASTE.

Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère
Qui, dans les seuls regards, trouve à se satisfaire;
Et je ne forme point d'assez beaux sentiments
Pour souffrir constamment les mauvais traitements :
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.

VALÈRE.

Il est très naturel, et j'en suis bien de même.
Le plus parfait objet dont je serois charmé
N'auroit pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉRASTE.

Lucile cependant...

VALÈRE.

Lucile, dans son ame,
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ÉRASTE.

Vous êtes donc facile à contenter?

VALÈRE.

Pas tant
Que vous pourriez penser.

ÉRASTE.

Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grace.

VALÈRE.

Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ÉRASTE.

Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALÈRE.

Croyez-moi,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ÉRASTE.

Si j'osois vous montrer une preuve assurée
Que son cœur... Non, votre ame en seroit altérée.

VALÈRE.

Si je vous osois, moi, découvrir en secret...
Mais je vous fâcherois, et veux être discret.

ÉRASTE.

Vraiment, vous me poussez, et, contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.

VALÈRE, après avoir lu.

Ces mots sont doux.

ÉRASTE.

Vous connoissez la main?

VALÈRE.

Oui, de Lucile.

ÉRASTE.

Hé bien! cet espoir si certain...?

VALÈRE, riant et s'en allant.

Adieu, seigneur Éraste.

GROS-RENÉ.

Il est fou, le bon sire.
Où vient-il donc pour lui d'avoir le mot pour rire[1]?

ÉRASTE.

Certes il me surprend, et j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ÉRASTE.

Oui, je le vois paroître.
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV. — ÉRASTE, MASCARILLE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE, à part.

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bonjour.

MASCARILLE.

Bonjour.

GROS-RENÉ.

Où tend Mascarille à cette heure[2]?
Que fait-il? revient-il? va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été:
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller[3].

ÉRASTE.

La rigueur est extrême:
Doucement, Mascarille.

[1] VAR. Où vient-il donc pour lui *de voir* le mot pour rire?

[2] Pour : *à quoi songe Mascarille?*

[3] Ces réponses de Mascarille ont quelque rapport avec celles que, dans *le Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, le paysan Gareau fait au capitan, nommé Châteaufort. « Où vas-tu? — Tout devant moi. — Je te demande où va le chemin que » tu suis. — Il ne va pas, il ne bouge. — Je te demande si tu as encore bien du » chemin à faire aujourd'hui. — Nanain dà, je le trouverai tout fait. » (Anger.)

MASCARILLE.

Ah! monsieur, serviteur.

ÉRASTE.

Vous nous fuyez bien vite! hé quoi! vous fais-je peur?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE.

Touche; nous n'avons plus sujet de jalousie,
Nous devenons amis, et mes feux, que j'éteins,
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu!

ÉRASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute; et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité:
Mais est-ce un coup bien sûr que Votre Seigneurie
Soit désenamourée, ou si c'est raillerie?

ÉRASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître étoit trop bien;
Et je serois un fou de prétendre plus rien
Aux secrètes faveurs que lui fait cette belle[1].

MASCARILLE.

Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle.
Outre qu'en nos projets je vous craignois un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressoit pour la seule grimace.
Et mille fois, sachant tout ce qui se passoit,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissoit:
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi;
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète,
Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

[1] VAR. Aux *étroites* faveurs *qu'il a de* cette belle.

ÉRASTE.

Hé! que dis-tu?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit
Que sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ÉRASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ÉRASTE.

Et cette audace
Mériteroit cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE.

Ah! Gros-René!

GROS-RENÉ.

Monsieur.

ÉRASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.
Tu penses fuir.

MASCARILLE.

Nenni.

ÉRASTE.

Quoi! Lucile est la femme...?

MASCARILLE.

Non, monsieur, je raillois.

ÉRASTE.

Ah! vous railliez, infame!

MASCARILLE.

Non, je ne raillois point.

ÉRASTE.

Il est donc vrai?

MASCARILLE.

Non pas.

Je ne dis pas cela.

ÉRASTE.

Que dis-tu donc?

MASCARILLE.

Hélas!

Je ne dis rien, de peur de mal parler.

ÉRASTE.

Assure

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

ÉRASTE, tirant son épée.

Veux-tu dire? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sotte harangue.
Hé! de grace, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vitement quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ÉRASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas! je la dirai :
Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE.

Parle : mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras,
Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose,
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ÉRASTE.

Ce mariage est vrai?

MASCARILLE.

Ma langue, en cet endroit,
A fait un pas de clerc dont elle s'aperçoit.

Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paroître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connoissance.
Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi,
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud!

MASCARILLE.

Et de grand cœur.
C'est ce que je demande.

SCÈNE V. — ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Hé bien!

GROS-RENÉ.

Hé bien! monsieur,
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ÉRASTE.

Las, il ne l'est que trop, le bourreau détestable!
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
Et ce qu'a fait Valère, en voyant cet écrit,
Marque bien leur concert, et que c'est une baie[1]
Qui sert, sans doute, aux feux dont l'ingrate le paie.

SCÈNE VI. — ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir,
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

[1] Sur ce mot, voyez la note de *l'Étourdi*, acte II, scène XIII.

ÉRASTE.

Oses-tu me parler? ame double et traîtresse!
Va, sors de ma présence; et dis à ta maîtresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infame! que j'en fais.

(Il déchire la lettre et sort.)

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique?

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler? femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un satrape, ou bien qu'un Lestrigon[1]!
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse;
Et dis-lui bien et beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE, seule.

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon est donc leur ame travaillée?
Quoi! faire un tel accueil à nos soins obligeants!
Oh! que ceci chez nous va surprendre les gens!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici?

[1] *Lestrigons*, peuple de la Campanie, dont les poëtes ont fait des anthropophages.

Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement :
Ici de tous côtés on découvre aisément ;
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE.

Hélas ! que j'ai de peine à rompre mon silence !

FROSINE.

Ouais ! ceci doit donc être un important secret ?

ASCAGNE.

Trop, puisque je le dis à vous-même à regret,
Et que, si je pouvois le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

FROSINE.

Ah ! c'est me faire outrage !
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu !
Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance !
Qui sais...

ASCAGNE.

Oui, vous savez la secrète raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison ;
Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchoit ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort ;
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Éclaircissez un doute où je tombe toujours.
Se pourroit-il qu'Albert ne sût rien du mystère
Qui masque ainsi mon sexe, et l'a rendu mon père ?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez :
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close ;
Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.

Quand il mourut ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui, même avant qu'il vînt au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses
D'un soin particulier avoit fait des largesses;
Et que sa mère fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport,
S'il voyoit chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tiroit un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous, où vous étiez nourrie
(Votre mère d'accord de cette tromperie
Qui remplaçoit ce fils à sa garde commis),
En faveur des présents le secret fut promis.
Albert ne l'a point su de nous; et pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son ame,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir;
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance.
J'ai su qu'en secret même il lui faisoit du bien,
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage;
Et, comme il le prétend, c'est un mauvais langage.
Je ne sais s'il sauroit la supposition
Sans le déguisement. Mais la digression
Tout insensiblement pourroit trop loin s'étendre;
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sachez donc que l'Amour ne sait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte.
J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez!

ASCAGNE.

Frosine, doucement.
N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement;

Il n'est pas temps encore ; et ce cœur qui soupire
A bien, pour vous surprendre, autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoi?

ASCAGNE

J'aime Valère.

FROSINE.

Ah! vous avez raison.
L'objet de votre amour, lui, dont à la maison
Votre imposture enlève un puissant héritage,
Et qui, de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verroit incontinent ce bien lui retourner!
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi toutefois surprendre plus votre ame :
Je suis sa femme.

FROSINE.

O dieux! sa femme!

ASCAGNE.

Oui, sa femme.

FROSINE.

Ah! certes celui-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison!

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore?

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connoissance.

FROSINE.

Ho! poussez; je le quitte, et ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me sembloit un amant digne d'être écouté,
Je ne pouvois souffrir qu'on rebutât sa flamme[1],

[1] VAR. *Et je ne pouvois voir qu'on rebutât sa flamme.*

Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon ame ;
Je voulois que Lucile aimât son entretien ;
Je blâmois ses rigueurs, et les blâmai si bien,
Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvoit prendre.
C'étoit, en lui parlant, moi qu'il persuadoit ;
Je me laissois gagner aux soupirs qu'il perdoit ;
Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
Étoient, comme vainqueurs, reçus dedans mon ame.
Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop foible, hélas !
Se rendit à des soins qu'on ne lui rendoit pas,
Par un coup réfléchi reçut une blessure,
Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
Enfin, ma chère, enfin, l'amour que j'eus pour lui
Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui.
Dans ma bouche[1], une nuit, cet amant trop aimable
Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable ;
Et je sus ménager si bien cet entretien,
Que du déguisement il ne reconnut rien.
Sous ce voile trompeur, qui flattoit sa pensée,
Je lui dis que pour lui mon ame étoit blessée,
Mais que, voyant mon père en d'autres sentiments,
Je devois une feinte à ses commandements ;
Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère
Dont la nuit seulement seroit dépositaire ;
Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
Tout entretien secret se devoit éviter,
Qu'il me verroit alors la même indifférence
Qu'avant que nous eussions aucune intelligence ;
Et que de son côté, de même que du mien,

[1] *Dans ma bouche, dans leurs bouches*, c'est-à-dire d'après mes paroles, à les entendre :

> *Dans ma bouche*, une nuit, cet amant trop aimable
> Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable.

Il n'y a pas moyen d'approuver cette façon de parler.

Ascagne veut dire qu'elle se fit passer pour Lucile, parla comme si elle eût été Lucile. Cette expression étrange paroît tenir à l'inexpérience de Molière quand il fit le *Dépit ;* mais on est surpris de la retrouver, mieux construite, il est vrai, dans la préface du *Tartufe*. Il s'agit des hypocrites :

> Le *Tartufe, dans leur bouche*, est une pièce qui offense la piété.

(F. Génin)

Geste, parole, écrit, ne m'en dît jamais rien.
Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie
Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
Et me suis assuré l'époux que je vous di.

FROSINE.

Peste! les grands talents que votre esprit possède!
Diroit-on qu'elle y touche avec sa mine froide?
Cependant vous avez été bien vite ici;
Car je veux que la chose ait d'abord réussi,
Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter;
Ses projets seulement vont à se contenter;
Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
Il croit que tout le reste après est peu de chose.
Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
Afin que vos conseils... Mais voici cet époux.

SCÈNE II. — VALÈRE, ASCAGNE, FROSINE.

VALÈRE.

Si vous êtes tous deux en quelque conférence
Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non, vous pouvez bien,
Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALÈRE.

Moi!

ASCAGNE.

Vous-même.

VALÈRE.

Et comment?

ASCAGNE.

Je disois que Valère
Amoit, si j'étois fille, un peu trop su me plaire;

Et que, si je faisois tous les vœux de son cœur,
Je ne tarderois guère à faire son bonheur.

VALÈRE.

Ces protestations ne coûtent pas grand'chose,
Alors qu'à leur effet un pareil si s'oppose;
Mais vous seriez bien pris, si quelque événement
Alloit mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout; je vous dis que, régnant dans votre ame,
Je voudrois de bon cœur couronner votre flamme.

VALÈRE.

Et si c'étoit quelqu'une où, par votre secours,
Vous pussiez être utile au bonheur de mes jours?

ASCAGNE.

Je pourrois assez mal répondre à votre attente.

VALÈRE.

Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE.

Hé quoi! vous voudriez, Valère, injustement,
Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
Je m'allasse engager avec une promesse
De servir vos ardeurs pour quelque autre maîtresse?
Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALÈRE.

Mais cela n'étant pas?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit,
Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.

VALÈRE.

Ainsi donc il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le ciel fasse un grand miracle en vous;
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse,
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse.

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer. Enfin je suis sincère;
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez, au moins absolument,

Que vous avez[1] pour moi le même sentiment;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étois fille, une flamme plus forte
N'outrageroit point celle où je vivois pour vous.

VALÈRE.

Je n'avois jamais vu ce scrupule jaloux!
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais sans fard?

VALÈRE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais
Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALÈRE.

J'ai bientôt à vous dire un important mystère
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir,
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALÈRE.

Hé! de quelle façon cela pourroit-il être?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour qui n'oseroit paroître;
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALÈRE.

Expliquez-vous, Ascagne; et croyez, par avance,
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALÈRE.

Non, non; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor temps; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

[1] VAR. Que vous *gardez* pour moi le même sentiment.

VALÈRE.

Votre discours m'étonne

Plût à Dieu que ma sœur...!

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison

De m'expliquer, vous dis-je.

VALÈRE.

Et pourquoi?

ASCAGNE.

Pour raison.

Vous saurez mon secret quand je saurai le vôtre.

VALÈRE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc; et lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALÈRE.

Adieu, j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valère.

(Valère sort.)

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

SCÈNE III. — LUCILE, ASCAGNE, FROSINE, MARINETTE.

LUCILE, à Marinette, les trois premiers vers.

C'en est fait; c'est ainsi que je me puis venger;
Et si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frère, vous voyez une métamorphose.
Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma sœur? Comment! courir au change!
Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me surprend avec plus de sujet.
De vos soins autrefois Valère étoit l'objet;
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice;

Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît!
Et je vous vois parler contre son intérêt!

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre.
Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'une autre;
Et ce seroit un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappeliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais, pour son cœur, tout ce que j'en dois croire;
Il s'explique à mes yeux intelligiblement;
Ainsi découvrez-lui sans peur mon sentiment;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.
Quoi! mon frère, à ces mots vous restez interdit?

ASCAGNE.

Ah! ma sœur! si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence;
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvements
A dompter la fierté des plus durs sentiments.
Oui, vous auriez pitié de l'état de son ame,
Connoissant de quel coup vous menacez sa flamme;
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura,
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Éraste est un parti qui doit vous satisfaire;
Et des feux mutuels...

LUCILE.

Mon frère, c'est assez.
Je ne sais point pour qui vous vous intéressez;
Mais, de grace, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez,
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE IV. — LUCILE, MARINETTE.

MARINETTE.

La résolution, madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pèse rien alors que l'on l'affronte;
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître! faire voir cette insolence extrême!

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même;
Et quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
Car enfin, aux transports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle;
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnoit pas moins que de la déité;
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sais, pour causer de si grands changements,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi! tu voudrois chercher hors de sa lâcheté
La secrète raison de cette indignité?
Cet écrit malheureux, dont mon ame s'accuse,
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse?

MARINETTE.

En effet, je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, madame; et puis, prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui, pour nous accrocher, feignent tant de langueur;
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur;
Rendons-nous à leurs vœux, trop foibles que nous sommes!
Foin de notre sottise, et peste soit des hommes!

LUCILE.

Hé bien! bien! qu'il s'en vante et rie à nos dépens,
Il n'aura pas sujet d'en triompher longtemps;
Et je lui ferai voir qu'en une ame bien faite

Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux,
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur vous.
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,
De ne permettre rien un soir qu'on vouloit rire.
Quelque autre, sous l'espoir de *matrimonion* [1],
Auroit ouvert l'oreille à la tentation;
Mais moi, *nescio vos.*

LUCILE.

Que tu dis de folies,
Et choisis mal ton temps pour de telles saillies!
Enfin je suis touchée au cœur sensiblement;
Et si jamais celui de ce perfide amant,
Par un coup de bonheur, dont j'aurois tort, je pense,
De vouloir à présent concevoir l'espérance
(Car le ciel a trop pris plaisir à m'affliger,
Pour me donner celui de me pouvoir venger);
Quand, dis-je, par un sort à mes desirs propice,
Il reviendroit m'offrir sa vie en sacrifice,
Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
Je te défends, surtout, de me parler pour lui.
Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime,
Et même si mon cœur étoit pour lui tenté
De descendre jamais à quelque lâcheté.
Que ton affection me soit alors sévère.
Et tienne comme il faut la main à ma colère.

MARINETTE.

Vraiment n'ayez point peur, et laissez faire à nous;
J'ai pour le moins autant de colère que vous;
Et je serois plutôt fille toute ma vie,
Que mon gros traître aussi me redonnât envie.
S'il vient...

SCÈNE V. — ALBERT, LUCILE, MARINETTE.

ALBERT.

Rentrez, Lucile, et me faites venir
Le précepteur; je veux un peu l'entretenir,

[1] VAR. Quelque autre, *sous espoir du* matrimonion.

Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascagne,
S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

SCÈNE VI. — ALBERT, seul.

En quel gouffre de soins et de perplexité
Nous jette une action faite sans équité!
D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice;
Et quand je vois les maux où je me suis plongé,
Je voudrois à ce bien n'avoir jamais songé.
Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,
Ma famille en opprobre et misère jetée;
Tantôt pour ce fils-là, qu'il me faut conserver,
Je crains cent accidents qui peuvent arriver.
S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
J'appréhende au retour cette triste nouvelle :
Las! vous ne savez pas? Vous l'a-t-on annoncé?
Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé[1];
Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,
Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
Ah!...

SCÈNE VII. — ALBERT, MÉTAPHRASTE[2].

MÉTAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE.

Maître est dit *a magis ter* :
C'est comme qui diroit trois fois plus grand[3].

ALBERT.

Je meure,
Si je savois cela. Mais, soit, à la bonne heure.
Maître, donc...

MÉTAPHRASTE.

Poursuivez.

[1] Ce passage est imité de la première scène des *Adelphes*, de Térence.
[2] Cette scene est imitée du *Déniaisé* de La Tessonniere.
[3] Cette étymologie est empruntée à une comédie italienne de Bruno Nolano, intitulée : *Le Pédant*.

ALBERT.

Je peux poursuivre aussi :
Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi.
Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,
Mon fils me rend chagrin : vous savez que je l'aime,
Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉTAPHRASTE.

Il est vrai : *Filio non potest præferri*
Nisi filius[1].

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,
Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble ;
Je vous crois grand latin, et grand docteur juré,
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré :
Mais, dans un entretien qu'avec vous je destine,
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,
Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes Heures,
Qui, depuis cinquante ans, dites journellement,
Ne sont encor pour moi que du haut allemand.
Laissez donc en repos votre science auguste,
Et que votre langage à mon foible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils, l'hymen semble lui faire peur ;
Et sur quelque parti que je sonde son cœur,
Pour un pareil lien il est froid, et recule.

MÉTAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle,
Dont avec Atticus le même fait sermon ;
Et comme aussi les Grecs disent, *Atanaton*[2]...

ALBERT.

Mon Dieu ! maître éternel, laissez là, je vous prie,
Les Grecs, les Albanois, avec l'Esclavonie,
Et tous ces autres gens dont vous voulez parler ;
Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

[1] A un fils on ne sauroit préférer qu'un fils.
[2] Sans doute pour *a'thanaton, immortel.*

MÉTAPHRASTE.

Hé bien donc, votre fils...?

ALBERT.

Je ne sais si dans l'ame
Il ne sentiroit point une secrète flamme :
Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu ;
Et je l'aperçus hier, sans en être aperçu,
Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire,
Un endroit écarté, *latinè, secessus ;*
Virgile l'a dit : *Est in secessu... locus:..*

ALBERT.

Comment auroit-il pu l'avoir dit, ce Virgile,
Puisque je suis certain que, dans ce lieu tranquille,
Ame du monde enfin n'étoit lors que nous deux?

MÉTAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites.
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs. *Tu vivendo bonos,*
Comme on dit, *scribendo sequare peritos*[1].

ALBERT.

Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste?

MÉTAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peste
Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement

[1] C'est un vers de Despautère : « Dans ta manière de vivre, imite les gens de » bien ; dans tes écrits, les gens de goût. »

Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme! Oh! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce mufle une application!

MÉTAPHRASTE.

Mais qui cause, seigneur, votre inflammation?
Que voulez-vous de moi?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,
Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE.

Ah! sans doute;
Vous serez satisfait s'il ne tient qu'à cela;
Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE.

Me voilà
Tout prêt de vous ouïr.

ALBERT.

Tant mieux.

MÉTAPHRASTE.

Que je trépasse,
Si je dis plus mot.

ALBERT.

Dieu vous en fasse la grace!

MÉTAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il!

MÉTAPHRASTE.

Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

MÉTAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE.

Je suis muet plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

MÉTAPHRASTE.

J'ai promis que je ne dirai rien.

ALBERT.

Suffit.

MÉTAPHRASTE.

Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

MÉTAPHRASTE.

Parlez; courage; au moins je vous donne audience.
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence :
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT, à part.

Le traître!

MÉTAPHRASTE.

Mais, de grace, achevez vitement :
Depuis longtemps j'écoute; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau détestable...

MÉTAPHRASTE.

Hé! bon Dieu! voulez-vous que j'écoute à jamais?
Partageons le parler au moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien...

MÉTAPHRASTE.

Quoi! voulez-vous poursuivre?
Ce n'est pas encor fait? *Per Jovem!* je suis ivre!

ALBERT.

Je n'ai pas dit...

MÉTAPHRASTE.

Encor? Bon Dieu! que de discours!
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours?

ALBERT.

J'enrage.

MÉTAPHRASTE.

Derechef! O l'étrange torture!

Hé! laissez-moi parler un peu, je vous conjure.
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

ALBERT.

Parbleu! tu te tairas.

SCÈNE VIII. — MÉTAPHRASTE, seul.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un philosophe : Parle, afin qu'on te connoisse?
Doncques, si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité,
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh! que les grands parleurs sont par moi détestés!
Mais quoi! si les savants ne sont point écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose,
Que les poules dans peu dévorent les renards;
Que les jeunes enfants remontrent aux vieillards;
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent;
Qu'un fou fasse les lois; que les femmes combattent;
Que par les criminels les juges soient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fustigés;
Que le malade au sain présente le remède;
Que le lièvre craintif...

SCÈNE IX. — ALBERT, MÉTAPHRASTE.

(Albert sonne aux oreilles de Métaphraste une cloche de mulet[1] qui le fait fuir.)

MÉTAPHRASTE, fuyant.

Miséricorde! à l'aide!

[1] « On ne souffriroit pas aujourd'hui, dit quelque part Diderot, qu'un père vînt, » avec une cloche de mulet, mettre en fuite un pédant. » Diderot a raison : mais il ne devoit pas ajouter : « Ni qu'un mari se cachât sous une table pour s'assurer » des discours qu'on tient à sa femme. » (Bret.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — MASCARILLE, seul.

Le ciel parfois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remède plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
A notre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé :
L'autre, diable! disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre friperie!
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter; et, de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.

(Il frappe à la porte d'Albert.)

SCÈNE II. — ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Qui frappe?

MASCARILLE.

Amis.

ALBERT.

Oh! oh! qui te peut amener,
Mascarille?

MASCARILLE.

Je viens, monsieur, pour vous donner
Le bonjour.

ALBERT.

Ah! vraiment, tu prends beaucoup de peine :
De tout mon cœur, bonjour.

(Il s'en va.)

MASCARILLE.

Quel homme brusque! La réplique est soudaine.

(Il heurte.)

ALBERT.

Encor?

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouï,

Monsieur.

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bonjour?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Hé bien! bonjour, te dis-je.

(Il s'en va, Mascarille l'arrête.)

MASCARILLE.

Oui; mais je viens encore
Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me saluer?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé.
Va[1], que je lui souhaite une joie infinie.

(Il s'en va.)

MASCARILLE.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.

(Il heurte.)

Je n'ai pas achevé, monsieur, son compliment:
Il voudroit vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Hé bien! quand il voudra, je suis à son service.

MASCARILLE, l'arrêtant.

Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT.

Eh! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler?

[1] Sous-entendu, *dis-lui que*, etc.

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je,
Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
Et qui, sans doute, importe à tous deux grandement.
Voilà mon ambassade.

SCÈNE III. — ALBERT, seul.

O juste ciel! je tremble:
Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
Quelque tempête va renverser mes desseins,
Et ce secret, sans doute, est celui que je crains.
L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,
Et voilà sur ma vie une tache éternelle.
Ma fourbe est découverte. Oh! que la vérité
Se peut cacher longtemps avec difficulté!
Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime[1],
Suivre les mouvements d'une peur légitime,
Par qui je me suis vu tenté plus de vingt fois
De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
Et faire qu'en douceur passât toute la chose!
Mais, hélas! c'en est fait, il n'est plus de saison;
Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
N'en sera point tiré, que dans cette sortie
Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCÈNE IV. — ALBERT, POLIDORE.

POLIDORE, les quatre premiers vers sans voir Albert.

S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien!
Puisse cette action se terminer à bien!
Je ne sais qu'en attendre; et je crains fort du père
Et la grande richesse, et la juste colère.
Mais je l'aperçois seul.

ALBERT.

Ciel! Polidore vient!

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

[1] *Estime*, dans le sens de *réputation*.

POLIDORE.

Par où lui débuter?

ALBERT.

Quel sera mon langage?

POLIDORE.

Son ame est tout émue.

ALBERT.

Il change de visage.

POLIDORE.

Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
Que vous savez déja qui m'amène en ces lieux.

ALBERT.

Hélas! oui.

POLIDORE.

La nouvelle a droit de vous surprendre,
Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.

ALBERT.

J'en dois rougir de honte et de confusion.

POLIDORE.

Je trouve condamnable une telle action,
Et je ne prétends point excuser le coupable.

ALBERT.

Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.

POLIDORE.

C'est ce qui doit par vous être considéré.

ALBERT.

Il faut être chrétien.

POLIDORE.

Il est très assuré.

ALBERT.

Grace, au nom de Dieu! grace, ô seigneur Polidore!

POLIDORE.

Hé! c'est moi qui de vous présentement l'implore.

ALBERT.

Afin de l'obtenir je me jette à genoux.

POLIDORE.

Je dois en cet état être plutôt que vous.

ALBERT.

Prenez quelque pitié de ma triste aventure.

POLIDORE.

Je suis le suppliant dans une telle injure.

ALBERT.

Vous me fendez le cœur avec cette bonté.

POLIDORE.

Vous me rendez confus de tant d'humilité.

ALBERT.

Pardon, encore un coup!

POLIDORE.

Hélas! pardon vous-même!

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous conjurer qu'elle n'éclate point[1].

POLIDORE.

Hélas! seigneur Albert, je ne veux autre chose

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Hé! oui, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez;
De tous ces intérêts je vous ferai le maître;
Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah! quel homme de Dieu! Quel excès de douceur!

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur!

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères!

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne!

ALBERT.

Embrassons-nous en frères.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort
Que tout soit terminé par un heureux accord.

[1] VAR. J'ose vous *convier* qu'elle n'eclate point.

ALBERT.

J'en rends graces au ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre,
Votre ressentiment me donnoit lieu de craindre;
Et Lucile tombée en faute avec mon fils,
Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...

ALBERT.

Hé! que parlez-vous là de faute et de Lucile!

POLIDORE.

Soit, ne commençons point un discours inutile.
Je veux bien que mon fils y trempe grandement:
Même, si cela fait à votre allégement,
J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute;
Que votre fille avoit une vertu trop haute
Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur,
Sans l'incitation d'un méchant suborneur;
Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
Et de votre conduite ainsi détruit l'attente.
Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
Par la solennité d'une heureuse alliance.

ALBERT, à part.

O Dieu! quelle méprise! et qu'est-ce qu'il m'apprend?
Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand.
Dans ces divers transports je ne sais que répondre;
Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez-vous là, seigneur Albert?

ALBERT.

A rien.
Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien.
Un mal subit me prend, qui veut que je vous laisse[1].

SCÈNE V. — POLIDORE, seul.

Je lis dedans son ame, et vois ce qui le presse.
A quoi que sa raison l'eût déja disposé,

[1] Le fond de cette scène appartient à *l'Interesse*; mais l'idée de faire faire des excuses aux deux vieillards, et de les mettre aux genoux l'un de l'autre, est de l'invention de Molière. (Aimé Martin.)

Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
L'image de l'affront lui revient, et sa fuite
Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :
La douleur trop contrainte aisément se redouble.
Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE VI. — POLIDORE, VALÈRE.

POLIDORE.

Enfin, le beau mignon, vos beaux déportements[1]
Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments;
Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles,
Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

VALÈRE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel?
En quoi mériter tant le courroux paternel?

POLIDORE.

Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage et si paisible!
Las! il vit comme un saint; et dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison!
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit : ô la grande imposture!
Qu'il n'a considéré père, ni parenté,
En vingt occasions : horrible fausseté!
Que de fraîche mémoire un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint sa destinée,
Sans craindre de la suite un désordre puissant :
On le prend pour un autre; et le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je veux lui dire.
Ah! chien, que j'ai reçu du ciel pour mon martyre!
Te croiras-tu toujours? et ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas?

VALÈRE, seul, et rêvant.

D'où peut venir ce coup? mon âme embarrassée
Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.

[1] VAR. Enfin, le beau mignon, vos *bons* déportements.

Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu.
Il faut user d'adresse et me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

SCÈNE VII. — VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Mascarille, mon père,
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la sait?

VALÈRE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où diantre a-t-il pu la savoir?

VALÈRE.

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir;
Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie,
Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'ame ravie.
Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux;
Il excuse ma faute, il approuve mes feux:
Et je voudrois savoir qui peut être capable
D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçoi.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, monsieur, si c'étoit moi
Qui vous eût procuré cette heureuse fortune?

VALÈRE.

Bon! bon! tu voudrois bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,
Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE.

Mais, là, sans te railler?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte!

VALÈRE, mettant l'épée à la main.

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
Tu n'en vas recevoir le juste payement!

MASCARILLE.

Ah! monsieur, qu'est-ce ci? Je défends la surprise.

VALÈRE.

C'est la fidélité que tu m'avois promise?
Sans ma feinte, jamais tu n'eusses avoué
Le trait que j'ai bien cru que tu m'avois joué.
Traître, de qui la langue à causer trop habile
D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,
Qui me perds tout à fait, il faut, sans discourir,
Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau. Mon ame, pour mourir,
N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
Attendre le succès qu'aura cette aventure.
J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
Un hymen que vous-même aviez peine à celer :
C'étoit un coup d'État, et vous verrez l'issue
Condamner la fureur que vous avez conçue.
De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits
Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes?

VALÈRE.

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes?

MASCARILLE.

Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.
Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
Dieu fera pour les siens, et, content dans la suite,
Vous me remercierez de ma rare conduite.

VALÈRE.

Nous verrons. Mais Lucile...

MASCARILLE.

Alte ; son père sort.

SCÈNE VIII. — ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

ALBERT, les cinq premiers vers sans voir Valère.

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
Plus je me sens piqué de ce discours étrange,
Sur qui ma peur prenoit un si dangereux change :
Car Lucile soutient que c'est une chanson,
Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.
Ah! monsieur, est-ce vous de qui l'audace insigne

Met en jeu mon honneur, et fait ce conte indigne?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux,
Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment, gendre? coquin! tu portes bien la mine
De pousser les ressorts d'une telle machine,
Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
Et faire un tel scandale à toute une famille?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrois-je, sinon qu'il dît des vérités?
Si quelque intention le pressoit pour Lucile,
La recherche en pouvoit être honnête et civile,
Il falloit l'attaquer du côté du devoir,
Il falloit de son père implorer le pouvoir,
Et non pas recourir à cette lâche feinte,
Qui porte á la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi! Lucile n'est pas, sous des liens secrets,
A mon maître?

ALBERT.

Non, traître, et n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux : et s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver cette chaîne secrète?

ALBERT.

Et s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras?

VALÈRE.

Monsieur, il est aisé de vous faire paroître
Qu'il dit vrai.

ALBERT.

Bon! voilà l'autre encor, digne maître
D'un semblable valet! O les menteurs hardis!

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALÈRE.

Quel seroit notre but de vous en faire accroire?

ALBERT, à part.

Ils s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve; et, sans nous quereller,
Faites sortir Lucile, et la laissez parler.

ALBERT.

Et si le démenti par elle vous en reste?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, monsieur, je vous proteste.
Promettez à leurs vœux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtiment,
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage, et l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

(Il va frapper à sa porte.)

MASCARILLE, à Valère.

Allez, tout ira bien.

ALBERT.

Holà! Lucile, un mot.

VALÈRE, à Mascarille.

Je crains...

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCÈNE IX. — LUCILE, ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Seigneur Albert, silence au moins. Enfin, madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre ame;
Et monsieur votre père, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux, et confirme vos vœux,
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré?

MASCARILLE.

Bon! me voilà déja d'un beau titre honoré.

LUCILE.

Sachons un peu, monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie.

VALÈRE.

Pardon, charmant objet : un valet a parlé,
Et j'ai vu, malgré moi, notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen?

VALÈRE.

On sait tout, adorable Lucile;
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux?

VALÈRE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux :
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre ame.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'étoit un secret que vous vouliez cacher;
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense :
Mais...

MASCARILLE.

Hé bien! oui, c'est moi; le grand mal que voilà!

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur au défaut de mon cœur,
Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte!
Quand tout contribueroit à votre passion,
Mon père, les destins, mon inclination,
On me verroit combattre, en ma juste colère,
Mon inclination, les destins, et mon père,
Perdre même le jour, avant que de m'unir
A qui par ce moyen auroit cru m'obtenir.
Allez; et si mon sexe, avecque bienséance,

Se pouvoit emporter à quelque violence,
Je vous apprendrois bien à me traiter ainsi.

VALÈRE, à Mascarille.

C'en est fait, son courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laissez-moi lui parler. Eh! madame, de grace,
A quoi bon maintenant toute cette grimace?
Quelle est votre pensée, et quel bourru transport
Contre vos propres vœux vous fait roidir si fort?
Si monsieur votre père étoit homme farouche,
Passe; mais il permet que la raison le touche;
Et lui-même m'a dit qu'une confession
Vous va tout obtenir de son affection.
Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte;
Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
Par un bon mariage on voit tout rajusté;
Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme[1],
Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
On sait que la chair est fragile quelquefois,
Et qu'une fille, enfin, n'est ni caillou, ni bois.
Vous n'avez pas été sans doute la première,
Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.

LUCILE.

Quoi! vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
Et vous ne dites mot à ces indignités?

ALBERT.

Que veux-tu que je die? Une telle aventure
Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
Que déja vous devriez avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoi donc confesser?

MASCARILLE.

Quoi? ce qui s'est passé
Entre mon maître et vous. La belle raillerie!

[1] La distinction entre les verbes *consommer* et *consumer* a été faite pour la première fois par Vaugelas.

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître et moi ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je croi,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi ;
Et pour vous cette nuit fut trop douce pour croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.
(Elle lui donne un soufflet.)

SCÈNE X. — ALBERT, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son père la loue.

MASCARILLE.

Et nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai dit rien que de très constant !

ALBERT.

Et nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille,
Si tu portes fort loin une audace pareille !

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront ?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

Connoissez-vous Ormin, ce gros notaire habile ?

ALBERT.

Connois-tu bien Grimpant, le bourreau de la ville ?

MASCARILLE.

Et Simon le tailleur, jadis si recherché?

ALBERT.

Et la potence mise au milieu du marché?

MASCARILLE.

Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.

Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.

Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.

Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.

Et ces yeux les ont vus s'entre-donner parole.

ALBERT.

Et ces yeux te verront faire la capriole[1].

MASCARILLE.

Et, pour signe, Lucile avoit un voile noir.

ALBERT.

Et, pour signe, ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE.

O l'obstiné vieillard!

ALBERT.

O le fourbe damnable!
Va, rends grace à mes ans, qui me font incapable
De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais;
Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

SCÈNE XI. — VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Hé bien! ce beau succès que tu devois produire...

MASCARILLE.

J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire:
Tout s'arme contre moi; pour moi de tous côtés
Je vois coups de bâton et gibets apprêtés.
Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,

[1] Aujourd'hui, *cabriole*; en italien, *capriola*, du latin *capra*, chèvre

Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
Adieu, monsieur.

VALÈRE.

Non, non, ta fuite est superflue;
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE.

Je ne saurois mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verroit retardé.

VALÈRE.

Suis-moi, traître, suis-moi; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matière à raillerie.

MASCARILLE, seul.

Malheureux Mascarille, à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamner pour le péché d'autrui!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'aventure est fâcheuse.

ASCAGNE.

Ah! ma chère Frosine,
Le sort absolument a conclu ma ruine.
Cette affaire, venue au point où la voilà,
N'est pas assurément pour en demeurer là;
Il faut qu'elle passe outre: et Lucile et Valère,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,

Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance ;
C'est fait de sa tendresse. Et quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
Qu'il verra sans appui de biens et de famille?

FROSINE.

Je trouve que c'est là raisonner comme il faut ;
Mais ces réflexions devoient venir plus tôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière?
Il ne falloit pas être une grande sorcière
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui :
L'action le disoit ; et, dès que je l'ai sue,
Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin? Mon trouble est sans pareil :
Mettez-vous en ma place, et me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrace :
Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi :
Conseillez-moi, Frosine ; au point où je me voi,
Quel remède trouver? Dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas! ne traitez point ceci de raillerie ;
C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis
Que de rire, et de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Ascagne, tout de bon votre ennui m'est sensible[1],
Et pour vous en tirer je ferois mon possible.
Mais que puis-je, après tout? Je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah! pour cela toujours il est assez bonne heure :
La mort est un remède à trouver quand on veut ;
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

[1] VAR. *Non, vraiment*, tout de bon votre ennui m'est sensible.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE.

Savez-vous ma pensée? Il faut que j'aille voir
La... Mais Éraste vient, qui pourroit nous distraire.
Nous pourrons, en marchant, parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCÈNE II. — ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Encore rebuté?

GROS-RENÉ.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté.
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle,
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant-à-moi :
Va, va, je fais état de lui comme de toi;
Dis-lui qu'il se promène; et, sur ce beau langage,
Pour suivre son chemin, m'a tourné le visage.
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau
Lâchant un, Laisse-nous, beau valet de carreau,
M'a planté là comme elle; et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ÉRASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur justement emporté!
Quoi! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse?
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devoit être insensible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard?
Je n'ai point attendu de serments de sa part;
Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,
Il cherche à s'excuser; et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu!

Loin d'assurer une ame, et lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi message, écrit, abord!
Ah! sans doute un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si foible offense;
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur,
Et de quel prix doit être à présent à mon ame
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ.

Et moi de même aussi. Soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés.
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir.
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auroient pas la parole si haute.
Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute!
Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ÉRASTE.

Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend;
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand[1],
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme,
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connoître,
Et de qui la nature est fort encline au mal:
Et comme un animal est toujours animal,

[1] VAR. Et, pour punir le sien par un autre *si* grand.

Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Dureroit cent mille ans; aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme, tant qu'entier le monde durera :
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Pour un sable mouvant. Car, goûtez bien, de grace,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête;
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans savoir où :
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent :
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude),
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît,
Vient à se courroucer, le vent souffle et ravage,
Les flots contre les flots font un remue-ménage[1]
Horrible; et le vaisseau, malgré le nautonier,
Va tantôt à la cave et tantôt au grenier :
Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
On voit une tempête en forme de bourrasque,
Qui veut compétiter par de certains... propos;
Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots,
De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

[1] Les éditions modernes portent *remû-ménage*. Nous suivons ici l'édition faite sous les yeux de Molière. On a d'ailleurs de nombreux exemples de l'E muet « étouffé pour la mesure, » comme le dit M. Génin.

ÉRASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu merci.
Mais je les vois, monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme, au moins.

ÉRASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE III. — LUCILE, ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je l'aperçois encor, mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être foible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ÉRASTE.

Non, non, ne croyez pas, madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait; je me veux guérir, et connois bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
M'a trop bien éclairci de votre indifférence[1],
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observoient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étois de mes fers
Les auroit préférés à des sceptres offerts.
Oui, mon amour pour vous, sans doute, étoit extrême;
Je vivois tout en vous; et, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,
Assez de peine encore à m'en voir dégagé :
Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
Mon ame saignera longtemps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisoit tout mon bien,
Il faudra me[2] résoudre à n'aimer jamais rien.

[1] VAR. M'a trop bien *éclairé* de votre indifférence.
[2] VAR. Il faudra *se* résoudre à n'aimer jamais rien.

Mais enfin il n'importe; et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grace tout entière,
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE.

Hé bien! madame, hé bien! ils seront satisfaits.
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez. Que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie!

LUCILE.

Tant mieux : c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole; eussé-je un foible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce seroit bien en vain.

ÉRASTE.

Moi-même de cent coups je percerois mon sein,
Si j'avois jamais fait cette bassesse insigne,
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit; n'en parlons donc plus.

ÉRASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus :
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaîne,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait : il présente à la vue
Cent charmes éclatants dont vous êtes pourvue[1];
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

[1] VAR. Cent charmes *merveilleux* dont vous êtes pourvue.

GROS-RENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ÉRASTE.

Il est à vous encor, ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE lit.

« Vous m'aimez d'une amour extrême,
» Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci :
» Si je n'aime Éraste de même,
» Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.

» LUCILE. »

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service ;
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE lit.

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
» Et jusqu'à quand je souffrirai ;
» Mais je sais, ô beauté charmante !
» Que toujours je vous aimerai.

» ÉRASTE. »

Voilà qui m'assuroit à jamais de vos feux ;
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ.

Poussez.

ÉRASTE.

Elle est de vous. Suffit, même fortune.

MARINETTE, à Lucile.

Ferme.

LUCILE.

J'aurois regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ, à Éraste.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, à Lucile.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin voilà le reste.

ÉRASTE.

Et, grace au ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole!

LUCILE.

Me confonde le ciel, si la mienne est frivole!

ÉRASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE, à Lucile.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, à Éraste.

Vous triomphez.

MARINETTE, à Lucile.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, à Éraste.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE, à Lucile.

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ, à Éraste.

Que faut-il davantage?

ÉRASTE.

Ah! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter; et je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraste, Éraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non; cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie;
J'aurois tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger;
Vous avez voulu rompre; il n'y faut plus songer :
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'ame saisie;
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre; et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non; votre cœur, Éraste, étoit mal enflammé.

ÉRASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Hé! je crois que cela foiblement vous soucie[1].
Peut-être en seroit-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je... Mais laissons là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui, vraiment: quoi! n'en est-ce pas fait?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute. C'est foiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout. C'est vous qui l'avez résolu.

[1] *Soucier* dans le sens d'*inquiéter*.

ÉRASTE.

Moi? je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE.

Point; vous avez voulu vous contenter vous-même.

ÉRASTE.

Mais si mon cœur encor revouloit sa prison;
Si, tout fâché qu'il est, il demandoit pardon...?

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien; ma foiblesse est trop grande;
J'aurois peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE.

Ah! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander :
Consentez-y, madame; une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin, me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

SCÈNE IV. — MARINETTE, GROS-RENÉ

MARINETTE.

O la lâche personne!

GROS-RENÉ.

Ah! le foible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez le beau museau[1],
Pour nous donner envie encore de sa peau!

[1] *Ardez*, abréviation de *regardez*. — Corneille a employé ce mot dans la *Galerie du Palais*, acte IV, scène XIII.

Moi, j'aurois de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherois? Ma foi! l'on t'en fricasse
Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui! tu le prends par là?
Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galand[1] de neige, avec ta nonpareille;
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'aiguilles[2] de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau. La pièce est riche et rare;
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ.

J'oubliois d'avant-hier ton morceau de fromage,
Tiens. Je voudrois pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien de toi[3].

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire.

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux; je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi, j'ai l'esprit trop touché.

[1] Suivant Guyet, cité par Ménage, *galand* dérive de *gala* « ornamento che portar le donne sul petto. » Cette mode passa avec le mot de l'Italie en France, et du temps de Molière on disoit *un galand*, pour un *nœud de ruban*.

(Aimé Martin.)

[2] VAR. Voilà ton demi-cent d'*épingles* de Paris.

[3] VAR. Que tu me fis manger, pour n'avoir rien *à* toi.

GROS-RENÉ.

Romps : voilà le moyen de ne s'en plus dédire :
Romps. Tu ris, bonne bête!

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris! Voilà tout mon courroux
Déja dulcifié. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois, toi.

MARINETTE.

Vois-toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi.
Dis.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace.
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grace.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu! qu'à tes appas je suis acoquiné!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE I. — MASCARILLE, seul.

« Dès que l'obscurité régnera dans la ville,
» Je me veux introduire au logis de Lucile;
» Va vite de ce pas préparer pour tantôt,
» Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut. »
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :
Va vitement chercher un licou pour te pendre[1].
Venez çà, mon patron; car, dans l'étonnement
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre;
Mais je vous veux ici parler, et vous confondre :
Défendez-vous donc bien, et raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile? « Oui, Mascarille. » Et que pensez-vous faire?
« Une action d'amant qui se veut satisfaire. »
Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
« Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle,
» Lucile est irritée. » Eh bien! tant pis pour elle.
« Mais l'amour veut que j'aille apaiser son esprit. »
Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit.
Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie?
« Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal? »
Oui, vraiment, je le pense; et surtout ce rival.
« Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde,
» Nous irons bien armés; et si quelqu'un nous gronde,
» Nous nous chamaillerons. » Oui? voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement.
Moi, chamailler, bon Dieu! Suis-je un Roland, mon maître,

[1] Imitation du passage suivant de la scène v[e] de l'acte I[er] de *l'Andrienne* de Térence :

« Mihi apud forum : Uxor tibi ducenda est, Pamphile, hodie, inquit : para;
» Abi domum. Id mihi visus est dicere, Abi cito, et suspende te. »

Ou quelque Ferragus? C'est fort mal me connoître.
Quand je viens à songer, moi, qui me suis si cher,
Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
Dans le corps, pour vous mettre un humain dans la bière,
Je suis scandalisé d'une étrange manière.
« Mais tu seras armé de pied en cap. » Tant pis,
J'en serai moins léger à gagner le taillis[1];
Et de plus, il n'est point d'armure si bien jointe
Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
« Oh! tu seras ainsi tenu pour un poltron! »
Soit, pourvu que toujours je branle le menton[2].
A table comptez-moi, si vous voulez, pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien s'il s'agit de se battre.
Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux.
Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure[3].

SCÈNE II. — VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux.
Le soleil semble s'être oublié dans les cieux;
Et jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière
Je vois rester encore une telle carrière,
Que je crois que jamais il ne l'achèvera,
Et que de sa lenteur mon ame enragera.

MASCARILLE.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre
Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre...
Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts...

VALÈRE.

Ne me fais point ici de contes superflus.
Quand j'y devrois trouver cent embûches mortelles,
Je sens de son courroux des gênes trop cruelles;
Et je veux l'adoucir, ou terminer mon sort.
C'est un point résolu.

[1] C'est-à-dire, *gagner un bois pour échapper à un danger.*
[2] Dans le sens de *manger.*
[3] Ce monologue est une imitation de *l'Interesse;* comparer à celui du *Cocu imaginaire,* où les mêmes idées sont reproduites. (Aimé Martin.)

MASCARILLE.

J'approuve ce transport;
Mais le mal est, monsieur, qu'il faudra s'introduire
En cachette.

VALÈRE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALÈRE.

Et comment?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir;
(Il tousse.)
De moment en moment... Vous voyez le supplice.

VALÈRE.

Ce mal te passera, prends du jus de réglisse.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serois ravi, moi, de ne vous point laisser;
Mais j'aurois un regret mortel, si j'étois cause
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

SCÈNE III. — VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE.

LA RAPIÈRE.

Monsieur, de bonne part, je viens d'être informé
Qu'Éraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE.

Moi! je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville?
Sur la tentation ai-je quelque crédit?
Et puis-je mais, chétif, si le cœur leur en dit?

VALÈRE.

Oh! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent!
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Éraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIÈRE.

S'il vous faisoit besoin, mon bras est tout à vous.
Vous savez de tout temps que je suis un bon frère.

VALÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur de La Rapière.

LA RAPIÈRE.

J'ai deux amis encor que je vous puis donner[1],
Qui contre tous venants sont gens à dégaîner,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance[2].

MASCARILLE.

Acceptez-les, monsieur.

VALÈRE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIÈRE.

Le petit Gille encore eût pu nous assister,
Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
Monsieur, le grand dommage! et l'homme de service!
Vous avez su le tour que lui fit la justice;
Il mourut en César, et, lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALÈRE.

Monsieur de La Rapière, un homme de la sorte
Doit être regretté; mais, quant à votre escorte,
Je vous rends graces.

LA RAPIÈRE.

Soit; mais soyez averti
Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti.

VALÈRE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'appréhende,
Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
Et par toute la ville aller présentement,
Sans être accompagné que de lui seulement.

SCÈNE IV. — VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi! monsieur, vous voulez tenter Dieu? Quelle audace!

[1] VAR. J'ai deux amis *aussi* que je vous puis donner.

[2] A cette époque, un jeune homme qui avoit obtenu un rendez-vous de sa maîtresse n'y alloit qu'accompagné de gens armés, espèces de spadassins qu'il payoit pour sa défense. Les mémoires du temps, et principalement ceux du cardinal de Retz et de Bussy, font mention de cet usage. (Petitot.)

Las! vous voyez tous deux comme l'on nous menace;
Combien de tous côtés...

VALÈRE.

Que regardes-tu là?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
Ne nous obstinons point à rester dans la rue;
Allons nous renfermer.

VALÈRE.

Nous renfermer, faquin!
Tu m'oses proposer un acte de coquin?
Sus, sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MASCARILLE.

Hé! monsieur mon cher maître, il est si doux de vivre!
On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps!...

VALÈRE.

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends.
Ascagne vient ici, laissons-le; il faut attendre
Quel parti de lui-même il résoudra de prendre
Cependant avec moi viens prendre à la maison
Pour nous frotter[1]...

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaison.
Que maudit soit l'amour, et les filles maudites
Qui veulent en tâter, puis font les chattemites[2]!

SCÈNE V. — ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvé-je point?
De grace, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en saurez assez le détail, laissez faire.
Ces sortes d'incidents ne sont, pour l'ordinaire,
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui vouloit un garçon pour tenir sa promesse,

[1] Pour *nous battre*.
[2] De *cata*, *chatte*, et de *mitis*, *doux*. Allusion à la mine hypocritement caressante du chat.

De la femme d'Albert la dernière grossesse
N'accoucha que de vous, et que lui, dessous main,
Ayant depuis longtemps concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignès la bouquetière,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelque dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle.
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang;
Vous devîntes celui qui tenoit votre rang;
Et la mort de ce fils, mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystère éclairci,
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici;
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres,
Par qui ses intérêts n'étoient pas tous les vôtres.
Enfin cette visite, où j'espérois si peu,
Plus qu'on ne pouvoit croire a servi votre feu.
Cette Ignès vous relâche, et, par votre autre affaire,
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons nous deux votre père informé.
Un billet de sa femme a le tout confirmé :
Et, poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore, après,
Nous avons ajusté si bien les intérêts,
Si doucement à lui déplié ces mystères,
Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires;
Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
Son esprit pas à pas à l'accommodement,
Qu'autant que votre père il montre de tendresse
A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE.

Ah! Frosine, la joie où vous m'acheminez...
Eh! que ne dois-je point à vos soins fortunés!

FROSINE.

Au reste, le bon homme est en humeur de rire.
Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCÈNE VI. — POLIDORE, ASCAGNE, FROSINE.

POLIDORE.

Approchez-vous, ma fille : un tel nom m'est permis,
Et j'ai su le secret que cachoient ces habits.
Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,
Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse,
Que je vous en excuse, et tiens mon fils heureux
Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure.
Mais le voici ; prenons plaisir de l'aventure.
Allez faire venir tous vos gens promptement

ASCAGNE.

Vous obéir sera mon premier compliment.

SCÈNE VII. — POLIDORE, VALÈRE, MASCARILLE.

MASCARILLE, à Valère.

Les disgraces souvent sont du ciel révélées.
J'ai songé cette nuit de perles défilées
Et d'œufs cassés ; monsieur, un tel songe m'abat.

VALÈRE.

Chien de poltron !

POLIDORE.

Valère, il s'apprête un combat
Où toute ta valeur te sera nécessaire.
Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

MASCARILLE.

Et personne, monsieur, qui se veuille bouger
Pour retenir des gens qui se vont égorger !
Pour moi, je le veux bien ; mais au moins s'il arrive
Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
Ne m'en accusez point.

POLIDORE.

Non, non ; en cet endroit,
Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Père dénaturé !

VALÈRE.

Ce sentiment, mon père,
Est d'un homme de cœur, et je vous en révère.

J'ai dû vous offenser, et je suis criminel
D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel ;
Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
La nature toujours se montre la plus forte,
Et votre honneur fait bien, quand il ne veut pas voir
Que le transport d'Éraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisoit tantôt redouter sa menace;
Mais les choses depuis ont bien changé de face;
Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord?

VALÈRE.

Moi, le fuir! Dieu m'en garde! Et qui donc pourroit-ce être?

POLIDORE.

Ascagne.

VALÈRE.

Ascagne?

POLIDORE.

Oui, tu le vas voir paroître

VALÈRE.

Lui, qui de me servir m'avoit donné sa foi!

POLIDORE.

Oui, c'est lui qui prétend avoir affaire à toi,
Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
Qu'un combat seul à seul vide votre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme; il sait que les cœurs généreux
Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin, d'une imposture ils te rendent coupable,
Dont le ressentiment m'a paru raisonnable;
Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
Que tu satisferois Ascagne sur ce tort,
Mais aux yeux d'un chacun, et sans nulles remises,
Dans les formalités en pareil cas requises.

VALÈRE.

Et Lucile, mon père, a, d'un cœur endurci...

POLIDORE.

Lucile épouse Éraste, et te condamne aussi;

Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALÈRE.

Ah ! c'est une impudence à me mettre en fureur.
Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur !

SCÈNE VIII. — ALBERT, POLIDORE, LUCILE, ÉRASTE, VALÈRE, MASCARILLE.

ALBERT.

Hé bien ! les combattants ! On amène le nôtre.
Avez-vous disposé le courage du vôtre?

VALÈRE.

Oui, oui, me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer;
Et, si j'ai pu trouver sujet de balancer,
Un reste de respect en pouvoit être cause,
Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout,
A toute extrémité mon esprit se résout,
Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange,
Dont il faut hautement que mon amour se venge.
(A Lucile.)
Non pas que cet amour prétende encore à vous :
Tout son feu se résout en ardeur de courroux ;
Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
Allez, ce procédé, Lucile, est odieux :
A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux ;
C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un semblable discours me pourroit affliger,
Si je n'avois en main qui m'en saura venger.
Voici venir Ascagne : il aura l'avantage
De vous faire changer bien vite de langage,
Et sans beaucoup d'effort.

SCÈNE IX. — ALBERT, POLIDORE, ASCAGNE, LUCILE, ÉRASTE, VALÈRE, FROSINE, MARINETTE, GROS-RENÉ, MASCARILLE.

VALÈRE.

Il ne le fera pas.

Quand il joindroit au sien encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle;
Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave, aussi.

ÉRASTE.

Je prenois intérêt tantôt à tout ceci;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne m'en mêle plus, et je le laisse faire[1].

VALÈRE.

C'est bien fait; la prudence est toujours de saison.
Mais...

ÉRASTE.

Il saura pour tous vous mettre à la raison.

VALÈRE.

Lui?

POLIDORE.

Ne t'y trompe pas, tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne.

ALBERT.

Il l'ignore;
Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.

VALÈRE.

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir.

MARINETTE.

Aux yeux de tous?

GROS-RENÉ.

Cela ne seroit pas honnête.

VALÈRE.

Se moque-t-on de moi? Je casserai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin, voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait :
Et, dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma foiblesse,
Connoître que le ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservoit, pour victoire facile,
De finir le destin du frère de Lucile.
Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,

[1] VAR. Je ne *veux plus en prendre*, et je le laisse faire.

Ascagne va par vous recevoir le trépas[1] :
Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
En vous donnant pour femme, en présence de tous,
Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALÈRE.

Non, quand toute la terre, après sa perfidie
Et les traits effrontés...

ASCAGNE.

Ah ! souffrez que je die,
Valère, que le cœur qui vous est engagé
D'aucun crime envers vous ne peut être chargé ;
Sa flamme est toujours pure et sa constance extrême,
Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.
Celle à qui par serment ton ame est attachée,
Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée ;
Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
Fit ce déguisement qui trompe tant de gens ;
Et, depuis peu, l'amour en a su faire un autre,
Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
Ne va point regarder à tout le monde aux yeux ;
Je te fais maintenant un discours sérieux.
Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile,
La nuit, reçut ta foi sous le nom de Lucile,
Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenoit pas,
A semé parmi vous un si grand embarras.
Mais, puisque Ascagne ici fait place à Dorothée,
Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'est là justement ce combat singulier
Qui devoit envers nous réparer votre offense,
Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

POLIDORE.

Un tel événement rend tes esprits confus :
Mais en vain tu voudrois balancer là-dessus.

[1] VAR. Ascagne va *pour* vous recevoir le trépas.

VALÈRE.

Non, non, je ne veux pas songer à m'en défendre,
Et si cette aventure a lieu de me surprendre,
La surprise me flatte, et je me sens saisir
De merveille[1] à la fois, d'amour et de plaisir.
Se peut-il que ces yeux...?

ALBERT.

Cet habit, cher Valère,
Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre, et cependant
Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALÈRE.

Vous, Lucile, pardon, si mon ame abusée...

LUCILE.

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

Allons, ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ÉRASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné;
Mais de son Mascarille et de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée?
Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien:
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sais la chère Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferois mon galant?
Un mari, passe encor; tel qu'il est, on le prend;
On n'y va pas chercher tant de cérémonie:
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ.

Écoute : quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux.

[1] *Merveille* dans le sens d'*admiration*, *étonnement*

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout seul, compère?

GROS-RENÉ.

Bien entendu : je veux une femme sévère,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Hé! mon Dieu! tu feras
Comme les autres font, et tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen, si fâcheux et critiques,
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

MARINETTE.

Va, va, petit mari, ne crains rien de ma foi;
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi;
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

O la fine pratique!
Un mari confident!

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique[1].

ALBERT.

Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

[1] *Mauvaise langue, langue piquante.* Jeu de mots sur le sens figuré du verbe *piquer.* (F. Génin.)

FIN DU DÉPIT AMOUREUX.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

NOTICE.

On sait que dans les premières années du règne de Louis XIII, une femme aimable et spirituelle, Catherine de Vivonne, épouse du marquis de Rambouillet, ouvrit dans son hôtel, à Paris, un cercle qui fut assidûment fréquenté par les femmes de la noblesse, les gens de cour et les gens de lettres. Ce cercle, semi-mondain, semi-littéraire, qui devait exercer sur la société et le langage du dix-septième siècle une si grande influence, compta successivement ou tour à tour parmi ses hôtes les plus assidus, Voiture, Balzac, Segrais, la Rochefoucauld, Condé, Corneille, Pascal, Bossuet, Cotin et Chapelain, c'est-à-dire des hommes d'esprit, des hommes de génie, de beaux esprits et quelques sots. Par malheur, encouragés par la réserve de ceux qui leur étaient supérieurs, les beaux esprits prirent le haut pas, donnèrent le ton, et exercèrent autour d'eux la dictature du pédantisme. Les femmes, toujours trop promptes à se laisser séduire par l'afféterie, rivalisèrent avec les hommes ; et de ridicule en ridicule, tous, hommes ou femmes, en arrivèrent bientôt à vouloir réformer, en les raffinant, les sentiments et le langage.

« Ils laissoient au vulgaire, dit la Bruyère, l'art de parler » d'une manière intelligible. Une chose dite entre eux peu clai» rement en entraînoit une autre encore plus obscure, sur la» quelle on enchérissoit par de vraies énigmes, toujours suivies » de longs applaudissements. Par tout ce qu'ils appeloient déli» catesse, sentiments, et finesse d'expression, ils étoient enfin » parvenus à n'être plus entendus, et à ne s'entendre pas eux» mêmes. Il ne falloit, pour servir à ces entretiens, ni bon » sens, ni mémoire, ni la moindre capacité ; il falloit de l'esprit, » non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'ima» gination a trop de part. »

Les femmes qui brillaient dans cette société si bien définie par la Bruyère, et qu'on désigna sous le nom de *précieuses*, donnèrent le ton à la cour, à la haute société parisienne, et à la

province elle-même. Irréprochables sous le rapport des mœurs, les *précieuses* acquirent une très-grande considération ; elles devinrent les arbitres suprêmes du bon ton et du bon langage ; et l'une des plus célèbres d'entre elles, madame de Rambouillet, reçut du haut de la chaire catholique un solennel hommage. « Souvenez-vous, dit Fléchier, dans l'oraison funèbre de l'abbesse d'Hyères ; souvenez-vous, mes frères, de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifioit, où la vertu étoit révérée sous le nom de *l'incomparable Arthénice* (madame de Rambouillet), où se rendoient tant de personnages de qualité et de mérite qui composoient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. »

Attaquer la sentimentalité romanesque des *précieuses*, ridiculiser leur afféterie et celle des gens de lettres qui s'étaient faits leurs courtisans, c'était donc, de la part de Molière, non-seulement un acte de haute raison et de bon goût, mais encore un acte de courage, puisqu'il s'en prenait d'une part à des écrivains qui jouissaient d'une grande faveur, et de l'autre à des femmes à qui leur position sociale assurait un grand crédit. Aussi, pour atténuer ce qu'il y avait de téméraire dans sa critique, Molière eut-il soin, dans le titre de sa pièce, d'ajouter au mot *précieuses* l'épithète *ridicules*, donnant de la sorte à entendre qu'il faisait deux catégories ; qu'il acceptait, avec le public de son temps, le nom de *précieuse*, comme honorable pour une femme, lorsqu'il impliquait, suivant la remarque de Geoffroy, l'idée d'une noble fierté, la délicatesse du sentiment, la finesse de l'esprit, et l'instruction ; mais qu'il le vouait à l'ironie et aux sarcasmes de la foule, lorsqu'il ne représentait que l'exagération de la pruderie, l'hypocrisie de la délicatesse, et la vanité du bel esprit. Cette habile distinction, qui mettait pour ainsi dire l'auteur à couvert vis-à-vis de la bonne compagnie, n'affaiblissait en rien la portée satirique de la pièce ; car en exagérant chez de simples bourgeoises l'entêtement des prétentions littéraires, les visions romanesques et la fatuité du langage, il frappait à la fois, dans ce qu'ils avaient d'affecté, les hôtels de Bouillon, de Longueville et de Rambouillet, qui avaient donné le ton, et la bourgeoisie, qui exagérait comme toujours, en les copiant, les ridicules de la haute société.

On peut penser que Molière, en composant cette pièce, n'eut pas seulement en vue de corriger un travers de mœurs, mais aussi de protester contre les tentatives faites de toutes parts autour de lui pour énerver et affadir la langue, sous prétexte de la rendre plus correcte et plus polie. Écrivain de grand style, aux formes simples, aux mots à la fois justes et pittoresques, admirateur de Montaigne et de Rabelais, Molière sentait que la

langue *primesautière* du seizième siècle était menacée dans son originalité et sa verdeur, par cette pruderie philologique qui se détournait sans cesse de la pensée pour se perdre dans les détours sans fin de la métaphore. Esprit positif, il voulait qu'on appelât chaque chose par son nom ; il n'admettait pas dans la même langue deux langages différents, l'un à l'usage des gens d'esprit ou de science, l'autre à l'usage de tout le monde, et comme il pensait toujours en écrivant, il voulait que la phrase fût toujours aussi l'expression exacte de la pensée. On peut donc, en se plaçant à ce point de vue que nous croyons vrai, considérer *les Précieuses*, non-seulement comme une excellente comédie, mais, qu'on nous passe le mot, comme un excellent cours de grammaire. Entre Molière et les *précieuses*, la véritable guerre était surtout une guerre philologique. « Somaize, dit » M. Aimé Martin, raconte que plusieurs précieuses, s'étant réunies » chez Claristène (M. Le Clerc), résolurent de réformer l'ortho- » graphe, afin que *les femmes pussent écrire aussi correctement que* » *les hommes*. Pour exécuter cette entreprise, Roxalie (madame » Le Roi) dit qu'il falloit faire en sorte que l'on pût écrire de » même que l'on parloit. Il fut donc décidé qu'on diminueroit » tous les mots, et qu'on en ôteroit toutes les lettres super- » flues. — Somaize donne ensuite plusieurs exemples de la nou- » velle orthographe, où les mots sont pour la plupart écrits tels » qu'on les écrit aujourd'hui, d'après le système de Voltaire. »

Plusieurs commentateurs ont dit que la critique de Molière avait porté à l'affectation et au mauvais goût un coup mortel, et que le *langage précieux* ne survécut point à la représentation des *Précieuses ;* c'est là une erreur contre laquelle il importe de protester. Si grandes qu'aient été la verve et l'ironie de notre auteur, elles ne purent triompher complétement du néologisme métaphorique mis à la mode par *l'hôtel de Rambouillet*. Quelques-unes des phrases inventées par les *Arthénice* et les *Claristène* du dix-septième siècle sont restées dans notre vocabulaire ; et, comme preuve, il suffit de citer les expressions suivantes, consignées par Saumaize dans le *Dictionnaire des précieuses : cheveux d'un blond hardi ; bureau d'esprit ; humeur communicative ; compréhension dure ; front chargé de nuages ; esprit bien meublé ; intelligence épaisse*, etc. Voltaire retrouvait encore dans plusieurs de ses contemporains le véritable style de Cathos et de Madelon, et il en notait soigneusement quelques nuances dans ce passage :

« L'un (Toureil), en traitant sérieusement de nos lois, ap- » pelle un exploit un *compliment timbré*. L'autre (Fontenelle), écri- » vant à une maîtresse en l'air, lui dit : — Votre nom est écrit en » grosses lettres sur mon cœur... je veux vous faire peindre en » Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs, par amu- » sement. — Un troisième (La Motte), appelle un cadran au so-

» leil un *greffier solaire*, une grosse rave, un *phénomène potager*. Ce » style a reparu sur le théâtre même où Molière l'avait si bien » tourné en ridicule. » Voltaire pouvait ajouter, sans exagération, qu'il s'était aussi toujours maintenu dans notre littérature; en effet, en suivant depuis l'origine jusqu'à notre époque, à travers les modes changeantes de notre esprit national, les traditions de l'hôtel de Rambouillet, on voit ces traditions passer de Marivaux à Dorat, de Dorat à Delille, qui par son horreur du mot simple et vrai, n'est souvent qu'un *précieux descriptif*, et de Delille aux romantiques, dont la plupart n'ont été, à proprement parler, que des *précieux werthérisés*.

Quelque justes qu'aient été les critiques de Molière, elles ont cependant trouvé, de notre temps même, et parmi des hommes de goût et de talent, de très-ardents contradicteurs.

« M. Rœderer, dans son *Histoire de la société polie*, a beaucoup » insisté, dit M. Génin, sur l'injustice prétendue de Molière, et » sur les éminents services rendus au langage par la coterie de » madame de Rambouillet. Cette thèse a fait fortune, par un air » piquant et paradoxal. Que l'hôtel de Rambouillet ait exercé une » grande influence sur la langue française, je ne prétends pas le » nier; mais que cette influence ait été salutaire, c'est ce qui est » très-contestable. Pour moi, je suis d'un avis opposé. Ce n'est » pas ici le lieu de discuter ce point : je me contenterai de dire » en bref que les précieuses ont réformé ce que, les trois quarts » du temps, elles ne comprenaient pas; et qu'à la franche allure, » à l'ampleur native de notre langue, elles ont substitué un es- » prit de circonspection étroite, des habitudes guindées, manié- » rées, en un mot, une *préciosité* qui est devenue son caractère » essentiel, et dont il est à craindre qu'elle ne puisse jamais se » débarrasser. C'est payer bien cher une douzaine de mots dont » les précieuses ont enrichi le dictionnaire. Molière en écrivant » s'est constamment affranchi de leur joug; autant en a fait la » Fontaine : mais qui oserait aujourd'hui écrire la langue de » la Fontaine et de Molière? Celle de Rabelais ou de Montai- » gne, il n'en faut point parler : ce sont trésors à jamais fermés » nous sommes condamnés à les admirer de loin sans en pou- » voir approcher, condamnés à écrire et à parler *précieux*. Mo- » lière, dans son instinct de vieux Gaulois, avait parfaite- » ment senti la portée de cette *société polie* et de son œuvre. Il » l'attaqua dès son premier pas dans la lice; et lorsque la mort » vint le surprendre, elle le trouva encore occupé à combattre » les précieuses ou les femmes savantes. » — Nous nous rangeons complétement pour notre part à l'avis de M. Génin, et si nous avons cru devoir insister sur ces détails, c'est non-seulement à cause de l'extrême importance des *Précieuses*, comme morceau de critique littéraire, mais aussi parce qu'il nous semble

que Molière n'a point été suffisamment apprécié, nous ne dirons pas comme le réformateur de la langue, mais comme le défenseur de sa clarté, de sa force, de sa logique et de sa justesse. Et s'il est convenu d'après l'autorité de Boileau, que Malherbes eut le premier la gloire d'enseigner *le pouvoir d'un mot mis à sa place*, Molière ne doit pas avoir une gloire moins grande pour avoir enseigné le premier le ridicule d'un mot mal placé.

Quelques historiens littéraires, Voltaire entre autres, ont dit que *les Précieuses* avaient été jouées pour la première fois en province. C'est une erreur; cet ouvrage, suivant la remarque de Geoffroy, ne pouvait avoir de sel et de succès que dans la capitale, qui était le siége du mal. C'est là en effet qu'il fut donné, le 18 novembre 1659. Le succès fut immense; tout l'hôtel de Rambouillet assista à la première représentation, et dès le lendemain, les acteurs doublèrent le prix des places, et donnèrent deux représentations par jour. Cette vogue se soutint pendant quatre mois. La pièce fut envoyée au roi, qui se trouvait alors au pied des Pyrénées, et la cour ratifia pleinement le jugement de la ville. Il en fallait beaucoup moins pour exciter la colère et l'envie; aussi l'auteur fut-il accusé, par les uns, d'avoir tiré le canevas de sa pièce des *Mémoires de Guillot Gorju*, mémoires qu'il avait achetés, disait-on, de la veuve de ce célèbre joueur de farces; par les autres, d'avoir tout simplement copié l'abbé de Pure. « Déjà — nous citons M. Bazin — les comédiens italiens avaient » représenté sur leur théâtre une pièce écrite en leur langue par » l'abbé de Pure, et ayant pour titre *les Fausses Précieuses*. Que » Molière n'ait pas eu besoin de copier l'abbé de Pure, comme » ses ennemis le dirent, c'est ce dont nous sommes pleinement » certain; mais toujours est-il que, sur cette partie des mœurs » de son temps, la première qu'il ait osé aborder, une autre mo- » querie avait précédé, avait encouragé la sienne. »

Deux anecdotes relatives à la première représentation des *Précieuses*, ont été rapportées dans la plupart des éditions de Molière. L'une est relative à un vieillard, qui se serait écrié du milieu du parterre : « Courage, Molière, voilà la bonne comédie ! » — L'autre est relative à Ménage, qui en sortant du théâtre, aurait dit à Chapelain : « Monsieur, nous approuvions, vous et moi, » toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et » avec tant de bon sens; mais, pour me servir de ce que saint » Remi dit à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons » adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. »

L'authenticité de ces deux faits a été révoquée en doute; et comme ils n'ont en définitive que très-peu d'importance, nous les mentionnons seulement pour mémoire, sans les discuter. Ce qui paraît plus certain, c'est que Molière, éclairé par le grand succès qu'il venait d'obtenir, aurait dit : « Je n'ai plus que faire

d'étudier Plaute et Térence, ni d'éplucher des fragments de Ménandre. Je n'ai qu'à étudier le monde. » Le secret de la gloire et du génie de ce grand homme était tout entier dans ces derniers mots.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser, par honneur, ma comédie. J'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pu applaudir à une sottise : comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moi de le démentir ; et, quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais, comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements ; et je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la représentation étoit assez beau pour en demeurer là. J'avois résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe[1] ; et je ne voulois pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais[2]. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrace de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilége obtenu par surprise. J'ai eu beau crier : O temps! ô mœurs ! on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès ; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moi.

Mon Dieu ! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour,

[1] Molière fait allusion à ce proverbe : « Elle est belle à la chandelle ; mais le grand jour gâte tout. » (Aimé Martin.)

[2] C'est là, chez Barbin, chez de Luynes, ou chez Trabouillet, que se vendoient les pièces nouvelles. (Aimé Martin.)

et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pu mieux songer à moi, et j'aurois pris toutes les précautions que messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurois été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte préface ; et je ne manque point de livres qui m'auroient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, et le reste.

J'aurois parlé aussi à mes amis, qui, pour la recommandation de ma pièce, ne m'auroient pas refusé, ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auroient loué en grec ; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoître ; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise ; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés[1] ; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie ; et que, par la même raison, les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitan ; non plus que les juges, les princes, et les rois, de voir Trivelin[2], ou quelque autre, sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi : aussi les véritables précieuses auroient tort de se piquer, lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes veut m'aller relier de ce pas : à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

[1] Ce passage est d'autant plus adroit que Molière attaquoit une coterie fort puissante. Les deux provinciales *méritent d'être bernées*, mais elles ont copié d'*excellentes choses*. Il est clair cependant que ces excellentes choses sont précisément celles que Molière va couvrir de ridicule. (Aimé Martin.)

[2] Le *Docteur*, le *Capitan*, et *Trivelin*, étoient trois personnages ou caractères appartenant à la farce italienne. (Aimé Martin.)

PERSONNAGES.

LAGRANGE [1], DU CROISY [2], amants rebutés.
GORGIBUS, bon bourgeois [3].
MADELON, fille de Gorgibus [4], CATHOS, nièce de Gorgibus [5], précieuses ridicules.
MAROTTE, servante des précieuses ridicules [6].
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules [7].
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de La Grange [8].
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy [9].
DEUX PORTEURS DE CHAISE.
VOISINES.
VIOLONS.

SCÈNE I. — LA GRANGE, DU CROISY

DU CROISY.

Seigneur La Grange.

LA GRANGE.

Quoi?

DU CROISY.

Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE.

Hé bien?

DU CROISY.

Que dites-vous de notre visite? En êtes-vous fort satisfait?

LA GRANGE.

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux?

DU CROISY.

Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE.

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des siéges. Je n'ai jamais vu tant parler

Acteurs de la troupe de Molière : [1] LA GRANGE. — [2] DU CROISY. — [3] L'ESPY. — [4] Mademoiselle DE BRIE. — [5] Mademoiselle DU PARC.— [6] Madeleine BÉJART. — [7] DE BRIE. — [8] MOLIÈRE. — [9] BRÉCOURT.

à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : Quelle heure est-il? Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire? et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvoit nous faire pis qu'elles ont fait?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute, je l'y prends, et de telle façon que je me veux venger de cette impertinence. Je connois ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu ; et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connoître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment, encore?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Hé bien ! qu'en prétendez-vous faire?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II. — GORGIBUS[1], DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Hé bien! vous avez vu ma nièce et ma fille? Les affaires iront-elles bien? Quel est le résultat de cette visite?

[1] *Gorgibus* était le nom d'un *emploi* de l'ancienne comédie, comme les Pasquins, les Turlupins, les Jodelets, etc.

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourriez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grace de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

DU CROISY.

Vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS, seul.

Ouais! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourroit venir leur mécontentement? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà!

SCÈNE III. — GORGIBUS, MAROTTE

MAROTTE.

Que desirez-vous, monsieur?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles?

MAROTTE.

De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent.

SCÈNE IV. — GORGIBUS, seul.

Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins; et quatre valets vivroient tous les jours des pieds de moutons qu'elles emploient.

SCÈNE V. — MADELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de

froideur? Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris?

MADELON.

Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADELON.

La belle galanterie que la leur! Quoi! débuter d'abord par le mariage?

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADELON.

Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

MADELON.

Mon Dieu! que si tout le monde vous ressembloit, un roman seroit bientôt fini! La belle chose que ce seroit, si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie[1]!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci?

MADELON.

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache

[1] Cyrus et Mandane, Clélie et Aronce, sont les principaux personnages d'*Artamène* et de *Clélie*, romans de mademoiselle de Scudéry.

débiter les beaux sentiments, pousser le doux[1], le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée : et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières; et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser[2]. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à

[1] Molière a dit encore dans l'*École des Maris* :

> Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
> Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments.

[2] Ici Molière ne fait pas seulement de la comédie, mais de l'histoire. La célèbre Julie d'Angennes eut les mêmes répugnances que Cathos pour un mariage précipité, quoiqu'il lui convînt parfaitement, puisque c'étoit Montausier qui la recherchoit; elle éprouva pendant quinze ans la fidélité de cet amant, lui fit souffrir tous les tourments, et ne l'épousa qu'au moment où elle commençoit à n'être plus jeune.

(Petitot.)

fait incongrus en galanterie! Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galants, et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux[1]. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans; mon Dieu! quels amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustement, et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon...

MADELON.

Hé! de grace, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS.

Comment, ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MADELON.

Mon Dieu! que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Madelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que

[1] La carte de *Tendre* est une fiction allégorique du roman de *Clélie*. On voit sur cette carte un fleuve d'*Inclination*, une mer d'*Inimitié*, un lac d'*Indifférence*. Pour parvenir à la ville de *Tendre*, il falloit assiéger le village de *Billets-galants*, forcer le hameau de *Billets-doux*, et s'emparer ensuite du château de *Petits-soins*. L'idée de cette carte parut si ingénieuse, que tous les auteurs s'empressèrent de l'imiter. On vit alors paroître la *Carte du royaume d'Amour*; la *Description du royaume de Coquetterie*; et même une *Carte du Jansénisme*, sur le modèle de la carte de Tendre. (Aimé Martin.)

je me suis donné, ont une grace dont il faut que vous demeuriez d'accord[1].

GORGIBUS.

Écoutez : il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines; et pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu?

MADELON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS, à part.

Il n'en faut point douter, elles sont achevées. (Haut.) Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu; et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses; j'en fais un bon serment[2].

SCÈNE VI. — CATHOS, MADELON.

CATHOS.

Mon Dieu! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son ame!

MADELON.

Que veux-tu, ma chère? j'en suis en confusion pour lui.

[1] C'est ainsi que Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, ne trouvant pas son nom assez noble, avoit balancé longtemps entre Carinthée, Éracinthe, et Arthénice, anagrammes de Catherine, et qu'elle prit enfin le dernier, qui fut prononcé en chaire par Fléchier dans l'oraison funèbre de l'abbesse d'Hyères, l'année même où l'on joua les *Femmes savantes*. (Petitot.)

[2] Tous les commentateurs ont signalé cette scène comme offrant l'idée première de la fameuse scène des *Femmes savantes*. L'analogie est incontestable en effet.

J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure un jour me viendra développer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirois bien; oui, il y a toutes les apparences du monde; et, pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VII. — CATHOS, MADELON, MAROTTE.

MAROTTE.

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles.

MAROTTE.

Dame! je n'entends point le latin; et je n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le grand Cyre.

MADELON.

L'impertinente! le moyen de souffrir cela! Et qui est-il le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MADELON.

Ah! ma chère, un marquis! un marquis! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui a ouï parler de nous.

CATHOS.

Assurément, ma chère.

MADELON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des graces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gar-

dez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

(Elles sortent.)

SCÈNE VIII. — MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Holà! porteurs, holà! Là, là, là, là, là, là. Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés[1].

PREMIER PORTEUR.

Dame! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, monsieur.

MASCARILLE.

Hein?

DEUXIÈME PORTEUR.

Je dis, monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, lui donnant un soufflet.

Comment, coquin! demander de l'argent à une personne de ma qualité!

[1] Ce fut Molière lui-même qui joua le personnage de Mascarille. M. Aimé Martin a trouvé dans une brochure du temps la description du costume qu'il portait dans ce rôle. La voici : « Le marquis entra dans un équipage si plaisant, que j'ai cru » ne vous pas déplaire en vous en faisant la description. Imaginez-vous donc que » sa perruque étoit si grande qu'elle balayoit la place à chaque fois qu'il faisoit » la révérence, et son chapeau si petit qu'il étoit aisé de juger que le marquis » le portoit bien plus souvent dans la main que sur la tête; son rabat se pou- » voit appeler un honnête peignoir, et ses canons sembloient n'être faits que pour » servir de cache aux enfants qui jouent à la cligne-musette. Un brandon de » glands lui sortoit de sa poche comme d'une corne d'abondance, et ses souliers » étoient si couverts de rubans, qu'il ne m'est pas possible de vous dire s'ils » étoient de roussi de vache d'Angleterre, ou de maroquin. Du moins sais-je » bien qu'ils avoient un demi-pied de haut, et que j'étois fort en peine de savoir » comment des talons si hauts et si délicats pouvoient porter le corps du marquis, » ses rubans, ses canons et sa poudre. Jugez de l'importance du personnage sur » cette figure. » (*Récit en prose et en vers de la farce des Précieuses*, Paris, 1660.)

DEUXIÈME PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paie les pauvres gens? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner?

MASCARILLE.

Ah! ah! ah! je vous apprendrai à vous connoître! Ces canailles-là s'osent jouer à moi!

PREMIER PORTEUR, prenant un des bâtons de sa chaise.

Çà, payez-nous vitement.

MASCARILLE.

Quoi?

PREMIER PORTEUR.

Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE.

Il est raisonnable celui-là.

PREMIER PORTEUR.

Vite donc?

MASCARILLE.

Oui-dà! tu parles comme il faut, toi; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content?

PREMIER PORTEUR.

Non, je ne suis pas content; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et... (levant son bâton.)

MASCARILLE.

Doucement; tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

SCÈNE IX. — MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.

Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE.

Qu'elles ne se pressent point; je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE.

Les voici.

SCÈNE X. — MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, après avoir salué.

Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de

ma visite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MADELON.

Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.

Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.

Ah! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADELON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chère, il faudroit faire donner des siéges.

MADELON.

Holà! Almanzor.

ALMANZOR.

Madame.

MADELON.

Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais, au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi?

(Almanzor sort.)

CATHOS.

Que craignez-vous?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise[1]. Je vois ici deux[2] yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une ame de Turc à More. Comment, diable! D'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière. Ah! par ma foi, je m'en défie! et je m'en vais gagner au pied,

[1] Dans le sens d'*indépendance*.
[2] VAR. Je vois ici *des* yeux.

ou je veux caution bourgeoise[1] qu'ils ne me feront point de mal.

MADELON.

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar[2]

MADELON.

Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS.

Mais, de grace, monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.

Hé bien, mesdames, que dites-vous de Paris?

MADELON.

Hélas! qu'en pourrions-nous dire? Il faudroit être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit, et de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise[3].

MADELON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

[1] *Caution bourgeoise*, garantie suffisante, allusion à l'ancienne coutume de livrer en otage au vainqueur un certain nombre des principaux bourgeois. Eustache de Saint-Pierre faisoit partie de la caution bourgeoise fournie par la ville de Calais. (F. Génin.)

[2] Personnage du roman de Clélie. — Dans le langage des précieuses, on disoit *être un Amilcar*, pour *être enjoué*. (Voyez le *Grand Dictionnaire des précieuses, ou la clef de la langue des ruelles*. Paris, 1660, page 21.)

[3] La chaise à porteurs dont la mode avoit été apportée d'Angleterre sous le regne de Louis XIII, par le marquis de Montbrun.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites? Quel bel esprit est des vôtres?

MADELON.

Hélas! nous ne sommes pas encore connues; mais nous sommes en passe de l'être; et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du Recueil des pièces choisies.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne; ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON.

Hé! mon Dieu! nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoisseuse, quand il n'y auroit rien autre chose[1] que cela. Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit[2]. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance; celui-là a composé des stances sur une infidélité : monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein : celui-là est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

[1] VAR. Quand il n'y auroit *rien autre* que cela.
[2] VAR. Et qui sont de l'essence *d'un* bel esprit.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et, pour moi, j'aurois toutes les hontes du monde s'il falloit qu'on vînt à me demander si j'aurois vu quelque chose de nouveau que je n'aurois pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine; je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon, dans les belles ruelles de Paris[1], deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADELON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits: je ne vois rien de si galant que cela[2].

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes[3].

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

[1] On donnoit le nom de *ruelles* aux assemblées de ce temps-là. L'alcôve servoit de salon, et la société s'y réunissoit autour du lit de la précieuse, qui se couchoit pour recevoir ses visites. La *ruelle* étoit parée avec beaucoup d'élégance et de goût, et les hommes qui en faisoient les honneurs prenoient le nom bizarre d'*alcovistes*. (Petitot.)

[2] Le portrait, dans le sens du mot esquisse littéraire, dans laquelle on peint soi-même ou les autres, était un genre très en vogue au dix-septième siècle. La Rochefoucauld a fait son *portrait*, mademoiselle de Montpensier a fait le sien, et à la suite de ses Mémoires, elle a ajouté ceux d'une soixantaine de personnages. Il n'est pas besoin de rappeler que ce genre a été élevé à la hauteur de la comédie morale et de la grande histoire par La Bruyère et Saint-Simon.

[3] L'abbé Cotin, qui publia en 1638 un recueil d'énigmes, nous apprend que les précieuses « s'envoyoient visiter par un rondeau ou une énigme, et que c'étoit par là que commençoient toutes les conversations. »

MADELON.

Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'Histoire romaine[1].

MADELON.

Ah! certes, cela sera du dernier beau; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires, qui me persécutent.

MADELON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute. Mais, à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MADELON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh! oh! je n'y prenois pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!

CATHOS.

Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier; cela ne sent point le pédant.

MADELON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

[1] M. Aimé Martin regarde avec raison ce trait comme faisant allusion à Quinault et à mademoiselle Scudéry qui, dans leurs ouvrages, transformaient en *Céladons* les rudes héros de l'histoire ancienne.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement, *Oh! oh!* voilà qui est extraordinaire, *oh! oh!* comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh! oh!* La surprise, *oh! oh!*

MADELON.

Oui, je trouve ce *oh! oh!* admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah! mon Dieu! que dites-vous là[1]? Ce sont de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADELON.

Sans doute; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh! oh!* qu'un poëme épique.

MASCARILLE.

Tudieu! vous avez le goût bon.

MADELON.

Hé! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenois pas garde? je n'y prenois pas garde*, je ne m'apercevois pas de cela; façon de parler naturelle, *je n'y prenois pas garde. Tandis que, sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple; *votre œil en tapinois*... Que vous semble de ce mot *tapinois?* n'est-il pas bien choisi?

CATHOS.

Tout à fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois, en cachette; il semble que ce soit un chat qui vient de prendre une souris, *tapinois*.

MADELON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit; *au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur! au voleur! au voleur! au voleur!*

[1] VAR. Ah! mon Dieu! que *dites-vous?* Ce sont *là* de, etc.

MADELON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus

CATHOS.

Vous avez appris la musique?

MASCARILLE.

Moi? Point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris[1]!

MADELON.

Assurément, ma chère.

MASCARILLE.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière.

(Il chante.)

Oh! oh! je n'y prenois pas garde, etc.

CATHOS.

Ah! que voilà un air qui est passionné! Est-ce qu'on n'en meurt point?

MADELON.

Il y a de la chromatique là dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur! au voleur!* Et puis, comme si l'on crioit bien fort, *au, au, au, au, au, voleur!* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, *au voleur!*

MADELON.

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

[1] J.-B. Rousseau a imité cette pensée dans sa comédie des *Adieux chimériques :*

Un grand seigneur sait tout sans avoir rien appris.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le temps, Mesdames?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADELON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là ; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici, qu'à nous autres gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation : et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire! Pour moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours : Voilà qui est beau! devant que les chandelles soient allumées.

MADELON.

Ne m'en parlez point: c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours, qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sais si je me trompe; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADELON.

Hé! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé! à quels comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE.

Belle demande! Aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne[1]: il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit: et le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne nous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha?

CATHOS.

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oie[2]? La trouvez-vous congruente à l'habit?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban est bien choisi.

MADELON.

Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur[3].

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons[4]?

[1] On sait que les comédiens de l'hôtel de Bourgogne étoient jaloux des succès de la troupe de Molière, à laquelle ils cherchoient sans cesse à susciter des embarras. Cette tirade est donc une vengeance de notre auteur, qui se vengera de nouveau et d'une façon plus mordante dans *l'Impromptu de Versailles*.

[2] « *Petite oye* est ce qu'on retranche d'une oye quand on l'habille pour la faire rostir, comme les pieds, les bouts d'aile, le cou, le foye, le gesier. » (Trévoux.) C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *un abatis*.

Par une métaphore facile à comprendre, *petite oie* a désigné les accessoires de la toilette, plumes, rubans, dentelles, dont à cette époque le costume masculin étoit fort chargé.

(F. Génin.)

[3] *Perdrigeon* étoit le fournisseur des gens à la mode.

[4] *Canons*, large bande d'étoffe ornée de dentelles, qu'on attachoit au-dessus du genou, et qui couvroit la moitié de la jambe.

MADELON.

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier de plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là?

(Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.)

MADELON.

Elle est tout à fait de qualité; le sublime en est touché dé-lciieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes I Comment les trouvez-vous?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

MADELON.

Je vous assure que nous sympathisons, vous et moi. J'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte; et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne faiseuse[1].

MASCARILLE, s'écriant brusquement.

Ahi! ahi! ahi! doucement. Dieu me damne, mesdames, c'est fort mal en user; j'ai à me plaindre de votre procédé; cela n'est pas honnête.

[1] VAR. Qui ne soit de la bonne *ouvrière*.

CATHOS.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

MASCARILLE.

Quoi! toutes deux contre mon cœur en même temps! M'attaquer à droite et à gauche! ah! c'est contre le droit des gens : la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment, diable! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE XI. — CATHOS, MADELON, MASCARILLE, MAROTTE.

MAROTTE.

Madame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui?

MAROTTE.

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE.

Oui, monsieur.

CATHOS.

Le connoissez-vous?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vitement.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCÈNE XII. — CATHOS, MADELON, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE.

Ah! vicomte!

JODELET, s'embrassant l'un l'autre.

Ah! marquis!

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici!

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie[1].

MADELON, à Cathos.

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci: sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

MADELON, à Almanzor.

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte; il ne

[1] Allusion à l'usage où étoient les hommes de la cour, surtout les jeunes gens, qui avoient la ridicule habitude, lorsqu'ils se rencontroient, de s'embrasser à plusieurs reprises, avec de grands gestes et des paroles fort bruyantes. C'est ce que Molière appeloit avec tant de vérité *la fureur de leurs embrassements.* (Auger.)

fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez [1].

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la cour, et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle? C'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, marquis; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisoit fort chaud.

MASCARILLE, regardant Cathos et Madelon.

Oui; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai.

JODELET.

Notre connoissance s'est faite à l'armée; et la première fois que nous nous vîmes, il commandoit un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASCARILLE.

Il est vrai; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse; et je me souviens que je n'étois que petit officier encore, que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

[1] L'acteur à qui Molière avoit confié ce rôle étoit d'une extrême pâleur, il se nommoit Brécourt, et réussissoit également dans la tragédie et dans la comédie; il excelloit surtout dans les Jodelets. Ainsi Molière, en lui donnant ce nom, fait allusion à son talent, comme il fait ici allusion à la pâleur de son visage, et un peu plus loin à sa bravoure, qui étoit très grande. (Aimé Martin.)

MADELON.

Je les aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siége d'Arras[1]?

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune? C'étoit bien une lune tout entière.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi! j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grace : vous sentirez quel coup c'étoit là.

CATHOS, après avoir touché l'endroit.

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous?

MADELON.

Oui : je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçus, la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET, découvrant sa poitrine.

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines[2].

MASCARILLE, mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MADELON.

Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carrosse?

[1] En 1654.
[2] En 1659.

JODELET.

Pourquoi?

MASCARILLE.

Nous mènerions promener ces dames hors des portes[1], et leur donnerions un cadeau.

MADELON.

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi! c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela, nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Holà! Champagne, Picard, Bourguignon, Cascaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de monsieur le marquis qu'ils aillent querir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.

(Almanzor sort.)

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET.

Mais toi-même, marquis, que t'en semble?

MASCARILLE.

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies[2] nettes. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient qu'à un filet.

[1] *Se promener hors des portes*, parce qu'à cette date Paris avoit encore ses vieilles fortifications.

[2] La *braie*, en latin *bragum*, l'une des pièces les plus importantes du costume gaulois, répondoit à notre pantalon moderne. La braie qui tomboit primitivement jusqu'au bas de la jambe, devint en se raccourcissant le haut-de-chausses, et plus tard la culotte. Au sens propre, *sortir les braies nettes d'une bagarre*, c'est en sortir sans avoir ses habits déchirés, et au figuré, c'est en sortir sain et sauf.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus. (Il médite.)

CATHOS.

Hé! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous oyions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurois envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE.

Que diable est-ce là! Je fais toujours bien le premier vers; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé; je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, et du bien tourné.

MASCARILLE.

Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui?

MADELON.

Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XIII. — LUCILE, CÉLIMÈNE, CATHOS, MADELON, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, ALMANZOR, VIOLONS.

MADELON.

Mon Dieu! mes chères[1], nous vous demandons pardon.

[1] On disoit alors une *chère* comme on auroit dit une *précieuse*. Ces deux mots

Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les ames des pieds; et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais, l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR.

Oui, monsieur; ils sont ici.

CATHOS.

Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, dansant lui seul comme par prélude.

La, la, la, la, la, la, la, la.

MADELON.

Il a la taille tout à fait élégante.

CATHOS.

Et a la mine de danser proprement [1].

MASCARILLE, ayant pris Madelon pour danser.

Ma franchise va danser la courante aussi bien que mes pieds. En cadence, violons; en cadence. Oh! quels ignorants! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte! ne sauriez-vous jouer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme. O violons de village!

JODELET, dansant ensuite.

Holà! ne pressez pas si fort la cadence: je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIV. — DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE, un bâton à la main.

Ah! ah! coquins! que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

avoient le même sens, et étoient également à la mode; mais *chère* exprimoit surtout l'intimité. Ce mot est resté. (Aimé Martin.)

[1] *Danser proprement*, pour *bien danser*. Cette expression est devenue d'un usage vulgaire.

MASCARILLE, se sentant battre.

Ahi! ahi! ahi! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seroient aussi.

JODELET.

Ahi! ahi! ahi!

LA GRANGE.

C'est bien à vous, infame que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance!

DU CROISY.

Voilà qui vous apprendra à vous connoître.

SCENE XV. — CATHOS, MADELON, LUCILE, CÉLIMÈNE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MADELON.

Que veut donc dire ceci?

JODELET.

C'est une gageure.

CATHOS.

Quoi! vous laisser battre de la sorte!

MASCARILLE.

Mon Dieu! je n'ai pas voulu faire semblant de rien; car je suis violent, et je me serois emporté.

MADELON.

Endurer un affront comme celui-là en notre présence!

MASCARILLE.

Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connoissons il y a longtemps; et, entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XVI. — DU CROISY, LA GRANGE, MADELON, CATHOS, CÉLIMÈNE, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE.

Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins entrent.)

MADELON.

Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY.

Comment! mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous; qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal?

MADELON.

Vos laquais!

LA GRANGE.

Oui, nos laquais: et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MADELON.

O ciel! quelle insolence!

LA GRANGE.

Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET.

Adieu notre braverie[1].

MASCARILLE.

Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY.

Ah! ah! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE.

C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE.

O fortune! quelle est ton inconstance!

DU CROISY.

Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE.

Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

[1] Dans le sens de *parure*, se dit encore dans le langage vulgaire, en certains pays, *vous voilà bien brave*, pour *vous voilà bien paré*.

SCÈNE XVII. — MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

CATHOS.

Ah! quelle confusion!

MADELON.

Je crève de dépit.

UN DES VIOLONS, à Mascarille.

Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous paiera, nous autres?

MASCARILLE.

Demandez à monsieur le vicomte.

UN DES VIOLONS, à Jodelet.

Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET.

Demandez à monsieur le marquis.

SCÈNE XVIII. — GORGIBUS, MADELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS.

Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois; et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces messieurs qui sortent!

MADELON.

Ah! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS.

Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infames! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MADELON.

Ah! je jure que nous en serons vengées, ou que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence?

MASCARILLE.

Traiter comme cela un marquis! Voilà ce que c'est que du monde, la moindre disgrace nous fait mépriser de ceux qui nous chérissoient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

SCÈNE XIX. — GORGIBUS, MADELON, CATHOS, VIOLONS.

UN DES VIOLONS.

Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez, à leur défaut, pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, les battant.

Oui, oui, je vous vais contenter; et voici la monnoie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines; allez vous cacher pour jamais. (Seul.) Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez-vous être à tous les diables!

FIN DES PRÉCIEUSES RIDICULES.

SGANARELLE,

OU

LE COCU IMAGINAIRE,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1660.

NOTICE.

—

De toutes les pièces de Molière, *Sganarelle* est celle qui a donné lieu aux jugements les plus contradictoires. Nous allons, pour le blâme comme pour l'éloge, rapporter quelques-uns de ces jugements. Suivant M. Taschereau, qui résume les plus importantes critiques, « on retrouve dans *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* quelques traits assez fidèles des mœurs des petits bourgeois de ce temps, qui, aimant bien leurs femmes, les battaient mieux encore. Mais quelle intention morale peut-on supposer à l'auteur? Quel travers, quel défaut, quel vice a-t-il eu dessein de signaler, de corriger ou de punir? Nous ne le devinons pas; à moins cependant que la moralité de la pièce ne soit renfermée dans ces deux vers aux maris trompés :

> Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
> Plus tortue, après tout, et la taille moins belle?

Et, dans ce cas, Molière, que nous verrons si malheureux de ses infortunes conjugales, Molière qui, pour nous servir de l'image plaisante de la Fontaine, *en mettait son bonnet*

> Moins aisément que de coutume,

eût bien dû se persuader tout le premier ce qu'il cherchait à faire croire aux autres. Mais non, il n'eut évidemment d'autre but que celui de faire rire; et il était difficile, à la vérité, de le mieux atteindre. Néanmoins, on regrette que ce soit fréquemment aux dépens de la vérité. Le personnage de Sganarelle est

trop souvent invraisemblable pour offrir toujours de l'intérêt, trop souvent bouffon pour être toujours comique. »

Suivant Geoffroy, *Sganarelle* est « la seule pièce où Molière, après être entré dans la route de la bonne comédie, ait pour ainsi dire rétrogradé... il n'y a dans *Sganarelle* que des quiproquos et des lazzis, au lieu de peinture de mœurs ; le comique y est quelquefois burlesque... Le dénoûment est, sans contredit, le plus mauvais qu'il y ait dans tout le théâtre de Molière... il y a des traits contraires à la bienséance... il eût été à souhaiter que l'auteur eût davantage respecté les mœurs... il y a des ridicules qu'on ne peut attaquer sans nuire à la société... On ne reconnaît le grand homme qu'à l'excellence du dialogue, à la verve du style, à la naïveté des plaisanteries, à cette foule de mots heureux qui s'offraient naturellement à son génie... »

MM. Nisard et Aimé Martin sont d'un avis différent. D'après M. Nisard, Molière dans *Sganarelle* nous fait honte de la jalousie dans le ménage ; il nous rend moins chatouilleux aux apparences, et cherche à prouver que la confiance entre époux est un des principaux éléments du bonheur domestique. M. Aimé Martin, qui pense comme M. Nisard, s'exprime ainsi : « On a prétendu que cette pièce manquait le but moral ; c'est une erreur. Sganarelle et sa femme ont beaucoup d'affection l'un pour l'autre ; ils seroient heureux, s'ils ne se laissoient troubler par la jalousie : le but de Molière a donc été de corriger ce travers, fort commun dans cette classe de la société à laquelle appartient Sganarelle. Ce grand peintre de nos passions avoit passé les premières années de sa vie dans le quartier le plus populeux de Paris, et il y avoit été témoin d'une foule de scènes, dont on ne peut douter qu'il n'ait reproduit ici les principaux traits. Il y a trop de vérité dans son tableau pour qu'il ne l'ait pas dessiné d'après nature. »

Nous laissons au lecteur le soin de décider entre les deux opinions, nous bornant à faire remarquer que l'accueil que le public fit au *Cocu imaginaire*, prouve que si Molière dans cette comédie n'a cherché qu'à faire rire, il a complétement atteint son but. La pièce, représentée pour la première fois le 28 mai 1660, sept mois après *les Précieuses*, fut jouée quarante fois de suite. Un amateur nommé Neuvillenaine, qui l'avait apprise par cœur pendant les représentations, obtint un privilége pour l'imprimer, et en dédia l'édition à l'auteur.

« Enfin, dit M. Aimé Martin, il y a tant de naturel dans le dialogue de cette pièce, et Molière jouoit le rôle de Sganarelle avec une si grande vérité, qu'un bon bourgeois de Paris crut se reconnoître dans *le Cocu imaginaire* : « Comment, disoit-il, un » comédien aura l'audace de mettre sur le théâtre un homme » de ma sorte ! En bonne police, on devroit réprimer l'insolence

» de ces gens-là. — De quoi vous plaignez-vous? lui dit un » plaisant : l'auteur vous a pris du beau côté ; vous seriez bien » heureux d'en être quitte pour l'imagination. »

Cette anecdote prouve mieux que toutes les discussions de la critique, que si Molière avait manqué le but moral, il avait du moins trouvé la vérité.

Cailhava dit que la pièce de Molière est conçue d'après un canevas italien non imprimé : *Arlichino cornuto per opinione.*

A M. DE MOLIÈRE,

CHEF DE LA TROUPE DES COMÉDIENS DE MONSIEUR, FRÈRE UNIQUE DU ROI [1].

Monsieur,

Ayant été voir votre charmante comédie du *Cocu imaginaire*, la première fois qu'elle fit paroître ses beautés au public, elle me parut si admirable que je crus que ce n'étoit pas rendre justice à un si merveilleux ouvrage que de ne le voir qu'une fois, ce qui m'y fit rencontrer cinq ou six autres ; et, comme on retient assez facilement les choses qui frappent vivement l'imagination, j'eus le bonheur de la retenir entière, sans aucun dessein prémédité, et je m'en aperçus d'une manière assez extraordinaire. Un jour, m'étant trouvé dans une assez célèbre

[1] Un nommé Neufvillenaine, qui, en cinq ou six représentations, avoit retenu toute cette comédie, la fit imprimer, et la dédia à Molière ; c'est cette dédicace que nous reproduisons ici.

Neufvillenaine a cru devoir faire précéder les principales scènes d'arguments qui en expliquoient le sujet. Ces arguments offrent des détails précieux sur le jeu comique de Molière, qui représentoit Sganarelle, et sur l'effet que chaque scène et presque chaque vers produisoient sur le public. Nous remarquerons que ces arguments ne déplurent pas à Molière, que même il sembla les adopter, puisque, dans l'unique édition qu'il ait publiée de ses œuvres, il n'a rien changé ni au texte de la pièce, ni aux arguments de son éditeur. Cette édition curieuse est imprimée chez Guillaume de Luynes, en 1666, *avec privilége du Roi*, sous le titre d'*OEuvres de M. Molière*. Elle se compose de deux volumes, ornés chacun d'une vignette fort singulière, représentant Mascarille et Agnès dans leur costume. Le premier volume, de 391 pages, renferme quatre pièces : *les Précieuses*, *le Cocu imaginaire*, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*. Le second volume, de 480 pages, renferme cinq pièces : *les Fâcheux*, *l'École des Maris*, *l'École des Femmes*, *la Critique de l'École des Femmes* et *la Princesse d'Élide*. (Aimé Martin.)

compagnie, où l'on s'entretenoit et de votre esprit, et du génie particulier que vous avez pour les pièces de théâtre, je coulai mon sentiment parmi celui des autres ; et, pour enrichir par-dessus ce qu'on disoit à votre avantage, je voulus faire le récit de votre *Cocu imaginaire :* mais je fus bien surpris quand je vis qu'à cent vers près je savois la pièce par cœur, et qu'au lieu du sujet je les avais tous récités : cela m'y fit retourner encore une fois, pour achever de retenir ce que je n'en savois pas. Aussitôt un gentilhomme de la campagne, de mes amis, extraordinairement curieux de ces sortes d'ouvrages, m'écrivit, et me pria de lui mander ce que c'étoit que *le Cocu imaginaire ;* parceque , disoit-il, il n'avoit point vu de pièce dont le titre promît rien de si spirituel, si elle étoit traitée par un habile homme. Je lui envoyai aussitôt la pièce que j'avois retenue, pour lui montrer qu'il ne s'étoit pas trompé ; et, comme il ne l'avoit point vu représenter, je crus à propos de lui envoyer les arguments de chaque scène, pour lui montrer que, quoique cette pièce fût admirable, l'auteur, en la représentant lui-même, y savoit encore faire découvrir de nouvelles beautés. Je n'oubliai pas de lui mander expressément, et même de le conjurer, de n'en laisser rien sortir de ses mains ; cependant, sans savoir comment cela s'est fait, j'en ai vu courir huit ou dix copies en cette ville, et j'ai su que quantité de gens étoient prêts de la faire mettre sous la presse ; ce qui m'a mis dans une colère d'autant plus grande que la plupart de ceux qui ont décrit cet ouvrage l'ont tellement défiguré, soit en y ajoutant, soit en y diminuant, que je ne l'ai pas trouvé reconnoissable : et comme il y alloit de votre gloire et de la mienne que l'on ne l'imprimât pas de la sorte, à cause des vers que vous avez faits, et de la prose que j'y ai ajoutée, j'ai cru qu'il falloit aller au-devant de ces messieurs, qui impriment les gens malgré qu'ils en aient, et donner une copie qui fût correcte (je puis parler ainsi, puisque je crois que vous trouverez votre pièce dans les formes) ; j'ai pourtant combattu longtemps avant que de la donner, mais enfin j'ai vu que c'étoit une nécessité que nous fussions imprimés, et je m'y suis résolu d'autant plus volontiers que j'ai vu que cela ne vous pouvoit apporter aucun dommage, non plus qu'à votre troupe, puisque votre pièce a été jouée près de cinquante fois.

Je suis, monsieur, votre, etc

PERSONNAGES.

GORGIBUS, bourgeois de Paris [1].
CÉLIE, sa fille [2].
LÉLIE, amant de Célie [3].
GROS-RENÉ, valet de Lélie [4].
SGANARELLE [*], bourgeois de Paris, et cocu imaginaire [5].
LA FEMME de Sganarelle [6].
VILLEBREQUIN, père de Valère [7].
LA SUIVANTE de Célie [8].
UN PARENT DE SGANARELLE.

SCÈNE I. — GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

CÉLIE, sortant tout éplorée, et son père la suivant

Ah ! n'espérez jamais que mon cœur y consente.

GORGIBUS.

Que marmottez-vous là, petite impertinente?
Vous prétendez choquer ce que j'ai résolu?
Je n'aurai pas sur vous un pouvoir absolu?
Et par sottes raisons, votre jeune cervelle
Voudroit régler ici la raison paternelle?
Qui de nous deux à l'autre a droit de faire loi?
A votre avis, qui mieux, ou de vous, ou de moi,
O sotte! peut juger ce qui vous est utile?
Par la corbleu! gardez d'échauffer trop ma bile;
Vous pourriez éprouver, sans beaucoup de longueur,
Si mon bras sait [1] encor montrer quelque vigueur.
Votre plus court sera, madame la mutine,
D'accepter sans façon l'époux qu'on vous destine.
J'ignore, dites-vous, de quelle humeur il est,

Acteurs de la troupe de Molière : [1] L'ESPY. — [2] Mademoiselle DU PARC. — [3] LA GRANGE.— [4] DU PARC. — [5] MOLIÈRE.— [6] Mademoiselle DE BRIE. — [7] DE BRIE. — [8] Magdeleine BÉJART.

[*] Ce personnage comique est une création de Molière, et le nom de SGANARELLE est resté au caractère qu'il représente; on disoit les *Sganarelles*, comme on avoit dit les *Jodelets*, les *Gros-Renés*, etc.

[1] VAR. Si mon bras *peut* encor montrer quelque vigueur.

Et dois auparavant consulter s'il vous plaît :
Informé du grand bien qui lui tombe en partage,
Dois-je prendre le soin d'en savoir davantage?
Et cet époux, ayant vingt mille bons ducats,
Pour être aimé de vous, doit-il manquer d'appas?
Allez, tel qu'il puisse être, avecque cette somme
Je vous suis caution qu'il est très honnête homme

CÉLIE.

Hélas!

GORGIBUS.

Hé bien, hélas! Que veut dire ceci?
Voyez le bel hélas qu'elle nous donne ici!
Hé! que si la colère une fois me transporte,
Je vous ferai chanter hélas de bonne sorte!
Voilà, voilà le fruit de ces empressements
Qu'on vous voit nuit et jour à lire vos romans;
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parlez de Dieu bien moins que de Clélie[1].
Jetez-moi dans le feu tous ces méchants écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits;
Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les Quatrains de Pibrac, et les doctes Tablettes
Du conseiller Matthieu[2]; l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.
La Guide des pécheurs est encore un bon livre[3];
C'est là qu'en peu de temps on apprend à bien vivre;
Et si vous n'aviez lu que ces moralités,
Vous sauriez un peu mieux suivre mes volontés.

CÉLIE.

Quoi! vous prétendez donc, mon père, que j'oublie
La constante amitié que je dois à Lélie?
J'aurois tort, si, sans vous, je disposois de moi;
Mais vous-même à ses vœux engageâtes ma foi.

GORGIBUS.

Lui fût-elle engagée encore davantage,
Un autre est survenu, dont le bien l'en dégage.

[1] *Clélie*, roman de mademoiselle de Scudéry.
[2] Ces deux ouvrages tenoient autrefois dans l'éducation de la jeunesse la même place que les fables de la Fontaine y tiennent aujourd'hui. Les quatrains ont été traduits en grec, en latin, en turc, en arabe, en persan. (Aimé Martin.)
[3] Livre ascétique de Louis de Grenade, dominicain espagnol, mort en 1588.

Lélie est fort bien fait; mais apprends qu'il n'est rien
Qui ne doive céder au soin d'avoir du bien;
Que l'or donne aux plus laids certain charme pour plaire,
Et que sans lui le reste est une triste affaire.
Valère, je crois bien, n'est pas de toi chéri;
Mais, s'il ne l'est amant, il le sera mari.
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux engage;
Et l'amour est souvent un fruit du mariage.
Mais suis-je pas bien fat de vouloir raisonner
Où de droit absolu j'ai pouvoir d'ordonner?
Trêve donc, je vous prie, à vos impertinences :
Que je n'entende plus vos sottes doléances.
Ce gendre doit venir vous visiter ce soir;
Manquez un peu, manquez à le bien recevoir;
Si je ne vous lui vois faire un fort bon visage,
Je vous... Je ne veux pas en dire davantage.

SCÈNE II. — CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA SUIVANTE[1].

Quoi! refuser, madame, avec cette rigueur,
Ce que tant d'autres gens voudroient de tout leur cœur!
A des offres d'hymen répondre par des larmes,
Et tarder tant à dire un oui si plein de charmes!
Hélas! que ne veut-on aussi me marier!
Ce ne seroit pas moi qui se feroit prier;
Et, loin qu'un pareil oui me donnât de la peine,
Croyez que j'en dirois bien vite une douzaine.
Le précepteur qui fait répéter la leçon
A votre jeune frère a fort bonne raison
Lorsque, nous discourant des choses de la terre,
Il dit que la femelle est ainsi que le lierre,
Qui croît beau, tant qu'à l'arbre il se tient bien serré,
Et ne profite point s'il en est séparé.
Il n'est rien de plus vrai, ma très chère maîtresse,
Et je l'éprouve en moi, chétive pécheresse!
Le bon Dieu fasse paix à mon pauvre Martin!
Mais j'avois, lui vivant, le teint d'un chérubin,

[1] Cette suivante est comme le premier essai des servantes que Molière va bientôt introduire sur la scène, elle a plus d'un rapport avec la Martine des *Femmes savantes*. (Aimé Martin.)

L'embonpoint merveilleux, l'œil gai, l'ame contente;
Et je suis maintenant ma commère dolente.
Pendant cet heureux temps, passé comme un éclair,
Je me couchois sans feu dans le fort de l'hiver;
Sécher même les draps me sembloit ridicule,
Et je tremble à présent dedans la canicule.
Enfin il n'est rien tel, madame, croyez-moi,
Que d'avoir un mari la nuit auprès de soi,
Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un, Dieu vous soit en aide! alors qu'on éternue[1].

CÉLIE.

Peux-tu me conseiller de commettre un forfait,
D'abandonner Lélie, et prendre ce mal fait?

LA SUIVANTE.

Votre Lélie aussi n'est, ma foi, qu'une bête,
Puisque si hors de temps son voyage l'arrête;
Et la grande longueur de son éloignemen
Me le fait soupçonner de quelque changement.

CÉLIE, lui montrant le portrait de Lélie.

Ah! ne m'accable point par ce triste présage.
Vois attentivement les traits de ce visage;
Ils jurent à mon cœur d'éternelles ardeurs :
Je veux croire, après tout, qu'ils ne sont pas menteurs,
Et que, comme c'est lui que l'art y représente,
Il conserve à mes feux une amitié constante.

LA SUIVANTE.

Il est vrai que ces traits marquent un digne amant,
Et que vous avez lieu de l'aimer tendrement.

CÉLIE.

Et cependant il faut... Ah! soutiens-moi[2].

(Laissant tomber le portrait de Lélie.)

LA SUIVANTE.

Madame,
D'où vous pourroit venir... Ah! bons dieux! elle pâme!
Hé! vite, holà! quelqu'un.

[1] Suivant Bret, ces deux vers sont une imitation de Sabadino, contemporain de Boccace, et, comme lui, auteur de Nouvelles. Voici le passage de l'auteur italien : « Sache que si tu prends femme, l'hiver elle te tiendra les reins chauds, et l'été l'estomac frais. De plus, quand tu éternueras, tu auras au moins quelqu'un pour te dire : Dieu vous assiste! »

[2] L'évanouissement et la perte du portrait sont imités de la pièce italienne, *Arlichino cornuto per opinione.*

SCÈNE III. — CÉLIE, SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

SGANARELLE.

Qu'est-ce donc? me voilà

LA SUIVANTE.

Ma maîtresse se meurt.

SGANARELLE.

Quoi! ce n'est que cela?
Je croyois tout perdu, de crier de la sorte.
Mais approchons pourtant. Madame, êtes-vous morte?
Hays! Elle ne dit mot.

LA SUIVANTE.

Daignez me l'apporter,
Il lui faut du vinaigre, et j'en cours apprêter[1].

SCÈNE IV. — CÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE, en passant la main sur le sein de Célie.

Elle est froide partout, et je ne sais qu'en dire.
Approchons-nous, pour voir si sa bouche respire.
Ma foi, je ne sais pas; mais j'y trouve encor, moi,
Quelque signe de vie.

LA FEMME DE SGANARELLE, regardant par la fenêtre.

Ah! qu'est-ce que je voi?
Mon mari dans ses bras... Mais je m'en vais descendre;
Il me trahit sans doute, et je veux le surprendre.

SGANARELLE.

Il faut se dépêcher de l'aller secourir;
Certes, elle auroit tort de se laisser mourir.
Aller en l'autre monde est très grande sottise,
Tant que dans celui-ci l'on peut être de mise.

(Il la porte chez elle avec un homme que la suivante amene.)

SCÈNE V. — LA FEMME DE SGANARELLE.

Il s'est subitement éloigné de ces lieux,
Et sa fuite a trompé mon desir curieux;
Mais de sa trahison je ne suis plus en doute[2];

[1] VAR. .... Je vais faire venir
Quelqu'un pour l'emporter; veuillez la soutenir

[2] VAR. Mais de sa trahison je ne *fais plus de* doute.

Et le peu que j'ai vu me la découvre toute.
Je ne m'étonne plus de l'étrange froideur
Dont je le vois répondre à ma pudique ardeur ;
Il réserve, l'ingrat, ses caresses à d'autres,
Et nourrit leurs plaisirs par le jeûne des nôtres.
Voilà de nos maris le procédé commun ;
Ce qui leur est permis leur devient importun.
Dans les commencements ce sont toutes merveilles,
Ils témoignent pour nous des ardeurs nonpareilles;
Mais les traîtres bientôt se lassent de nos feux,
Et portent autre part ce qu'ils doivent chez eux.
Ah! que j'ai de dépit que la loi n'autorise
A changer de mari comme on fait de chemise !
Cela seroit commode; et j'en sais telle ici
Qui, comme moi, ma foi, le voudroit bien aussi.

(En ramassant le portrait que Célie avoit laissé tomber.)

Mais quel est ce bijou que le sort me présente?
L'émail en est fort beau, la gravure charmante.
Ouvrons.

SCÈNE VI. — SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE.

SGANARELLE, se croyant seul.

On la croyoit morte, et ce n'étoit rien.
Il n'en faut plus qu'autant, elle se porte bien[1].
Mais j'aperçois ma femme.

LA FEMME DE SGANARELLE, se croyant seule.

O ciel! c'est miniature !
Et voilà d'un bel homme une vive peinture!

SGANARELLE, à part, et regardant par-dessus l'épaule de sa femme.

Que considère-t-elle avec attention ?
Ce portrait, mon honneur, ne vous dit rien de bon.
D'un fort vilain soupçon je me sens l'ame émue.

LA FEMME DE SGANARELLE, sans apercevoir son mari.

Jamais rien de plus beau ne s'offrit à ma vue ;
Le travail plus que l'or s'en doit encor priser.
Oh ! que cela sent bon !

SGANARELLE, à part.

Quoi ! peste, le baiser !

[1] *Il n'en faut plus qu'autant*, c'est-à-dire, elle est à moitié guérie. En effet, quand on est à moitié bien, *il n'en faut plus qu'autant* pour être tout à fait bien.
(Aimé Martin.)

Ah! j'en tiens!

LA FEMME DE SGANARELLE poursuit.

Avouons qu'on doit être ravie
Quand d'un homme ainsi fait on se peut voir servie,
Et que, s'il en contoit avec attention,
Le penchant seroit grand à la tentation.
Ah! que n'ai-je un mari d'une aussi bonne mine!
Au lieu de mon pelé, de mon rustre...

SGANARELLE, lui arrachant le portrait.

Ah! mâtine!
Nous vous y surprenons en faute contre nous,
En diffamant l'honneur de votre cher époux.
Donc, à votre calcul, ô ma trop digne femme,
Monsieur, tout bien compté, ne vaut pas bien madame?
Et, de par Belzébut, qui vous puisse emporter!
Quel plus rare parti pourriez-vous souhaiter?
Qui peut trouver en moi quelque chose à redire?
Cette taille, ce port que tout le monde admire;
Ce visage, si propre à donner de l'amour,
Pour qui mille beautés soupirent nuit et jour;
Bref, en tout et partout, ma personne charmante
N'est donc pas un morceau dont vous soyez contente?
Et, pour rassasier votre appétit gourmand,
Il faut joindre au mari le ragoût d'un galant?

LA FEMME DE SGANARELLE.

J'entends à demi-mot où va la raillerie.
Tu crois par ce moyen...

SGANARELLE.

A d'autres, je vous prie:
La chose est avérée, et je tiens dans mes mains
Un bon certificat du mal dont je me plains.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Mon courroux n'a déja que trop de violence,
Sans le charger encor d'une nouvelle offense[1].
Écoute, ne crois pas retenir mon bijou;
Et songe un peu...

SGANARELLE.

Je songe à te rompre le cou.

[1] *Charger un courroux d'une nouvelle offense*, c'est-à-dire l'augmenter par une nouvelle offense.

Que ne puis-je, aussi bien que je tiens la copie,
Tenir l'original!

LA FEMME DE SGANARELLE.

Pourquoi?

SGANARELLE.

Pour rien, ma mie.
Doux objet de mes vœux, j'ai grand tort de crier,
Et mon front de vos dons vous doit remercier.

(Regardant le portrait de Lélie.)

Le voilà, le beau fils, le mignon de couchette,
Le malheureux tison de ta flamme secrète,
Le drôle avec lequel...

LA FEMME DE SGANARELLE.

Avec lequel... Poursui.

SGANARELLE.

Avec lequel, te dis-je... et j'en crève d'ennui.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me veut donc conter par là ce maître ivrogne?

SGANARELLE.

Tu ne m'entends que trop, madame la carogne.
Sganarelle est un nom qu'on ne me dira plus,
Et l'on va m'appeler seigneur Cornelius[1].
J'en suis pour mon honneur; mais à toi, qui me l'ôtes,
Je t'en ferai du moins pour un bras ou deux côtes.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et tu m'oses tenir de semblables discours?

SGANARELLE.

Et tu m'oses jouer de ces diables de tours?

LA FEMME DE SGANARELLE.

Et quels diables de tours? Parle donc sans rien feindre.

SGANARELLE.

Ah! cela ne vaut pas la peine de se plaindre!
D'un panache de cerf sur le front me pourvoir:
Hélas! voilà vraiment un beau venez-y voir[2].

LA FEMME DE SGANARELLE.

Donc, après m'avoir fait la plus sensible offense

[1] Molière n'est pas le premier qui ait joué sur ce mot de *Cornelius*. Camus, évêque de Belley, disoit à un mari qui se plaignoit tout haut d'une mésaventure que l'on fait d'ordinaire : *J'aimerois mieux être Cornelius Tacitus que Publius Cornelius.* (Auger.)

[2] C'est-à-dire une chose de si peu d'importance, qu'il ne faut pas se déranger pour l'aller voir.

Qui puisse d'une femme exciter la vengeance,
Tu prends d'un feint courroux le vain amusement
Pour prévenir l'effet de mon ressentiment?
D'un pareil procédé l'insolence est nouvelle!
Celui qui fait l'offense est celui qui querelle.

SGANARELLE.

Hé! la bonne effrontée! A voir ce fier maintien,
Ne la croiroit-on pas une femme de bien?

LA FEMME DE SGANARELLE.

Va, va, suis ton chemin, cajole tes maîtresses[1],
Adresse-leur tes vœux, et fais-leur des caresses;
Mais rends-moi mon portrait sans te jouer de moi.
(Elle lui arrache le portrait, et s'enfuit.)

SGANARELLE, courant après elle.

Oui, tu crois m'échapper; je l'aurai malgré toi[2].

SCÈNE VII. — LÉLIE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

Enfin nous y voici. Mais, monsieur, si je l'ose,
Je voudrois vous prier de me dire une chose.

LÉLIE.

Hé bien! parle.

GROS-RENÉ.

Avez-vous le diable dans le corps,
Pour ne pas succomber à de pareils efforts?
Depuis huit jours entiers, avec vos longues traites,
Nous sommes à piquer de chiennes, de mazettes[3],
De qui le train maudit nous a tant secoués,
Que je m'en sens, pour moi, tous les membres roués;
Sans préjudice encor d'un accident bien pire,

[1] VAR. Va, *poursuis* ton chemin, cajole les maitresses.

[2] Ici la scène reste vide. Cette faute, qui se renouvelle encore deux fois dans la pièce, a engagé plusieurs éditeurs à la diviser en trois actes. Mais les mémoires du temps nous apprennent que la scène du monologue, appelée la belle scène, étoit la dix-septieme de la pièce; ce qui ne pourroit pas être si *le Cocu imaginaire* étoit divisé en trois actes. L'édition de 1682, faite par La Grange, camarade de Moliere, ne donne qu'un acte à cette pièce. (Bret.) Neufvillenaine dit dans ses arguments: « Il ne fut jamais rien vu de si agréable que les postures » de Sganarelle quand il est derrière sa femme; son visage et ses gestes expriment si » bien sa jalousie, qu'il ne seroit pas nécessaire qu'il parlât pour paroître le plus » jaloux de tous les hommes. » Cette remarque est intéressante pour nous, puisque c'étoit Moliere qui jouoit le rôle de Sganarelle.

[3] VAR. Nous sommes à piquer *des* chiennes de mazettes

Qui m'afflige un endroit que je ne veux pas dire :
Cependant, arrivé, vous sortez bien et beau,
Sans prendre de repos, ni manger un morceau

LÉLIE.

Ce grand empressement n'est pas digne de blâme;
De l'hymen de Célie on alarme mon ame;
Tu sais que je l'adore; et je veux être instruit,
Avant tout autre soin, de ce funeste bruit.

GROS-RENÉ.

Oui, mais un bon repas vous seroit nécessaire
Pour s'aller éclaircir, monsieur, de cette affaire;
Et votre cœur, sans doute, en deviendroit plus fort
Pour pouvoir résister aux attaques du sort :
J'en juge par moi-même, et la moindre disgrace,
Lorsque je suis à jeun, me saisit, me terrasse ;
Mais, quand j'ai bien mangé, mon ame est ferme à tout,
Et les plus grands revers n'en viendroient pas à bout.
Croyez-moi, bourrez-vous, et sans réserve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et, pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez votre cœur.

LÉLIE.

Je ne saurois manger.

GROS-RENÉ, bas, à part.

Si ferai bien, je meure[1]!

(Haut.)

Votre dîner pourtant seroit prêt tout à l'heure.

LÉLIE.

Tais-toi, je te l'ordonne.

GROS-RENÉ.

Ah! quel ordre inhumain!

LÉLIE.

J'ai de l'inquiétude et non pas de la faim.

GROS-RENÉ.

Et moi, j'ai de la faim, et de l'inquiétude
De voir qu'un sot amour fait toute votre étude.

LÉLIE.

Laisse-moi m'informer de l'objet de mes vœux,
Et, sans m'importuner, va manger si tu veux.

[1] *Si ferai bien, je meure.* Ce qui veut dire : *Oui! assurément je le ferai bien. Que je meure!* ce dernier verbe par voie d'imprécation. (Aimé Martin.)

GROS-RENÉ.

Je ne réplique point à ce qu'un maître ordonne.

SCÈNE VIII. — LÉLIE, seul.

Non, non, à trop de peur mon ame s'abandonne;
Le père m'a promis, et la fille a fait voir
Des preuves d'un amour qui soutient mon espoir.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, LÉLIE.

SGANARELLE, sans voir Lélie, et tenant dans ses mains le portrait.

Nous l'avons, et je puis voir à l'aise la trogne
Du malheureux pendard qui cause ma vergogne.
Il ne m'est point connu.

LÉLIE, à part.

Dieux! qu'aperçois-je ici?
Et, si c'est mon portrait, que dois-je croire aussi?

SGANARELLE, sans voir Lélie.

Ah! pauvre Sganarelle! à quelle destinée
Ta réputation est-elle condamnée!
Faut...

(Apercevant Lélie qui le regarde, il se tourne d'un autre côté.)

LÉLIE, à part.

Ce gage ne peut, sans alarmer ma foi,
Être sorti des mains qui le tenoient de moi.

SGANARELLE, à part.

Faut-il que désormais à deux doigts l'on te montre,
Qu'on te mette en chansons, et qu'en toute rencontre
On te rejette au nez le scandaleux affront
Qu'une femme mal née imprime sur ton front?

LÉLIE, à part.

Me trompé-je?

SGANARELLE, à part.

Ah, truande[1]! as-tu bien le courage
De m'avoir fait cocu dans la fleur de mon âge?
Et, femme d'un mari qui peut passer pour beau,
Faut-il qu'un marmouset, un maudit étourneau...

LÉLIE, à part, et regardant encore le portrait que tient Sganarelle.

Je ne m'abuse point, c'est mon portrait lui-même.

[1] Au moyen âge on appeloit *truands* les gens sans aveu, les vagabonds. Ici le mot *truande* est pris dans une acception que la situation indique suffisamment.

SGANARELLE lui tourne le dos.

Cet homme est curieux.

LÉLIE, à part.

Ma surprise est extrême!

SGANARELLE, à part

A qui donc en a-t-il?

LÉLIE, à part.

Je le veux accoster.

(Haut.) (Sganarelle veut s'éloigner.)

Puis-je...? Hé! de grace, un mot.

SGANARELLE, à part, s'éloignant encore.

Que me veut-il conter?

LÉLIE.

Puis-je obtenir de vous de savoir l'aventure
Qui fait dedans vos mains trouver cette peinture?

SGANARELLE, à part.

D'où lui vient ce desir? Mais je m'avise ici...

(Il examine Lélie et le portrait qu'il tient.)

Ah! ma foi, me voilà de son trouble éclairci!
Sa surprise à présent n'étonne plus mon ame;
C'est mon homme; ou plutôt, c'est celui de ma femme.

LÉLIE.

Retirez-moi de peine, et dites d'où vous vient...

SGANARELLE.

Nous savons, Dieu merci, le souci qui vous tient.
Ce portrait qui vous fâche est votre ressemblance;
Il étoit en des mains de votre connoissance;
Et ce n'est pas un fait qui soit secret pour nous
Que les douces ardeurs de la dame et de vous.
Je ne sais pas si j'ai, dans sa galanterie,
L'honneur d'être connu de Votre Seigneurie;
Mais faites-moi celui de cesser désormais
Un amour qu'un mari peut trouver fort mauvais;
Et songez que les nœuds du sacré mariage...

LÉLIE.

Quoi! celle, dites-vous, qui conservoit ce gage...[1]

SGANARELLE.

Est ma femme, et je suis son mari.

LÉLIE.

Son mari?

[1] VAR. Quoi! celle, dites-vous, *dont vous tenez* ce gage...

SGANARELLE.

Oui, son mari, vous dis-je, et mari très marri[1];
Vous en savez la cause, et je m'en vais l'apprendre
Sur l'heure à ses parents.

SCÈNE X. — LÉLIE, seul.

Ah! que viens-je d'entendre!
On me l'avoit bien dit, et que c'étoit de tous
L'homme le plus mal fait qu'elle avoit pour époux.
Ah! quand mille serments de ta bouche infidèle
Ne m'auroient pas promis une flamme éternelle,
Le seul mépris d'un choix si bas et si honteux
Devoit bien soutenir l'intérêt de mes feux,
Ingrate! et quelque bien... Mais ce sensible outrage,
Se mêlant aux travaux d'un assez long voyage,
Me donne tout à coup un choc si violent,
Que mon cœur devient foible, et mon corps chancelant.

SCÈNE XI.— LÉLIE, LA FEMME DE SGANARELLE.

LA FEMME DE SGANARELLE se croyant seule.

(Apercevant Lélie.)

Malgré moi, mon perfide... Hélas! quel mal vous presse?
Je vous vois prêt, monsieur, à tomber en foiblesse.

LÉLIE.

C'est un mal qui m'a pris assez subitement.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je crains ici pour vous l'évanouissement;
Entrez dans cette salle, en attendant qu'il passe.

LÉLIE.

Pour un moment ou deux j'accepte cette grace.

SCÈNE XII. — SGANARELLE, UN PARENT DE LA FEMME DE SGANARELLE[2].

LE PARENT.

D'un mari sur ce point j'approuve le souci;

[1] *Marri*, fâché, chagrin.

[2] Cette scène, aujourd'hui presque insignifiante, faisoit beaucoup d'effet du temps de Molière, grâce à son jeu. « Il faudroit, dit Neufvillenaine, avoir le pin- » ceau de Poussin, Le Brun et Mignard, pour vous représenter avec quelle posture

Mais c'est prendre la chèvre[1] un peu bien vite aussi :
Et tout ce que de vous je viens d'ouïr contre elle
Ne conclut point, parent, qu'elle soit criminelle :
C'est un point délicat ; et de pareils forfaits,
Sans les bien avérer, ne s'imputent jamais.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il faut toucher au doigt la chose.

LE PARENT.

Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.
Sait-on comme en ses mains ce portrait est venu[2],
Et si l'homme, après tout, lui peut être connu ?
Informez-vous-en mieux, et, si c'est ce qu'on pense[3],
Nous serons les premiers à punir son offense.

SCÈNE XIII. — SGANARELLE, seul.

On ne peut pas mieux dire ! en effet, il est bon
D'aller tout doucement. Peut-être, sans raison,
Me suis-je en tête mis ces visions cornues[4] ;
Et les sueurs au front m'en sont trop tôt venues.
Par ce portrait enfin, dont je suis alarmé,
Mon déshonneur n'est pas tout à fait confirmé.
Tâchons donc par nos soins...

SCÈNE XIV. — SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE sur la porte de sa maison, reconduisant Lélie ; LÉLIE.

SGANARELLE, à part, les voyant.

Ah ! que vois-je ? Je meure !
Il n'est plus question de portrait à cette heure ;
Voici, ma foi, la chose en propre original.

LA FEMME DE SGANARELLE.

C'est par trop vous hâter, monsieur ; et votre mal,
Si vous sortez si tôt, pourra bien vous reprendre.

» Sganarelle se fait admirer dans cette scène... Jamais personne ne sut si bien dé-
» monter son visage ; et l'on peut dire que dans cette pièce il en change plus de
» vingt fois. »

[1] *Prendre la chèvre*, dans le sens de se *fâcher pour peu de chose*, comme on dit encore aujourd'hui *prendre la mouche*.

[2] VAR. *Qui sait* comme en ses mains ce portrait est venu ?

[3] VAR. Informez-vous-en *donc* ; et, si c'est ce qu'on pense.

[4] Avoir des visions *cornues*, c'est-à-dire avoir des idées *chimériques*, *folles*, *ridicules*. Ce mot, en le particularisant dans la bouche de Sganarelle, prend de la situation même une acception très-comique.

LÉLIE.

Non, non, je vous rends grace, autant qu'on puisse rendre,
Du secours obligeant que vous m'avez prêté[1].

SGANARELLE, à part.

La masque[2] encore après lui fait civilité!

(La femme de Sganarelle rentre dans sa maison.)

SCÈNE XV. — SGANARELLE, LÉLIE

SGANARELLE, à part.

Il m'aperçoit; voyons ce qu'il me pourra dire.

LÉLIE, à part.

Ah! mon ame s'émeut, et cet objet m'inspire...
Mais je dois condamner cet injuste transport,
Et n'imputer mes maux qu'aux rigueurs de mon sort.
Envions seulement le bonheur de sa flamme.

(En s'approchant de Sganarelle.)

Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme!

SCÈNE XVI. — SGANARELLE, CÉLIE, à sa fenêtre, voyant Lélie qui s'en va.

SGANARELLE, seul.

Ce n'est point s'expliquer en termes ambigus.
Cet étrange propos me rend aussi confus
Que s'il m'étoit venu des cornes à la tête!

(Regardant le côté par où Lélie est sorti.)

Allez, ce procédé n'est point du tout honnête.

CÉLIE, à part, en rentrant.

Quoi! Lélie a paru tout à l'heure à mes yeux!
Qui pourroit me cacher son retour en ces lieux?

SGANARELLE, sans voir Célie.

Oh! trop heureux d'avoir une si belle femme!
Malheureux bien plutôt de l'avoir, cette infâme,
Dont le coupable feu, trop bien vérifié,
Sans respect ni demi nous a cocufié[3]!
Mais je le laisse aller après un tel indice,
Et demeure les bras croisés comme un jocrisse!
Ah! je devois du moins lui jeter son chapeau,
Lui ruer quelque pierre, ou crotter son manteau[4].

[1] VAR. *De l'obligeant secours* que vous m'avez prêté.
[2] C'est-à-dire la *friponne*, l'*hypocrite*.
[3] *Sans respect ni demi*, c'est-à-dire sans respect ni demi-respect.
[4] On diroit ces vers composés tout exprès pour nous faire comprendre la diffe-

Et sur lui hautement, pour contenter ma rage,
Faire au larron d'honneur crier le voisinage[1].

(Pendant le discours de Sganarelle, Célie s'approche peu à peu, et attend, pour lui parler, que son transport soit fini.)

CÉLIE, à Sganarelle.

Celui qui maintenant devers vous est venu,
Et qui vous a parlé, d'où vous est-il connu?

SGANARELLE.

Hélas! ce n'est pas moi qui le connois, madame:
C'est ma femme.

CÉLIE.

Quel trouble agite ainsi votre ame?

SGANARELLE.

Ne me condamnez point d'un deuil hors de saison,
Et laissez-moi pousser des soupirs à foison.

CÉLIE.

D'où vous peuvent venir ces douleurs non communes?

SGANARELLE.

Si je suis affligé, ce n'est pas pour des prunes[2],
Et je le donnerois à bien d'autres qu'à moi,
De se voir sans chagrin au point où je me voi.
Des maris malheureux vous voyez le modèle:
On dérobe l'honneur au pauvre Sganarelle;
Mais c'est peu que l'honneur dans mon affliction,
L'on me dérobe encor la réputation.

rence entre *jeter* et *ruer*, et notre misère d'être aujourd'hui réduits exclusivement au premier. On *jetoit* à quelqu'un son chapeau à bas, mais on lui *ruoit* une pierre.

Cette nuance existoit dès l'origine de la langue. Absalon percé par Joab, les soldats du parti de David décrochent son cadavre de l'arbre:

« Pois *ruerent* Absalon en une grant fosse de cele lande, et *jeterent* pierres sur lui. » (*Rois*, page 187.). (F. Génin.)

[1] M. Aimé Martin indique ce passage comme étant imité du roman de *Francion*. C'est un mari qui parle: « Un jour, dit-il, que je trouvai le galant auprès de ma » femme, je me contentai de lui dire des injures, et le laissai encore aller sain » et sauf. Oh! que j'en ai eu de regret, quand j'y ai songé! Je lui devois jeter » son chapeau par la fenêtre, ou lui déchirer ses souliers; mais, quoi! je n'étois » pas à moi en cet accident, etc. » Scarron et Le Sage ont, comme Molière, fait d'heureux emprunts au vieux roman dont nous venons de parler.

[2] *Ce n'est pas pour des prunes.* Proverbialement, ce n'est pas pour peu de chose. On rapporte, à propos de cette expression, le conte suivant: On avoit fait présent à Martin Grandin, doyen de Sorbonne, de quelques boîtes d'excellentes prunes de Gênes, qu'il enferma dans son cabinet; ses écoliers, ayant trouvé sa clef, firent main basse sur les boîtes. Le docteur, à son retour, fit grand bruit, et alloit chasser tous ses pensionnaires, si l'un d'eux, tombant à genoux, ne lui eût dit: « Eh! monsieur, on dira que vous nous avez chassés pour des prunes! » A ces mots, le bon doyen ne put s'empêcher de rire, et tout fut pardonné. (Bret.)

CÉLIE.

Comment?

SGANARELLE.

Ce damoiseau, parlant par révérence,
Me fait cocu, madame, avec toute licence;
Et j'ai su par mes yeux avérer aujourd'hui
Le commerce secret de ma femme et de lui.

CÉLIE.

Celui qui maintenant...

SGANARELLE.

Oui, oui, me déshonore;
Il adore ma femme, et ma femme l'adore.

CÉLIE.

Ah! j'avois bien jugé que ce secret retour
Ne pouvoit me couvrir que quelque lâche tour,
Et j'ai tremblé d'abord, en le voyant paroître,
Par un pressentiment de ce qui devoit être.

SGANARELLE.

Vous prenez ma défense avec trop de bonté:
Tout le monde n'a pas la même charité;
Et plusieurs qui tantôt ont appris mon martyre,
Bien loin d'y prendre part, n'en ont rien fait que rire.

CÉLIE.

Est-il rien de plus noir que ta lâche action?
Et peut-on lui trouver une punition?
Dois-tu ne te pas croire indigne de la vie,
Après t'être souillé de cette perfidie?
O ciel! est-il possible?

SGANARELLE.

Il est trop vrai pour moi.

CÉLIE.

Ah, traître! scélérat! ame double et sans foi!

SGANARELLE.

La bonne ame!

CÉLIE.

Non, non, l'enfer n'a point de gêne
Qui ne soit pour ton crime une trop douce peine.

SGANARELLE.

Que voilà bien parler!

CÉLIE.

Avoir ainsi traité

Et la même innocence et la même bonté[1] !

SGANARELLE soupire haut.

Hai !

CÉLIE.

Un cœur qui jamais n'a fait la moindre chose
A mériter l'affront où ton mépris l'expose !

SGANARELLE.

Il est vrai.

CÉLIE.

Qui bien loin… Mais c'est trop, et ce cœur
Ne sauroit y songer sans mourir de douleur.

SGANARELLE.

Ne vous fâchez pas tant, ma très chère madame ;
Mon mal vous touche trop, et vous me percez l'ame.

CÉLIE.

Mais ne t'abuse pas jusqu'à te figurer
Qu'à des plaintes sans fruit j'en veuille demeurer :
Mon cœur, pour se venger, sait ce qu'il te faut faire,
Et j'y cours de ce pas ; rien ne m'en peut distraire.

SCÈNE XVII. — SGANARELLE, seul.

Que le ciel la préserve à jamais de danger !
Voyez quelle bonté de vouloir me venger !
En effet, son courroux, qu'excite ma disgrace,
M'enseigne hautement ce qu'il faut que je fasse ;
Et l'on ne doit jamais souffrir sans dire mot
De semblables affronts, à moins qu'être un vrai sot.
Courons donc le chercher, ce pendard qui m'affronte ;
Montrons notre courage à venger notre honte.
Vous apprendrez, maroufle, à rire à nos dépens,
Et, sans aucun respect, faire cocus les gens.

(Il revient après avoir fait quelques pas.)

Doucement, s'il vous plaît ! cet homme a bien la mine
D'avoir le sang bouillant et l'ame un peu mutine ;
Il pourroit bien, mettant affront dessus affront,
Charger de bois mon dos, comme il a fait mon front.
Je hais de tout mon cœur les esprits colériques,
Et porte un grand amour aux hommes pacifiques ;

[1] Pour *l'innocence et la bonté même.*

Je ne suis point battant, de peur d'être battu[1],
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.
Mais mon honneur me dit que d'une telle offense
Il faut absolument que je prenne vengeance :
Ma foi, laissons-le dire autant qu'il lui plaira :
Au diantre qui pourtant rien du tout en fera !
Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura d'un vilain coup transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras?
La bière est un séjour par trop mélancolique,
Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique[2].
Et quant à moi, je trouve, ayant tout compassé,
Qu'il vaut mieux être encor cocu que trépassé.
Quel mal cela fait-il? La jambe en devient-elle
Plus tortue, après tout, et la taille moins belle[3]?
Peste soit qui premier trouva l'invention
De s'affliger l'esprit de cette vision,
Et d'attacher l'honneur de l'homme le plus sage
Aux choses que peut faire une femme volage!
Puisqu'on tient, à bon droit, tout crime personnel,
Que fait là notre honneur pour être criminel?
Des actions d'autrui l'on nous donne le blâme :
Si nos femmes sans nous ont un commerce infâme,
Il faut que tout le mal tombe sur notre dos :
Elles font la sottise, et nous sommes les sots.
C'est un vilain abus, et les gens de police
Nous devroient bien régler une telle injustice.
N'avons-nous pas assez des autres accidents
Qui nous viennent happer en dépit de nos dents?
Les querelles, procès, faim, soif, et maladie,
Troublent-ils pas assez le repos de la vie,
Sans s'aller, de surcroît, aviser sottement
De se faire un chagrin qui n'a nul fondement?

[1] Ce vers est devenu proverbe ; Voltaire en a fait un précepte dans une pièce de vers de sa première jeunesse, où il dit :

Et ne sois point battant, de peur d'être battu. (Auger.)

[2] Ces deux vers sont une imitation d'un passage de *Jodelet duelliste*, par Scarron.

[3] Cette scène, ou plutôt les idées qu'elle renferme ont été imitées par la Fontaine dans sa comédie de *la Coupe enchantée*.

Moquons-nous de cela, méprisons les alarmes,
Et mettons sous nos pieds les soupirs et les larmes.
Si ma femme a failli, qu'elle pleure bien fort;
Mais pourquoi, moi, pleurer, puisque je n'ai point tort?
En tout cas, ce qui peut m'ôter ma fâcherie,
C'est que je ne suis pas seul de ma confrérie.
Voir cajoler sa femme, et n'en témoigner rien,
Se pratique aujourd'hui par force gens de bien.
N'allons donc point chercher à faire une querelle
Pour un affront qui n'est que pure bagatelle.
L'on m'appellera sot de ne me venger pas;
Mais je le serois fort, de courir au trépas.

(Mettant la main sur sa poitrine.)

Je me sens là pourtant remuer une bile
Qui veut me conseiller quelque action virile :
Oui, le courroux me prend; c'est trop être poltron :
Je veux résolument me venger du larron.
Déja pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflamme,
Je vais dire partout qu'il couche avec ma femme[1].

SCÈNE XVIII. — GORGIBUS, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

CÉLIE.

Oui, je veux bien subir une si juste loi:
Mon père, disposez de mes vœux et de moi;
Faites, quand vous voudrez, signer cet hyménée :
A suivre mon devoir je suis déterminée;
Je prétends gourmander mes propres sentiments,
Et me soumettre en tout à vos commandements.

GORGIBUS.

Ah! voilà qui me plaît, de parler de la sorte.
Parbleu! si grande joie à l'heure me transporte,
Que mes jambes sur l'heure en caprioleroient[2],
Si nous n'étions point vus de gens qui s'en riroient!
Approche-toi de moi; viens çà, que je t'embrasse.
Une telle action n'a pas mauvaise grace :
Un père, quand il veut, peut sa fille baiser,
Sans que l'on ait sujet de s'en scandaliser.

[1] Comparez avec ce monologue de Sganarelle celui de Mascarille dans *le Dépit amoureux*, acte V, scène Ire.
[2] *Caprioler*, pour *cabrioler*.

Va, le contentement de te voir si bien née
Me fera rajeunir de dix fois une année.

SCÈNE XIX. — CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA SUIVANTE.

Ce changement m'étonne.

CÉLIE.

Et lorsque tu sauras
Par quels motifs j'agis, tu m'en estimeras.

LA SUIVANTE.

Cela pourroit bien être.

CÉLIE.

Apprends donc que Lélie
A pu blesser mon cœur par une perfidie;
Qu'il étoit en ces lieux sans...

LA SUIVANTE.

Mais il vient à nous.

SCENE XX. — LÉLIE, CÉLIE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LÉLIE.

Avant que pour jamais je m'éloigne de vous,
Je veux vous reprocher au moins en cette place...

CÉLIE.

Quoi! me parler encore? Avez-vous cette audace?

LÉLIE.

Il est vrai qu'elle est grande; et votre choix est tel
Qu'à vous rien reprocher je serois criminel.
Vivez, vivez contente, et bravez ma mémoire
Avec le digne époux qui vous comble de gloire.

CÉLIE.

Oui, traître, j'y veux vivre; et mon plus grand desir
Ce seroit que ton cœur en eût du déplaisir.

LÉLIE.

Qui rend donc contre moi ce courroux légitime?

CÉLIE.

Quoi! tu fais le surpris, et demandes ton crime[1]?

[1] L'usage général etoit alors de faire tutoyer les amants. Molière réforma cet usage. Dans aucune des pièces suivantes on ne retrouve un exemple semblable à celui-ci. (Bret.)

SCÈNE XXI. — CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, armé de pied en cap· LA SUIVANTE DE CÉLIE.

SGANARELLE.

Guerre, guerre mortelle à ce larron d'honneur
Qui, sans miséricorde, a souillé notre honneur!

CÉLIE, à Lélie, lui montrant Sganarelle.

Tourne, tourne les yeux sans me faire répondre.

LÉLIE.

Ah! je vois...

CÉLIE.

Cet objet suffit pour te confondre.

LÉLIE.

Mais pour vous obliger bien plutôt à rougir.

SGANARELLE, à part.

Ma colère à présent est en état d'agir;
Dessus ses grands chevaux est monté mon courage;
Et si je le rencontre, on verra du carnage.
Oui, j'ai juré sa mort; rien ne peut m'empêcher[1]...
Où je le trouverai, je le veux dépêcher.

(Tirant son épée à demi, il approche de Lélie.)

Au beau milieu du cœur il faut que je lui donne...

LÉLIE, se retournant.

A qui donc en veut-on?

SGANARELLE.

Je n'en veux à personne.

LÉLIE.

Pourquoi ces armes-là?

SGANARELLE.

C'est un habillement

(A part.)

Que j'ai pris pour la pluie. Ah! quel contentement
J'aurois à le tuer! Prenons-en le courage.

LÉLIE, se retournant encore.

Hai?

SGANARELLE.

Je ne parle pas.

(A part, après s'être donné des soufflets pour s'exciter.)

Ah! poltron! dont j'enrage,
Lâche! vrai cœur de poule!

[1] VAR. Oui, j'ai juré sa mort; rien ne peut *l'empêcher*

CÉLIE, à Lélie.

Il t'en doit dire assez,
Cet objet dont tes yeux nous paroissent blessés.

LÉLIE.

Oui, je connois par là que vous êtes coupable
De l'infidélité la plus inexcusable
Qui jamais d'un amant puisse outrager la foi.

SGANARELLE, à part.

Que n'ai-je un peu de cœur!

CÉLIE.

Ah! cesse devant moi,
Traître, de ce discours l'insolence cruelle!

SGANARELLE, à part.

Sganarelle, tu vois qu'elle prend ta querelle :
Courage, mon enfant, sois un peu vigoureux.
Là, hardi! tâche à faire un effort généreux,
En le tuant tandis qu'il tourne le derrière.

LÉLIE, faisant deux ou trois pas sans dessein, fait retourner Sganarelle, qui s'approchoit pour le tuer.

Puisqu'un pareil discours émeut votre colère,
Je dois de votre cœur me montrer satisfait,
Et l'applaudir ici du beau choix qu'il a fait.

CÉLIE.

Oui, oui, mon choix est tel qu'on n'y peut rien reprendre.

LÉLIE.

Allez, vous faites bien de le vouloir défendre.

SGANARELLE.

Sans doute, elle fait bien de défendre mes droits.
Cette action, monsieur, n'est point selon les lois :
J'ai raison de m'en plaindre; et, si je n'étois sage,
On verroit arriver un étrange carnage.

LÉLIE.

D'où vous naît cette plainte, et quel chagrin brutal...?

SGANARELLE.

Suffit. Vous savez bien où le bât me fait mal;
Mais votre conscience et le soin de votre ame
Vous devroient mettre aux yeux que ma femme est ma femme;
Et vouloir, à ma barbe, en faire votre bien,
Que ce n'est pas du tout agir en bon chrétien.

LÉLIE.

Un semblable soupçon est bas et ridicule.

Allez, dessus ce point n'ayez aucun scrupule :
Je sais qu'elle est à vous; et, bien loin de brûler...

CÉLIE.

Ah! qu'ici tu sais bien, traître, dissimuler!

LÉLIE.

Quoi! me soupçonnez-vous d'avoir une pensée
Dont son ame ait sujet de se croire offensée[1]?
De cette lâcheté voulez-vous me noircir?

CÉLIE.

Parle, parle à lui-même, il pourra t'éclaircir.

SGANARELLE, à Célie.

Non, non, vous dites mieux que je ne saurois faire[2],
Et du biais qu'il faut vous prenez cette affaire.

SCÈNE XXII. — CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Je ne suis point d'humeur à vouloir contre vous
Faire éclater, madame, un esprit trop jaloux;
Mais je ne suis point dupe, et vois ce qui se passe :
Il est de certains feux de fort mauvaise grace;
Et votre ame devroit prendre un meilleur emploi,
Que de séduire un cœur qui doit n'être qu'à moi.

LÉLIE.

La déclaration est assez ingénue.

SGANARELLE, à sa femme.

L'on ne demandoit pas, carogne, ta venue :
Tu la viens quereller lorsqu'elle me défend,
Et tu trembles de peur qu'on t'ôte ton galant.

CÉLIE.

Allez, ne croyez pas que l'on en ait envie.
(Se tournant vers Lélie.)
Tu vois si c'est mensonge; et j'en suis fort ravie.

LÉLIE.

Que me veut-on conter?

LA SUIVANTE.

Ma foi, je ne sais pas
Quand on verra finir ce galimatias;

[1] VAR. *De qui son ame ait lieu de se croire offensée?*
[2] VAR. *Vous me défendez mieux que je ne saurois faire.*

Depuis assez longtemps je tâche à le comprendre[1],
Et si[2], plus je l'écoute, et moins je puis l'entendre.
Je vois bien à la fin que je m'en dois mêler.

(Elle se met entre Lélie et sa maîtresse.)

Répondez-moi par ordre, et me laissez parler.

(A Lélie.)

Vous, qu'est-ce qu'à son cœur peut reprocher le vôtre?

LÉLIE.

Que l'infidèle a pu me quitter pour un autre;
Et que quand, sur le bruit de son hymen fatal[3],
J'accours tout transporté d'un amour sans égal,
Dont l'ardeur résistoit à se croire oubliée,
Mon abord en ces lieux la trouve mariée.

LA SUIVANTE.

Mariée! à qui donc?

LÉLIE, montrant Sganarelle.

A lui.

LA SUIVANTE.

Comment, à lui?

LÉLIE.

Oui-dà!

LA SUIVANTE.

Qui vous l'a dit?

LÉLIE.

C'est lui-même, aujourd'hui.

LA SUIVANTE, à Sganarelle.

Est-il vrai?

SGANARELLE.

Moi? J'ai dit que c'étoit à ma femme
Que j'étois marié.

LÉLIE.

Dans un grand trouble d'ame
Tantôt de mon portrait je vous ai vu saisi.

SGANARELLE.

Il est vrai : le voilà.

LÉLIE, à Sganarelle.

Vous m'avez dit aussi

[1] VAR. *Déja depuis* longtemps je tâche à le comprendre.
[2] *Et si*, pour *néanmoins, pourtant.*
[3] VAR. *Que lorsque* sur le bruit de son hymen fatal.

Que celle aux mains de qui vous avez pris ce gage
Étoit liée à vous des nœuds du mariage.

SGANARELLE.

(Montrant sa femme.)

Sans doute. Et je l'avois de ses mains arraché;
Et n'eusse pas sans lui découvert son péché.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Que me viens-tu conter par ta plainte importune?
Je l'avois sous mes pieds rencontré par fortune;
Et même, quand, après ton injuste courroux,
(Montrant Lélie.)
J'ai fait dans sa foiblesse entrer monsieur chez nous,
Je n'ai pas reconnu les traits de sa peinture.

CÉLIE.

C'est moi qui du portrait ai causé l'aventure;
Et je l'ai laissé choir en cette pâmoison
(A Sganarelle.)
Qui m'a fait par vos soins remettre à la maison.

LA SUIVANTE.

Vous le voyez, sans moi vous y seriez encore[1];
Et vous aviez besoin de mon peu d'ellébore.

SGANARELLE, à part.

Prendrons-nous tout ceci pour de l'argent comptant?
Mon front l'a, sur mon ame, eu bien chaude pourtant.

LA FEMME DE SGANARELLE.

Ma crainte toutefois n'est pas trop dissipée,
Et, doux que soit le mal, je crains d'être trompée.

SGANARELLE, à sa femme.

Hé! mutuellement, croyons-nous gens de bien;
Je risque plus du mien que tu ne fais du tien;
Accepte sans façon le parti qu'on propose[2].

LA FEMME DE SGANARELLE.

Soit. Mais gare le bois, si j'apprends quelque chose!

[1] VAR. *Vous voyez que* sans moi vous y seriez encore.

Cette suivante, qui vient tout éclaircir, est le germe de la scène charmante du *Tartuffe*, où Dorine, par un éclaircissement du même genre, réconcilie Valère avec Marianne. Nous aurons souvent l'occasion de remarquer que Molière essayoit dans ses petites pieces des conceptions qu'il se proposoit de développer dans ses chefs-d'œuvre.

(Petitot.)

[2] VAR. Accepte sans façon le *marché* qu'on propose.

CÉLIE, à Lélie, après avoir parlé bas ensemble.

Ah! dieux! s'il est ainsi, qu'est-ce donc que j'ai fait?
Je dois de mon courroux appréhender l'effet.
Oui, vous croyant sans foi, j'ai pris, pour ma vengeance,
Le malheureux secours de mon obéissance;
Et, depuis un moment, mon cœur vient d'accepter
Un hymen que toujours j'eus lieu de rebuter.
J'ai promis à mon père; et ce qui me désole...
Mais je le vois venir.

LÉLIE.

Il me tiendra parole.

SCÈNE XXIII. — GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

LÉLIE.

Monsieur, vous me voyez en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux; et mon ardente amour[1]
Verra, comme je crois, la promesse accomplie
Qui me donna l'espoir de l'hymen de Célie.

GORGIBUS.

Monsieur, que je revois en ces lieux de retour,
Brûlant des mêmes feux, et dont l'ardente amour
Verra, que vous croyez, la promesse accomplie
Qui vous donne l'espoir de l'hymen de Célie,
Très humble serviteur à Votre Seigneurie[2].

LÉLIE.

Quoi! monsieur, est-ce ainsi qu'on trahit mon espoir?

GORGIBUS.

Oui, monsieur, c'est ainsi que je fais mon devoir :
Ma fille en suit les lois.

CÉLIE.

Mon devoir m'intéresse,
Mon père, à dégager vers lui votre promesse.

GORGIBUS.

Est-ce répondre en fille à mes commandements?
Tu te démens bientôt de tes bons sentiments!

[1] VAR. Brûlant des mêmes feux ; et mon *ardent* amour.

[2] Ces trois rimes féminines ont choqué les commentateurs, qui n'ont pas vu que le troisième vers n'est qu'une moquerie de Gorgibus, qui, après avoir répété en dérision tout le discours de Lélie, le termine, suivant l'usage de certains esprits goguenards, en lui fournissant une rime. (Aimé Martin.)

Pour Valère, tantôt... Mais j'aperçois son père :
Il vient assurément pour conclure l'affaire.

SCÈNE XXIV.—VILLEBREQUIN, GORGIBUS, CÉLIE, LÉLIE, SGANARELLE, LA FEMME DE SGANARELLE, LA SUIVANTE DE CÉLIE.

GORGIBUS.

Qui vous amène ici, seigneur Villebrequin?

VILLEBREQUIN.

Un secret important que j'ai su ce matin,
Qui rompt absolument ma parole donnée.
Mon fils, dont votre fille acceptoit l'hyménée,
Sous des liens cachés trompant les yeux de tous,
Vit depuis quatre mois avec Lise en époux ;
Et, comme des parents le bien et la naissance
M'ôtent tout le pouvoir de casser l'alliance[1],
Je vous viens...

GORGIBUS.

Brisons là. Si, sans votre congé,
Valère votre fils ailleurs s'est engagé,
Je ne puis vous celer que ma fille Célie
Dès longtemps par moi-même est promise à Lélie ;
Et que, riche en vertu, son retour aujourd'hui
M'empêche d'agréer un autre époux que lui.

VILLEBREQUIN.

Un tel choix me plaît fort.

LÉLIE.

Et cette juste envie
D'un bonheur éternel va couronner ma vie...

GORGIBUS.

Allons choisir le jour pour se donner la foi.

SGANARELLE, seul.

A-t-on mieux cru jamais être cocu que moi?
Vous voyez qu'en ce fait la plus forte apparence
Peut jeter dans l'esprit une fausse créance.
De cet exemple-ci ressouvenez-vous bien ;
Et, quand vous verriez tout, ne croyez jamais rien.

[1] VAR. M'ôtent tout le pouvoir *d'en* casser l'alliance.

FIN DU COCU IMAGINAIRE.

DON GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

COMÉDIE HÉROÏQUE EN CINQ ACTES.

1661.

NOTICE.

—

Après l'éclatant succès des *Précieuses*, et le succès de fou rire qu'avait obtenu Sganarelle, les adversaires de Molière, forcés de reconnaître sa supériorité, comme auteur comique, lui reprochèrent de ne pas savoir travailler dans le *genre sérieux*. « On appelait ainsi, dit la Harpe, un mélange de conversation et d'aventures de roman que la galanterie espagnole avait mis à la mode. » En d'autres termes, ce genre sérieux n'était qu'un genre bâtard, qui n'offrait ni la gaieté de la comédie, ni les émotions du drame. L'essai tenté, dans cette voie nouvelle, par Molière, qui peut-être s'était piqué d'amour-propre et voulait montrer la souplesse de son talent, cet essai, disons-nous, ne fut point heureux. *Don Garcie*, joué le 4 février 1661, sur le théâtre du Palais-Royal, fut très-froidement accueilli. Molière en cette circonstance eut même un double échec. S'étant chargé du principal rôle, celui du prince jaloux, il ne déploya point, comme acteur, son talent habituel, et se vit contraint de céder ce rôle à un autre. Du reste, après un très-petit nombre de représentations, il eut le bon esprit de retirer la pièce ; et il ne voulut même pas essayer si la lecture lui serait plus favorable, car cette pièce ne fut imprimée qu'après sa mort.

Don Garcie est la contre-partie de *Sganarelle*. Molière voulut dramatiser la jalousie chez un prince espagnol, après l'avoir ridiculisée chez un bourgeois de Paris. Mais en méconnaissant le précepte de la Fontaine, Ne forçons point notre talent, il ne produisit qu'une pièce froide et languissante, malgré le charme du

caractère d'Elvire, et la supériorité avec laquelle sont tracées certaines parties du rôle de don Garcie. Après le naufrage de cette *comédie héroïque*, Molière en sauva quelques épaves, en transportant les vers les plus heureux dans *Amphitryon*, dans *les Femmes savantes*, et principalement dans *le Misanthrope*. — *Don Garcie* est imité d'une comédie italienne de Cicognini, *Il Principe geloso*, et d'une comédie héroïque espagnole, *Don Garcia de Navarra*.

PERSONNAGES.

DON GARCIE, prince de Navarre, amant de done Elvire[1].
DONE ELVIRE, princesse de Léon[2].
DON ALPHONSE, prince de Léon, cru prince de Castille, sous le nom de don Sylve[3].
DONE IGNÈS, comtesse, amante de don Sylve, aimée par Mauregat, usurpateur de l'État de Léon.
ÉLISE, confidente de done Elvire[4].
DON ALVAR, confident de don Garcie, amant d'Élise.
DON LOPE, autre confident de don Garcie, amant d'Élise.
DON PÈDRE, écuyer d'Ignès.
UN PAGE de done Elvire.

La scène est dans Astorgue, ville d'Espagne, dans le royaume de Léon.

SCÈNE I. — DONE ELVIRE, ÉLISE.

DONE ELVIRE.

Non, ce n'est point un choix qui, pour ces deux amants,
Sut régler de mon cœur les secrets sentiments;
Et le prince n'a point, dans tout ce qu'il peut être,
Ce qui fit préférer l'amour qu'il fait paroître.
Don Sylve, comme lui, fit briller à mes yeux
Toutes les qualités d'un héros glorieux :
Même éclat de vertus, joint à même naissance,
Me parloit en tous deux pour cette préférence;
Et je serois encore à nommer le vainqueur,

Acteurs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] Mademoiselle DUPARC. — [3] LA GRANGE. — [4] Mademoiselle BÉJART.

Si le mérite seul prenoit droit sur un cœur;
Mais ces chaînes du ciel qui tombent sur nos ames
Décidèrent en moi le destin de leurs flammes;
Et toute mon estime, égale entre les deux,
Laissa vers don Garcie entraîner tous mes vœux.

ÉLISE.

Cet amour que pour lui votre astre vous inspire
N'a sur vos actions pris que bien peu d'empire,
Puisque nos yeux, madame, ont pu longtemps douter
Qui de ces deux amants vous vouliez mieux traiter.

DONE ELVIRE.

De ces nobles rivaux l'amoureuse poursuite
A de fâcheux combats, Élise, m'a réduite.
Quand je regardois l'un, rien ne me reprochoit
Le tendre mouvement où mon ame penchoit;
Mais je me l'imputois à beaucoup d'injustice,
Quand de l'autre à mes yeux s'offroit le sacrifice :
Et don Sylve, après tout, dans ses soins amoureux,
Me sembloit mériter un destin plus heureux.
Je m'opposois encor ce qu'au sang de Castille
Du feu roi de Léon semble devoir la fille;
Et la longue amitié qui, d'un étroit lien,
Joignit les intérêts de son père et du mien.
Ainsi, plus dans mon ame un autre prenoit place,
Plus de tous ses respects je plaignois la disgrace :
Ma pitié, complaisante à ses brûlants soupirs,
D'un dehors favorable amusoit ses desirs,
Et vouloit réparer, par ce foible avantage,
Ce qu'au fond de mon cœur je lui faisois d'outrage.

ÉLISE.

Mais son premier amour, que vous avez appris,
Doit de cette contrainte affranchir vos esprits;
Et, puisque avant ces soins, où pour vous il s'engage,
Done Ignès de son cœur avoit reçu l'hommage,
Et que, par des liens aussi fermes que doux,
L'amitié vous unit, cette comtesse et vous,
Son secret révélé vous est une matière
A donner à vos vœux liberté tout entière;
Et vous pouvez sans crainte, à cet amant confus,
D'un devoir d'amitié couvrir tous vos refus.

DONE ELVIRE.

Il est vrai que j'ai lieu de chérir la nouvelle
Qui m'apprit que don Sylve étoit un infidèle,
Puisque par ses ardeurs mon cœur tyrannisé
Contre elles à présent se voit autorisé;
Qu'il en peut justement combattre les hommages,
Et, sans scrupule, ailleurs donner tous ses suffrages.
Mais enfin quelle joie en peut prendre ce cœur,
Si d'une autre contrainte il souffre la rigueur;
Si d'un prince jaloux l'éternelle foiblesse
Reçoit indignement les soins de ma tendresse,
Et semble préparer, dans mon juste courroux,
Un éclat à briser tout commerce entre nous?

ÉLISE.

Mais si de votre bouche il n'a point su sa gloire,
Est-ce un crime pour lui que de n'oser la croire?
Et ce qui d'un rival a pu flatter les feux
L'autorise-t-il pas à douter de vos vœux?

DONE ELVIRE.

Non, non, de cette sombre et lâche jalousie
Rien ne peut excuser l'étrange frénésie;
Et, par mes actions, je l'ai trop informé
Qu'il peut bien se flatter du bonheur d'être aimé.
Sans employer la langue, il est des interprètes
Qui parlent clairement des atteintes secrètes.
Un soupir, un regard, une simple rougeur,
Un silence est assez pour expliquer un cœur.
Tout parle dans l'amour; et, sur cette matière,
Le moindre jour doit être une grande lumière,
Puisque chez notre sexe, où l'honneur est puissant,
On ne montre jamais tout ce que l'on ressent.
J'ai voulu, je l'avoue, ajuster ma conduite,
Et voir d'un œil égal l'un et l'autre mérite:
Mais que contre ses vœux on combat vainement,
Et que la différence est connue aisément
De toutes ces faveurs qu'on fait avec étude,
A celles où du cœur fait pencher l'habitude!
Dans les unes toujours on paroît se forcer;
Mais les autres, hélas! se font sans y penser:
Semblables à ces eaux si pures et si belles,
Qui coulent sans effort des sources naturelles.

Ma pitié pour don Sylve avoit beau l'émouvoir,
J'en trahissois les soins sans m'en apercevoir;
Et mes regards au prince, en un pareil martyre,
En disoient toujours plus que je n'en voulois dire.

ÉLISE.

Enfin, si les soupçons de cet illustre amant,
Puisque vous le voulez, n'ont point de fondement,
Pour le moins font-ils foi d'une ame bien atteinte,
Et d'autres chériroient ce qui fait votre plainte.
De jaloux mouvements doivent être odieux,
S'ils partent d'un amour qui déplaise à nos yeux:
Mais tout ce qu'un amant nous peut montrer d'alarmes
Doit, lorsque nous l'aimons, avoir pour nous des charmes;
C'est par là que son feu se peut mieux exprimer;
Et, plus il est jaloux, plus nous devons l'aimer.
Ainsi, puisqu'en votre ame un prince magnanime...

DONE ELVIRE.

Ah! ne m'avancez point cette étrange maxime!
Partout la jalousie est un monstre odieux:
Rien n'en peut adoucir les traits injurieux;
Et, plus l'amour est cher qui lui donne naissance,
Plus on doit ressentir les coups de cette offense.
Voir un prince emporté, qui perd à tous moments
Le respect que l'amour inspire aux vrais amants;
Qui, dans les soins jaloux où son ame se noie,
Querelle également mon chagrin et ma joie,
Et dans tous mes regards ne peut rien remarquer
Qu'en faveur d'un rival il ne veuille expliquer[1]!
Non, non, par ces soupçons je suis trop offensée,
Et sans déguisement je te dis ma pensée.
Le prince don Garcie est cher à mes desirs;
Il peut d'un cœur illustre échauffer les soupirs;
Au milieu de Léon on a vu son courage
Me donner de sa flamme un noble témoignage,
Braver en ma faveur des périls les plus grands,
M'enlever aux desseins de nos lâches tyrans,
Et, dans ces murs forcés, mettre ma destinée
A couvert des horreurs d'un indigne hyménée;

[1] Molière a exprimé la même pensée, mais d'une manière toute nouvelle, dans *les Fâcheux*, acte II, scène IV.

Et je ne cèle point que j'aurois de l'ennui
Que la gloire en fût due à quelque autre qu'à lui;
Car un cœur amoureux prend un plaisir extrême
A se voir redevable, Élise, à ce qu'il aime;
Et sa flamme timide ose mieux éclater
Lorsqu'en favorisant elle croit s'acquitter.
Oui, j'aime qu'un secours qui hasarde sa tête
Semble à sa passion donner droit de conquête;
J'aime que mon péril m'ait jetée en ses mains;
Et si les bruits communs ne sont pas des bruits vains,
Si la bonté du ciel nous ramène mon frère,
Les vœux les plus ardents que mon cœur puisse faire,
C'est que son bras encor sur un perfide sang
Puisse aider à ce frère à reprendre son rang,
Et, par d'heureux succès d'une haute vaillance,
Mériter tous les soins de sa reconnoissance :
Mais, avec tout cela, s'il pousse mon courroux,
S'il ne purge ses feux de leurs transports jaloux,
Et ne les range aux lois que je lui veux prescrire,
C'est inutilement qu'il prétend done Elvire :
L'hymen ne peut nous joindre, et j'abhorre des nœuds
Qui deviendroient sans doute un enfer pour tous deux.

ÉLISE.

Bien que l'on pût avoir des sentiments tout autres,
C'est au prince, madame, à se régler aux vôtres;
Et dans votre billet ils sont si bien marqués,
Que quand il les verra de la sorte expliqués...

DONE ELVIRE.

Je n'y veux point, Élise, employer cette lettre;
C'est un soin qu'à ma bouche il me vaut mieux commettre.
La faveur d'un écrit laisse aux mains d'un amant
Des témoins trop constants de notre attachement :
Ainsi donc empêchez qu'au prince on ne la livre.

ÉLISE.

Toutes vos volontés sont des lois qu'on doit suivre.
J'admire cependant que le ciel ait jeté
Dans le goût des esprits tant de diversité,
Et que ce que les uns regardent comme outrage
Soit vu par d'autres yeux sous un autre visage.
Pour moi, je trouverois mon sort tout à fait doux,
Si j'avois un amant qui pût être jaloux;

Je saurois m'applaudir de son inquiétude;
Et ce qui pour mon ame est souvent un peu rude,
C'est de voir don Alvar ne prendre aucun souci.

DONE ELVIRE.

Nous ne le croyions pas si proche; le voici.

SCÈNE II. — DONE ELVIRE, DON ALVAR, ÉLISE.

DONE ELVIRE.

Votre retour surprend : qu'avez-vous à m'apprendre?
Don Alphonse vient-il? A-t-on lieu de l'attendre?

DON ALVAR.

Oui, madame; et ce frère en Castille élevé
De rentrer dans ses droits voit le temps arrivé.
Jusqu'ici don Louis, qui vit à sa prudence
Par le feu roi mourant commettre son enfance,
A caché ses destins aux yeux de tout l'État,
Pour l'ôter aux fureurs du traître Mauregat;
Et, bien que le tyran, depuis sa lâche audace,
L'ait souvent demandé pour lui rendre sa place,
Jamais son zèle ardent n'a pris de sûreté
A l'appât dangereux de sa fausse équité :
Mais, les peuples émus par cette violence
Que vous a voulu faire une injuste puissance,
Ce généreux vieillard a cru qu'il étoit temps
D'éprouver le succès d'un espoir de vingt ans :
Il a tenté Léon, et ses fidèles trames
Des grands, comme du peuple, ont pratiqué les ames
Tandis que la Castille armoit dix mille bras
Pour redonner ce prince aux vœux de ses États;
Il fait auparavant semer sa renommée,
Et ne veut le montrer qu'en tête d'une armée,
Que tout prêt à lancer le foudre punisseur[1]
Sous qui doit succomber un lâche ravisseur.
On investit Léon, et don Sylve en personne
Commande le secours que son père vous donne.

DONE ELVIRE.

Un secours si puissant doit flatter notre espoir;

[1] *Punisseur*, mot du seizième siècle employé aussi par Corneille et pour la dernière fois par J. J. Rousseau.

Mais je crains que mon frère y puisse trop devoir.

DON ALVAR.

Mais, madame, admirez que, malgré la tempête
Que votre usurpateur oit[1] gronder sur sa tête,
Tous les bruits de Léon annoncent pour certain
Qu'à la comtesse Ignès il va donner la main.

DONE ELVIRE.

Il cherche dans l'hymen de cette illustre fille
L'appui du grand crédit où se voit sa famille;
Je ne reçois rien d'elle, et j'en suis en souci.
Mais son cœur au tyran fut toujours endurci.

ÉLISE.

De trop puissants motifs d'honneur et de tendresse
Opposent ses refus aux nœuds dont on la presse,
Pour...

DON ALVAR.

Le prince entre ici.

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DON ALVAR, ÉLISE.

DON GARCIE.

Je viens m'intéresser,
Madame, au doux espoir qu'il vous vient d'annoncer.
Ce frère, qui menace un tyran plein de crimes,
Flatte de mon amour les transports légitimes:
Son sort offre à mon bras des périls glorieux
Dont je puis faire hommage à l'éclat de vos yeux,
Et par eux m'acquérir, si le ciel m'est propice,
La gloire d'un revers que vous doit sa justice,
Qui va faire à vos pieds choir l'infidélité,
Et rendre à votre sang toute sa dignité.
Mais ce qui plus me plaît d'une attente si chère,
C'est que, pour être roi, le ciel vous rend ce frère;
Et qu'ainsi mon amour peut éclater au moins
Sans qu'à d'autres motifs on impute ses soins,
Et qu'il soit soupçonné que dans votre personne
Il cherche à me gagner les droits d'une couronne.
Oui, tout mon cœur voudroit montrer aux yeux de tous

[1] L'emploi du verbe *ouïr* à l'indicatif présent ne se rencontre plus après Molière.

Qu'il ne regarde en vous autre chose que vous;
Et cent fois, si je puis le dire sans offense,
Ses vœux se sont armés contre votre naissance;
Leur chaleur indiscrète a d'un destin plus bas
Souhaité le partage à vos divins appas;
Afin que de ce cœur le noble sacrifice
Pût du ciel envers vous réparer l'injustice,
Et votre sort tenir des mains de mon amour
Tout ce qu'il doit au sang dont vous tenez le jour[1].
Mais puisque enfin les cieux, de tout ce juste hommage,
A mes feux prévenus dérobent l'avantage,
Trouvez bon que ces feux prennent un peu d'espoir
Sur la mort que mon bras s'apprête à faire voir,
Et qu'ils osent briguer, par d'illustres services,
D'un frère et d'un État les suffrages propices.

DONE ELVIRE.

Je sais que vous pouvez, prince, en vengeant nos droits,
Faire pour votre amour parler cent beaux exploits:
Mais ce n'est pas assez, pour le prix qu'il espère,
Que l'aveu d'un État et la faveur d'un frère.
Done Elvire n'est pas au bout de cet effort,
Et je vous vois à vaincre un obstacle plus fort.

DON GARCIE.

Oui, madame, j'entends ce que vous voulez dire.
Je sais bien que pour vous mon cœur en vain soupire;
Et l'obstacle puissant qui s'oppose à mes feux,
Sans que vous le nommiez, n'est pas secret pour eux.

DONE ELVIRE.

Souvent on entend mal ce qu'on croit bien entendre;
Et par trop de chaleur, prince, on se peut méprendre.
Mais, puisqu'il faut parler, desirez-vous savoir
Quand vous pourrez me plaire, et prendre quelque espoir?

DON GARCIE.

Ce me sera, madame, une faveur extrême.

DONE ELVIRE.

Quand vous saurez m'aimer comme il faut que l'on aime.

DON GARCIE.

Eh! que peut-on, hélas! observer sous les cieux

[1] Une partie des idées exprimées dans cette scène ont été reportées dans *le Misanthrope*, acte IV, scène III.

Qui ne cède à l'ardeur que m'inspirent vos yeux?

DONE ELVIRE.

Quand votre passion ne fera rien paroître
Dont se puisse indigner celle qui l'a fait naître.

DON GARCIE.

C'est là son plus grand soin.

DONE ELVIRE.

Quand tous ses mouvements
Ne prendront point de moi de trop bas sentiments.

DON GARCIE.

Ils vous révèrent trop.

DONE ELVIRE.

Quand d'un injuste ombrage
Votre raison saura me réparer l'outrage,
Et que vous bannirez enfin ce monstre affreux,
Qui de son noir venin empoisonne vos feux,
Cette jalouse humeur dont l'importun caprice
Aux vœux que vous m'offrez rend un mauvais office,
S'oppose à leur attente, et contre eux, à tous coups,
Arme les mouvements de mon juste courroux.

DON GARCIE.

Ah! madame, il est vrai, quelque effort que je fasse,
Qu'un peu de jalousie en mon cœur trouve place,
Et qu'un rival, absent de vos divins appas[1],
Au repos de ce cœur vient livrer des combats.
Soit caprice ou raison, j'ai toujours la croyance
Que votre ame en ces lieux souffre de son absence,
Et que, malgré mes soins, vos soupirs amoureux
Vont trouver à tous coups ce rival trop heureux.
Mais si de tels soupçons ont de quoi vous déplaire,
Il vous est bien facile, hélas! de m'y soustraire;
Et leur bannissement, dont j'accepte la loi,
Dépend bien plus de vous qu'il ne dépend de moi.
Oui, c'est vous qui pouvez, par deux mots pleins de flamme,
Contre la jalousie armer toute mon ame,
Et, des pleines clartés d'un glorieux espoir,
Dissiper les horreurs que ce monstre y fait choir.
Daignez donc étouffer le doute qui m'accable,
Et faites qu'un aveu d'une bouche adorable

[1] C'est un latinisme : *abesse ab*. (F. Génin.)

Me donne l'assurance, au fort de tant d'assauts,
Que je ne puis trouver dans le peu que je vaux.

DONE ELVIRE.

Prince, de vos soupçons la tyrannie est grande :
Au moindre mot qu'il dit, un cœur veut qu'on l'entende,
Et n'aime pas ces feux dont l'importunité
Demande qu'on s'explique avec tant de clarté.
Le premier mouvement qui découvre notre ame
Doit d'un amant discret satisfaire la flamme ;
Et c'est à s'en dédire autoriser nos vœux,
Que vouloir plus avant pousser de tels aveux.
Je ne dis point quel choix, s'il m'étoit volontaire,
Entre don Sylve et vous mon ame pourroit faire ;
Mais vouloir vous contraindre à n'être point jaloux
Auroit dit quelque chose à tout autre que vous ;
Et je croyois cet ordre un assez doux langage
Pour n'avoir pas besoin d'en dire davantage,
Cependant votre amour n'est pas encor content ;
Il demande un aveu qui soit plus éclatant ;
Pour l'ôter de scrupule, il me faut à vous-même,
En des termes exprès, dire que je vous aime ;
Et peut-être qu'encor, pour vous en assurer,
Vous vous obstineriez à m'en faire jurer.

DON GARCIE.

Hé bien ! madame, hé bien ! je suis trop téméraire :
De tout ce qui vous plaît je dois me satisfaire.
Je ne demande point de plus grande clarté ;
Je crois que vous avez pour moi quelque bonté,
Que d'un peu de pitié mon feu vous sollicite,
Et je me vois heureux plus que je ne mérite.
C'en est fait, je renonce à mes soupçons jaloux ;
L'arrêt qui les condamne est un arrêt bien doux,
Et je reçois la loi qu'il daigne me prescrire,
Pour affranchir mon cœur de leur injuste empire.

DONE ELVIRE.

Vous promettez beaucoup, prince ; et je doute fort
Si vous pourrez sur vous faire ce grand effort.

DON GARCIE.

Ah ! madame, il suffit, pour me rendre croyable,
Que ce qu'on vous promet doit être inviolable ;
Et que l'heur d'obéir à sa divinité

Ouvre aux plus grands efforts trop de facilité.
Que le ciel me déclare une éternelle guerre,
Que je tombe à vos pieds d'un éclat de tonnerre;
Ou, pour périr encor par de plus rudes coups,
Puissé-je voir sur moi fondre votre courroux,
Si jamais mon amour descend à la foiblesse
De manquer au devoir d'une telle promesse;
Si jamais dans mon ame aucun jaloux transport
Fait...

SCÈNE IV. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE, UN PAGE, présentant un billet à done Elvire.

DONE ELVIRE.

J'en étois en peine, et tu m'obliges fort.
Que le courrier attende.

SCÈNE V. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR, ELISE.

DONE ELVIRE, bas, à part.

A ces regards qu'il jette,
Vois-je pas que déja cet écrit l'inquiète?
Prodigieux effet de son tempérament!
(haut.)
Qui vous arrête, prince, au milieu du serment?

DON GARCIE.

J'ai cru que vous aviez quelque secret ensemble,
Et je ne voulois pas l'interrompre.

DONE ELVIRE.

Il me semble
Que vous me répondez d'un ton fort altéré.
Je vous vois tout à coup le visage égaré.
Ce changement soudain a lieu de me surprendre :
D'où peut-il provenir? le pourroit-on apprendre?

DON GARCIE.

D'un mal qui tout à coup vient d'attaquer mon cœur.

DONE ELVIRE.

Souvent plus qu'on ne croit ces maux ont de rigueur,
Et quelque prompt secours vous seroit nécessaire.
Mais encor, dites-moi, vous prend-il d'ordinaire?

DON GARCIE.

Parfois.

DONE ELVIRE.

Ah! prince foible! Hé bien! par cet écrit,
Guérissez-le, ce mal; il n'est que dans l'esprit.

DON GARCIE.

Par cet écrit, madame? Ah! ma main le refuse!
Je vois votre pensée, et de quoi l'on m'accuse.
Si...

DONE ELVIRE.

Lisez-le, vous dis-je, et satisfaites-vous.

DON GARCIE.

Pour me traiter après de foible, de jaloux?
Non, non. Je dois ici vous rendre témoignage
Qu'à mon cœur cet écrit n'a point donné d'ombrage;
Et, bien que vos bontés m'en laissent le pouvoir,
Pour me justifier je ne veux point le voir.

DONE ELVIRE.

Si vous vous obstinez à cette résistance,
J'aurois tort de vouloir vous faire violence;
Et c'est assez enfin de vous avoir pressé
De voir de quelle main ce billet m'est tracé.

DON GARCIE.

Ma volonté toujours vous doit être soumise :
Si c'est votre plaisir que pour vous je le lise,
Je consens volontiers à prendre cet emploi.

DONE ELVIRE.

Oui, oui, prince, tenez, vous le lirez pour moi.

DON GARCIE.

C'est pour vous obéir, au moins; et je puis dire...

DONE ELVIRE.

C'est ce que vous voudrez : dépêchez-vous de lire.

DON GARCIE.

Il est de done Ignès, à ce que je connoi.

DONE ELVIRE.

Oui. Je m'en réjouis et pour vous et pour moi.

DON GARCIE, lit.

« Malgré l'effort d'un long mépris,
» Le tyran toujours m'aime; et, depuis votre absence,
» Vers moi, pour me porter au dessein qu'il a pris,

» Il semble avoir tourné toute sa violence,
» Dont il poursuivoit l'alliance
» De vous et de son fils.
» Ceux qui sur moi peuvent avoir empire,
» Par de lâches motifs qu'un faux honneur inspire,
» Approuvent tous cet indigne lien.
» J'ignore encor par où finira mon martyre;
» Mais je mourrai plutôt que de consentir rien.
» Puissiez-vous jouir, belle Elvire,
» D'un destin plus doux que le mien!
» DONE IGNÈS. »

·ans la haute vertu son ame est affermie.

DONE ELVIRE.

Je vais faire réponse à cette illustre amie.
Cependant apprenez, prince, à vous mieux armer
Contre ce qui prend droit de vous trop alarmer.
J'ai calmé votre trouble avec cette lumière,
Et la chose a passé d'une douce manière;
Mais, à n'en point mentir, il seroit des moments
Où je pourrois entrer dans d'autres sentiments.

DON GARCIE.

Hé quoi! vous croyez donc...?

DONE ELVIRE.

Je crois ce qu'il faut croire.
Adieu. De mes avis conservez la mémoire;
Et s'il est vrai pour moi que votre amour soit grand,
Donnez-en à mon cœur les preuves qu'il prétend.

DON GARCIE.

Croyez que désormais c'est toute mon envie,
Et qu'avant qu'y manquer je veux perdre la vie.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I. — ÉLISE, DON LOPE.

ÉLISE.

Tout ce que fait le prince, à parler franchement,
N'est pas ce qui me donne un grand étonnement;
Car que d'un noble amour une ame bien saisie
En pousse les transports jusqu'à la jalousie,
Que de doutes fréquents ses vœux soient traversés,
Il est fort naturel, et je l'approuve assez :
Mais ce qui me surprend, don Lope, c'est d'entendre
Que vous lui préparez les soupçons qu'il doit prendre,
Que votre ame les forme, et qu'il n'est en ces lieux
Fâcheux que par vos soins, jaloux que par vos yeux.
Encore un coup, don Lope, une ame bien éprise,
Des soupçons qu'elle prend ne me rend point surprise;
Mais qu'on ait sans amour tous les soins d'un jaloux,
C'est une nouveauté qui n'appartient qu'à vous.

DON LOPE.

Que sur cette conduite à son aise l'on glose,
Chacun règle la sienne au but qu'il se propose;
Et, rebuté par vous des soins de mon amour,
Je songe auprès du prince à bien faire ma cour.

ÉLISE.

Mais savez-vous qu'enfin il fera mal la sienne,
S'il faut qu'en cette humeur votre esprit l'entretienne?

DON LOPE.

Et quand, charmante Élise, a-t-on vu, s'il vous plaît,
Qu'on cherche auprès des grands que son propre intérêt?
Qu'un parfait courtisan veuille charger leur suite
D'un censeur des défauts qu'on trouve en leur conduite,
Et s'aille inquiéter si son discours leur nuit,
Pourvu que sa fortune en tire quelque fruit?
Tout ce qu'on fait ne va qu'à se mettre en leur grace;
Par la plus courte voie on y cherche une place;
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,

C'est de flatter toujours le foible de leur cœur,
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,
Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire :
C'est là le vrai secret d'être bien auprès d'eux.
Les utiles conseils font passer pour fâcheux,
Et vous laissent toujours hors de la confidence,
Où vous jette d'abord l'adroite complaisance.
Enfin, on voit partout que l'art des courtisans
Ne tend qu'à profiter des foiblesses des grands,
A nourrir leurs erreurs, et jamais dans leur ame
Ne porter les avis des choses qu'on y blâme.

ÉLISE.

Ces maximes un temps leur peuvent succéder;
Mais il est des revers qu'on doit appréhender;
Et dans l'esprit des grands, qu'on tâche de surprendre,
Un rayon de lumière à la fin peut descendre,
Qui sur tous ces flatteurs venge équitablement
Ce qu'a fait à leur gloire un long aveuglement.
Cependant je dirai que votre ame s'explique
Un peu bien librement sur votre politique;
Et ces nobles motifs, au prince rapportés,
Serviroient assez mal vos assiduités.

DON LOPE.

Outre que je pourrois désavouer sans blâme
Ces libres vérités sur quoi s'ouvre mon ame,
Je sais fort bien qu'Élise a l'esprit trop discret
Pour aller divulguer cet entretien secret.
Qu'ai-je dit, après tout, que sans moi l'on ne sache?
Et dans mon procédé que faut-il que je cache?
On peut craindre une chute avec quelque raison,
Quand on met en usage ou ruse ou trahison;
Mais qu'ai-je à redouter, moi qui partout n'avance
Que les soins approuvés d'un peu de complaisance,
Et qui suis seulement par d'utiles leçons
La pente qu'a le prince à de jaloux soupçons?
Son ame semble en vivre, et je mets mon étude
A trouver des raisons à son inquiétude,
A voir de tous côtés s'il ne se passe rien
A fournir le sujet d'un secret entretien;
Et quand je puis venir, enflé d'une nouvelle,
Donner à son repos une atteinte mortelle,

C'est lors que plus il m'aime; et je vois sa raison
D'une audience avide[1] avaler ce poison,
Et m'en remercier comme d'une victoire
Qui combleroit ses jours de bonheur et de gloire.
Mais mon rival paroît, je vous laisse tous deux;
Et, bien que je renonce à l'espoir de vos vœux,
J'aurois un peu de peine à voir qu'en ma présence
Il reçût des effets de quelque préférence;
Et je veux, si je puis, m'épargner ce souci.

ÉLISE.

Tout amant de bon sens en doit user ainsi.

SCÈNE II. — DON ALVAR, ÉLISE.

DON ALVAR.

Enfin nous apprenons que le roi de Navarre
Pour les desirs du prince aujourd'hui se déclare,
Et qu'un nouveau renfort de troupes nous attend
Pour le fameux service où son amour prétend.
Je suis surpris, pour moi, qu'avec tant de vitesse
On ait fait avancer... Mais...

SCÈNE III. — DON GARCIE, ÉLISE, DON ALVAR.

DON GARCIE.

Que fait la princesse?

ÉLISE.

Quelques lettres, seigneur; je le présume ainsi.
Mais elle va savoir que vous êtes ici.

DON GARCIE.

J'attendrai qu'elle ait fait.

SCÈNE IV. — DON GARCIE, seul.

Près de souffrir sa vue,
D'un trouble tout nouveau je me sens l'ame émue;
Et la crainte, mêlée à mon ressentiment,
Jette par tout mon corps un soudain tremblement.

[1] Cette expression a été justement blâmée. Molière, en l'employant, pensait peut-être au *densum humeris bibit aure vulgus;* mais, comme le dit avec raison M. Génin, le français ne souffre pas l'image d'un homme qui avale par l'oreille.

Prince, prends garde au moins qu'un aveugle caprice
Ne te conduise ici dans quelque précipice,
Et que de ton esprit les désordres puissants
Ne donnent un peu trop au rapport de tes sens :
Consulte ta raison, prends sa clarté pour guide;
Vois si de tes soupçons l'apparence est solide :
Ne démens pas leur voix; mais aussi garde bien
Que, pour les croire trop, ils ne t'imposent rien,
Qu'à tes premiers transports ils n'osent trop permettre;
Et relis posément cette moitié de lettre.
Ah! qu'est-ce que mon cœur, trop digne de pitié,
Ne voudroit pas donner pour son autre moitié?
Mais, après tout, que dis-je? Il suffit bien de l'une,
Et n'en voilà que trop pour voir mon infortune.

« Quoique votre rival...
» Vous devez toutefois vous...
» Et vous avez en vous à...
» L'obstacle le plus grand....

» Je chéris tendrement ce...
» Pour me tirer des mains de...
» Son amour, ses devoirs...
» Mais il m'est odieux avec...

» Otez donc à vos feux ce...
» Méritez les regards que l'on...
» Et lorsqu'on vous oblige...
» Ne vous obstinez point à[1]...

Oui, mon sort par ces mots est assez éclairci;
Son cœur, comme sa main, se fait connoître ici;
Et les sens imparfaits de cet écrit funeste,
Pour s'expliquer à moi n'ont pas besoin du reste.
Toutefois, dans l'abord agissons doucement.
Couvrons à l'infidèle un vif ressentiment;
Et, de ce que je tiens ne donnant point d'indice,
Confondons son esprit par son propre artifice.

[1] La méprise fondée sur cette moitié de lettre a été employée d'une manière très-heureuse par Voltaire dans le conte de *Zadig*. (Petitot.)

La voici. Ma raison, renferme mes transports,
Et rends-toi pour un temps maîtresse du dehors.

SCÈNE V. — DONE ELVIRE, DON GARCIE.

DONE ELVIRE.

Vous avez bien voulu que je vous fisse attendre?

DON GARCIE, bas, à part.

Ah! qu'elle cache bien...

DONE ELVIRE.

On vient de nous apprendre
Que le roi votre père approuve vos projets,
Et veut bien que son fils nous rende nos sujets;
Et mon ame en a pris une allégresse extrême.

DON GARCIE.

Oui, madame, et mon cœur s'en réjouit de même;
Mais...

DONE ELVIRE.

Le tyran sans doute aura peine à parer
Les foudres que partout il entend murmurer;
Et j'ose me flatter que le même courage
Qui put bien me soustraire à sa brutale rage,
Et, dans les murs d'Astorgue arraché de ses mains,
Me faire un sûr asile à braver ses desseins,
Pourra, de tout Léon achevant la conquête,
Sous ses nobles efforts faire choir cette tête.

DON GARCIE.

Le succès en pourra parler dans quelques jours.
Mais, de grace, passons à quelque autre discours.
Puis-je, sans trop oser, vous prier de me dire
A qui vous avez pris, madame, soin d'écrire,
Depuis que le destin nous a conduits ici?

DONE ELVIRE.

Pourquoi cette demande, et d'où vient ce souci?

DON GARCIE.

D'un desir curieux de pure fantaisie.

DONE ELVIRE.

La curiosité naît de la jalousie.

DON GARCIE.

Non, ce n'est rien du tout de ce que vous pensez;
Vos ordres de ce mal me défendent assez.

DONE ELVIRE.

Sans chercher plus avant quel intérêt vous presse,
J'ai deux fois à Léon écrit à la comtesse,
Et deux fois au marquis don Louis à Burgos.
Avec cette réponse êtes-vous en repos?

DON GARCIE.

Vous n'avez point écrit à quelque autre personne,
Madame?

DONE ELVIRE.

Non, sans doute; et ce discours m'étonne.

DON GARCIE.

De grace, songez bien, avant que d'assurer.
En manquant de mémoire, on peut se parjurer.

DONE ELVIRE.

Ma bouche, sur ce point, ne peut être parjure.

DON GARCIE.

Elle a dit toutefois une haute imposture.

DONE ELVIRE.

Prince!

DON GARCIE.

Madame!

DONE ELVIRE.

O ciel! quel est ce mouvement?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement?

DON GARCIE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité
Dans les traîtres appas dont je fus enchanté.

DONE ELVIRE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre?

DON GARCIE.

Ah! que ce cœur est double, et sait bien l'art de feindre!
Mais tous moyens de fuir lui vont être soustraits.
Jetez ici les yeux, et connoissez vos traits:
Sans avoir vu le reste, il m'est assez facile
De découvrir pour qui vous employez ce style.

DONE ELVIRE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit?

DON GARCIE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit?

DONE ELVIRE.

L'innocence à rougir n'est point accoutumée.

DON GARCIE.

Il est vrai qu'en ces lieux on la voit opprimée.
Ce billet démenti pour n'avoir point de seing[1]...

DONE ELVIRE.

Pourquoi le démentir, puisqu'il est de ma main[2]?

DON GARCIE.

Encore est-ce beaucoup que, de franchise pure,
Vous demeuriez d'accord que c'est votre écriture;
Mais ce sera sans doute, et j'en serois garant,
Un billet qu'on envoie à quelque indifférent;
Ou du moins ce qu'il a de tendresse évidente
Sera pour une amie, ou pour quelque parente.

DONE ELVIRE.

Non, c'est pour un amant que ma main l'a formé;
Et j'ajoute de plus, pour un amant aimé[3].

DON GARCIE.

Et je puis, ô perfide...!

DONE ELVIRE.

Arrêtez, prince indigne,
De ce lâche transport l'égarement insigne.
Bien que de vous mon cœur ne prenne point de loi,
Et ne doive en ces lieux aucun compte qu'à soi,
Je veux bien me purger, pour votre seul supplice,
Du crime que m'impose un insolent caprice.
Vous serez éclairci, n'en doutez nullement.
J'ai ma défense prête en ce même moment.
Vous allez recevoir une pleine lumière:
Mon innocence ici paroîtra tout entière;
Et je veux, vous mettant juge en votre intérêt,
Vous faire prononcer vous-même votre arrêt.

[1] Molière jugea lui-même cette expression inexacte; et cinq ans plus tard, lorsqu'il transporta dans *le Misanthrope* une partie de cette scène de *Don Garcie*, il corrigea ces vers de la manière suivante :

> *Le désavouerez-vous* pour n'avoir point de seing?
> — Pourquoi *désavouer* un billet de ma main?
> (*Mis.*, IV, III.) (F. Génin.)

[2] Les dix-sept vers précédents ont été transportés par Molière dans *le Misanthrope*, acte II, scène V, avec de très-légers changements. (Petitot.)

[3] Célimène, poussée à bout par Alceste, lui répond de même :

> Non, il est pour Oronte; et je veux qu'on le croie.

DON GARCIE.

Ce sont propos obscurs qu'on ne sauroit comprendre.

DONE ELVIRE.

Bientôt à vos dépens vous me pourrez entendre.
Élise, holà !

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE.

Madame ?

DONE ELVIRE, à don Garcie.

Observez bien au moins
Si j'ose à vous tromper employer quelques soins ;
Si, par un seul coup d'œil ou geste qui l'instruise,
Je cherche de ce coup à parer la surprise.
(à Élise.)
Le billet que tantôt ma main avoit tracé,
Répondez promptement, où l'avez-vous laissé ?

ÉLISE.

Madame, j'ai sujet de m'avouer coupable.
Je ne sais comme il est demeuré sur ma table ;
Mais on vient de m'apprendre en ce même moment
Que don Lope, venant dans mon appartement,
Par une liberté qu'on lui voit se permettre,
A fureté partout, et trouvé cette lettre.
Comme il la déplioit, Léonor a voulu
S'en saisir promptement, avant qu'il eût rien lu ;
Et se jetant sur lui, la lettre contestée
En deux justes moitiés dans leurs mains est restée ;
Et don Lope, aussitôt prenant un prompt essor,
A dérobé la sienne aux soins de Léonor.

DONE ELVIRE.

Avez-vous ici l'autre ?

ÉLISE.

Oui, la voilà, madame.

DONE ELVIRE.

(à don Garcie.)
Donnez. Nous allons voir qui mérite le blâme.
Avec votre moitié rassemblez celle-ci,
Lisez, et hautement ; je veux l'entendre aussi.

DON GARCIE.

Au prince don Garcie. Ah !

DONE ELVIRE.

Achevez de lire;
Votre ame pour ce mot ne doit pas s'interdire.

DON GARCIE lit.

« Quoique votre rival, prince, alarme votre ame,
» Vous devez toutefois vous craindre plus que lui;
» Et vous avez en vous à détruire aujourd'hui
» L'obstacle le plus grand que trouve votre flamme.

» Je chéris tendrement ce qu'a fait don Garcie,
» Pour me tirer des mains de nos fiers ravisseurs.
» Son amour, ses devoirs, ont pour moi des douceurs;
» Mais il m'est odieux avec sa jalousie.

» Otez donc à vos feux ce qu'ils en font paroître,
» Méritez les regards que l'on jette sur eux;
» Et, lorsqu'on vous oblige à vous tenir heureux,
» Ne vous obstinez point à ne pas vouloir l'être. »

DONE ELVIRE.

Hé bien! que dites-vous?

DON GARCIE.

Ah! madame, je dis
Qu'à cet objet mes sens demeurent interdits;
Que je vois dans ma plainte une horrible injustice,
Et qu'il n'est point pour moi d'assez cruel supplice.

DONE ELVIRE.

Il suffit. Apprenez que si j'ai souhaité
Qu'à vos yeux cet écrit pût être présenté,
C'est pour le démentir, et cent fois me dédire
De tout ce que pour vous vous y venez de lire.
Adieu, prince.

DON GARCIE.

Madame, hélas! où fuyez-vous?

DONE ELVIRE.

Où vous ne serez point, trop odieux jaloux.

DON GARCIE.

Ah! madame, excusez un amant misérable,
Qu'un sort prodigieux a fait vers vous coupable,
Et qui, bien qu'il vous cause un courroux si puissant,
Eût été plus blâmable à rester innocent.

Car enfin, peut-il être une ame bien atteinte,
Dont l'espoir le plus doux ne soit mêlé de crainte?
Et pourriez-vous penser que mon cœur eût aimé,
Si ce billet fatal ne l'eût point alarmé;
S'il n'avoit point frémi des coups de cette foudre,
Dont je me figurois tout mon bonheur en poudre?
Vous-même, dites-moi si cet événement
N'eût pas dans mon erreur jeté tout autre amant;
Si d'une preuve, hélas! qui me sembloit si claire,
Je pouvois démentir...

DONE ELVIRE.

Oui, vous le pouviez faire;
Et dans mes sentiments, assez bien déclarés,
Vos doutes rencontroient des garants assurés:
Vous n'aviez rien à craindre; et d'autres, sur ce gage,
Auroient du monde entier bravé le témoignage.

DON GARCIE.

Moins on mérite un bien qu'on nous fait espérer,
Plus notre ame a de peine à pouvoir s'assurer.
Un sort trop plein de gloire à nos yeux est fragile,
Et nous laisse aux soupçons une pente facile.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés
J'ai douté du bonheur de mes témérités[1];
J'ai cru que, dans ces lieux rangés sous ma puissance,
Votre ame se forçoit à quelque complaisance;
Que, déguisant pour moi votre sévérité...

DONE ELVIRE.

Et je pourrois descendre à cette lâcheté!
Moi, prendre le parti d'une honteuse feinte!
Agir par les motifs d'une servile crainte,
Trahir mes sentiments, et, pour être en vos mains
D'un masque de faveur vous couvrir mes dédains!
La gloire sur mon cœur auroit si peu d'empire!
Vous pouvez le penser, et vous me l'osez dire!
Apprenez que ce cœur ne sait point s'abaisser;
Qu'il n'est rien sous les cieux qui puisse l'y forcer,
Et s'il vous a fait voir, par une erreur insigne,
Des marques de bonté dont vous n'étiez pas digne,
Qu'il saura bien montrer, malgré votre pouvoir,

[1] Molière a transporté ces six derniers vers dans *le Tartufe*, acte IV, scène v, en y faisant quelques changements.

La haine que pour vous il se résout d'avoir,
Braver votre furie, et vous faire connoître
Qu'il n'a point été lâche, et ne veut jamais l'être.

DON GARCIE.

Hé bien! je suis coupable, et ne m'en défends pas :
Mais je demande grace à vos divins appas;
Je la demande au nom de la plus vive flamme
Dont jamais deux beaux yeux aient fait brûler une ame.
Que si votre courroux ne peut être apaisé,
Si mon crime est trop grand pour se voir excusé,
Si vous ne regardez ni l'amour qui le cause,
Ni le vif repentir que mon cœur vous expose,
Il faut qu'un coup heureux, en me faisant mourir,
M'arrache à des tourments que je ne puis souffrir.
Non, ne présumez pas qu'ayant su vous déplaire,
Je puisse vivre une heure avec votre colère.
Déja de ce moment la barbare longueur
Sous ses cuisants remords fait succomber mon cœur,
Et de mille vautours les blessures cruelles
N'ont rien de comparable à ses douleurs mortelles.
Madame, vous n'avez qu'à me le déclarer :
S'il n'est point de pardon que je doive espérer,
Cette épée aussitôt, par un coup favorable,
Va percer, à vos yeux, le cœur d'un misérable;
Ce cœur, ce traître cœur, dont les perplexités
Ont si fort outragé vos extrêmes bontés :
Trop heureux, en mourant, si ce coup légitime
Efface en votre esprit l'image de mon crime,
Et ne laisse aucuns traits de votre aversion
Au foible souvenir de mon affection!
C'est l'unique faveur que demande ma flamme.

DONE ELVIRE.

Ah! prince trop cruel!

DON GARCIE.

Dites, parlez, madame.

DONE ELVIRE.

Faut-il encor pour vous conserver des bontés,
Et vous voir m'outrager par tant d'indignités?

DON GARCIE.

Un cœur ne peut jamais outrager quand il aime;
Et ce que fait l'amour, il l'excuse lui-même.

DONE ELVIRE.

L'amour n'excuse point de tels emportements.

DON GARCIE.

Tout ce qu'il a d'ardeur passe en ses mouvements;
Et plus il devient fort, plus il trouve de peine...

DONE ELVIRE.

Non, ne m'en parlez point, vous méritez ma haine.

DON GARCIE.

Vous me haïssez donc?

DONE ELVIRE.

J'y veux tâcher, au moins.
Mais, hélas! je crains bien que j'y perde mes soins,
Et que tout le courroux qu'excite votre offense
Ne puisse jusque-là faire aller ma vengeance.

DON GARCIE.

D'un supplice si grand ne tentez point l'effort,
Puisque pour vous venger je vous offre ma mort;
Prononcez-en l'arrêt, et j'obéis sur l'heure.

DONE ELVIRE.

Qui ne sauroit haïr ne peut vouloir qu'on meure.

DON GARCIE.

Et moi, je ne puis vivre, à moins que vos bontés
Accordent un pardon à mes témérités.
Résolvez l'un des deux, de punir ou d'absoudre.

DONE ELVIRE.

Hélas! j'ai trop fait voir ce que je puis résoudre.
Par l'aveu d'un pardon n'est-ce pas se trahir,
Que dire au criminel qu'on ne le peut haïr?

DON GARCIE.

Ah! c'en est trop; souffrez, adorable princesse...

DONE ELVIRE.

Laissez : je me veux mal d'une telle foiblesse.

DON GARCIE, seul.

Enfin je suis...[1]

SCÈNE VII. — DON GARCIE, DON LOPE.

DON LOPE.

Seigneur, je viens vous informer

[1] Un grand nombre de traits de cette scène ont été transportés dans la scène VI de l'acte II d'*Amphitryon*.

D'un secret dont vos feux ont droit de s'alarmer.

DON GARCIE.

Ne me viens point parler de secret ni d'alarme,
Dans les doux mouvements du transport qui me charme.
Après ce qu'à mes yeux on vient de présenter,
Il n'est point de soupçons que je doive écouter;
Et d'un divin objet la bonté sans pareille
A tous ces vains rapports doit fermer mon oreille:
Ne m'en fais plus.

DON LOPE.

Seigneur, je veux ce qu'il vous plait;
Mes soins en tout ceci n'ont que votre intérêt.
J'ai cru que le secret que je viens de surprendre
Méritoit bien qu'en hâte on vous le vînt apprendre;
Mais puisque vous voulez que je n'en touche rien,
Je vous dirai, seigneur, pour changer d'entretien,
Que déja dans Léon on voit chaque famille
Lever le masque au bruit des troupes de Castille,
Et que surtout le peuple y fait pour son vrai roi
Un éclat à donner au tyran de l'effroi.

DON GARCIE.

La Castille du moins n'aura pas la victoire,
Sans que nous essayions d'en partager la gloire;
Et nos troupes aussi peuvent être en état
D'imprimer quelque crainte au cœur de Mauregat.
Mais quel est ce secret dont tu voulois m'instruire?
Voyons un peu.

DON LOPE.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire.

DON GARCIE.

Va, va, parle; mon cœur t'en donne le pouvoir.

DON LOPE.

Vos paroles, seigneur, m'en ont trop fait savoir;
Et, puisque mes avis ont de quoi vous déplaire,
Je saurai désormais trouver l'art de me taire.

DON GARCIE.

Enfin, je veux savoir la chose absolument.

DON LOPE.

Je ne réplique point à ce commandement.
Mais, seigneur, en ce lieu le devoir de mon zèle

Trahiroit le secret d'une telle nouvelle.
Sortons pour vous l'apprendre; et, sans rien embrasser,
Vous-même vous verrez ce qu'on en doit penser.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — DONE ELVIRE, ÉLISE.

DONE ELVIRE.

Élise, que dis-tu de l'étrange foiblesse
Que vient de témoigner le cœur d'une princesse?
Que dis-tu de me voir tomber si promptement
De toute la chaleur de mon ressentiment?
Et, malgré tant d'éclat, relâcher mon courage
Au pardon trop honteux d'un si cruel outrage?

ÉLISE.

Moi, je dis que d'un cœur que nous pouvons chérir
Une injure sans doute est bien dure à souffrir;
Mais que, s'il n'en est point qui davantage irrite,
Il n'en est point aussi qu'on pardonne si vite;
Et qu'un coupable aimé triomphe à nos genoux
De tous les prompts transports du plus bouillant courroux,
D'autant plus aisément, madame, quand l'offense
Dans un excès d'amour peut trouver sa naissance.
Ainsi, quelque dépit que l'on vous ait causé,
Je ne m'étonne point de le voir apaisé;
Et je sais quel pouvoir, malgré votre menace,
A de pareils forfaits donnera toujours grace.

DONE ELVIRE.

Ah! sache, quelque ardeur qui m'impose des lois,
Que mon front a rougi pour la dernière fois;
Et que, si désormais on pousse ma colère,
Il n'est point de retour qu'il faille qu'on espère.
Quand je pourrois reprendre un tendre sentiment,
C'est assez contre lui que l'éclat d'un serment :

Car enfin, un esprit qu'un peu d'orgueil inspire
Trouve beaucoup de honte à se pouvoir dédire;
Et souvent, aux dépens d'un pénible combat,
Fait sur ses propres vœux un illustre attentat,
S'obstine par honneur, et n'a rien qu'il n'immole
A la noble fierté de tenir sa parole.
Ainsi, dans le pardon que l'on vient d'obtenir,
Ne prends point de clartés pour régler l'avenir;
Et, quoi qu'à mes destins la fortune prépare,
Crois que je ne puis être au prince de Navarre,
Que de ces noirs accès qui troublent sa raison
Il n'ait fait éclater l'entière guérison,
Et réduit tout mon cœur, que ce mal persécute,
A n'en plus redouter l'affront d'une rechute.

ÉLISE.

Mais quel affront nous fait le transport d'un jaloux?

DONE ELVIRE.

En est-il un qui soit plus digne de courroux?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême[1]
Lorsqu'il se peut résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, en tout temps rigoureux,
Oppose un fort obstacle à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable, alors qu'il ne croit pas
Ce qu'on ne dit jamais qu'après de grands combats?

ÉLISE.

Moi, je tiens que toujours un peu de défiance
En ces occasions n'a rien qui nous offense;
Et qu'il est dangereux qu'un cœur qu'on a charmé
Soit trop persuadé, madame, d'être aimé,
Si...

DONE ELVIRE.

N'en disputons plus. Chacun a sa pensée.
C'est un scrupule enfin dont mon ame est blessée;
Et, contre mes desirs, je sens je ne sais quoi
Me prédire un éclat entre le prince et moi,
Qui, malgré ce qu'on doit aux vertus dont il brille...
Mais, ô ciel! en ces lieux don Sylve de Castille!

[1] La fin du couplet, à partir de ce vers, est dans *le Misanthrope*, acte IV, scène III. Il n'y a que de fort légers changements d'expressions.

SCÈNE II. — DONE ELVIRE, DON ALPHONSE, cru don Sylve; ÉLISE.

DONE ELVIRE.

Ah! seigneur, par quel sort vous vois-je maintenant?

DON ALPHONSE.

Je sais que mon abord, madame, est surprenant,
Et qu'être sans éclat entré dans cette ville,
Dont l'ordre d'un rival rend l'accès difficile;
Qu'avoir pu me soustraire aux yeux de ses soldats,
C'est un événement que vous n'attendiez pas.
Mais si j'ai dans ces lieux franchi quelques obstacles,
L'ardeur de vous revoir peut bien d'autres miracles;
Tout mon cœur a senti par de trop rudes coups
Le rigoureux destin d'être éloigné de vous,
Et je n'ai pu nier au tourment qui le tue
Quelques moments secrets d'une si chère vue.
Je viens vous dire donc que je rends grace aux cieux
De vous voir hors des mains d'un tyran odieux.
Mais, parmi les douceurs d'une telle aventure,
Ce qui m'est un sujet d'éternelle torture,
C'est de voir qu'à mon bras les rigueurs de mon sort
Ont envié l'honneur de cet illustre effort,
Et fait à mon rival, avec trop d'injustice,
Offrir les doux périls d'un si fameux service.
Oui, madame, j'avois, pour rompre vos liens,
Des sentiments sans doute aussi beaux que les siens;
Et je pouvois pour vous gagner cette victoire,
Si le ciel n'eût voulu m'en dérober la gloire.

DONE ELVIRE.

Je sais, seigneur, je sais que vous avez un cœur
Qui des plus grands périls vous peut rendre vainqueur;
Et je ne doute point que ce généreux zèle,
Dont la chaleur vous pousse à venger ma querelle,
N'eût, contre les efforts d'un indigne projet,
Pu faire en ma faveur tout ce qu'un autre a fait.
Mais, sans cette action dont vous étiez capable,
Mon sort à la Castille est assez redevable.
On sait ce qu'en ami plein d'ardeur et de fo
Le comte votre père a fait pour le feu roi
Après l'avoir aidé jusqu'à l'heure dernière,

Il donne en ses états un asile à mon frère;
Quatre lustres entiers il y cache son sort
Aux barbares fureurs de quelque lâche effort;
Et, pour rendre à son front l'éclat d'une couronne,
Contre nos ravisseurs vous marchez en personne.
N'êtes-vous pas content? et ces soins généreux
Ne m'attachent-ils point par d'assez puissants nœuds?
Quoi! votre ame, seigneur, seroit-elle obstinée
A vouloir asservir toute ma destinée?
Et faut-il que jamais il ne tombe sur nous
L'ombre d'un seul bienfait qu'il ne vienne de vous?
Ah! souffrez, dans les maux où mon destin m'expose,
Qu'au soin d'un autre aussi je doive quelque chose;
Et ne vous plaignez point de voir un autre bras
Acquérir de la gloire où le vôtre n'est pas.

DON ALPHONSE.*

Oui, madame, mon cœur doit cesser de s'en plaindre;
Avec trop de raison vous voulez m'y contraindre;
Et c'est injustement qu'on se plaint d'un malheur,
Quand un autre plus grand s'offre à notre douleur.
Ce secours d'un rival m'est un cruel martyre;
Mais, hélas! de mes maux ce n'est pas là le pire:
Le coup, le rude coup dont je suis atterré,
C'est de me voir par vous ce rival préféré.
Oui, je ne vois que trop que ses feux pleins de gloire
Sur les miens dans votre ame emportent la victoire
Et cette occasion de servir vos appas,
Cet avantage offert de signaler son bras,
Cet éclatant exploit qui vous fut salutaire,
N'est que le pur effet du bonheur de vous plaire,
Que le secret pouvoir d'un astre merveilleux,
Qui fait tomber la gloire où s'attachent vos vœux.
Ainsi tous mes efforts ne seront que fumée.
Contre vos fiers tyrans je conduis une armée;
Mais je marche en tremblant à cet illustre emploi,
Assuré que vos vœux ne seront pas pour moi;
Et que, s'ils sont suivis, la fortune prépare
L'heur des plus beaux succès aux soins de la Navarre.
Ah! madame, faut-il me voir précipité
De l'espoir glorieux dont je m'étois flatté?
Et ne puis-je savoir quels crimes on m'impute,

*

Pour avoir mérité cette effroyable chute?

DONE ELVIRE.

Ne me demandez rien avant que regarder
Ce qu'à mes sentiments vous devez demander;
Et, sur cette froideur qui semble vous confondre,
Répondez-vous, seigneur, ce que je puis répondre :
Car enfin tous vos soins ne sauroient ignorer
Quels secrets de votre ame on m'a su déclarer;
Et je la crois, cette ame, et trop noble et trop haute,
Pour vouloir m'obliger à commettre une faute.
Vous-même, dites-vous s'il est de l'équité
De me voir couronner une infidélité;
Si vous pouviez m'offrir, sans beaucoup d'injustice,
Un cœur à d'autres yeux offert en sacrifice;
Vous plaindre avec raison, et blâmer mes refus,
Lorsqu'ils veulent d'un crime affranchir vos vertus.
Oui, seigneur, c'est un crime; et les premières flammes
Ont des droits si sacrés sur les illustres ames,
Qu'il faut perdre grandeurs, et renoncer au jour,
Plutôt que de pencher vers un second amour[1].
J'ai pour vous cette ardeur que peut prendre l'estime
Pour un courage haut, pour un cœur magnanime :
Mais n'exigez de moi que ce que je vous dois,
Et soutenez l'honneur de votre premier choix.
Malgré vos feux nouveaux, voyez quelle tendresse
Vous conserve le cœur de l'aimable comtesse;
Ce que pour un ingrat (car vous l'êtes, seigneur,)
Elle a d'un choix constant refusé de bonheur!
Quel mépris généreux, dans son ardeur extrême,
Elle a fait de l'éclat que donne un diadème!
Voyez combien d'efforts pour vous elle a bravés!
Et rendez à son cœur ce que vous lui devez.

DON ALPHONSE.

Ah! madame, à mes yeux n'offrez point son mérite :
Il n'est que trop présent à l'ingrat qui la quitte;
Et si mon cœur vous dit ce que pour elle il sent,
J'ai peur qu'il ne soit pas envers vous innocent.
Oui, ce cœur l'ose plaindre, et ne suit pas sans peine
L'impérieux effort de l'amour qui l'entraîne :

[1] Ces quatre derniers vers se retrouvent, avec quelques légers changements, dans les *Femmes savantes*, acte IV, scène II.

Aucun espoir pour vous n'a flatté mes desirs,
Qui ne m'ait arraché pour elle des soupirs ;
Qui n'ait dans ses douceurs fait jeter à mon ame
Quelques tristes regards vers sa première flamme ;
Se reprocher l'effet de vos divins attraits,
Et mêler des remords à mes plus chers souhaits.
J'ai fait plus que cela, puisqu'il vous faut tout dire :
Oui, j'ai voulu sur moi vous ôter votre empire,
Sortir de votre chaîne, et rejeter mon cœur
Sous le joug innocent de son premier vainqueur.
Mais, après mes efforts, ma constance abattue
Voit un cours nécessaire à ce mal qui me tue ;
Et, dût être mon sort à jamais malheureux,
Je ne puis renoncer à l'espoir de mes vœux.
Je ne saurois souffrir l'épouvantable idée
De vous voir par un autre à mes yeux possédée ;
Et le flambeau du jour, qui m'offre vos appas,
Doit avant cet hymen éclairer mon trépas.
Je sais que je trahis une princesse aimable ;
Mais, madame, après tout, mon cœur est-il coupable ?
Et le fort ascendant que prend votre beauté
Laisse-t-il aux esprits aucune liberté ?
Hélas ! je suis ici bien plus à plaindre qu'elle :
Son cœur, en me perdant, ne perd qu'un infidèle ;
D'un pareil déplaisir on se peut consoler :
Mais moi, par un malheur qui ne peut s'égaler,
J'ai celui de quitter une aimable personne,
Et tous les maux encor que mon amour me donne.

DONE ELVIRE.

Vous n'avez que les maux que vous voulez avoir,
Et toujours notre cœur est en notre pouvoir.
Il peut bien quelquefois montrer quelque foiblesse ;
Mais enfin sur nos sens la raison, la maîtresse...

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DON ALPHONSE, cru don Sylve.

DON GARCIE.

Madame, mon abord, comme je connois bien,
Assez mal à propos trouble votre entretien ;
Et mes pas en ce lieu, s'il faut que je le die,

Ne croyoient pas trouver si bonne compagnie.

DONE ELVIRE.

Cette vue, en effet, surprend au dernier point;
Et, de même que vous, je ne l'attendois point.

DON GARCIE.

Oui, madame, je crois que de cette visite,
Comme vous l'assurez, vous n'étiez point instruite.
(à don Sylve.)
Mais, seigneur, vous deviez nous faire au moins l'honneur
De nous donner avis de ce rare bonheur,
Et nous mettre en état, sans nous vouloir surprendre,
De vous rendre en ces lieux ce qu'on voudroit vous rendre.

DON ALPHONSE.

Les héroïques soins vous occupent si fort,
Que de vous en tirer, seigneur, j'aurois eu tort;
Et des grands conquérants les sublimes pensées
Sont aux civilités avec peine abaissées.

DON GARCIE.

Mais les grands conquérants, dont on vante les soins,
Loin d'aimer le secret, affectent les témoins;
Leur ame, dès l'enfance à la gloire élevée,
Les fait dans leurs projets aller tête levée;
Et, s'appuyant toujours sur des hauts sentiments,
Ne s'abaisse jamais à des déguisements.
Ne commettez-vous point vos vertus héroïques,
En passant dans ces lieux par des sourdes pratiques[1];
Et ne craignez-vous point qu'on puisse, aux yeux de tous,
Trouver cette action trop indigne de vous?

DON ALPHONSE.

Je ne sais si quelqu'un blâmera ma conduite,
Au secret que j'ai fait d'une telle visite,
Mais je sais qu'aux projets qui veulent la clarté,
Prince, je n'ai jamais cherché l'obscurité;
Et quand j'aurai sur vous à faire une entreprise,
Vous n'aurez pas sujet de blâmer la surprise :
Il ne tiendra qu'à vous de vous en garantir,
Et l'on prendra le soin de vous en avertir.

[1] *Pratiques*, dans le sens d'*intelligences secrètes*, ou de *complots*. Racine a dit dans *Esther* :

J'ai découvert au roi les sanglantes *pratiques*
Que formoient contre lui deux ingrats domestiques.

Cependant, demeurons aux termes ordinaires,
Remettons nos débats après d'autres affaires;
Et, d'un sang un peu chaud réprimant les bouillons,
N'oublions pas tous deux devant qui nous parlons.

DONE ELVIRE, à don Garcie.

Prince, vous avez tort; et sa visite est telle
Que vous...

DON GARCIE.

Ah! c'en est trop que prendre sa querelle,
Madame; et votre esprit devroit feindre un peu mieux,
Lorsqu'il veut ignorer sa venue en ces lieux.
Cette chaleur si prompte à vouloir la défendre
Persuade assez mal qu'elle ait pu vous surprendre.

DONE ELVIRE.

Quoi que vous soupçonniez, il m'importe si peu,
Que j'aurois du regret d'en faire un désaveu.

DON GARCIE.

Poussez donc jusqu'au bout cet orgueil héroïque,
Et que, sans hésiter, tout votre cœur s'explique :
C'est au déguisement donner trop de crédit.
Ne désavouez rien, puisque vous l'avez dit.
Tranchez, tranchez le mot, forcez toute contrainte;
Dites que de ses feux vous ressentez l'atteinte;
Que pour vous sa présence a des charmes si doux...

DONE ELVIRE.

Et si je veux l'aimer, m'en empêcherez-vous?
Avez-vous sur mon cœur quelque empire à prétendre?
Et, pour régler mes vœux, ai-je votre ordre à prendre?
Sachez que trop d'orgueil a pu vous décevoir,
Si votre cœur sur moi s'est cru quelque pouvoir;
Et que mes sentiments sont d'une ame trop grande
Pour vouloir les cacher, lorsqu'on me les demande.
Je ne vous dirai point si le comte est aimé;
Mais apprenez de moi qu'il est fort estimé;
Que ses hautes vertus, pour qui je m'intéresse,
Méritent mieux que vous les vœux d'une princesse;
Que je garde aux ardeurs, aux soins qu'il me fait voir,
Tout le ressentiment qu'une ame puisse avoir[1];

[1] *Ressentiment*. Ce mot exprimoit le souvenir d'un bienfait comme celui d'une injure. Il conserva longtemps cette double acception

Et que si des destins la fatale puissance
M'ôte la liberté d'être sa récompense,
Au moins est-il en moi de promettre à ses vœux
Qu'on ne me verra point le butin[1] de vos feux.
Et, sans vous amuser d'une attente frivole,
C'est à quoi je m'engage, et je tiendrai parole.
Voilà mon cœur ouvert, puisque vous le voulez,
Et mes vrais sentiments à vos yeux étalés.
Êtes-vous satisfait? et mon ame attaquée
S'est-elle, à votre avis, assez bien expliquée?
Voyez, pour vous ôter tout lieu de soupçonner,
S'il reste quelque jour encore à vous donner.
(A don Sylve.)
Cependant, si vos soins s'attachent à me plaire,
Songez que votre bras, comte, m'est nécessaire;
Et, d'un capricieux quels que soient les transports,
Qu'à punir nos tyrans il doit tous ses efforts.
Fermez l'oreille enfin à toute sa furie;
Et, pour vous y porter, c'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV. — DON GARCIE, DON ALPHONSE, cru don Sylve.

DON GARCIE.

Tout vous rit, et votre ame, en cette occasion,
Jouit superbement de ma confusion.
Il vous est doux de voir un aveu plein de gloire
Sur les feux d'un rival marquer votre victoire :
Mais c'est à votre joie un surcroît sans égal,
D'en avoir pour témoins les yeux de ce rival;
Et mes prétentions, hautement étouffées,
A vos vœux triomphants sont d'illustres trophées.
Goûtez à pleins transports ce bonheur éclatant;
Mais sachez qu'on n'est pas encore où l'on prétend.
La fureur qui m'anime a de trop justes causes,
Et l'on verra peut-être arriver bien des choses.
Un désespoir va loin quand il est échappé,

[1] Pour *la proie* de vos feux. Je ne crois pas qu'on trouve en françois un second exemple de cette façon de parler bizarre. Dans une métaphore consacrée, on n'a pas le droit de substituer un synonyme au mot qui fait la figure; autrement cet Anglois auroit bien parlé, qui écrivoit à Fénelon : « Monseigneur, vous avez pour moi *des boyaux de père*, » car *entrailles* et *boyaux* sont synonymes, comme *proie* et *butin*.
(F. Génin.)

Et tout est pardonnable à qui se voit trompé.
Si l'ingrate à mes yeux, pour flatter votre flamme,
A jamais n'être à moi vient d'engager son ame,
Je saurai bien trouver, dans mon juste courroux,
Les moyens d'empêcher qu'elle ne soit à vous.

DON ALPHONSE.

Cet obstacle n'est pas ce qui me met en peine.
Nous verrons quelle attente en tout cas sera vaine;
Et chacun, de ses feux, pourra, par sa valeur,
Ou défendre la gloire, ou venger le malheur.
Mais comme, entre rivaux, l'ame la plus posée
A des termes d'aigreur trouve une pente aisée,
Et que je ne veux point qu'un pareil entretien
Puisse trop échauffer votre esprit et le mien,
Prince, affranchissez-moi d'une gêne secrète,
Et me donnez moyen de faire ma retraite.

DON GARCIE.

Non, non, ne craignez point qu'on pousse votre esprit
A violer ici l'ordre qu'on vous prescrit.
Quelque juste fureur qui me presse et vous flatte,
Je sais, comte, je sais quand il faut qu'elle éclate.
Ces lieux vous sont ouverts : oui, sortez-en, sortez
Glorieux des douceurs que vous en remportez;
Mais, encore une fois, apprenez que ma tête
Peut seule dans vos mains mettre votre conquête.

DON ALPHONSE.

Quand nous en serons là, le sort en notre bras
De tous nos intérêts videra les débats.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

SCENE I. — DONE ELVIRE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE.

Retournez, don Alvar, et perdez l'espérance
De me persuader l'oubli de cette offense.

Cette plaie en mon cœur ne sauroit se guérir,
Et les soins qu'on en prend ne font rien que l'aigrir.
A quelques faux respects croit-il que je défère?
Non, non : il a poussé trop avant ma colère;
Et son vain repentir, qui porte ici vos pas,
Sollicite un pardon que vous n'obtiendrez pas.

DON ALVAR.

Madame, il fait pitié. Jamais cœur, que je pense,
Par un plus vif remords n'expia son offense;
Et si dans sa douleur vous le considériez,
Il toucheroit votre ame, et vous l'excuseriez.
On sait bien que le prince est dans un âge à suivre
Les premiers mouvements où son ame se livre,
Et qu'en un sang bouillant, toutes les passions
Ne laissent guère place à des réflexions.
Don Lope, prévenu d'une fausse lumière,
De l'erreur de son maître a fourni la matière.
Un bruit assez confus, dont le zèle indiscret
A de l'abord du comte éventé le secret,
Vous avoit mise aussi de cette intelligence
Qui, dans ces lieux gardés, a donné sa présence.
Le prince a cru l'avis, et son amour séduit
Sur une fausse alarme a fait tout ce grand bruit;
Mais d'une telle erreur son ame est revenue :
Votre innocence enfin lui vient d'être connue,
Et don Lope, qu'il chasse, est un visible effet
Du vif remords qu'il sent de l'éclat qu'il a fait.

DONE ELVIRE.

Ah! c'est trop promptement qu'il croit mon innocence;
Il n'en a pas encore une entière assurance :
Dites-lui, dites-lui qu'il doit bien tout peser,
Et ne se hâter point, de peur de s'abuser.

DON ALVAR.

Madame, il sait trop bien...

DONE ELVIRE.

Mais, don Alvar, de grace,
N'étendons pas plus loin un discours qui me lasse :
Il réveille un chagrin qui vient, à contre-temps,
En troubler dans mon cœur d'autres plus importants.
Oui, d'un trop grand malheur la surprise me presse;
Et le bruit du trépas de l'illustre comtesse

Doit s'emparer si bien de tout mon déplaisir,
Qu'aucun autre souci n'a droit de me saisir.

DON ALVAR.

Madame, ce peut être une fausse nouvelle;
Mais mon retour au prince en porte une cruelle.

DONE ELVIRE.

De quelque grand ennui qu'il puisse être agité,
Il en aura toujours moins qu'il n'a mérité.

SCÈNE II. — DONE ELVIRE, ÉLISE.

ÉLISE.

J'attendois qu'il sortît, madame, pour vous dire
Ce qui veut maintenant que votre ame respire,
Puisque votre chagrin, dans un moment d'ici,
Du sort de done Ignès peut se voir éclairci.
Un inconnu, qui vient pour cette confidence,
Vous fait, par un des siens, demander audience.

DONE ELVIRE.

Élise, il faut le voir; qu'il vienne promptement.

ÉLISE.

Mais il veut n'être vu que de vous seulement;
Et par cet envoyé, madame, il sollicite
Qu'il puisse sans témoins vous rendre sa visite.

DONE ELVIRE.

Hé bien! nous serons seuls; et je vais l'ordonner,
Tandis que tu prendras le soin de l'amener.
Que mon impatience en ce moment est forte!
O destin! est-ce joie ou douleur qu'on m'apporte?

SCÈNE III. — DON PÈDRE, ÉLISE.

ÉLISE.

Où...?

DON PÈDRE.

Si vous me cherchez, madame, me voici.

ÉLISE.

En quel lieu votre maître?

DON PÈDRE.

Il est proche d'ici.

Le ferai-je venir?

ÉLISE.

Dites-lui qu'il s'avance,

Assuré qu'on l'attend avec impatience,
Et qu'il ne se verra d'aucuns yeux éclairé.
(seule.)
Je ne sais quel secret en doit être auguré.
Tant de précautions qu'il affecte de prendre...
Mais le voici déja.

SCÈNE IV. — DONE IGNÈS, déguisée en homme ; ÉLISE.

ÉLISE.
Seigneur, pour vous attendre
On a fait... Mais que vois-je? Ah! madame! mes yeux...

DONE IGNÈS.
Ne me découvrez point, Élise, dans ces lieux,
Et laissez respirer ma triste destinée
Sous une feinte mort que je me suis donnée.
C'est elle qui m'arrache à tous mes fiers tyrans,
Car je puis sous ce nom comprendre mes parents.
J'ai par elle évité cet hymen redoutable
Pour qui j'aurois souffert une mort véritable;
Et, sous cet équipage et le bruit de ma mort,
Il faut cacher à tous le secret de mon sort,
Pour me voir à l'abri de l'injuste poursuite
Qui pourroit dans ces lieux persécuter ma fuite.

ÉLISE.
Ma surprise en public eût trahi vos desirs.
Mais allez là dedans étouffer des soupirs,
Et des charmants transports d'une pleine allégresse
Saisir à votre aspect le cœur de la princesse;
Vous la trouverez seule : elle-même a pris soin
Que votre abord fût libre et n'eût aucun témoin.

SCÈNE V. — DON ALVAR, ÉLISE.

ÉLISE.
Vois-je pas don Alvar?

DON ALVAR.
Le prince me renvoie
Vous prier que pour lui votre crédit s'emploie.
De ses jours, belle Élise, on doit n'espérer rien,
S'il n'obtient par vos soins un moment d'entretien;
Son ame a des transports... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DON ALVAR, ÉLISE

DON GARCIE.

Ah! sois un peu sensible à ma disgrace extrême,
Élise, et prends pitié d'un cœur infortuné,
Qu'aux plus vives douleurs tu vois abandonné.

ÉLISE.

C'est avec d'autres yeux que ne fait la princesse,
Seigneur, que je verrois le tourment qui vous presse ;
Mais nous avons du ciel, ou du tempérament,
Que nous jugeons de tout chacun diversement :
Et, puisqu'elle vous blâme, et que sa fantaisie
Lui fait un monstre affreux de votre jalousie,
Je serois complaisant, et voudrois m'efforcer
De cacher à ses yeux ce qui peut les blesser.
Un amant suit sans doute une utile méthode,
S'il fait qu'à notre humeur la sienne s'accommode ;
Et cent devoirs font moins que ces ajustements,
Qui font croire en deux cœurs les mêmes sentiments,
L'art de ces deux rapports fortement les assemble,
Et nous n'aimons rien tant que ce qui nous ressemble.

DON GARCIE.

Je le sais ; mais, hélas ! les destins inhumains
S'opposent à l'effet de ces justes desseins,
Et, malgré tous mes soins, viennent toujours me tendre
Un piége dont mon cœur ne sauroit se défendre.
Ce n'est pas que l'ingrate, aux yeux de mon rival,
N'ait fait contre mes feux un aveu trop fatal,
Et témoigné pour lui des excès de tendresse
Dont le cruel objet me reviendra sans cesse :
Mais, comme trop d'ardeur enfin m'avoit séduit,
Quand j'ai cru qu'en ces lieux elle l'ait introduit,
D'un trop cuisant ennui je sentirois l'atteinte
A lui laisser sur moi quelque sujet de plainte.
Oui, je veux faire au moins, si je m'en vois quitté
Que ce soit de son cœur pure infidélité ;
Et, venant m'excuser d'un trait de promptitude,
Dérober tout prétexte à son ingratitude.

ÉLISE.

Laissez un peu de temps à son ressentiment,
Et ne la voyez point, seigneur, si promptement.

DON GARCIE.

Ah! si tu me chéris, obtiens que je la voie;
C'est une liberté qu'il faut qu'elle m'octroie;
Je ne pars point d'ici qu'au moins son fier dédain...

ÉLISE.

De grace, différez l'effet de ce dessein.

DON GARCIE.

Non, ne m'oppose point une excuse frivole.

ÉLISE, à part.

Il faut que ce soit elle, avec une parole,
Qui trouve les moyens de le faire en aller.
(à don Garcie.)
Demeurez donc, seigneur; je m'en vais lui parler.

DON GARCIE.

Dis-lui que j'ai d'abord banni de ma présence
Celui dont les avis ont causé mon offense;
Que don Lope jamais...

SCÈNE VII. — DON GARCIE, DON ALVAR.

DON GARCIE, regardant par la porte qu'Élise a laissée entr'ouverte.

Que vois-je? ô justes cieux!
Faut-il que je m'assure au rapport de mes yeux?
Ah! sans doute ils me sont des témoins trop fidèles!
Voilà le comble affreux de mes peines mortelles!
Voici le coup fatal qui devoit m'accabler!
Et quand par des soupçons je me sentois troubler,
C'étoit, c'étoit le ciel, dont la sourde menace
Présageoit à mon cœur cette horrible disgrace.

DON ALVAR.

Qu'avez-vous vu, seigneur, qui vous puisse émouvoir[1]?

DON GARCIE.

J'ai vu ce que mon ame a peine à concevoir;
Et le renversement de toute la nature
Ne m'étonneroit pas comme cette aventure.
C'en est fait... le destin... Je ne saurois parler.

DON ALVAR.

Seigneur, que votre esprit tâche à se rappeler.

DON GARCIE.

J'ai vu... Vengeance!... O ciel!

[1] Ce vers et les cinq qui suivent sont dans *le Misanthrope*, acte IV, scène II.

DON ALVAR.

Quelle atteinte soudaine...

DON GARCIE.

J'en mourrai, don Alvar; la chose est bien certaine.

DON ALVAR.

Mais, seigneur, qui pourroit...

DON GARCIE.

Ah! tout est ruiné;
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné[1]:
Un homme (sans mourir te le puis-je bien dire?)
Un homme dans les bras de l'infidèle Elvire!

DON ALVAR.

Ah! seigneur, la princesse est vertueuse au point...

DON GARCIE.

Ah! sur ce que j'ai vu ne me contestez point,
Don Alvar : c'en est trop que soutenir sa gloire,
Lorsque mes yeux font foi d'une action si noire.

DON ALVAR.

Seigneur, nos passions nous font prendre souvent
Pour chose véritable un objet décevant;
Et de croire qu'une ame à la vertu nourrie
Se puisse...

DON GARCIE.

Don Alvar, laissez-moi, je vous prie;
Un conseiller me choque en cette occasion,
Et je ne prends avis que de ma passion.

DON ALVAR, à part.

Il ne faut rien répondre à cet esprit farouche.

DON GARCIE.

Ah! que sensiblement cette atteinte me touche!
Mais il faut voir qui c'est, et de ma main punir...
La voici. Ma fureur, te peux-tu retenir?

SCÈNE VIII. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE.

Hé bien! que voulez-vous? et quel espoir de grace,
Après vos procédés, peut flatter votre audace?
Osez-vous à mes yeux encor vous présenter?
Et que me direz-vous que je doive écouter?

[1] Ce vers et le précédent sont encore dans *le Misanthrope*, acte IV, scene II.

DON GARCIE.

Que toutes les horreurs dont une ame est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous[1].

DONE ELVIRE.

Ah! vraiment, j'attendois l'excuse d'un outrage;
Mais, à ce que je vois, c'est un autre langage.

DON GARCIE.

Oui, oui, c'en est un autre, et vous n'attendiez pas
Que j'eusse découvert le traître dans vos bras;
Qu'un funeste hasard, par la porte entr'ouverte,
Eût offert à mes yeux votre honte et ma perte.
Est-ce l'heureux amant sur ses pas revenu,
Ou quelque autre rival qui m'étoit inconnu?
O ciel! donne à mon cœur des forces suffisantes
Pour pouvoir supporter des douleurs si cuisantes!
Rougissez maintenant, vous en avez raison,
Et le masque est levé de votre trahison.
Voila ce que marquoient les troubles de mon ame;
Ce n'étoit pas en vain que s'alarmoit ma flamme;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance;
Que l'amour veut partout naître sans dépendance;
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur;
Et que toute ame est libre à nommer son vainqueur :
Aussi ne trouverois-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avoit parlé sans feinte;
Et, son arrêt livrant mon espoir à la mort,
Mon cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne sauroit trouver de trop grands châtiments;
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.

[1] Ces quatre derniers vers se retrouvent dans *le Misanthrope*, acte IV, scène III.

Non, non, n'espérez rien après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage[1]
Trahi de tous côtés, mis dans un triste état,
Il faut que mon amour se venge avec éclat;
Qu'ici j'immole tout à ma fureur extrême,
Et que mon désespoir achève par moi-même.

DONE ELVIRE.

Assez paisiblement vous a-t-on écouté?
Et pourrai-je à mon tour parler en liberté?

DON GARCIE.

Et par quels beaux discours, que l'artifice inspire...

DONE ELVIRE.

Si vous avez encor quelque chose à me dire,
Vous pouvez l'ajouter, je suis prête à l'ouïr;
Sinon, faites au moins que je puisse jouir
De deux ou trois moments de paisible audience.

DON GARCIE.

Hé bien! j'écoute. O ciel! quelle est ma patience!

DONE ELVIRE.

Je force ma colère, et veux, sans nulle aigreur,
Répondre à ce discours si rempli de fureur.

DON GARCIE.

C'est que vous voyez bien...

DONE ELVIRE.

Ah! j'ai prêté l'oreille
Autant qu'il vous a plu; rendez-moi la pareille.
J'admire mon destin, et jamais sous les cieux
Il ne fut rien, je crois, de si prodigieux,
Rien dont la nouveauté soit plus inconcevable,
Et rien que la raison rende moins supportable.
Je me vois un amant qui, sans se rebuter,
Applique tous ses soins à me persécuter;
Qui, dans tout cet amour que sa bouche m'exprime,
Ne conserve pour moi nul sentiment d'estime;
Rien, au fond de ce cœur qu'ont pu blesser mes yeux,
Qui fasse droit au sang que j'ai reçu des cieux,

[1] Ce vers et les vingt-trois précédents ont été employés dans la troisième scène du quatrième acte du *Misanthrope*.

Et de mes actions défende l'innocence
Contre le moindre effort d'une fausse apparence.
Oui, je vois...
(Don Garcie montre de l'impatience pour parler.)
Ah! surtout ne m'interrompez point.
Je vois, dis-je, mon sort malheureux à ce point,
Qu'un cœur qui dit qu'il m'aime, et qui doit faire croire
Que, quand tout l'univers douteroit de ma gloire,
Il voudroit contre tous en être le garant,
Est celui qui s'en fait l'ennemi le plus grand.
On ne voit échapper aux soins que prend sa flamme
Aucune occasion de soupçonner mon ame;
Mais c'est peu des soupçons, il en fait des éclats
Que, sans être blessé, l'amour ne souffre pas.
Loin d'agir en amant qui, plus que la mort même,
Appréhende toujours d'offenser ce qu'il aime,
Qui se plaint doucement, et cherche avec respect
A pouvoir s'éclaircir de ce qu'il croit suspect,
A toute extrémité dans ses doutes il passe;
Et ce n'est que fureur, qu'injure, et que menace.
Cependant aujourd'hui je veux fermer les yeux
Sur tout ce qui devroit me le rendre odieux,
Et lui donner moyen, par une bonté pure,
De tirer son salut d'une nouvelle injure.
Ce grand emportement qu'il m'a fallu souffrir
Part de ce qu'à vos yeux le hasard vient d'offrir.
J'aurois tort de vouloir démentir votre vue,
Et votre ame sans doute a dû paroître émue.

DON GARCIE.

Et n'est-ce pas...

DONE ELVIRE.

Encore un peu d'attention,
Et vous allez savoir ma résolution.
Il faut que de nous deux le destin s'accomplisse :
Vous êtes maintenant sur un grand précipice,
Et ce que votre cœur pourra délibérer
Va vous y faire choir, ou bien vous en tirer.
Si, malgré cet objet qui vous a pu surprendre,
Prince, vous me rendez ce que vous devez rendre,
Et ne demandez point d'autre preuve que moi,
Pour condamner l'erreur du trouble où je vous voi;

Si de vos sentiments la prompte déférence
Veut sur ma seule foi croire mon innocence,
Et de tous vos soupçons démentir le crédit,
Pour croire aveuglément ce que mon cœur vous dit,
Cette soumission, cette marque d'estime,
Du passé dans ce cœur efface tout le crime;
Je rétracte, à l'instant, ce qu'un juste courroux
M'a fait, dans la chaleur, prononcer contre vous;
Et si je puis un jour choisir ma destinée,
Sans choquer les devoirs du rang où je suis née,
Mon honneur, satisfait par ce respect soudain,
Promet à votre amour et mes vœux et ma main.
Mais prêtez bien l'oreille à ce que je vais dire :
Si cette offre sur vous obtient si peu d'empire,
Que vous me refusiez de me faire entre nous
Un sacrifice entier de vos soupçons jaloux;
S'il ne vous suffit pas de toute l'assurance
Que vous peuvent donner mon cœur et ma naissance,
Et que de votre esprit les ombrages puissants
Forcent mon innocence à convaincre vos sens,
Et porter à vos yeux l'éclatant témoignage
D'une vertu sincère à qui l'on fait outrage;
Je suis prête à le faire, et vous serez content :
Mais il vous faut de moi détacher à l'instant,
A mes vœux pour jamais renoncer de vous-même;
Et j'atteste du ciel la puissance suprême,
Que, quoi que le destin puisse ordonner de nous,
Je choisirai plutôt d'être à la mort qu'à vous.
Voilà dans ces deux choix de quoi vous satisfaire :
Avisez maintenant celui qui peut vous plaire[1].

DON GARCIE.

Juste ciel! jamais rien peut-il être inventé
Avec plus d'artifice et de déloyauté?
Tout ce que des enfers la malice étudie
A-t-il rien de si noir que cette perfidie?
Et peut-elle trouver dans toute sa rigueur
Un plus cruel moyen d'embarrasser un cœur?
Ah! que vous savez bien ici contre moi-même[2],

[1] *Aviser*, dans le sens de *chercher*.
[2] Ce vers et les trois suivants sont dans la même scène du *Misanthrope*

Ingrate, vous servir de ma foiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'effort prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Parcequ'on est surprise, et qu'on manque d'excuse,
D'une offre de pardon on emprunte la ruse:
Votre feinte douceur forge un amusement,
Pour divertir l'effet de mon ressentiment;
Et, par le nœud subtil du choix qu'elle embarrasse,
Veut soustraire un perfide au coup qui le menace.
Oui, vos dextérités veulent me détourner
D'un éclaircissement qui vous doit condamner;
Et votre ame, feignant une innocence entière,
Ne s'offre à m'en donner une pleine lumière
Qu'à des conditions, qu'après d'ardents souhaits
Vous pensez que mon cœur n'acceptera jamais;
Mais vous serez trompée en me croyant surprendre.
Oui, oui, je prétends voir ce qui doit vous défendre,
Et quel fameux prodige, accusant ma fureur,
Peut de ce que j'ai vu justifier l'horreur.

DONE ELVIRE.

Songez que par ce choix vous allez vous prescrire
De ne plus rien prétendre au cœur de done Elvire.

DON GARCIE.

Soit. Je souscris à tout; et mes vœux, aussi bien,
En l'état où je suis, ne prétendent plus rien.

DONE ELVIRE.

Vous vous repentirez de l'éclat que vous faites.

DON GARCIE.

Non, non, tous ces discours sont de vaines défaites;
Et c'est moi bien plutôt qui dois vous avertir
Que quelque autre dans peu se pourra repentir:
Le traître, quel qu'il soit, n'aura pas l'avantage
De dérober sa vie à l'effort de ma rage.

DONE ELVIRE.

Ah! c'est trop en souffrir, et mon cœur irrité
Ne doit plus conserver une sotte bonté;
Abandonnons l'ingrat à son propre caprice;
Et, puisqu'il veut périr, consentons qu'il périsse.
(à don Garcie.)
Élise... A cet éclat vous voulez me forcer;
Mais je vous apprendrai que c'est trop m'offenser.

SCÈNE IX. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, ÉLISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE, à Élise.

Faites un peu sortir la personne chérie ..
Allez, vous m'entendez; dites que je l'en prie.

DON GARCIE.

Et je puis...

DONE ELVIRE.

Attendez, vous serez satisfait.

ÉLISE, à part, en sortant.

Voici de son jaloux, sans doute, un nouveau trait.

DONE ELVIRE.

Prenez garde qu'au moins cette noble colère
Dans la même fierté jusqu'au bout persévère;
Et surtout désormais songez bien à quel prix
Vous avez voulu voir vos soupçons éclaircis.

SCÈNE X. — DONE ELVIRE, DON GARCIE, DONE IGNÈS, déguisée en homme; ÉLISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE, à don Garcie, en lui montrant done Ignès.

Voici, graces au ciel, ce qui les a fait naître
Ces soupçons obligeants que l'on me fait paroître;
Voyez bien ce visage, et si de done Ignès
Vos yeux au même instant n'y connoissent les traits.

DON GARCIE.

O ciel!

DONE ELVIRE

Si la fureur dont votre ame est émue
Vous trouble jusque-là l'usage de la vue,
Vous avez d'autres yeux à pouvoir consulter,
Qui ne vous laisseront aucun lieu de douter.
Sa mort est une adresse au besoin inventée
Pour fuir l'autorité qui l'a persécutée;
Et sous un tel habit elle cachoit son sort,
Pour mieux jouir du fruit de cette feinte mort.
(à done Ignès.)
Madame, pardonnez s'il faut que je consente
A trahir vos secrets et tromper votre attente;
Je me vois exposée à sa témérité;
Toutes mes actions n'ont plus de liberté,

Et mon honneur, en butte aux soupçons qu'il peut prendre,
Est réduit à toute heure aux soins de se défendre.
Nos doux embrassements, qu'a surpris ce jaloux,
De cent indignités m'ont fait souffrir les coups.
Oui, voilà le sujet d'une fureur si prompte,
Et l'assuré témoin qu'on produit de ma honte.

(à don Garcie.)

Jouissez à cette heure, en tyran absolu,
De l'éclaircissement que vous avez voulu;
Mais sachez que j'aurai sans cesse la mémoire
De l'outrage sanglant qu'on a fait à ma gloire;
Et, si je puis jamais oublier mes serments,
Tombent sur moi du ciel les plus grands châtiments,
Qu'un tonnerre éclatant mette ma tête en poudre,
Lorsqu'à souffrir vos feux je pourrai me résoudre!
Allons, madame, allons, ôtons-nous de ces lieux
Qu'infectent les regards d'un monstre furieux;
Fuyons-en promptement l'atteinte envenimée,
Évitons les effets de sa rage animée,
Et ne faisons des vœux, dans nos justes desseins,
Que pour nous voir bientôt affranchir de ses mains.

DONE IGNÈS, à don Garcie.

Seigneur, de vos soupçons l'injuste violence
A la même vertu vient de faire une offense.

SCÈNE XI. — DON GARCIE, DON ALVAR.

DON GARCIE.

Quelles tristes clartés, dissipant mon erreur,
Enveloppent mes sens d'une profonde horreur,
Et ne laissent plus voir à mon ame abattue
Que l'effroyable objet d'un remords qui me tue!
Ah! don Alvar, je vois que vous avez raison;
Mais l'enfer dans mon cœur a soufflé son poison;
Et, par un trait fatal d'une rigueur extrême,
Mon plus grand ennemi se rencontre en moi-même.
Que me sert-il d'aimer du plus ardent amour
Qu'une ame consumée ait jamais mis au jour,
Si, par ces mouvements qui font toute ma peine,
Cet amour à tout coup se rend digne de haine?
Il faut, il faut venger par mon juste trépas

L'outrage que j'ai fait à ses divins appas;
Aussi bien quels conseils aujourd'hui puis-je suivre?
Ah! j'ai perdu l'objet pour qui j'aimois à vivre.
Si j'ai pu renoncer à l'espoir de ses vœux,
Renoncer à la vie est beaucoup moins fâcheux.

DON ALVAR.

Seigneur...

DON GARCIE.

Non, don Alvar, ma mort est nécessaire,
Il n'est soins ni raisons qui m'en puissent distraire;
Mais il faut que mon sort, en se précipitant,
Rende à cette princesse un service éclatant;
Et je veux me chercher, dans cette illustre envie,
Les moyens glorieux de sortir de la vie;
Faire, par un grand coup qui signale ma foi,
Qu'en expirant pour elle elle ait regret à moi,
Et qu'elle puisse dire, en se voyant vengée :
« C'est par son trop d'amour qu'il m'avoit outragée. »
Il faut que de ma main un illustre attentat
Porte une mort trop due au sein de Mauregat;
Que j'aille prévenir, par une belle audace,
Le coup dont la Castille avec bruit le menace;
Et j'aurai des douceurs dans mon instant fatal,
De ravir cette gloire à l'espoir d'un rival.

DON ALVAR.

Un service, seigneur, de cette conséquence
Auroit bien le pouvoir d'effacer votre offense;
Mais hasarder...

DON GARCIE.

Allons, par un juste devoir,
Faire à ce noble effort servir mon désespoir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE I. — DON ALVAR, ÉLISE

DON ALVAR.

Oui, jamais il ne fut de si rude surprise.
Il venoit de former cette haute entreprise;
A l'avide desir d'immoler Mauregat,
De son prompt désespoir il tournoit tout l'éclat;
Ses soins précipités vouloient à son courage
De cette juste mort assurer l'avantage,
Y chercher son pardon, et prévenir l'ennui
Qu'un rival partageât cette gloire avec lui.
Il sortoit de ces murs, quand un bruit trop fidèle
Est venu lui porter la fâcheuse nouvelle
Que ce même rival, qu'il vouloit prévenir,
A remporté l'honneur qu'il pensoit obtenir,
L'a prévenu lui-même en immolant le traître,
Et poussé dans ce jour don Alphonse à paraître,
Qui d'un si prompt succès va goûter la douceur,
Et vient prendre en ces lieux la princesse sa sœur.
Et, ce qui n'a pas peine à gagner la croyance,
On entend publier que c'est la récompense
Dont il prétend payer le service éclatant
Du bras qui lui fait jour au trône qui l'attend.

ÉLISE.

Oui, donc Elvire a su ces nouvelles semées,
Et du vieux don Louis les trouve confirmées,
Qui vient de lui mander que Léon, dans ce jour,
De don Alphonse et d'elle attend l'heureux retour
Et que c'est là qu'on doit, par un revers prospère,
Lui voir prendre un époux de la main de ce frère.
Dans ce peu qu'il en dit, il donne assez à voir
Que don Sylve est l'époux qu'elle doit recevoir.

DON ALVAR.

Ce coup au cœur du prince...

ÉLISE.

Est sans doute bien rude,

Et je le trouve à plaindre en son inquiétude.
Son intérêt pourtant, si j'en ai bien jugé,
Est encor cher au cœur qu'il a tant outragé;
Et je n'ai point connu qu'à ce succès qu'on vante,
La princesse ait fait voir une ame fort contente
De ce frère qui vient, et de la lettre aussi;
Mais...

SCÈNE II. — DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, déguisée en homme; ÉLISE, DON ALVAR.

DONE ELVIRE.

Faites, don Alvar, venir le prince ici.

(don Alvar sort

Souffrez que devant vous je lui parle, madame,
Sur cet événement dont on surprend mon ame;
Et ne m'accusez point d'un trop prompt changement,
Si je perds contre lui tout mon ressentiment.
Sa disgrace imprévue a pris droit de l'éteindre;
Sans lui laisser ma haine, il est assez à plaindre;
Et le ciel, qui l'expose à ce trait de rigueur,
N'a que trop bien servi les serments de mon cœur.
Un éclatant arrêt de ma gloire outragée
A jamais n'être à lui me tenoit engagée;
Mais quand par les destins il est exécuté,
J'y vois pour son amour trop de sévérité;
Et le triste succès de tout ce qu'il m'adresse
M'efface son offense, et lui rend ma tendresse :
Oui, mon cœur, trop vengé par de si rudes coups,
Laisse à leur cruauté désarmer son courroux,
Et cherche maintenant, par un soin pitoyable,
A consoler le sort d'un amant misérable;
Et je crois que sa flamme a bien pu mériter
Cette compassion que je lui veux prêter.

DONE IGNÈS.

Madame, on auroit tort de trouver à redire
Aux tendres sentiments qu'on voit qu'il vous inspire,
Ce qu'il a fait pour vous... Il vient, et sa pâleur
De ce coup surprenant marque assez la douleur

SCÈNE III. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, déguisée en homme; ÉLISE.

DON GARCIE.

Madame, avec quel front faut-il que je m'avance,
Quand je viens vous offrir l'odieuse présence...

DONE ELVIRE.

Prince, ne parlons plus de mon ressentiment.
Votre sort dans mon ame a fait du changement;
Et, par le triste état où sa rigueur vous jette,
Ma colère est éteinte, et notre paix est faite.
Oui, bien que votre amour ait mérité les coups
Que fait sur lui du ciel éclater le courroux,
Bien que ces noirs soupçons aient offensé ma gloire
Par des indignités qu'on auroit peine à croire,
J'avouerai toutefois que je plains son malheur
Jusqu'à voir nos succès avec quelque douleur;
Que je hais les faveurs de ce fameux service,
Lorsqu'on veut de mon cœur lui faire un sacrifice,
Et voudrois bien pouvoir racheter les moments
Où le sort contre vous n'armoit que mes serments :
Mais enfin vous savez comme nos destinées
Aux intérêts publics sont toujours enchaînées,
Et que l'ordre des cieux, pour disposer de moi,
Dans mon frère qui vient me va montrer mon roi.
Cédez comme moi, prince, à cette violence
Où la grandeur soumet celles de ma naissance;
Et si de votre amour les déplaisirs sont grands,
Qu'il se fasse un secours de la part que j'y prends,
Et ne se serve point, contre un coup qui l'étonne,
Du pouvoir qu'en ces lieux votre valeur vous donne :
Ce vous seroit, sans doute, un indigne transport
De vouloir dans vos maux lutter contre le sort;
Et lorsque c'est en vain qu'on s'oppose à sa rage,
La soumission prompte est grandeur de courage.
Ne résistez donc point à ses coups éclatants,
Ouvrez les murs d'Astorgue au frère que j'attends,
Laissez-moi rendre aux droits qu'il peut sur moi prétendre
Ce que mon triste cœur a résolu de rendre;
Et ce fatal hommage, où mes vœux sont forcés,
Peut-être n'ira pas si loin que vous pensez.

DON GARCIE.

C'est faire voir, madame, une bonté trop rare.
Que vouloir adoucir le coup qu'on me prépare :
Sur moi sans de tels soins vous pouvez laisser choir
Le foudre rigoureux de tout votre devoir.
En l'état où je suis je n'ai rien à vous dire.
J'ai mérité du sort tout ce qu'il a de pire ;
Et je sais, quelques maux qu'il me faille endurer,
Que je me suis ôté le droit d'en murmurer.
Par où pourrois-je, hélas ! dans ma vaste disgrace,
Vers vous de quelque plainte autoriser l'audace ?
Mon amour s'est rendu mille fois odieux,
Il n'a fait qu'outrager vos attraits glorieux ;
Et, lorsque par un juste et fameux sacrifice
Mon bras à votre sang cherche à rendre un service,
Mon astre m'abandonne au déplaisir fatal
De me voir prévenu par le bras d'un rival.
Madame, après cela je n'ai rien à prétendre,
Je suis digne du coup que l'on me fait attendre ;
Et je le vois venir, sans oser contre lui
Tenter de votre cœur le favorable appui.
Ce qui peut me rester dans mon malheur extrême,
C'est de chercher alors mon remède en moi-même,
Et faire que ma mort, propice à mes desirs,
Affranchisse mon cœur de tous ses déplaisirs.
Oui, bientôt dans ces lieux don Alphonse doit être,
Et déja mon rival commence de paraître ;
De Léon vers ces murs il semble avoir volé
Pour recevoir le prix du tyran immolé.
Ne craignez point du tout qu'aucune résistance
Fasse valoir ici ce que j'ai de puissance :
Il n'est effort humain que, pour vous conserver,
Si vous y consentiez, je ne pusse braver ;
Mais ce n'est pas à moi, dont on hait la mémoire,
A pouvoir espérer cet aveu plein de gloire ;
Et je ne voudrois pas, par des efforts trop vains,
Jeter le moindre obstacle à vos justes desseins.
Non, je ne contrains point vos sentiments, madame ;
Je vais en liberté laisser toute votre ame,
Ouvrir les murs d'Astorgue à cet heureux vainqueur,
Et subir de mon sort la dernière rigueur.

SCÈNE IV. — DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, déguisée en homme; ÉLISE.

DONE ELVIRE.

Madame, au désespoir où son destin l'expose
De tous mes déplaisirs n'imputez pas la cause.
Vous me rendrez justice en croyant que mon cœur
Fait de vos intérêts sa plus vive douleur;
Que bien plus que l'amour l'amitié m'est sensible,
Et que, si je me plains d'une disgrace horrible,
C'est de voir que du ciel le funeste courroux
Ait pris chez moi les traits qu'il lance contre vous,
Et rendu mes regards coupables d'une flamme
Qui traite indignement les bontés de votre ame

DONE IGNÈS.

C'est un événement dont, sans doute, vos yeux
N'ont point pour moi, madame, à quereller les cieux.
Si les foibles attraits qu'étale mon visage
M'exposoient au destin de souffrir un volage,
Le ciel ne pouvoit mieux m'adoucir de tels coups,
Quand, pour m'ôter ce cœur, il s'est servi de vous;
Et mon front ne doit point rougir d'une inconstance
Qui de vos traits aux miens marque la différence.
Si pour ce changement je pousse des soupirs,
Ils viennent de le voir fatal à vos desirs;
Et, dans cette douleur que l'amitié m'excite,
Je m'accuse pour vous de mon peu de mérite,
Qui n'a pu retenir un cœur dont les tributs
Causent un si grand trouble à vos vœux combattus.

DONE ELVIRE.

Accusez-vous plutôt de l'injuste silence
Qui m'a de vos deux cœurs caché l'intelligence
Ce secret, plus tôt su, peut-être à toutes deux
Nous auroit épargné des troubles si fâcheux;
Et mes justes froideurs, des desirs d'un volage
Au point de leur naissance ayant banni l'hommage,
Eussent pu renvoyer...

DONE IGNÈS.

Madame, le voici.

DONE ELVIRE.

Sans rencontrer ses yeux vous pouvez être ici;

Ne sortez point, madame, et, dans un tel martyre,
Veuillez être témoin de ce que je vais dire.

DONE IGNÈS.

Madame, j'y consens, quoique je sache bien
Qu'on fuiroit en ma place un pareil entretien.

DONE ELVIRE.

Son succès, si le ciel seconde ma pensée,
Madame, n'aura rien dont vous soyez blessée.

SCÈNE V. — DON ALPHONSE, cru don Sylve; DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, déguisée en homme; ÉLISE.

DONE ELVIRE.

Avant que vous parliez, je demande instamment
Que vous daigniez, seigneur, m'écouter un moment.
Déja la renommée a jusqu'à nos oreilles
Porté de votre bras les soudaines merveilles,
Et j'admire avec tous comme en si peu de temps
Il donne à nos destins ces succès éclatants.
Je sais bien qu'un bienfait de cette conséquence
Ne sauroit demander trop de reconnoissance,
Et qu'on doit toute chose à l'exploit immortel
Qui replace mon frère au trône paternel.
Mais, quoi que de son cœur vous offrent les hommages,
Usez en généreux de tous vos avantages,
Et ne permettez pas que ce coup glorieux
Jette sur moi, seigneur, un joug impérieux;
Que votre amour, qui sait quel intérêt m'anime,
S'obstine à triompher d'un refus légitime,
Et veuille que ce frère, où l'on va m'exposer,
Commence d'être roi pour me tyranniser.
Léon a d'autres prix dont, en cette occurrence,
Il peut mieux honorer votre haute vaillance;
Et c'est à vos vertus faire un présent trop bas,
Que vous donner un cœur qui ne se donne pas.
Peut-on être jamais satisfait en soi-même,
Lorsque par la contrainte on obtient ce qu'on aime?
C'est un triste avantage, et l'amant généreux
A ces conditions refuse d'être heureux;
Il ne veut rien devoir à cette violence
Qu'exercent sur nos cœurs les droits de la naissance,

Et pour l'objet qu'il aime est toujours trop zélé
Pour souffrir qu'en victime il lui soit immolé.
Ce n'est pas que ce cœur, au mérite d'un autre,
Prétende réserver ce qu'il refuse au vôtre;
Non, seigneur, j'en réponds, et vous donne ma foi
Que personne jamais n'aura pouvoir sur moi;
Qu'une sainte retraite à toute autre poursuite...

DON ALPHONSE.

J'ai de votre discours assez souffert la suite,
Madame; et par deux mots je vous l'eusse épargné,
Si votre fausse alarme eût sur vous moins gagné.
Je sais qu'un bruit commun, qui partout se fait croire,
De la mort du tyran me veut donner la gloire;
Mais le seul peuple enfin, comme on nous fait savoir,
Laissant par don Louis échauffer son devoir,
A remporté l'honneur de cet acte héroïque
Dont mon nom est chargé par la rumeur publique;
Et ce qui d'un tel bruit a fourni le sujet,
C'est que, pour appuyer son illustre projet,
Don Louis fit semer, par une feinte utile,
Que, secondé des miens, j'avois saisi la ville;
Et, par cette nouvelle, il a poussé les bras
Qui d'un usurpateur ont hâté le trépas.
Par son zèle prudent il a su tout conduire,
Et c'est par un des siens qu'il vient de m'en instruire;
Mais dans le même instant un secret m'est appris,
Qui va vous étonner autant qu'il m'a surpris.
Vous attendez un frère, et Léon, son vrai maître;
A vos yeux maintenant le ciel le fait paraître :
Oui, je suis don Alphonse; et mon sort conservé,
Et sous le nom du sang de Castille élevé,
Est un fameux effet de l'amitié sincère
Qui fut entre son prince et le roi notre père.
Don Louis du secret a toutes les clartés,
Et doit aux yeux de tous prouver ces vérités.
D'autres soins maintenant occupent ma pensée :
Non qu'à votre sujet elle soit traversée,
Que ma flamme querelle un tel événement,
Et qu'en mon cœur le frère importune l'amant.
Mes feux par ce secret ont reçu sans murmure
Le changement qu'en eux a prescrit la nature;

Et le sang qui nous joint m'a si bien détaché
De l'amour dont pour vous mon cœur étoit touché,
Qu'il ne respire plus, pour faveur souveraine,
Que les chères douceurs de sa première chaîne,
Et le moyen de rendre à l'adorable Ignès
Ce que de ses bontés a mérité l'excès :
Mais son sort incertain rend le mien misérable;
Et, si ce qu'on en dit se trouvoit véritable,
En vain Léon m'appelle et le trône m'attend;
La couronne n'a rien à me rendre content,
Et je n'en veux l'éclat que pour goûter la joie
D'en couronner l'objet où le ciel me renvoie,
Et pouvoir réparer, par ces justes tributs,
L'outrage que j'ai fait à ses rares vertus.
Madame, c'est de vous que j'ai raison d'attendre
Ce que de son destin mon ame peut apprendre;
Instruisez-m'en, de grace; et, par votre discours,
Hâtez mon désespoir, ou le bien de mes jours.

DONE ELVIRE.

Ne vous étonnez pas si je tarde à répondre,
Seigneur; ces nouveautés ont droit de me confondre.
Je n'entreprendrai point de dire à votre amour
Si done Ignès est morte, ou respire le jour;
Mais par ce cavalier, l'un de ses plus fidèles,
Vous en pourrez sans doute apprendre des nouvelles.

DON ALPHONSE, reconnoissant done Ignès.

Ah! madame, il m'est doux en ces perplexités
De voir ici briller vos célestes beautés.
Mais vous, avec quels yeux verrez-vous un volage
Dont le crime...

DONE IGNÈS.

Ah! gardez de me faire un outrage,
Et de vous hasarder à dire que vers moi
Un cœur dont je fais cas ait pu manquer de foi.
J'en refuse l'idée, et l'excuse me blesse;
Rien n'a pu m'offenser auprès de la princesse;
Et tout ce que d'ardeur elle vous a causé
Par un si haut mérite est assez excusé.
Cette flamme vers moi ne vous rend point coupable;
Et, dans le noble orgueil dont je me sens capable,
Sachez, si vous l'étiez, que ce seroit en vain

Que vous présumeriez de fléchir mon dédain;
Et qu'il n'est repentir, ni suprême puissance,
Qui gagnât sur mon cœur d'oublier cette offense.

DONE ELVIRE.

Mon frère (d'un tel nom souffrez-moi la douceur),
De quel ravissement comblez-vous une sœur!
Que j'aime votre choix, et bénis l'aventure
Qui vous fait couronner une amitié si pure!
Et de deux nobles cœurs que j'aime tendrement..

SCÈNE VI. — DON GARCIE, DONE ELVIRE, DONE IGNÈS, déguisée en homme; DON ALPHONSE, cru don Sylve; ÉLISE.

DON GARCIE.

De grace, cachez-moi votre contentement,
Madame, et me laissez mourir dans la croyance
Que le devoir vous fait un peu de violence.
Je sais que de vos vœux vous pouvez disposer,
Et mon dessein n'est pas de leur rien opposer;
Vous le voyez assez, et quelle obéissance
De vos commandements m'arrache la puissance;
Mais je vous avouerai que cette gayeté
Surprend au dépourvu toute ma fermeté,
Et qu'un pareil objet dans mon ame fait naître
Un transport dont j'ai peur que je ne sois pas maitre;
Et je me punirois, s'il m'avoit pu tirer
De ce respect soumis où je veux demeurer.
Oui, vos commandements ont prescrit à mon ame
De souffrir sans éclat le malheur de ma flamme:
Cet ordre sur mon cœur doit être tout-puissant,
Et je prétends mourir en vous obéissant;
Mais, encore une fois, la joie où je vous treuve
M'expose à la rigueur d'une trop rude épreuve;
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Répond malaisément de ses émotions.
Madame, épargnez-moi cette cruelle atteinte;
Donnez-moi, par pitié, deux moments de contrainte;
Et, quoi que d'un rival vous inspirent les soins,
N'en rendez pas mes yeux les malheureux témoins:
C'est la moindre faveur qu'on peut, je crois, prétendre,
Lorsque dans ma disgrace un amant peut descendre.

Je ne l'exige pas, madame, pour longtemps,
Et bientôt mon départ rendra vos vœux contents:
Je vais où de ses feux mon ame consumée
N'apprendra votre hymen que par la renommée.
Ce n'est pas un spectacle où je doive courir :
Madame, sans le voir, j'en saurai bien mourir.

DONE IGNÈS.

Seigneur, permettez-moi de blâmer votre plainte.
De vos maux la princesse a su paroître atteinte;
Et cette joie encor, de quoi vous murmurez,
Ne lui vient que des biens qui vous sont préparés.
Elle goûte un succès à vos desirs prospère,
Et dans votre rival elle trouve son frère;
C'est don Alphonse, enfin, dont on a tant parlé,
Et ce fameux secret vient d'être dévoilé.

DON ALPHONSE.

Mon cœur, graces au ciel, après un long martyre,
Seigneur, sans vous rien prendre, a tout ce qu'il desire,
Et goûte d'autant mieux son bonheur en ce jour,
Qu'il se voit en état de servir votre amour.

DON GARCIE.

Hélas! cette bonté, seigneur, doit me confondre.
A mes plus chers desirs elle daigne répondre;
Le coup que je craignois, le ciel l'a détourné,
Et tout autre que moi se verroit fortuné;
Mais ces douces clartés d'un secret favorable
Vers l'objet adoré me découvrent coupable;
Et, tombé de nouveau dans ces traîtres soupçons,
Sur quoi l'on m'a tant fait d'inutiles leçons,
Et par qui mon ardeur, si souvent odieuse,
Doit perdre tout espoir d'être jamais heureuse...
Oui, l'on doit me haïr avec trop de raison;
Moi-même je me trouve indigne de pardon;
Et, quelque heureux succès que le sort me présente,
La mort, la seule mort est toute mon attente.

DONE ELVIRE.

Non, non; de ce transport le soumis mouvement,
Prince, jette en mon ame un plus doux sentiment.
Par lui de mes serments je me sens détachée;
Vos plaintes, vos respects, vos douleurs, m'ont touchée,

J'y vois partout briller un excès d'amitié,
Et votre maladie est digne de pitié.
Je vois, prince, je vois qu'on doit quelque indulgence
Aux défauts où du ciel fait pencher l'influence;
Et, pour tout dire enfin, jaloux ou non jaloux,
Mon roi, sans me gêner, peut me donner à vous.

DON GARCIE.

Ciel, dans l'excès des biens que cet aveu m'octroie,
Rends capable mon cœur de supporter sa joie!

DON ALPHONSE.

Je veux que cet hymen, après nos vains débats,
Seigneur, joigne à jamais nos cœurs et nos États.
Mais ici le temps presse, et Léon nous appelle;
Allons dans nos plaisirs satisfaire son zèle,
Et, par notre présence et nos soins différents,
Donner le dernier coup au parti des tyrans.

FIN DE DON GARCIE DE NAVARRE.

L'ÉCOLE DES MARIS.

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

1661.

NOTICE.

—

« Il est, dit M. Nisard, deux sources principales où Molière puisa pour toutes ses pièces : sa vie d'abord, par laquelle il toucha à presque toutes les situations et il eut un peu de tous les caractères, et sa science, qui le mit en possession de tout ce qui s'était fait avant lui dans son art. — On reconnaissait Molière, même de son temps, dans Ariste, de *l'École des Maris*. Ariste... qui doit épouser comme lui une fille de seize ans, comme lui tendre et indulgent... On donnait la pièce en 1660. L'année suivante, Armande Béjart devait être sa femme... un an après, il mettait dans la bouche de la Climène des *Fâcheux* une vigoureuse apologie du jaloux, défendant ainsi son propre penchant... il se servait du rôle d'Elmire, dans *Tartufe*, pour toucher sa femme par le spectacle d'une femme d'honneur qui défend sa vertu contre la séduction... Selon une expression du temps, Molière transportait tout son domestique dans la vérité de toutes ces scènes... Molière ne nous donne pas seulement le fond de son cœur ; il y fait un choix dans ses illusions et dans ses souffrances... Boileau l'a caractérisé par un mot profond : il l'appelait le *contemplateur*. Quand Molière composait ses pièces, le contemplateur observait et contenait l'homme, et quoique l'ardeur de ses soucis domestiques le portât comme involontairement à créer des scènes et des situations où il pût les répandre pour s'en soulager, la ressemblance n'allait pas jusqu'à la copie, et ces peintures de son propre cœur respirent plutôt la sérénité d'un retour sur soi-même que l'amertume des souffrances présentes. »

Nous avons cru devoir reproduire ici cette judicieuse et piquante appréciation, parce qu'en même temps qu'elle explique, pour quelques-unes des pièces qui vont suivre, plusieurs caractères et de nombreuses situations, elle constate aussi ce qu'on pourrait appeler l'avénement de la personnalité de Molière dans son propre théâtre

Jouée pour la première fois à Paris, le 24 juin 1661, et accueillie par le public avec la plus grande faveur, *l'École des Maris* fut représentée le 12 juillet suivant, devant la cour, à l'occasion d'une fête donnée par Fouquet dans sa terre de Vaux, et la reine d'Angleterre, MONSIEUR, frère du Roi, Henriette d'Angleterre, confirmèrent par des applaudissements empressés le jugement des Parisiens. *La Discreta enamorada*, de Lope de Vega, la comédie de Moréto, *No puede ser guardar una muger, On ne peut garder une femme, les Adelphes*, de Térence, Boccace, ont, suivant les commentateurs, fourni des inspirations à Molière. Mais ici comme toujours, il a singulièrement embelli ses emprunts; Voltaire, du reste, réduit à fort peu de chose les emprunts faits à Térence, et dans le parallèle suivant il établit, avec la sûreté ordinaire de son goût, la supériorité de la pièce française :

« On a dit que *l'École des Maris* était une copie des *Adelphes* de Térence : si cela était, Molière eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais *les Adelphes* ont fourni tout au plus l'idée de *l'École des Maris*. Il y a dans *les Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfants qu'ils élèvent : il y a de même dans *l'École des Maris* deux tuteurs, dont l'un est sévère et l'autre indulgent : voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans *les Adelphes*; celle de *l'École des Maris* est fine, intéressante et comique. Une des femmes de la pièce de Térence, qui devait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher; l'Isabelle de Molière occupe presque toujours la scène avec esprit et avec grâce, et mêle quelquefois de la bienséance même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénoûment des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance; il n'est point dans la nature qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin, sévère et avare, devienne tout à coup gai, complaisant et libéral. Le dénoûment de *l'École des Maris* est le meilleur de toutes les pièces de Molière; il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue, et, ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le style de Térence est pur, sentencieux, mais un peu froid, comme César, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de Molière, dans cette pièce, est plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale presque la pureté de la diction de Térence, et le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénoûment, dans la plaisanterie. »

Tous les critiques sont d'accord pour louer la force de conception, la verve comique et le style de *l'École des Maris*. M. Nisard dit même que la création du Sganarelle de cette pièce est la création du premier homme dans la comédie française. Geoffroy seul, au milieu de ce concert unanime d'éloges, a prononcé

quelques mots de blâme; et ce blâme porte sur la partie qui a trait à l'éducation des femmes. « La morale, dit Geoffroy, était fort relâchée dans le temps où la pièce parut. Il n'y a qu'à lire le livre de Fénelon sur l'éducation des filles, pour voir ce que ce prélat pensait des divertissements que Molière recommande pour l'éducation des demoiselles. L'instituteur comédien ne devait pas avoir la même méthode qu'un pieux archevêque... il faut en conclure que Molière n'a pas eu sur cet article important la sévérité nécessaire, et que les bals, les fêtes et les spectacles ne sont pas la meilleure école pour une jeune personne. Cette même comédie est au niveau de nos mœurs actuelles... aujourd'hui les jeunes filles vont au bal et à la comédie de très-bonne heure; elles y sont conduites par leurs mères... Molière semble avoir deviné le changement qui devait s'opérer dans nos idées... il l'a préparé et pour ainsi dire appelé dans ses comédies. »

A MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

FRÈRE UNIQUE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Je fais voir ici à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand et de si superbe que le nom que je mets à la tête de ce livre, et rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet assemblage étrange; et quelques uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles et de diamants sur une statue de terre, et faire entrer par des portiques magnifiques et des arcs triomphaux superbes dans une méchante cabane. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette aventure je n'ai eu aucun choix à faire, et que l'honneur que j'ai d'être à VOTRE ALTESSE ROYALE[1] m'a imposé une nécessité absolue de lui dédier le premier ouvrage que je mets de moi-même au jour[2]. Ce n'est pas un présent que je lui fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; et les hommages ne sont jamais re-

[1] Molière étoit chef de la troupe de MONSIEUR.

[2] Molière ne fit imprimer *les Précieuses* que parcequ'on lui avoit dérobé une copie de cet ouvrage. *Le Cocu imaginaire* avoit été publié par Neufvillenaine, et ses autres pièces n'étoient point encore imprimées.

gardés par les choses qu'ils portent. J'ai donc osé, MONSEIGNEUR, dédier une bagatelle à VOTRE ALTESSE ROYALE, parce-que je n'ai pu m'en dispenser; et si je me dispense ici de m'étendre sur les belles et glorieuses vérités qu'on pourroit dire d'Elle, c'est par la juste appréhension que ces grandes idées ne fissent éclater encore davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses; et tout ce que j'ai prétendu dans cette épître, c'est de justifier mon action à toute la France, et d'avoir cette gloire de vous dire à vous-même, MONSEIGNEUR, avec toute la soumission possible, que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,

J. B. P. MOLIÈRE.

PERSONNAGES.

SGANARELLE [1], ARISTE [2], frères *.
ISABELLE [3], LÉONOR [4], sœurs.
LISETTE, suivante de Léonor [5].
VALÈRE, amant d'Isabelle [6].
ERGASTE, valet de Valère [7].
UN COMMISSAIRE [8].
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.

Mon frère, s'il vous plaît, ne discourons point tant,

Acteurs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE — [2] L'ESPY. — [3] Mademoiselle DE BRIE. — [4] Armande BÉJART **. — [5] Madeleine BÉJART. — [6] LA GRANGE. — [7] DUPARC. — [8] DE BRIE.

* Deux caracteres des comédies de Molière sont restés comme *emplois* au théâtre, les SGANARELLES et les ARISTES. Le nom de SGANARELLE désigne toujours un homme trompé, ridicule, brusque, jaloux, n'obéissant qu'à ses fantaisies, comme l'exprime son nom; celui d'ARISTE, au contraire, désigne toujours un homme sage, plein de politesse et de jugement. *Ariste* vient du grec; il signifie *très bon*. (Aimé Martin.)

** Depuis, femme de MOLIÈRE.

Et que chacun de nous vive comme il l'entend.
Bien que sur moi des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir être sage
Je vous dirai pourtant que mes intentions
Sont de ne prendre point de vos corrections;
Que j'ai pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Oui, des fous comme vous,
Mon frère.

ARISTE.

Grand merci, le compliment est doux

SGANARELLE.

Je voudrois bien savoir, puisqu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux censeurs en moi peuvent reprendre?

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la sévérité
Fuit toutes les douceurs de la société
A tous vos procédés inspire un air bizarre,
Et, jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il est vrai qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moi que je me dois vêtir.
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frère aîné, car, Dieu merci, vous l'êtes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut point la peine d'en parler;
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matières,
De vos jeunes muguets[1] m'inspirer les manières?
M'obliger à porter de ces petits chapeaux
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux;
Et de ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure
Des visages humains offusque la figure[2]?
De ces petits pourpoints sous les bras se perdants,
Et de ces grands collets jusqu'au nombril pendants?
De ces manches qu'à table on voit tâter les sauces,

[1] On appelait *muguets* les jeunes gens qui faisoient profession d'élégance et de galanterie, parcequ'ils se parfumoient avec des essences de muguet.

[2] Dans le sens de *forme* ou d'*aspect*.

Et de ces cotillons appelés hauts-de-chausses?
De ces souliers mignons, de rubans revêtus,
Qui vous font ressembler à des pigeons pattus?
Et de ces grands canons où, comme en des entraves,
On met, tous les matins, ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces messieurs les galants
Marcher écarquillés ainsi que des volants[1]?
Je vous plairois sans doute équipé de la sorte;
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux,
Seroient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux :
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde;
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous,
Que du sage parti se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard qui, pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un étrange fait du soin que vous prenez
A me venir toujours jeter mon âge au nez;
Et qu'il faille qu'en moi sans cesse je vous voi
Blâmer l'ajustement, aussi bien que la joie :
Comme si, condamnée à ne plus rien chérir,
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encor malpropre et rechignée.

SGANARELLE.

Quoi qu'il en soit, je suis attaché fortement
A ne démordre point de mon habillement.

[1] *Volants*, ailes de moulins. *Écarquillés comme des volants*, ouverts comme des ailes de moulins. (Aimé Martin.)

Je veux une coiffure, en dépit de la mode,
Sous qui toute ma tête ait un abri commode;
Un bon pourpoint[1] bien long, et fermé comme il faut,
Qui, pour bien digérer, tienne l'estomac chaud;
Un haut-de-chausse[2] fait justement pour ma cuisse;
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos aïeux :
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux[3].

SCÈNE II. — LÉONOR, ISABELLE, LISETTE; ARISTE ET SGANARELLE parlant bas ensemble sur le devant du théâtre, sans être aperçus.

LÉONOR, à Isabelle.

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE, à Isabelle.

Toujours dans une chambre à ne point voir le monde?

ISABELLE.

Il est ainsi bâti.

LÉONOR.

Je vous en plains, ma sœur.

LISETTE, à Léonor

Bien vous prend que son frère ait tout une autre humeur,
Madame; et le destin vous fut bien favorable
En vous faisant tomber aux mains du raisonnable.

ISABELLE.

C'est un miracle encor qu'il ne m'ait aujourd'hui
Enfermée à la clef, ou menée avec lui.

[1] Le pourpoint, qui date du treizième siècle, et qu'à cette époque on appeloit aussi jaquette, étoit, comme l'habit moderne, un vêtement de dessus à manches qui enveloppoit et serroit le buste.

[2] On sait que dans le moyen âge les bas s'appeloient chausses. Le haut-de-chausses étoit donc la partie du vêtement qui se plaçoit au-dessus des bas; la forme s'en est conservée dans la culotte, seulement les élégants le portoient beaucoup plus large.

[3] En empruntant à Térence le contraste du caractère des *Deux Frères*, Molière s'est fait un plan tout nouveau. Le Micion des *Adelphes* est plutot foible qu'indulgent; il pardonne tout, il accorde tout, il se laisse conduire comme un enfant. Ariste, au contraire, a de la bonté sans foiblesse, et de la raison sans rigorisme: c'est le modele d'un homme excellent. D'un autre côté, Déméa, dont la colere est toujours très-bien fondée chez le poète latin, y paroit plus à plaindre qu'à blâmer; aussi n'est-il guere comique : mais il le devient extrêmement sous les traits de Sganarelle, toujours dupe de sa fausse sagesse, qu'il oppose obstinément à la sagesse véritable d'Ariste. (Aimé Martin.)

LISETTE.

Ma foi, je l'envoierois au diable avec sa fraise,
Et...

SGANARELLE, heurté par Lisette.

Où donc allez-vous, qu'il ne vous en déplaise?

LÉONOR.

Nous ne savons encore, et je pressois ma sœur
De venir du beau temps respirer la douceur :
Mais...

SGANARELLE, à Léonor.

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous semble,
(montrant Lisette.)
Vous n'avez qu'à courir, vous voilà deux ensemble.
(à Isabelle.)
Mais vous, je vous défends, s'il vous plaît, de sortir.

ARISTE.

Hé! laissez-les, mon frère, aller se divertir.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, mon frère.

ARISTE.

La jeunesse
Veut...

SGANARELLE.

La jeunesse est sotte, et parfois la vieillesse.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle est mal d'être avec Léonor?

SGANARELLE.

Non pas; mais avec moi je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Mais ses actions de moi doivent dépendre,
Et je sais l'intérêt enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur ai-je un moindre intérêt?

SGANARELLE.

Mon Dieu! chacun raisonne et fait comme il lui plaît.
Elles sont sans parents, et notre ami leur père
Nous commit leur conduite à son heure dernière,
Et nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou, sur notre refus, un jour d'en disposer,

Sur elles, par contrat, nous sut, dès leur enfance
Et de père et d'époux donner pleine puissance :
D'élever celle-là vous prîtes le souci,
Et moi je me chargeai du soin de celle-ci;
Selon vos volontés vous gouvernez la vôtre;
Laissez-moi, je vous prie, à mon gré régir l'autre.

ARISTE.

Il me semble...

SGANARELLE.

Il me semble, et je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante,
Je le veux bien : qu'elle ait et laquais et suivante,
J'y consens : qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux fleurée en liberté,
J'en suis fort satisfait : mais j'entends que la mienne
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement;
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir[1];
Qu'aux discours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne sorte jamais sans avoir qui la veille.
Enfin la chair est foible, et j'entends tous les bruits.
Je ne veux point porter des cornes, si je puis;
Et comme à m'épouser sa fortune l'appelle,
Je prétends, corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas sujet, que je crois...

SGANARELLE.

Taisez-vous.
Je vous apprendrai bien s'il faut sortir sans nous.

LÉONOR.

Quoi donc, monsieur...

[1] Les mêmes pensées sont exprimées par Chrysalde dans *les Femmes savantes*, seulement Sganarelle est ridicule, et Chrysalde admirable de bon sens; parce que l'un, sottement jaloux, veut tyranniser une jeune fille, et que l'autre cherche à rendre raisonnables des femmes extravagantes.

SGANARELLE.

Mon Dieu, madame, sans langage,
Je ne vous parle pas, car vous êtes trop sage.

LÉONOR.

Voyez-vous Isabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Oui, vous me la gâtez, puisqu'il faut parler net
Vos visites ici ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LÉONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net aussi?
J'ignore de quel œil elle voit tout ceci :
Mais je sais ce qu'en moi feroit la défiance,
Et, quoiqu'un même sang nous ait donné naissance,
Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manières d'agir lui donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet, tous ces soins sont des choses infames.
Sommes-nous chez les Turcs, pour renfermer les femmes?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu[1].
Notre honneur est, monsieur, bien sujet à foiblesse.
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse
Pensez-vous, après tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions?
Et, quand nous nous mettons quelque chose à la tête,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une bête?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous;
Le plus sûr est, ma foi, de se fier en nous :
Qui nous gêne se met en un péril extrême,
Et toujours notre honneur veut se garder lui-même.
C'est nous inspirer presque un desir de pécher,
Que montrer tant de soins de nous en empêcher;

[1] Lisette fait rire; mais, tout en riant, elle dit une chose très sensée, et ne fait que confirmer en style de soubrette ce qu'Ariste a dit en homme sage. En effet, du moment ou les femmes sont libres parmi nous, sur la foi de leur éducation et de leur honnêteté, il est sûr que des précautions tyranniques sont une marque de mépris pour elles; et, sans parler de l'injustice et de l'offense, quelle contradiction plus choquante que de commencer par les avilir pour leur donner des sentiments de vertu? Point de milieu : il faut, ou les enfermer, comme font les Turcs, ou s'y fier, comme font les François. C'est ce que signifie cette saillie de Lisette, et il faut être Molière pour donner tant de raison à une soubrette. (Laharpe.)

Et, si par un mari je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE, à Ariste.

Voilà, beau précepteur, votre éducation.
Et vous souffrez cela sans nulle émotion?

ARISTE.

Mon frère, son discours ne doit que faire rire :
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal par tant d'austérité;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles :
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose, à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner;
Et je ne tiendrois, moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne
A qui, dans les desirs qui pourroient l'assaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chansons que tout cela.

ARISTE.

Soit; mais je tiens sans cesse
Qu'il nous faut en riant instruire la jeunesse,
Reprendre ses défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne lui point faire peur.
Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes;
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes;
A ses jeunes desirs j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grace au ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre,
Elle aime à dépenser en habits, linge et nœuds;
Que voulez-vous? je tâche à contenter ses vœux;

Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.
Je sais bien que nos ans ne se rapportent guère,
Et je laisse à son choix liberté tout entière.
Si quatre mille écus de rente bien venants,
Une grande tendresse et des soins complaisants,
Peuvent, à son avis, pour un tel mariage,
Réparer entre nous l'inégalité d'âge,
Elle peut m'épouser; sinon, choisir ailleurs.
Je consens que sans moi ses destins soient meilleurs;
Et j'aime mieux la voir sous un autre hyménée,
Que si contre son gré sa main m'étoit donnée[1].

SGANARELLE.

Hé! qu'il est doucereux! c'est tout sucre et tout miel.

ARISTE.

Enfin, c'est mon humeur, et j'en rends grace au ciel.
Je ne suivrois jamais ces maximes sévères
Qui font que les enfants comptent les jours des pères.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeunesse on prend de liberté
Ne se retranche pas avec facilité;
Et tous ses sentiments suivront mal votre envie,
Quand il faudra changer sa manière de vie.

ARISTE.

Et pourquoi la changer?

SGANARELLE.

Pourquoi?

ARISTE.

Oui.

SGANARELLE.

Je ne sai.

ARISTE.

Y voit-on quelque chose où l'honneur soit blessé?

SGANARELLE.

Quoi! si vous l'épousez, elle pourra prétendre
Les mêmes libertés que fille on lui voit prendre?

ARISTE.

Pourquoi non?

[1] Ce passage est imité des *Adelphes*.

SGANARELLE.

Vos desirs lui seront complaisants
Jusques à lui laisser et mouches et rubans?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A lui souffrir, en cervelle troublée,
De courir tous les bals et les lieux d'assemblée?

ARISTE.

Oui, vraiment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiseaux?

ARISTE.

Et quoi donc?

SGANARELLE.

Qui joueront et donneront cadeaux?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et votre femme entendra les fleurettes[1]?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces visites muguettes
D'un œil à témoigner de n'en être point soûl?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous êtes un vieux fou.
(à Isabelle.)
Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique infame.

SCÈNE III. — ARISTE, SGANARELLE, LÉONOR, LISETTE.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foi de ma femme,
Et prétends toujours vivre ainsi que j'ai vécu.

[1] Il y avoit en France, sous Charles VI. une espèce de monnoie sur laquelle on avoit gravé une multitude de petites fleurs ; ces pieces de monnoie s'appeloient des *fleurettes* : de sorte que *compter fleurette*, c'étoit compter de la monnoie ; ce qui, dans tous les temps, a été le moyen le plus persuasif. (Ménage.)

SGANARELLE.

Que j'aurai de plaisir quand il sera cocu[1] !

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naître;
Mais je sais que pour vous, si vous manquez de l'être,
On ne vous en doit point imputer le défaut,
Car vos soins pour cela font bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur ! Oh ! que cela doit plaire,
De voir un goguenard presque sexagénaire !

LÉONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis, moi,
S'il faut que par l'hymen il reçoive ma foi;
Il s'en peut assurer : mais sachez que mon ame
Ne répondroit de rien, si j'étois votre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'assurent en nous;
Mais c'est pain bénit, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez, langue maudite, et des plus mal apprises.

ARISTE.

Vous vous êtes, mon frère, attiré ces sottises.
Adieu. Changez d'humeur, et soyez averti
Que renfermer sa femme est un mauvais parti
Je suis votre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vôtre.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, seul.

Oh ! que les voilà bien tous formés l'un pour l'autre[2] !
Quelle belle famille ! Un vieillard insensé
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé;

VAR. Que j'aurai de plaisir *si l'on le fait* cocu !
(*Première édition.*)

[2] Ce monologue est imité de Térence. Voici le passage :
« Grands dieux, quelle vie ! quelles mœurs ! quel excès d'extravagance ! une » femme sans fortune qu'il va donner à son fils ! une chanteuse chez lui ! une » maison de dépense et de bruit ! un jeune homme perdu de débauche ! un vieil- » lard qui radote ! Non, la Sagesse elle-même ne viendroit pas à bout de sauver » une telle famille. »

La copie vaut mieux que l'original ; une pareille imitation fait honneur au goût de Molière : imiter ainsi, c'est presque créer. (Geoffroy.)

Une fille maîtresse et coquette suprême;
Des valets impudents : non, la Sagesse même
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens et raison
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises;
Et, pour l'en empêcher, dans peu nous prétendons
Lui faire aller revoir nos choux et nos dindons.

SCÈNE V. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE, dans le fond du théâtre.

Ergaste, le voilà cet Argus que j'abhorre,
Le sévère tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE, se croyant seul.

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALÈRE.

e voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec lui connoissance.

SGANARELLE, se croyant seul.

Au lieu de voir régner cette sévérité
Qui composoit si bien l'ancienne honnêteté,
La jeunesse en ces lieux, libertine absolue,
Ne prend...

(Valère salue Sganarelle de loin.)

VALÈRE.

Il ne voit pas que c'est lui qu'on salue.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-être est de ce côté-ci.
Passons du côté droit.

SGANARELLE, se croyant seul.

Il faut sortir d'ici.
Le séjour de la ville en moi ne peut produire
Que des...

VALÈRE, en s'approchant peu à peu.

Il faut chez lui tâcher de m'introduire.

SGANARELLE, entendant quelque bruit.

Heu! j'ai cru qu'on parloit.

(se croyant seul.)

Aux champs, graces aux cieux,

Les sottises du temps ne blessent point mes yeux.

ERGASTE, à Valère.

Abordez-le.

SGANARELLE, entendant encore du bruit.

Plaît-il?

(n'entendant plus rien.)

Les oreilles me cornent.

(se croyant seul.)

Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent...

(Il aperçoit Valère, qui le salue.)

Est-ce à nous?

ERGASTE, à Valère.

Approchez.

SGANARELLE, sans prendre garde à Valère.

Là, nul godelureau[1]

(Valère le salue encore.)

Ne vient... Que diable!

(Il se retourne, et voit Ergaste qui le salue de l'autre côté.)

Encor? Que de coups de chapeau!

VALÈRE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-être?

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALÈRE.

Mais quoi! l'honneur de vous connoître
M'est un si grand bonheur, m'est un si doux plaisir,
Que de vous saluer j'avois un grand desir.

SGANARELLE.

Soit.

VALÈRE.

Et de vous venir, mais sans nul artifice,
Assurer que je suis tout à votre service.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALÈRE.

J'ai le bien d'être de vos voisins,
Et j'en dois rendre grace à mes heureux destins.

SGANARELLE.

C'est bien fait.

[1] *Godelureau*, jeune galant.

VALÈRE.

Mais, monsieur, savez-vous les nouvelles
Que l'on dit à la cour, et qu'on tient pour fidèles?

SGANARELLE.

Que m'importe?

VALÈRE.

Il est vrai; mais pour les nouveautés
On peut avoir parfois des curiosités.
Vous irez voir, monsieur, cette magnificence
Que de notre Dauphin prépare la naissance[1]?

SGANARELLE.

Si je veux.

VALÈRE.

Avouons que Paris nous fait part
De cent plaisirs charmants qu'on n'a point autre part :
Les provinces auprès sont des lieux solitaires.
A quoi donc passez-vous le temps?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALÈRE.

L'esprit veut du relâche, et succombe parfois
Par trop d'attachement aux sérieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire?

SGANARELLE.

Ce qui me plaît.

VALÈRE.

Sans doute : on ne peut pas mieux dire,
Cette réponse est juste, et le bon sens paroît
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaît.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois parfois chez vous passer l'après-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCENE VI. — VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE.

Que dis-tu de ce bizarre fou?

[1] Il s'agit ici du Dauphin, fils de Louis XIV, appelé Monseigneur, qui naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, et mourut à Meudon le 14 avril 1711.

ERGASTE.

Il a le repart[1] brusque, et l'accueil loup-garou.

VALÈRE.

Ah ! j'enrage !

ERGASTE.

Et de quoi ?

VALÈRE.

De quoi? C'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,
D'un dragon surveillant, dont la sévérité
Ne lui laisse jouir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'est ce qui fait pour vous; et sur ces conséquences
Votre amour doit fonder de grandes espérances.
Apprenez, pour avoir votre esprit affermi,
Qu'une femme qu'on garde est gagnée à demi,
Et que les noirs chagrins des maris ou des pères
Ont toujours du galant avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'est mon moindre talent,
Et de profession je ne suis point galant :
Mais j'en ai servi vingt de ces chercheurs de proie,
Qui disoient fort souvent que leur plus grande joie
Étoit de rencontrer de ces maris fâcheux,
Qui jamais sans gronder ne reviennent chez eux;
De ces brutaux fieffés, qui, sans raison ni suite,
De leurs femmes en tout contrôlent la conduite,
Et, du nom de mari fièrement se parants,
Leur rompent en visière aux yeux des soupirants.
On en sait, disent-ils, prendre ses avantages;
Et l'aigreur de la dame à ces sortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaisant témoin,
Est un champ[2] à pousser les choses assez loin;
En un mot, ce vous est une attente assez belle
Que la sévérité du tuteur d'Isabelle.

VALÈRE.

Mais, depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ai pour lui parler pu trouver un moment.

[1] *Repart*, pour *repartie*.

[2] *Champ*, par métaphore pour *occasion*. Le ressentiment fournit l'occasion de pousser les choses assez loin ; l'idée est claire, mais la métaphore est incohérente : une aigreur ne peut être un champ. (F. Génin.)

ERGASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'êtes guère :
Et si j'avois été...

VALÈRE.

Mais qu'aurois-tu pu faire,
Puisque sans ce brutal on ne la voit jamais;
Et qu'il n'est là-dedans servantes ni valets
Dont, par l'appât flatteur de quelque récompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance?

ERGASTE.

Elle ne sait donc pas encor que vous l'aimez?

VALÈRE.

C'est un point dont mes vœux ne sont pas informés.
Partout où ce farouche a conduit cette belle,
Elle m'a toujours vu comme une ombre après elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour
De pouvoir expliquer l'excès de mon amour.
Mes yeux ont fort parlé; mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pu se faire entendre?

ERGASTE.

Ce langage, il est vrai, peut être obscur parfois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

VALÈRE.

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et savoir si la belle a connu que je l'aime?
Dis-m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'est ce qu'il faut trouver :
Entrons un peu chez vous, afin d'y mieux rêver.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Va, je sais la maison, et connois la personne
Aux marques seulement que ta bouche me donne.

ISABELLE, à part.

O ciel! sois-moi propice, et seconde en ce jour
Le stratagème adroit d'une innocente amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit qu'il s'appelle Valère?

ISABELLE.

Oui.

SGANARELLE.

Va, sois en repos, rentre, et me laisse faire;
Je vais parler sur l'heure à ce jeune étourdi.

ISABELLE, en s'en allant.

Je fais, pour une fille, un projet bien hardi;
Mais l'injuste rigueur dont envers moi l'on use
Dans tout esprit bien fait me servira d'excuse.

SCÈNE II. — SGANARELLE, seul.

(Il va frapper à la porte de Valère.)

Ne perdons point de temps; c'est ici. Qui va là?
Bon, je rêve. Holà! dis-je, holà, quelqu'un! holà!
Je ne m'étonne pas, après cette lumière,
S'il y venoit tantôt de si douce manière:
Mais je veux me hâter, et de son fol espoir...

SCÈNE III. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE, à Ergaste qui est sorti brusquement.

Peste soit du gros bœuf, qui, pour me faire choir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche!

VALÈRE.

Monsieur, j'ai du regret...

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche.

VALÈRE.

Moi, monsieur?

SGANARELLE.

Vous. Valère est-il pas votre nom?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALÈRE.

Puis-je être assez heureux pour vous rendre service?

SGANARELLE.

Non. Mais je prétends, moi, vous rendre un bon office;
Et c'est ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALÈRE.

Chez moi, monsieur?

SGANARELLE.

Chez vous. Faut-il tant s'étonner?

VALÈRE.

J'en ai bien du sujet; et mon ame, ravie
De l'honneur...

SGANARELLE.

Laissons là cet honneur, je vous prie.

VALÈRE.

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE.

Il n'en est pas besoin.

VALÈRE.

Monsieur, de grace.

SGANARELLE.

Non, je n'irai pas plus loin.

VALÈRE.

Tant que vous serez là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moi, je n'en veux bouger.

VALÈRE.

Hé bien! il faut se rendre:
Vite, puisque monsieur à cela se résout,
Donnez un siége ici.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALÈRE.

Vous souffrir de la sorte!...

SGANARELLE.

Ah! contrainte effroyable!

VALÈRE.

Cette incivilité seroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en est une que rien ne sauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALÈRE.

Je vous obéis donc.

SGANARELLE.

Vous ne sauriez mieux faire.

(Ils font de grandes cérémonies pour se couvrir.)

Tant de cérémonie est fort peu nécessaire.
Voulez-vous m'écouter?

VALÈRE.

Sans doute, et de grand cœur.

SGANARELLE.

Savez-vous, dites-moi, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune, et passablement belle,
Qui loge en ce quartier, et qu'on nomme Isabelle?

VALÈRE.

Oui.

SGANARELLE.

Si vous le savez, je ne vous l'apprends pas?
Mais savez-vous aussi, lui trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche?

VALÈRE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprends donc; et qu'il est à propos
Que vos feux, s'il vous plaît, la laissent en repos.

VALÈRE.

Qui? moi, monsieur?

SGANARELLE.

Oui, vous. Mettons bas toute feinte.

VALÈRE.

Qui vous a dit que j'ai pour elle l'ame atteinte?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque crédit.

VALÈRE.

Mais encore?

SGANARELLE.

Elle-même.

VALÈRE.

Elle?

SGANARELLE.

Elle. Est-ce assez dit?
Comme une fille honnête, et qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entière confidence[1];
Et, de plus, m'a chargé de vous donner avis
Que, depuis que par vous tous ses pas sont suivis,
Son cœur, qu'avec excès votre poursuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos secrets desirs lui sont assez connus,
Et que c'est vous donner des soucis superflus
De vouloir davantage expliquer une flamme
Qui choque l'amitié que me garde son ame.

VALÈRE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE.

Oui, vous venir donner cet avis franc et net;
Et qu'ayant vu l'ardeur dont votre ame est blessée,
Elle vous eût plus tôt fait savoir sa pensée,
Si son cœur avoit eu, dans son émotion,
A qui pouvoir donner cette commission;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême
L'a réduite à vouloir se servir de moi-même,
Pour vous rendre averti, comme je vous ai dit,
Qu'à tout autre que moi son cœur est interdit,
Que vous avez assez joué de la prunelle,
Et que si vous avez tant soit peu de cervelle,
Vous prendrez d'autres soins. Adieu, jusqu'au revoir.
Voilà ce que j'avois à vous faire savoir.

[1] Cette situation est empruntée à la troisième journée du *Décaméron* de Boccace.

VALÈRE, bas.

Ergaste, que dis-tu d'une telle aventure?

SGANARELLE, bas, à part.

Le voilà bien surpris!

ERGASTE, bas, à Valère.

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaisant pour vous,
Qu'un mystère assez fin est caché là-dessous,
Et qu'enfin cet avis n'est pas d'une personne
Qui veuille voir cesser l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE, à part.

Il en tient comme il faut.

VALÈRE, bas, à Ergaste.

Tu crois mystérieux...

ERGASTE, bas.

Oui... Mais il nous observe, ôtons-nous de ses yeux.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, seul.

Que sa confusion paroît sur son visage!
Il ne s'attendoit pas, sans doute, à ce message.
Appelons Isabelle : elle montre le fruit
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ses soins, et son cœur s'y consomme
Jusques à s'offenser des seuls regards d'un homme.

SCÈNE V. — ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE, bas, en entrant.

J'ai peur que cet amant, plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et j'en veux, dans les fers où je suis prisonnière,
Hasarder un qui parle avec plus de lumière.

SGANARELLE.

Me voilà de retour.

ISABELLE.

Hé bien!

SGANARELLE.

Un plein effet
A suivi tes discours, et ton homme a son fait.
Il me vouloit nier que son cœur fût malade;

Mais lorsque de ta part j'ai marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord et muet et confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ah! que me dites-vous? J'ai bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prépare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et sur quoi fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas été plutôt hors du logis,
Qu'ayant, pour prendre l'air, la tête à ma fenêtre,
J'ai vu dans ce détour un jeune homme paroître,
Qui d'abord, de la part de cet impertinent,
Est venu me donner un bonjour surprenant,
Et m'a, droit dans ma chambre, une boîte jetée
Qui renferme une lettre en poulet[1] cachetée.
J'ai voulu sans tarder lui rejeter le tout;
Mais ses pas de la rue avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fâcherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse et la friponnerie!

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter boîte et lettre à ce maudit amant;
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne...
Car d'oser à vous-même...

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne,
C'est me faire mieux voir ton amour et ta foi,
Et mon cœur avec joie accepte cet emploi;
Tu m'obliges par-là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon. Voyons ce qu'il a pu t'écrire.

ISABELLE.

Ah, ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

[1] *Poulet*, billet d'amour ainsi nommé parce qu'on y faisoit, en le pliant, deux pointes, qui offroient quelque ressemblance avec les ailes d'un poulet. Nous rapportons cette étymologie sans la garantir.

SGANARELLE.

Et pourquoi?

ISABELLE.

Lui voulez-vous donner à croire que c'est moi?
Une fille d'honneur doit toujours se défendre
De lire les billets qu'un homme lui fait rendre.
La curiosité qu'on fait lors éclater
Marque un secret plaisir de s'en ouïr conter :
Et je trouve à propos que, toute cachetée,
Cette lettre lui soit promptement reportée,
Afin que d'autant mieux il connoisse aujourd'hui
Le mépris éclatant que mon cœur fait de lui;
Que ses feux désormais perdent toute espérance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes, elle a raison lorsqu'elle parle ainsi.
Va, ta vertu me charme, et ta prudence aussi :
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'être ma femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant gêner votre desir.
La lettre est en vos mains, et vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ai garde; hélas! tes raisons sont trop bonnes,
Et je vais m'acquitter du soin que tu me donnes;
A quatre pas de là dire ensuite deux mots,
Et revenir ici te remettre en repos.

SCÈNE VI. — SGANARELLE, seul.

Dans quel ravissement est-ce que mon cœur nage,
Lorsque je vois en elle une fille si sage!
C'est un trésor d'honneur que j'ai dans ma maison.
Prendre un regard d'amour pour une trahison,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au galant reporter par moi-même!
Je voudrois bien savoir, en voyant tout ceci,
Si celle de mon frère en useroit ainsi.
Ma foi, les filles sont ce que l'on les fait être.
Holà!

(Il frappe à la porte de Valere.)

SCÈNE VII. — SGANARELLE, ERGASTE.

ERGASTE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Tenez, dites à votre maître
Qu'il ne s'ingère pas d'oser écrire encor
Des lettres qu'il envoie avec des boîtes d'or,
Et qu'Isabelle en est puissamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée;
Il connoîtra l'état que l'on fait de ses feux,
Et quel heureux succès il doit espérer d'eux.

SCÈNE VIII. — VALÈRE, ERGASTE.

VALÈRE.

Que vient de te donner cette farouche bête?

ERGASTE.

Cette lettre, monsieur, qu'avecque cette boîte
On prétend qu'ait reçue Isabelle de vous,
Et dont elle est, dit-il, en un fort grand courroux.
C'est sans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre.
Lisez vite, et voyons si je me puis méprendre.

VALÈRE lit.

« Cette lettre vous surprendra sans doute, et l'on peut
» trouver bien hardi pour moi, et le dessein de vous l'écrire,
» et la manière de vous la faire tenir; mais je me vois dans
» un état à ne plus garder de mesure. La juste horreur d'un
» mariage dont je suis menacée dans six jours, me fait ha-
» sarder toutes choses; et, dans la résolution de m'en affran-
» chir par quelque voie que ce soit, j'ai cru que je devois
» plutôt vous choisir que le désespoir. Ne croyez pas pour-
» tant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise des-
» tinée : ce n'est pas la contrainte où je me trouve qui a fait
» naître les sentimens que j'ai pour vous; mais c'est elle
» qui en précipite le témoignage, et qui me fait passer sur
» des formalités où la bienséance du sexe oblige. Il ne tien-
» dra qu'à vous que je sois à vous bientôt, et j'attends seule-
» ment que vous m'ayez marqué les intentions de votre
» amour, pour vous faire savoir la résolution que j'ai prise :

» mais, surtout, songez que le temps presse, et que deux
» cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demi-mot. »

ERGASTE.

Hé bien! monsieur, le tour est-il d'original?
Pour une jeune fille elle n'en sait pas mal!
De ces ruses d'amour la croiroit-on capable?

VALÈRE.

Ah! je la trouve là tout à fait adorable.
Ce trait de son esprit et de son amitié
Accroît pour elle encor mon amour de moitié,
Et joint aux sentiments que sa beauté m'inspire...

ERGASTE.

La dupe vient; songez à ce qu'il vous faut dire.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, VALÈRE, ERGASTE.

SGANARELLE, se croyant seul.

Oh! trois et quatre fois béni soit cet édit
Par qui des vêtemens le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront plus si grandes,
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh! que je sais au roi bon gré de ces décris[1]!
Et que, pour le repos de ces mêmes maris,
Je voudrois bien qu'on fît de la coquetterie
Comme de la guipure[2] et de la broderie!
J'ai voulu l'acheter, l'édit, expressément,
Afin que d'Isabelle il soit lu hautement:
Et ce sera tantôt, n'étant plus occupée,
Le divertissement de notre après-soupée.

(apercevant Valère.)

Envoierez-vous encor, monsieur aux blonds cheveux,
Avec des boîtes d'or des billets amoureux?
Vous pensiez bien trouver quelque jeune coquette,
Friande de l'intrigue, et tendre à la fleurette?
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux?
Croyez-moi, c'est tirer votre poudre aux moineaux.
Elle est sage, elle m'aime, et votre amour l'outrage;
Prenez visée ailleurs, et troussez-moi bagage.

[1] *Décris*, ordonnances faites pour défendre de fabriquer, vendre ou porter certaines étoffes.
[2] *Guipure*, broderie en relief, recouverte en fil d'or ou en clinquant.

VALÈRE.

Oui, oui, votre mérite, à qui chacun se rend,
Est à mes yeux, monsieur, un obstacle trop grand;
Et c'est folie à moi, dans mon ardeur fidèle,
De prétendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vrai, c'est folie.

VALÈRE.

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pu prévoir que ce cœur misérable
Dût trouver un rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le crois.

VALÈRE.

Je n'ai garde à présent d'espérer;
Je vous cède, monsieur, et c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALÈRE.

Le droit de la sorte l'ordonne,
Et de tant de vertus brille votre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux
Les tendres sentiments qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALÈRE.

Oui, oui, je vous quitte la place :
Mais je vous prie au moins (et c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un misérable amant
Dont vous seul aujourd'hui causez tout le tourment),
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle
Que si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cette amour est sans tache, et n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'être offensé.

SGANARELLE.

Oui.

VALÈRE.

Que, ne dépendant que du choix de mon ame,
Tous mes desseins étoient de l'obtenir pour femme,

Si les destins, en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALÈRE.

Que, quoi qu'on fasse, il ne lui faut pas croire
Que jamais ses appas sortent de ma mémoire;
Que, quelque arrêt des cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soupir;
Et que, si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ai pour vos mérites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement; et je vais de ce pas
Lui faire ce discours, qui ne la choque pas :
Mais, si vous me croyez, tâchez de faire en sorte
Que de votre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE, à Valère.

La dupe est bonne!

SCÈNE X. — SGANARELLE, seul.

Il me fait grand' pitié,
Ce pauvre malheureux tout rempli d'amitié;
Mais c'est un mal pour lui de s'être mis en tête
De vouloir prendre un fort qui se voit ma conquête.

(Sganarelle heurte à sa porte.)

SCÈNE XI. — SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

Jamais amant n'a fait tant de trouble éclater,
Au poulet renvoyé sans le décacheter :
Il perd toute espérance enfin, et se retire;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire
« Que du moins en t'aimant il n'a jamais pensé
» A rien dont ton honneur ait lieu d'être offensé,
» Et que, ne dépendant que du choix de son ame,
» Tous ses desirs étoient de t'obtenir pour femme,
» Si les destins, en moi qui captive ton cœur,
» N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur;
» Que, quoi qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire

» Que jamais tes appas sortent de sa mémoire;
» Que, quelque arrêt des cieux qu'il lui faille subir,
» Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soupir;
» Et que si quelque chose étouffe sa poursuite,
» C'est le juste respect qu'il a pour mon mérite. »
Ce sont ses propres mots; et, loin de le blâmer,
Je le trouve honnête homme, et le plains de t'aimer.

ISABELLE, bas.

Ses feux ne trompent point ma secrète croyance,
Et toujours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un homme que je hais à l'égal de la mort;
Et que, si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne savoit pas tes inclinations;
Et, par l'honnêteté de ses intentions,
Son amour ne mérite...

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moi, de vouloir enlever les personnes?
Est-ce être homme d'honneur, de former des desseins
Pour m'épouser de force en m'ôtant de vos mains?
Comme si j'étois fille à supporter la vie,
Après qu'on m'auroit fait une telle infamie!

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Oui, oui, j'ai su que ce traître d'amant
Parle de m'obtenir par un enlèvement;
Et j'ignore, pour moi, les pratiques secrètes
Qui l'ont instruit si tôt du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fites part;
Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voilà qui ne vaut rien.

ISABELLE.

Oh ! que pardonnez-moi !
C'est un fort honnête homme, et qui ne sent pour moi...

SGANARELLE.

Il a tort; et ceci passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez, votre douceur entretient sa folie;
S'il vous eût vu tantôt lui parler vertement,
Il craindroit vos transports et mon ressentiment :
Car c'est encor depuis sa lettre méprisée,
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée;
Et son amour conserve, ainsi que je l'ai su,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien reçu,
Que je fuis votre hymen, quoi que le monde en croie,
Et me verrois tirer de vos mains avec joie.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez par ces beaux mots que le traître vous joue.
Je suis bien malheureuse, il faut que je l'avoue,
Qu'avecque tous mes soins pour vivre dans l'honneur,
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille être exposée aux fâcheuses surprises
De voir faire sur moi d'infames entreprises!

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moi, je vous le di,
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardi,
Et ne trouvez bientôt moyen de me défaire
Des persécutions d'un pareil téméraire,
J'abandonnerai tout, et renonce à l'ennui
De souffrir les affronts que je reçois de lui.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant; va, ma petite femme,
Je m'en vais le trouver, et lui chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-lui bien au moins qu'il le nieroit en vain,

Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein;
Et qu'après cet avis, quoi qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin que, sans plus perdre et soupirs et moments,
Il doit savoir pour vous quels sont mes sentiments;
Et que, si d'un malheur il ne veut être cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je dirai ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur lui parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublierai rien, je t'en donne assurance.

ISABELLE.

J'attends votre retour avec impatience;
Hâtez-le, s'il vous plaît, de tout votre pouvoir.
Je languis quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure.

SCÈNE XII. — SGANARELLE, seul.

Est-il une personne et plus sage et meilleure?
Ah! que je suis heureux! et que j'ai de plaisir
De trouver une femme au gré de mon desir!
Oui, voilà comme il faut que les femmes soient faites;
Et non, comme j'en sais, de ces franches coquettes
Qui s'en laissent conter, et font dans tout Paris
Montrer au bout du doigt leurs honnêtes maris.
(Il frappe à la porte de Valère.)
Holà! notre galant aux belles entreprises!

SCÈNE XIII. — VALÈRE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALÈRE.

Monsieur, qui vous ramène en ces lieux?

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALÈRE.

Comment?

SGANARELLE.

Vous savez bien de quoi je veux parler.
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer.
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous main des espérances folles.
Voyez-vous, j'ai voulu doucement vous traiter;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, étant ce que vous êtes,
De faire en votre esprit les projets que vous faites?
De prétendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bonheur?

VALÈRE.

Qui vous a dit, monsieur, cette étrange nouvelle?

SGANARELLE.

Ne dissimulons point, je la tiens d'Isabelle,
Qui vous mande par moi, pour la dernière fois,
Qu'elle vous a fait voir assez quel est son choix;
Que son cœur, tout à moi, d'un tel projet s'offense;
Qu'elle mourroit plutôt qu'en souffrir l'insolence;
Et que vous causerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALÈRE.

S'il est vrai qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avouerai que mes feux n'ont plus rien à prétendre;
Par ces mots assez clairs je vois tout terminé,
Et je dois révérer l'arrêt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

S'il?... Vous en doutez donc, et prenez pour des feintes
Tout ce que de sa part je vous ai fait de plaintes?
Voulez-vous qu'elle-même elle explique son cœur
J'y consens volontiers, pour vous tirer d'erreur.
Suivez-moi, vous verrez s'il est rien que j'avance,
Et si son jeune cœur entre nous deux balance.

(Il va frapper à sa porte.)

SCÈNE XIV. — ISABELLE, SGANARELLE, VALÈRE. ERGASTE.

ISABELLE.

Quoi! vous me l'amenez! Quel est votre dessein?
Prenez-vous contre moi ses intérêts en main?
Et voulez-vous, charmé de ses rares mérites,

M'obliger à l'aimer, et souffrir ses visites?

SGANARELLE.

Non, m'amie, et ton cœur pour cela m'est trop cher.
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'est moi qui parle, et te fais, par adresse,
Pleine pour lui de haine, et pour moi de tendresse;
Et par toi-même enfin j'ai voulu, sans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit son amour.

ISABELLE, à Valère.

Quoi! mon ame à vos yeux ne se montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez être en doute?

VALÈRE.

Oui, tout ce que monsieur de votre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de surprendre un esprit.
J'ai douté, je l'avoue; et cet arrêt suprême,
Qui décide du sort de mon amour extrême,
Doit m'être assez touchant, pour ne pas s'offenser
Que mon cœur par deux fois le fasse prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel arrêt ne doit pas vous surprendre:
Ce sont mes sentiments qu'il vous a fait entendre;
Et je les tiens fondés sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la vérité.
Oui, je veux bien qu'on sache, et j'en dois être crue,
Que le sort offre ici deux objets à ma vue,
Qui, m'inspirant pour eux différents sentiments,
De mon cœur agité font tous les mouvements.
L'un, par un juste choix où l'honneur m'intéresse,
A toute mon estime et toute ma tendresse;
Et l'autre, pour le prix de son affection,
A toute ma colère et mon aversion.
La présence de l'un m'est agréable et chère,
J'en reçois dans mon ame une allégresse entière;
Et l'autre, par sa vue, inspire dans mon cœur
De secrets mouvements et de haine et d'horreur.
Me voir femme de l'un est toute mon envie;
Et, plutôt qu'être à l'autre, on m'ôteroit la vie.
Mais c'est assez montrer mes justes sentiments,
Et trop longtemps languir dans ces rudes tourments;
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute espérance,

Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort
D'un supplice pour moi plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Oui, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le seras dans peu.

ISABELLE.

Je sais qu'il est honteux
Aux filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, point.

ISABELLE.

Mais, en l'état où sont mes destinées,
De telles libertés doivent m'être données;
Et je puis, sans rougir, faire un aveu si doux
A celui que déja je regarde en époux.

SGANARELLE.

Oui, ma pauvre fanfan, pouponne de mon ame!

ISABELLE.

Qu'il songe donc, de grace, à me prouver sa flamme!

SGANARELLE.

Oui, tiens, baise ma main.

ISABELLE.

Que sans plus de soupirs
Il conclue un hymen qui fait tous mes desirs,
Et reçoive en ce lieu la foi que je lui donne
De n'écouter jamais les vœux d'autre personne.

(Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle, et donne sa main à baiser à Valere.)

SGANARELLE.

Hai, hai, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas longtemps, je t'en répond.

(à Valère.)

Va, chut. Vous le voyez, je ne lui fais pas dire,
Ce n'est qu'après moi seul que son ame respire.

VALÈRE.

Hé bien! madame, hé bien! c'est s'expliquer assez
Je vois par ce discours de quoi vous me pressez,
Et je saurai dans peu vous ôter la présence
De celui qui vous fait si grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me sauriez faire un plus charmant plaisir ;
Car enfin cette vue est fâcheuse à souffrir,
Elle m'est odieuse ; et l'horreur est si forte...

SGANARELLE.

Hé! hé!

ISABELLE.

Vous offensé-je en parlant de la sorte?
Fais-je...

SGANARELLE.

Mon Dieu! nenni, je ne dis pas cela;
Mais je plains, sans mentir, l'état où le voilà,
Et c'est trop hautement que ta haine se montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALÈRE.

Oui, vous serez contente; et, dans trois jours, vos yeux
Ne verront plus l'objet qui vous est odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure. Adieu.

SGANARELLE, à Valère.

Je plains votre infortune;
Mais...

VALÈRE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plainte aucune.
Madame assurément rend justice à tous deux,
Et je vais travailler à contenter ses vœux.
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon! sa douleur est extrême.
Venez, embrassez-moi : c'est un autre elle-même.

(Il embrasse Valère.)

SCÈNE XV. — ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'est point.

SGANARELLE.

Au reste, ton amour me touche au dernier point,

Mignonnette, et je veux qu'il ait sa récompense.
C'est trop que de huit jours pour ton impatience,
Dès demain je t'épouse, et n'y veux appeler...

ISABELLE.

Dès demain?

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer :
Mais je sais bien la joie où ce discours te jette,
Et tu voudrois déja que la chose fût faite.

ISABELLE.

Mais...

SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout préparer.

ISABELLE, à part.

O ciel! inspire-moi ce qui peut le parer.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ISABELLE, seule.

Oui, le trépas cent fois me semble moins à craindre
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre;
Et tout ce que je fais pour en fuir les rigueurs
Doit trouver quelque grace auprès de mes censeurs.
Le temps presse, il fait nuit; allons, sans crainte aucune,
A la foi d'un amant commettre ma fortune.

SCÈNE II. — SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE, parlant à ceux qui sont dans la maison.

Je reviens, et l'on va pour demain de ma part...

ISABELLE.

O ciel!

SGANARELLE.

C'est toi, mignonne! Où vas-tu donc si tard

Tu disois qu'en ta chambre, étant un peu lassée,
Tu t'allois renfermer, lorsque je t'ai laissée;
Et tu m'avois prié même que mon retour
T'y souffrît en repos jusques à demain jour[1].

ISABELLE.

Il est vrai; mais...

SGANARELLE.

Hé quoi?

ISABELLE.

Vous me voyez confuse,
Et je ne sais comment vous en dire l'excuse.

SGANARELLE.

Quoi donc! que pourroit-ce être?

ISABELLE.

Un secret surprenant:
C'est ma sœur qui m'oblige à sortir maintenant,
Et qui, pour un dessein dont je l'ai fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ai renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'eût-on pu croire? Elle aime cet amant
Que nous avons banni.

SGANARELLE.

Valère?

ISABELLE.

Éperdument.
C'est un transport si grand, qu'il n'en est point de même;
Et vous pouvez juger de sa puissance extrême,
Puisque seule, à cette heure, elle est venue ici
Me découvrir à moi son amoureux souci,
Me dire absolument qu'elle perdra la vie,
Si son ame n'obtient l'effet de son envie;
Que, depuis plus d'un an, d'assez vives ardeurs
Dans un secret commerce entretenoient leurs cœurs;
Et que même ils s'étoient, leur flamme étant nouvelle,
Donné de s'épouser une foi mutuelle...

SGANARELLE.

La vilaine!

[1] C'est-à-dire *à demain matin*.

ISABELLE.

Qu'ayant appris le désespoir
Où j'ai précipité celui qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de souffrir que sa flamme
Puisse rompre un départ qui lui perceroit l'ame;
Entretenir ce soir cet amant sous mon nom,
Par la petite rue où ma chambre répond;
Lui peindre, d'une voix qui contrefait la mienne
Quelques doux sentiments dont l'appât le retienne;
Et ménager enfin pour elle adroitement
Ce que pour moi l'on sait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela...

ISABELLE.

Moi? J'en suis courroucée.
Quoi! ma sœur, ai-je dit, êtes-vous insensée?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour?
D'oublier votre sexe, et tromper l'espérance
D'un homme dont le ciel vous donnoit l'alliance?

SGANARELLE.

Il le mérite bien; et j'en suis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi
Pour lui bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejeter ses demandes;
Mais elle m'a fait voir de si pressants desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soupirs,
Tant dit qu'au désespoir je porterois son ame
Si je lui refusois ce qu'exige sa flamme,
Qu'à céder malgré moi mon cœur s'est vu réduit;
Et, pour justifier cette intrigue de nuit,
Où me faisoit du sang relâcher la tendresse,
J'allois faire avec moi venir coucher Lucrèce,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour :
Mais vous m'avez surprise avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moi tout ce mystère.
J'y pourrois consentir à l'égard de mon frère;
Mais on peut être vu de quelqu'un de dehors;
Et celle que je dois honorer de mon corps

Non-seulement doit être et pudique et bien née,
Il ne faut pas que même elle soit soupçonnée.
Allons chasser l'infame, et de sa passion...

ISABELLE.

Ah ! vous lui donneriez trop de confusion ;
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre
Du peu de retenue où j'ai su me contraindre :
Puisque de son dessein je dois me départir,
Attendez que du moins je la fasse sortir.

SGANARELLE.

Hé bien ! fais.

ISABELLE.

Mais surtout cachez-vous, je vous prie,
Et, sans lui dire rien, daignez voir sa sortie.

SGANARELLE.

Oui, pour l'amour de toi je retiens mes transports ;
Mais, dès le même instant qu'elle sera dehors,
Je veux, sans différer, aller trouver mon frère :
J'aurai joie à courir lui dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer.
Bonsoir ; car tout d'un temps je vais me renfermer.

SGANARELLE, seul.

Jusqu'à demain, m'amie... En quelle impatience
Suis-je de voir mon frère, et lui conter sa chance !
Il en tient le bon homme, avec tout son phébus,
Et je n'en voudrois pas tenir vingt bons écus.

ISABELLE, dans la maison.

Oui, de vos déplaisirs l'atteinte m'est sensible,
Mais ce que vous voulez, ma sœur, m'est impossible ;
Mon honneur, qui m'est cher, y court trop de hasard.
Adieu. Retirez-vous avant qu'il soit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je crois, peste de belle sorte :
De peur qu'elle revînt, fermons à clef la porte.

ISABELLE, en sortant.

O ciel ! dans mes desseins ne m'abandonnez pas !

SGANARELLE.

Où pourra-t-elle aller ? Suivons un peu ses pas.

ISABELLE, à part.

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE, à part.

Au logis du galant! Quelle est son entreprise?

SCÈNE III. — VALÈRE, ISABELLE, SGANARELLE.

VALÈRE, sortant brusquement.

Oui, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit
Pour parler... Qui va là?

ISABELLE, à Valère.

Ne faites point de bruit,
Valère; on vous prévient, et je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menti, chienne; ce n'est pas elle.
De l'honneur que tu fuis elle suit trop les lois;
Et tu prends faussement et son nom et sa voix.

ISABELLE, à Valère.

Mais à moins de vous voir par un saint hyménée...

VALÈRE.

Oui, c'est l'unique but où tend ma destinée;
Et je vous donne ici ma foi que dès demain
Je vais où vous voudrez recevoir votre main.

SGANARELLE, à part.

Pauvre sot qui s'abuse!

VALÈRE.

Entrez en assurance :
De votre Argus dupé je brave la puissance;
Et, devant qu'il vous pût ôter à mon ardeur,
Mon bras de mille coups lui perceroit le cœur.

SCÈNE IV. — SGANARELLE, seul.

Ah! je te promets bien que je n'ai pas envie
De te l'ôter, l'infame à ses feux asservie;
Que du don de ta foi je ne suis point jaloux;
Et que, si j'en suis cru, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée :
La mémoire du père, à bon droit respectée,
Jointe au grand intérêt que je prends à la sœur,
Veut que du moins on tâche à lui rendre l'honneur.
Holà!

(Il frappe à la porte d'un commissaire.)

SCÈNE V. — SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, UN LAQUAIS avec un flambeau.

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Salut, monsieur le commissaire.
Votre présence en robe est ici nécessaire;
Suivez-moi, s'il vous plaît, avec votre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortons...

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hâté.

LE COMMISSAIRE.

Quoi?

SGANARELLE.

D'aller là-dedans, et d'y surprendre ensemble
Deux personnes qu'il faut qu'un bon hymen assemble
C'est une fille à nous, que, sous un don de foi,
Un Valère a séduite et fait entrer chez soi.
Elle sort de famille et noble et vertueuse,
Mais..

LE COMMISSAIRE.

Si c'est pour cela, la rencontre est heureuse,
Puisqu'ici nous avons un notaire.

SGANARELLE.

Monsieur?

LE NOTAIRE.

Oui, notaire royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus, homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va sans dire. Entrez dans cette porte,
Et, sans bruit, ayez l'œil que personne n'en sorte :
Vous serez pleinement contentés de vos soins;
Mais ne vous laissez pas graisser la patte, au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment! vous croyez donc qu'un homme de justice...

SGANARELLE.

Ce que j'en dis n'est pas pour taxer votre office.

Je vais faire venir mon frère promptement :
Faites que le flambeau m'éclaire seulement.
(à part.)
Je vais le réjouir cet homme sans colère.
Holà !
(Il frappe à la porte d'Ariste.)

SCÈNE VI. — ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.
Qui frappe ? Ah ! ah ! que voulez-vous, mon frère ?
SGANARELLE.
Venez, beau directeur, suranné damoiseau :
On veut vous faire voir quelque chose de beau.
ARISTE.
Comment ?
SGANARELLE.
Je vous apporte une bonne nouvelle.
ARISTE.
Quoi ?
SGANARELLE.
Votre Léonor, où, je vous prie, est-elle ?
ARISTE.
Pourquoi cette demande ? Elle est, comme je croi,
Au bal chez son amie.
SGANARELLE.
Eh ! oui, oui ; suivez-moi,
Vous verrez à quel bal la donzelle est allée.
ARISTE.
Que voulez-vous conter ?
SGANARELLE.
Vous l'avez bien stylée :
Il n'est pas bon de vivre en sévère censeur ;
On gagne les esprits par beaucoup de douceur ;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles ;
Nous les portons au mal par tant d'austérité,
Et leur sexe demande un peu de liberté.
Vraiment elle en a pris tout son soûl, la rusée ;
Et la vertu chez elle est fort humanisée.
ARISTE.
Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

SGANARELLE.

Allez, mon frère aîné, cela vous sied fort bien;
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes pistoles
Que vous n'eussiez ce fruit de vos maximes folles :
On voit ce qu'en deux sœurs nos leçons ont produit;
L'une fuit ce galant, et l'autre le poursuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette énigme plus claire...

SGANARELLE.

L'énigme est que son bal est chez monsieur Valère;
Que, de nuit, je l'ai vue y conduire ses pas,
Et qu'à l'heure présente elle est entre ses bras.

ARISTE.

Qui?

SGANARELLE.

Leonor.

ARISTE.

Cessons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille... Il est fort bon avec sa raillerie.
Pauvre esprit! Je vous dis, et vous redis encor
Que Valère chez lui tient votre Léonor,
Et qu'ils s'étoient promis une foi mutuelle
Avant qu'il eût songé de poursuivre Isabelle.

ARISTE.

Ce discours d'apparence est si fort dépourvu...

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant vu :
J'enrage. Par ma foi, l'âge ne sert de guère
Quand on n'a pas cela.

(Il met le doigt sur son front.)

ARISTE.

Quoi! voulez-vous, mon frère...?

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien. Suivez-moi seulement;
Votre esprit tout à l'heure aura contentement,
Vous verrez si j'impose, et si leur foi donnée
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence qu'ainsi, sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eût pu consentir?

Moi qui dans toute chose ai, depuis son enfance,
Montré toujours pour elle entière complaisance,
Et qui cent fois ai fait des protestations
De ne jamais gêner ses inclinations!

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire.
J'ai fait venir déja commissaire et notaire :
Nous avons intérêt que l'hymen prétendu
Répare sur-le-champ l'honneur qu'elle a perdu;
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche
De vouloir l'épouser avecque cette tache,
Si vous n'avez encor quelques raisonnements
Pour vous mettre au-dessus de tous les bernements.

ARISTE.

Moi? je n'aurai jamais cette foiblesse extrême
De vouloir posséder un cœur malgré lui-même...
Mais je ne saurois croire enfin...

SGANARELLE.

Que de discours!
Allons, ce procès-là continueroit toujours.

SCÈNE VII. — SGANARELLE, ARISTE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE.

LE COMMISSAIRE.

Il ne faut mettre ici nulle force en usage,
Messieurs; et si vos vœux ne vont qu'au mariage,
Vos transports en ce lieu se peuvent apaiser.
Tous deux également tendent à s'épouser;
Et Valère déja, sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille...?

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, et ne veut point sortir,
Que vos desirs aux leurs ne veuillent consentir.

SCÈNE VIII. — VALÈRE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALÈRE, *à la fenêtre de sa maison.*

Non, messieurs; et personne ici n'aura l'entrée,
Que cette volonté ne m'ait été montrée.

Vous savez qui je suis, et j'ai fait mon devoir
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir.
Si c'est votre dessein d'approuver l'alliance,
Votre main peut aussi m'en signer l'assurance;
Sinon, faites état de m'arracher le jour,
Plutôt que de m'ôter l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.
(bas, à part.)
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle
Profitons de l'erreur.

ARISTE, à Valère.

Mais est-ce Léonor

SGANARELLE, à Ariste.

Taisez-vous.

ARISTE.

Mais...

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux savoir..

SGANARELLE.

Encor?

Vous tairez-vous? vous dis-je.

VALÈRE.

Enfin, quoi qu'il avienne,
Isabelle a ma foi; j'ai de même la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez reçus à faire condamner.

ARISTE, à Sganarelle.

Ce qu'il dit là n'est pas...

SGANARELLE.

Taisez-vous, et pour cause
(à Valère.)
Vous saurez le secret. Oui, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à présent on trouvera chez vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conçue,
Et le nom est en blanc, pour ne l'avoir point vue.
Signez. La fille après vous mettra tous d'accord.

VALÈRE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moi, je le veux fort.

(à part.) (haut.)

Nous rirons bien tantôt. Là, signez donc, mon frère;
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoi! tout ce mystère...

SGANARELLE.

Diantre, que de façons! Signez, pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, et vous de Léonor.

SGANARELLE.

N'êtes-vous pas d'accord, mon frère, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foi mutuelle?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Signez donc; j'en fais de même aussi.

ARISTE.

Soit. Je n'y comprends rien.

SGANARELLE.

Vous serez éclairci.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE, à Ariste.

Or çà, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

(Ils se retirent dans le fond du théâtre.)

SCÈNE IX. — LÉONOR, SGANARELLE, ARISTE, LISETTE.

LÉONOR.

O l'étrange martyre!
Que tous ces jeunes fous me paroissent fâcheux!
Je me suis dérobée au bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux près de vous veut se rendre agréable.

LÉONOR.

Et moi je n'ai rien vu de plus insupportable
Et je préférerois le plus simple entretien

A tous les contes bleus de ces diseurs de rien.
Ils croyent que tout cède à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,
Lorsqu'ils viennent, d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moi, d'un tel vieillard je prise plus le zèle
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle.
Mais n'aperçois-je pas...?

SGANARELLE, à Ariste.

Oui, l'affaire est ainsi.

(apercevant Léonor.)

Ah! je la vois paroître, et la servante aussi.

ARISTE.

Léonor, sans courroux, j'ai sujet de me plaindre.
Vous savez si jamais j'ai voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois je n'ai pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté :
Cependant votre cœur, méprisant mon suffrage,
De foi comme d'amour à mon insu s'engage.
Je ne me repens pas de mon doux traitement;
Mais votre procédé me touche assurément;
Et c'est une action que n'a pas méritée
Cette tendre amitié que je vous ai portée.

LÉONOR.

Je ne sais pas sur quoi vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis de même que toujours,
Que rien ne peut pour vous altérer mon estime,
Que toute autre amitié me paroîtroit un crime,
Et que, si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frère...?

SGANARELLE.

Quoi! vous ne sortez pas du logis de Valère?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'hui?
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour lui?

LÉONOR.

Qui vous a fait de moi de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCÈNE X. — ISABELLE, VALÈRE, LÉONOR, ARISTE, SGANARELLE, UN COMMISSAIRE, UN NOTAIRE, LISETTE, ERGASTE.

ISABELLE.

Ma sœur, je vous demande un généreux pardon,
Si de mes libertés j'ai taché votre nom.
Le pressant embarras d'une surprise extrême
M'a tantôt inspiré ce honteux stratagème :
Votre exemple condamne un tel emportement;
Mais le sort nous traita tous deux diversement.
(à Sganarelle.)
Pour vous, je ne veux point, monsieur, vous faire excuse;
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse.
Le ciel pour être joints ne nous fit pas tous deux :
Je me suis reconnue indigne de vos feux;
Et j'ai bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,
Que ne pas mériter un cœur comme le vôtre[1].

VALÈRE, à Sganarelle.

Pour moi, je mets ma gloire et mon bien souverain
A la pouvoir, monsieur, tenir de votre main.

ARISTE.

Mon frère, doucement il faut boire la chose :
D'une telle action vos procédés sont cause;
Et je vois votre sort malheureux à ce point,
Que, vous sachant dupé, l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foi, je lui sais bon gré de cette affaire;
Et ce prix de ses soins est un trait exemplaire.

LÉONOR.

Je ne sais si ce trait se doit faire estimer;
Mais je sais bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au sort d'être cocu son ascendant l'expose;

[1] Le dénoûment achève la leçon. La pupille d'Ariste, qu'il a soin de ne point gêner sur les goûts innocents de son âge, tient une conduite irréprochable, et finit par épouser son tuteur ; l'autre, qu'on a traitée en esclave, risque des démarches aussi hardies que dangereuses, que sa situation excuse, et que la probité de son amant justifie : elle l'épouse aussi ; mais on voit tout ce qu'elle avoit à craindre s'il n'eût pas été honnête homme, et que ce surveillant intraitable, qui se croyoit le modèle des instituteurs, n'alloit rien moins qu'à causer la perte entière d'une jeune personne confiée à ses soins, et qu'il vouloit épouser. De tels ouvrages sont l'école du monde. (Laharpe.)

Et ne l'être qu'en herbe est pour lui douce chose.

SGANARELLE, sortant de l'accablement dans lequel il étoit plongé.

Non, je ne puis sortir de mon étonnement.
Cette ruse d'enfer confond mon jugement[1];
Et je ne pense pas que Satan en personne
Puisse être si méchant qu'une telle friponne.
J'aurois pour elle au feu mis la main que voilà.
Malheureux qui se fie à femme après cela!
La meilleure est toujours en malice féconde;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
J'y renonce à jamais à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez moi. Venez, seigneur Valère;
Nous tâcherons demain d'apaiser sa colère.

LISETTE, au parterre.

Vous, si vous connoissez des maris loups-garous,
Envoyez-les au moins à l'école chez nous

[1] VAR. *Cette déloyauté* confond mon jugement.
(*Première édition.*)

FIN DE L'ÉCOLE DES MARIS.

LES FACHEUX,

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES.

1661.

NOTICE.

—

Cette pièce à scènes détachées, sans plan ni intrigue, fut sur notre théâtre le premier essai de ce qu'on a depuis appelé des *pièces à tiroir*, en même temps que le premier essai de la *comédie-ballet*, c'est-à-dire de la comédie où, comme le dit M. Auger, la danse est liée à l'action de manière à en remplir les intervalles, sans en rompre le fil. Elle fut, suivant le témoignage de Molière lui-même, conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours [1], à l'occasion d'une fête donnée à Vaux par Fouquet, le 17 août 1661.

M. Aimé Martin a reproduit, dans son édition, une curieuse anecdote, empruntée à un écrivain du dix-septième siècle, anecdote qui trouve ici naturellement sa place, parce qu'elle explique comment et pourquoi Molière fit *les Fâcheux*. Nous la donnons après M. Aimé Martin, en lui laissant, comme de raison, le mérite de la découverte :

« Après qu'on eut joué *les Précieuses*, où les gens de cour étoient si bien représentés et si bien raillés, ils donnèrent eux-mêmes à l'auteur, avec beaucoup d'empressement, des mémoires de tout ce qui se passoit dans le monde, et des portraits de leurs propres défauts et de ceux de leurs meilleurs amis, croyant qu'il y avoit de la gloire pour eux que l'on reconnût leurs impertinences dans ses ouvrages, et que l'on dît même qu'il avoit voulu parler d'eux ; car il y a certains défauts de qualité dont ils font gloire, et ils seroient bien fâchés que l'on crût qu'ils ne les eussent pas... A chaque pièce nouvelle, Molière recevoit de nouveaux mémoires, dont on le prioit de se servir ; et je le vis bien embarrassé un soir après la comédie, et qui cherchoit partout des tablettes pour écrire ce que lui disoient plusieurs personnes de condition dont il étoit environné. Tellement que l'on

[1] Voir sur la fête de Fouquet, ses tentatives auprès de mademoiselle de la Vallière, et la jalousie de Louis XIV, Taschereau, *Vie de Molière*, 3e édit., Paris, 1844, in-18, page 37 et suiv.

peut dire qu'il travailloit sous les gens de qualité pour leur apprendre après à vivre à leurs dépens, et qu'il étoit en ce temps et encore présentement leur écolier et leur maître tout ensemble. Ces messieurs lui donnent souvent à dîner, pour avoir le temps de l'instruire, en dînant, de tout ce qu'ils veulent lui faire mettre dans ses pièces ; mais comme il ne manque pas de vanité, il rend tous les repas qu'il reçoit, son esprit le faisant aller de pair avec beaucoup de gens qui sont au-dessus de lui... Cependant le nombre des notes qu'on lui fournissoit devint si considérable, qu'il s'avisa, pour satisfaire les gens de qualité, et pour les railler, ainsi qu'ils le souhaitoient, de faire une pièce où il pût mettre quantité de leurs portraits. Il fit donc *la comédie des Fâcheux*, dont le sujet est autant méchant que l'on puisse imaginer, et qui ne doit pas être appelée une pièce de théâtre : ce n'est qu'un amas de portraits détachés, et tirés de ces mémoires, mais qui sont si naturellement représentés, si bien touchés et si bien finis, qu'il en a mérité beaucoup de gloire ; et ce qui fait voir que les gens de qualité *sont non-seulement bien aises d'être raillés, mais qu'ils souhaitent que l'on connoisse que c'est d'eux que l'on parle, c'est qu'il s'en trouvoit qui faisoient en plein théâtre, lorsqu'on les jouoit, les mêmes actions que les comédiens faisoient pour les contrefaire.* »

Dans la comédie des *Fâcheux*, dit avec raison M. Bazin, « la scène était de niveau avec l'amphithéâtre. Ici et là les mêmes hommes, les mêmes canons, les mêmes plumes, les mêmes postures, excepté que, du côté où le ridicule a été copié, on se tait, on écoute, et que là où il figure imité, on parle, on agit, on fait rire. La comédie se soutient ainsi pendant trois actes, attachée à une intrigue fort légère, mais toujours sans déroger et dans la sphère la plus haute des travers de bonne compagnie : marquis éventé, marquis compositeur, vicomte bretteur, courtisan joueur, belles dames précieuses, solliciteurs à la suite des grands, colporteurs de projets, amis importuns ; et, parmi tout cela, toujours le nom du roi ramené avec art, d'une manière respectueuse et sans bassesse. »

Parmi les spectateurs qui applaudirent *les Fâcheux* au château de Vaux, se trouvait la Fontaine, ami, comme on sait, du surintendant. Dans une lettre écrite peu de jours après, où il raconte à Maucroix les divertissements dont il a été témoin, la Fontaine exprime ainsi, à propos des *Fâcheux*, son admiration pour Molière :

C'est un ouvrage de Molière :
Cet écrivain par sa manière
Charme à présent toute la cour.
De la façon que son nom court,
Il doit être par delà Rome :
J'en suis ravi, car c'est mon homme

Te souvient-il comme autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il alloit rameuer en France
Le bon goût et l'air de Térence?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon,
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie :
Car je ne pense pas qu'on nie
De maint trait jadis admiré,
Et bon *in illo tempore*.
Nous avons changé de méthode ;
Jodelet n'est plus à la mode,
Et maintenant il ne faut pas
Quitter la nature d'un pas.

Le sentiment de Louis XIV, à l'égard de l'auteur des *Fâcheux*, fut le même que celui de la Fontaine. Non-seulement le roi complimenta le poëte, mais il lui indiqua même un caractère qu'il avait oublié dans la rapidité de la composition, celui du *chasseur*. M. Bazin a remarqué justement que c'est à dater de cette pièce, que Louis XIV accorda sa bienveillance et sa protection à Molière, et qu'il lui confia la mission d'embellir les divertissements de sa cour. Ce fait mérite d'être noté, car dans une monarchie absolue, au milieu des ennemis et des envieux que suscitent toujours la supériorité et les succès, que serait devenu Molière sans l'appui du roi?

AU ROI.

SIRE,

J'ajoute une scène à la comédie ; et c'est une espèce de fâcheux assez insupportable qu'un homme qui dédie un livre. Votre Majesté en sait des nouvelles plus que personne de son royaume, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Elle se voit en butte à la furie des épîtres dédicatoires. Mais, bien que je suive l'exemple des autres, et me mette moi-même au rang de ceux que j'ai joués, j'ose dire toutefois à Votre Majesté que ce que j'en ai fait n'est pas tant pour lui présenter un livre, que pour avoir lieu de lui rendre graces du succès de cette comédie. Je le dois, SIRE, ce succès qui a passé mon attente, non-seulement à cette glorieuse approbation dont Votre Majesté honora d'abord la pièce, et qui a entraîné si hautement celle de tout le monde, mais encore à l'ordre qu'Elle me donna d'y ajouter un caractère de fâcheux, dont elle eut la bonté de m'ouvrir

les idées ELLE-MÊME, et qui a été trouvé partout le plus beau morceau de l'ouvrage[1]. Il faut avouer, SIRE, que je n'ai jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement, que cet endroit où VOTRE MAJESTÉ me commanda de travailler. J'avois une joie à lui obéir qui me valoit bien mieux qu'Apollon et toutes les Muses; et je conçois par là ce que je serois capable d'exécuter pour une comédie entière, si j'étois inspiré par de pareils commandements. Ceux qui sont nés en un rang élevé peuvent se proposer l'honneur de servir VOTRE MAJESTÉ dans les grands emplois; mais, pour moi, toute la gloire où je puis aspirer, c'est de la réjouir. Je borne là l'ambition de mes souhaits; et je crois qu'en quelque façon ce n'est pas être inutile à la France que de contribuer[2] quelque chose au divertissement de son roi. Quand je n'y réussirai pas, ce ne sera jamais par un défaut de zèle ni d'étude, mais seulement par un mauvais destin qui suit assez souvent les meilleures intentions, et qui sans doute affligeroit sensiblement,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble, très obéissant, et très fidèle serviteur et sujet,

MOLIÈRE.

PRÉFACE.

Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci : et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de l'*impromptu*, et en prétendre de la gloire; mais seulement pour prévenir certaines gens qui pourroient trouver à redire que je n'aie pas mis ici toutes les espèces de fâcheux qui se trouvent. Je sais que le nombre en est grand, et à la cour et dans la ville; et que, sans épisodes, j'eusse bien pu en composer une comédie en cinq actes bien fournis, et avoir encore de la matière de reste. Mais, dans le peu de temps qui me fut donné, il m'étoit impossible de faire un grand dessein,

[1] Le caractère de fâcheux que le roi donna ordre à Molière d'ajouter à sa pièce est celui du chasseur, acte II, scène VII.

[2] Dans toutes les éditions publiées du vivant de Molière, le verbe est ainsi employé activement.

et de rêver beaucoup sur le choix de mes personnages et sur la disposition de mon sujet. Je me réduisis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns ; et je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon esprit, et que je crus les plus propres à réjouir les augustes personnes devant qui j'avois à paroître ; et, pour lier promptement toutes ces choses ensemble, je me servis du premier nœud que je pus trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit être mieux, et si tous ceux qui s'y sont divertis ont ri selon les règles. Le temps viendra de faire imprimer mes remarques sur les pièces que j'aurai faites, et je ne désespère pas de faire voir un jour, en grand auteur, que je puis citer Aristote et Horace. En attendant cet examen, qui peut-être ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, et je tiens aussi difficile de combattre un ouvrage que le public approuve que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sache pour quelle réjouissance la pièce fut composée ; et cette fête a fait un tel éclat, qu'il n'est pas nécessaire d'en parler ; mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornements qu'on a mêlés avec la comédie.

Le dessein étoit de donner un ballet aussi ; et, comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de danseurs excellents, on fut contraint de séparer les entrées de ce ballet, et l'avis fut de les jeter dans les entr'actes de la comédie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mêmes baladins de revenir sous d'autres habits ; de sorte que, pour ne point rompre aussi le fil de la pièce par ces manières d'intermèdes, on s'avisa de les coudre au sujet du mieux que l'on put, et de ne faire qu'une seule chose du ballet et de la comédie : mais comme le temps étoit fort précipité, et que tout cela ne fut pas réglé entièrement par une même tête, on trouvera peut-être quelques endroits du ballet qui n'entrent pas dans la comédie aussi naturellement que d'autres. Quoi qu'il en soit, c'est un mélange qui est nouveau pour nos théâtres, et dont on pourroit chercher quelques autorités dans l'antiquité ; et, comme tout le monde l'a trouvé agréable, il peut servir d'idée à d'autres choses qui pourroient être méditées avec plus de loisir[1].

D'abord que la toile fut levée, un des acteurs, comme vous pourriez dire moi, parut sur le théâtre en habit de ville, et, s'adressant au roi avec le visage d'un homme surpris, fit des excuses en désordre sur ce qu'il se trouvoit là seul, et manquoit de temps et d'acteurs pour donner à Sa Majesté le diver-

[1] On voit, par ce passage, que Molière est l'inventeur de la comédie-ballet, et que *les Fâcheux* en sont le premier exemple. (A.)

tissement qu'elle sembloit attendre. En même temps, au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit cette coquille que tout le monde a vue ; et l'agréable Naïade qui parut dedans s'avança au bord du théâtre, et d'un air héroïque prononça les vers que M. Pellisson avoit faits, et qui servent de prologue.

PROLOGUE.

Le théâtre représente un jardin orné de termes et de plusieurs jets d'eau.

UNE NAIADE[1], sortant des eaux dans une coquille.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand roi du monde,
Mortels, je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il, en sa faveur, que la terre ou que l'eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau ?
Qu'il parle ou qu'il souhaite, il n'est rien d'impossible ;
Lui-même n'est-il pas un miracle visible ?
Son règne, si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet univers ?
Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste :
Régler et ses États et ses propres desirs ;
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs,
En ses justes projets jamais ne se méprendre ;
Agir incessamment, tout voir et tout entendre,
Qui peut cela peut tout : il n'a qu'à tout oser,
Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces termes marcheront, et si LOUIS l'ordonne,
Ces arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hôtesses de leurs troncs, moindres divinités,
C'est LOUIS qui le veut, sortez, nymphes, sortez ;
Je vous montre l'exemple, il s'agit de lui plaire.
Quittez pour quelque temps votre forme ordinaire,

[1] Le rôle de la naïade qui récitoit le prologue avoit été confié à Armande Béjart. « La Béjart, » dont tous les témoins parlent comme d'une actrice parfaitement connue, étoit une nymphe de quarante-trois ans, comme il s'en conserve toujours trop sur les théâtres. C'étoit cette même Madeleine à laquelle Molière s'étoit attaché en 1645, et qui étoit revenue avec lui de la province. (Baz n.)

Et paroissons ensemble aux yeux des spectateurs,
Pour ce nouveau théâtre, autant de vrais acteurs.

(Plusieurs Dryades, accompagnées de Faunes et de Satyres, sortent des arbres et des termes.)

Vous, soin de ses sujets, sa plus charmante étude,
Héroïque souci, royale inquiétude,
Laissez-le respirer, et souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement :
Vous le verrez demain, d'une force nouvelle,
Sous le fardeau pénible où votre voix l'appelle,
Faire obéir les lois, partager les bienfaits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'univers dans une paix profonde,
Et s'ôter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'hui tout lui plaise, et semble consentir
A l'unique dessein de le bien divertir !
Fâcheux, retirez-vous ; ou s'il faut qu'il vous voie,
Que ce soit seulement pour exciter sa joie !

(La Naïade emmène avec elle, pour la comédie, une partie des gens qu'elle a fait paroître, pendant que le reste se met à danser au son des hautbois, qui se joignent aux violons.)

PERSONNAGES.

DAMIS, tuteur d'Orphise [1].
ORPHISE [2].
ÉRASTE, amoureux d'Orphise [3].
ALCIDOR,
LISANDRE [4],
ALCANDRE,
ALCIPPE,
ORANTE [5],
CLIMÈNE [6],
DORANTE,
CARITIDÈS,
ORMIN,
FILINTE,
} fâcheux.
LA MONTAGNE, valet d'Éraste [7].
L'ÉPINE, valet de Damis.
LA RIVIÈRE, et deux camarades.

La scène est à Paris.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] L'Épy. — [2] Mademoiselle Molière. — Molière. — [4] La Grange. — [5] Mademoiselle Duparc. — [6] Mademoiselle de Brie. — [7] Duparc.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I[1]. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né,
Pour être de fâcheux toujours assassiné?
Il semble que partout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espèce;
Mais il n'est rien d'égal au fâcheux d'aujourd'hui;
J'ai cru n'être jamais débarrassé de lui;
Et cent fois j'ai maudit cette innocente envie
Qui m'a pris, à dîner, de voir la comédie,
Où, pensant m'égayer, j'ai misérablement
Trouvé de mes péchés le rude châtiment.
Il faut que je te fasse un récit de l'affaire
Car je m'en sens encor tout ému de colère.
J'étois sur le théâtre en humeur d'écouter
La pièce, qu'à plusieurs j'avois ouï vanter;
Les acteurs commençoient, chacun prêtoit silence;
Lorsque, d'un air bruyant et plein d'extravagance,
Un homme à grands canons est entré brusquement
En criant : Holà! ho! un siége promptement!
Et, de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la pièce troublée.
Hé! mon Dieu! nos François, si souvent redressés,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensés,
Ai-je dit; et faut-il sur nos défauts extrêmes
Qu'en théâtre public nous nous jouions nous-mêmes,
Et confirmions ainsi, par des éclats de fous,
Ce que chez nos voisins on dit partout de nous?
Tandis que là-dessus je haussois les épaules,
Les acteurs ont voulu continuer leurs rôles :
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas;

[1] L'idée de cette premiere scene des *Fâcheux* se retrouve dans la IX[e] satire d'Horace, et dans la VIII[e] satire de Regnier, qui lui-même a imité le poete latin.

Et, traversant encor le théâtre à grands pas,
Bien que dans les côtés il pût être à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et, de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les acteurs[1].
Un bruit s'est élevé, dont un autre eût eu honte;
Mais lui, ferme et constant, n'en a fait aucun compte,
Et se seroit tenu comme il s'étoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eût avisé.
Ha! marquis, m'a-t-il dit, prenant près de moi place,
Comment te portes-tu? Souffre que je t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
Que l'on me vît connu d'un pareil éventé.
Je l'étois peu pourtant; mais on en voit paroître
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoître,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit; et moi, pour l'arrêter,
Je serois, ai-je dit, bien aise d'écouter.
— Tu n as point vu ceci, marquis? Ah! Dieu me damne,
Je le trouve assez drôle, et je n'y suis pas âne;
Je sais par quelles lois un ouvrage est parfait,
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-dessus, de la pièce il m'a fait un sommaire,
Scène à scène averti de ce qui s'alloit faire;
Et jusques à des vers qu'il en savoit par cœur,
Il me les récitoit tout haut avant l'acteur.
J'avois beau m'en défendre, il a poussé sa chance,
Et s'est devers la fin levé longtemps d'avance;
Car les gens du bel air, pour agir galamment,
Se gardent bien surtout d'ouïr le dénoûment.
Je rendois grace au ciel, et croyois de justice
Qu'avec la comédie eût fini mon supplice;
Mais, comme si c'en eût été trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moi s'est attaché,

[1] Il y avoit autrefois des bancs sur l'avant-scène; les jeunes gens s'y donnoient eux-mêmes en spectacle, parlant plus haut que les acteurs, se levant avant la fin de la pièce, étalant enfin tous les ridicules si bien peints dans cette scène. Cet usage fut aboli en 1759. (Bret.)

M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la cour il avoit de faveur,
Disant qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur.
Je le remercìois doucement de la tête,
Minutant à tous coups quelque retraite honnête;
Mais lui, pour le quitter me voyant ébranlé :
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé.
Et sortis de ce lieu, me la donnant plus sèche [1],
Marquis, allons au Cours [2] faire voir ma calèche :
Elle est bien entendue, et plus d'un duc et pair
En fait à mon faiseur faire une du même air.
Moi, de lui rendre grace, et, pour mieux m'en défendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
— Ah ! parbleu, j'en veux être, étant de tes amis,
Et manque au maréchal, à qui j'avois promis.
De la chère, ai-je dit, la dose est trop peu forte
Pour oser y prier des gens de votre sorte.
Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toi seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure.
— Mais si l'on vous attend, ai-je dit, c'est injure...
— Tu te moques, marquis ! nous nous connoissons tous;
Et je trouve avec toi des passe-temps plus doux.
Je pestois contre moi, l'ame triste et confuse
Du funeste succès qu'avoit eu mon excuse,
Et ne savois à quoi je devois recourir
Pour sortir d'une peine à me faire mourir :
Lorsqu'un carrosse fait de superbe manière,
Et comblé de laquais et devant et derrière,
S'est, avec un grand bruit, devant nous arrêté,
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun et lui courant à l'embrassade,
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et, tandis que tous deux étoient précipités

[1] La *donner sèche*, suivant l'Académie, c'est annoncer quelque nouvelle fâcheuse.

[2] *Le Cours* est cette partie des Champs-Élysées qui porte le nom de *Cours-la-Reine*, à cause des plantations qu'y fit faire Marie de Médicis. Boursault, dans la préface de son petit roman d'*Artémise et Poliante*, nous apprend que la comédie se terminoit alors à sept heures du soir. Cette circonstance explique suffisamment comment en sortant du spectacle le fâcheux *peut aller au Cours faire voir sa calèche*. (Aimé Martin.)

Dans les convulsions de leurs civilités,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
Non sans avoir longtemps gémi d'un tel martyre,
Et maudit ce fâcheux, dont ce zèle obstiné
M'ôtoit au rendez-vous qui m'est ici donné.

LA MONTAGNE.

Ce sont chagrins mêlés aux plaisirs de la vie.
Tout ne va pas, monsieur, au gré de notre envie:
Le ciel veut qu'ici-bas chacun ait ses fâcheux,
Et les hommes seroient sans cela trop heureux.

ÉRASTE.

Mais de tous mes fâcheux, le plus fâcheux encore,
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore,
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et malgré ses bontés lui défend de me voir[1].
Je crains d'avoir déja passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit être Orphise.

LA MONTAGNE.

L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.

ÉRASTE.

Il est vrai; mais je tremble, et mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.

LA MONTAGNE.

Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers votre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur pour vous sent de feux légitimes,
En revanche, lui fait un rien de tous vos crimes.

ÉRASTE.

Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé?

LA MONTAGNE.

Quoi! vous doutez encor d'un amour confirmé?

ÉRASTE.

Ah! c'est malaisément qu'en pareille matière
Un cœur bien enflammé prend assurance entière;
Il craint de se flatter; et, dans ses divers soins,
Ce que plus il souhaite est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

[1] VAR. Et fait qu'en sa présence elle n'ose me voir.
(*Première édition.*)

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre rabat par-devant se sépare.

ÉRASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moi l'ajuster, s'il vous plaît.

ÉRASTE.

Ouf! tu m'étrangles, fat; laisse-le comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu...

ÉRASTE.

Sottise sans pareille!
Tu m'as, d'un coup de dent, presque emporté l'oreille[1].

LA MONTAGNE.

Vos canons...

ÉRASTE.

Laisse-les, tu prends trop de souci.

LA MONTAGNE.

Ils sont tout chiffonnés.

ÉRASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE.

Accordez-moi du moins, par grace singulière,
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussière.

ÉRASTE.

Frotte donc, puisqu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà?

ÉRASTE.

Mon Dieu, dépêche-toi!

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ÉRASTE, après avoir attendu.

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ÉRASTE.

Il me tue.

[1] Les valets portoient sur eux un peigne pour rajuster la perruque de leurs maitres; les maitres eux-mêmes en avoient toujours un en poche, et s'en servoient fréquemment. Auger.)

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous êtes-vous fourré?

ÉRASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toujours emparé?

LA MONTAGNE

C'est fait.

ÉRASTE.

Donne-moi donc.

LA MONTAGNE, laissant tomber le chapeau.

Hai!

ÉRASTE.

Le voilà par terre :
Je suis fort avancé. Que la fièvre te serre!

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'ôte...

ÉRASTE.

Il ne me plaît pas.
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras,
Qui fatigue son maître, et ne fait que déplaire,
A force de vouloir trancher du nécessaire[1]!

SCÈNE II. — ORPHISE, ALCIDOR, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

(Orphise traverse le fond du théâtre; Alcidor lui donne la main.)

ÉRASTE.

Mais vois-je pas Orphise? Oui, c'est elle qui vient.
Où va-t-elle si vite, et quel homme la tient?

(Il la salue comme elle passe, et elle en passant détourne la tête.)

SCÈNE III. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Quoi! me voir en ces lieux devant elle paroître,
Et passer en feignant de ne me pas connoître!
Que croire? Qu'en dis-tu? Parle donc, si tu veux.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je ne dis rien, de peur d'être fâcheux.

[1] C'est une idée tout à fait comique, que d'avoir donné au valet d'Éraste un zèle poussé jusqu'à l'importunité, qui fait de lui un des fâcheux les plus à charge à son maître. (Auger.)

ÉRASTE.

Et c'est l'être en effet que de ne me rien dire
Dans les extrémités d'une si cruel martyre.
Fais donc quelque réponse à mon cœur abattu.
Que dois-je présumer? Parle, qu'en penses-tu?
Dis-moi ton sentiment.

LA MONTAGNE.

Monsieur, je veux me taire,
Et ne desire point trancher du nécessaire.

ÉRASTE.

Peste l'impertinent! Va-t'en suivre leurs pas,
Vois ce qu'ils deviendront, et ne les quitte pas.

LA MONTAGNE, revenant sur ses pas.

Il faut suivre de loin?

ÉRASTE.

Oui.

LA MONTAGNE, revenant sur ses pas.

Sans que l'on me voie,
Ou faire aucun semblant qu'après eux on m'envoie?

ÉRASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis
Que par mon ordre exprès ils sont de toi suivis.

LA MONTAGNE, revenant sur ses pas.

Vous trouverai-je ici?

ÉRASTE.

Que le ciel te confonde,
Homme, à mon sentiment, le plus fâcheux du monde!

SCÈNE IV. — ÉRASTE, seul.

Ah! que je sens de trouble, et qu'il m'eût été doux
Qu'on me l'eût fait manquer, ce fatal rendez-vous!
Je pensois y trouver toutes choses propices,
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des supplices.

SCÈNE V. — LISANDRE, ÉRASTE.

LISANDRE.

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher marquis; et d'abord je suis à toi venu.
Comme à de mes amis, il faut que je te chante

Certain air que j'ai fait de petite courante[1],
Qui de toute la cour contente les experts,
Et sur qui plus de vingt ont déja fait des vers.
J'ai le bien, la naissance, et quelque emploi passable,
Et fais figure en France assez considérable;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air qu'ici je te produis.

(Il prélude.)

La, la, hem, hem : écoute avec soin, je te prie.

(Il chante sa courante.)

N'est-elle pas belle?

ÉRASTE.

Ah!

LISANDRE.

Cette fin est jolie.

(Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.)

Comment la trouves-tu?

ÉRASTE.

Fort belle assurément

LISANDRE.

Les pas que j'en ai faits n'ont pas moins d'agrément,
Et surtout la figure a merveilleuse grace.

(Il chante, parle et danse tout ensemble, et fait faire à Éraste les figures de la femme.)

Tiens, l'homme passe ainsi; puis la femme repasse :
Ensemble; puis on quitte, et la femme vient là.
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà?
Ce fleuret? ces coupés courant après la belle?
Dos à dos, face à face, en se pressant sur elle?

(Après avoir achevé.)

Que t'en semble, marquis?

ÉRASTE.

Tous ces pas-là sont fins.

LISANDRE.

Je me moque, pour moi, des maîtres baladins[2].

ÉRASTE.

On le voit.

[1] Courante, *ancienne danse* dont la mesure est lente.

[2] Comme *baladin* signifioit alors danseur de théâtre, il est présumable que *maître baladin* répondoit à ce que nous nommons *maître des ballets*. (Auger.)

LISANDRE.

Les pas donc?

ÉRASTE.

N'ont rien qui ne surprenne.

LISANDRE.

Veux-tu, par amitié, que je te les apprenne?

ÉRASTE.

Ma foi, pour le présent, j'ai certain embarras...

LISANDRE.

Hé bien donc, ce sera lorsque tu le voudras.
Si j'avois dessus moi ces paroles nouvelles,
Nous les lirions ensemble, et verrions les plus belles.

ÉRASTE.

Une autre fois

LISANDRE.

Adieu. Baptiste le très cher
N'a point vu ma courante, et je le vais chercher[1] :
Nous avons pour les airs de grandes sympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

(Il s'en va, toujours en chantant.

SCÈNE VI. — ÉRASTE, seul.

Ciel! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent sots tous les jours nous oblige à souffrir,
Et nous fasse abaisser jusques aux complaisances
D'applaudir bien souvent à leurs impertinences?

SCÈNE VII. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

LA MONTAGNE.

Monsieur, Orphise est seule, et vient de ce côté.

ÉRASTE.

Ah! d'un trouble bien grand je me sens agité!
J'ai de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

Monsieur, votre raison ne sait ce qu'elle veut,
Ni ce que sur un cœur une maîtresse peut.

[1] Jean-Baptiste Lulli.

Bien que de s'emporter on ait de justes causes,
Une belle, d'un mot, rajuste bien des choses.

ÉRASTE.

Hélas! je te l'avoue, et déja cet aspect
A toute ma colère imprime le respect.

SCÈNE VIII. — ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

Votre front à mes yeux montre peu d'allégresse :
Seroit-ce ma présence, Éraste, qui vous blesse?
Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? et sur quels déplaisirs,
Lorsque vous me voyez, poussez-vous des soupirs?

ÉRASTE.

Hélas! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait?
Celui dont l'entretien vous a fait à ma vue
Passer...

ORPHISE, riant.

C'est de cela que votre ame est émue?

ÉRASTE.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur.
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,
Du foible que pour vous vous savez qu'a mon ame.

ORPHISE.

Certes il en faut rire, et confesser ici
Que vous êtes bien fou de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme fâcheux dont j'ai su me défaire;
Un de ces importuns et sots officieux
Qui ne sauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussitôt, avec un doux langage,
Vous donner une main contre qui l'on enrage.
J'ai feint de m'en aller pour cacher mon dessein;
Et jusqu'à mon carrosse il m'a prêté la main.
Je m'en suis promptement défaite de la sorte;
Et j'ai, pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ÉRASTE.

A vos discours, Orphise, ajouterai-je foi?
Et votre cœur est-il tout sincère pour moi?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon de tenir ces paroles,
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, et ma sotte bonté...

ÉRASTE.

Ah! ne vous fâchez pas, trop sévère beauté!
Je veux croire en aveugle, étant sous votre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux amant;
J'aurai pour vous respect jusques au monument...
Maltraitez mon amour, refusez-moi le vôtre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre;
Oui, je souffrirai tout de vos divins appas.
J'en mourrai; mais enfin je ne m'en plaindrai pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentiments régneront dans votre ame,
Je saurai de ma part[1]...

SCÈNE IX. — ALCANDRE, ORPHISE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

(à Orphise.)

Marquis, un mot. Madame,
De grace, pardonnez si je suis indiscret,
En osant, devant vous, lui parler en secret.

(Orphise sort.)

SCÈNE X. — ALCANDRE, ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

Avec peine, marquis, je te fais la prière;
Mais un homme vient là de me rompre en visière,
Et je souhaite fort, pour ne rien reculer,

[1] La situation d'Éraste est assez semblable a celle du boiteux de Bagdad dans *les Mille et une Nuits*, lorsqu'au moment d'un rendez-vous avec sa maîtresse, il se voit retenu par le barbier babillard; mais c'est une rencontre, et non une imitation, puisque le premier volume des *Contes arabes* ne fut traduit et publié qu'en 1704. (Aimé Martin.)

Qu'à l'heure, de ma part, tu l'ailles appeler.
Tu sais qu'en pareil cas ce seroit avec joie
Que je te le rendrois en la même monnoie.

ÉRASTE, après avoir été quelque temps sans parler.

Je ne veux point ici faire le capitan;
Mais on m'a vu soldat avant que courtisan :
J'ai servi quatorze ans, et je crois être en passe
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et de ne craindre point qu'à quelque lâcheté
Le refus de mon bras ne puisse être imputé[1].
Un duel met les gens en mauvaise posture;
Et notre roi n'est pas un monarque en peinture :
Il sait faire obéir les plus grands de l'État,
Et je trouve qu'il fait en digne potentat.
Quand il faut le servir, j'ai du cœur pour le faire;
Mais je ne m'en sens point quand il faut lui déplaire.
Je me fais de son ordre une suprême loi :
Pour lui désobéir, cherche un autre que moi.
Je te parle, vicomte, avec franchise entière,
Et suis ton serviteur en toute autre matière.
Adieu.

SCÈNE XI. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Cinquante fois au diable les fâcheux!
Où donc s'est retiré cet objet de mes vœux?

LA MONTAGNE.

Je ne sais.

ÉRASTE.

Pour savoir où la belle est allée,
Va-t'en chercher partout : j'attends dans cette allée.

[1] Ces vers font allusion à l'usage où étoient les témoins des duels ou *seconds* de se battre entre eux. Éraste, en blâmant un usage barbare, a soin de rappeler qu'il a été soldat. C'est un homme d'honneur qui a fait ses preuves; et par cela même il a le droit de faire l'éloge indirect de Louis XIV, qui avoit rendu, comme on sait, des édits très-sévères sur les duels. Tout en montrant son respect pour les lois, il proteste contre un préjugé qu'on ne parviendra peut-être jamais à deraciner. Cette protestation, la premiere qui ait été faite sur le théâtre, est d'autant plus remarquable que les duels étaient alors un des grands ressorts de la scène.

BALLET DU PREMIER ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de mail, en criant gare, l'obligent à se retirer; et, comme il veut revenir lorsqu'ils ont fait,

SECONDE ENTRÉE.

Des curieux viennent, qui tournent autour de lui pour le connoître, et font qu'il se retire encore pour un moment.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ÉRASTE, seul

Mes fâcheux à la fin se sont-ils écartés?
Je pense qu'il en pleut ici de tous côtés.
Je les fuis, et les trouve; et, pour second martyre,
Je ne saurois trouver celle que je desire.
Le tonnerre et la pluie ont promptement passé,
Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
Plût au ciel, dans les dons que ses soins y prodiguent,
Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent!
Le soleil baisse fort, et je suis étonné
Que mon valet encor ne soit point retourné.

SCÈNE II. — ALCIPPE, ÉRASTE

ALCIPPE.

Bonjour.

ÉRASTE, à part.

Hé quoi! toujours ma flamme divertie[1]!

[1] *Divertir* pour *détourner* : du latin *divertere*.

ALCIPPE.

Console-moi, marquis, d'une étrange partie
Qu'au piquet je perdis hier contre un Saint-Bouvain,
A qui je donnerois quinze points et la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les joueurs au diable;
Un coup assurément à se pendre en public.
Il ne m'en faut que deux, l'autre a besoin d'un pic :
Je donne, il en prend six, et demande à refaire;
Moi, me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de trèfle (admire mon malheur!),
L'as, le roi, le valet, le huit et dix de cœur,
Et quitte, comme au point alloit la politique,
Dame et roi de carreau, dix et dame de pique.
Sur mes cinq cœurs portés la dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major;
Mais mon homme, avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux sur table étale une sixième.
J'en avois écarté la dame avec le roi;
Mais lui fallant un pic, je sortis hors d'effroi,
Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept carreaux il avoit quatre piques,
Et, jetant le dernier, m'a mis dans l'embarras
De ne savoir lequel garder de mes deux as.
J'ai jeté l'as de cœur, avec raison, me semble;
Mais il avoit quitté quatre trèfles ensemble,
Et par un six de cœur je me suis vu capot,
Sans pouvoir, de dépit, proférer un seul mot.
Morbleu! fais-moi raison de ce coup effroyable!
A moins que l'avoir vu, peut-il être croyable?

ÉRASTE.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort[1].

ALCIPPE.

Parbleu, tu jugeras toi-même si j'ai tort,
Et si c'est sans raison que ce coup me transporte;
Car voici nos deux jeux, qu'exprès sur moi je porte.
Tiens, c'est ici mon port comme je te l'ai dit,
Et voici...

ÉRASTE.

J'ai compris le tout par ton récit,

[1] Ce vers est devenu un proverbe à l'usage des joueurs.

Et vois de la justice au transport qui t'agite.
Mais pour certaine affaire il faut que je te quitte.
Adieu. Console-toi pourtant de ton malheur.

ALCIPPE.

Qui, moi? J'aurai toujours ce coup-là sur le cœur;
Et c'est pour ma raison pis qu'un coup de tonnerre.
Je le veux faire, moi, voir à toute la terre!

(Il s'en va, et rentre en disant)

Un six de cœur! deux points!

ÉRASTE.

En quel lieu sommes-nous?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.

SCÈNE III. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Ah! que tu fais languir ma juste impatience!

LA MONTAGNE.

Monsieur, je n'ai pu faire une autre diligence.

ÉRASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle enfin?

LA MONTAGNE.

Sans doute; et de l'objet qui fait votre destin
J'ai, par un ordre exprès, quelque chose à vous dire.

ÉRASTE.

Et quoi? déja mon cœur après ce mot soupire.
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de savoir ce que c'est?

ÉRASTE.

Oui, dis vite.

LA MONTAGNE.

Monsieur, attendez, s'il vous plait.
Je me suis, à courir, presque mis hors d'haleine.

ÉRASTE.

Prends-tu quelque plaisir à me tenir en peine?

LA MONTAGNE.

Puisque vous desirez de savoir promptement
L'ordre que j'ai reçu de cet objet charmant,

Je vous dirai... Ma foi, sans vous vanter mon zèle,
J'ai bien fait du chemin pour trouver cette belle;
Et si...

ÉRASTE.

Peste soit fait de tes digressions!

LA MONTAGNE.

Ah! il faut modérer un peu ses passions;
Et Sénèque...

ÉRASTE.

Sénèque est un sot dans ta bouche,
Puisqu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dis-moi ton ordre, tôt.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Votre Orphise... Une bête est là dans vos cheveux.

ÉRASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté, de sa part, vous fait dire...

ÉRASTE.

Quoi?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ÉRASTE.

Sais-tu que je ne veux pas rire?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Assuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lorsqu'elle aura quitté quelques provinciales,
Aux personnes de cour fâcheuses animales.

ÉRASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir.
Mais puisque l'ordre ici m'offre quelque loisir,
Laisse-moi méditer.

(La Montagne sort.)

J'ai dessein de lui faire
Quelques vers sur un air où je la vois se plaire[1].

(Il se promène en rêvant.)

[1] Cette scène est la première esquisse de la scène IV de l'acte IV du *Misanthrope* entre Alceste et Dubois.

SCÈNE IV. — ORANTE, CLIMÈNE; ÉRASTE, dans un coin du théâtre sans être aperçu.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMÈNE.

Croyez-vous l'emporter par obstination?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vôtres.

CLIMÈNE.

Je voudrois qu'on ouît les unes et les autres.

ORANTE, apercevant Éraste.

J'avise un homme ici qui n'est pas ignorant;
Il pourra nous juger sur notre différend.
Marquis, de grace, un mot. Souffrez qu'on vous appelle
Pour être entre nous deux juge d'une querelle,
D'un débat qu'ont ému nos divers sentiments
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits amants.

ÉRASTE.

C'est une question à vider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non : vous nous dites là d'inutiles chansons.
Votre esprit fait du bruit, et nous vous connoissons;
Nous savons que chacun vous donne à juste titre...

ÉRASTE.

Hé! de grace...

ORANTE.

En un mot, vous serez notre arbitre,
Et ce sont deux moments qu'il vous faut nous donner.

CLIMÈNE, à Orante.

Vous retenez ici qui vous doit condamner;
Car enfin s'il est vrai ce que j'en ose croire,
Monsieur à mes raisons donnera la victoire.

ÉRASTE, à part.

Que ne puis-je à mon traître inspirer le souci
D'inventer quelque chose à me tirer d'ici!

ORANTE, à Climene.

Pour moi, de son esprit j'ai trop bon témoignage
Pour craindre qu'il prononce à mon désavantage.

(à Éraste.)

Enfin, ce grand débat qui s'allume entre nous
Est de savoir s'il faut qu'un amant soit jaloux.

CLIMÈNE.

Ou, pour mieux expliquer ma pensée et la vôtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moi, sans contredit, je suis pour le dernier.

CLIMÈNE.

Et, dans mon sentiment, je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je crois que notre cœur doit donner son suffrage
A qui fait éclater du respect davantage.

CLIMÈNE.

Et moi, que si nos vœux doivent paroître au jour,
C'est pour celui qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Oui; mais on voit l'ardeur dont une ame est saisie,
Bien mieux dans les respects que dans la jalousie.

CLIMÈNE.

Et c'est mon sentiment que qui s'attache à nous
Nous aime d'autant plus qu'il se montre jaloux.

ORANTE.

Fi! ne me parlez point, pour être amants, Climène,
De ces gens dont l'amour est fait comme la haine,
Et qui, pour tous respects et toute offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à se rendre fâcheux;
Dont l'ame, que sans cesse un noir transport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime,
En soumet l'innocence à son aveuglement,
Et veut sur un coup d'œil un éclaircissement;
Qui, de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent aussitôt qu'il naît de leur présence;
Et, lorsque dans nos yeux brille un peu d'enjouement,
Veulent que leurs rivaux en soient le fondement;
Enfin qui, prenant droit des fureurs de leur zèle,
Ne nous parlent jamais que pour faire querelle,
Osent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et se font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moi, je veux des amants que le respect inspire,
Et leur soumission marque mieux notre empire.

CLIMÈNE.

Fi ! ne me parlez point, pour être vrais amants,
De ces gens qui pour nous n'ont nuls emportements,
De ces tièdes galants, de qui les cœurs paisibles
Tiennent déja pour eux les choses infaillibles,
N'ont point peur de nous perdre, et laissent, chaque jour,
Sur trop de confiance endormir leur amour;
Sont avec leurs rivaux en bonne intelligence,
Et laissent un champ libre à leur persévérance.
Un amour si tranquille excite mon courroux :
C'est aimer froidement que n'être point jaloux;
Et je veux qu'un amant, pour me prouver sa flamme,
Sur d'éternels soupçons laisse flotter son ame,
Et, par de prompts transports, donne un signe éclatant
De l'estime qu'il fait de celle qu'il prétend.
On s'applaudit alors de son inquiétude;
Et, s'il nous fait parfois un traitement trop rude,
Le plaisir de le voir, soumis à nos genoux,
S'excuser de l'éclat qu'il a fait contre nous,
Ses pleurs, son désespoir d'avoir pu nous déplaire,
Est un charme à calmer toute notre colère.

ORANTE.

Si, pour vous plaire, il faut beaucoup d'emportement,
Je sais qui vous pourroit donner contentement;
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment jusques à battre.

CLIMÈNE.

Si, pour vous plaire, il faut n'être jamais jaloux,
Je sais certaines gens fort commodes pour vous;
Des hommes en amour d'une humeur si souffrante,
Qu'ils vous verroient sans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par votre arrêt, vous devez déclarer
Celui de qui l'amour vous semble à préférer.

(Orphise paroît dans le fond du théâtre, et voit Éraste entre Orante et Climène.

ÉRASTE.

Puisqu'à moins d'un arrêt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux satisfaire;
Et, pour ne point blâmer ce qui plait à vos yeux,
Le jaloux aime plus, et l'autre aime bien mieux.

CLIMÈNE.

L'arrêt est plein d'esprit; mais...

ÉRASTE.

Suffit. J'en suis quitte.
Après ce que j'ai dit, souffrez que je vous quitte.

SCÈNE V. — ORPHISE, ÉRASTE.

ÉRASTE, apercevant Orphise, et allant au-devant d'elle.

Que vous tardez, madame, et que j'épouve bien... !

ORPHISE.

Non, non, ne quittez pas un si doux entretien.
A tort vous m'accusez d'être trop tard venue,
(Montrant Orante et Climène qui viennent de sortir.)
Et vous avez de quoi vous passer de ma vue.

ÉRASTE.

Sans sujet contre moi voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir?
Ah! de grace, attendez...

ORPHISE.

Laissez-moi, je vous prie,
Et courez vous rejoindre à votre compagnie.

SCÈNE VI. — ÉRASTE, seul.

Ciel! faut-il qu'aujourd'hui fâcheuses et fâcheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux!
Mais allons sur ses pas, malgré sa résistance,
Et faisons à ses yeux briller notre innocence.

SCÈNE VII[1]. — DORANTE, ÉRASTE.

DORANTE.

Ah! marquis, que l'on voit de fâcheux tous les jours
Venir de nos plaisirs interrompre le cours!
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse
Qu'un fat... C'est un récit qu'il faut que je te fasse.

ÉRASTE.

Je cherche ici quelqu'un, et ne puis m'arrêter.

[1] En sortant de la première représentation des *Fâcheux*, Louis XIV dit à Molière, en lui montrant M. de Soyecourt : *Voilà un grand original que vous n'avez pas encore copié.* Molière fit aussitôt la scène suivante, qui fut jouée six jours après à Fontainebleau. (Ménage.)

DORANTE, le retenant.

Parbleu ! chemin faisant, je te le veux conter.
Nous étions une troupe assez bien assortie,
Qui pour courir un cerf avions hier fait partie;
Et nous fûmes coucher sur le pays exprès,
C'est-à-dire, mon cher, en fin fond de forêts.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moi-même,
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un cerf qu'un chacun nous disoit cerf dix-cors[1];
Mais moi, mon jugement, sans qu'aux marques j'arrête,
Fut qu'il n'étoit que cerf à sa seconde tête.
Nous avions, comme il faut, séparé nos relais,
Et déjeunions en hâte avec quelques œufs frais,
Lorsqu'un franc campagnard, avec longue rapière,
Montant superbement sa jument poulinière,
Qu'il honoroit du nom de sa bonne jument,
S'en est venu nous faire un mauvais compliment.
Nous présentant aussi, pour surcroît de colère,
Un grand benêt de fils aussi sot que son père;
Il s'est dit grand chasseur, et nous a priés tous
Qu'il pût avoir le bien de courir avec nous.
Dieu préserve, en chassant, toute sage personne
D'un porteur de huchet[2] qui mal à propos sonne;
De ces gens qui, suivis de dix hourets[3] galeux,
Disent ma meute, et font les chasseurs merveilleux !
Sa demande reçue, et ses vertus prisées,
Nous avons été tous frapper à nos brisées[4].
A trois longueurs de trait[5], tayaut! voilà d'abord
Le cerf donné aux chiens[6]. J'appuie, et sonne fort.
Mon cerf débuche[7], et passe une assez longue plaine,

[1] *Un cerf dix-cors* est un cerf de sept ans. (*Dict. des chasses.*)

[2] *Huchet*, petit cor qui sert aux chasseurs pour rappeler les chiens. (*Idem.*)

[3] *Houret*, mauvais chien de chasse. (*Idem.*)

[4] *Brisée*, endroit où le cerf est entré, et dont on a rompu des branches pour reconnoître la voie. *Frapper aux brisées*, c'est faire repartir la bête du lieu où elle s'est arrêtée. (*Idem.*)

[5] On nomme *trait* la lesse qui sert à conduire les chiens à la chasse. (*Idem.*)

[6] *Le cerf donné aux chiens*, c'est-à-dire les chiens mis sur la voie. Phrase faite, et que Molière n'a pas cru devoir changer pour éviter l'hiatus.

[7] *Débucher*, sortir du bois. (*Idem.*)

Et mes chiens après lui; mais si bien en haleine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un seul justaucorps.
Il vient à la forêt. Nous lui donnons alors
La vieille meute; et moi je prends en diligence
Mon cheval alezan. Tu l'as vu?

ÉRASTE.

Non, je pense.

DORANTE.

Comment! c'est un cheval aussi bon qu'il est beau,
Et que ces jours passés j'achetai de Gaveau[1].
Je te laisse à penser si, sur cette matière,
Il voudroit me tromper, lui qui me considère :
Aussi je m'en contente; et jamais en effet
Il n'a vendu cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une tête de barbe, avec l'étoile nette;
L'encolure d'un cygne, effilée et bien droite;
Point d'épaules non plus qu'un lièvre, court-jointé,
Et qui fait dans son port voir sa vivacité;
Des pieds, morbleu! des pieds! le rein double : à vrai dire,
J'ai trouvé le moyen, moi seul, de le réduire;
Et sur lui, quoique aux yeux il montrât beau semblant,
Petit-Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant.
Une croupe en largeur à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu sait! Bref, c'est une merveille;
Et j'en ai refusé cent pistoles, crois-moi,
Au retour[2] d'un cheval amené pour le roi.
Je monte donc dessus, et ma joie étoit pleine
De voir filer de loin les coupeurs[3] dans la plaine;
Je pousse, et je me trouve en un fort à l'écart,
A la queue de nos chiens, moi seul avec Drécar[4].
Une heure là-dedans notre cerf se fait battre
J'appuie alors mes chiens, et fais le diable à quatre;
Enfin, jamais chasseur ne se vit plus joyeux.
Je le relance seul; et tout alloit des mieux,
Lorsque d'un jeune cerf s'accompagne le nôtre;
Une part de mes chiens se sépare de l'autre;

[1] Marchand de chevaux, célèbre à la cour. (*Note de Molière.*)

[2] Pour : *en retour.*

[3] Un chien *coupe* quand il quitte la voie de la bête, et prend les devants pour avoir l'avantage sur elle. (*Dict. des chasses.*).

[4] Piqueur renommé. (*Note de Molière.*)

Et je les vois, marquis, comme tu peux penser,
Chasser tous avec crainte, et Finaut balancer :
Il se rabat soudain, dont j'eus l'ame ravie;
Il empaume la voie; et moi je sonne et crie :
A Finaut! à Finaut! J'en revois[1] à plaisir
Sur une taupinière, et raisonne à loisir.
Quelques chiens revenoient à moi, quand, pour disgrace,
Le jeune cerf, marquis, à mon campagnard passe.
Mon étourdi se met à sonner comme il faut,
Et crie à pleine voix : Tayaut! tayaut! tayaut!
Mes chiens me quittent tous, et vont à ma pécore;
J'y pousse, et j'en revois dans le chemin encore :
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jeté l'œil,
Que je connus le change et sentis un grand deuil.
J'ai beau lui faire voir toutes les différences
Des pinces de mon cerf et de ses connoissances,
Il me soutient toujours, en chasseur ignorant,
Que c'est le cerf de meute; et, par ce différend,
Il donne temps aux chiens d'aller loin. J'en enrage;
Et, pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval et par haut et par bas,
Qui plioit des gaulis[2] aussi gros que les bras :
Je ramène les chiens à ma première voie,
Qui vont, en me donnant une excessive joie,
Requérir notre cerf, comme s'ils l'eussent vu.
Ils le relancent; mais ce coup est-il prévu?
A te dire le vrai, cher marquis, il m'assomme;
Notre cerf relancé va passer à notre homme,
Qui, croyant faire un trait de chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,
Lui donne justement au milieu de la tète,
Et de fort loin me crie : Ah! j'ai mis bas la bète!
A-t-on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!
Pour courre un cerf? Pour moi, venant dessus le lieu,
J'ai trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ai donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moi toujours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

[1] *Revoir*, retrouver la trace de la bète. (*Dict. des chasses.*)
[2] *Gaulis*, branches qui embarrassent le chasseur lorsqu'il pénètre dans les taillis. (*Idem.*)

ÉRASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, et ta prudence est rare :
C'est ainsi des fâcheux qu'il faut qu'on se sépare.
Adieu.

DORANTE.

Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de chasseur campagnard.

ÉRASTE, seul.

Fort bien. Je crois qu'enfin je perdrai patience,
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

BALLET DU SECOND ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des joueurs de boule l'arrêtent pour mesurer un coup dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, et leur laisse danser un pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce jeu.

SECONDE ENTRÉE.

De petits frondeurs le viennent interrompre, qui sont chassés ensuite

TROISIÈME ENTRÉE.

Par des savetiers et des savetières, leurs pères, et autres, qui sont aussi chassés à leur tour

QUATRIÈME ENTRÉE.

Par un jardinier qui danse seul, et se retire pour faire place au troisième acte

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

—

SCÈNE I. — ÉRASTE, LA MONTAGNE.

ÉRASTE.

Il est vrai, d'un côté mes soins ont réussi,
Cet adorable objet enfin s'est adouci;
Mais d'un autre on m'accable, et les astres sévères
Ont contre mon amour redoublé leurs colères[1].
Oui, Damis son tuteur, mon plus rude fâcheux,
Tout de nouveau s'oppose au plus doux de mes vœux,
A son aimable nièce a défendu ma vue,
Et veut d'un autre époux la voir demain pourvue.
Orphise toutefois, malgré son désaveu,
Daigne accorder ce soir une grace à mon feu;
Et j'ai fait consentir l'esprit de cette belle
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime surtout les secrètes faveurs :
Dans l'obstacle qu'on force il trouve des douceurs;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lorsqu'il est défendu, devient grace suprême.
Je vais au rendez-vous; c'en est l'heure à peu près :
Puis, je veux m'y trouver plutôt avant qu'après.

LA MONTAGNE.

Suivrai-je vos pas?

ÉRASTE.

Non. Je craindrois que peut-être
A quelques yeux suspects tu me fisses connoître.

LA MONTAGNE.

Mais...

ÉRASTE.

Je ne le veux pas.

LA MONTAGNE.

Je dois suivre vos lois :
Mais au moins, si de loin...

[1] Molière a dit *mes témérités*, dans *le Tartufe;* et Boileau, *vos rages*, dans l'ode sur la prise de Namur

ÉRASTE.

Te tairas-tu, vingt fois?
Et ne veux-tu jamais quitter cette méthode,
De te rendre à toute heure un valet incommode?

SCÈNE II. — CARITIDÈS, ÉRASTE[1].

CARITIDÈS.

Monsieur, le temps répugne à l'honneur de vous voir;
Le matin est plus propre à rendre un tel devoir :
Mais de vous rencontrer il n'est pas bien facile,
Car vous dormez toujours, ou vous êtes en ville :
Au moins messieurs vos gens me l'assurent ainsi;
Et j'ai, pour vous trouver, pris l'heure que voici.
Encore est-ce un grand heur dont le destin m'honore;
Car, deux moments plus tard, je vous manquois encore.

ÉRASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moi?

CARITIDÈS.

Je m'acquitte, monsieur, de ce que je vous doi;
Et vous viens... Excusez l'audace qui m'inspire,
Si...

ÉRASTE.

Sans tant de façons, qu'avez-vous à me dire?

CARITIDÈS.

Comme le rang, l'esprit, la générosité,
Que chacun vante en vous...

ÉRASTE.

Oui, je suis fort vanté.
Passons, monsieur.

CARITIDÈS.

Monsieur, c'est une peine extrême
Lorsqu'il faut à quelqu'un se produire soi-même;
Et toujours près des grands on doit être introduit

[1] Le peu de temps qu'avoit eu Molière pour satisfaire le surintendant l'engagea à chercher des secours auprès d'un de ses amis. On sut qu'il avoit chargé Chapelle de la scène de Caritidès, et bientôt ce fut à ce rimeur voluptueux et facile qu'on attribua le succès de notre auteur. Chapelle se défendit mal; et Molière, blessé de ne pas le voir s'opposer vivement au bruit qui se répandoit de la communauté de leurs travaux, le menaça de faire imprimer l'essai informe dont il avoit été impossible de tirer parti. (Bret.) — Le canevas de Chapelle n'est point arrivé jusqu'à nous.

Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit,
Dont la bouche écoutée, avecque poids débite
Ce qui peut faire voir notre petit mérite.
Pour moi, j'aurois voulu que des gens bien instruits
Vous eussent pu, monsieur, dire ce que je suis.

ÉRASTE.

Je vois assez, monsieur, ce que vous pouvez être,
Et votre seul abord le peut faire connoître.

CARITIDÈS.

Oui, je suis un savant charmé de vos vertus;
Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en *us*,
Il n'est rien si commun qu'un nom à la latine :
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine,
Et, pour en avoir un qui se termine en *ès*,
Je me fais appeler monsieur Caritidès[1].

ÉRASTE.

Monsieur Caritidès soit. Qu'avez-vous à dire?

CARITIDÈS.

C'est un placet, monsieur, que je voudrois vous lire,
Et que, dans la posture où vous met votre emploi,
J'ose vous conjurer de présenter au roi.

ÉRASTE.

Hé! monsieur, vous pouvez le présenter vous-même.

CARITIDÈS.

Il est vrai que le roi fait cette grace extrême;
Mais, par ce même excès de ses rares bontés,
Tant de méchants placets, monsieur, sont présentés,
Qu'ils étouffent les bons; et l'espoir où je fonde
Est qu'on donne le mien quand le prince est sans monde.

ÉRASTE.

Hé bien! vous le pouvez, et prendre votre temps.

CARITIDÈS.

Ah! monsieur, les huissiers sont de terribles gens!
Ils traitent les savants de faquins à nasardes,
Et je n'en puis venir qu'à la salle des gardes.
Les mauvais traitements qu'il me faut endurer
Pour jamais de la cour me feroient retirer,
Si je n'avois conçu l'espérance certaine

[1] *Caritidès* est formé de χάρις, *grace*, et de la terminaison patronymique *ides*. Il signifie *enfant* ou *fils des Graces*. (Auger.)

Qu'auprès de notre roi vous serez mon Mécène.
Oui, votre crédit m'est un moyen assuré...

ÉRASTE.

Hé bien ! donnez-moi donc, je le présenterai.

CARITIDÈS.

Le voici. Mais au moins oyez-en la lecture.

ÉRASTE.

Non.

CARITIDÈS.

C'est pour être instruit, monsieur, je vous conjure.

« PLACET AU ROI.

» SIRE,

» Votre très humble, très obéissant, très fidèle, et très savant » sujet et serviteur, Caritidès, François de nation, Grec de pro- » fession, ayant considéré les grands et notables abus qui se » commettent aux inscriptions des enseignes des maisons, bou- » tiques, cabarets, jeux de boule, et autres lieux de votre bonne » ville de Paris ; en ce que certains ignorants, compositeurs des- » dites inscriptions, renversent par une barbare, pernicieuse et » détestable orthographe, toute sorte de sens et de raison, sans » aucun égard d'étymologie, analogie, énergie, ni allégorie quel- » conque, au grand scandale de la république des lettres ; et de » la nation françoise, qui se décrie et déshonore, par lesdits » abus et fautes grossières, envers les étrangers, et notamment » envers les Allemands, curieux lecteurs et inspectateurs des- » dites inscriptions [1]... »

ÉRASTE.

Ce placet est fort long, et pourroit bien fâcher...

CARITIDÈS.

Ah ! monsieur, pas un mot ne s'en peut retrancher.

(Il continue.)

« Supplie humblement VOTRE MAJESTÉ de créer, pour le » bien de son État et la gloire de son empire, une charge de » contrôleur, intendant, correcteur, réviseur et restaurateur gé- » néral desdites inscriptions ; et d'icelle honorer le suppliant, » tant en considération de son rare et éminent savoir, que des

[1] Ceci est une allusion au caractère des Allemands, qui ont toujours eu la réputation d'être grands buveurs, et par conséquent curieux *inspectateurs des enseignes et inscriptions de cabarets*. Quelques éditions portent *spectateurs* desdites inscriptions, mais à tort ; on lit *inspectateurs* dans celles qui ont été publiées du vivant de l'auteur.
(Aimé Martin.)

» grands et signalés services qu'il a rendus à l'État et à VOTRE
» MAJESTÉ, en faisant l'anagramme de VOTREDITE MAJESTÉ,
» en françois, latin, grec, hébreu, syriaque, chaldéen, arabe... »

ÉRASTE, l'interrompant.

Fort bien. Donnez-le vite, et faites la retraite :
Il sera vu du roi; c'est une affaire faite.

CARITIDÈS.

Hélas! monsieur, c'est tout que montrer mon placet.
Si le roi le peut voir, je suis sûr de mon fait;
Car, comme sa justice en toute chose est grande,
Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au ciel votre renom,
Donnez-moi par écrit votre nom et surnom :
J'en veux faire un poëme en forme d'acrostiche
Dans les deux bouts du vers, et dans chaque hémistiche.

ÉRASTE.

Oui, vous l'aurez demain, monsieur Caritidès.
(seul.)
Ma foi, de tels savants sont des ânes bien faits.
J'aurois, dans d'autres temps, bien ri de sa sottise.

SCÈNE III. — ORMIN, ÉRASTE.

ORMIN.

Bien qu'une grande affaire en ces lieux me conduise,
J'ai voulu qu'il sortît avant que vous parler.

ÉRASTE.

Fort bien. Mais dépêchons; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu près que l'homme qui vous quitte
Vous a fort ennuyé, monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ai toujours quelque défaite en main.
Au Mail[1], à Luxembourg[2], et dans les Tuileries,
Il fatigue le monde avec ses rêveries;
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces savantas[3] qui ne sont bons à rien.

[1] Le Mail étoit l'Arsenal.

[2] La promenade du Luxembourg étoit alors le rendez-vous de l'élite de la bonne compagnie. On lit, dans un roman imprimé en 1648, *le Polyandre*, que les hommes *n'osoient passer dans la grande allée, si leurs têtes ne sortoient de la main du friseur, et s'ils n'avoient un habit neuf du même jour.*

[3] *Savantas* est une injure gasconne, d'après Furetière.

Pour moi, je ne crains pas que je vous importune,
Puisque je viens, monsieur, faire votre fortune.

ÉRASTE, bas, à part.

Voici quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien,
Et vous viennent toujours promettre tant de bien.
(haut.)
Vous avez fait, monsieur, cette bénite pierre
Qui peut seule enrichir tous les rois de la terre?

ORMIN.

La plaisante pensée, hélas! où vous voilà!
Dieu me garde, monsieur, d'être de ces fous-là!
Je ne me repais point de visions frivoles,
Et je vous porte ici les solides paroles
D'un avis que par vous je veux donner au roi,
Et que tout cacheté je conserve sur moi :
Non de ces sots projets, de ces chimères vaines,
Dont les surintendants ont les oreilles pleines;
Non de ces gueux d'avis, dont les prétentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions;
Mais un qui, tous les ans, à si peu qu'on le monte,
En peut donner au roi quatre cents de bon compte,
Avec facilité, sans risque ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon;
Enfin, c'est un avis d'un gain inconcevable,
Et que du premier mot on trouvera faisable.
Oui, pourvu que par vous je puisse être poussé...

ÉRASTE.

Soit; nous en parlerons. Je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

ÉRASTE.

Non, non, je ne veux point savoir votre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, je vous crois trop discret,
Et veux, avec franchise, en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre.
(Après avoir regardé si personne ne l'écoute, il s'approche de l'oreille d'Éraste.)
Cet avis merveilleux, dont je suis l'inventeur,
Est que...

ÉRASTE.

D'un peu plus loin, et pour cause, monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ses ports de mer le roi tous les ans tire;
Or, l'avis dont encor nul ne s'est avisé
Est qu'il faut de la France (et c'est un coup aisé)
En fameux ports de mer mettre toutes les côtes.
Ce seroit pour monter à des sommes très hautes;
Et si...

ÉRASTE.

L'avis est bon, et plaira fort au roi.
Adieu. Nous nous verrons.

ORMIN.

Au moins, appuyez-moi
Pour en avoir ouvert les premières paroles.

ÉRASTE.

Oui, oui.

ORMIN.

Si vous vouliez me prêter deux pistoles,
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur...

ÉRASTE.

(Il donne de l'argent à Ormin.) (seul.)

Oui, volontiers. Plût à Dieu qu'à ce prix
De tous les importuns je pusse me voir quitte!
Voyez quel contre-temps prend ici leur visite!
Je pense qu'à la fin je pourrai bien sortir.
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCÈNE IV. — FILINTE, ÉRASTE.

FILINTE.

Marquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ÉRASTE.

Quoi?

FILINTE.

Qu'un homme tantôt t'a fait une querelle.

ÉRASTE.

A moi?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler?

Je sais de bonne part qu'on t'a fait appeler;
Et, comme ton ami, quoi qu'il en réussisse,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ÉRASTE.

Je te suis obligé; mais crois que tu me fais...

FILINTE.

Tu ne l'avoueras pas, mais tu sors sans valets.
Demeure dans la ville ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ÉRASTE, à part.

Ah! j'enrage!

FILINTE.

A quoi bon de te cacher de moi?

ÉRASTE.

Je te jure, marquis, qu'on s'est moqué de toi.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ÉRASTE.

Que le ciel me foudroie,
Si d'aucun démêlé...

FILINTE.

Tu penses qu'on te croie?

ÉRASTE.

Hé, mon Dieu! je te dis et ne déguise point
Que...

FILINTE.

Ne me crois pas dupe et crédule à ce point.

ÉRASTE.

Veux-tu m'obliger?

FILINTE.

Non.

ÉRASTE.

Laisse-moi, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, marquis.

ÉRASTE.

Une galanterie
En certain lieu ce soir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas.
En quel lieu que ce soit, je veux suivre tes pas.

ÉRASTE.

Parbleu! puisque tu veux que j'aie une querelle,
Je consens à l'avoir pour contenter ton zèle;
Ce sera contre toi, qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'est fort mal d'un ami recevoir le service;
Mais puisque je vous rends un si mauvais office,
Adieu. Videz sans moi tout ce que vous aurez.

ÉRASTE.

Vous serez mon ami quand vous me quitterez.
(seul.)
Mais voyez quels malheurs suivent ma destinée!
Ils m'auront fait passer l'heure qu'on m'a donnée.

SCÈNE V. — DAMIS, L'ÉPINE, ÉRASTE, LA RIVIÈRE ET SES COMPAGNONS.

DAMIS, à part.

Quoi! malgré moi le traître espère l'obtenir!
Ah! mon juste courroux le saura prévenir.

ÉRASTE, à part.

J'entrevois là quelqu'un sur la porte d'Orphise.
Quoi! toujours quelque obstacle aux feux qu'elle autorise!

DAMIS, à l'Épine.

Oui, j'ai su que ma nièce, en dépit de mes soins,
Doit voir ce soir chez elle Éraste sans témoins.

LA RIVIÈRE, à ses compagnons.

Qu'entends-je à ces gens-là dire de notre maître?
Approchons doucement, sans nous faire connoître.

DAMIS, à l'Épine.

Mais, avant qu'il ait lieu d'achever son dessein,
Il faut de mille coups percer son traître sein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embûche[1] aux lieux que je desire,
Afin qu'au nom d'Éraste on soit prêt à venger
Mon honneur que ses feux ont l'orgueil d'outrager,
A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flamme criminelle.

[1] *Embûche*, pour *embuscade*. On prononce aujourd'hui *embûche* et *embusquer*; Nicot ne donne que *embuscher*. La racine est *bois*. « car, dit Nicot, les embusches et telles surprinses se font communément dedans le bois. » (F. Génin.)

LA RIVIÈRE, attaquant Damis avec ses compagnons.

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traître! tu trouveras en nous à qui parler.

ÉRASTE.

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse
De secourir ici l'oncle de ma maîtresse.
(à Damis.)
Je suis à vous, monsieur.
(Il met l'épée à la main contre la Rivière et ses compagnons qu'il met en fuite.)

DAMIS.

O ciel! par quel secours,
D'un trépas assuré vois-je sauver mes jours?
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ERASTE, revenant.

Je n'ai fait, vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! puis-je à mon oreille ajouter quelque foi?
Est-ce la main d'Éraste?...

ÉRASTE.

Oui, oui, monsieur, c'est moi.
Trop heureux que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir mérité votre haine!

DAMIS.

Quoi! celui dont j'avois résolu le trépas
Est celui qui pour moi vient d'employer son bras?
Ah! c'en est trop, mon cœur est contraint de se rendre;
Et, quoi que votre amour ce soir ait pu prétendre,
Ce trait si surprenant de générosité
Doit étouffer en moi toute animosité.
Je rougis de ma faute, et blâme mon caprice.
Ma haine trop longtemps vous a fait injustice;
Et, pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins dès ce soir à l'objet de vos vœux.

SCÈNE VI. — ORPHISE, DAMIS, ÉRASTE.

ORPHISE, sortant de chez elle avec un flambeau.

Monsieur, quelle aventure a d'un trouble effroyable...?

DAMIS.

Ma nièce, elle n'a rien que de très agréable,
Puisqu'après tant de vœux que j'ai blâmés en vous,

C'est elle qui vous donne Éraste pour époux.
Son bras a repoussé le trépas que j'évite,
Et je veux envers lui que votre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour lui payer ce que vous lui devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvés.

ÉRASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement je doute si je veille.

DAMIS.

Célébrons l'heureux sort dont vous allez jouir,
Et que nos violons viennent nous réjouir!

(On frappe à la porte de Damis.)

ÉRASTE.

Qui frappe là si fort?

SCÈNE VII. — DAMIS, ORPHISE, ÉRASTE, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Monsieur, ce sont des masques,
Qui portent des crincrins[1] et des tambours de basques.

(Les masques entrent, qui occupent toute la place.)

ÉRASTE.

Quoi! toujours des fâcheux! Holà! Suisses, ici;
Qu'on me fasse sortir ces gredins que voici.

BALLET DU TROISIÈME ACTE.

PREMIÈRE ENTRÉE.

Des Suisses, avec des hallebardes, chassent tous les masques fâcheux, et se retirent ensuite pour laisser danser à leur aise

DERNIÈRE ENTRÉE.

Quatre bergers, et une bergère qui, au sentiment de tous ceux qui l'ont vue, ferme le divertissement d'assez bonne grace.

[1] Violons discordants.

FIN DES FACHEUX.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

1662.

NOTICE.

Cette pièce fut représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 26 décembre 1662. Habitué déjà à de brillants succès, Molière obtint encore, ce jour-là, auprès du public, un triomphe éclatant. Son ouvrage, dit Loret,

> . . Fit rire leurs majestés
> Jusqu'à s'en tenir les côtés;

mais si ses admirateurs furent nombreux, les détracteurs ne le furent pas moins. Ils attaquèrent la pièce au nom du goût, de la morale, de la grammaire, et, ce qui était plus grave et plus dangereux pour l'auteur, au nom de la religion. Les gens pieux s'en offensèrent, et la scène dans laquelle Arnolphe vent endoctriner sa pupille, leur parut et non sans cause, dit M. Bazin, « parodier insolemment les formes d'un sermon; le vers même qui la termine reproduisait presque textuellement la bénédiction finale du prédicateur. « Les chaudières bouillantes» dont il menace Agnès, la « blancheur du lis » qu'il promet à « son âme » en récompense d'une bonne conduite, la « noirceur du charbon » dont il lui fait peur si elle agit mal, et enfin ces *Maximes du Mariage ou Devoirs de la Femme mariée avec son exercice journalier*, dont il veut qu'elle lise dix commandements, ressemblaient trop en effet au langage le moins éclairé, et par conséquent le plus usité, du catéchisme ou du confessionnal, pour ne point paraître aux dévots un attentat contre les choses saintes. Ils n'allaient pourtant pas encore jusqu'à le dire publiquement; car la dispute, sur ce terrain, était périlleuse; mais ils s'en prenaient à d'autres licences qui offensaient seulement les bonnes mœurs. Le prince de Conti, l'ancien protecteur de la troupe de Molière en Languedoc, devenu fervent janséniste et théologien, écrivait ce qui suit dans son *Traité de la Comédie et*

des Spectacles : « Il faut avouer de bonne foi que la comédie mo-
» derne est exempte d'idolâtrie et de superstition, mais il faut
» qu'on convienne aussi qu'elle n'est pas exempte d'impureté ;
» qu'au contraire cette honnêteté apparente, qui avoit été le
» prétexte des approbations mal fondées qu'on lui donnoit, com-
» mence présentement à céder à une immodestie ouverte et sans
» ménagement, et qu'il n'y a rien, par exemple, de plus scanda-
» leux que la cinquième scène du second acte de *l'École des Fem-
» mes*, qui est une des plus nouvelles comédies. »

Heureusement pour Molière, Louis XIV se rangea au nombre de ses défenseurs, et comme compensation des insultes de la critique, Boileau lui adressa pour étrennes le 1er janvier 1663, des stances où se trouvent ces vers :

En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer un si bel ouvrage ;
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la postérité.

Ceux même qui attaquaient la nouvelle comédie avec le plus d'acharnement, lui donnaient à côté du blâme les plus pompeux éloges, témoin ce passage où de Visé, l'un des critiques les plus ardents, après avoir dit « qu'on ne vit jamais tant de méchantes choses ensemble, » ajoute : « Mais il y en a de si naturelles, qu'il semble que la nature ait elle-même travaillé à les faire : il y a des endroits qui sont inimitables, et qui sont si bien exprimés, que je manque de termes assez forts et assez significatifs pour les bien faire concevoir. Il n'y a personne au monde qui les pût si bien exprimer, à moins qu'il n'eût son génie, *quand il seroit un siècle à les tourner*. Ce sont des portraits de la nature qui peuvent passer pour des originaux : il semble qu'elle y parle elle-même ; et ces endroits ne se rencontrent pas seulement dans ce que dit Agnès, mais dans tous les rôles de la pièce. »

Les avis, on le voit, au moment même de l'apparition de *l'École des Femmes*, furent très-partagés ; et depuis Molière jusqu'à nos jours, on retrouve la même divergence entre les diverses opinions des critiques. Fénelon, Jean-Jacques Rousseau et Geoffroy, entre autres, se sont montrés fort sévères.

« Molière, dit Geoffroy à propos de la pièce qui nous occupe, a flatté le goût du siècle qui voulait secouer le joug de l'ancienne sévérité, et opérer un plus grand rapprochement entre les sexes. De son temps la galanterie, la politesse et les plaisirs étaient concentrés à la cour et dans les premières maisons de la ville. La bourgeoisie et le peuple étaient encore dans l'état d'une demi-barbarie ; c'est Molière qui a poli l'ordre mitoyen et les

dernières classes; c'est lui qui a ébranlé ces vieux préjugés de l'éducation, soutiens des vieilles mœurs; c'est lui qui a brisé les entraves qui retenaient chacun dans la dépendance de son état et de ses devoirs, et cette impulsion qu'il a donnée aux penchants de son siècle, a beaucoup contribué à son succès. »

En d'autres termes, Molière, d'après Geoffroy, introduisait dans la comédie la morale relâchée des nouveaux casuistes, et c'était surtout par l'attrait du scandale qu'elle attirait la foule. « Aujourd'hui, ajoute Geoffroy, on joue encore de temps en temps *l'École des Femmes*... mais les changements survenus dans nos mœurs, le grand progrès de nos lumières ont proscrit le ridicule attaqué dans cette pièce... c'est un chef-d'œuvre comique, comme don Quichotte, sur un travers qui n'existe plus. Le préjugé qui attachait l'honneur d'un mari à la vertu de sa femme, est absolument détruit; la folie d'un homme qui regarde l'infidélité conjugale comme le premier des affronts et le dernier des malheurs, n'est plus au nombre des folies convenues qui circulent librement dans la société. Aujourd'hui toutes les plaisanteries sur le mariage et ses accidents sont ignobles et du plus mauvais ton. Le silence est recommandé sur cet article délicat. »

M. Aimé Martin, qui ne laisse jamais passer, sans essayer de les réfuter, les critiques adressées à Molière, s'est livré à une discussion approfondie pour montrer que si l'on avait accusé l'auteur de *l'École des Femmes* de donner un ton gracieux au vice et une austérité ridicule et odieuse à la vertu, c'était faute d'avoir suffisamment compris la pièce. Comme notre rôle, dans cette édition *variorum*, est avant tout un rôle de rapporteur, nous compléterons l'exposé de ces appréciations critiques, en citant l'opinion de M. Aimé Martin. « Il est évident, dit le commentateur que nous venons de citer, que Molière a voulu avertir les femmes qu'elles doivent surtout éviter d'unir leur sort à celui d'un égoïste. Arnolphe n'a qu'un but : il veut asservir l'innocence, la jeunesse, la beauté, aux caprices de sa bizarre humeur; peu lui importe de rendre sa femme heureuse, son propre bonheur lui suffit. Voilà justement ce qui doit causer sa perte; et l'on verra tous ses efforts, tous ses soins, toutes les ruses de son égoïsme, tomber devant le simple bon sens d'une jeune fille. Molière est plein de ces combinaisons, souvent inaperçues des commentateurs, bien qu'elles fassent rire le vulgaire et penser les bons esprits..... Dans cette pièce, dit encore le même écrivain, Molière a voulu montrer un de ces hommes qui, s'éloignant encore plus des goûts de la jeunesse par leur austérité que par leur âge, ne laissent pas de s'abandonner à toutes les passions; prennent les conseils de leur égoïsme pour ceux de l'expérience, les systèmes les plus bizarres pour les inspirations de la sagesse, et prétendent changer les lois éternelles de la na-

ture en assujettissant à leurs caprices tout ce qui les environne. Tel est le caractère d'Arnolphe ; et il faut remarquer que le développement de ce caractère fait tout le sujet et toute l'intrigue de la pièce. La simplicité d'Agnès, la sottise des valets, les confidences d'Horace, les raisonnements de Chrysalde, tendent à faire ressortir le travers d'esprit de ce singulier personnage : son ridicule système met tout en mouvement : lui seul porte le poids de l'action. Toujours en scène pendant les cinq actes, il va, il vient, s'agite, combine, gronde, s'adoucit ; et, quoique toujours averti, il ne peut rien empêcher : tout est déception, ruse, adresse, dans sa conduite ; tout est simplicité, innocence, naïveté, dans celle d'Agnès. Veut-il la surprendre, la séduire, la tromper, lui exagérer ses bienfaits ; elle oppose la vérité au mensonge ; et c'est en montrant le fond de son cœur qu'elle punit son tyran. Mais ce qui rend la situation plus vive et la leçon plus frappante, c'est que les précautions d'Arnolphe ne servent qu'à assurer son malheur ; sa punition ressort de l'accomplissement de tous ses vœux ; il a voulu des valets imbéciles, les siens le sont à l'excès ; il a voulu qu'Agnès ne fût qu'une sotte, elle a toute la sottise que donne l'ignorance. Elle avoue avec la même naïveté son amour pour Horace, son indifférence pour Arnolphe, et son goût pour le mariage ; enfin elle se sauve avec son amant.

Et ne voit pas de mal à tout ce qu'elle a fait.

Quelle profondeur dans ce vers! il résume la pièce, il justifie Agnès, il confond Arnolphe, il commence son châtiment ; car enfin la voilà telle qu'il l'a souhaitée. Mais la justice ne seroit pas entière, si chaque travers de ce personnage ne recevoit sa punition. Arnolphe s'est moqué des maris trompés, il sera moqué par Chrysalde ; il s'est joué de la confiance d'Horace, il le verra triompher ; il a sacrifié le bonheur d'Agnès au sien, il sera *le plus malheureux des hommes*. Faire recueillir à chacun le fruit de ses œuvres, c'est la morale du théâtre ; et jamais Molière n'a mieux atteint ce but que dans *l'École des Femmes*. »

Le passage que l'on vient de lire résume ce qui a été dit de plus saillant par les commentateurs pour justifier *l'École des Femmes* ; on verra plus loin comment Molière a lui-même défendu son œuvre, en se moquant de ceux qui l'attaquaient.

La Précaution inutile, de Scarron, *le Jaloux*, de Cervantes, ont été utilisés dans le premier et le second acte de la comédie qu'on va lire. La *Quatrième nuit* de Straparole a fourni quelques données aux actes trois et quatre. Quant au cinquième acte, il est tout entier de création originale.

A MADAME [1].

Madame,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lorsqu'il me faut dédier un livre; et je me trouve si peu fait au style d'épître dédicatoire, que je ne sais par où sortir de celle-ci. Un autre auteur, qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de **Votre Altesse Royale**, sur ce titre de *l'École des Femmes*, et l'offre qu'il vous en feroit. Mais, pour moi, **Madame**, je vous avoue mon foible. Je ne sais point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; et, quelques belles lumières que mes confrères les auteurs me donnent tous les jours sur de pareils sujets, je ne vois point ce que **Votre Altesse Royale** pourroit avoir à démêler avec la comédie que je lui présente. On n'est pas en peine, sans doute, comment il faut faire pour vous louer. La matière, **Madame**, ne saute que trop aux yeux; et, de quelque côté qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire, et qualités sur qualités. Vous en avez, **Madame**, du côté du rang et de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du côté des graces, et de l'esprit, et du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voient. Vous en avez du côté de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes dont vous daignez tempérer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté tout obligeante, cette affabilité généreuse que vous faites paroître pour tout le monde. Et ce sont particulièrement ces dernières pour qui je suis, et dont je sens fort bien que je ne me pourrai taire quelque jour. Mais encore une fois, **Madame**, je ne sais point le biais de faire entrer ici des vérités si éclatantes; et ce sont choses, à mon avis, et d'une trop vaste étendue, et d'un mérite trop élevé, pour les vouloir renfermer dans une épître, et les mêler avec des bagatelles. Tout bien considéré, **Madame**, je ne vois rien à faire ici pour moi que de vous dédier simplement ma comédie, et de

[1] Henriette d'Angleterre, première femme de **Monsieur**, frère de Louis XIV, petite-fille de Henri IV, dont l'oraison funèbre a été prononcée par Bossuet. Elle mourut à Saint-Cloud le 30 juin 1670, à l'âge de vingt-six ans.

vous assurer, avec tout le respect qu'il m'est possible, que je suis,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

MADAME,

Le très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur,

MOLIÈRE.

PRÉFACE.

Bien des gens ont frondé d'abord cette comédie; mais les rieurs ont été pour elle, et tout le mal qu'on en a pu dire n'a pu faire qu'elle n'ait eu un succès dont je me contente.

Je sais qu'on attend de moi dans cette impression quelque préface qui réponde aux censeurs, et rende raison de mon ouvrage; et sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui lui ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement contre celui des autres; mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet est déja dans une dissertation que j'ai faite en dialogue, et dont je ne sais encore ce que je ferai.

L'idée de ce dialogue, ou, si l'on veut, de cette petite comédie[1], me vint après les deux ou trois premières représentations de ma pièce.

Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir; et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde[2], et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non-seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même; et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière à la vérité beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi; et j'eus peur que, si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empêcha, par quelque considération, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne

[1] *La Critique de l'École des femmes*, jouée le 1er juin 1663.

[2] L'abbé Dubuisson, *grand introducteur des ruelles*.

sais ce qui en sera ; et cette incertitude est cause que je ne mets point dans cette préface ce qu'on verra dans la Critique, en cas que je me résolve à la faire paroître. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour venger le public du chagrin délicat de certaines gens ; car, pour moi, je m'en tiens assez vengé par la réussite de ma comédie ; et je souhaite que toutes celles que je pourrai faire soient traitées par eux comme celle-ci, pourvu que le reste soit de même.

PERSONNAGES.

ARNOLPHE, autrement M. DE LA SOUCHE [1].
AGNÈS [*], jeune fille innocente élevée par Arnolphe [2].
HORACE, amant d'Agnès [3].
ALAIN, paysan, valet d'Arnolphe [4].
GEORGETTE, paysanne, servante d'Arnolphe [5].
CHRYSALDE, ami d'Arnolphe [6].
ENRIQUE, beau-frère de Chrysalde.
ORONTE, père d'Horace et grand ami d'Arnolphe.
UN NOTAIRE [7].

La scène est dans une place de ville.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.

Vous venez, dites-vous, pour lui donner la main ?

ARNOLPHE.

Oui. Je veux terminer la chose dans demain.

CHRYSALDE.

Nous sommes ici seuls, et l'on peut, ce me semble,

[1] MOLIÈRE — [2] Mademoiselle DE BRIE. — [3] LA GRANGE. — [4] BRÉCOURT. — [5] Mademoiselle BEAUVAL. — [6] L'ESPY. — [7] DE BRIE.

[*] Le nom d'*Agnès* est devenu le synonyme d'innocence et d'ingénuité ; il représente un caractère comme le nom de *Tartuffe*, d'*Harpagon*, et de *Sganarelle*.

Sans craindre d'être ouïs, y discourir ensemble.
Voulez-vous qu'en ami je vous ouvre mon cœur?
Votre dessein, pour vous, me fait trembler de peur;
Et, de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre femme est à vous un coup bien téméraire

ARNOLPHE.

Il est vrai, notre ami. Peut-être que chez vous
Vous trouvez des sujets de craindre pour chez nous;
Et votre front, je crois, veut que du mariage
Les cornes soient partout l'infaillible apanage.

CHRYSALDE.

Ce sont coups du hasard, dont on n'est point garant;
Et bien sot, ce me semble, est le soin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'est cette raillerie
Dont cent pauvres maris ont souffert la furie :
Car enfin, vous savez qu'il n'est grands, ni petits,
Que de votre critique on ait vus garantis;
Que vos plus grands plaisirs sont, partout où vous êtes,
De faire cent éclats des intrigues secrètes...

ARNOLPHE.

Fort bien. Est-il au monde une autre ville aussi
Où l'on ait des maris si patients qu'ici?
Est-ce qu'on n'en voit pas de toutes les espèces,
Qui sont accommodés chez eux de toutes pièces?
L'un amasse du bien, dont sa femme fait part
A ceux qui prennent soin de le faire cornard :
L'autre, un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des presents à sa femme,
Et d'aucun soin jaloux n'a l'esprit combattu,
Parcequ'elle lui dit que c'est pour sa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit qui ne lui sert de guères;
L'autre en toute douceur laisse aller les affaires,
Et, voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants et son manteau.
L'une, de son galant, en adroite femelle,
Fait fausse confidence à son époux fidèle,
Qui dort en sûreté sur un pareil appas,
Et le plaint, ce galant, des soins qu'il ne perd pas[1] :
L'autre, pour se purger de sa magnificence,

[1] L'auteur a résumé dans ces quatre vers tout le sujet de l'*École des Maris*. (L. B.)

Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépense;
Et le mari benêt, sans songer à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin, ce sont partout des sujets de satire;
Et, comme spectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos sots...?

CHRYSALDE.

Oui; mais qui rit d'autrui
Doit craindre qu'en revanche on rie aussi de lui[1].
J'entends parler le monde, et des gens se délassent
A venir débiter les choses qui se passent;
Mais, quoi que l'on divulgue aux endroits où je suis,
Jamais on ne m'a vu triompher de ces bruits.
J'y suis assez modeste; et bien qu'aux occurrences
Je puisse condamner certaines tolérances,
Que mon dessein ne soit de souffrir nullement
Ce que quelques maris souffrent paisiblement,
Pourtant je n'ai jamais affecté de le dire;
Car enfin il faut craindre un revers de satire,
Et l'on ne doit jamais jurer sur de tels cas
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.
Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout mène,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine,
Après mon procédé, je suis presque certain
Qu'on se contentera de s'en rire sous main:
Et peut-être qu'encor j'aurai cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compère, il en est autrement;
Je vous le dis encor, vous risquez diablement.
Comme sur les maris accusés de souffrance
De tout temps votre langue a daubé d'importance,
Qu'on vous a vu contre eux un diable déchaîné,
Vous devez marcher droit, pour n'être point berné;

[1] Quelques-uns des traits satiriques les plus piquants de cette scène se trouvent en germe dans un ouvrage écrit à la fin du quatorzième siècle, et intitulé *les Quinze Joies du mariage*. Le passage suivant, entre autres, offre avec les vers ci-dessus une grande analogie: « Ils voyent ce qui advient aux autres, et s'en » sçavent très bien mocquer et en faire leurs farces; mais quand ils sont mariez, » je les regarde embridez mieux que les autres. Si donc chacun se garde de soy » mocquer des autres: mais chacun croit le contraire, et qu'il est preservé et » bien heuré entre les autres: qui mieux le croit, mieux est embridé. » (*Quinze Joies du mariage*, p. 202.)

Et, s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise,
Et...

ARNOLPHE.

Mon Dieu! notre ami, ne vous tourmentez point.
Bien huppé qui pourra m'attraper sur ce point.
Je sais les tours rusés et les subtiles trames
Dont pour nous en planter savent user les femmes.
Et comme on est dupé par leurs dextérités,
Contre cet accident j'ai pris mes sûretés;
Et celle que j'épouse a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRYSALDE.

Et que prétendez-vous qu'une sotte, en un mot...

ARNOLPHE.

Épouser une sotte est pour n'être point sot.
Je crois, en bon chrétien, votre moitié fort sage;
Mais une femme habile est un mauvais présage;
Et je sais ce qu'il coûte à de certaines gens
Pour avoir pris les leurs avec trop de talents.
Moi, j'irois me charger d'une spirituelle
Qui ne parleroit rien que cercle et que ruelle;
Qui de prose et de vers feroit de doux écrits,
Et que visiteroient marquis et beaux esprits,
Tandis que, sous le nom du mari de madame,
Je serois comme un saint que pas un ne réclame?
Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut;
Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.
Je prétends que la mienne en clartés[1] peu sublime,
Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime;
Et, s'il faut qu'avec elle on joue au corbillon,
Et qu'on vienne à lui dire à son tour, Qu'y met-on?
Je veux qu'elle réponde, Une tarte à la crême[2];
En un mot, qu'elle soit d'une ignorance extrême:
Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,

[1] *Clartés*, pour lumières, au sens moral. Ce mot, qui revient souvent dans Molière, est encore employé par lui, au figuré, dans le sens de renseignements, éclaircissements. Voir F. Génin, *Lexique*, etc.

[2] Voltaire signale ce trait comme indigne de Molière, parcequ'il fut généralement désapprouvé aux premières représentations de la pièce. Quelques commentateurs se sont cru obligés de le défendre, par cela seul qu'on l'avoit attaqué: mais en définitive, Voltaire pourroit bien, ce nous semble, avoir raison.

De savoir prier Dieu, m'aimer, coudre, et filer.

CHRYSALDE.

Une femme stupide est donc votre marotte?

ARNOLPHE.

Tant que j'aimerois mieux une laide bien sotte,
Qu'une femme fort belle avec beaucoup d'esprit[1].

CHRYSALDE.

L'esprit et la beauté...

ARNOLPHE.

L'honnêteté suffit.

CHRYSALDE.

Mais comment voulez-vous, après tout, qu'une bête
Puisse jamais savoir ce que c'est qu'être honnête?
Outre qu'il est assez ennuyeux, que je croi,
D'avoir toute sa vie une bête avec soi,
Pensez-vous le bien prendre, et que sur votre idée
La sûreté d'un front puisse être bien fondée?
Une femme d'esprit peut trahir son devoir;
Mais il faut, pour le moins, qu'elle ose le vouloir :
Et la stupide au sien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie et sans penser le faire[2].

ARNOLPHE.

À ce bel argument, à ce discours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond :
Pressez-moi de me joindre à femme autre que sotte,
Prêchez, patrocinez[3] jusqu'à la Pentecôte;
Vous serez ébahi, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

CHRYSALDE.

Je ne vous dis plus mot.

[1] La dispute qui s'établit ici entre Chrysalde et Arnolphe, est empruntée à une nouvelle de Scarron, *la Précaution inutile*. « J'aimerois mieux, dit un des personnages, une femme laide fort sotte, qu'une belle qui ne le seroit pas. »

[2] On lit encore dans *la Précaution inutile* « Je n'ai jamais vu d'homme raisonnable qui ne s'ennuie cruellement s'il est seulement un quart d'heure avec une idiote. Comment une sotte sera-t-elle honnête femme? Si elle ne sait ce que c'est que l'honnêteté, et n'est pas même capable de l'apprendre, elle manquera à son devoir, sans savoir ce qu'elle fait; au lieu qu'une femme d'esprit, quand même elle se défieroit de sa vertu, saura éviter les occasions où elle sera en danger de la perdre. »

[3] *Patrociner*, du latin *patrocinari*, plaider, faire l'avocat ; en stylo populaire, *avocasser*.

ARNOLPHE.

Chacun a sa méthode.
En femme, comme en tout, je veux suivre ma mode :
Je me vois riche assez pour pouvoir, que je croi,
Choisir une moitié qui tienne tout de moi,
Et de qui la soumise et pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien ni naissance.
Un air doux et posé, parmi d'autres enfants,
M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans :
Sa mère se trouvant de pauvreté pressée,
De la lui demander il me vint en pensée;
Et la bonne paysanne, apprenant mon desir,
A s'ôter cette charge eut beaucoup de plaisir.
Dans un petit couvent, loin de toute pratique,
Je la fis élever selon ma politique;
C'est-à-dire, ordonnant quels soins on emploieroit
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourroit.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ai donc retirée; et comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
Je l'ai mise à l'écart, comme il faut tout prévoir,
Dans cette autre maison où nul ne me vient voir;
Et, pour ne point gâter sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle[1].
Vous me direz, Pourquoi cette narration?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le résultat de tout est qu'en ami fidèle
Ce soir je vous invite à souper avec elle;
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on me doit condamner.

CHRYSALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez, dans cette conférence,
Juger de sa personne et de son innocence.

[1] « Don Pèdre chercha des valets les plus sots qu'il put trouver, et tâcha de » trouver des servantes aussi sottes que Laure : et il eut bien de la peine. » (SCARRON, *Précaution inutile*.)

CHRYSALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit
Ne peut...

ARNOLPHE.

La vérité passe encor mon récit.
Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,
Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.
L'autre jour (pourroit-on se le persuader?),
Elle étoit fort en peine, et me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfants qu'on fait se faisoient par l'oreille[1].

CHRYSALDE.

Je me réjouis fort, seigneur Arnolphe...

ARNOLPHE.

Bon!
Me voulez-vous toujours appeler de ce nom?

CHRYSALDE.

Ah! malgré que j'en aie, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne songe à monsieur de la Souche.
Qui diable vous a fait aussi vous aviser,
À quarante-deux ans, de vous débaptiser,
Et d'un vieux tronc pourri de votre métairie
Vous faire dans le monde un nom de seigneurie?

ARNOLPHE.

Outre que la maison par ce nom se connoît,
La Souche plus qu'Arnolphe à mes oreilles plaît[2].

CHRYSALDE.

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères,
Pour en vouloir prendre un bâti sur des chimères!

[1] Ici Molière se commente lui-même. « Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, dit-il, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme, et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable. » (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, scène VII.)

[2] Cette antipathie d'Arnolphe pour son propre nom s'explique par ce fait que saint Arnolphe, au moyen âge, et traditionnellement encore dans le dix-septième siècle, étoit regardé comme le patron des maris trompés. *Entrer dans la confrérie de saint Arnolphe, devoir un cierge à saint Arnolphe*, signifioit, pour un mari, perdre les dernières illusions matrimoniales. Un tel nom devoit donner aux maris ombrageux qui le portoient, des *visions cornues*, et c'est pour cela qu'Arnolphe *trouve des appas* à le changer.

De la plupart des gens c'est la démangeaison ;
Et, sans vous embrasser dans la comparaison,
Je sais un paysan qu'on appeloit Gros-Pierre,
Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
Y fit tout alentour faire un fossé bourbeux,
Et de monsieur de l'Isle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous passer d'exemples de la sorte.
Mais enfin de la Souche est le nom que je porte :
J'y vois de la raison, j'y trouve des appas ;
Et m'appeler de l'autre est ne m'obliger pas.

CHRYSALDE.

Cependant la plupart ont peine à s'y soumettre,
Et je vois même encor des adresses de lettre...

ARNOLPHE.

Je le souffre aisément de qui n'est pas instruit ;
Mais vous...

CHRYSALDE.

Soit : là-dessus nous n'aurons point de bruit ;
Et je prendrai le soin d'accoutumer ma bouche
A ne plus vous nommer que monsieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu. Je frappe ici pour donner le bonjour,
Et dire seulement que je suis de retour.

CHRYSALDE, à part, en s'en allant.

Ma foi, je le tiens fou de toutes les manières.

ARNOLPHE, seul.

Il est un peu blessé sur certaines matières.
Chose étrange, de voir comme avec passion
Un chacun est chaussé de son opinion !
(Il frappe à sa porte.)
Holà !

SCÈNE II.—ARNOLPHE, ALAIN ; GEORGETTE, dans la maison.

ALAIN.

Qui heurte ?

ARNOLPHE.

(à part.)

Ouvrez. On aura, que je pense,
Grande joie à me voir après dix jours d'absence.

ALAIN.

Qui va là ?

ARNOLPHE.

Moi.

ALAIN.

Georgette !

GEORGETTE.

Hé bien ?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Va-s-y, toi.

ALAIN.

Va-s-y, toi.

GEORGETTE.

Ma foi, je n'irai pas.

ALAIN.

Je n'irai pas aussi [1].

ARNOLPHE.

Belle cérémonie
Pour me laisser dehors ! Holà ! ho ! je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Votre maître.

GEORGETTE.

Alain !

ALAIN.

Quoi ?

GEORGETTE.

C'est monsieu.
Ouvre vite.

ALAIN.

Ouvre, toi.

GEORGETTE.

Je souffle notre feu.

ALAIN.

J'empêche, peur du chat, que mon moineau ne sorte.

[1] Pour : *non plus*, dans une phrase négative. (F. Génin.)

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ha !

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir, quand j'y cours?

ALAIN.

Pourquoi plutôt que moi? Le plaisant stratagème!

GEORGETTE.

Ote-toi donc de là.

ALAIN.

Non, ôte-toi toi-même.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moi.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ni toi non plus.

GEORGETTE.

Ni toi.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aie ici l'ame bien patiente!

ALAIN, en entrant.

Au moins c'est moi, monsieur.

GEORGETTE, en entrant.

Je suis votre servante,
C'est moi.

ALAIN.

Sans le respect de monsieur que voilà,
Je te...

ARNOLPHE, recevant un coup d'Alain.

Peste!

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaud-là!

ALAIN.

C'est elle aussi, monsieur...

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, et laissons la fadaise.
Hé bien! Alain, comment se porte-t-on ici?

ALAIN.

Monsieur, nous nous...

(Arnolphe ôte le chapeau de dessus la tête d'Alain.)

Monsieur, nous nous por...

(Arnolphe l'ôte encore.)

Dieu merci,
Nous nous...

ARNOLPHE, ôtant le chapeau d'Alain pour la troisième fois, et le jetant par terre.

Qui vous apprend, impertinente bête,
A parler devant moi le chapeau sur la tête?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ai tort[1].

ARNOLPHE, à Alain.

Faites descendre Agnès.

SCÈNE III. — ARNOLPHE, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après?

GEORGETTE.

Triste? Non.

ARNOLPHE.

Non?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoi donc...?

GEORGETTE.

Oui, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous
Cheval, âne ou mulet, qu'elle ne prît pour vous.

[1] « Pour la scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont » trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison ; et de même » qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa » maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses » valets, afin qu'il soit partout puni par les choses dont il a cru faire la sûreté » de ses précautions. » (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, scène VII.)

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main? c'est un bon témoignage.
Hé bien! Agnès, je suis de retour du voyage:
En êtes-vous bien aise?

AGNÈS.

Oui, monsieur, Dieu merci.

ARNOLPHE.

Et moi, de vous revoir je suis bien aise aussi.
Vous vous êtes toujours, comme on voit, bien portée?

AGNÈS.

Hors les puces, qui m'ont la nuit inquiétée.

ARNOLPHE.

Ah! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNÈS.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là?

AGNÈS.

Je me fais des cornettes.
Vos chemises de nuit et vos coiffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ah! voilà qui va bien. Allez, montez là-haut:
Ne vous ennuyez point, je reviendrai tantôt,
Et je vous parlerai d'affaires importantes.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, seul.

Héroïnes du temps, mesdames les savantes,
Pousseuses de tendresse et de beaux sentiments,
Je défie à la fois tous vos vers, vos romans,
Vos lettres, billets doux, toute votre science,
De valoir cette honnête et pudique ignorance.
Ce n'est point par le bien qu'il faut être ébloui;
Et pourvu que l'honneur soit...

SCÈNE VI. — HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Que vois-je? Est-ce?... Oui.

Je me trompe... Nenni. Si fait. Non, c'est lui-même,
Hor...

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah! joie extrême!
Et depuis quand ici?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraiment?

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'étois à la campagne.

HORACE.

Oui, depuis dix journées.

ARNOLPHE.

Oh! comme les enfants croissent en peu d'années!
J'admire de le voir au point où le voilà,
Après que je l'ai vu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte votre père,
Mon bon et cher ami que j'estime et révère,
Que fait-il à présent? Est-il toujours gaillard?
A tout ce qui le touche il sait que je prends part:
Nous ne nous sommes vus depuis quatre ans ensemble,
Ni, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, seigneur Arnolphe, encor plus gai que nous,
Et j'avois de sa part une lettre pour vous;
Mais depuis, par une autre, il m'apprend sa venue,
Et la raison encor ne m'en est pas connue.
Savez-vous qui peut être un de vos citoyens
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens

Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amérique?

ARNOLPHE.

Non. Mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon père m'en parle, et qu'il est revenu,
Comme s'il devoit m'être entièrement connu,
Et m'écrit qu'en chemin ensemble ils se vont mettre,
Pour un fait important que ne dit point sa lettre.

(Horace remet la lettre d'Oronte à Arnolphe.)

ARNOLPHE.

J'aurai certainement grande joie à le voir,
Et pour le régaler je ferai mon pouvoir.

(Après avoir lu la lettre.)

Il faut pour des amis des lettres moins civiles,
Et tous ces compliments sont choses inutiles.
Sans qu'il prît le souci de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement disposer de mon bien.

HORACE.

Je suis homme à saisir les gens par leurs paroles,
Et j'ai présentement besoin de cent pistoles.

ARNOLPHE.

Ma foi, c'est m'obliger que d'en user ainsi;
Et je me réjouis de les avoir ici.
Gardez aussi la bourse.

HORACE.

Il faut...

ARNOLPHE.

Laissons ce style.
Hé bien! comment encor trouvez-vous cette ville?

HORACE.

Nombreuse en citoyens, superbe en bâtiments;
Et j'en crois merveilleux les divertissements.

ARNOLPHE.

Chacun a ses plaisirs, qu'il se fait à sa guise,
Mais pour ceux que du nom de galants on baptise,
Ils ont en ce pays de quoi se contenter,
Car les femmes y sont faites à coqueter :

On trouve d'humeur douce et la brune et la blonde,
Et les maris aussi les plus benins du monde;
C'est un plaisir de prince, et des tours que je voi
Je me donne souvent la comédie à moi.
Peut-être en avez-vous déjà féru [1] quelqu'une.
Vous est-il point encore arrivé de fortune?
Les gens faits comme vous font plus que les écus,
Et vous êtes de taille à faire des cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la vérité pure,
J'ai d'amour en ces lieux eu certaine aventure;
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE, à part.

Bon! voici de nouveau quelque conte gaillard;
Et ce sera de quoi mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais, de grâce, qu'au moins ces choses soient secrètes.

ARNOLPHE.

Oh!

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions
Un secret éventé rompt nos prétentions.
Je vous avouerai donc avec pleine franchise
Qu'ici d'une beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accès;
Et, sans trop me vanter, ni lui faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture [2].

ARNOLPHE, en riant.

Et c'est...?

HORACE, lui montrant le logis d'Agnès.

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis:
Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde,
Mais qui, dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre

[1] *Féru*, du verbe *férir*, frapper, *ferire*. On dit qu'un homme est *féru* d'une femme, pour exprimer la passion qu'il a pour elle. (Ménage.)

[2] Pour position, soit en bonne, soit en mauvaise part.

Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-être il n'est pas que vous n'ayez bien vu
Ce jeune astre d'amour, de tant d'attraits pourvu :
C'est Agnès qu'on l'appelle.

ARNOLPHE, à part.

Ah! je crève!

HORACE.

Pour l'homme,
C'est, je crois, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme;
Je ne me suis pas fort arrêté sur le nom :
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus senses, non;
Et l'on m'en a parlé comme d'un ridicule.
Le connoissez-vous point?

ARNOLPHE, à part.

La fâcheuse pilule!

HORACE.

Hé! vous ne dites mot?

ARNOLPHE.

Eh! oui, je le connoi.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas?

ARNOLPHE.

Hé...

HORACE.

Qu'en dites-vous? Quoi?
Hé! c'est-à-dire, oui? Jaloux à faire rire?
Sot? Je vois qu'il en est ce que l'on m'a pu dire
Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir.
C'est un joli bijou, pour ne vous point mentir;
Et ce seroit péché qu'une beauté si rare
Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchise
N'est que pour mettre à bout cette juste entreprise.
Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
Et que ce doux métal, qui frappe tant de têtes,
En amour, comme en guerre, avance les conquêtes.
Vous me semblez chagrin! Seroit-ce qu'en effet
Vous désapprouveriez le dessein que j'ai fait?

ARNOLPHE.

Non; c'est que je songeois...

HORACE.

Cet entretien vous lasse.
Adieu. J'irai chez vous tantôt vous rendre grace.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Ah! faut-il...!

HORACE, revenant.

Derechef, veuillez être discret;
Et n'allez pas, de grace, éventer mon secret.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Que je sens dans mon ame...!

HORACE, revenant.

Et surtout à mon père,
Qui s'en feroit peut-être un sujet de colère.

ARNOLPHE, croyant qu'Horace revient encore

Oh!...

SCÈNE VII. — ARNOLPHE, seul.

Oh! que j'ai souffert durant cet entretien!
Jamais trouble d'esprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence et quelle hâte extrême
Il m'est venu conter cette affaire à moi-même!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Étourdi montra-t-il jamais tant de fureur?
Mais, ayant tant souffert, je devois me contraindre
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et savoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons à le rejoindre; il n'est pas loin, je pense:
Tirons-en de ce fait l'entière confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver [1].

[1] Cette pensée se retrouve dans *Amphitryon*, acte II, scène III:

La foiblesse humaine est d'avoir
Des curiosités d'apprendre
Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — ARNOLPHE, seul.

Il m'est, lorsque j'y pense, avantageux sans doute
D'avoir perdu mes pas, et pu manquer sa route :
Car enfin de mon cœur le trouble impérieux
N'eût pu se renfermer tout entier à ses yeux;
Il eût fait éclater l'ennui qui me dévore,
Et je ne voudrois pas qu'il sût ce qu'il ignore.
Mais je ne suis pas homme à gober le morceau,
Et laisser un champ libre aux yeux du damoiseau [1].
J'en veux rompre le cours, et, sans tarder, apprendre
Jusqu'où l'intelligence entre eux a pu s'étendre :
J'y prends pour mon honneur un notable intérêt;
Je la regarde en femme, aux termes qu'elle en est;
Elle n'a pu faillir sans me couvrir de honte,
Et tout ce qu'elle fait enfin est sur mon compte.
Éloignement fatal! voyage malheureux!

(Il frappe à sa porte.)

SCÈNE II. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Ah! monsieur, cette fois...

ARNOLPHE.

Paix. Venez çà tous deux.
Passez là, passez là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah! vous me faites peur, et tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi qu'absent vous m'avez obéi?
Et tous deux, de concert, vous m'avez donc trahi?

GEORGETTE, tombant aux genoux d'Arnolphe.

Hé! ne me mangez, pas, monsieur, je vous conjure.

ALAIN, à part.

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'assure.

[1] VAR. Et laisser un champ libre *aux vœux* du damoiseau.
(Première edition.)

ARNOLPHE, à part.

Ouf! je ne puis parler, tant je suis prévenu;
Je suffoque, et voudrois me pouvoir mettre nu.
(à Alain et à Georgette.)
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,
(à Alain qui veut s'enfuir.)
Qu'un homme soit venu...? Tu veux prendre la fuite!
(à Georgette.)
Il faut que sur-le-champ... Si tu bouges... Je veux
(à Alain.)
Que vous me disiez... Euh! oui, je veux que tous deux...
(Alain et Georgette se lèvent, et veulent encore s'enfuir.)
Quiconque remuera, par la mort! je l'assomme.
Comme est-ce que chez moi s'est introduit cet homme?
Hé! parlez. Dépêchez, vite, promptement, tôt,
Sans rêver. Veut-on dire?

ALAIN ET GEORGETTE.

Ah! ah!

GEORGETTE, retombant aux genoux d'Arnolphe.

Le cœur me faut[1]!

ALAIN, retombant aux genoux d'Arnolphe.

Je meurs.

ARNOLPHE, à part.

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine;
Il faut que je m'évente et que je me promène.
Aurois-je deviné, quand je l'ai vu petit,
Qu'il croîtroit pour cela? Ciel! que mon cœur pâtit!
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à modérer notre ressentiment.
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
(à Alain et à Georgette.)
Levez-vous, et, rentrant, faites qu'Agnès descende.
(à part.)
Arrêtez. Sa surprise en deviendroit moins grande :
Du chagrin qui me trouble ils iroient l'avertir,

[1] *Faut*, de *faillir*. De même de *défaillir*, *défaut* :
« Que si la frayeur nous saisit de sorte que le sang se glace si fort que tout le » corps tombe en défaillance, l'âme *défaut* en même temps. » (Bossuet.)

Et moi-même je veux l'aller faire sortir.
(à Alain et à Georgette.)
Que l'on m'attende ici.

SCÈNE III. — ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.
Mon Dieu, qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible;
Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien.

ALAIN.
Ce monsieur l'a fâché; je te le disois bien.

GEORGETTE.
Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse
Il nous fait au logis garder notre maîtresse?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sauroit voir personne en approcher?

ALAIN.
C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.
Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

ALAIN.
Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.
Oui; mais pourquoi l'est-il? et pourquoi ce courroux?

ALAIN.
C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colère, et voudrois le charger?

GEORGETTE.
Oui, je comprends cela.

ALAIN.
C'est justement tout comme.
La femme est en effet le potage de l'homme;
Et quand un homme voit d'autres hommes parfois
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts,

Il en montre aussitôt une colère extrême.

GEORGETTE.

Oui; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même,
Et que nous en voyons qui paroissent joyeux
Lorsque leurs femmes sont avec les biaux monsieux?

ALAIN.

C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue
Qui n'en veut que pour soi.

GEORGETTE.

Si je n'ai la berlue,
Je le vois qui revient.

ALAIN.

Tes yeux sont bons, c'est lui.

GEORGETTE.

Vois comme il est chagrin.

ALAIN.

C'est qu'il a de l'ennui.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, *à part.*

Un certain Grec disoit à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons, avant tout, dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire[1].
J'ai suivi sa leçon sur le sujet d'Agnès,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprès,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les soupçons de mon esprit malade
Puissent sur le discours la mettre adroitement,
Et, lui sondant le cœur, s'éclaircir doucement.

[1] « Athenodorus le philosophe estant fort vieil, luy demanda congé (à Au-
» guste) de se pouvoir retirer en sa maison pour sa vieillesse. Il luy donna; mais
» en luy disant adieu, Athenodorus luy dit : Quand tu te sentiras courroucé, sire,
» ne dy ny ne fais rien que premierement tu n'ayes recité les vingt et quatre let-
» tres de l'alphabet en toy mesme. Cæsar ayant ouy cest advertissement, le prit
» par la main, et luy dit : J'ay encore affaire de ta presence : et le retint encore
» tout un an, en luy disant :

» Sans péril est le loyer de silence. »
(Plut., *Apoph. des Rom.*)

SCÈNE V. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Venez, Agnès.
(à Alain et Georgette.)
Rentrez.

SCÈNE VI. — ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE.

La promenade est belle.

AGNÈS.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNÈS.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNÈS.

Le petit chat est mort.

ARNOLPHE.

C'est dommage; mais quoi!
Nous sommes tous mortels, et chacun est pour soi.
Lorsque j'étois aux champs, n'a-t-il point fait de pluie?

AGNÈS.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNÈS.

Jamais je ne m'ennuie.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-ci?

AGNÈS.

Six chemises, je pense, et six coiffes aussi.

ARNOLPHE, après avoir un peu rêvé.

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose!
Voyez la médisance, et comme chacun cause!
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu
Étoit, en mon absence, à la maison venu;
Que vous aviez souffert sa vue et ses harangues.

Mais je n'ai point pris foi sur ces méchantes langues,
Et j'ai voulu gager que c'étoit faussement...

AGNÈS.

Mon Dieu! ne gagez pas, vous perdriez vraiment.

ARNOLPHE.

Quoi! c'est la vérité qu'un homme...?

AGNÈS.

Chose sûre.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE, bas, à part.

Cet aveu qu'elle fait avec sincérité
Me marque pour le moins son ingénuité.
(haut.)
Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,
Que j'avois défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui; mais, quand je l'ai vu, vous ignoriez pourquoi;
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi.

ARNOLPHE.

Peut-être. Mais enfin contez-moi cette histoire.

AGNÈS.

Elle est fort étonnante, et difficile à croire.
J'étois sur le balcon à travailler au frais,
Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès
Un jeune homme bien fait, qui, rencontrant ma vue,
D'une humble révérence aussitôt me salue :
Moi, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la révérence aussi de mon côté.
Soudain il me refait une autre révérence;
Moi, j'en refais de même une autre en diligence;
Et lui d'une troisième aussitôt repartant,
D'une troisième aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, et, toujours de plus belle,
Me fait à chaque fois révérence nouvelle :
Et moi, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle révérence aussi je lui rendois :
Tant que, si sur ce point la nuit ne fût venue,
Toujours comme cela je me serois tenue,
Ne voulant point céder, ni recevoir l'ennui
Qu'il me pût estimer moins civile que lui.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNÈS.

Le lendemain, étant sur notre porte,
Une vieille m'aborde, en parlant de la sorte :
« Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous bénir[1],
» Et dans tous vos attraits longtemps vous maintenir!
» Il ne vous a pas faite une belle personne,
» Afin de mal user des choses qu'il vous donne;
» Et vous devez savoir que vous avez blessé
» Un cœur qui de s'en plaindre est aujourd'hui forcé. »

ARNOLPHE, à part.

Ah! suppôt de Satan! exécrable damnée!

AGNÈS.

Moi, j'ai blessé quelqu'un? fis-je tout étonnée.
« Oui, dit-elle, blessé, mais blessé tout de bon;
» Et c'est l'homme qu'hier vous vîtes du balcon. »
Hélas! qui pourroit, dis-je, en avoir été cause?
Sur lui, sans y penser, fis-je choir quelque chose?
« Non, dit-elle; vos yeux ont fait ce coup fatal,
» Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal. »
Hé! mon Dieu! ma surprise est, fis-je, sans seconde;
Mes yeux ont-ils du mal, pour en donner au monde?
« Oui, fit-elle, vos yeux, pour causer le trépas,
» Ma fille, ont un venin que vous ne savez pas.
» En un mot, il languit le pauvre misérable;
» Et s'il faut, poursuivit la vieille charitable,
» Que votre cruauté lui refuse un secours,
» C'est un homme à porter en terre dans deux jours. »
Mon Dieu! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande.
Mais pour le secourir qu'est-ce qu'il me demande?
« Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
» Que le bien de vous voir et vous entretenir;

[1] Ce vers est imité de Regnier. Dans sa seizième satire, la vieille Macette, qui veut corrompre la maîtresse du poète, débute ainsi :

Ma fille, Dieu vous garde, et vous veuille bénir!

Il y a dans le discours de Macette un autre trait imité par Molière, dix-sept vers plus loin :

Vous ne pouvez savoir tous les coups que vous faites;
Et les traits de vos yeux, haut et bas élancés,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez. (Bret.)

» Vos yeux peuvent eux seuls empêcher sa ruine,
» Et du mal qu'ils ont fait être la médecine. »
Hélas ! volontiers, dis-je ; et, puisqu'il est ainsi,
Il peut, tant qu'il voudra, me venir voir ici[1].

ARNOLPHE, à part.

Ah ! sorcière maudite, empoisonneuse d'ames,
Puisse l'enfer payer tes charitables trames !

AGNÈS.

Voilà comme il me vit, et reçut guérison.
Vous-même, à votre avis, n'ai-je pas eu raison ?
Et pouvois-je, après tout, avoir la conscience
De le laisser mourir faute d'une assistance ?
Moi qui compatis tant aux gens qu'on fait souffrir,
Et ne puis, sans pleurer, voir un poulet mourir !

ARNOLPHE, bas, à part.

Tout cela n'est parti que d'une ame innocente ;
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs
Exposée aux aguets des rusés séducteurs.
Je crains que le pendard, dans ses vœux téméraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNÈS.

Qu'avez-vous ? Vous grondez, ce me semble, un petit[2].
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ai dit ?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette vue apprenez-moi les suites,

[1] Cette scène et quelques-uns de ses principaux traits sont imités de Scarron. Une femme dans le genre de celle dont il est ici question, débute en cherchant à attendrir la personne qu'elle veut séduire. Elle lui offre des pierreries. « Ah ! » madame, lui dit Laure, j'ai tout ce que vous dites, que je ne sais ou le mettre. » — Puisque cela est, répondit l'ambassadrice de Satan, et que vous ne vous » souciez pas qu'il vous régale, souffrez au moins qu'il vous visite. — *Qu'il le* » *fasse, à la bonne heure*, dit Laure ; *personne ne l'en empêche*. Alors la vieille » lui prit les mains, et les lui baisa cent fois, lui disant qu'elle alloit donner la » vie à ce pauvre gentilhomme, qu'elle avoit laissé demi-mort. — Et pourquoi ? » s'écria Laure tout effrayée. — C'est vous qui l'avez tué, lui dit alors la vieille. » Laure devint pâle comme si on l'eût convaincue d'un meurtre, et alloit pro- » tester de son innocence, si la méchante femme, qui ne jugea pas à propos » d'éprouver davantage son ignorance, ne se fût séparée d'elle, lui jetant les bras » au cou, et l'assurant que le malade n'en mourroit pas. » (SCARRON, *Précaution inutile*, p. 83.) — On peut voir pour le développement complet du caractère d'une *ambassadrice de Satan*, d'une *exécrable damnée*, comme disent Scarron et Molière, le rôle d'*Apollonie*, dans *l'Entremetteuse maladroite* (MACHIAVEL, *Œuvres littéraires*, Paris, Charpentier, 1851, page 115).

[2] *Un petit*, c'est-à-dire *un peu*. On dit encore *un petit peu*.

Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNÈS.

Hélas! si vous saviez comme il étoit ravi,
Comme il perdit son mal sitôt que je le vi,
Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette,
Vous l'aimeriez sans doute, et diriez comme nous [1]...

ARNOLPHE.

Oui; mais que faisoit-il étant seul avec vous?

AGNÈS.

Il disoit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde [2],
Et me disoit des mots les plus gentils du monde,
Des choses que jamais rien ne peut égaler,
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatouille, et là-dedans remue
Certain je ne sais quoi dont je suis tout émue.

ARNOLPHE, bas, à part.

O fâcheux examen d'un mystère fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal!

(haut.)

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses?

AGNÈS.

Oh tant! il me prenoit et les mains et les bras,
Et de me les baiser il n'étoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnès, quelque autre chose?

(la voyant interdite.)

Ouf!

AGNÈS.

Hé! il m'a...

ARNOLPHE.

Quoi?

AGNÈS.

Pris...

ARNOLPHE.

Euh!

AGNÈS.

Le...

[1] Ce trait est encore imité de Scarron. (*Précaution inutile*, p. 90.)

[2] VAR. *Il juroit* qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde.

ARNOLPHE.

Plaît-il?

AGNÈS.

Je n'ose,
Et vous vous fâcherez peut-être contre moi.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu! non.

AGNÈS.

Jurez donc votre foi[1].

ARNOLPHE.

Ma foi, soit.

AGNÈS.

Il m'a pris... Vous serez en colère.

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non. Diantre! que de mystère!
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNÈS.

Il...

ARNOLPHE, à part.

Je souffre en damné.

AGNÈS.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné[2].

[1] Dans *le Jaloux d'Estramadure*, nouvelle de Cervantes imitée par Scarron, la jeune Léonore consent à recevoir un joueur d'instrument, à condition qu'il jurera *de ne prétendre à rien de ce qui pourroit déplaire; car*, dit-elle, *quand il aura juré, nous le tiendrons*. Cette naïveté a peut être inspiré à Molière l'idée du serment qu'Agnès exige d'Arnolphe. (Aimé Martin.)

[2] « Je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend » tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et » s'offense de l'ombre des choses. Il y avoit l'autre jour des femmes à cette co- » médie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affec- » tèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête et leurs cachements » de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on » n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut » qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.» (MOLIÈRE, *Critique de l'École des Femmes*, scène III.)

A vous dire le vrai, je n'ai pu m'en défendre.

ARNOLPHE, reprenant haleine.

Passe pour le ruban. Mais je voulois apprendre
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNÈS.

Comment! est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas.
Mais, pour guérir du mal qu'il dit qui le possède,
N'a-t-il point exigé de vous d'autre remède?

AGNÈS.

Non. Vous pouvez juger, s'il en eût demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE, bas, à part.

Grace aux bontés du ciel, j'en suis quitte à bon compte :
Si j'y retombe plus, je veux bien qu'on m'affronte.

(haut.)

Chut. De votre innocence, Agnès, c'est un effet;
Je ne vous en dis mot. Ce qui s'est fait est fait.
Je sais qu'en vous flattant le galant ne desire
Que de vous abuser, et puis après s'en rire.

AGNÈS.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moi.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne savez pas ce que c'est que sa foi.
Mais enfin apprenez qu'accepter des cassettes,
Et de ces beaux blondins écouter les sornettes;
Que se laisser par eux, à force de langueur,
Baiser ainsi les mains et chatouiller le cœur,
Est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse.

AGNÈS.

Un péché, dites-vous? Et la raison, de grace?

ARNOLPHE.

La raison? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est courroucé.

AGNÈS.

Courroucé! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce?
C'est une chose, hélas! si plaisante et si douce!
J'admire quelle joie on goûte à tout cela;
Et je ne savois point encor ces choses-là.

ARNOLPHE.

Oui, c'est un grand plaisir que toutes ces tendresses,
Ces propos si gentils, et ces douces caresses;
Mais il faut le goûter en toute honnêteté,
Et qu'en se mariant, le crime en soit ôté.

AGNÈS.

N'est-ce plus un péché lorsque l'on se marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNÈS.

Mariez-moi donc promptement, je vous prie.

ARNOLPHE.

Si vous le souhaitez, je le souhaite aussi;
Et pour vous marier on me revoit ici.

AGNÈS.

Est-il possible?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Que vous me ferez aise!

ARNOLPHE.

Oui, je ne doute point que l'hymen ne vous plaise.

AGNÈS.

Vous nous voulez, nous deux...

ARNOLPHE.

Rien de plus assuré.

AGNÈS.

Que, si cela se fait, je vous caresserai!

ARNOLPHE.

Hé! la chose sera de ma part réciproque.

AGNÈS.

Je ne reconnois point, pour moi, quand on se moque.
Parlez-vous tout de bon?

ARNOLPHE.

Oui, vous le pourrez voir.

AGNÈS.

Nous serons mariés?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Mais quand?

ARNOLPHE.

Dès ce soir.

AGNÈS, riant.

Dès ce soir?

ARNOLPHE.

Dès ce soir. Cela vous fait donc rire?

AGNÈS.

Oui.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente est ce que je desire.

AGNÈS.

Hélas! que je vous ai grande obligation,
Et qu'avec lui j'aurai de satisfaction!

ARNOLPHE.

Avec qui?

AGNÈS.

Avec... Là...

ARNOLPHE.

Là... Là n'est pas mon compte.
A choisir un mari vous êtes un peu prompte.
C'est un autre, en un mot, que je vous tiens tout prêt.
Et quant au monsieur là, je prétends, s'il vous plaît,
Dût le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec lui désormais vous rompiez tout commerce;
Que, venant au logis, pour votre compliment,
Vous lui fermiez au nez la porte honnêtement;
Et lui jetant, s'il heurte, un grès par la fenêtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroître.
M'entendez-vous, Agnès? Moi, caché dans un coin,
De votre procédé je serai le témoin.

AGNÈS.

Las! il est si bien fait! C'est...

ARNOLPHE.

Ah! que de langage!

AGNÈS.

Je n'aurai pas le cœur...

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage.
Montez là-haut.

AGNÈS.

Mais quoi! voulez-vous...

ARNOLPHE.

C'est assez.

Je suis maître, je parle; allez, obéissez.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Oui, tout a bien été, ma joie est sans pareille :
Vous avez là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout point le blondin séducteur;
Et voilà de quoi sert un sage directeur.
Votre innocence, Agnes, avoit été surprise :
Voyez, sans y penser, où vous vous étiez mise.
Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
Le grand chemin d'enfer et de perdition.
De tous ces damoiseaux on sait trop les coutumes :
Ils ont de beaux canons, force rubans et plumes,
Grands cheveux, belles dents, et des propos fort doux;
Mais, comme je vous dis, la griffe est là-dessous;
Et ce sont vrais satans, dont la gueule altérée
De l'honneur féminin cherche à faire curée :
Mais, encore une fois, grace au soin apporté,
Vous en êtes sortie avec honnêteté.
L'air dont je vous ai vu lui jeter cette pierre,
Qui de tous ses desseins a mis l'espoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point différer
Les noces où je dis qu'il vous faut préparer.
Mais, avant toute chose, il est bon de vous faire
Quelque petit discours qui vous soit salutaire.
(à Georgette et à Alain.)
Un siége au frais ici. Vous, si jamais en rien...

GEORGETTE.

De toutes vos leçons nous nous souviendrons bien.
Cet autre monsieur-là nous en faisoit accroire ;
Mais...

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Aussi bien est-ce un sot ; il nous a l'autre fois
Donné deux écus d'or qui n'étoient pas de poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour souper tout ce que je desire ;
Et pour notre contrat, comme je viens de dire,
Faites venir ici, l'un ou l'autre, au retour,
Le notaire qui loge au coin de ce carfour.

SCÈNE II. — ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, assis.

Agnès, pour m'écouter, laissez là votre ouvrage :
Levez un peu la tête, et tournez le visage :
(Mettant le doigt sur son front.)
Là, regardez-moi là durant cet entretien ;
Et, jusqu'au moindre mot, imprimez-le-vous bien.
Je vous épouse, Agnès ; et, cent fois la journée,
Vous devez bénir l'heur de votre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez été,
Et dans le même temps admirer ma bonté,
Qui, de ce vil état de pauvre villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable bourgeoise,
Et jouir de la couche et des embrassements
D'un homme qui fuyoit tous ces engagements,
Et dont à vingt partis, fort capables de plaire,
Le cœur a refusé l'honneur qu'il veut vous faire.
Vous devez toujours, dis-je, avoir devant les yeux
Le peu que vous étiez sans ce nœud glorieux,
Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise
A mériter l'état où je vous aurai mise,
A toujours vous connoître, et faire qu'à jamais
Je puisse me louer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnès, n'est pas un badinage :
A d'austères devoirs le rang de femme engage[1] ;

[1] Don Pèdre se met dans une chaise, fit tenir sa femme debout, et lui dit ces

Et vous n'y montez pas, à ce que je prétends,
Pour être libertine et prendre du bon temps.
Votre sexe n'est là que pour la dépendance :
Du côté de la barbe est la toute-puissance.
Bien qu'on soit deux moitiés de la société,
Ces deux moitiés pourtant n'ont point d'égalité :
L'une est moitié suprême, et l'autre subalterne ;
L'une en tout est soumise à l'autre qui gouverne ;
Et ce que le soldat, dans son devoir instruit,
Montre d'obéissance au chef qui le conduit,
Le valet à son maître, un enfant à son père,
A son supérieur le moindre petit frère,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéissance, et de l'humilité,
Et du profond respect où la femme doit être
Pour son mari, son chef, son seigneur, et son maître[1].
Lorsqu'il jette sur elle un regard sérieux,
Son devoir aussitôt est de baisser les yeux,
Et de n'oser jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il lui veut faire grace.
C'est ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'hui ;
Mais ne vous gâtez pas sur l'exemple d'autrui.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines
Dont par toute la ville on chante les fredaines,
Et de vous laisser prendre aux assauts du malin,
C'est-à-dire d'ouïr aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faisant moitié de ma personne,
C'est mon honneur, Agnès, que je vous abandonne,
Que cet honneur est tendre, et se blesse de peu ;
Que sur un tel sujet il ne faut point de jeu ;

paroles, ou d'autres encore plus impertinentes : « Vous êtes ma femme, dont j'espère que j'aurai sujet de louer Die , tant que nous vivrons ensemble. Mettez-vous bien dans l'esprit ce que je m'en vais vous dire, et l'observez exactement tant que vous vivrez, et de peur d'offenser Dieu, et de peur de me déplaire. A toutes ces paroles dorées, l'innocente Laure faisoit de grandes révérences à propos ou non, et regardoit son mari entre deux yeux, aussi timidement qu'un écolier nouveau fait un pédant impérieux. Savez-vous, continua don Pèdre, la vie que doivent mener les personnes mariées ? Je ne la sais pas, lui répondit Laure, faisant une révérence plus basse que toutes les autres ; mais apprenez-la-moi, et je la retiendrai comme *Ave, Maria*. Et puis, autre révérence. » (SCARRON, *la Précaution inutile.*)

[1] « Les devoirs de la femme sont de rendre honneur, reverence et respect à son mari, comme à son maistre et bon seigneur. » (CHARRON, *De la Sagesse*, liv. III, chap. XII, *Du Devoir des mariés.*)

Et qu'il est aux enfers des chaudières bouillantes
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes[1].
Ce que je vous dis là ne sont point des chansons;
Et vous devez du cœur dévorer ces leçons.
Si votre ame les suit, et fuit d'être coquette,
Elle sera toujours, comme un lis, blanche et nette;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle fasse un faux bond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon;
Vous paroîtrez à tous un objet effroyable,
Et vous irez un jour, vrai partage du diable,
Bouillir dans les enfers à toute éternité,
Dont veuille vous garder la céleste bonté!
Faites la révérence. Ainsi qu'une novice
Par cœur dans le couvent doit savoir son office,
Entrant au mariage il en faut faire autant;
Et voici dans ma poche un écrit important,
Qui vous enseignera l'office de la femme.
J'en ignore l'auteur: mais c'est quelque bonne ame;
Et je veux que ce soit votre unique entretien.

(Il se lève.)

Tenez. Voyons un peu si vous le lirez bien.

AGNÈS lit.

LES MAXIMES DU MARIAGE,

OU LES DEVOIRS DE LA FEMME MARIÉE,

AVEC SON EXERCICE JOURNALIER[2].

PREMIÈRE MAXIME.

Celle qu'un lien honnête
Fait entrer au lit d'autrui

[1] Molière a répondu lui-même, dans *la Critique de l'École des Femmes*, à ceux qui l'accusoient de tourner, dans ce discours, la religion en ridicule. « Pour le » discours moral, dit-il, que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais » dévots, qui l'ont ouï, n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans » doute que ces paroles d'enfer et de chaudières bouillantes sont assez justifiées » par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui il parle. »

[2] Dans *l'Évangile des quenouilles*, petit livre du quinzieme siecle, l'auteur représente plusieurs dames, *bonnes voisines et amies*, assemblées pour filer pendant six journées, et qui tiennent des propos joyeux sur toutes les matieres. Dame Ysangrine commence la premiere journee par plusieurs maximes sur la conduite que les maris doivent tenir avec leurs femmes. Il est possible que ce livre ait inspiré à Moliere l'idée des maximes du mariage. (Aimé Martin.)

Doit se mettre dans la tête,
Malgré le train d'aujourd'hui,
Que l'homme qui la prend ne la prend que pour lui.

ARNOLPHE.

Je vous expliquerai ce que cela veut dire;
Mais pour l'heure présente il ne faut rien que lire.

AGNÈS poursuit.

DEUXIÈME MAXIME.

Elle ne se doit parer
Qu'autant que peut desirer.
Le mari qui la possède :
C'est lui que touche seul le soin de sa beauté;
Et pour rien doit être compté
Que les autres la trouvent laide.

TROISIÈME MAXIME.

Loin ces études d'œillades,
Ces eaux, ces blancs, ces pommades,
Et mille ingrédients qui font des teints fleuris :
A l'honneur, tous les jours, ce sont drogues mortelles;
Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

QUATRIÈME MAXIME.

Sous sa coiffe, en sortant, comme l'honneur l'ordonne,
Il faut que de ses yeux elle étouffe les coups;
Car, pour bien plaire à son époux,
Elle ne doit plaire à personne.

CINQUIÈME MAXIME.

Hors ceux dont au mari la visite se rend,
La bonne règle défend
De recevoir aucune ame :
Ceux qui de galante humeur
N'ont affaire qu'à madame
N'accommodent pas monsieur.

SIXIÈME MAXIME.

Il faut des présents des hommes

Qu'elle se défende bien;
Car, dans le siécle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

SEPTIÈME MAXIME.

Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennui,
Il ne faut écritoire, encre, papier, ni plumes :
Le mari doit, dans les bonnes coutumes,
Écrire tout ce qui s'écrit chez lui.

HUITIÈME MAXIME.

Ces sociétés déréglées,
Qu'on nomme belles assemblées,
Des femmes tous les jours corrompent les esprits.
En bonne politique on les doit interdire;
Car c'est là que l'on conspire
Contre les pauvres maris.

NEUVIÈME MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se vouer
Doit se défendre de jouer,
Comme d'une chose funeste;
Car le jeu, fort décevant,
Pousse une femme souvent
A jouer de tout son reste.

DIXIÈME MAXIME.

Des promenades du temps,
Ou repas qu'on donne aux champs,
Il ne faut point qu'elle essaie.
Selon les prudents cerveaux,
Le mari, dans ces cadeaux[1],
Est toujours celui qui paie.

ONZIÈME MAXIME.....

ARNOLPHE.

Vous achèverez seule; et, pas à pas, tantôt

[1] Diners de campagne, comme Molière l'explique lui-même dans les deux premiers vers de cette dixième maxime. Ce mot revient plusieurs fois dans notre auteur. (Voir F. GÉNIN, *Lexique*, etc.)

Je vous expliquerai ces choses comme il faut.
Je me suis souvenu d'une petite affaire :
Je n'ai qu'un mot à dire, et ne tarderai guère.
Rentrez, et conservez ce livre chèrement.
Si le notaire vient, qu'il m'attende un moment.

SCÈNE III. — ARNOLPHE, seul.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai je tournerai cette ame;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pèche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile.
Toute personne simple aux leçons est docile;
Et, si du bon chemin on l'a fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête :
Notre sort ne dépend que de sa seule tête,
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir[1],
Et nos enseignements ne font là que blanchir;
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue;
Et, dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
Beaucoup d'honnêtes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdi n'aura pas lieu d'en rire;
Par son trop de caquet il a ce qu'il lui faut.
Voilà de nos François l'ordinaire défaut :
Dans la possession d'une bonne fortune,
Le secret est toujours ce qui les importune;
Et la vanité sotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils se pendroient plutôt que de ne causer pas.

[1] *Gauchir*, au propre, aller à gauche; au figuré, s'écarter, se départir.

Oh! que les femmes sont du diable bien tentées,
Lorsqu'elles vont choisir ces têtes éventées!
Et que... Mais le voici... Cachons-nous toujours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin est le sien.

SCÈNE IV. — HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Je reviens de chez vous, et le destin me montre
Qu'il n'a pas résolu que je vous y rencontre.
Mais j'irai tant de fois, qu'enfin quelque moment...

ARNOLPHE.

Hé! mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment:
Rien ne me fâche tant que ces cérémonies;
Et, si l'on m'en croyoit, elles seroient bannies.
C'est un maudit usage, et la plupart des gens
Y perdent sottement les deux tiers de leur temps.

(Il se couvre.)

Mettons donc sans façon[1]. Hé bien! vos amourettes?
Puis-je, seigneur Horace, apprendre où vous en êtes?
J'étois tantôt distrait par quelque vision;
Mais depuis là-dessus j'ai fait réflexion.
De vos premiers progrès j'admire la vitesse,
Et dans l'événement mon ame s'intéresse[2].

HORACE.

Ma foi, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh! oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle
A ramené des champs le patron de la belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon très grand regret,

[1] *Mettons donc sans façon*, pour *mettons donc notre chapeau*. On en trouve un second exemple dans la scene II du *Mariage forcé*.

[2] Ici Molière s'inspire en même temps, pour les situations, de Scarron et de Straparole. Voir *les Facétieuses nuits du docteur Straparole*, IVe nuit, t. I, p. 324. La Fontaine a suivi une donnee analogue dans *le Maître en droit*

Il a su de nous deux le commerce secret[1].

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il sitôt appris cette aventure?

HORACE.

Je ne sais; mais enfin c'est une chose sûre.
Je pensois aller rendre, à mon heure à peu près,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lorsque, changeant pour moi de ton et de visage,
Et servante et valet m'ont bouché le passage,
Et d'un « Retirez-vous, vous nous importunez, »
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez!

HORACE.

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ai voulu leur parler au travers de la porte;
Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, « Vous n'entrerez point; monsieur l'a défendu. »

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non. Et de la fenêtre
Agnès m'a confirmé le retour de ce maître,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grès que sa main a jeté.

ARNOLPHE.

Comment! d'un grès?

HORACE.

D'un grès de taille non petite,
Dont on a par ses mains régalé ma visite[2].

ARNOLPHE.

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela!

[1] *Le commerce de nous*, pour *notre commerce*.

[2] Les gens de qualité disoient de cette scène : « Un grès dans une comédie, » ma foi, cela est bon. Comment diable comprendre qu'une jeune fille jette un » grès? car ce qu'on appelle un grès est un pavé qu'une femme peut à peine sou- » lever. Arnolphe étoit bien des amis du commissaire, de faire pleuvoir impune- » ment des grès par la fenêtre en plein jour! » (*La Guerre comique, ou la Défense de l'École des Femmes*, par le sieur de La Croix, p. 33.) (Aimé Martin.)

Et je trouve fâcheux l'état où vous voilà.

HORACE.

Il est vrai, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes, j'en suis fâché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Oui; mais cela n'est rien,
Et de vous raccrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer, par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile; et la fille, après tout,
Vous aime?

HORACE.

Assurément.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espère.

ARNOLPHE.

Le grès vous a mis en déroute :
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute;
Et j'ai compris d'abord que mon homme étoit là,
Qui, sans se faire voir, conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre;
Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté.
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avouer, l'Amour est un grand maître :
Ce qu'on ne fut jamais, il nous enseigne à l'être;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal;

Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente[1].
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès;
Car, tranchant avec moi par ces termes exprès,
« Retirez-vous, mon ame aux visites renonce;
» Je sais tous vos discours, et voilà ma réponse, »
Cette pierre ou ce grès dont vous vous étonniez
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;
Et j'admire de voir cette lettre ajustée
Avec le sens des mots, et la pierre jetée.
D'une telle action n'êtes-vous pas surpris?
L'Amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes?
Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit?
Euh! n'admirez-vous point cette adresse d'esprit?
Trouvez-vous pas plaisant de voir quel personnage
A joué mon jaloux dans tout ce badinage?
Dites.

ARNOLPHE.

Oui, fort plaisant.

HORACE.

Riez-en donc un peu.

(Arnolphe rit d'un air forcé.)

Cet homme, gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez lui se retranche, et de grès fait parade,
Comme si j'y voulois entrer par escalade;
Qui, pour me repousser, dans son bizarre effroi,
Anime du dedans tous ses gens contre moi,
Et qu'abuse à ses yeux, par sa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême!
Pour moi, je vous l'avoue, encor que son retour
En un grand embarras jette ici mon amour,
Je tiens cela plaisant, autant qu'on sauroit dire :

[1] La Fontaine a dit après Molière :

Le jeune Amour, bien qu'il ait la façon
D'un dieu qui n'est encor qu'à sa leçon,
Fut de tout temps grand faiseur de miracles :
En gens coquets il change les Catons;
Par lui les sots deviennent des oracles;
Par lui les loups deviennent des moutons :
Il fait si bien que l'on n'est plus le même, etc.

Je ne puis y songer sans de bon cœur en rire;
Et vous n'en riez pas assez, à mon avis.

ARNOLPHE, avec un ris forcé.

Pardonnez-moi, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en ami je vous montre sa lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre,
Mais en termes touchants et tout pleins de bonté.
De tendresse innocente, et d'ingénuité;
De la manière enfin que la pure nature
Exprime de l'amour la première blessure.

ARNOLPHE, bas, à part.

Voilà, friponne, à quoi l'écriture te sert;
Et, contre mon dessein, l'art t'en fut découvert.

HORACE lit.

« Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je » m'y prendrai. J'ai des pensées que je desirerois que vous » sussiez; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, » et je me défie de mes paroles. Comme je commence à con- » noître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur » de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire » plus que je ne devrois. En vérité, je ne sais ce que vous » m'avez fait, mais je sens que je suis fâchée à mourir de » ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les » peines du monde à me passer de vous, et que je serois bien » aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela; » mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je vou- » drois que cela se pût faire sans qu'il y en eût. On me dit » fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il » ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites » n'est que pour m'abuser; mais je vous assure que je n'ai » pu encore me figurer cela de vous, et je suis si touchée de » vos paroles, que je ne saurois croire qu'elles soient men- » teuses. Dites-moi franchement ce qui en est : car enfin, » comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort » du monde si vous me trompiez; et je pense que j'en mour- » rois de déplaisir[1]. »

ARNOLPHE, à part.

Hon! chienne!

[1] Comparez cette lettre à celle d'Isabelle dans *l'École des Maris.*

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moi? rien. C'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais vu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel se peut-il faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
De gâter méchamment ce fond d'ame admirable;
D'avoir, dans l'ignorance et la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile;
Et si, par la faveur de quelque bonne étoile,
Je puis, comme j'espère, à ce franc animal,
Ce traître, ce bourreau, ce faquin, ce brutal ..

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment! si vite!

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE.

Mais ne sauriez-vous point, comme on la tient de près,
Qui dans cette maison pourroit avoir accès?
J'en use sans scrupule; et ce n'est pas merveille
Qu'on se puisse, entre amis, servir à la pareille[1].
Je n'ai plus là-dedans que gens pour m'observer;
Et servante et valet, que je viens de trouver,
N'ont jamais, de quelque air que je m'y sois pu prendre,
Adouci leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un génie, à vrai dire, au-dessus de l'humain :
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte;
Mais, depuis quatre jours, la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen?

ARNOLPHE.

Non vraiment; et sans moi vous en trouverez bien.

[1] *A la pareille*, c'est-à-dire d'une façon pareille, à charge de revanche.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, seul.

Comme il faut devant lui que je me mortifie!
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant!
Quoi! pour une innocente un esprit si présent!
Elle a feint d'être telle à mes yeux, la traîtresse,
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
Enfin, me voilà mort par ce funeste écrit.
Je vois qu'il a, le traître, empaumé son esprit,
Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;
Et c'est mon désespoir et ma peine mortelle.
Je souffre doublement dans le vol de son cœur;
Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
J'enrage de trouver cette place usurpée,
Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
Je sais que, pour punir son amour libertin,
Je n'ai qu'à laisser faire à son mauvais destin,
Que je serai vengé d'elle par elle-même :
Mais il est bien fâcheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé!
Elle n'a ni parents, ni support, ni richesse;
Elle trahit mes soins, mes bontés, ma tendresse :
Et cependant je l'aime, après ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour.
Sot, n'as-tu point de honte? Ah! je crève, j'enrage,
Et je souffletterois mille fois mon visage.
Je veux entrer un peu, mais seulement pour voir
Quelle est sa contenance après un trait si noir.
Ciel! faites que mon front soit exempt de disgrace;
Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe,
Donnez-moi tout au moins, pour de tels accidents,
La constance qu'on voit à de certaines gens!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I. — ARNOLPHE, seul.

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue;
Et, bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit, à la voir, qu'elle n'y touche pas.
Plus, en la regardant, je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moi s'échauffer une bile;
Et ces bouillants transports dont s'enflammoit mon cœur
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'étois aigri, fâché, désespéré contre elle;
Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressants;
Et je sens là-dedans qu'il faudra que je crève,
Si de mon triste sort la disgrace s'achève.
Quoi! j'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution;
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance;
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi!
Non, parbleu! non, parbleu! Petit sot, mon ami,
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdrai mes peines,
Ou je rendrai, ma foi, vos espérances vaines,
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

SCÈNE II. — UN NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

Ah! le voilà! Bonjour. Me voici tout à point
Pour dresser le contrat que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE, se croyant seul, et sans voir ni entendre le notaire.

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE, se croyant seul.

A mes précautions je veux songer de près.

LE NOTAIRE.

Je ne passerai rien contre vos intérêts.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Il se faut garantir de toutes les surprises.

LE NOTAIRE.

Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mises.
Il ne vous faudra point, de peur d'être déçu,
Quittancer le contrat que vous n'ayez reçu.

ARNOLPHE, se croyant seul.

J'ai peur, si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.

LE NOTAIRE.

Hé bien! il est aisé d'empêcher cet éclat,
Et l'on peut en secret faire votre contrat.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte?

LE NOTAIRE.

Le douaire se règle au bien qu'on vous apporte.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Quel traitement lui faire en pareille aventure?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a [1]; mais cet ordre n'est rien,

[1] Cela signifie que si une femme apporte soixante mille livres de dot, elle doit avoir vingt mille livres de douaire.

Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Si...

(Il aperçoit le notaire.)

LE NOTAIRE.

Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut, comme bon lui semble,
Douer la future.

ARNOLPHE.

Hé?

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lorsqu'il l'aime beaucoup, et qu'il veut l'obliger;
Et cela par douaire, ou préfix qu'on appelle[1],
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
Ou sans retour, qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coutumier, selon les différents vouloirs;
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure ou simple, ou qu'on fait mutuelle.
Pourquoi hausser le dos? Est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sait pas les formes d'un contrat?
Qui me les apprendra? personne, je présume.
Sais-je pas qu'étant joints on est par la coutume
Communs en meubles, biens, immeubles et conquêts,
A moins que par un acte on n'y renonce exprès?
Sais-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté pour...?

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose sûre,
Vous savez tout cela; mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous, qui me prétendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule et faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, et sa chienne de face!
Adieu. C'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un contrat m'a-t-on pas fait venir?

[1] Le douaire préfix est celui que chaque conjoint assigne à sa volonté. Le douaire coutumier est celui qui est ordonné et établi par la coutume.

ARNOLPHE.

Oui, je vous ai mandé; mais la chose est remise,
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel diable d'homme avec son entretien !

LE NOTAIRE, seul.

Je pense qu'il en tient; et je crois penser bien.

SCÈNE III. — LE NOTAIRE, ALAIN, GEORGETTE.

LE NOTAIRE, allant au-devant d'Alain et de Georgette.

M'êtes-vous pas venu querir pour votre maître?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connoître;
Mais allez de ma part lui dire de ce pas
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ALAIN.

Monsieur...

ARNOLPHE.

Approchez-vous; vous êtes mes fidèles,
Mes bons, mes vrais amis; et j'en sais des nouvelles.

ALAIN.

Le notaire...

ARNOLPHE

Laissons, c'est pour quelque autre jour.
On veut à mon honneur jouer d'un mauvais tour;
Et quel affront pour vous, mes enfants, pourroit-ce être,
Si l'on avoit ôté l'honneur à votre maître!
Vous n'oseriez après paroître en nul endroit;
Et chacun, vous voyant, vous montreroit au doigt.
Donc, puisque autant que moi l'affaire vous regarde,
Il faut de votre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puisse en aucune façon...

GEORGETTE.

Vous nous avez tantôt montré notre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ses beaux discours gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh vraiment...!

GEORGETTE.

Nous savons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement : Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de secours soulage ma langueur!

ALAIN.

Vous êtes un sot.

ARNOLPHE.

(à Georgette.)

Bon. Georgette, ma mignonne,
Tu me parois si douce et si bonne personne...

GEORGETTE.

Vous êtes un nigaud.

ARNOLPHE.

(à Alain.)

Bon. Quel mal trouves-tu
Dans un dessein honnête et tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous êtes un fripon.

ARNOLPHE.

(à Georgette.)

Fort bien. Ma mort est sûre,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous êtes un benêt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien

(à Alain.)

Je ne suis pas un homme à vouloir rien pour rien;
Je sais, quand on me sert, en garder la mémoire :
Cependant, par avance, Alain, voilà pour boire;
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cotillon.

(Ils tendent tous deux la main, et prennent l'argent.)

Ce n'est de mes bienfaits qu'un simple échantillon.
Toute la courtoisie enfin dont je vous presse,
C'est que je puisse voir votre belle maîtresse.

GEORGETTE, le poussant

A d'autres.

ARNOLPHE

Bon cela.

ALAIN, le poussant.

Hors d'ici.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE, le poussant.

Mais tôt.

ARNOLPHE.

Bon. Holà! c'est assez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut?

ALAIN.

Est-ce de la façon que vous voulez l'entendre?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien, hors l'argent qu'il ne falloit pas prendre[1].

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit. Rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je; rentrez, puisque je le desire;
Je vous laisse l'argent. Allez : je vous rejoins.
Ayez bien l'œil à tout, et secondez mes soins.

SCÈNE V. — ARNOLPHE, seul.

Je veux, pour espion qui soit d'exacte vue,
Prendre le savetier du coin de notre rue.
Dans la maison toujours je prétends la tenir,
Y faire bonne garde, et surtout en bannir

[1] Molière doit l'idée de cette scène à une pièce italienne intitulée *Pantalon jaloux*. (Cailhava.)

Vendeuses de rubans, perruquières, coiffeuses,
Faiseuses de mouchoirs, gantières, revendeuses,
Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
A faire réussir les mystères d'amour[1].
Enfin j'ai vu le monde, et j'en sais les finesses.
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si message ou poulet de sa part peut entrer.

SCÈNE VI. — HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

La place m'est heureuse à vous y rencontrer.
Je viens de l'échapper bien belle, je vous jure.
Au sortir d'avec vous, sans prévoir l'aventure,
Seule dans son balcon j'ai vu paroître Agnès,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais.
Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte,
Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte;
Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous,
Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux;
Et tout ce qu'elle a pu, dans un tel accessoire[2],
C'est de me renfermer dans une grande armoire.
Il est entré d'abord : je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, sans rien dire, à grands pas,
Poussant de temps en temps des soupirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups sur les tables,
Frappant un petit chien qui pour lui s'émouvoit,
Et jetant brusquement les hardes qu'il trouvoit.
Il a même cassé, d'une main mutinée,
Des vases dont la belle ornoit sa cheminée;
Et sans doute il faut bien qu'à ce becque cornu[3]
Du trait qu'elle a joué quelque jour soit venu.
Enfin, après cent tours, ayant de la manière
Sur ce qui n'en peut mais[4] déchargé sa colère,

[1] Ces détails sont empruntés à Scarron : « Sa principale profession étoit d'être » conciliatrice des volontés, possédant éminemment toutes les conditions requises » à celles qui veulent s'en acquitter, comme d'être perruquière, revendeuse, dis- » tillatrice, d'avoir quantité de secrets pour l'embellissement du corps hu- » main, etc. »

[2] *Être en accessoire*, suivant Nicot, signifie *être en danger*.

[3] *Becque cornu* est une imitation du mot italien *becco*, qui signifie *bouc*. (Bret.)

[4] *Mais*, du latin *magis*, plus, davantage; vieux mot dont on se sert encore dans quelques provinces : *je n'en puis mais; je l'aime mais que toi*. (Ménage.) — Molière s'est encore servi de ce mot dans la grande scène du cinquième acte.

Mon jaloux inquiet, sans dire son ennui,
Est sorti de la chambre, et moi, de mon étui[1].
Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage;
C'étoit trop hasarder : mais je dois, cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit.
En toussant par trois fois je me ferai connoître;
Et je dois au signal voir ouvrir la fenêtre,
Dont, avec une échelle, et secondé d'Agnès,
Mon amour tâchera de me gagner l'accès.
Comme à mon seul ami je veux bien vous l'apprendre.
L'allégresse du cœur s'augmente à la répandre;
Et, goûtât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires.
Adieu. Je vais songer aux choses nécessaires.

SCÈNE VII. — ARNOLPHE, seul.

Quoi ! l'astre qui s'obstine à me désespérer
Ne me donnera pas le temps de respirer !
Coup sur coup je verrai, par leur intelligence,
De mes soins vigilants confondre la prudence !
Et je serai la dupe, en ma maturité,
D'une jeune innocente et d'un jeune éventé !
En sage philosophe on m'a vu, vingt années,
Contempler des maris les tristes destinées,
Et m'instruire avec soin de tous les accidents
Qui font dans le malheur tomber les plus prudents;
Des disgraces d'autrui profitant dans mon ame,
J'ai cherché les moyens, voulant prendre une femme,
De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
Et le tirer de pair d'avec les autres fronts;
Pour ce noble dessein, j'ai cru mettre en pratique
Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
Et, comme si du sort il étoit arrêté
Que nul homme ici-bas n'en seroit exempté,
Après l'expérience et toutes les lumières
Que j'ai pu m'acquérir sur de telles matières,
Après vingt ans et plus de méditation

[1] Ce récit est imité de Straparole, IVe nuit.

Pour me conduire en tout avec précaution,
De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
Pour me trouver après dans la même disgrace!
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menti.
De l'objet qu'on poursuit je suis encor nanti;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empêcherai du moins qu'on s'empare du reste;
Et cette nuit, qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmi tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piége qu'on me dresse,
Et que cet étourdi, qui veut m'être fatal,
Fasse son confident de son propre rival.

SCÈNE VIII. — CHRYSALDE, ARNOLPHE.

CHRYSALDE.

Hé bien! souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non. Je jeûne ce soir.

CHRYSALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace, excusez-moi, j'ai quelque autre embarras.

CHRYSALDE.

Votre hymen résolu ne se fera-t-il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquiéter des affaires des autres.

CHRYSALDE.

Oh! oh! si brusquement! Quels chagrins sont les vôtres?
Seroit-il point, compère, à votre passion
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois presque, à voir votre visage.

ARNOLPHE.

Quoi qu'il m'arrive, au moins aurai-je l'avantage
De ne pas ressembler à de certaines gens
Qui souffrent doucement l'approche des galants.

CHRYSALDE.

C'est un étrange fait, qu'avec tant de lumières
Vous vous effarouchiez toujours sur ces matières,
Qu'en cela vous mettiez le souverain bonheur,

Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.
Être avare, brutal, fourbe, méchant, et lâche,
N'est rien, à votre avis, auprès de cette tache;
Et, de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre au fond, pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire,
Et qu'une ame bien née ait à se reprocher
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empêcher?
Pourquoi voulez-vous, dis-je, en prenant une femme,
Qu'on soit digne, à son choix, de louange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroi
De l'affront que nous fait son manquement de foi?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage
Se faire en galant homme une plus douce image;
Que, des coups du hasard aucun n'étant garant,
Cet accident de soi doit être indifférent,
Et qu'enfin tout le mal, quoique le monde glose,
N'est que dans la façon de recevoir la chose:
Et, pour se bien conduire en ces difficultés,
Il y faut, comme en tout, fuir les extrémités,
N'imiter pas ces gens un peu trop débonnaires
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires,
De leurs femmes toujours vont citant les galants,
En font partout l'éloge, et prônent leurs talents,
Témoignent avec eux d'étroites sympathies,
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs parties,
Et font qu'avec raison les gens sont étonnés
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez.
Ce procédé, sans doute, est tout à fait blâmable;
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galants,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulents
Dont l'imprudent chagrin, qui tempête et qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait les yeux de tout le monde,
Et qui, par cet éclat, semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis il en est un honnête,
Où, dans l'occasion, l'homme prudent s'arrête;
Et, quand on le sait prendre, on n'a point à rougir
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.

Quoi qu'on en puisse dire enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté
Ne va qu'à le savoir tourner du bon côté.

ARNOLPHE.

Après ce beau discours, toute la confrérie
Doit un remercîment à votre seigneurie;
Et quiconque voudra vous entendre parler
Montrera de la joie à s'y voir enrôler.

CHRYSALDE.

Je ne dis pas cela ; car c'est ce que je blâme :
Mais comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dés,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, et d'une ame réduite,
Corriger le hasard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est-à-dire dormir et manger toujours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRYSALDE.

Vous pensez vous moquer; mais, à ne vous rien feindre,
Dans le monde je vois cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez-vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux être ce que vous dites,
Que de me voir mari de ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien,
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses,
Qui, pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous être fidèles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles?
Encore un coup, compère, apprenez qu'en effet
Le cocuage n'est que ce que l'on le fait;
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et, qu'il a ses plaisirs comme les autres choses[1].

[1] Ces plaisanteries, qui ont été sévèrement blâmées, se trouvent, quant à l'idée premiere, dans Rabelais et Brantôme. « Il n'est pas, dit Rabelais, coqun qui » veult; si tu es coqun, *ergo* ta femme sera belle; *ergo* tu seras bien traicté

ARNOLPHE.

Si vous êtes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moi, ce n'est pas la mienne d'en tâter;
Et, plutôt que subir une telle aventure...

CHRYSALDE.

Mon Dieu! ne jurez point, de peur d'être parjure.
Si le sort l'a réglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas votre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moi, je serois cocu?

CHRYSALDE.

Vous voilà bien malade!
Mille gens le sont bien, sans vous faire bravade,
Qui de mine, de cœur, de biens et de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moi, je n'en voudrois avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie, en un mot, m'importune;
Brisons là, s'il vous plaît.

CHRYSALDE.

Vous êtes en courroux!
Nous en saurons la cause. Adieu. Souvenez-vous,
Quoi que sur ce sujet votre honneur vous inspire,
Que c'est être à demi ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le sera pas.

ARNOLPHE.

Moi, je le jure encore, et je vais de ce pas
Contre cet accident trouver un bon remède.

(Il court heurter à sa porte.)

SCÈNE IX. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Mes amis, c'est ici que j'implore votre aide.
Je suis édifié de votre affection;
Mais il faut qu'elle éclate en cette occasion;

» d'elle; *ergo* tu auras des amis beaucoup; *ergo* tu seras sauve. » — « Quand une
» femme, dit à son tour Brantôme, est un peu galante, elle se rend plus aisée,
» plus subjecte, plus docile, craintive, et de plus douce et agreable humeur, plus
» humble et plus prompte à faire tout ce que le mari veut, et lui condescend en
» tout, comme j'en ai veu plusieurs, telles qui n'osent gronder, ni crier, ni faire
» des caricatures, de peur que leurs maris ne les menacent de leurs fautes : bref,
» elles font ce que leurs maris veuillent. »

Et, si vous m'y servez selon ma confiance,
Vous êtes assurés de votre récompense.
L'homme que vous savez (n'en faites point de bruit)
Veut, comme je l'ai su, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnès entrer par escalade;
Mais il lui faut, nous trois, dresser une embuscade.
Je veux que vous preniez chacun un bon bâton,
Et, quand il sera près du dernier échelon
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvrirai la fenêtre),
Que tous deux à l'envi vous me chargiez ce traître,
Mais d'un air dont son dos garde le souvenir,
Et qui lui puisse apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune manière,
Ni faire aucun semblant que je serai derrière.
Aurez-vous bien l'esprit de servir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu! tout est à nous.
Vous verrez, quand je bats, si j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne, quoique aux yeux elle semble moins forte,
N'en quitte pas sa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc; et surtout gardez de babiller.
(seul.)
Voilà pour le prochain une leçon utile;
Et si tous les maris qui sont en cette ville
De leurs femmes ainsi recevoient le galant,
Le nombre des cocus ne seroit pas si grand.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I. — ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE

ARNOLPHE.

Traîtres! qu'avez-vous fait par cette violence?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, monsieur, obéissance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer;
L'ordre étoit de le battre, et non de l'assommer;
Et c'étoit sur le dos, et non pas sur la tête,
Que j'avois commandé qu'on fît choir la tempête.
Ciel! dans quel accident me jette ici le sort!
Et que puis-je résoudre à voir cet homme mort?
Rentrez dans la maison, et gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ai pu vous prescrire.
(seul.)
Le jour s'en va paroître, et je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Hélas! que deviendrai-je? et que dira le père,
Lorsque inopinément il saura cette affaire?

SCÈNE II. — HORACE, ARNOLPHE.

HORACE, à part.

Il faut que j'aille un peu reconnoître qui c'est.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Eût-on jamais prévu...
(Heurté par Horace, qu'il ne reconnoît pas.)
Qui va là, s'il vous plaît?

HORACE.

C'est vous, seigneur Arnolphe?

ARNOLPHE.

Oui. Mais vous...?

HORACE.

C'est Horace.
Je m'en allois chez vous vous prier d'une grace.

Vous sortez bien matin!

ARNOLPHE.

Quelle confusion!
Est-ce un enchantement? est-ce une illusion?

HORACE.

J'étois, à dire vrai, dans une grande peine;
Et je bénis du ciel la bonté souveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi.
Je viens vous avertir que tout a réussi,
Et même beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne sais point par où l'on a pu soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit su donner;
Mais, étant sur le point d'atteindre à la fenêtre,
J'ai, contre mon espoir, vu quelques gens paroître,
Qui, sur moi brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied et tomber jusqu'en bas,
Et ma chute, aux dépens de quelque meurtrissure,
De vingt coups de bâton m'a sauvé l'aventure.
Ces gens-là, dont étoit, je pense, mon jaloux
Ont imputé ma chute à l'effort de leurs coups;
Et comme la douleur, un assez long espace,
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont cru tout de bon qu'ils m'avoient assommé,
Et chacun d'eux s'en est aussitôt alarmé.
J'entendois tout leur bruit dans le profond silence :
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence;
Et, sans lumière aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement tâter si j'étois mort.
Je vous laisse à penser si, dans la nuit obscure,
J'ai d'un vrai trépassé su tenir la figure.
Ils se sont retirés avec beaucoup d'effroi;
Et, comme je songeois à me retirer, moi,
De cette feinte mort la jeune Agnès émue
Avec empressement est devers moi venue :
Car les discours qu'entre eux ces gens avoient tenus
Jusques à son oreille étoient d'abord venus;
Et, pendant tout ce trouble étant moins observée,
Du logis aisément elle s'étoit sauvée;
Mais, me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien représenter.

Que vous dirai-je enfin? Cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour lui donne,
N'a plus voulu songer à retourner chez soi,
Et de tout son destin s'est commise à ma foi.
Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fâcheux périls elle pourroit courir,
Si j'étois maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée;
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée :
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sauroit séparer que la mort.
Je prévois là-dessus l'emportement d'un père;
Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie enfin il se faut contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidèle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette belle;
Que dans votre maison, en faveur de mes feux,
Vous lui donniez retraite au moins un jour ou deux.
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite,
Vous savez qu'une fille aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un étrange soupçon;
Et comme c'est à vous, sûr de votre prudence,
Que j'ai fait de mes feux entière confidence,
C'est à vous seul aussi, comme ami généreux,
Que je puis confier ce dépôt amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à votre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Très volontiers, vous dis-je; et je me sens ravir
De cette occasion que j'ai de vous servir.
Je rends graces au ciel de ce qu'il me l'envoie,
Et n'ai jamais rien fait avec si grande joie.

HORACE.

Que je suis redevable à toutes vos bontés!
J'avois de votre part craint des difficultés :
Mais vous êtes du monde; et, dans votre sagesse,

Vous savez excuser le feu de la jeunesse.
Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

Mais comment ferons-nous? car il fait un peu jour.
Si je la prends ici, l'on me verra peut-être;
Et, s'il faut que chez moi vous veniez à paroître,
Des valets causeront. Pour jouer au plus sûr,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur.
Mon allée est commode, et je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont précautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moi, je ne ferai que vous la mettre en main,
Et chez moi sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE, seul.

Ah! fortune, ce trait d'aventure propice
Répare tous les maux que m'a faits ton caprice!

(Il s'enveloppe le nez de son manteau.)

SCÈNE III. — AGNÈS, ARNOLPHE, HORACE.

HORACE, à Agnès.

Ne soyez point en peine où je vais vous mener;
C'est un logement sûr que je vous fais donner.
Vous loger avec moi, ce seroit tout détruire :
Entrez dans cette porte, et laissez-vous conduire.

(Arnolphe lui prend la main sans qu'elle le reconnoisse.)

AGNÈS, à Horace.

Pourquoi me quittez-vous?

HORACE.

Chère Agnès, il le faut.

AGNÈS.

Songez donc, je vous prie, à revenir bientôt.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flamme amoureuse.

AGNÈS.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de votre présence, on me voit triste aussi.

AGNÈS.

Hélas! s'il étoit vrai, vous resteriez ici.

HORACE.

Quoi! vous pourriez douter de mon amour extrême

AGNÈS.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime :
(Arnolphe la tire.)
Ah! l'on me tire trop.

HORACE.

C'est qu'il est dangereux,
Chère Agnès, qu'en ce lieu nous soyons vus tous deux;
Et ce parfait ami de qui la main vous presse
Suit le zèle prudent qui pour nous l'intéresse.

AGNÈS.

Mais suivre un inconnu que...

HORACE.

N'appréhendez rien :
Entre de telles mains vous ne serez que bien.

AGNÈS.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace,
Et j'aurois...
(à Arnolphe qui la tire encore.)
Attendez.

HORACE.

Adieu. Le jour me chasse.

AGNÈS.

Quand vous verrai-je donc?

HORACE.

Bientôt, assurément.

AGNÈS.

Que je vais m'ennuyer jusques à ce moment!

HORACE, en s'en allant.

Grace au ciel, mon bonheur n'est plus en concurrence;
Et je puis maintenant dormir en assurance.

SCÈNE IV. — ARNOLPHE, AGNÈS.

ARNOLPHE, caché dans son manteau, et déguisant sa voix.

Venez, ce n'est pas là que je vous logerai,
Et votre gîte ailleurs est par moi préparé.
Je prétends en lieu sûr mettre votre personne.
(se faisant connoître.)
Me connoissez-vous?

AGNÈS.

Hai!

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayés,
Et c'est à contre-cœur qu'ici vous me voyez;
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possède.

(Agnès regarde si elle ne verra point Horace.)

N'appelez point des yeux le galant à votre aide;
Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah! ah! si jeune encor, vous jouez de ces tours!
Votre simplicité, qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les enfants par l'oreille;
Et vous savez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un galant vous évader sans bruit!
Tudieu! comme avec lui votre langue cajole!
Il faut qu'on vous ait mise à quelque bonne école!
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits?
Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie?
Ah! coquine, en venir à cette perfidie!
Malgré tous mes bienfaits former un tel dessein!
Petit serpent que j'ai réchauffé dans mon sein,
Et qui, dès qu'il se sent, par une humeur ingrate
Cherche à faire du mal à celui qui le flatte!

AGNÈS.

Pourquoi me criez-vous[1]?

ARNOLPHE.

J'ai grand tort en effet!

AGNÈS.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ai fait.

ARNOLPHE.

Suivre un galant n'est pas une action infame?

AGNÈS.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme:
J'ai suivi vos leçons, et vous m'avez prêché
Qu'il se faut marier pour ôter le péché!

ARNOLPHE.

Oui. Mais pour femme, moi, je prétendois vous prendre;
Et je vous l'avois fait, me semble, assez entendre.

[1] Dans le sens de : *me grondez-vous*.

AGNÈS.

Oui. Mais à vous parler franchement entre nous,
Il est plus pour cela selon mon goût que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux et pénible,
Et vos discours en font une image terrible;
Mais, las! il le fait, lui, si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des desirs.

ARNOLPHE.

Ah! c'est que vous l'aimez, traîtresse!

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même!

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNÈS.

Hélas!

Est-ce que j'en puis mais? Lui seul en est la cause:
Et je n'y songeois pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il falloit chasser cet amoureux desir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne savez-vous pas que c'étoit me déplaire?

AGNÈS.

Moi? point du tout. Quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vrai, j'ai sujet d'en être réjoui!
Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte?

AGNÈS.

Vous?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non!

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoi ne m'aimer pas, madame l'impudente?

AGNÈS.

Mon Dieu! ce n'est pas moi que vous devez blâmer :
Que ne vous êtes-vous, comme lui, fait aimer!
Je ne vous en ai pas empêché, que je pense.

ARNOLPHE.

Je m'y suis efforcé de toute ma puissance;
Mais les soins que j'ai pris, je les ai perdus tous.

AGNÈS.

Vraiment, il en sait donc là-dessus plus que vous;
Car à se faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE, à part.

Voyez comme raisonne et répond la vilaine!
Peste! une précieuse en diroit-elle plus?
Ah! je l'ai mal connue; ou, ma foi, là-dessus
Une sotte en sait plus que le plus habile homme.
(à Agnès.)
Puisqu'en raisonnements votre esprit se consomme,
La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps
Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens?

AGNÈS.

Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double[1].

ARNOLPHE, bas, à part.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
(haut.)
Me rendra-t-il, coquine, avec tout son pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir?

AGNÈS.

Je ne vous en ai pas de si grandes qu'on pense.

ARNOLPHE.

N'est-ce rien que les soins d'élever votre enfance?

AGNÈS.

Vous avez là-dedans bien opéré vraiment,
Et m'avez fait en tout instruire joliment!
Croit-on que je me flatte, et qu'enfin, dans ma tête,
Je ne juge pas bien que je suis une bête?

[1] Pièce de monnoie qui valoit deux deniers.

Moi-même j'en ai honte; et, dans l'âge où je suis,
Je ne veux plus passer pour sotte, si je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,
Apprendre du blondin quelque chose?

AGNÈS.

Sans doute.
C'est de lui que je sais ce que je puis savoir;
Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmade
Ma main de ce discours ne venge la bravade.
J'enrage quand je vois sa piquante froideur;
Et quelques coups de poing satisferoient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas! vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

ARNOLPHE, à part.

Ce mot et ce regard désarme ma colère,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer, et que, pour ces traîtresses,
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoît leur imperfection;
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion;
Leur esprit est méchant, et leur ame fragile;
Il n'est rien de plus foible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle: et, malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.

(à Agnès.)

Hé bien! faisons la paix. Va, petite traîtresse,
Je te pardonne tout, et te rends ma tendresse[1];
Considère par là l'amour que j'ai pour toi,
Et, me voyant si bon, en revanche aime-moi.

AGNÈS.

Du meilleur de mon cœur je voudrois vous complaire:

[1] Molière, en parlant à Chapelle de ses chagrins domestiques, disoit: « J'eus » le chagrin de voir qu'une personne sans beauté, qui doit le peu d'esprit qu'on » lui trouve à l'éducation que je lui ai donnée, détruisoit en un moment toute ma » philosophie. Sa présence me fit oublier mes résolutions; et les premieres pa- » roles qu'elle me dit pour sa defense me laisserent si convaincu que mes soupçons » étoient mal fondés, que je lui demandai pardon d'avoir été crédule. » Entre les plaintes du mari et les vers du poëte l'analogie est assez grande pour être remarquée,

Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux si tu veux.
Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux, et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moi.
Ta forte passion est d'être brave et leste,
Tu le seras toujours, va, je te le proteste;
Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,
Je te bouchonnerai, baiserai, mangerai;
Tout comme tu voudras tu pourras te conduire :
Je ne m'explique point, et cela c'est tout dire.
(bas, à part.)
Jusqu'où la passion peut-elle faire aller[1]!
(haut.)
Enfin, à mon amour rien ne peut s'égaler :
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate?
Me veux-tu voir pleurer? veux-tu que je me batte?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux?
Veux-tu que je me tue? Oui, dis si tu le veux,
Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme.

AGNÈS.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame :
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE.

Ah! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux.
Je suivrai mon dessein, bête trop indocile;
Et vous dénicherez à l'instant de la ville.
Vous rebutez mes vœux, et me mettez à bout,
Mais un cul de couvent me vengera de tout[2].

SCÈNE V. — ARNOLPHE, AGNÈS, ALAIN.

ALAIN.

Je ne sais ce que c'est, monsieur; mais il me semble

[1] Molière a répondu lui-même à ceux qui accusoient cette scène d'exagération. « Je voudrois bien savoir, disoit-il, avec une réticence très-significative, si ce » n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens mêmes, et les plus » sérieux, en pareille occasion, ne font pas des choses... »

[2] Comme *cul-de-basse-fosse*, *cul-de-sac*, c'est-à-dire sac, fosse, et couvent sans issue par l'extrémité opposée à l'entrée. (F. Génin.)

Qu'Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

ARNOLPHE.

La voici. Dans ma chambre allez me la nicher.

(à part.)

Ce ne sera pas là qu'il la viendra chercher;
Et puis, c'est seulement pour une demi-heure.
Je vais, pour lui donner une sûre demeure,

(à Alain.)

Trouver une voiture. Enfermez-vous des mieux,
Et surtout gardez-vous de la quitter des yeux.

(seul.)

Peut-être que son ame, étant dépaysée,
Pourra de cet amour être désabusée.

SCÈNE VI. — ARNOLPHE, HORACE.

HORACE.

Ah! je viens vous trouver, accablé de douleur.
Le ciel, seigneur Arnolphe, a conclu mon malheur;
Et, par un trait fatal d'une injustice extrême,
On me veut arracher de la beauté que j'aime.
Pour arriver ici mon père a pris le frais [1];
J'ai trouvé qu'il mettoit pied à terre ici près:
Et la cause, en un mot, d'une telle venue,
Qui, comme je disois, ne m'étoit pas connue,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux célébrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquiétude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups:
Il vient avec mon père achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ai, dès leurs premiers mots, pensé m'évanouir:
Et d'abord, sans vouloir plus longtemps les ouïr,
Mon père ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur, je l'ai devancé vite.
De grace, gardez-vous de lui rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir;
Et tâchez, comme en vous il prend grande créance,

[1] C'est-à-dire a profité de la fraîcheur de la nuit. (Aimé Martin.)

De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oui-dà.

HORACE.

Conseillez-lui de différer un peu,
Et rendez, en ami, ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manquerai pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espère.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon véritable père.
Dites-lui que mon âge... Ah! je le vois venir!
Écoutez les raisons que je vous puis fournir.

SCÈNE VII. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE.

(Horace et Arnolphe se retirent dans un coin du théâtre, et parlent bas ensemble.)

ENRIQUE, à Chrysalde.

Aussitôt qu'à mes yeux je vous ai vu paroître,
Quand on ne m'eût rien dit, j'aurois su vous connoître.
Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux, si la parque cruelle
M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,
Pour jouir avec moi des sensibles douceurs
De revoir tous les siens après nos longs malheurs.
Mais, puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en ait pu rester.
Il vous touche de près; et, sans votre suffrage,
J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
Le choix du fils d'Oronte est glorieux de soi;
Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moi.

CHRYSALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si légitime.

ARNOLPHE, à part, à Horace.

Oui, je veux vous servir de la bonne façon.

HORACE, à part, à Arnolphe.

Gardez, encore un coup...

ARNOLPHE, à Horace.

N'ayez aucun soupçon.

(Arnolphe quitte Horace pour aller embrasser Oronte.)

ORONTE, à Arnolphe.

Ah! que cette embrassade est pleine de tendresse!

ARNOLPHE.

Que je sens à vous voir une grande allégresse!

ORONTE.

Je suis ici venu...

ARNOLPHE.

Sans m'en faire récit,
Je sais ce qui vous mène.

ORONTE.

On vous l'a déja dit?

ARNOLPHE.

Oui.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Votre fils à cet hymen résiste,
Et son cœur prévenu n'y voit rien que de triste :
Il m'a même prié de vous en détourner;
Et moi, tout le conseil que je vous puis donner,
C'est de ne pas souffrir que ce nœud se diffère,
Et de faire valoir l'autorité de père.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faisons contre eux à leur être indulgents.

HORACE, à part.

Ah! traître!

CHRYSALDE.

Si son cœur a quelque répugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas lui faire résistance[1].
Mon frère, que je crois, sera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoi! se laissera-t-il gouverner par son fils?

[1] VAR. Je tiens qu'on ne doit pas lui faire violence. (*Prem. édition.*)

Est-ce que vous voulez qu'un père ait la mollesse
De ne savoir pas faire obéir la jeunesse?
Il seroit beau, vraiment, qu'on le vît aujourd'hui
Prendre loi de qui doit la recevoir de lui!
Non, non : c'est mon intime, et sa gloire est la mienne;
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne.
Qu'il fasse voir ici de fermes sentiments,
Et force de son fils tous les attachements.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, et, dans cette alliance,
C'est moi qui vous réponds de son obéissance.

CHRYSALDE, à Arnolphe.

Je suis surpris, pour moi, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Je sais ce que je fais, et dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Oui, oui, seigneur Arnolphe, il est...

CHRYSALDE.

Ce nom l'aigrit;
C'est monsieur de la Souche, on vous l'a déja dit.

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE, à part.

Qu'entends-je?

ARNOLPHE, se retournant vers Horace.

Oui, c'est là le mystère;
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE, à part.

En quel trouble...

SCÈNE VIII. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, HORACE, ARNOLPHE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Monsieur, si vous n'êtes auprès,
Nous aurons de la peine à retenir Agnès;
Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être
Qu'elle se pourroit bien jeter par la fenêtre.

ARNOLPHE.

Faites-la-moi venir; aussi bien de ce pas
(à Horace.)
Prétends-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas;
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe;
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

HORACE, à part.

Quels maux peuvent, ô ciel, égaler mes ennuis!
Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis?

ARNOLPHE, à Oronte.

Pressez vite le jour de la cérémonie;
J'y prends part, et déja moi-même je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien là mon dessein.

SCÈNE IX. — AGNÈS, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRYSALDE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE, à Agnès.

Venez, belle, venez,
Qu'on ne sauroit tenir, et qui vous mutinez.
Voici votre galant, à qui, pour récompense,
Vous pouvez faire une humble et douce révérence.
(à Horace.)
Adieu. L'événement trompe un peu vos souhaits;
Mais tous les amoureux ne sont pas satisfaits.

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci.
Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre.
Jusqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc prétendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ai conseillé, malgré tout son murmure,
D'achever l'hyménée.

ORONTE.

Oui. Mais pour le conclure,
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez vous celle dont il s'agit,
La fille qu'autrefois, de l'aimable Angélique,
Sous des liens secrets, eut le seigneur Enrique?
Sur quoi votre discours étoit-il donc fondé?

CHRYSALDE.

Je m'étonnois aussi de voir son procédé.

ARNOLPHE.

Quoi!

CHRYSALDE.

D'un hymen secret ma sœur eut une fille,
Dont on cacha le sort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui, sous de feints noms, pour ne rien découvrir,
Par son époux, aux champs fut donnée à nourrir.

CHRYSALDE.

Et dans ce temps, le sort, lui déclarant la guerre,
L'obligea de sortir de sa natale terre.

ORONTE.

Et d'aller essuyer mille périls divers,
Dans ces lieux séparés de nous par tant de mers.

CHRYSALDE.

Où ses soins ont gagné ce que dans sa patrie
Avoient pu lui ravir l'imposture et l'envie.

ORONTE.

Et, de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de sa fille il confia le sort.

CHRYSALDE.

Et cette paysanne a dit avec franchise
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remise.

ORONTE.

Et qu'elle l'avoit fait sur votre charité
Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRYSALDE.

Et lui, plein de transport, et l'allégresse en l'ame,
A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE.

Et vous allez enfin la voir venir ici,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci.

CHRYSALDE, à Arnolphe.

Je devine à peu près quel est votre supplice;
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'être point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vrai moyen.

ARNOLPHE, s'en allant tout transporté, et ne pouvant parler.

Ouf!

SCÈNE X. — ENRIQUE, ORONTE, CHRYSALDE, AGNÈS, HORACE.

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah! mon père,
Vous saurez pleinement ce surprenant mystère.
Le hasard en ces lieux avoit exécuté
Ce que votre sagesse avoit prémedité.
J'étois, par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette belle;
Et c'est elle, en un mot, que vous venez chercher,
Et pour qui mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ai point douté d'abord que je l'ai vue,
Et mon ame depuis n'a cessé d'être emue.
Ah! ma fille, je cède à des transports si doux.

CHRYSALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frère, autant que vous;
Mais ces lieux et cela ne s'accommodent guères.
Allons dans la maison débrouiller ces mystères,
Payer à notre ami ses soins officieux,
Et rendre grace au ciel, qui fait tout pour le mieux.

FIN DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

LA CRITIQUE

DE

L'ÉCOLE DES FEMMES.

COMÉDIE EN UN ACTE

1663.

NOTICE.

Cette pièce fut représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er juin 1663. «L'idée m'en vint, dit Molière [1], après les deux ou trois premières représentations de ma pièce (*l'Ecole des Femmes*). Je la dis, cette idée, dans une maison où je me trouvai un soir; et d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, et qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non-seulement pour me solliciter d'y mettre la main, mais encore pour l'y mettre lui-même; et je fus étonné que deux jours après il me montra toute l'affaire exécutée d'une manière à la vérité beaucoup plus galante et plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvai des choses trop avantageuses pour moi; et j'eus peur que, si je produisois cet ouvrage sur notre théâtre, on ne m'accusât d'abord d'avoir mendié les louanges qu'on m'y donnoit.» Cette personne de qualité qui offrait ainsi à Molière de prendre sa défense, était, suivant de Visé, l'abbé du Buisson, que Somaize appelle *grand introducteur des belles ruelles*. L'obligeant abbé proposait naïvement à Molière de travailler à son propre éloge; mais le poëte avait un sentiment trop élevé des choses littéraires, pour accepter cette proposition qui eût donné beau jeu à ses adversaires. Cependant, comme les rumeurs des coteries devenaient de jour en jour plus menaçantes, il sentit qu'il fallait prendre l'offensive avec l'arme toujours redoutable du ridicule, et pour se défendre en attaquant, il donna *la Cri-*

[1] Préface de l'*École des Femmes*.

tique de l'École des Femmes; mais il ne se contenta point de faire rire aux dépens de ses adversaires. Le grand poëte comique reparut sous l'auteur offensé. Tout en groupant, dans un canevas sans intrigue, quelques personnages rapidement esquissés, il présenta le tableau fidèle des coteries mondaines de son temps. « Cette critique, dit avec raison M. Aimé Martin, n'est qu'un simple dialogue, mais dans ce dialogue tout est vivant, tout marche au but que se propose l'auteur. Voyez avec quel bonheur, avant de commencer à se défendre, l'auteur fait comparoître à son tribunal les différentes cabales liguées contre lui! *Climène, qui fait des mots nouveaux, et qui a les oreilles plus chastes que tout le reste du corps,* représente à elle seule toute la coterie des précieuses. Le marquis est le patron de ces merveilleux du jour qui jugent une pièce avant de l'avoir vue, et qui prononcent en maîtres sur les choses qu'ils ne sauroient comprendre. Lysidas, qui ne veut pas qu'on juge un ouvrage par le plaisir qu'il donne, mais bien par les règles de la grammaire et de la rhétorique, représente au naturel ces pédants qui emploient le peu d'esprit qu'ils ont à cacher leur médiocrité sous un faux savoir, et l'envie qui les ronge sous une modération affectée. *Pire espèce,* auroit dit la Fontaine, fléaux du génie et de la société. A ces caractères, qui sont placés là pour représenter toutes les passions d'une coterie, Molière a soin d'opposer quelques caractères particuliers qui représentent la raison publique, qui n'est d'aucune coterie, et qui finit toujours par les écraser toutes. Tels sont ici les personnages d'Uranie, d'Élise et de Dorante. »

La Critique de l'École des Femmes, que M. Auger appelle un « monument ingénieux d'une juste vengeance; l'image piquante et fidèle d'une conversation où la raison et la folie, l'esprit et la sottise, l'instruction polie et le savoir pédantesque, semblent étaler à l'envi leurs grâces et leurs ridicules pour se faire valoir mutuellement par le contraste; » *la Critique,* disons-nous, obtint un grand succès; mais par ce succès même, elle ne fit qu'exciter plus vivement encore la colère et la jalousie des adversaires de l'auteur, et elle devint le signal d'une polémique où Molière, placé, comme nous le verrons plus loin, dans le cas de légitime défense, reparut armé de toute sa verve et de toute son ironie.

Quelques-uns des caractères esquissés dans la pièce qu'on va lire ont été développés dans *les Femmes savantes,* suprême et dernier combat d'une guerre où *les Précieuses* et *la Critique* n'étaient en quelque sorte que des escarmouches. Le *Lysidas* de *la Critique,* en se dédoublant dans *les Femmes savantes,* deviendra Trissotin et Vadius; Climène annonce déjà Philaminte, comme Dorante annonce Clitandre, comme Élise annonce Henriette. Du reste, il ne faut point s'étonner que Molière ait insisté complaisam-

ment et à trois reprises différentes, sur des travers qui au fond sont à peu près les mêmes ; car, en attaquant les pédants, les prudes, leurs sentiments affectés, et, comme le dit la Bruyère, *leurs prononciations contrefaites*, il défendait aussi ses propres ouvrages, dont la cause était inséparable de la cause du bon goût et du bon sens.

A LA REINE MÈRE [1].

MADAME,

Je sais bien que VOTRE MAJESTÉ n'a que faire de toutes nos dédicaces, et que ces prétendus devoirs, dont on lui dit élégamment qu'on s'acquitte envers Elle, sont des hommages, à dire vrai, dont Elle nous dispenseroit très volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de lui dédier *la Critique de l'École des Femmes:* et je n'ai pu refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joie à VOTRE MAJESTÉ, sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande et la meilleure princesse du monde, et nous promet en Elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du côté de ce qui le touche, je me réjouis, dans cette allégresse générale, de pouvoir encore obtenir l'honneur de divertir VOTRE MAJESTÉ; Elle, MADAME, qui prouve si bien que la véritable dévotion n'est point contraire aux honnêtes divertissements ; qui, de ses hautes pensées et de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, et ne dédaigne pas rire de cette même bouche dont Elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon esprit de l'espérance de cette gloire ; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde ; et quand je jouirai de ce bonheur, ce sera la plus grande joie que puisse recevoir,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant,
et très obligé serviteur,

MOLIÈRE.

[1] Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, femme de Louis XIII, mère de Louis XIV, morte le 20 janvier 1666.

PERSONNAGES.

URANIE [1].
ÉLISE [2].
CLIMÈNE [3].
LE MARQUIS [4].
DORANTE, ou LE CHEVALIER [5].
LYSIDAS, poëte [6].
GALOPIN, laquais.

La scène est à Paris, dans la maison d'Uranie.

SCÈNE I. — URANIE, ÉLISE.

URANIE.

Quoi! cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ÉLISE.

Personne du monde.

URANIE.

Vraiment, voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

ÉLISE.

Cela m'étonne aussi, car ce n'est guère notre coutume; et votre maison, Dieu merci, est le refuge ordinaire de tous les fainéants de la cour.

URANIE.

L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

ÉLISE.

Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

ÉLISE.

Ah! très humble servante au bel esprit; vous savez qui ce n'est pas là que je vise.

Acteurs de la troupe de Molière: [1] Mademoiselle DE BRIE. — [2] Armande BÉJART, femme de Molière. — [3] Mademoiselle DUPARC. — [4] LA GRANGE. — [5] BRÉCOURT. — [6] DU CROISY.

URANIE.

Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

ÉLISE.

Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie; et la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule

URANIE.

La délicatesse est trop grande de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

ÉLISE.

Et la complaisance est trop générale de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

URANIE.

Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagants.

ÉLISE.

Ma foi, les extravagants ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisants dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagants, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles?

URANIE.

Ce langage est à la mode, et l'on le tourne en plaisanterie à la cour.

ÉLISE.

Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer, aux conversations du Louvre, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des Halles et de la place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans, et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : Madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil; à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici! Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel? Et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle; et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

ÉLISE.

Tant pis encore de prendre peine à dire des sottises, et d'être mauvais plaisants de dessein formé. Je les en tiens moins excusables; et si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins[1].

URANIE.

Laissons cette matière qui t'échauffe un peu trop, et disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le souper que nous devons faire ensemble.

ÉLISE.

Peut-être l'a-t-il oublié, et que...

SCÈNE II. — URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN.

Voilà Climène, madame, qui vient ici pour vous voir.

URANIE.

Hé! mon Dieu, quelle visite!

ÉLISE.

Vous vous plaigniez d'être seule; aussi le ciel vous en punit.

URANIE.

Vite, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a déjà dit que vous y étiez.

URANIE.

Et qui est le sot qui l'a dit?

GALOPIN.

Moi, madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain! Je vous apprendrai bien à faire vos réponses de vous-même.

GALOPIN.

Je vais lui dire, madame, que vous voulez être sortie.

[1] Cette critique fit une telle impression, que les marquis, pour échapper au ridicule, imaginèrent de se donner entre eux le nom de turlupins. C'est ce que nous apprend l'auteur de *Zélinde* dans le passage suivant. « Pourquoi les marquis » font-ils si bonne mine à Molière? et pourquoi ceux qu'il dépeint le mieux » l'embrassent-ils tous lorsqu'ils le rencontrent? — C'est parcequ'il leur donne » sujet de rire les uns des autres, et de s'appeler entre eux turlupins, comme ils » font à la cour depuis que Molière a joué sa *Critique*. » (Aimé Martin.)

URANIE.

Arrêtez, animal, et la laissez monter, puisque la sottise est faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la rue.

URANIE.

Ah! cousine, que cette visite m'embarrasse à l'heure qu'il est!

ÉLISE.

Il est vrai que la dame est un peu embarrassante de son naturel; j'ai toujours eu pour elle une furieuse aversion; et, n'en déplaise à sa qualité, c'est la plus sotte bête qui se soit jamais mêlée de raisonner.

URANIE.

L'épithète est un peu forte.

ÉLISE.

Allez, allez, elle mérite bien cela, et quelque chose de plus, si on lui faisoit justice. Est-ce qu'il y a une personne qui soit plus véritablement qu'elle ce qu'on appelle précieuse, à prendre le mot dans sa plus mauvaise signification[1]?

URANIE.

Elle se défend bien de ce nom, pourtant.

ÉLISE.

Il est vrai. Elle se défend du nom, mais non pas de la chose : car enfin elle l'est depuis les pieds jusqu'à la tête, et la plus grande façonnière du monde. Il semble que tout son corps soit démonté, et que les mouvements de ses hanches, de ses épaules et de sa tête, n'aillent que par ressorts. Elle affecte toujours un ton de voix languissant et niais, fait la moue pour montrer une petite bouche, et roule les yeux pour les faire paroître grands.

URANIE.

Doucement donc. Si elle venoit à entendre...

ÉLISE.

Point, point, elle ne monte pas encore. Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne, et les choses que le public a vues

[1] Avant la comédie des *Précieuses* ce mot signifioit une *femme d'un mérite distingué et de très bonne compagnie*. Après cette comédie, ce mot changea de signification, et n'exprima plus qu'un ridicule. (La Harpe.)

de lui. Vous connoissez l'homme, et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avoit fait fête de lui, et qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas être faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il etoit là pour défrayer la compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit être extraordinaire; qu'il devoit faire des impromptus sur tout ce qu'on disoit, et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence; et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.

URANIE.

Tais-toi, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ÉLISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le marquis dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une précieuse et d'un turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire? La voici.

SCÈNE III. — CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

URANIE.

Vraiment, c'est bien tard que...

CLIMÈNE.

Hé! de grace, ma chère, faites-moi vite donner un siége.

URANIE, à Galopin.

Un fauteuil promptement.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu!

URANIE.

Qu'est-ce donc?

CLIMÈNE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMÈNE.

Le cœur me manque.

URANIE.

Sont-ce vapeurs qui vous ont pris?

CLIMÈNE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous que l'on vous délace?

CLIMÈNE.

Mon Dieu, non. Ah!

URANIE.

Quel est donc votre mal, et depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMÈNE.

Il y a plus de trois heures, et je l'ai apporté du Palais-Royal[1].

URANIE.

Comment?

CLIMÈNE.

Je viens de voir, pour mes péchés, cette méchante rapsodie de *l'École des Femmes*. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, et je pense que je n'en reviendrai de plus de quinze jours.

ÉLISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe!

URANIE.

Je ne sais pas de quel tempérament nous sommes, ma cousine et moi; mais nous fûmes avant-hier à la même pièce, et nous en revînmes toutes deux saines et gaillardes.

CLIMÈNE.

Quoi! vous l'avez vue?

URANIE.

Oui; et écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMÈNE.

Et vous n'en avez pas été jusques aux convulsions, ma chère?

URANIE.

Je ne suis pas si délicate, Dieu merci; et je trouve, pour moi, que cette comédie seroit plutôt capable de guérir les gens, que de les rendre malades.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, que dites-vous là? cette proposition peut-elle être avancée par une personne qui ait du revenu en sens

[1] La troupe de Molière jouoit alors sur le théâtre du Palais-Royal.

commun? Peut-on impunément, comme vous faites, rompre en visière à la raison? Et, dans le vrai de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse tâter des fadaises dont cette comédie est assaisonnée? Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. *Les enfants par l'oreille* m'ont paru d'un goût détestable: *la tarte à la crème* m'a affadi le cœur; et j'ai pensé vomir *au potage*.

ÉLISE.

Mon Dieu, que tout cela est dit élégamment! J'aurois cru que cette pièce étoit bonne; mais madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une manière si agréable, qu'il faut être de son sentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moi, je n'ai pas tant de complaisance; et, pour dire ma pensée, je tiens cette comédie une des plus plaisantes que l'auteur ait produites.

CLIMÈNE.

Ah! vous me faites pitié, de parler ainsi; et je ne saurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une pièce qui tient sans cesse la pudeur en alarme, et salit à tout moment l'imagination?

ÉLISE.

Les jolies façons de parler que voilà! Que vous êtes, madame, une rude joueuse en critique, et que je plains le pauvre Molière de vous avoir pour ennemie!

CLIMÈNE.

Croyez-moi, ma chère, corrigez de bonne foi votre jugement; et, pour votre honneur, n'allez point dire par le monde que cette comédie vous ait plu.

URANIE.

Moi, je ne sais pas ce que vous y avez trouvé qui blesse la pudeur.

CLIMÈNE.

Hélas! tout; et je mets en fait qu'une honnête femme ne la sauroit voir sans confusion, tant j'y ai découvert d'ordures et de saletés.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures vous ayez des lumières que les autres n'ont pas; car, pour moi, je n'y en ai point vu.

CLIMÈNE.

C'est que vous ne voulez pas y en avoir vu, assurément; car enfin toutes ces ordures, Dieu merci, y sont à visage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre, et les yeux les plus hardis sont effrayés de leur nudité.

ÉLISE.

Ah!

CLIMÈNE.

Hai, hai, hai.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaît, marquez-moi une de ces ordures que vous dites.

CLIMÈNE.

Hélas! est-il nécessaire de vous les marquer?

URANIE.

Oui. Je vous demande seulement un endroit qui vous ait fort choquée.

CLIMÈNE.

En faut-il d'autre que la scène de cette Agnès, lorsqu'elle dit ce que l'on lui a pris?

URANIE.

Et que trouvez-vous là de sale?

CLIMÈNE.

Ah!

URANIE.

De grace?

CLIMÈNE.

Fi!

URANIE.

Mais encore.

CLIMÈNE.

Je n'ai rien à vous dire.

URANIE.

Pour moi, je n'y entends point de mal.

CLIMÈNE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plutôt, ce me semble. Je regarde les choses du côté qu'on me les montre, et ne les tourne point pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMÈNE.

L'honnêteté d'une femme...

URANIE.

L'honnêteté d'une femme n'est pas dans les grimaces. Il sied mal de vouloir être plus sage que celles qui sont sages: L'affectation en cette matière est pire qu'en toute autre; et je ne vois rien de si ridicule que cette délicatesse d'honneur qui prend tout en mauvaise part, donne un sens criminel aux plus innocentes paroles, et s'offense de l'ombre des choses. Croyez-moi, celles qui font tant de façons n'en sont pas estimées plus femmes de bien. Au contraire, leur sévérité mystérieuse, et leurs grimaces affectées, irritent la censure de tout le monde contre les actions de leur vie. On est ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; et, pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre jour des femmes à cette comédie, vis-à-vis de la loge où nous étions, qui, par les mines qu'elles affectèrent durant toute la pièce, leurs détournements de tête, et leurs cachements de visage, firent dire de tous côtés cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; et quelqu'un même des laquais cria tout haut qu'elles étoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMÈNE.

Enfin il faut être aveugle dans cette pièce, et ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMÈNE.

Ah! je soutiens, encore un coup, que les saletés y crèvent les yeux.

URANIE.

Et moi, je ne demeure pas d'accord de cela.

CLIMÈNE.

Quoi! la pudeur n'est pas visiblement blessée par ce que dit Agnès dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non, vraiment. Elle ne dit pas un mot qui de soi ne soit fort honnête; et si vous voulez entendre dessous quelque autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, et non pas elle, puisqu'elle parle seulement d'un ruban qu'on lui a pris.

CLIMÈNE.

Ah! ruban tant qu'il vous plaira; mais ce *le*, où elle s'arrête, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'étranges pensées. Ce *le* scandalise furieusement; et, quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez défendre l'insolence de ce *le*.

ÉLISE.

Il est vrai, ma cousine, je suis pour madame contre ce *le*. Ce *le* est insolent au dernier point, et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMÈNE.

Il a une obscénité qui n'est pas supportable.

ÉLISE.

Comment dites-vous ce mot-là, madame?

CLIMÈNE.

Obscénité, madame.

ÉLISE.

Ah! mon Dieu, obscénité. Je ne sais pas ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joli du monde[1].

CLIMÈNE.

Enfin, vous voyez comme votre sang prend mon parti.

URANIE.

Hé! mon Dieu, c'est une causeuse qui ne dit pas ce qu'elle pense. Ne vous y fiez pas beaucoup, si vous m'en voulez croire.

ÉLISE.

Ah! que vous êtes méchante, de me vouloir rendre suspecte à madame! Voyez un peu où j'en serois, si elle alloit croire ce que vous dites! Serois-je si malheureuse, madame, que vous eussiez de moi cette pensée?

CLIMÈNE.

Non, non. Je ne m'arrête pas à ses paroles, et je vous crois plus sincère qu'elle ne dit.

ÉLISE.

Ah! que vous avez bien raison, madame, et que vous me rendrez justice quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante personne du monde, que j'entre dans tous vos sentiments, et suis charmée de toutes les expressions qui sortent de votre bouche!

CLIMÈNE.

Hélas! je parle sans affectation.

[1] Le mot *obscénité* étoit nouveau, sans doute, et de la création des précieuses. (Bret.)

ÉLISE.

On le voit bien, madame, et que tout est naturel en vous. Vos paroles, le ton de votre voix, vos regards, vos pas, votre action, et votre ajustement, ont je ne sais quel air de qualité qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux et des oreilles; et je suis si remplie de vous, que je tâche d'être votre singe, et de vous contrefaire en tout.

CLIMÈNE.

Vous vous moquez de moi, madame.

ÉLISE.

Pardonnez-moi, madame. Qui voudroit se moquer de vous?

CLIMÈNE.

Je ne suis pas un bon modèle, madame.

ÉLISE.

Oh que si, madame!

CLIMÈNE.

Vous me flattez, madame.

ÉLISE.

Point du tout, madame.

CLIMÈNE.

Épargnez-moi, s'il vous plaît, madame.

ÉLISE.

Je vous épargne aussi, madame, et je ne dis pas la moitié de ce que je pense, madame.

CLIMÈNE.

Ah! mon Dieu, brisons là, de grace. Vous me jetteriez dans une confusion épouvantable. (A Uranie.) Enfin, nous voilà deux contre vous; et l'opiniâtreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCÈNE IV. — LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, GALOPIN.

GALOPIN, à la porte de la chambre.

Arrêtez, s'il vous plaît, monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah! que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta maîtresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voilà dans sa chambre.

GALOPIN.

Il est vrai, la voilà; mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là?

LE MARQUIS.

C'est votre laquais, madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je lui dis que vous n'y êtes pas, madame, et il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoi dire à monsieur que je n'y suis pas?

GALOPIN.

Vous me grondâtes l'autre jour de lui avoir dit que vous y étiez.

URANIE.

Voyez cet insolent! Je vous prie, monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit. C'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ai bien vu, madame; et, sans votre respect, je lui aurois appris à connoître les gens de qualité.

ÉLISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déference.

URANIE, à Galopin.

Un siége donc, impertinent.

GALOPIN.

N'en voilà-t-il pas un?

URANIE.

Approche-le.

(Galopin pousse le siége rudement, et sort.)

SCÈNE V. — LE MARQUIS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE.

LE MARQUIS.

Votre petit laquais, madame, a du mépris pour ma personne.

ÉLISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-être que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine. (il rit.) hai, hai, hai, hai.

ÉLISE.

L'âge le rendra plus éclairé en honnêtes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoi en étiez-vous, mesdames, lorsque je vous ai interrompues?

URANIE.

Sur la comédie de *l'École des Femmes*.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMÈNE.

Hé bien! monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaît?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMÈNE.

Ah! que j'en suis ravie!

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable! à peine ai-je pu trouver place. J'ai pensé être étouffé à la porte, et jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons et mes rubans en sont ajustés, de grace.

ÉLISE.

Il est vrai que cela crie vengeance contre *l'École des Femmes*, et que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante comédie.

URANIE.

Ah! voici Dorante, que nous attendions.

SCÈNE VI. — DORANTE, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, LE MARQUIS.

DORANTE.

Ne bougez, de grace, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris; et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car enfin j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE.

Voilà monsieur le marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il est vrai. Je la trouve détestable, morbleu! détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable.

DORANTE.

Et moi, mon cher marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS.

Quoi! chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

DORANTE.

Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS.

Parbleu! je la garantis détestable.

DORANTE.

La caution n'est pas bourgeoise. Mais, marquis, par quelle raison, de grace, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS.

Pourquoi elle est détestable?

DORANTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Elle est détestable, parcequ'elle est détestable.

DORANTE.

Après cela, il n'y a plus rien à dire; voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS.

Que sais-je, moi? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais

rien vu de si méchant, Dieu me sauve! et Dorillas, contre qui j'étois, a été de mon avis.

DORANTE.

L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé!

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, marquis, de ces messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seroient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre un de nos amis, qui se rendit ridicule par-là. Il écouta toute la pièce avec un sérieux le plus sombre du monde; et tout ce qui égayoit les autres ridoit son front. A tous les éclats de risée, il haussoit les épaules, et regardoit le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disoit tout haut : *Ris donc, parterre, ris donc.* Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux jouer qu'il fit[1]. Apprends, marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or, et de la pièce de quinze sols[2], ne fait rien du tout au bon goût; que, debout ou assis, l'on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierois assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS.

Te voilà donc, chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hai, hai, hai, hai, hai.

[1] Ce personnage se nommoit Plapisson.

[2] Le louis d'or, ou lis d'or, étoit de 7 livres. Les premières places d'un demi-louis étoient donc de 3 livres 10 sous. (Bret.)

DORANTE.

Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurois souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicule, malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours, et parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoître; qui, dans une comédie, se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui, voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre-sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier, et de les mettre hors de place. Hé, morbleu! messieurs, taisez-vous. Quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose, n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu le prends là...

DORANTE.

Mon Dieu, marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dis-moi un peu, chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE.

Oui sans doute, et beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez-lui ce qu'il lui semble de *l'École des Femmes*: vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE.

Hé! mon Dieu, il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même

qui seroient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider[1].

URANIE.

Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit ; et je suis sûre que, si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la marquise Araminte, qui la publie partout pour épouvantable, et dit qu'elle n'a pu jamais souffrir les ordures dont elle est pleine.

DORANTE.

Je dirai que cela est digne du caractère qu'elle a pris ; et qu'il y a des personnes qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivi le mauvais exemple de celles qui, étant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voient qu'elles perdent, et prétendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse leur tiendront lieu de jeunesse et de beauté. Celle-ci pousse l'affaire plus avant qu'aucune; et l'habileté de son scrupule découvre des saletés, où jamais personne n'en avoit vu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer notre langue, et qu'il n'y a point presque de mots dont la sévérité de cette dame ne veuille retrancher ou la tête ou la queue, pour les syllabes déshonnêtes qu'elle y trouve[2].

URANIE.

Vous êtes bien fou, chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, chevalier, tu crois défendre ta comédie, en faisant la satire de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas, mais je tiens que cette dame se scandalise à tort...

[1] Voyez dans *le Misanthrope*, acte II, scene v, le portrait que fait Célimène d'un certain *Damis*, qui est de ses amis.

[2] Cette idée se retrouve dans *la Comtesse d'Escarbagnas*, et l'auteur l'a développée une troisième fois dans *les Femmes savantes* (acte III, scene II).

(Petitot.)

ÉLISE.

Tout beau, monsieur le chevalier! il pourroit y en avoir d'autres qu'elle qui seroient dans les mêmes sentiments.

DORANTE.

Je sais bien que ce n'est pas vous, au moins; et que lorsque vous avez vu cette représentation...

ÉLISE.

Il est vrai; mais j'ai changé d'avis; (montrant Climène) et madame sait appuyer le sien par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraînée de son côté.

DORANTE, à Climène.

Ah! madame, je vous demande pardon; et, si vous le voulez, je me dédirai, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ai dit.

CLIMÈNE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moi, mais pour l'amour de la raison : car enfin cette pièce, à le bien prendre, est tout à fait indéfendable; et je ne conçois pas...

URANIE.

Ah! voici l'auteur, monsieur Lysidas. Il vient tout à propos pour cette matière. Monsieur Lysidas, prenez un siége vous-même, et vous mettez là.

SCÈNE VII. — LYSIDAS, CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS.

LYSIDAS.

Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez madame la marquise dont je vous avois parlé; et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ÉLISE.

C'est un charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE.

Asseyez-vous donc, monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui étoient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous

plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons, de grace, notre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE.

Voilà qui est bien. Enfin, j'avois besoin de vous, lorsque vous êtes venu; et tout le monde étoit ici contre moi.

ÉLISE, à Uranie, montrant Dorante.

Il s'est mis d'abord de votre côté; mais maintenant (montrant Climène) qu'il sait que madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE.

Non, non. Je ne voudrois pas qu'il fît mal sa cour auprès de madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais, auparavant, sachons un peu les sentiments de monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoi, madame?

URANIE.

Sur le sujet de *l'École des Femmes*.

LYSIDAS.

Ah, ah!

DORANTE.

Que vous en semble?

LYSIDAS.

Je n'ai rien à dire là-dessus; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection[1].

[1] Boursault, qui avoit cru se reconnoître dans le portrait de Lysidas, fit jouer,

DORANTE.

Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

URANIE.

De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Assurément?

LYSIDAS.

Assurément. Pourquoi non? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde?

DORANTE.

Hon, hon, vous êtes un méchant diable, monsieur Lysidas; vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moi.

DORANTE.

Mon Dieu! je vous connois. Ne dissimulons point.

LYSIDAS.

Moi, monsieur?

DORANTE.

Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS.

Hai, hai, hai.

DORANTE.

Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS.

Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connoisseurs.

LE MARQUIS.

Ma foi, chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah!

sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, *le Portrait du Peintre, ou la Contre-Critique de l'École des Femmes*, pièce froide, lourde, sans comique et sans verve. L'auteur y avança que Molière faisoit courir une clef de *l'École des Femmes*. Molière, outré qu'on osât lui prêter une pareille infamie, en marqua tout haut son indignation; Louis XIV lui permit, lui ordonna même, de se venger : ce qu'il fit dans *l'Impromptu de Versailles*.

(Cailhava.)

DORANTE.

Pousse, mon cher marquis, pousse.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE.

Il est vrai. Le jugement de monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; et, puisque j'ai bien l'audace de me défendre (montrant Climène) contre les sentimens de madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE.

Quoi ! vous voyez contre vous madame, monsieur le marquis, et monsieur Lysidas, et vous osez résister encore ? Fi ! que cela est de mauvaise grace !

CLIMÈNE.

Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS.

Dieu me damne ! madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bientôt dit, marquis. Il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi ; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tous les autres comédiens qui étoient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah ! je ne dis plus mot ; tu as raison, marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE.

Pour moi, je me garderai bien de m'en offenser, et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes

de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale ; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie; et c'est se taxer hautement d'un défaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMÈNE.

Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE.

Assurément, madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE, à Climène.

Aussi, madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE.

Je n'en doute pas, madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce; et, pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux*.

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE.

Et puis, madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais; qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux; et qu'en de pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection, par celles mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurois digérer cela,

non plus que *le potage* et *la tarte à la crême,* dont madame a parlé tantôt.

LE MARQUIS.

Ah! ma foi, oui, *tarte à la crême!* voilà ce que j'avois remarqué tantôt; *tarte à la crême*[1] *!* Que je vous suis obligé, madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crême!* Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crême*[2] *?* *Tarte à la crême,* morbleu! *tarte à la crême*

DORANTE.

Hé bien! que veux-tu dire? *Tarte à la crême!*

LE MARQUIS.

Parbleu! *tarte à la crême,* chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la crême!

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crême!

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

[1] Ce passage n'est que la reproduction scénique d'un fait réel. Voici ce que l'on raconte: Le duc de la Feuillade ne fut pas un des moins zélés censeurs de *l'École des Femmes :* « Qu'y trouvez-vous à redire d'essentiel? lui dit un connaisseur. — Ah, parbleu! ce que j'y trouve à redire est plaisant, s'écria le duc : Tarte à la crême... — Mais tarte à la crême n'est point un défaut, répondit le bel esprit, pour la décrier comme vous le faites. — *Tarte à la crême est exécrable,* répliqua le courtisan. Tarte à la crême, bon Dieu! avec du sens commun peut-on soutenir une pièce où l'on a mis tarte à la crême? » Cette expression fut bientôt répétée par tout le monde. Molière fit jouer peu de temps après *la Critique de l'École des Femmes :* la tarte à la crême n'y fut pas oubliée, et quoique ce mot fût déjà devenu proverbe, la raillerie que Molière en fit dans sa critique fut partagée entre ceux qui l'avaient employé. Le seigneur, qui en était l'original, fut si vivement piqué d'être mis sur la scène qu'il s'avisa d'une vengeance aussi indigne de sa qualité qu'elle était imprudente. Un jour qu'il vit Molière passer dans un appartement où il était, il l'aborda avec les démonstrations d'un homme qui voulait lui faire une caresse. Molière s'étant incliné, il lui prit la tête en disant : Tarte à la crême, Molière, tarte à la crême. Il lui frotta le visage contre ses boutons qui, étant durs et tranchants, le mirent en sang. Le roi qui vit Molière le même jour apprit la chose avec indignation, et le marqua au duc d'une manière assez vive. (Taillefer.)

[2] Allusion à l'usage de jeter des pommes cuites, et quelquefois même des pommes crues, à la tête des acteurs, quand on étoit mécontent de leur jeu ou de la pièce.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, madame!

URANIE

Que trouvez-vous là à redire?

LE MARQUIS.

Moi, rien. *Tarte à la crème!*

URANIE.

Ah! je le quitte[1].

ÉLISE.

Monsieur le marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrois bien que monsieur Lysidas voulût les achever, et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS.

Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois; et cela est honteux pour la France.

CLIMÈNE.

Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille furieusement.

ÉLISE.

Celui-là est joli encore, s'encanaille! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame [2]?

CLIMÈNE.

Hé!

ELISE.

Je m'en suis bien doutée.

DORANTE.

Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et

[1] Dans le sens de : J'en ai assez, j'y renonce.

[2] Le mot *encanailler*, suivant Somaise, fut inventé par la marquise de Mony. « Cette dame, dit le même auteur, n'aime pas les gens de basse naissance; et les » mots qu'elle a inventés pour marquer son aversion en sont des témoins fort » convaincants. » (Aimé Martin.)

toute la beauté sont dans les poëmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange ?

URANIE.

Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre.

DORANTE.

Assurément, madame ; et quand, pour la difficulté, vous mettriez un peu plus du côté de la comédie peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance ; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent ; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnoître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter ; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMÈNE.

Je crois être du nombre des honnêtes gens ; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS.

Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE.

Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas. C'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foi, monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux ; et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE.

La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS.

Ah! monsieur, la cour!

DORANTE.

Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connoît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise [1] et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier, pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement des choses que tout le savoir enrouillé des pédants.

URANIE.

Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connoître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE.

La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce seroit une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien

[1] On appeloit point de Venise, les dentelles fabriquées dans cette ville. Le prix en étoit exorbitant.

que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS.

Molière est bien heureux, monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE.

C'est une étrange chose de vous autres messieurs les poëtes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va [1]. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE.

Mais, de grace, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS.

Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE.

Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE.

Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants, et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poëmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrois bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin.

[1] La Bruyère a dit, dans le même sens: « Si un poëte loue les vers d'un autre » poëte, il y a à parier qu'ils sont mauvais, et sans conséquence. »

Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun ne soit pas juge du plaisir qu'il y prend?

URANIE.

J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles [1].

DORANTE.

Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudroit, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE.

Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendoient de rire.

DORANTE.

C'est justement comme un homme qui auroit trouvé une sauce excellente, et qui voudroit examiner si elle est bonne, sur les préceptes du *Cuisinier françois*.

URANIE.

Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE.

Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon, sans le congé de messieurs les experts.

[1] « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. » (Le grand Condé.)

LYSIDAS.

Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que *l'École des Femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu.....

DORANTE.

Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre; et je ferois voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

ÉLISE.

Courage, monsieur Lysidas! nous sommes perdus si vous reculez.

LYSIDAS.

Quoi! monsieur, la protase, l'épitase, et la péripétie.....

DORANTE.

Ah! monsieur Lysidas, vous nous assommez avec vos grands mots. Ne paroissez point si savant, de grace! Humanisez votre discours, et parlez pour être entendu. Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? Et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire, l'exposition du sujet, que la protase; le nœud, que l'épitase; et le dénoûment, que la péripétie?

LYSIDAS.

Ce sont termes de l'art dont il est permis de se servir. Mais puisque ces mots blessent vos oreilles, je m'expliquerai d'une autre façon; et je vous prie de répondre positivement à trois ou quatre choses que je vais dire. Peut-on souffrir une pièce qui pèche contre le nom propre des pièces de théâtre? Car enfin le nom de poëme dramatique vient d'un mot grec qui signifie agir, pour montrer que la nature de ce poëme consiste dans l'action; et dans cette comédie-ci il ne se passe point d'actions, et tout consiste en des récits que vient faire ou Agnès ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah! ah! chevalier.

CLIMÈNE.

Voilà qui est spirituellement remarqué, et c'est prendre le fin des choses.

LYSIDAS.

Est-il rien de si peu spirituel, ou pour mieux dire, rien de si bas, que quelques mots où tout le monde rit, et surtout celui des *enfants par l'oreille?*

CLIMÈNE.

Fort bien.

ÉLISE.

Ah!

LYSIDAS.

La scène du valet et de la servante au-dedans de la maison n'est-elle pas d'une longueur ennuyeuse, et tout à fait impertinente?

LE MARQUIS.

Cela est vrai.

CLIMÈNE.

Assurément.

ÉLISE.

Il a raison.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement son argent à Horace? Et puisque c'est le personnage ridicule de la pièce, falloit-il lui faire faire l'action d'un honnête homme?

LE MARQUIS.

Bon. La remarque est encore bonne.

CLIMÈNE.

Admirable!

ÉLISE.

Merveilleuse!

LYSIDAS.

Le sermon et les maximes ne sont-elles pas des choses ridicules, et qui choquent même le respect que l'on doit à nos mystères?

LE MARQUIS.

C'est bien dit.

CLIMÈNE.

Voilà parlé comme il faut.

ÉLISE.

Il ne se peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce monsieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'esprit, et qui paroît si sérieux en tant d'endroits, ne descend-il point dans quelque chose de trop comique et de trop outré au cinquième acte, lorsqu'il explique à Agnès la violence de son amour, avec ces roulements d'yeux extravagants, ces soupirs ridicules, et ces larmes niaises qui font rire tout le monde?

LE MARQUIS.

Morbleu! merveille.

CLIMÈNE.

Miracle!

ÉLISE.

Vivat! monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses, de peur d'être ennuyeux

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, te voilà mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme, ma foi.

DORANTE.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Réponds, réponds, réponds, réponds.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Réponds donc, je te prie..

DORANTE.

Laisse-moi donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu! je te défie de répondre.

DORANTE.

Oui, si tu parles toujours.

CLIMÈNE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premièrement, il n'est pas vrai de dire que toute la pièce n'est qu'en récits. On y voit beaucoup d'actions qui se pas-

sent sur la scène; et les récits eux-mêmes y sont des actions, suivant la constitution du sujet; d'autant qu'ils sont tous faits innocemment, ces récits, à la personne intéressée, qui, par-là, entre à tous coups dans une confusion à réjouir les spectateurs, et prend, à chaque nouvelle, toutes les mesures qu'il peut, pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moi, je trouve que la beauté du sujet de *l'École des Femmes* consiste dans cette confidence perpétuelle; et ce qui me paroît assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit, et qui est averti de tout par une innocente qui est sa maîtresse, et par un étourdi qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui lui arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMÈNE.

Foible réponse.

ÉLISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des *enfants par l'oreille*, ils ne sont plaisants que par réflexion à Arnolphe; et l'auteur n'a pas mis cela pour être de soi un bon mot, mais seulement pour une chose qui caractérise l'homme [1], et peint d'autant mieux son extravagance, puisqu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnès, comme la chose la plus belle du monde, et qui lui donne une joie inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMÈNE.

Cela ne satisfait point.

ÉLISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de son meilleur ami lui est une caution suffisante, il n'est pas incompatible qu'une personne soit ridicule en de certaines choses, et honnête homme en d'autres. Et pour la

[1] On a remarqué avec raison que toute la poétique de Molière étoit renfermée dans cette phrase. Molière en effet ne vise jamais à l'esprit, et il l'atteint toujours à force de naturel et de simplicité.

scène d'Alain et de Georgette dans le logis, que quelques uns ont trouvée longue et froide, il est certain qu'elle n'est pas sans raison; et de même qu'Arnolphe se trouve attrapé pendant son voyage par la pure innocence de sa maîtresse, il demeure au retour longtemps à sa porte par l'innocence de ses valets, afin qu'il soit partout puni par les choses dont il a cru faire la sûreté de ses précautions.

LE MARQUIS.

Voilà des raisons qui ne valent rien.

CLIMÈNE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ÉLISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le discours moral que vous appelez un sermon, il est certain que de vrais dévots qui l'ont ouï n'ont pas trouvé qu'il choquât ce que vous dites; et sans doute que ces paroles d'*enfer* et de *chaudières bouillantes* sont assez justifiées par l'extravagance d'Arnolphe, et par l'innocence de celle à qui il parle[1]. Et quant au transport amoureux du cinquième acte, qu'on accuse d'être trop outré et trop comique, je voudrois bien savoir si ce n'est pas faire la satire des amants, et si les honnêtes gens même, et les plus sérieux, en de pareilles occasions, ne font pas des choses...

LE MARQUIS.

Ma foi, chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mêmes, quand nous sommes bien amoureux...

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Écoute-moi si tu veux. Est-ce que, dans la violence de la passion...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la. (Il chante.)

DORANTE.

Quoi...!

[1] Ce fut là la première dispute que Molière eut avec les faux dévots. (Petitot.)

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sais pas si...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me semble que...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans notre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite comédie, et que cela ne seroit pas trop mal à la queue de *l'École des Femmes*.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu! chevalier, tu jouerois là-dedans un rôle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il est vrai, marquis.

CLIMÈNE.

Pour moi, je souhaiterois que cela se fît, pourvu qu'on traitât l'affaire comme elle s'est passée.

ÉLISE.

Et moi, je fournirois de bon cœur mon personnage.

LYSIDAS.

Je ne refuserois pas le mien, que je pense.

URANIE.

Puisque chacun en seroit content, chevalier, faites un mémoire de tout, et le donnez à Molière, que vous connoissez, pour le mettre en comédie.

CLIMÈNE.

Il n'auroit garde, sans doute, et ce ne seroit pas des vers à sa louange.

URANIE.

Point, point; je connois son humeur: il ne se soucie pas qu'on fronde ses pièces, pourvu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oui. Mais quel dénoûment pourroit-il trouver à ceci? Car

il ne sauroit y avoir ni mariage, ni reconnoissance; et je ne sais point par où l'on pourroit faire finir la dispute.

URANIE.

Il faudroit rêver quelque incident pour cela.

SCÈNE VIII. — CLIMÈNE, URANIE, ÉLISE, DORANTE, LE MARQUIS, LYSIDAS, GALOPIN.

GALOPIN.

Madame, on a servi sur table.

DORANTE.

Ah! voilà justement ce qu'il faut pour le dénoûment que nous cherchions, et l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On disputera fort et ferme de part et d'autre, comme nous avons fait, sans que personne se rende; un petit laquais viendra dire qu'on a servi, on se lèvera, et chacun ira souper.

URANIE.

La comédie ne peut pas mieux finir, et nous ferons bien d'en demeurer là.

FIN DE LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1663.

NOTICE.

—

Les adversaires de Molière avaient reçu dans *la Critique de l'École des Femmes* une trop rude leçon pour ne point essayer de rendre à l'auteur satire pour satire. Il y eut donc dans le camp ennemi une véritable prise d'armes. De Visé composa sous le titre de *Zélinde, ou la véritable Critique de l'École des Femmes, et Critique de la Critique*, une comédie en un acte et en prose, imprimée chez Barbin en 1663, mais qui ne paraît pas avoir été représentée. De plus, Boursault, qui pensait se reconnaître dans le personnage de Lysidas, crut se venger en composant et en annonçant une autre comédie en un acte et en vers : *le Portrait du Peintre, ou la Contre-Critique de l'Ecole des Femmes*. Non content de cette menace, il fit courir le bruit, sans doute dans le but de susciter des ennemis à Molière, que celui-ci faisait circuler une clef imprimée des personnages qu'il avait voulu ridiculiser dans *la Critique*. Les prudes, les précieuses et les courtisans qui leur faisaient cortége, prirent parti pour de Visé et Boursault. Le roi lui-même, si l'on en croit un biographe, qui assure tenir le fait d'un témoin oculaire, engagea Molière à évoquer de nouveau sur la scène ses ennemis titrés et non titrés[1]. L'auteur de *la Critique* obéit volontiers. Et pour se venger par anticipation de Boursault, et se moquer des gens de qualité qui se moquaient de sa pièce, il composa et fit représenter dans l'espace de huit jours *l'Impromptu*, qui fut joué entre le 15 et le 21 octobre 1663, à Versailles, sur le théâtre Royal. « Là, dit M. Bazin, parurent Molière et ses camarades, non pas figurant des personnages, mais agissant et parlant pour leur compte, ainsi que cela se pratique aux répétitions intimes, quand l'huis de la salle est

[1] *Vie de Molière*, en tête des *Œuvres*. Amsterdam, 1725. Tome I, page 25 et suivantes.

clos, quand les chandelles ne sont pas allumées, quand il n'y a de spectateurs ni aux loges, ni au parterre. Cette révélation de la comédie derrière le rideau, faite en un tel lieu et devant un pareil monde, pouvait sembler déjà passablement hasardée. »

Quoi qu'il en soit, et peut-être même parce qu'elle était hasardée, la nouvelle comédie enleva tous les suffrages, et peu de temps après, lorsqu'elle fut jouée à Paris, elle obtint le même succès.

« Ces portraits des marquis ridicules, dit M. Aimé Martin, produisirent un effet surprenant. De Visé raconte qu'étant au spectacle, à la représentation de *l'Impromptu de Versailles*, il y avait auprès de lui une jeune fille qui disait qu'on voulait lui faire épouser un marquis, mais que depuis qu'elle les avait vu jouer, elle n'en voulait point. Ils sont toutefois bien mignons et bien propres, ajoute de Visé; et il faut qu'elle soit bien dégoûtée, car enfin c'est une jolie chose qu'un marquis. »

Le seul reproche sérieux qu'on ait adressé à *l'Impromptu de Versailles*, c'est que Molière y nomme en toutes lettres son adversaire Boursault. Voltaire dit que jamais la licence de l'ancienne comédie grecque n'est allée plus loin; Palissot est du même avis, et Chamfort, exagérant encore sur Voltaire et Palissot, dit que cette personnalité contre Boursault est la seule action blâmable de la vie de Molière.

A la comédie de Molière, on répondit, comme à *la Critique de l'École des Femmes*, par des comédies nouvelles. De Villiers fit jouer *la Vengeance des Marquis*, et Montfleury, comédien de l'Hôtel de Bourgogne, dont la troupe n'avait guère été mieux traitée que Boursault, opposa, mais sans succès, à *l'Impromptu de Versailles*, *l'Impromptu de l'Hôtel de Condé*. Quant à de Visé, il s'en tint à *la Zélinde*, en essayant toutefois de soulever toute la noblesse de France contre Molière, et en l'accusant du crime de lèse-majesté.

Ici se présente une question que sans doute quelques-uns de nos lecteurs se sont adressée déjà! Comment Louis XIV laissait-il ainsi un simple comédien attaquer devant lui ce qu'au déclin de son règne, l'un de ses ministres, dans une ordonnance revêtue du nom même du roi, appelait « le corps sacré de la noblesse? » La réponse est toute simple. C'est que comme homme, et comme homme d'esprit, Louis XIV aimait à rire des ridicules, que, mieux que personne, il était à même d'étudier des hauteurs de son rang, et que, comme roi, en cette période ascendante et glorieuse de sa vie, il continuait l'œuvre de Richelieu et se souvenait encore de la fronde.

REMERCIEMENT AU ROI.

FAIT PAR J.-B. P. DE MOLIÈRE EN L'ANNÉE 1663, APRÈS AVOIR ÉTÉ HONORÉ D'UNE PENSION PAR SA MAJESTÉ.

Votre paresse enfin me scandalise,
Ma muse, obéissez-moi;
Il faut ce matin, sans remise,
Aller au lever du roi.
Vous savez bien pourquoi;
Et ce vous est une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ses fameux bienfaits :
Mais il vaut mieux tard que jamais;
Faites donc votre compte
D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.
Gardez-vous bien d'être en muse bâtie;
Un air de muse est choquant dans ces lieux;
On y veut des objets à réjouir les yeux;
Vous en devez être avertie :
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux
Lorsqu'en marquis vous serez travestie.
Vous savez ce qu'il faut pour paroître marquis;
N'oubliez rien de l'air ni des habits;
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix;
Que le rabat soit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais surtout je vous recommande
Le manteau, d'un ruban sur le dos retroussé;
La galanterie en est grande,
Et parmi les marquis de la plus haute bande
C'est pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et votre ajustement,
Faites tout le trajet de la salle des gardes;
Et, vous peignant galamment,

Portez de tous côtés vos regards brusquement;
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas, d'un haut ton,
De les saluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent être,
Cette familiarité
Donne, à quiconque en use, un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du roi;
Ou si, comme je prévoi,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez sur quelque chose
Pour faire voir votre museau.
Et criez sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel :
Monsieur l'huissier, pour le marquis un tel.
Jetez-vous dans la foule, et tranchez du notable;
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier;
Pressez, poussez, faites le diable
Pour vous mettre le premier;
Et quand même l'huissier,
A vos desirs inexorable,
Vous trouveroit en face un marquis repoussable,
Ne démordez point pour cela,
Tenez toujours ferme là;
A déboucher la porte il iroit trop du votre;
Faites qu'aucun n'y puisse pénétrer,
Et qu'on soit obligé de vous laisser entrer
Pour faire entrer quelque autre.
Quand vous serez entré, ne vous relâchez pas;
Pour assiéger la chaise il faut d'autres combats;
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas;
Et si des assiégeants le prévenant amas
En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement
D'attendre le prince au passage;
Il connoîtra votre visage,
Malgré votre déguisement;
Et lors, sans tarder davantage,

Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenants bienfaits que, sans les mériter,
Sa libérale main sur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre;
Lui dire comme vos desirs
Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs,
Tout votre art et toutes vos veilles;
Et là-dessus lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec.
Les Muses sont de grandes prometteuses;
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec.
Mais les grands princes n'aiment guères
Que les compliments qui sont courts;
Et le nôtre surtout a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.
La louange et l'encens n'est pas ce qui le touche :
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grace et de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire;
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,
Il passera comme un trait;
Et cela vous doit suffire :
Voilà votre compliment fait

———

PERSONNAGES.

MOLIÈRE, marquis ridicule.
BRÉCOURT, homme de qualité.
DE LA GRANGE, marquis ridicule.
DU CROISY, poëte.
LA THORILLIÈRE, marquis fâcheux.
BÉJART, homme qui fait le nécessaire.
Mademoiselle DU PARC, marquise façonnière.
BÉJART, prude.
DE BRIE, sage coquette.
MOLIÈRE, satirique spirituelle.
DU CROISY, peste doucereuse.
HERVÉ, servante précieuse.
QUATRE NÉCESSAIRES.

La scène est à Versailles, dans la salle de la comédie.

SCÈNE I. — MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE, seul, parlant à ses camarades, qui sont derrière le théâtre.

Allons donc, messieurs et mesdames; vous moquez-vous avec votre longueur, et ne voulez-vous pas tous venir ici? La peste soit des gens! Holà! ho! monsieur de Brécourt!

BRÉCOURT, derrière le théâtre.

Quoi?

MOLIÈRE.

Monsieur de La Grange?

LA GRANGE, derrière le théâtre.

Qu'est-ce?

MOLIÈRE.

Monsieur du Croisy!

DU CROISY, derrière le théâtre.

Plait-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Parc!

MADEMOISELLE DU PARC, derrière le théâtre.

Hé bien?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Béjart!

MADEMOISELLE BÉJART, derrière le théâtre.

Qu'y a-t-il?

MOLIÈRE.

Mademoiselle de Brie!

MADEMOISELLE DE BRIE, derrière le théâtre.

Que veut-on?

MOLIÈRE.

Mademoiselle du Croisy!

MADEMOISELLE DU CROISY, derrière le théâtre.

Qu'est-ce que c'est?

MOLIÈRE.

Mademoiselle Hervé!

MADEMOISELLE HERVÉ, derrière le théâtre.

On y va.

MOLIÈRE.

Je crois que je deviendrai fou avec tous ces gens-ci. Hé!

(Brécourt, La Grange, du Croisy, entrent.)

Têtebleu! messieurs, me voulez-vous faire enrager aujourd'hui?

BRÉCOURT.

Que voulez-vous qu'on fasse? Nous ne savons pas nos rôles; et c'est nous faire enrager vous-même, que de nous obliger à jouer de la sorte.

MOLIÈRE.

Ah! les étranges animaux à conduire que des comédiens!

(Mesdemoiselles Béjart, du Parc, de Brie, Molière, du Croisy et Hervé arrivent.)

MADEMOISELLE BÉJART.

Hé bien! nous voilà. Que prétendez-vous faire?

MADEMOISELLE DU PARC.

Quelle est votre pensée?

MADEMOISELLE DE BRIE.

De quoi est-il question?

MOLIÈRE.

De grace, mettons-nous ici; et puisque nous voilà tous habillés, et que le roi ne doit venir de deux heures, employons ce temps à répéter notre affaire, et voir la manière dont il faut jouer les choses.

LA GRANGE.

Le moyen de jouer ce qu'on ne sait pas?

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moi, je vous déclare que je ne me souviens pas d'un mot de mon personnage..

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je sais bien qu'il me faudra souffler le mien d'un bout à l'autre.

MADEMOISELLE BÉJART.

Et moi, je me prépare fort à tenir mon rôle à la main.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Et moi aussi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Pour moi, je n'ai pas grand' chose à dire.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi non plus; mais avec cela, je ne répondrois pas de ne point manquer.

DU CROISY.

J'en voudrois être quitte pour dix pistoles.

BRÉCOURT.

Et moi, pour vingt bons coups de fouet, je vous assure.

MOLIÈRE.

Vous voilà tous bien malades, d'avoir un méchant rôle à jouer! Et que feriez-vous donc si vous étiez en ma place?

MADEMOISELLE BÉJART.

Qui, vous? vous n'êtes pas à plaindre; car, ayant fait la pièce, vous n'avez pas peur d'y manquer.

MOLIÈRE.

Et n'ai-je à craindre que le manquement de mémoire? Ne comptez-vous pour rien l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire, que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci; que d'entreprendre de faire rire des personnes qui nous impriment le respect, et ne rient que quand ils veulent? Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il en vient à cette épreuve? Et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrois en être quitte pour toutes les choses du monde?

MADEMOISELLE BÉJART.

Si cela vous faisoit trembler, vous prendriez mieux vos

précautions, et n'auriez pas entrepris en huit jours ce que vous avez fait.

MOLIÈRE.

Le moyen de m'en défendre, lorsqu'un roi me l'a commandé?

MADEMOISELLE BEJART.

Le moyen? Une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose, dans le peu de temps qu'on vous donne; et tout autre, en votre place, ménageroit mieux sa réputation, et se seroit bien gardé de se commettre comme vous faites. Où en serez-vous, je vous prie, si l'affaire réussit mal; et quel avantage pensez-vous qu'en prendront tous vos ennemis?

MADEMOISELLE DE BRIE.

En effet, il falloit s'excuser avec respect envers le roi, ou demander du temps davantage.

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance, et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent; et leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grace. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont toujours les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils desirent de nous; nous ne sommes que pour leur plaire; et, lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter vite de l'envie où ils sont. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tôt; et, si l'on a la honte de n'avoir pas bien réussi, on a toujours la gloire d'avoir obéi vite à leurs commandements. Mais songeons à répéter, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE BÉJART.

Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne savons pas nos rôles?

MOLIÈRE.

Vous les saurez, vous dis-je; et, quand même vous ne les sauriez pas tout-à-fait, pouvez-vous pas y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous savez votre sujet?

MADEMOISELLE BÉJART.

Je suis votre servante. La prose est pis encore que les vers.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Voulez-vous que je vous dise? vous deviez faire une comédie où vous auriez joué tout seul.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Grand merci, monsieur mon mari. Voilà ce que c'est! Le mariage change bien les gens, et vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

MOLIÈRE.

Taisez-vous, je vous prie.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

C'est une chose étrange, qu'une petite cérémonie soit capable de nous ôter toutes nos belles qualités, et qu'un mari et un galant regardent la même personne avec des yeux si différents.

MOLIÈRE.

Que de discours!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ma foi, si je faisois une comédie, je la ferois sur ce sujet. Je justifierois les femmes de bien des choses dont on les accuse; et je ferois craindre aux maris la différence qu'il y a de leurs manières brusques, aux civilités des galants.

MOLIÈRE.

Ah! laissons cela. Il n'est pas question de causer maintenant; nous avons autre chose à faire.

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais puisqu'on vous a commandé de travailler sur le sujet de la critique qu'on a faite contre vous[1], que n'avez-vous fait cette comédie des comédiens, dont vous nous avez parlé il y a longtemps? C'étoit une affaire toute trouvée, et qui venoit fort bien à la chose, et d'autant mieux qu'ayant entrepris de vous peindre, ils vous ouvroient l'occasion de les peindre aussi, et que cela auroit pu s'appeler leur portrait, à bien plus juste titre que tout ce qu'ils ont fait ne peut être appelé

[1] L'ordre donné par Louis XIV à Molière de se venger devoit être bien positif, puisque celui-ci le répète deux fois dans cette scène, et le rappelle encore dans la suivante, lorsqu'en parlant de sa comédie, il fait dire à un marquis fâcheux : *C'est le roi qui vous l'a fait faire ;* et qu'il répond : *Oui, monsieur.* (Bret.)

le vôtre. Car vouloir contrefaire un comédien dans un rôle comique, ce n'est pas le peindre lui-même, c'est peindre d'après lui les personnages qu'il représente, et se servir des mêmes traits et des mêmes couleurs qu'il est obligé d'employer aux différents tableaux des caractères ridicules qu'il imite d'après nature; mais contrefaire un comédien dans des rôles sérieux, c'est le peindre par des défauts qui sont entièrement de lui, puisque ces sortes de personnages ne veulent ni les gestes, ni les tons de voix ridicules dans lesquels on le reconnoît.

MOLIÈRE.

Il est vrai; mais j'ai mes raisons pour ne le pas faire, et je n'ai pas cru, entre nous, que la chose en valût la peine; et puis il falloit plus de temps pour exécuter cette idée. Comme leurs jours de comédie sont les mêmes que les nôtres[1], à peine ai-je été les voir que trois ou quatre fois depuis que nous sommes à Paris; je n'ai attrapé de leur manière de réciter que ce qui m'a d'abord sauté aux yeux, et j'aurois eu besoin de les étudier davantage pour faire des portraits bien ressemblants.

MADEMOISELLE DU PARC.

Pour moi, j'en ai reconnu quelques uns dans votre bouche.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je n'ai jamais ouï parler de cela.

MOLIÈRE.

C'est une idée qui m'avoit passé une fois par la tête, et que j'ai laissée là comme une bagatelle, une badinerie, qui peut-être n'auroit pas fait rire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Dites-la-moi un peu, puisque vous l'avez dite aux autres.

MOLIÈRE.

Nous n'avons pas le temps maintenan

MADEMOISELLE DE BRIE.

Seulement deux mots.

MOLIÈRE.

J'avois songé une comédie où il y auroit eu un poëte, que j'aurois représenté moi-même, qui seroit venu pour offrir

[1] Les jours de représentation de la troupe du Palais-Royal et de celle de l'hôtel de Bourgogne étoient les mardis, les vendredis et les dimanches, c'est-à-dire les mêmes jours qui ont été depuis ceux de l'Opéra. (Auger.)

une pièce à une troupe de comédiens nouvellement arrivés de la campagne. Avez-vous, auroit-il dit, des acteurs et des actrices qui soient capables de bien faire valoir un ouvrage? Car ma pièce est une pièce... Hé! monsieur, auroient répondu les comédiens, nous avons des hommes et des femmes qui ont été trouvés raisonnables partout où nous avons passé. — Et qui fait les rois parmi vous? — Voilà un acteur qui s'en démêle parfois. — Qui? ce jeune homme bien fait? Vous moquez-vous? Il faut un roi qui soit gros et gras comme quatre; un roi, morbleu! qui soit entripaillé[1] comme il faut; un roi d'une vaste circonférence, et qui puisse remplir un trône de la belle manière[2]. La belle chose qu'un roi d'une taille galante! Voilà déja un grand défaut; mais que je l'entende un peu réciter une douzaine de vers. Là-dessus le comédien auroit récité, par exemple, quelques vers du roi, de *Nicomède* :

> Te le dirai-je, Araspe? il m'a trop bien servi,
> Augmentant mon pouvoir...,

le plus naturellement qu'il lui auroit été possible. Et le poëte : Comment! vous appelez cela réciter? C'est se railler : il faut dire les choses avec emphase. Écoutez-moi :

(Il contrefait Montfleury, comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

> Te le dirai-je, Araspe? etc.

Voyez-vous cette posture? Remarquez bien cela. Là, appuyez comme il faut le dernier vers. Voilà ce qui attire l'approbation, et fait faire le brouhaha. Mais, monsieur, auroit répondu le comédien, il me semble qu'un roi qui s'entretient tout seul avec son capitaine des gardes parle un peu plus humainement, et ne prend guère ce ton de démoniaque. — Vous ne savez ce que c'est. Allez-vous-en réciter comme vous faites,

[1] *Entripaillé* paroît être un mot de la création de Molière.

[2] Allusion à l'énorme corpulence de Montfleury, ancien page du duc de Guise, et comédien de l'hôtel de Bourgogne, qui étoit obligé de resserrer son ventre dans un cercle de fer pour en soutenir le poids. Cyrano de Bergerac disoit de lui : « A cause que ce coquin est si gros qu'on ne peut le bâtonner tout entier en un jour, il fait le fier. » (Aimé Martin.) — Montfleury, pour se venger de la façon dont Molière l'avoit traité dans *l'Impromptu de Versailles*, présenta en 1663, à Louis XIV, une dénonciation dans laquelle il accusoit Molière d'avoir épousé sa propre fille. Cette dénonciation fut méprisée par le grand roi, qui, quelques mois plus tard, tint sur les fonts de baptême le premier enfant de Molière, auquel il donna le nom de Louis.

vous verrez si vous ferez faire aucun *ah!* Voyons un peu une scène d'amant et d'amante. Là-dessus une comédienne et un comédien auroient fait une scène ensemble, qui est celle de Camille et de Curiace :

Iras-tu, ma chère ame? et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?
Hélas! je vois trop bien, etc.,

tout de même que l'autre, et le plus naturellement qu'ils auroient pu. Et le poëte aussitôt : Vous vous moquez, vous ne faites rien qui vaille ; et voici comme il faut réciter cela :
(Il imite mademoiselle de Beauchâteau, comédienne de l'hôtel de Bourgogne[1].)

Iras-tu, ma chère ame, etc.
Non, je te connois mieux, etc.

Voyez-vous comme cela est naturel et passionné? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. — Enfin, voilà l'idée; et il auroit parcouru de même tous les acteurs et toutes les actrices.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je trouve cette idée assez plaisante, et j'en ai reconnu là dès le premier vers. Continuez, je vous prie.

MOLIÈRE, imitant Beauchâteau, comédien de l'hôtel de Bourgogne, dans les stances du *Cid*.

Percé jusques au fond du cœur, etc.

Et celui-ci, le reconnoîtrez-vous bien dans Pompée, de *Sertorius?*

(Il contrefait Hauteroche, comédien de l'hôtel de Bourgogne.)

L'inimitié qui règne entre les deux partis
N'y rend pas de l'honneur, etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Je le reconnois un peu, je pense.

[1] Madeleine du Bouget, femme de Beauchâteau, fut une des bonnes actrices de son temps : elle étoit belle, spirituelle, et jouoit également bien les rôles de princesse dans le tragique, et les amoureuses dans le comique. Elle mourut à Versailles le 6 janvier 1683. (*Frères Parfait*, tome IX, page 413.)

MOLIÈRE.

Et celui-ci ?

(Imitant de Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne[1].)

Seigneur, Polybe est mort, etc.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oui, je sais qui c'est ; mais il y en a quelques uns d'entre eux, je crois, que vous auriez peine à contrefaire.

MOLIÈRE.

Mon Dieu, il n'y en a point qu'on ne pût attraper par quelque endroit, si je les avois bien étudiés[2] ! Mais vous me faites perdre un temps qui nous est cher. Songeons à nous, de grace, et ne nous amusons point davantage à discourir. (à La Grange.) Vous, prenez garde à bien représenter avec moi votre rôle de marquis.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Toujours des marquis !

MOLIÈRE.

Oui, toujours des marquis. Que diable voulez-vous qu'on prenne pour un caractère agréable de théâtre? Le marquis aujourd'hui est le plaisant de la comédie ; et comme, dans toutes les comédies anciennes, on voit toujours un valet bouffon qui fait rire les auditeurs, de même, dans toutes nos pièces de maintenant, il faut toujours un marquis ridicule qui divertisse la compagnie.

MADEMOISELLE BÉJART.

Il est vrai, on ne s'en sauroit passer.

MOLIÈRE.

Pour vous, mademoiselle...

MADEMOISELLE DU PARC.

Mon Dieu ! pour moi, je m'acquitterai fort mal de mon personnage ; et je ne sais pas pourquoi vous m'avez donné ce rôle de façonnière.

[1] De Villiers avoit attaqué Molière dans *la Zélinde, ou la Véritable critique de l'École des Femmes*, et après la représentation de la pièce ci-dessus, il l'attaqua de nouveau dans *la Vengeance des Marquis, ou Réponse à l'Impromptu de Versailles*.

[2] Dans cette revue des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, Molière n'en épargne qu'un seul, *Floridor*, le même qui a été loué par Rollin dans le *Traité des études*. (Aimé Martin.)

MOLIÈRE.

Mon Dieu! mademoiselle, voilà comme vous disiez, lorsque l'on vous donna celui de *la Critique de l'École des Femmes*[1]; cependant vous vous en êtes acquittée à merveille, et tout le monde est demeuré d'accord qu'on ne peut pas mieux faire que vous avez fait. Croyez-moi, celui-ci sera de même; et vous le jouerez mieux que vous ne pensez.

MADEMOISELLE DU PARC.

Comment cela se pourroit-il faire? Car il n'y a point de personne au monde qui soit moins façonnière que moi.

MOLIÈRE.

Cela est vrai; et c'est en quoi vous faites mieux voir que vous êtes excellente comédienne, de bien représenter un personnage qui est si contraire à votre humeur. Tâchez donc de bien prendre, tous, le caractère de vos rôles, et de vous figurer que vous êtes ce que vous représentez.

(à du Croisy.)

Vous faites le poëte, vous, et vous devez vous remplir de ce personnage, marquer cet air pédant qui se conserve parmi le commerce du beau monde, ce ton de voix sentencieux, et cette exactitude de prononciation qui appuie sur toutes les syllabes, et ne laisse échapper aucune lettre de la plus sévère orthographe.

(à Brécourt.)

Pour vous, vous faites un honnête homme de cour, comme vous avez déja fait dans *la Critique de l'École des Femmes*, c'est-à-dire que vous devez prendre un air posé, un ton de voix naturel, et gesticuler le moins qu'il vous sera possible.

(à La Grange.)

Pour vous, je n'ai rien à vous dire.

(à mademoiselle Béjart.)

Vous, vous représentez une de ces femmes qui, pourvu qu'elles ne fassent point l'amour, croient que tout le reste leur est permis; de ces femmes qui se retranchent toujours fièrement sur leur pruderie, regardent un chacun de haut en bas, et veulent que toutes les plus belles qualités que possèdent les autres ne soient rien en comparaison d'un misérable honneur dont personne ne se soucie. Ayez toujours ce

[1] Mademoiselle du Parc jouoit dans cette pièce le rôle de Climène.

caractère devant les yeux, pour en bien faire les grimaces.

(à mademoiselle de Brie.)

Pour vous, vous faites une de ces femmes qui pensent être les plus vertueuses personnes du monde, pourvu qu'elles sauvent les apparences; de ces femmes qui croient que le péché n'est que dans le scandale, qui veulent conduire doucement les affaires qu'elles ont sur le pied d'attachement honnête, et appellent amis ce que les autres nomment galants. Entrez bien dans ce caractère.

(à mademoiselle Molière.)

Vous, vous faites le même personnage que dans *la Critique*, et je n'ai rien à vous dire, non plus qu'à mademoiselle du Parc.

(à mademoiselle du Croisy.)

Pour vous, vous représentez une de ces personnes qui prêtent doucement des charités à tout le monde[1], de ces femmes qui donnent toujours le petit coup de langue en passant, et seroient bien fâchées d'avoir souffert qu'on eût dit du bien du prochain. Je crois que vous ne vous acquitterez pas mal de ce rôle.

(à mademoiselle Hervé.)

Et pour vous, vous êtes la soubrette de la précieuse, qui se mêle de temps en temps dans la conversation, et attrape, comme elle peut, tous les termes de sa maîtresse. Je vous dis tous vos caractères, afin que vous vous les imprimiez fortement dans l'esprit. Commençons maintenant à répéter, et voyons comme cela ira. Ah! voici justement un fâcheux! Il ne nous falloit plus que cela.

SCÈNE II. — LA THORILLIÈRE, MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY, MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

LA THORILLIÈRE.

Bonjour, monsieur Molière.

MOLIÈRE.

Monsieur, votre serviteur. (à part.) La peste soit de l'homme!

LA THORILLIÈRE.

Comment vous en va?

[1] Par antiphrase médire de quelqu'un, lui donner des torts.

MOLIÈRE.

Fort bien, pour vous servir. (aux actrices.) Mesdemoiselles, ne...

LA THORILLIÈRE.

Je viens d'un lieu où j'ai bien dit du bien de vous.

MOLIÈRE.

Je vous suis obligé. (à part.) Que le diable t'emporte! (aux acteurs.) Ayez un peu soin...

LA THORILLIÈRE.

Vous jouez une pièce nouvelle aujourd'hui?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (aux actrices.) N'oubliez pas...

LA THORILLIÈRE.

C'est le roi qui vous l'a fait faire?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur. (aux acteurs.) De grace, songez...

LA THORILLIÈRE.

Comment l'appelez-vous?

MOLIÈRE.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Je vous demande comment vous la nommez.

MOLIÈRE.

Ah! ma foi, je ne sais. (aux actrices.) Il faut, s'il vous plaît, que vous...

LA THORILLIÈRE.

Comment serez-vous habillés?

MOLIÈRE.

Comme vous voyez. (aux acteurs.) Je vous prie...

LA THORILLIÈRE.

Quand commencerez-vous?

MOLIÈRE.

Quand le roi sera venu. (à part.) Au diantre le questionneur!

LA THORILLIÈRE.

Quand croyez-vous qu'il vienne?

MOLIÈRE.

La peste m'étouffe, monsieur, si je le sais.

LA THORILLIÈRE.

Savez-vous point...?

MOLIÈRE.

Tenez, monsieur, je suis le plus ignorant homme du monde. Je ne sais rien de tout ce que vous pourrez me demander, je vous jure. (à part.) J'enrage! Ce bourreau vient avec un air tranquille vous faire des questions, et ne se soucie pas qu'on ait en tête d'autres affaires.

LA THORILLIÈRE.

Mesdemoiselles, votre serviteur.

MOLIÈRE.

Ah! bon, le voilà d'un autre côté.

LA THORILLIÈRE, à mademoiselle du Croisy.

Vous voilà belle comme un petit ange. Jouez-vous toutes deux aujourd'hui? (en regardant mademoiselle Hervé.)

MADEMOISELLE DU CROISY.

Oui, monsieur.

LA THORILLIÈRE.

Sans vous, la comédie ne vaudroit pas grand' chose.

MOLIÈRE, bas, aux actrices.

Vous ne voulez pas faire en aller cet homme-là

MADEMOISELLE DE BRIE, à La Thorillière.

Monsieur, nous avons ici quelque chose à répeter ensemble,

LA THORILLIÈRE.

Ah! parbleu, je ne veux pas vous empêcher; vous n'avez qu'à poursuivre.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Mais...

LA THORILLIÈRE.

Non, non, je serois fâché d'incommoder personne. Faites librement ce que vous avez à faire.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Oui; mais...

LA THORILLIÈRE.

Je suis homme sans cérémonie, vous dis-je; et vous pouvez répéter ce qui vous plaira.

MOLIÈRE.

Monsieur, ces demoiselles ont peine à vous dire qu'elles souhaiteroient fort que personne ne fût ici pendant cette répétition.

LA THORILLIÈRE.

Pourquoi? il n'y a point de danger pour moi.

MOLIÈRE.

Monsieur, c'est une coutume qu'elles observent; et vous aurez plus de plaisir quand les choses vous surprendront.

LA THORILLIÈRE.

Je m'en vais donc dire que vous êtes prêts.

MOLIÈRE.

Point du tout, monsieur; ne vous hâtez pas, de grâce.

SCÈNE III. — MOLIÈRE, BRÉCOURT, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Ah! que le monde est plein d'impertinents! Or sus, commençons. Figurez-vous donc premièrement que la scène est dans l'antichambre du roi; car c'est un lieu où il se passe tous les jours des choses assez plaisantes. Il est aisé de faire venir là toutes les personnes qu'on veut, et on peut trouver des raisons même pour y autoriser la venue des femmes que j'introduis. La comédie s'ouvre par deux marquis qui se rencontrent.

(à La Grange.)

Souvenez-vous bien, vous, de venir, comme je vous ai dit, là, avec cet air qu'on nomme le bel air, peignant votre perruque, et grondant une petite chanson entre vos dents. La, la, la, la, la, la. Rangez-vous donc, vous autres, car il faut du terrain à deux marquis; et ils ne sont pas gens à tenir leur personne dans un petit espace. (à La Grange.) Allons, parlez.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis. »

MOLIÈRE.

Mon Dieu, ce n'est point là le ton d'un marquis; il faut le prendre un peu plus haut; et la plupart de ces messieurs affectent une manière de parler particulière, pour se distinguer du commun : *Bonjour, marquis.* Recommencez donc.

LA GRANGE.

« Bonjour, marquis.

MOLIÈRE.

» Ah! marquis, ton serviteur.

LA GRANGE.

» Que fais-tu là?

MOLIÈRE.

» Parbleu, tu vois; j'attends que tous ces messieurs aient » débouché la porte, pour présenter là mon visage.

LA GRANGE.

» Têtebleu, quelle foule! Je n'ai garde de m'y aller frot- » ter, et j'aime bien mieux entrer des derniers.

MOLIÈRE.

» Il y a là vingt gens qui sont fort assurés de n'entrer » point, et qui ne laissent pas de se presser, et d'occuper » toutes les avenues de la porte.

LA GRANGE.

» Crions nos deux noms à l'huissier, afin qu'il nous ap- » pelle.

MOLIÈRE.

» Cela est bon pour toi; mais pour moi, je ne veux pas » être joué par Molière.

LA GRANGE.

» Je pense pourtant, marquis, que c'est toi qu'il joue dans » *la Critique*.

MOLIÈRE.

» Moi? Je suis ton valet; c'est toi-même en propre per- » sonne.

LA GRANGE.

» Ah! ma foi, tu es bon de m'appliquer ton personnage.

MOLIÈRE.

» Parbleu! je te trouve plaisant de me donner ce qui t'ap- » partient.

LA GRANGE, riant.

» Ah, ah, ah! cela est drôle.

MOLIÈRE, riant.

» Ah, ah, ah! cela est bouffon.

LA GRANGE.

» Quoi! tu veux soutenir que ce n'est pas toi qu'on joue » dans le marquis de *la Critique?*

MOLIÈRE.

» Il est vrai, c'est moi. *Détestable, morbleu! détestable!* » *tarte à la crême!* C'est moi, c'est moi, assurément, c'est » moi.

LA GRANGE.

» Oui, parbleu! c'est toi, tu n'as que faire de railler; et,

» si tu veux, nous gagerons, et verrons qui a raison des » deux.

MOLIÈRE.

» Et que veux-tu gager encore?

LA GRANGE.

» Je gage cent pistoles que c'est toi.

MOLIÈRE.

» Et moi, cent pistoles que c'est toi.

LA GRANGE.

» Cent pistoles comptant?

MOLIÈRE.

» Comptant. Quatre-vingt-dix pistoles sur Amyntas, et dix » pistoles comptant.

LA GRANGE.

» Je le veux.

MOLIÈRE.

» Cela est fait.

LA GRANGE.

» Ton argent court grand risque.

MOLIERE.

» Le tien est bien aventuré.

LA GRANGE.

» A qui nous en rapporter?

MOLIÈRE, à Brécourt.

» Voici un homme qui nous jugera. Chevalier...

BRÉCOURT.

» Quoi? »

MOLIÈRE.

Bon. Voilà l'autre qui prend le ton de marquis. Vous ai-je pas dit que vous faites un rôle où l'on doit parler naturellement?

BRÉCOURT.

Il est vrai.

MOLIÈRE.

Allons donc. « Chevalier...

BRÉCOURT.

» Quoi?

MOLIÈRE.

» Juge-nous un peu sur une gageure que nous avons faite.

BRÉCOURT.

» Et quelle?

MOLIÈRE.

» Nous disputons qui est le marquis de *la Critique* de » Molière; il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

BRÉCOURT.

» Et moi je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes » fous tous deux de vouloir vous appliquer ces sortes de » choses; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre » Molière, parlant à des personnes qui le chargeoient de » même chose que vous. Il disoit que rien ne lui donnoit du » déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans » les portraits qu'il fait; que son dessein est de peindre les » mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les » personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, » et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, » pour réjouir les spectateurs; qu'il seroit bien fâché d'y » avoir jamais marqué qui que ce soit; et que si quelque » chose étoit capable de le dégoûter de faire des comédies, » c'étoit les ressemblances qu'on y vouloit toujours trouver, » et dont ses ennemis tâchoient malicieusement d'appuyer » la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de » certaines personnes à qui il n'a jamais pensé [1]. Et, en effet, » je trouve qu'il a raison: car pourquoi vouloir, je vous » prie, appliquer tous ses gestes et toutes ses paroles, et cher- » cher à lui faire des affaires en disant hautement, Il joue » un tel, lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à » cent personnes? Comme l'affaire de la comédie est de re- » présenter en général tous les défauts des hommes et prin- » cipalement des hommes de notre siècle, il est impossible » à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quel- » qu'un dans le monde; et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir » songé toutes les personnes où l'on peut trouver les dé- » fauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de » comédies.

MOLIÈRE.

» Ma foi, chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner » notre ami que voilà.

[1] Boursault, dans son *Portrait du Peintre*, avoit accusé Molière d'avoir fait imprimer une clef de *la Critique de l'École des Femmes*. En répondant ici d'une manière indirecte à cette accusation, Molière évite avec adresse toutes les personnalités (Aimé Martin.)

LA GRANGE.

» Point du tout. C'est toi qu'il épargne, et nous trouverons » d'autres juges.

MOLIÈRE.

» Soit. Mais dis-moi, chevalier, crois-tu pas que ton Mo- » lière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de » matière pour...

BRÉCOURT.

» Plus de matière? Hé! mon pauvre marquis, nous lui » en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le » chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout » ce qu'il dit. »

MOLIÈRE.

Attendez; il faut marquer davantage tout cet endroit. Écoutez-le-moi dire un peu. « Et qu'il ne trouvera plus de » matière pour... — Plus de matière? Hé! mon pauvre » marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous » ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour » tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé » dans ses comédies tout le ridicule des hommes? Et, sans » sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de » gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, » ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et » qui, le dos tourné, font galanterie de se déchirer l'un » l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flat- » teurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges » qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une dou- » ceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? » N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides » adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la pro- » spérité, et vous accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas » ceux qui sont toujours mécontents de la cour, ces suivants » inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour » services ne peuvent compter que des importunités, et qui » veulent que l'on les récompense d'avoir obsédé le prince » dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également » tout le monde, qui promènent leurs civilités à droite et à » gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient, avec les » mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié? » — Monsieur, votre très humble serviteur. Monsieur, je » suis tout à votre service. Tenez-moi des vôtres, mon cher.

» Faites état de moi, monsieur, comme du plus chaud de » vos amis. Monsieur, je suis ravi de vous embrasser. Ah! » monsieur, je ne vous voyois pas! Faites-moi la grace de » m'employer. Soyez persuadé que je suis entièrement à » vous. Vous êtes l'homme du monde que je révère le plus. » Il n'y a personne que j'honore à l'égal de vous. Je vous » conjure de le croire. Je vous supplie de n'en point douter. » Serviteur. Très humble valet. Va, va, marquis, Molière » aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra; et tout ce » qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle, au prix de » ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

BRÉCOURT.

C'est assez.

MOLIÈRE.

Poursuivez.

BRÉCOURT.

« Voici Climène et Élise. »

MOLIÈRE, à mesdemoiselles du Parc et Molière.

Là-dessus vous arriverez toutes deux. (à mademoiselle du Parc.) Prenez bien garde, vous, à vous déhancher comme il faut, et à faire bien des façons. Cela vous contraindra un peu; mais qu'y faire? Il faut parfois se faire violence.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

« Certes, madame, je vous ai reconnue de loin, et j'ai » bien vu à votre air que ce ne pouvoit être une autre que » vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

» Vous voyez. Je viens attendre ici la sortie d'un homme » avec qui j'ai une affaire à démêler.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Et moi de même. »

MOLIÈRE.

Mesdames, voilà des coffres qui vous serviront de fauteuils.

MADEMOISELLE DU PARC.

« Allons, madame, prenez place, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Après vous, madame. »

MOLIÈRE.

Bon. Après ces petites cérémonies muettes, chacun prendra place et parlera assis, hors les marquis, qui tantôt se lèveront et tantôt s'assoiront, suivant leur inquiétude na-

turelle. « Parbleu, chevalier, tu devrois faire prendre mé-
» decine à tes canons.

BRÉCOURT.

» Comment?

MOLIÈRE.

» Ils se portent fort mal.

BRÉCOURT.

» Serviteur à la turlupinade!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Mon Dieu! madame, que je vous trouve le teint d'une
» blancheur éblouissante, et les lèvres d'un couleur de feu
» surprenant!

MADEMOISELLE DU PARC.

» Ah! que dites-vous là, madame? ne me regardez point,
» je suis du dernier laid aujourd'hui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Hé! madame, levez un peu votre coiffe.

MADEMOISELLE DU PARC.

» Fi! je suis épouvantable, vous dis-je, et je me fais peur
» à moi-même.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Vous êtes si belle!

MADEMOISELLE DU PARC.

» Point, point.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Montrez-vous.

MADEMOISELLE DU PARC.

» Ah! fi donc, je vous prie!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» De grace!

MADEMOISELLE DU PARC.

» Mon Dieu, non.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Si fait.

MADEMOISELLE DU PARC.

» Vous me désespérez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Un moment.

MADEMOISELLE DU PARC.

» Hai.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Résolument vous vous montrerez. On ne peut point se
» passer de vous voir.

MADEMOISELLE DU PARC.

» Mon Dieu! que vous êtes une étrange personne! Vous
» voulez furieusement ce que vous voulez.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Ah! madame, vous n'avez aucun désavantage à paroître
» au grand jour, je vous jure! Les méchantes gens, qui assu-
» roient que vous mettiez quelque chose! Vraiment, je les
» démentirai bien maintenant.

MADEMOISELLE DU PARC.

» Hélas! je ne sais pas seulement ce qu'on appelle mettre
» quelque chose[1]! Mais où vont ces dames?

MADEMOISELLE DE BRIE.

» Vous voulez bien, mesdames, que nous vous donnions
» en passant la plus agréable nouvelle du monde. Voilà
» monsieur Lysidas qui vient de nous avertir qu'on a fait une
» pièce contre Molière, que les grands comédiens vont jouer.

MOLIÈRE.

» Il est vrai, on me l'a voulu lire; et c'est un nommé
» Br... Brou... Brossaut qui l'a faite.

DU CROISY.

» Monsieur, elle est affichée sous le nom de Boursault[2].
» Mais, à vous dire le secret, bien des gens ont mis la main
» à cet ouvrage, et l'on en doit concevoir une assez haute
» attente. Comme tous les auteurs et tous les comédiens re-
» gardent Molière comme leur plus grand ennemi, nous nous
» sommes tous unis pour le desservir. Chacun de nous a
» donné un coup de pinceau à son portrait; mais nous
» nous sommes bien gardés d'y mettre nos noms; il lui au-
» roit été trop glorieux de succomber, aux yeux du monde,
» sous les efforts de tout le Parnasse; et, pour rendre sa dé-
» faite plus ignominieuse, nous avons voulu choisir tout
» exprès un auteur sans réputation.

[1] C'est-à-dire mettre du fard, recourir, pour paraître jolie, aux artifices de la toilette.

[2] On sait que Boursault crut se reconnoître dans le Lysidas de *la Critique de l'École des Femmes*. Il se vengea par *le Portrait du Peintre*, et fut puni par *l'Impromptu de Versailles*. (Aimé Martin.)

MADEMOISELLE DU PARC.

» Pour moi, je vous avoue que j'en ai toutes les joies imaginables.

MOLIÈRE.

» Et moi aussi. Par la sambleu! le railleur sera raillé, il » aura sur les doigts, ma foi.

MADEMOISELLE DU PARC.

» Cela lui apprendra à vouloir satiriser tout. Comment, » cet impertinent ne veut pas que les femmes aient de l'es» prit! Il condamne toutes nos expressions élevées, et pré» tend que nous parlions toujours terre à terre!

MADEMOISELLE DE BRIE.

» Le langage n'est rien; mais il censure tous nos attache» ments, quelque innocents qu'ils puissent être; et, de la » façon qu'il en parle, c'est être criminelle que d'avoir du » mérite.

MADEMOISELLE DU CROISY.

» Cela est insupportable. Il n'y a pas une femme qui » puisse plus rien faire. Que ne laisse-t-il en repos nos ma» ris, sans leur ouvrir les yeux, et leur faire prendre garde » à des choses dont ils ne s'avisent pas?

MADEMOISELLE BÉJART.

» Passe pour tout cela; mais il satirise même les femmes » de bien, et ce méchant plaisant leur donne le titre d'hon» nêtes diablesses [1].

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» C'est un impertinent. Il faut qu'il en ait tout le soûl.

DU CROISY.

» La représentation de cette comédie, madame, aura be» soin d'être appuyée; et les comédiens de l'hôtel...

MADEMOISELLE DU PARC.

» Mon Dieu, qu'ils n'appréhendent rien! Je leur garantis » le succès de leur pièce, corps pour corps.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Vous avez raison, madame. Trop de gens sont intéres» sés à la trouver belle. Je vous laisse à penser si tous ceux » qui se croient satirisés par Molière ne prendront pas l'occa» sion de se venger de lui en applaudissant à cette comédie.

[1] Allusion au vers de *l'École des Femmes* :

Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses.

BRÉCOURT, ironiquement.

» Sans doute; et pour moi, je réponds de douze marquis,
» de six précieuses, de vingt coquettes, et de trente cocus,
» qui ne manqueront pas d'y battre des mains.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» En effet. Pourquoi aller offenser toutes ces personnes-là,
» et particulièrement les cocus, qui sont les meilleures gens
» du monde?

MOLIÈRE.

» Par la sambleu! on m'a dit qu'on le va dauber, lui et
» toutes ses comédies, de la belle manière; et que les co-
» médiens et les auteurs, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope,
» sont diablement animés contre lui.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Cela lui sied fort bien! Pourquoi fait-il de méchantes
» pièces que tout Paris va voir, et où il peint si bien les
» gens, que chacun s'y connoît? Que ne fait-il des comédies
» comme celles de monsieur Lysidas? Il n'auroit personne
» contre lui, et tous les auteurs en diroient du bien. Il est
» vrai que de semblables comédies n'ont pas ce grand con-
» cours de monde; mais, en revanche, elles sont toujours
» bien écrites, personne n'écrit contre elles, et tous ceux qui
» les voient meurent d'envie de les trouver belles.

DU CROISY.

» Il est vrai que j'ai l'avantage de ne me point faire d'en-
» nemis, et que tous mes ouvrages ont l'approbation des
» savants.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» Vous faites bien d'être content de vous. Cela vaut mieux
» que tous les applaudissements du public, et que tout l'ar-
» gent qu'on sauroit gagner aux pièces de Molière. Que vous
» importe qu'il vienne du monde à vos comédies, pourvu
» qu'elles soient approuvées par messieurs vos confrères?

LA GRANGE.

» Mais quand jouera-t-on *le Portrait du Peintre?*

DU CROISY.

» Je ne sais; mais je me prépare fort à paroître des pre-
» miers sur les rangs, pour crier : Voilà qui est beau!

MOLIÈRE.

» Et moi de même, parbleu!

LA GRANGE.

» Et moi aussi, Dieu me sauve!

MADEMOISELLE DU PARC.

» Pour moi, j'y paierai de ma personne comme il faut; » et je réponds d'une bravoure d'approbation, qui mettra en » déroute tous les jugements ennemis. C'est bien la moindre » chose que nous devions faire, que d'épauler de nos louan- » ges le vengeur de nos intérêts!

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

» C'est fort bien dit.

MADEMOISELLE DE BRIE.

» Et ce qu'il nous faut faire toutes.

MADEMOISELLE BÉJART.

» Assurément.

MADEMOISELLE DU CROISY.

» Sans doute.

MADEMOISELLE HERVÉ.

» Point de quartier à ce contrefaiseur de gens.

MOLIÈRE.

» Ma foi, chevalier, mon ami, il faudra que ton Molière » se cache.

BRÉCOURT.

» Qui, lui? Je te promets, marquis, qu'il fait dessein d'al- » ler sur le théâtre, rire avec tous les autres du portrait » qu'on a fait de lui [1].

MOLIÈRE.

» Parbleu! ce sera donc du bout des dents qu'il rira.

BRÉCOURT.

» Va, va, peut-être qu'il y trouvera plus de sujets de rire » que tu ne penses. On m'a montré la pièce; et, comme » tout ce qu'il y a d'agréable sont effectivement les idées qui » ont été prises de Molière [2], la joie que cela pourra donner » n'aura pas lieu de lui déplaire, sans doute; car, pour l'en-

[1] Molière tint parole. Il alla voir jouer *le Portrait du Peintre* sur le théâtre même de l'hôtel de Bourgogne, où son arrivée excita un brouhaha, et il paroît qu'il y fit assez bonne contenance; c'est du moins ce qu'on peut conclure d'un passage de *la Vengeance des Marquis*, par de Villiers, où il est dit que Molière *fit tout ce qu'il put pour rire, mais qu'il n'en avoit pas beaucoup d'envie.* (Auger.)

[2] *Le Portrait du Peintre* n'est en effet qu'une imitation maladroite de *la Critique de l'École des Femmes*, avec cette différence que Molière y est attaqué par un homme raisonnable, et défendu par un comte ridicule. (Aimé Martin.)

» droit où l'on s'efforce de le noircir, je suis le plus trompé
» du monde, si cela est approuvé de personne; et quant à
» tous les gens qu'ils ont tâché d'animer contre lui, sur ce
» qu'il fait, dit-on, des portraits trop ressemblants, outre
» que cela est de fort mauvaise grace, je ne vois rien de
» plus ridicule et de plus mal repris; et je n'avois pas cru
» jusqu'ici que ce fût un sujet de blâme pour un comédien,
» que de peindre trop bien les hommes.

LA GRANGE.

» Les comédiens m'ont dit qu'ils l'attendoient sur la ré-
» ponse, et que...

BRÉCOURT.

» Sur la réponse? Ma foi, je le trouverois un grand fou,
» s'il se mettoit en peine de répondre à leurs invectives.
» Tout le monde sait assez de quel motif elles peuvent par-
» tir; et la meilleure réponse qu'il leur puisse faire, c'est
» une comédie qui réussisse comme toutes ses autres. Voilà
» le vrai moyen de se venger d'eux comme il faut; et, de
» l'humeur dont je les connois, je suis fort assuré qu'une
» pièce nouvelle qui leur enlèvera le monde les fâchera bien
» plus que toutes les satires qu'on pourroit faire de leurs
» personnes.

MOLIÈRE.

» Mais, chevalier... »

MADEMOISELLE BÉJART.

Souffrez que j'interrompe pour un peu la répétition. (à Molière.) Voulez-vous que je vous die? Si j'avois été en votre place, j'aurois poussé les choses autrement. Tout le monde attend de vous une réponse vigoureuse; et, après la manière dont on m'a dit que vous étiez traité dans cette comédie, vous étiez en droit de tout dire contre les comédiens, et vous deviez n'en épargner aucun.

MOLIÈRE.

J'enrage de vous ouïr parler de la sorte; et voilà votre manie à vous autres femmes. Vous voudriez que je prisse feu d'abord contre eux, et qu'à leur exemple, j'allasse éclater promptement en invectives et en injures. Le bel honneur que j'en pourrois tirer, et le grand dépit que je leur ferois! Ne se sont-ils pas préparés de bonne volonté à ces sortes de choses? Et lorsqu'ils ont délibéré s'ils joueroient *le Portrait du Peintre*, sur la crainte d'une riposte, quelques

uns d'entre eux n'ont-ils pas répondu : Qu'il nous rende toutes les injures qu'il voudra, pourvu que nous gagnions de l'argent? N'est-ce pas là la marque d'une âme fort sensible à la honte? et ne me vengerois-je pas bien d'eux, en leur donnant ce qu'ils veulent bien recevoir?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ils se sont fort plaints, toutefois, de trois ou quatre mots que vous avez dits d'eux dans *la Critique* et dans vos *Précieuses*.

MOLIÈRE.

Il est vrai, ces trois ou quatre mots sont fort offensants, et ils ont grande raison de les citer. Allez, allez, ce n'est pas cela. Le plus grand mal que je leur aie fait, c'est que j'ai eu le bonheur de plaire un peu plus qu'ils n'auroient voulu; et tout leur procédé, depuis que nous sommes venus à Paris, a trop marqué ce qui les touche. Mais laissons-les faire tant qu'ils voudront; toutes leurs entreprises ne doivent point m'inquiéter. Ils critiquent mes pièces, tant mieux; et Dieu me garde d'en faire jamais qui leur plaisent! ce seroit une mauvaise affaire pour moi.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Il n'y a pas grand plaisir pourtant à voir déchirer ses ouvrages.

MOLIÈRE.

Et qu'est-ce que cela me fait? N'ai-je pas obtenu de ma comédie tout ce que j'en voulois obtenir, puisqu'elle a eu le bonheur d'agréer aux augustes personnes à qui particulièrement je m'efforce de plaire? N'ai-je pas lieu d'être satisfait de sa destinée, et toutes leurs censures ne viennent-elles pas trop tard? Est-ce moi, je vous prie, que cela regarde maintenant? et lorsqu'on attaque une pièce qui a eu du succès, n'est-ce pas attaquer plutôt le jugement de ceux qui l'ont approuvée, que l'art de celui qui l'a faite?

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ma foi, j'aurois joué ce petit monsieur l'auteur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne songent pas à lui.

MOLIÈRE.

Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour, que monsieur Boursault! Je voudrois bien savoir de quelle façon on pourroit l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le berneroit sur un théâtre, il seroit assez heureux pour faire

rire le monde. Ce lui seroit trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderoit pas mieux; et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connoître, de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous; qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre, et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai; j'y consens, ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles, mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage. Je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde; mais, en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste, et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquoient dans leurs comédies. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

MADEMOISELLE BÉJART.

Mais enfin...

MOLIÈRE.

Mais enfin vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire des discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Vous en étiez à l'endroit..

MOLIÈRE.

Mon Dieu! j'entends du bruit; c'est le roi qui arrive assurément; et je vois bien que nous n'aurons pas le temps de passer outre. Voilà ce que c'est de s'amuser. Oh bien! faites donc, pour le reste, du mieux qu'il vous sera possible.

MADEMOISELLE BÉJART.

Par ma foi, la frayeur me prend, et je ne saurois aller jouer mon rôle, si je ne le répète tout entier.

MOLIÈRE.

Comment, vous ne sauriez aller jouer votre rôle?

MADEMOISELLE BÉJART.

Non.

MADEMOISELLE DU PARC.

Ni moi, le mien.

MADEMOISELLE DE BRIE.

Ni moi non plus.

MADEMOISELLE MOLIÈRE.

Ni moi.

MADEMOISELLE HERVÉ.

Ni moi.

MADEMOISELLE DU CROISY.

Ni moi.

MOLIÈRE.

Que pensez-vous donc faire? Vous moquez-vous toutes de moi?

SCÈNE IV. — BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

BÉJART.

Messieurs, je viens vous avertir que le roi est venu, et qu'il attend que vous commenciez.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me voyez dans la plus grande peine du monde : je suis désespéré, à l'heure que je vous parle! Voici des femmes qui s'effraient, et qui disent qu'il leur faut répéter leurs rôles avant que d'aller commencer. Nous demandons, de grace, encore un moment. Le roi a de la bonté, et il sait bien que la chose a été précipitée.

SCÈNE V. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Hé! de grace, tâchez de vous remettre, prenez courage, je vous prie.

MADEMOISELLE DU PARC.

Vous devez vous aller excuser.

MOLIÈRE.

Comment m'excuser?

SCÈNE VI. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE[1].

UN NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Tout-à-l'heure, monsieur. Je crois que je perdrai l'esprit de cette affaire-ci, et...

SCÈNE VII. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE.

LE SECOND NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Dans un moment, monsieur. (à ses camarades.) Hé, quoi donc! voulez-vous que j'aie l'affront ..

SCÈNE VIII. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE.

LE TROISIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

[1] Un nécessaire, pour : un homme empressé de se mêler de tout, même de ce qui ne le regarde pas.

MOLIÈRE.

Oui, monsieur, nous y allons. Hé! que de gens se font de fête, et viennent dire : Commencez donc, à qui le roi ne l'a pas commandé!

SCÈNE IX. — MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ; UN NÉCESSAIRE, UN SECOND NÉCESSAIRE, UN TROISIÈME NÉCESSAIRE, UN QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

LE QUATRIÈME NÉCESSAIRE.

Messieurs, commencez donc.

MOLIÈRE.

Voilà qui est fait, monsieur. (à ses camarades.) Quoi donc, recevrai-je la confusion...?

SCÈNE X. — BÉJART, MOLIÈRE, LA GRANGE, DU CROISY; MESDEMOISELLES DU PARC, BÉJART, DE BRIE, MOLIÈRE, DU CROISY, HERVÉ.

MOLIÈRE.

Monsieur, vous venez pour nous dire de commencer; mais...

BÉJART.

Non, messieurs; je viens pour vous dire qu'on a dit au roi l'embarras où vous vous trouviez, et que, par une bonté toute particulière, il remet votre nouvelle comédie à une autre fois, et se contente, pour aujourd'hui, de la première que vous pourrez donner.

MOLIÈRE.

Ah! monsieur, vous me redonnez la vie! Le roi nous fait la plus grande grace du monde de nous donner du temps pour ce qu'il avoit souhaité; et nous allons tous le remercier des extrêmes bontés qu'il nous fait paroître.

FIN DE L'IMPROMPTU DE VERSAILLES.

LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1664.

NOTICE.

D'après quelques commentateurs, une aventure arrivée au comte de Grammont aurait fourni à Molière le sujet de cette pièce. « Ce seigneur, pendant son séjour à la cour d'Angleterre, dit Taillefer, avait aimé mademoiselle Hamilton. Leurs amours même avaient fait du bruit. Il repassait en France, sans avoir rien conclu avec elle. Les deux frères de la demoiselle le joignirent à Douvres, dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils lui crièrent : « Comte de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, répondit le comte qui devinait leur intention : j'ai oublié d'épouser votre sœur, et j'y retourne avec vous pour finir cette affaire. »

Bret, tout en admettant l'authenticité de l'anecdote, conteste qu'elle ait inspiré à Molière l'idée de sa comédie. Suivant ce commentateur, « c'est voir une ressemblance de trop loin, et le sujet de la pièce conduisoit naturellement l'auteur à la manière plaisante dont il la termine. *Le Mariage de Panurge* (liv. III, ch. XXXV) a fourni à Molière l'idée principale sur laquelle il a établi, non l'intrigue, car il n'y en a pas, mais le fond de sa comédie. Molière étoit plein de son Rabelais, et, comme la Fontaine, il s'est plu souvent à donner une nouvelle vie aux plaisanteries du curé de Meudon. »

Le Mariage forcé fut joué au Louvre, en trois actes, avec des intermèdes, sous le titre de *Ballet du Roi*, parce que Louis XIV y dansa, le 29 janvier 1664, et en un acte, avec quelques changements, sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février suivant.

« Cette petite pièce contient deux scènes, celles de Sganarelle avec les philosophes Pancrace et Marphurius, qui ne paraissent à beaucoup de lecteurs que deux pitoyables parades. Mais quiconque se reporte au fanatique aristotélisme du temps comprend

bientôt que les coups de bâton donnés par Sganarelle ne sont pas là seulement pour nous faire rire. Molière se proposait un but bien plus important ; et il l'atteignit, car l'Université de Paris, frénétique champion des doctrines du philosophe de Stagyre, allait obtenir la confirmation d'un arrêt du parlement de Paris, en date du 4 septembre 1624, qui prononçait *peine de mort* contre ceux qui oseraient combattre le système des Pancrace et des Marphurius. Le ridicule que *le Mariage forcé* jeta sur ces principes contribua sans doute à lui faire suspendre ses poursuites. »

Au passage qu'on vient de lire, et que nous empruntons à M. Taschereau, on peut ajouter que l'attaque contre Pancrace et Marphurius se rattachait évidemment, dans l'esprit de Molière, à tout un ensemble d'observations philosophiques ; car *les Précieuses*, *les Femmes savantes*, *Trissotin* et *Vadius*, *Pancrace* et *Marphurius*, sont de la même lignée.

PERSONNAGES.

SGANARELLE [1].
GÉRONIMO [2].
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle [3].
ALCANTOR, père de Dorimène [4].
ALCIDAS, frère de Dorimène [5].
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur aristotélicien [6].
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien [7].
DEUX ÉGYPTIENNES [8].

La scène est dans une place publique.

SCÈNE I. — SGANARELLE, parlant à ceux qui sont dans sa maison.

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] LA THORILLIÈRE. — [3] Mademoiselle DU PARC. — [4] BÉJART. — [5] LA GRANGE. — [6] BRÉCOURT. — [7] DU CROISY. — [8] Mesdemoiselles BÉJART et DE BRIE.

LE MARIAGE FORCÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE.

1664.

NOTICE.

—

D'après quelques commentateurs, une aventure arrivée au comte de Grammont aurait fourni à Molière le sujet de cette pièce. « Ce seigneur, pendant son séjour à la cour d'Angleterre, dit Taillefer, avait aimé mademoiselle Hamilton. Leurs amours même avaient fait du bruit. Il repassait en France, sans avoir rien conclu avec elle. Les deux frères de la demoiselle le joignirent à Douvres, dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils lui crièrent : « Comte de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, répondit le comte qui devinait leur intention : j'ai oublié d'épouser votre sœur, et j'y retourne avec vous pour finir cette affaire. »

Bret, tout en admettant l'authenticité de l'anecdote, conteste qu'elle ait inspiré à Molière l'idée de sa comédie. Suivant ce commentateur, « c'est voir une ressemblance de trop loin, et le sujet de la pièce conduisoit naturellement l'auteur à la manière plaisante dont il la termine. *Le Mariage de Panurge* (liv. III, ch. XXXV) a fourni à Molière l'idée principale sur laquelle il a établi, non l'intrigue, car il n'y en a pas, mais le fond de sa comédie. Molière étoit plein de son Rabelais, et, comme la Fontaine, il s'est plu souvent à donner une nouvelle vie aux plaisanteries du curé de Meudon. »

Le Mariage forcé fut joué au Louvre, en trois actes, avec des intermèdes, sous le titre de *Ballet du Roi*, parce que Louis XIV y dansa, le 29 janvier 1664, et en un acte, avec quelques changements, sur le théâtre du Palais-Royal, le 15 février suivant.

« Cette petite pièce contient deux scènes, celles de Sganarelle avec les philosophes Pancrace et Marphurius, qui ne paraissent à beaucoup de lecteurs que deux pitoyables parades. Mais quiconque se reporte au fanatique aristotélisme du temps comprend

bientôt que les coups de bâton donnés par Sganarelle ne sont pas là seulement pour nous faire rire. Molière se proposait un but bien plus important ; et il l'atteignit, car l'Université de Paris, frénétique champion des doctrines du philosophe de Stagyre, allait obtenir la confirmation d'un arrêt du parlement de Paris, en date du 4 septembre 1624, qui prononçait *peine de mort* contre ceux qui oseraient combattre le système des Pancrace et des Marphurius. Le ridicule que *le Mariage forcé* jeta sur ces principes contribua sans doute à lui faire suspendre ses poursuites. »

Au passage qu'on vient de lire, et que nous empruntons à M. Taschereau, on peut ajouter que l'attaque contre Pancrace et Marphurius se rattachait évidemment, dans l'esprit de Molière, à tout un ensemble d'observations philosophiques ; car *les Précieuses*, *les Femmes savantes*, *Trissotin* et *Vadius*, *Pancrace* et *Marphurius*, sont de la même lignée.

PERSONNAGES.

SGANARELLE [1].
GÉRONIMO [2].
DORIMÈNE, jeune coquette, promise à Sganarelle [3].
ALCANTOR, père de Dorimène [4].
ALCIDAS, frère de Dorimène [5].
LYCASTE, amant de Dorimène.
PANCRACE, docteur aristotélicien [6].
MARPHURIUS, docteur pyrrhonien [7].
DEUX ÉGYPTIENNES [8].

La scène est dans une place publique.

SCÈNE I. — SGANARELLE, parlant à ceux qui sont dans sa maison.

Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo ; et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti, et que je ne dois revenir de toute la journée.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] LA THORILLIÈRE. — [3] Mademoiselle DU PARC. — [4] BÉJART. — [5] LA GRANGE. — [6] BRÉCOURT. — [7] DU CROISY. — [8] Mesdemoiselles BÉJART et DE BRIE.

SCÈNE II. — SGANARELLE, GÉRONIMO.

GÉRONIMO, ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle.

Voilà un ordre fort prudent.

SGANARELLE.

Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos; et j'allois chez vous vous chercher.

GÉRONIMO.

Et pour quel sujet, s'il vous plaît?

SGANARELLE.

Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

GÉRONIMO.

Très volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en toute liberté.

SGANARELLE.

Mettez donc dessus [1], s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée; et il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

GÉRONIMO.

Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

SGANARELLE.

Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

GÉRONIMO.

Je le ferai, puisque vous le voulez.

SGANARELLE.

Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne nous parle pas franchement.

GÉRONIMO.

Vous avez raison.

SGANARELLE.

Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

GÉRONIMO.

Cela est vrai.

SGANARELLE.

Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise.

[1] C'est-à-dire : mettez votre chapeau sur votre tête; comme on dit aujourd'hui couvrez-vous, en sous-entendant encore *la tête*.

GÉRONIMO.

Je vous le promets.

SGANARELLE.

Jurez-en votre foi.

GÉRONIMO.

Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

SGANARELLE.

C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

GÉRONIMO.

Qui, vous?

SGANARELLE

Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus?

GÉRONIMO.

Je vous prie auparavant de me dire une chose.

SGANARELLE.

Et quoi?

GÉRONIMO.

Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant?

SGANARELLE.

Moi?

GÉRONIMO.

Oui.

SGANARELLE.

Ma foi, je ne sais, mais je me porte bien.

GÉRONIMO.

Quoi! vous ne savez pas à peu près votre âge?

SGANARELLE.

Non : est-ce qu'on songe à cela?

GÉRONIMO.

Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît : combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance?

SGANARELLE.

Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

GÉRONIMO.

Combien fûmes-nous ensemble à Rome?

SGANARELLE.

Huit ans.

GÉRONIMO.

Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre?

SGANARELLE.

Sept ans

GÉRONIMO.

Et en Hollande, où vous fûtes ensuite?

SGANARELLE.

Cinq ans et demi.

GÉRONIMO.

Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

SGANARELLE.

Je revins en cinquante-deux [1].

GÉRONIMO.

De cinquante-deux à soixante-quatre [2], il y a douze ans, ce me semble. Cinq en Hollande font dix-sept; sept en Angleterre font vingt-quatre; huit dans notre séjour à Rome font trente-deux; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux. Si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

SGANARELLE.

Qui, moi? cela ne se peut pas.

GÉRONIMO.

Mon Dieu ! le calcul est juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée. Je ne vous conseille point de songer au mariage; et je vous trouverois le plus ridicule du monde si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

SGANARELLE.

Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

[1] VAR. En cinquante-six. (Première édition.)
[2] VAR. De cinquante-six à soixante-huit. (Première édition.)

GÉRONIMO.

Ah! c'est une autre chose! Vous ne m'aviez pas dit cela.

SGANARELLE.

C'est une fille qui me plaît, et que j'aime de tout mon cœur.

GÉRONIMO.

Vous l'aimez de tout votre cœur?

SGANARELLE.

Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

GÉRONIMO.

Vous l'avez demandée?

SGANARELLE.

Oui. C'est un mariage qui se doit conclure ce soir; et j'ai donné ma parole.

GÉRONIMO.

Oh! mariez-vous donc! Je ne dis plus mot.

SGANARELLE.

Je quitterois le dessein que j'ai fait! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme? Ne parlons point de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses. Y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez? N'ai-je pas tous les mouvements de mon corps aussi bons que jamais; et voit-on que j'aie besoin de carrosse ou de chaise pour cheminer? N'ai-je pas encore toutes mes dents les meilleures du monde? (Il montre ses dents.) Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour, et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien? (Il tousse.) Hem, hem, hem. Eh! qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Vous avez raison, je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

SGANARELLE.

J'y ai répugné autrefois; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme, qui me fera mille caresses, qui me dorlotera [1], et me viendra frotter lorsque je serai las; outre

[1] Le verbe *dorloter* est encore usuel dans le patois picard. On dit *dorloter* un enfant, dans le sens de le combler de petits soins. Sganarelle, en employant cette expression, veut donc dire que sa femme le traitera comme une mère tendre traite un enfant. Cette application exacte du mot *dorloter*, application qui n'a point été remarquée, rend la prétention du personnage plus ridicule encore.

cette joie, dis-je, je considère qu'en demeurant comme je suis je laisse périr dans le monde la race des Sganarelles; et qu'en me mariant je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même; que j'aurai le plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui se joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde. Tenez, il me semble déja que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi[1].

GÉRONIMO.

Il n'y a rien de plus agréable que cela, et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

SGANARELLE.

Tout de bon, vous me le conseillez?

GÉRONIMO.

Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

[1] Panurge consulte Pantagruel, comme Sganarelle consulte Géronimo. Il dit :
« Je n'aurois jamais aultrement fils ne filles légitimes. esquels j'eusse espoir
» mon nom et armes perpetuer, esquels je puisse laisser mes heritaiges et ac-
» quests .. avec lesquels je me puisse esbaudir, quand d'ailleurs seroys meshaigné
» (chagrin)... comme je vois journellement vostre tant bening et debonnaire
» pere faire avecq vous, et font touts gens de bien en leur serrail et privé. —
» Mariez-vous doncques de par Dieu, respondit Pantagruel.» (*Pantagruel*, liv. III,
chap. IX.) — Molière, en écrivant cette scène, s'est évidemment souvenu de
Rabelais; mais la donnée de la célèbre consultation matrimoniale du curé de
Meudon est elle-même empruntée à quelque conte qui avait cours parmi le
peuple. On la retrouve en effet dans les sermons de Jean Raulin. — Itine-
rarium paradisi. Parisiis, 1524, *Sermo de viduitate*, fol. 148 v°. — Voici le pas-
sage du vieux sermonnaire, traduit par M. Aimé Martin : « Une certaine veuve,
» desirant se remarier, vint consulter son curé. Elle lui exposa comment elle
» étoit restée sans appui, et comment elle avoit un valet fort habile dans la pro-
» fession du défunt — Eh bien! lui dit le curé, prenez votre valet. — Mais,
» ajouta la veuve, si je le prends, il deviendra mon maître. — Ne le prenez donc
» pas, répondit le curé. — Hélas! repartit la veuve, comment pourrai-je, sans
» mari, soutenir le poids de ma maison? — Il faut donc prendre votre valet,
» dit encore le curé. — C'est bien aussi mon intention, dit la veuve; mais s'il
» étoit méchant, et ne cherchoit que ma ruine? — Ne le prenez donc pas, dit le
» le curé, qui se plioit toujours à son avis. Cependant, comme il s'aperçut qu'elle
» ne demandoit qu'une bonne raison pour se marier, il lui dit d'écouter les clo-
» ches, et de suivre leur conseil. Or, les cloches venant à sonner, la veuve
» s'écria qu'elles disoient clairement : *Prends ton valet, prends ton valet.* Elle
» le prit, et devint servante, de maîtresse qu'elle étoit. Alors, maudissant l'heure
» de son mariage, elle court se plaindre à son curé. — Il y a quelque méprise,
» dit celui-ci; sans doute vous n'aurez pas bien compris les cloches : elles vont
» sonner, écoutons. La mariée prêta l'oreille; mais quelle fut sa surprise! cette
» fois, les cloches disoient distinctement : *Ne le prends pas, ne le prends pas.* »

SGANARELLE.

Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

GÉRONIMO.

Hé! quelle est la personne, s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier?

SGANARELLE.

Dorimène

GÉRONIMO.

Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONIMO.

Fille du seigneur Alcantor?

SGANARELLE.

Justement

GÉRONIMO.

Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée?

SGANARELLE.

C'est cela.

GÉRONIMO.

Vertu de ma vie!

SGANARELLE.

Qu'en dites-vous?

GÉRONIMO.

Bon parti! Mariez-vous promptement.

SGANARELLE.

N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix?

GÉRONIMO.

Sans doute. Ah! que vous serez bien marié! Dépêchez-vous de l'être.

SGANARELLE.

Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes noces.

GÉRONIMO.

Je n'y manquerai pas; et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

SGANARELLE.

Serviteur.

GÉRONIMO, à part.

La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le

seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! O le beau mariage! ô le beau mariage!

(Ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)

SCÈNE III. — SGANARELLE, seul.

Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes.

SCÈNE IV. — DORIMÈNE, SGANARELLE.

DORIMÈNE, dans le fond du théâtre, à un petit laquais qui la suit.

Allons, petit garçon, qu'on tienne bien ma queue, et qu'on ne s'amuse pas à badiner.

SGANARELLE, à part, apercevant Dorimène.

Voici ma maîtresse qui vient. Ah! qu'elle est agréable! Quel air et quelle taille! Peut-il y avoir un homme qui n'ait, en la voyant, des démangeaisons de se marier? (A Dorimène.) Où allez-vous, belle mignonne, chère épouse future de votre époux futur?

DORIMÈNE.

Je vais faire quelques emplettes.

SGANARELLE.

Hé bien! ma belle, c'est maintenant que nous allons être heureux l'un et l'autre. Vous ne serez plus en droit de me rien refuser; et je pourrai faire avec vous tout ce qu'il me plaira, sans que personne s'en scandalise. Vous allez être à moi depuis la tête jusqu'aux pieds, et je serai maître de tout: de vos petits yeux éveillés, de votre petit nez fripon, de vos lèvres appétissantes, de vos oreilles amoureuses, de votre petit menton joli, de vos petits tétons rondelets, de votre... Enfin, toute votre personne sera à ma discrétion, et je serai à même pour vous caresser comme je voudrai. N'êtes-vous pas bien aise de ce mariage, mon aimab'e pouponne?

DORIMÈNE.

Tout-à-fait aise, je vous jure. Car enfin la sévérité de mon père m'a tenue jusques ici dans une sujétion la plus fâcheuse du monde. Il y a je ne sais combien que j'enrage du peu de liberté qu'il me donne, et j'ai cent fois souhaité qu'il me

mariât, pour sortir promptement de la contrainte où j'étois avec lui, et me voir en état de faire ce que je voudrai. Dieu merci, vous êtes venu heureusement pour cela, et je me prépare désormais à me donner du divertissement, et à réparer, comme il faut, le temps que j'ai perdu. Comme vous êtes un fort galant homme, et que vous savez comme il faut vivre, je crois que nous ferons le meilleur ménage du monde ensemble, et que vous ne serez point de ces maris incommodes, qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous. Je vous avoue que je ne m'accommoderois pas de cela, et que la solitude me désespère. J'aime le jeu, les visites, les assemblées, les cadeaux, et les promenades; en un mot, toutes les choses de plaisir : et vous devez être ravi d'avoir une femme de mon humeur. Nous n'aurons jamais aucun démêlé ensemble; et je ne vous contraindrai point dans vos actions, comme j'espère que, de votre côté, vous ne me contraindrez point dans les miennes; car, pour moi, je tiens qu'il faut avoir une complaisance mutuelle, et qu'on ne se doit point marier pour se faire enrager l'un l'autre. Enfin, nous vivrons, étant mariés, comme deux personnes qui savent leur monde. Aucun soupçon jaloux ne nous troublera la cervelle; et c'est assez que vous serez assuré de ma fidélité, comme je serai persuadée de la vôtre. Mais qu'avez-vous? je vous vois tout changé de visage.

SGANARELLE.

Ce sont quelques vapeurs qui me viennent de monter à la tête.

DORIMÈNE.

C'est un mal aujourd'hui qui attaque beaucoup de gens; mais notre mariage vous dissipera tout cela. Adieu. Il me tarde déjà que je n'aie des habits raisonnables, pour quitter vite ces guenilles. Je m'en vais de ce pas achever d'acheter toutes les choses qu'il me faut, et je vous enverrai les marchands.

SCÈNE V. — GÉRONIMO, SGANARELLE.

GÉRONIMO.

Ah! seigneur Sganarelle, je suis ravi de vous trouver encore ici; et j'ai rencontré un orfèvre, qui, sur le bruit que vous cherchez quelque beau diamant en bague pour faire

un présent à votre épouse, m'a fort prié de vous venir parler pour lui, et de vous dire qu'il en a un à vendre, le plus parfait du monde.

SGANARELLE.

Mon Dieu! cela n'est pas pressé.

GÉRONIMO.

Comment! Que veut dire cela? Où est l'ardeur que vous montriez tout à l'heure?

SGANARELLE.

Il m'est venu, depuis un moment, de petits scrupules sur le mariage. Avant que de passer plus avant, je voudrois bien agiter à fond cette matière, et que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit, et qui vient tout à l'heure de me revenir dans l'esprit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs, où l'on découvre quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau, sur une mer bien agitée, et que...

GÉRONIMO.

Seigneur Sganarelle, j'ai maintenant quelque petite affaire qui m'empêche de vous ouïr. Je n'entends rien du tout aux songes; et quant au raisonnement du mariage, vous avez deux savants, deux philosophes, vos voisins, qui sont gens à vous débiter tout ce qu'on peut dire sur ce sujet. Comme ils sont de sectes différentes, vous pouvez examiner leurs diverses opinions là-dessus. Pour moi, je me contente de ce que je vous ai dit tantôt, et demeure votre serviteur.

SGANARELLE, seul.

Il a raison. Il faut que je consulte un peu ces gens-là sur l'incertitude où je suis.

SCÈNE VI. — PANCRACE, SGANARELLE.

PANCRACE, se tournant du côté où il est entré, et sans voir Sganarelle.

Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

SGANARELLE.

Ah! bon, en voici un fort à propos.

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un

ignorant, un ignorantissime, ignorantifiant et ignorantifié, par tous les cas et modes imaginables.

SGANARELLE, à part.

Il a pris querelle contre quelqu'un. (à Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Tu veux te mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les éléments de la raison.

SGANARELLE, à part.

La colère l'empêche de me voir. (à Pancrace.) Seigneur...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

SGANARELLE, à part.

Il faut qu'on l'ait fort irrité. (à Pancrace.) Je...

PANCRACE, de même, sans voir Sganarelle.

Toto cœlo, tota via aberras.

SGANARELLE.

Je baise les mains à monsieur le docteur.

PANCRACE.

Serviteur.

SGANARELLE.

Peut-on...?

PANCRACE, se retournant vers l'endroit par où il est entré.

Sais-tu bien ce que tu as fait? un syllogisme *in Balordo*.

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE, de même.

La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

SGANARELLE.

Je...

PANCRACE, de même.

Je crèverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

SGANARELLE.

Puis-je ..

PANCRACE, de même.

Oui, je défendrai cette proposition, *pugnis et calcibus*, *unguibus et rostro*.

SGANARELLE.

Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

PANCRACE.

Un sujet le plus juste du monde.

SGANARELLE.

Et quoi, encore?

PANCRACE.

Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

SGANARELLE.

Puis-je demander ce que c'est?

PANCRACE.

Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet État, devroient mourir [1] de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

SGANARELLE.

Quoi donc?

PANCRACE.

N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la forme d'un chapeau?

SGANARELLE.

Comment!

PANCRACE.

Je soutiens qu'il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme; d'autant qu'il y a cette différence entre la forme et la figure, que la forme est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la figure la disposition extérieure des corps qui sont inanimés : et puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la figure d'un chapeau, et non pas la forme. (se retournant encore du côté par où il est entré.) Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler; et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

[1] VAR. Devroient rougir. *(Première édition.)*

SGANARELLE, à part.

Je pensois que tout fût perdu. (à Pancrace.) Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je...

PANCRACE.

Je suis dans une colère, que je ne me sens pas.

SGANARELLE.

Laissez la forme et le chapeau en paix. J'ai quelque chose à vous communiquer. Je...

PANCRACE.

Impertinent fieffé[1]!

SGANARELLE.

De grâce, remettez-vous. Je...

PANCRACE.

Ignorant!

SGANARELLE.

Eh! mon Dieu. Je...

PANCRACE.

Me vouloir soutenir une proposition de la sorte!

SGANARELLE.

Il a tort. Je...

PANCRACE.

Une proposition condamnée par Aristote!

SGANARELLE.

Cela est vrai. Je...

PANCRACE.

En termes exprès!

SGANARELLE.

Vous avez raison. (se tournant du côté par où Pancrace est entré.) Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait : je vous prie de m'écouter. Je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrace dont on ne plaint personne;

[1] Ce mot est emprunté à la féodalité. Il y avoit des nobles sans terre et des nobles avec terre. Le noble qui possédoit une terre étoit un noble fieffé, c'est-à-dire un noble qui avoit à la fois titre et propriété. C'étoit donc un noble qui réunissoit tous les avantages de la noblesse. Par analogie, un *impertinent fieffé*, un *fou fieffé*, est celui qui réunit tous les désagréments de l'impertinence ou de la folie.

et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Eh! quel est votre avis là-dessus?

PANCRACE.

Plutôt que d'accorder qu'il faille dire la forme d'un chapeau, j'accorderois que *datur vacuum in rerum natura*, et que je ne suis qu'une bête.

SGANARELLE, à part.

La peste soit de l'homme! (à Pancrace.) Eh! monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

PANCRACE.

Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

SGANARELLE.

Eh! laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

PANCRACE.

Soit. Que voulez-vous me dire?

SGANARELLE.

Je veux vous parler de quelque chose.

PANCRACE.

Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi?

SGANARELLE.

De quelle langue?

PANCRACE.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

PANCRACE.

Je vous dis, de quel idiome, de quel langage?

SGANARELLE.

Ah! c'est une autre affaire.

PANCRACE.

Voulez-vous me parler italien?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Espagnol?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Allemand?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Anglois?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Latin?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Grec?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Hébreu?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Syriaque?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Turc?

SGANARELLE.

Non.

PANCRACE.

Arabe?

SGANARELLE.

Non, non, françois, françois, françois[1].

PANCRACE.

Ah! françois!

SGANARELLE.

Fort bien.

PANCRACE.

Passez donc de l'autre côté; car cette oreille-ci est desti-

[1] Dans sa première entrevue avec Panurge, Pantagruel essaie de lui parler en douze langues différentes avant de lui parler françois. Ce passage de Rabelais a pu donner à Molière l'idée de ce dialogue. Voyez *Pantagruel*, chap. IX.
(Aimé Martin.)

née pour les langues scientifiques et étrangères, et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

SGANARELLE, à part.

Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci!

PANCRACE.

Que voulez-vous?

SGANARELLE.

Vous consulter sur une petite difficulté.

PANCRACE.

Ah! ah! sur une difficulté de philosophie, sans doute?

SGANARELLE

Pardonnez-moi. Je...

PANCRACE.

Vous voulez peut-être savoir si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être?

SGANARELLE.

Point du tout. Je...

PANCRACE.

Si la logique est un art ou une science?

SGANARELLE.

Ce n'est pas cela. Je..

PANCRACE.

Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement.

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une?

SGANARELLE.

Point. Je...

PANCRACE.

Si la conclusion est de l'essence du syllogisme?

SGANARELLE

Nenni. Je...

PANCRACE.

Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance?

SGANARELLE.

Non. Je...

PANCRACE.

Si le bien se réciproque avec la fin?

SGANARELLE.

Hé! non. Je...

PANCRACE.

Si la fin nous peut émouvoir par son être réel, ou par son être intentionnel[1]?

SGANARELLE.

Non, non, non, non, non, de par tous les diables, non.

PANCRACE.

Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

SGANARELLE.

Je vous la veux expliquer aussi; mais il faut m'écouter. (Pendant que Sganarelle dit :) L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son père; mais, comme j'appréhende...

PANCRACE dit en même temps, sans écouter Sganarelle :

La parole a été donnée à l'homme pour expliquer sa pensée; et tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(Sganarelle, impatienté, ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main.)

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole renferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

SGANARELLE pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir[2].

Peste de l'homme!

PANCRACE, au-dedans de sa maison

Oui, la parole est *animi index et speculum*. C'est le tru-

[1] Molière, qui avoit fait de la philosophie une étude très sérieuse, se moque ici avec beaucoup de raison du pédantisme de l'école, qui batissoit la science sur des mots. En frappant la scolastique avec l'arme du ridicule, il combattoit sous la même bannière que Bacon et Descartes.

[2] Tout le reste de la scene, à partir de cet endroit, se trouve, pour la première fois dans l'édition posthume de 1682. (Aimé Martin.)

chement du cœur, c'est l'image de l'ame. (Il monte à la fenêtre, et continue.) C'est un miroir qui nous présente naïvement les secrets les plus arcanes[1] de nos individus; et, puisque vous avez la faculté de ratiociner, et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée?

SGANARELLE.

C'est ce que je veux faire; mais vous ne voulez pas m'écouter.

PANCRACE.

Je vous écoute, parlez.

SGANARELLE.

Je dis donc, monsieur le docteur, que...

PANCRACE.

Mais surtout soyez bref.

SGANARELLE.

Je le serai.

PANCRACE.

Évitez la prolixité.

SGANARELLE.

Hé! monsi...

PANCRACE.

Tranchez-moi votre discours d'un apophthegme à la laconienne.

SGANARELLE.

Je vous...

PANCRACE.

Point d'ambages, de circonlocution.

(Sganarelle, de dépit de ne point parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur.)

PANCRACE.

Hé quoi! vous vous emportez, au lieu de vous expliquer? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la forme d'un chapeau; et je vous prouverai, en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par arguments *in Barbara*, que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis et serai toujours, *in utroque jure*[2], le docteur Pancrace.

SGANARELLE.

Quel diable de babillard!

[1] Les plus *arcanes*, c'est-à-dire les plus mystérieux.
[2] C'est-à-dire le droit civil et le droit canon.

PANCRACE, en rentrant sur le théâtre.

Homme de lettres, homme d'érudition.

SGANARELLE.

Encore ?

PANCRACE.

Homme de suffisance, homme de capacité ; (s'en allant.) homme consommé dans toutes les sciences naturelles, morales, et politiques ; (revenant.) homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus ;* (s'en allant.) homme qui possède *superlativè,* fables, mythologies, et histoires, (revenant.) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, et sophistique, (s'en allant.) mathématique, arithmétique, optique, onirocritique[1], physique, et mathématique, (revenant.) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire[2] et spéculatoire[3], (s'en allant.) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie[4], chiromancie[5], géomancie[6], etc.

SCÈNE VII. — SGANARELLE, seul

Au diable les savants qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard. Il faut que j'aille trouver l'autre ; peut-être qu'il sera[7] plus posé, et plus raisonnable. Holà !

SCÈNE VIII. — MARPHURIUS, SGANARELLE.

MARPHURIUS.

Que voulez-vous de moi, seigneur Sganarelle?

SGANARELLE.

Seigneur docteur, j'aurois besoin de votre conseil sur une petite affaire dont il s'agit, et je suis venu ici pour cela. (à part.) Ah ! voilà qui va bien. Il écoute le monde, celui-ci.

[1] L'interprétation des songes.

[2] *Spéculoire*, de *speculum*, miroir ; parce que ceux qui se mêloient de cette science, une des branches de l'art divinatoire, avoient la prétention de faire apparoître dans une glace l'image des personnes absentes, et par cela même de révéler ce qu'elles faisoient à distance.

[3] *Spéculatoire*, science interprétative de l'avenir, par le tonnerre, les éclairs et les météores.

[4] Art de tirer l'horoscope par l'inspection du visage.

[5] *Chiromancie*, divination par l'inspection des lignes de la main.

[6] *Géomancie*, divination par des lignes qu'on trace sur la terre, ou les fentes naturelles qu'on remarque à sa surface.

[7] VAR. Il est plus posé. *(Première édition.)*

MARPHURIUS.

Seigneur Sganarelle, changez, s'il vous plaît, cette façon de parler. Notre philosophie ordonne de ne point énoncer de proposition décisive, de parler de tout avec incertitude, de suspendre toujours son jugement; et, par cette raison, vous ne devez pas dire, Je suis venu, mais, Il me semble que je suis venu.

SGANARELLE.

Il me semble?

MARPHURIUS.

Oui.

SGANARELLE.

Parbleu! il faut bien qu'il me semble, puisque cela est.

MARPHURIUS.

Ce n'est pas une conséquence; et il peut vous le sembler, sans que la chose soit véritable.

SGANARELLE.

Comment! il n'est pas vrai que je suis venu?

MARPHURIUS.

Cela est incertain, et nous devons douter de tout.

SGANARELLE.

Quoi! je ne suis pas ici, et vous ne me parlez pas?

MARPHURIUS.

Il m'apparoît que vous êtes là, et il me semble que je vous parle; mais il n'est pas assuré que cela soit.

SGANARELLE.

Hé! que diable! vous vous moquez. Me voilà, et vous voilà bien nettement, et il n'y a point de *me semble* à tout cela. Laissons ces subtilités, je vous prie, et parlons de mon affaire. Je viens vous dire que j'ai envie de me marier.

MARPHURIUS.

Je n'en sais rien.

SGANARELLE.

Je vous le dis.

MARPHURIUS.

Il se peut faire.

SGANARELLE.

La fille que je veux prendre est fort jeune et fort belle.

MARPHURIUS.

Il n'est pas impossible.

SGANARELLE.

Ferai-je bien ou mal de l'épouser?

MARPHURIUS.

L'un ou l'autre.

SGANARELLE, à part.

Ah! ah! voici une autre musique. (à Marphurius.) Je vous demande si je ferai bien d'épouser la fille dont je vous parle.

MARPHURIUS.

Selon la rencontre.

SGANARELLE.

Ferai-je mal?

MARPHURIUS.

Par aventure.

SGANARELLE.

De grace, répondez-moi comme il faut.

MARPHURIUS.

C'est mon dessein.

SGANARELLE.

J'ai une grande inclination pour la fille.

MARPHURIUS.

Cela peut être.

SGANARELLE.

Le père me l'a accordée.

MARPHURIUS.

Il se pourroit.

SGANARELLE.

Mais, en l'épousant, je crains d'être cocu.

MARPHURIUS.

La chose est faisable.

SGANARELLE.

Qu'en pensez-vous?

MARPHURIUS.

Il n'y a pas d'impossibilité.

SGANARELLE.

Mais que feriez-vous si vous étiez à ma place?

MARPHURIUS.

Je ne sais.

SGANARELLE.

Que me conseillez-vous de faire?

MARPHURIUS.

Ce qu'il vous plaira.

SGANARELLE.

J'enrage !

MARPHURIUS.

Je m'en lave les mains.

SGANARELLE.

Au diable soit le vieux rêveur !

MARPHURIUS.

Il en sera ce qui pourra [1].

SGANARELLE, à part.

La peste du bourreau ! Je te ferai changer de note, chien de philosophe enragé.

(Il donne des coups de bâton à Marphurius.)

MARPHURIUS.

Ah ! ah ! ah !

SGANARELLE.

Te voilà payé de ton galimatias, et me voilà content.

MARPHURIUS.

Comment ! Quelle insolence ! M'outrager de la sorte ! Avoir eu l'audace de battre un philosophe comme moi !

SGANARELLE.

Corrigez, s'il vous plaît, cette manière de parler. Il faut douter de toutes choses ; et vous ne devez pas dire que je vous ai battu, mais qu'il vous semble que je vous ai battu.

MARPHURIUS.

Ah ! je m'en vais faire ma plainte au commissaire du quartier, des coups que j'ai reçus.

SGANARELLE.

Je m'en lave les mains.

MARPHURIUS.

J'en ai les marques sur ma personne.

SGANARELLE.

Il se peut faire.

MARPHURIUS.

C'est toi qui m'as traité ainsi.

[1] Cette scène est imitée du chapitre de *Pantagruel*, dans lequel Panurge consulte Trouillogan, philosophe pyrrhonien, sur le mariage qu'il a projeté. « PANURGE. Doncques me marieray-je ? TROUILLOGAN. Par adventure. PAN. M'en trouveray-je bien ? TR. Selon la rencontre. PAN. Aussi si je rencontre bien, comme j'espere, seray-je heureux ? TR. Assez. PAN. Tournons a contre-poil. Et si je rencontre mal ? TR. Je m'en excuse. PAN. Mais conseillez-moi, de grâce : que dubs-je faire ? TR. Ce que vous voudrez..... PAN. Que m'en conseillez-vous ? TR. Rien, etc., etc. »

SGANARELLE.

Il n'y a pas d'impossibilité.

MARPHURIUS.

J'aurai un décret contre toi.

SGANARELLE.

Je n'en sais rien.

MARPHURIUS.

Et tu seras condamné en justice.

SGANARELLE.

Il en sera ce qui pourra.

MARPHURIUS.

Laisse-moi faire.

SCÈNE IX. — SGANARELLE, seul.

Comment! on ne sauroit tirer une parole positive de ce chien d'homme-là, et l'on est aussi savant à la fin qu'au commencement. Que dois-je faire dans l'incertitude des suites de mon mariage? Jamais homme ne fut plus embarrassé que je suis. Ah! voici des Égyptiennes; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure.

SCÈNE X. — DEUX ÉGYPTIENNES, SGANARELLE.

(Les Égyptiennes avec leurs tambours de basque entrent en chantant et en dansant.)

SGANARELLE.

Elles sont gaillardes. Écoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, mon beau monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main, avec la croix dedans[1], et nous te dirons quelque chose pour ton bon profit.

SGANARELLE.

Tenez, les voilà toutes deux avec ce que vous demandez.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu as une bonne physionomie, mon bon monsieur, une bonne physionomie.

[1] C'est-à-dire une pièce *à la croix*, par allusion à la croix représentée sur certaine pièce de monnoie. (Aimé Martin.)

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Oui, une bonne physionomie; physionomie d'un homme qui sera un jour quelque chose.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras marié avant qu'il soit peu, mon bon monsieur, tu seras marié avant qu'il soit peu.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE

Tu épouseras une femme gentille, une femme gentille.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Oui, une femme qui sera chérie et aimée de tout le monde.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te fera beaucoup d'amis, mon bon monsieur, qui te fera beaucoup d'amis.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Une femme qui fera venir l'abondance chez toi.

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Une femme qui te donnera une grande réputation.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Tu seras considéré par elle, mon bon monsieur, tu seras considéré par elle.

SGANARELLE.

Voilà qui est bien. Mais dites-moi un peu : suis-je menacé d'être cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui.

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je suis menacé d'être cocu?

(Les deux Égyptiennes dansent et chantent.)

SGANARELLE.

Que diable! ce n'est pas là me répondre! Venez çà. Je vous demande à toutes deux si je serai cocu?

DEUXIÈME ÉGYPTIENNE.

Cocu? vous?

SGANARELLE.

Oui, si je serai cocu?

PREMIÈRE ÉGYPTIENNE.

Vous? cocu?

SGANARELLE.

Oui, si je le serai, ou non.

(Les deux Égyptiennes sortent en chantant et en dansant.)

SCÈNE XI. — SGANARELLE, seul.

Peste soit des carognes qui me laissent dans l'inquiétude! Il faut absolument que je sache la destinée de mon mariage; et pour cela je veux aller trouver ce grand magicien dont tout le monde parle tant, et qui, par son art admirable, fait voir tout ce que l'on souhaite. Ma foi, je crois que je n'ai que faire d'aller au magicien, et voici qui me montre tout ce que je puis demander.

SCÈNE XII. — DORIMÈNE, LYCASTE, SGANARELLE, retiré dans un coin du théâtre sans être vu.

LYCASTE.

Quoi! belle Dorimène, c'est sans raillerie que vous parlez?

DORIMÈNE.

Sans raillerie.

LYCASTE.

Vous vous mariez tout de bon?

DORIMÈNE.

Tout de bon.

LYCASTE.

Et vos noces se feront dès ce soir?

DORIMÈNE.

Dès ce soir.

LYCASTE.

Et vous pouvez, cruelle que vous êtes, oublier de la sorte l'amour que j'ai pour vous, et les obligeantes paroles que vous m'aviez données?

DORIMÈNE.

Moi? point du tout. Je vous considère toujours de même, et ce mariage ne doit point vous inquiéter : c'est un homme que je n'épouse point par amour, et sa seule richesse me fait résoudre à l'accepter. Je n'ai point de bien, vous n'en avez point aussi, et vous savez que sans cela on passe mal le temps au monde, et qu'à quelque prix que ce soit il faut tâcher d'en avoir. J'ai embrassé cette occasion-ci de me mettre à mon aise; et je l'ai fait sur l'espérance de me voir

bientôt délivrée du barbon que je prends. C'est un homme qui mourra avant qu'il soit peu, et qui n'a tout au plus que six mois dans le ventre. Je vous le garantis défunt dans le temps que je dis; et je n'aurai pas longuement à demander pour moi au ciel l'heureux état de veuve. (à Sganarelle, qu'elle aperçoit.) Ah! nous parlions de vous, et nous en disions tout le bien qu'on en sauroit dire.

LYCASTE.

Est-ce là monsieur...?

DORIMÈNE.

Oui, c'est monsieur qui me prend pour femme.

LYCASTE.

Agréez, monsieur, que je vous félicite de votre mariage, et vous présente en même temps mes très humbles services. Je vous assure que vous épousez là une très honnête personne : et vous, mademoiselle, je me réjouis avec vous aussi de l'heureux choix que vous avez fait. Vous ne pouviez pas mieux trouver, et monsieur a toute la mine d'être un fort bon mari. Oui, monsieur, je veux faire amitié avec vous, et lier ensemble un petit commerce de visites et de divertissements.

DORIMÈNE.

C'est trop d'honneur que vous nous faites à tous deux. Mais allons, le temps me presse, et nous aurons tout le loisir de nous entretenir ensemble.

SCÈNE XIII. — SGANARELLE, seul.

Me voilà tout à fait dégoûté de mon mariage; et je crois que je ne ferai pas mal de m'aller dégager de ma parole. Il m'en a coûté quelque argent; mais il vaut encore mieux perdre cela que de m'exposer à quelque chose de pis. Tâchons adroitement de nous débarrasser de cette affaire. Holà!

(Il frappe à la porte de la maison d'Alcantor.)

SCÈNE XIV. — ALCANTOR, SGANARELLE.

ALCANTOR.

Ah! mon gendre, soyez le bien venu!

SGANARELLE.

Monsieur, votre serviteur.

ALCANTOR.

Vous venez pour conclure le mariage?

SGANARELLE.

Excusez-moi.

ALCANTOR.

Je vous promets que j'en ai autant d'impatience que vous.

SGANARELLE.

Je viens ici pour autre sujet.

ALCANTOR.

J'ai donné ordre à toutes les choses nécessaires pour cette fête.

SGANARELLE.

Il n'est pas question de cela.

ALCANTOR.

Les violons sont retenus, le festin est commandé, et ma fille est parée pour vous recevoir.

SGANARELLE.

Ce n'est pas ce qui m'amène.

ALCANTOR.

Enfin, vous allez être satisfait; et rien ne peut retarder votre contentement.

SGANARELLE.

Mon Dieu! c'est autre chose.

ALCANTOR.

Allons, entrez donc, mon gendre.

SGANARELLE.

J'ai un petit mot à vous dire.

ALCANTOR.

Ah! mon Dieu, ne faisons point de cérémonie! Entrez vite, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Non, vous dis-je, je vous veux parler auparavant.

ALCANTOR.

Vous voulez me dire quelque chose?

SGANARELLE.

Oui.

ALCANTOR.

Et quoi?

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, j'ai demandé votre fille en mariage, il est vrai, et vous me l'avez accordée; mais je me trouve un

peu avancé en âge pour elle, et je considère que je ne suis point du tout son fait.

ALCANTOR.

Pardonnez-moi, ma fille vous trouve bien comme vous êtes; et je suis sûre qu'elle vivra fort contente avec vous.

SGANARELLE.

Point. J'ai parfois des bizarreries épouvantables, et elle auroit trop à souffrir de ma mauvaise humeur.

ALCANTOR.

Ma fille a de la complaisance, et vous verrez qu'elle s'accommodera entièrement à vous.

SGANARELLE.

J'ai quelques infirmités sur mon corps qui pourroient la dégoûter.

ALCANTOR.

Cela n'est rien. Une honnête femme ne se dégoûte jamais de son mari.

SGANARELLE.

Enfin, voulez-vous que je vous dise? Je ne vous conseille pas de me la donner.

ALCANTOR.

Vous moquez-vous? J'aimerois mieux mourir que d'avoir manqué à ma parole.

SGANARELLE.

Mon Dieu! Je vous en dispense, et je...

ALCANTOR.

Point du tout. Je vous l'ai promise, et vous l'aurez en dépit de tous ceux qui y prétendent.

SGANARELLE, à part.

Que diable!

ALCANTOR.

Voyez-vous, j'ai une estime et une amitié pour vous toute particulière; et je refuserois ma fille à un prince pour vous la donner.

SGANARELLE.

Seigneur Alcantor, je vous suis obligé de l'honneur que vous me faites; mais je vous déclare que je ne me veux point marier.

ALCANTOR.

Qui, vous?

SGANARELLE.

Oui, moi.

ALCANTOR.

Et la raison?

SGANARELLE.

La raison? C'est que je ne me sens point propre pour le mariage, et que je veux imiter mon père, et tous ceux de ma race, qui ne se sont jamais voulu marier[1].

ALCANTOR.

Écoutez. Les volontés sont libres; et je suis homme à ne contraindre jamais personne. Vous vous êtes engagé avec moi pour épouser ma fille, et tout est préparé pour cela; mais, puisque vous voulez retirer votre parole, je vais voir ce qu'il y a à faire; et vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE XV. — SGANARELLE, seul.

Encore est-il plus raisonnable que je ne pensois, et je croyois avoir bien plus de peine à m'en dégager. Ma foi, quand j'y songe, j'ai fait fort sagement de me tirer de cette affaire; et j'allois faire un pas dont je me serois peut-être longtemps repenti. Mais voici le fils qui me vient rendre réponse.

SCÈNE XVI. — ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS, parlant d'un ton doucereux.

Monsieur, je suis votre serviteur très humble.

SGANARELLE.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur.

ALCIDAS, toujours avec le même ton.

Mon père m'a dit, monsieur, que vous vous étiez venu dégager de la parole que vous aviez donnée.

SGANARELLE.

Oui, monsieur, c'est avec regret; mais...

[1] Suivant Ménage, Molière a imité cet endroit d'une epigramme de Malleville:

Mais sais-tu ce que tu dois faire
Pour mettre ton esprit en paix?
Résous-toi d'imiter ton pere,
Tu ne te marieras jamais.

Menagiana, tome II, page 197. (Aimé Martin.)

ALCIDAS.

Oh! monsieur, il n'y a pas de mal à cela.

SGANARELLE.

J'en suis fâché, je vous assure; et je souhaiterois...

ALCIDAS.

Cela n'est rien, vous dis-je. (Alcidas présente à Sganarelle deux épées.) Monsieur, prenez la peine de choisir, de ces deux épées, laquelle vous voulez.

SGANARELLE.

De ces deux épées?

ALCIDAS.

Oui, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

A quoi bon?

ALCIDAS.

Monsieur, comme vous refusez d'épouser ma sœur après la parole donnée, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le petit compliment que je viens vous faire.

SGANARELLE.

Comment?

ALCIDAS.

D'autres gens feroient du bruit, et s'emporteroient contre vous; mais nous sommes personnes à traiter les choses dans la douceur; et je viens vous dire civilement qu'il faut, si vous le trouvez bon, que nous nous coupions la gorge ensemble.

SGANARELLE.

Voilà un compliment fort mal tourné.

ALCIDAS.

Allons, monsieur, choisissez, je vous prie.

SGANARELLE.

Je suis votre valet, je n'ai point de gorge à me couper. (à part.) La vilaine façon de parler que voilà!

ALCIDAS.

Monsieur, il faut que cela soit, s'il vous plaît.

SGANARELLE.

Hé! monsieur, rengaînez ce compliment, je vous prie.

ALCIDAS.

Dépêchons vite, monsieur. J'ai une petite affaire qui m'attend.

SGANARELLE.

Je ne veux point de cela, vous dis-je.

ALCIDAS.

Vous ne voulez pas vous battre?

SGANARELLE.

Nenni, ma foi.

ALCIDAS.

Tout de bon?

SGANARELLE.

Tout de bon.

ALCIDAS, après lui avoir donné des coups de bâton.

Au moins, monsieur, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; vous voyez que je fais les choses dans l'ordre. Vous nous manquez de parole, je me veux battre contre vous; vous refusez de vous battre, je vous donne des coups de bâton : tout cela est dans les formes; et vous êtes trop honnête homme pour ne pas approuver mon procédé.

SGANARELLE, à part.

Quel diable d'homme est-ce ci?

ALCIDAS lui présente encore les deux épées.

Allons, monsieur, faites les choses galamment, et sans vous faire tirer l'oreille.

SGANARELLE.

Encore?

ALCIDAS.

Monsieur, je ne contrains personne; mais il faut que vous vous battiez, ou que vous épousiez ma sœur.

SGANARELLE.

Monsieur, je ne puis faire ni l'un ni l'autre, je vous assure.

ALCIDAS.

Assurément?

SGANARELLE.

Assurément.

ALCIDAS.

Avec votre permission donc...

(Alcidas lui donne encore des coups de bâton.)

SGANARELLE.

Ah! ah! ah!

ALCIDAS.

Monsieur, j'ai tous les regrets du monde d'être obligé d'en user ainsi avec vous; mais je ne cesserai point, s'il vous

plaît, que vous n'ayez promis de vous battre, ou d'épouser ma sœur.

(Alcidas lève le bâton.)

SGANARELLE

Hé bien! j'épouserai, j'épouserai

ALCIDAS.

Ah! monsieur, je suis ravi que vous vous mettiez à la raison, et que les choses se passent doucement. Car enfin vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, je vous jure; et j'aurois été au désespoir que vous m'eussiez contraint à vous maltraiter. Je vais appeler mon père, pour lui dire que tout est d'accord.

(Il va frapper à la porte d'Alcantor.)

SCÈNE XVII. — ALCANTOR, DORIMÈNE, ALCIDAS, SGANARELLE.

ALCIDAS.

Mon père, voilà monsieur qui est tout à fait raisonnable. Il a voulu faire les choses de bonne grace, et vous pouvez lui donner ma sœur.

ALCANTOR.

Monsieur, voilà sa main; vous n'avez qu'à donner la vôtre. Loué soit le ciel! m'en voilà déchargé, et c'est vous désormais que regarde le soin de sa conduite. Allons nous réjouir, et célébrer cet heureux mariage.

FIN DU MARIAGE FORCÉ.

LE MARIAGE FORCÉ [1],

BALLET DU ROI,

Dansé par SA MAJESTÉ, le 29e jour de janvier 1664.

PERSONNAGES.

SGANARELLE [1].
GÉRONIMO [2].
DORIMÈNE [3].
ALCANTOR [4].
LYCANTE [*] [5].
PREMIÈRE BOHÉMIENNE [6].
SECONDE BOHÉMIENNE [7].
PREMIER DOCTEUR [8].
SECOND DOCTEUR [9].

ARGUMENT.

Comme il n'y a rien au monde qui soit si commun que le mariage, et que c'est une chose sur laquelle les hommes ordinairement se tournent le plus en ridicule, il n'est pas merveilleux que ce soit toujours la matière de la plupart des comédies aussi bien que des ballets, qui sont des comédies muettes ; et c'est par là qu'on a pris l'idée de cette comédie-mascarade.

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE I.

Sganarelle demande conseil au seigneur Géronimo s'il se

[1] Lorsque Molière fit représenter *le Mariage forcé* sur le théâtre du Palais-Royal, il supprima les récits et les entrées de ballet, et réduisit sa pièce en un acte. Nous rétablissons ici tous les morceaux supprimés.

Acteurs de la troupe de Molière : [1] MOLIÈRE. — [2] LA THORILLIÈRE — [3] Mademoiselle DU PARC. — [4] BÉJART. — [5] LA GRANGE. — [6] Mademoiselle BÉJART. — [7] Mademoiselle DE BRIE. — [8] BRÉCOURT. — [9] DU CROISY.

[*] Lycante est le même personnage qui est appelé ALCIDAS dans la comédie ; c'est le fils d'Alcantor et le frère de Dorimène.

doit marier ou non : cet ami lui dit franchement que le mariage n'est guère le fait d'un homme de cinquante ans ; mais Sganarelle lui répond qu'il est résolu au mariage ; et l'autre, voyant cette extravagance de demander conseil après une résolution prise, lui conseille hautement de se marier, et le quitte en riant.

SCÈNE II.

La maîtresse de Sganarelle arrive, qui lui dit qu'elle est ravie de se marier avec lui, pour pouvoir sortir promptement de la sujétion de son père, et avoir désormais toutes ses coudées franches ; et là-dessus elle lui conte la manière dont elle prétend vivre avec lui, qui sera proprement la naïve peinture d'une coquette achevée. Sganarelle reste seul, assez étonné ; il se plaint, après ce discours, d'une pesanteur de tête épouvantable ; et, se mettant en un coin du théâtre pour dormir, il voit en songe une femme représentée par mademoiselle Hilaire, qui chante ce récit :

RÉCIT DE LA BEAUTÉ.

Si l'amour vous soumet à ses lois inhumaines,
Choisissez, en aimant, un objet plein d'appas :
    Portez au moins de belles chaînes ;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.
Si l'objet de vos feux ne mérite vos peines,
Sous l'empire d'Amour ne vous engagez pas :
    Portez au moins de belles chaînes ;
Et, puisqu'il faut mourir, mourez d'un beau trépas.

PREMIÈRE ENTRÉE.

LA JALOUSIE, LES CHAGRINS ET LES SOUPÇONS.

La Jalousie, le sieur Dolivet.
Les Chagrins, les sieurs Saint-André et Desbrosses.
Les Soupçons, les sieurs De Lorge et Le Chantre.

SECONDE ENTRÉE.

QUATRE PLAISANTS, ou GOGUENARDS.

Le comte d'Armagnac, messieurs d'Heureux, Beauchamp, et Des-Airs le jeune.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Le seigneur Géronimo éveille Sganarelle, qui lui veut conter le songe qu'il vient de faire; mais il lui répond qu'il n'entend rien aux songes, et que, sur le sujet du mariage, il peut consulter deux savants qui sont connus de lui, dont l'un suit la philosophie d'Aristote, et l'autre est pyrrhonien.

SCÈNE II.

Il trouve le premier, qui l'étourdit de son caquet et ne le laisse point parler; ce qui l'oblige à le maltraiter.

SCÈNE III.

Ensuite il rencontre l'autre, qui ne lui répond, suivant sa doctrine, qu'en termes qui ne décident rien; il le chasse avec colère, et là-dessus arrivent deux Égyptiens et quatre Égyptiennes.

TROISIÈME ENTRÉE.

DEUX ÉGYPTIENS, QUATRE ÉGYPTIENNES.

DEUX ÉGYPTIENS, le ROI, le marquis de Villeroy.
ÉGYPTIENNES, le marquis de Rassan, les sieurs Raynal, Noblet et La Pierre.

Il prend fantaisie à Sganarelle de se faire dire sa bonne aventure, et rencontrant deux bohémiennes, il leur demande s'il sera heureux en son mariage: pour réponse, elles se mettent à danser, en se moquant de lui, ce qui l'oblige d'aller trouver un magicien.

RÉCIT D'UN MAGICIEN.

CHANTÉ PAR M. DESTIVAL.

Holà!
Qui va là!
Dis-moi vite quel souci
Te peut amener ici.

Mariage[1].

Ce sont de grands mystères
Que ces sortes d'affaires.

Destinée.

Je te vais, pour cela, par mes charmes profonds,
Faire venir quatre démons.

Ces gens-là.

Non, non, n'ayez aucune peur.
Je leur ôterai la laideur.

N'effrayez pas.

Des puissances invincibles
Rendent depuis longtemps tous les démons muets;
Mais par signes intelligibles
Ils répondront à tes souhaits.

QUATRIÈME ENTRÉE.

UN MAGICIEN, qui fait sortir QUATRE DÉMONS.

Le Magicien, M. Beauchamp.
Quatre Démons, MM. d'Heureux, De Lorge, Des-Airs l'aîné, et Le Mercier.

Sganarelle les interroge; ils répondent par signes, et sortent en lui faisant les cornes.

—

ACTE TROISIÈME.

———

SCÈNE I.

Sganarelle, effrayé de ce présage, veut s'aller dégager au père, qui, ayant ouï la proposition, lui répond qu'il n'a rien à lui dire, et qu'il lui va tout à l'heure envoyer sa réponse.

SCÈNE II.

Cette réponse est un brave doucereux, son fils, qui vient

[1] Il ne reste des demandes de Sganarelle au magicien que ce qu'on appelle, en termes de théâtre, les *repliques*. (L'éditeur de 1664.)

avec civilité à Sganarelle, et lui fait un petit compliment pour se couper la gorge ensemble. Sganarelle l'ayant refusé, il lui donne quelques coups de bâton, le plus civilement du monde; et ces coups de bâton le portent à demeurer d'accord d'épouser la fille.

SCÈNE III.

Sganarelle touche les mains à la fille.

CINQUIÈME ENTRÉE.

Un maître à danser, représenté par M. Dolivet, qui vient enseigner une courante à Sganarelle.

SCÈNE IV.

Le seigneur Géronimo vient se réjouir avec son ami, et lui dit que les jeunes gens de la ville ont préparé une mascarade pour honorer ses noces.

CONCERT ESPAGNOL,

CHANTÉ PAR LA SIGNORA ANNA BERGEROTTI, BORDIGONI, CHIARINI, JON AGUSTIN, TAILLAVACA, ANGELO MICHAEL.

Ciego me tienes, Belisa.
Mas bien tus rigores veo,
Porque és tu desden tan claro,
Que pueden verle los ciegos.

Aunque mi amor es tan grande,
Como mi dolor no és menos,
Si calla el uno dormido,
Sé que ya és el otro despierto.

Favores tuyos, Belisa,
Tuvieralos yo secretos;
Mas ya de dolores mios
No puedo hacer lo que quiero[1]!

[1] Voici la traduction de ces couplets :

« Tu prétends, Bélise, que je suis aveugle ; cependant je vois bien tes rigueurs.
» Ton dédain est si sensible qu'il ne faut pas d'yeux pour l'apercevoir.
» Mon amour est bien grand ; mais ma douleur n'est pas moindre. Le sommeil
» calme celle-ci ; rien ne peut assoupir l'autre.
» Je saurois, Bélise, garder le secret de tes faveurs; mais je ne suis pas le
» maître d'empêcher mes douleurs d'éclater. » (Auger.)

SIXIÈME ENTRÉE.

DEUX ESPAGNOLS, et DEUX ESPAGNOLES.

MM. Du Pille et Tartas, Espagnols.
MM. de La Lanne et de Saint-André, Espagnoles.

SEPTIÈME ENTRÉE.

UN CHARIVARI GROTESQUE.

M. Lulli, les sieurs Balthasard, Vagnac, Bonnard, La Pierre, Descousteaux, et les trois Opterres, frères.

HUITIÈME ENTRÉE.

QUATRE GALANTS, cajolant la femme de Sganarelle.

M. le Duc, M. le duc de Saint-Aignan, MM. Beauchamp et Raynal.

FIN DU BALLET ET DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.





